8
15-b
45

Digitized by Google

Digitized by Google

46.A.XII.

8-15-6-45

8. 8. b. 12.

Digitized by Google

RECVEIL
GENERAL
DES QVESTIONS
TRAITEES DANS LES
CONFERENCES
DV BVREAV D'ADRESSE,
Sur toutes ſortes de Matieres,

Par les plus beaux Eſprits de ce Temps.

TOME TROISIESME.

Ex Libris congregationis Mauri ordinis S. Benedicti
Ioa Battista
BIBLIOTECA NAZ ROMA VITTORIO EMANUELE

A PARIS,
Chez IEAN BAPTISTE LOYSON, ruë Sainte Croix de la Cité ; Et en ſa Boutique à l'entrée de la grande Salle du Palais, du coſté de Saint Barchelemy, à la Croix d'Or Royale.

M. DC. LXVI.
AVEC PRIVILEGE DV ROY.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA ... EMANUELE

TABLE DES QVESTIONS traittées dans ce troisiéme Volume.

101. 1. *Dv Sommeil, & quelle doit estre sa durée,* page 1
2. *Quelle est la plus forte chose du monde,* 6

102. 1. *De la Goutte,* 12
2. *Quel est le plus propre pour acquerir la sagesse, des richesses, ou de la pauureté,* 18

103. 1. *Du Verre,* 22
2. *Des Fards,* 27

104. 1. *Du Tabac,* 32
2. *si l'inuention de l'Artillerie a fait plus de mal que de bien,* 37

105. 1. *De la Saignée,* 42
2. *Quelle est la plus excellente des trois facultez de l'ame; l'Imagination, la Memoire, ou le Iugement,* 46

106. 1. *De la Rosée,* 53
2. *s'il est expedient aux Femmes d'estre sçauantes,* 59

107. 1. *s'il est bon de se seruir de remedes Chimiques,* 63
2. *si l'vsage des Romans est profitable,* 69

Digitized by Google

108. 1. *Des Talismans*, 73
2. *Quelle est à preferer, de la vie rustique, ou ciuile*, 80

109. 1. *Des Volcans*, 84
2. *Quel est le plus à desirer des âges*, 89

110. 1. *Des Eaux minerales*, 95
2. *S'il vaut mieux donner que receuoir*, 98

111. 1. *Des Antidotes*, 106
2. *Quel est le plus communicatif, du bien, ou du mal*, 112

112. 1. *Pourquoy les animaux crient lors qu'ils sentent de la douleur*, 117
2. *S'il est expedient d'auoir des ennemis*, 122

113. 1. *De l'Iris, ou Arc-en-Ciel*, 128
2. *Si la lecture des Liures est plus propre pour apprendre, que la viue voix*, 139

114. 1. *De la Voye lactée*, 143
2. *Quel est le plus puissant, de l'Or, ou du Fer*, 148

115. 1. *De la cause des Vapeurs*, 153
2. *Quelle est la moins blâmable, la temerité, ou la coüardise*, 158

116. *Quel est le climat le plus propre pour la longue vie*, 163

117. *Quelle est la plus necessaire à vn Estat, & la plus noble, la Medecine, ou la Iurisprudence*, 169

118. *Des maux de la Mer*, 175

119. *De l'Amour d'inclination*, 181

Digitized by Google

120. *Comme l'entendement émeut la volonté,* 187
121. *D'où viennent les marques que les enfans apportent du ventre de leur mere,* 197
122. *De l'Origine des Formes,* 204
123. *Si les maigres ſont plus ſains & de plus longue vie que les gras,* 210
124. *Auquel ſe vaut-il mieux fier, en celuy à qui nous auons fait du bien, ou en celuy de qui nous en auons receu,* 216
125. *Des cauſes de la Gelée, & du Dégel,* 222
126. *Des cauſes de la petite Verole,* 228
127. *Si l'on profite mieux par les Preceptes, que par les Exemples,* 234
128. *Des Incubes & Succubes, & ſi les Demons peuuent engendrer,* 240
129. *Lequel ſelon la nature, eſt le plus heureux des animaux,* 246
130. *S'il vaut mieux que les Hommes ayent pluſieurs Femmes, ou les Femmes pluſieurs Marys,* 252
131. *Comment ſe fait l'Accroiſſement,* 258
132. *S'il faut plus diſner que ſouper,* 264
133. *Quelle eſt la plus excuſable des Paſſions humaines,* 270
134. *Quel eſt le plus loüable des Temperamens,* 276
135. *De l'Heur & du Malheur; & ſi les Hommes ſont heureux ou malheureux, pource*

Digitized by Google

qu'ils le ſont, ou pource qu'ils le penſent eſtre, 282
136. De l'origine des Pierres precieuſes, 288
137. De la generation des Metaux, 294
138. S'il y a vn Feu élementaire autre que le Soleil, 300
139. Quel eſt le plus deſirable, de viure peu, ou longuement, 306
140. De la Lethargie, 312
141. Lequel vaut mieux ſe marier, ou ne ſe marier point, 318
142. En quel temps l'Ame raiſonnable eſt infuſe, 324
143. De la Metempſycoſe, 330
144. S'il y a eu de plus grands Hommes en quelqu'vn des ſiecles precedens, qu'en celuy-cy, 336
145. Du Serain, 342
146. Si le François eſt leger & inconſtant, & pourquoy, 348
147. Des diuers mouuemens de la Mer, & des Fleuues, 354
148. Lequel vaut mieux aimer, ou eſtre aimé, 360
149. De la Cheuelure, 366
150. Si les changemens des Eſtats ont des cauſes naturelles, 372
151. Lequel eſt plus ſain de s'échauffer par le feu, ou par l'exercice, 378
152. Si le Vin aide ou empeſche la digeſtion, & pourquoy, 384

Digitized by Google

153. Pourquoy fait-il plus froid au poinct du jour, qu'en aucune autre heure de la nuit ou du jour? 390
154. D'où vient la blancheur de la neige, 396
155. Le courage est-il naturel ou acquis? 402
156. Si les Hommes se formeroient vn langage, n'en ayans point appris d'autres, 408
157. S'il vaut mieux garder sa frontiere, que porter la guerre chez l'ennemy, 414
158. D'où vient la diuersité des opinions, 420
159. Pourquoy fait-il plus de vent sur Mer, que sur Terre, 426
160. S'il est plus aisé de faire obeïr par douceur, que par la crainte, 432
161. Le Commerce dêroge-t'il à la Noblesse? 436
162. Pourquoy les François se piquent-ils si fort du dêmenty? 442
163. Pourquoy chacun s'estime-t'il assez bien partagé d'esprit, & plusieurs mieux que les autres? 448
164. Comment les Animaux naissent de corruption, 454
165. Des Zoophytes, ou plant'animaux, 460
166. Des Trusles & Champignons, 466
167. Lequel est à preferer, la compagnie, ou la solitude, 472
168. Qui sont les plus auisez, des Oyseaux, des Bestes à quatre pieds, ou des Poissons, 478

Digitized by Google

169. *D'où viennent les Criſes des maladies,* 484
170. *Quel eſt le plus ſain des exercices du corps,* 490
171. *Si la vertu conſiſte en mediocrité,* 496
172. *Si l'imagination peut produire & guerir des maladies,* 502
173. *De la Faſcination,* 508
174. *Des Amulettes, & ſi l'on peut guerir les maladies par paroles, breuets, ou autres choſes penduës au col, ou attachées aux corps des malades,* 515
175. *Si la poſſeſſion diminuë l'amour,* 521
176. *Lequel vaudroit-il mieux ſçauoir tout ce que ſçauent les Hommes, ou tout ce qu'ils ignorent?* 527
177. *Si la Muſique fait plus de mal que de bien,* 533
178. *Si la ſterilité vient plus communément du coſté des Hommes que des Femmes, ou au contraire,* 539
179. *Si la complaiſance eſt vn effet de courage, ou de laſcheté,* 550
Reſultat des Aſſemblées tenuës dans le Bureau d'Adreſſe, durant les vacations de la preſente année, touchant les moyens de rétablir le Commerce, 556
180. *Quelles ſont les plus communes cauſes des procez, & pourquoy il y en a plus aujourd'huy que le temps paſſé,* 568

Digitized by Google

181. *S'il eſt venu plus de bien que de mal du partage des parties de la Medecine, en Medecins, Chirurgiens, & Apoticaires,* 574

182. *S'il y a quelque mal réel autre que la douleur,* 580

183. *Si l'Homme eſt le plus maladif de tous les animaux, & pourquoy,* 586

184. *D'où vient la verdure des Plantes, & qu'elles s'augmentent meſme en aucunes par le grand froid & le grand chaud,* 592

185. *D'où vient le froid de la moyenne region de l'air,* 598

Fin de la Table.

Digitized by Google

Digitized by Google

BIBLIOTECA IAZ
ROMA
VITTORIO EMANUELE

CENT VNIESME
CONFERENCE

1. Du Sommeil, & quelle doit eſtre ſa durée. 2. Quelle eſt la plus forte choſe du monde.

COMME la nature eſt le principe du mouuement, elle l'eſt auſſi du repos & du ſommeil, qui eſt la ceſſation des actions de l'animal, auquel ſeul il a eſté donné, pource qu'il n'y a que luy qui ſe laſſe dans ſes operations. Car tous les animaux iuſques aux inſectes dorment, bien que ceux qui ont les yeux durs & des écailles, dorment plus obſcurement que les autres, & les oiſeaux plus legerement que les animaux à quatre pieds qui tettent : pource qu'ils ont le cerueau plus petit & plus ſec, & par conſequent ont moins de beſoin de ſommeil, qui a eſté donné pour rafraiſchir & humecter cette partie. C'eſt pourquoy l'homme ayant le cerueau le plus ample de tous les animaux, a beſoin de plus long ſommeil, qui doit eſtre d'enuiron ſept heures. Ce qui me fait ébahir de ce que Platon veut en ſon premier des loix, que l'on réueille la nuit ſes Citoyens pour vaquer à

Digitized by Google

leurs exercices ordinaires, eſtant le moyen de faire vne republique de fois, que de troubler ainſi leur repos, le cerueau acquerant par les veilles vne intemperie chaude & ſeche, laquelle engendre des eſprits ignées, dont la mobilité ne permettant pas à noſtre eſprit de conſiderer les eſpeces deſquelles ils ſont empreints, ils cauſent les ſaillies impetueuſes de l'eſprit : comme au contraire le ſommeil par excés, rempliſſant les ventricules du cerueau, où l'ame exerce ſes facultez, de quantité de vapeurs & humiditez, qui offuſquent & troublent les eſpeces, l'eſprit en deuient laſche & hebeté.

Le 2. diſt, que les priuations ſe connoiſſans par leurs habitudes, le ſommeil, qui eſt vne priuation du ſentiment, ne ſe peut mieux reconnoiſtre que par les fonctions des ſens externes, leſquels tandis que l'animal exerce il ſe dit veiller, & quand il ne les exerce plus, c'eſt lors qu'il dort. Et comme le ſentiment ſe fait par le moyen des eſprits animaux épurez des naturels & vitaux, & enuoyez du cerueau dans les organes du ſentiment, leſquels eſprits reçoiuent l'eſpece de l'obiet ſenſible qu'ils portent au premier ſens, arbitre commun de tous les obiets externes : ainſi lors que ces eſprits viennent à defaillir, ou que le ſens commun eſt lié, les autres ſens externes ne peuuent faire leurs fonctions. Ce qui a porté les Philoſophes à définir le ſommeil, le lien du premier ſens, ou le repos des eſprits & du ſang, & les Medecins, la ceſſation de tous les ſens externes pour la ſanté & repos de l'animal, afin de le diſtinguer de cette ceſſation des fonctions externes dans les lipothymies, epilepſies, apoplexies, cares, coma, & telles ſortes de ſommeil morbifique & contre nature produit par des cauſes qui agiſſent plus par vne proprieté occulte & ſomnifere, que par vn excés de froideur, ou d'humidité : autrement l'eau, la glace & les choſes les plus froides feroient dormir ; & le vin, l'anis, l'opium, le jusquiame, & quantité de medicamens chauds

ne seroient pas narcotiques & somniferes comme ils sont. Mais le sommeil naturel se forme par le moyen des vapeurs éleuées des alimens dans le cerueau, lequel d'ailleurs faisant en nous l'office de ventouse, attire de son costé ces vapeurs humides qu'il condense par sa froideur & résout en vne agreable rosée : laquelle venant à tomber sur le principe des nerfs, y bouche le passage aux esprits animaux, organes du sentiment & mouuement arbitraire qu'elle empesche toutesfois moins le mouuement que le sentiment, pource que les nerfs de la partie posterieure du cerueau destinez au mouuement estans plus durs, sont aussi plus difficilement imbibez & empraints de ces vapeurs que ceux de la partie anterieure destinez au sentiment. Et lors que la chaleur & les esprits, dont il s'estoit fait déperdition, ont esté suffisamment restaurez, ils se portent de nouueau vers le cerueau, où ils resoluent ces rosées qui bouchoient le passage & empeschoient le commerce des esprits vitaux auec les animaux, & alors on se réueille naturellement & sans violence, laquelle n'ayant lors qu'vn obiet étranger frappant importunément nos sens externes, oblige l'ame d'enuoyer d'autres esprits au secours de ce peu qui y reste, & lesquels deuant le secours de ces derniers ne connoissent que confusément les objets.

Le 3. dist, que le sommeil n'estoit point le repos des esprits animaux, puisqu'ils forment les songes en dormant : ny des esprits vitaux, qui n'ont point de relasche tant que l'animal a vie ; moins des esprits naturels, la nourriture se faisant mieux durant le sommeil : d'où vient que le dormir engraisse. L'humidité du cerueau n'est pas aussi la cause du sommeil, comme on tient communément, mais le defaut de chaleur vitale du cœur en quantité suffisante pour exercer les fonctions des sens externes : pource qu'alors elle se retire au dedans pour y cuire & resoudre toutes les humiditez superflues. Aussi, ce que nous voyons ar-

riuer au ſommeil, qu'il ſurprend & quitte ſi promptement, ne peut eſtre produit que par vne cauſe tres-mobile, telle que n'eſt pas cette vapeur groſſiere des alimens, mais bien la chaleur vitale qui ſe porte en vn inſtant dans toutes les parties du corps : leſquelles pour ce ſujet nous remarquons eſtre plus pâles durant le ſommeil, qu'elles ont moins de cette chaleur, que durant les veilles.

Le 4. diſt, que de fait, la vraye cauſe du ſommeil n'eſtoit pas la vapeur enuoyée des alimens, puiſqu'il s'engendre de quantité d'autres cauſes qui ne produiſent aucune évaporation : telles que ſont la laſſitude, la muſique, le ſilence & les tenebres. Ce n'eſt non plus ce manquement de chaleur vitale, laquelle eſt bien neceſſaire aux organes, entant que viuans, mais non pour les faire ſentir, y en ayant aſſez ſuffiſamment, meſmes durant le ſommeil que les parties ſe trouuent aſſez chaudes pour ſentir, ſi la chaleur en eſtoit la cauſe, comme elle n'eſt pas : mais bien les eſprits animaux, pour leſquels, comme eſtans les plus nobles organes du corps, i'eſtime qu'il y a vne faculté particuliere dans le cerueau, qui les adminiſtre & conduit, les enuoyant aux organes, quand il en eſt de beſoin, & les faiſant retourner pour les reſtaurer & reparer; comme il y a dans le cœur vne puiſſance particuliere qui regente & fait mouuoir comme elle veut les eſprits vitaux, qu'elle épanche quelquefois au dehors par la ioye, la colere, & la honte, quelquefois leur fait faire la retraite pour venir ſecourir le cœur dans la triſteſſe, la douleur & la crainte.

Le 5. diſt, L'empire du ſommeil qu'Orphée appelle Roy des Dieux & des hommes, eſt ſi doux que c'eſt eſtre ennemy de la nature que de ne tenir pas ſon party. Auſſi c'eſt le charme de toutes les douleurs de l'eſprit & du corps, & il a eſté donné à l'homme non ſeulement pour la recreation de l'vn & de l'autre, mais principalement pour la liberté de l'ame, pource qu'a-

Digitized by Google

lors l'eſclaue & le maiſtre, le pauure & le riche ſont égaux. Il eſt ſigne de ſanté aux ieunes gens & cauſe de la bonne conſtitution du cerueau qu'il fortifie, rendant toutes les fonctions de l'eſprit plus vigoureuſes : ce qui fait dire que la nuit donne conſeil ; pource qu'alors l'eſprit eſtant délié de la tyrannie des ſens, il raiſonne plus ſolidement, & ſes operations ſont d'autant plus parfaites, qu'elles ſont indépendantes de la matiere : & c'eſt durant le repos du ſommeil que la pluſpart des exſtaſes & viſions prophetiques ſont arriuées aux Saints. C'eſt meſme vn ſigne de fort bon naturel, que le ſommeil frequent. Car n'eſtant concilié que par la benignité d'vn temperament mediocrement chaud & humide, les ſanguins & pituiteux, dont l'humeur eſt plus agreable, y ſont plus enclins que les bilieux & melancoliques pour leur chaleur & ſechereſſe ; leſquelles reſolvent & diſſipent les eſprits animaux, comme l'humidité vaporeuſe empeſche leur effuſion, par l'obſtruction qu'elle cauſe dans le principe des nerfs. ou ce qui eſt le plus vray-ſemblable, pource que les nuages de ces vapeurs occupans les ventricules du cerueau, elles émouſſent & r'allentiſſent par leur humidité les eſprits animaux, qui demeurent immobiles tant qu'ils ſoient déliurez de l'importunité de ces vapeurs ; leſquelles d'ailleurs ſe portans plus aiſément dans le cerueau, lors que le corps eſt en repos, il arriue que le ſommeil ſe cauſe ſouuent non ſeulement par les veilles, les ſoins, le trauail, le bain, la chaleur, & autres choſes qui diſſipent ces eſprits, mais auſſi par les ſons, les doux murmures des eaux, les frictions & mouuemens, le ſilence & les tenebres ; ſi l'on n'aime mieux dire que les eſprits animaux eſtans des corps tres-ſubtils & lumineux, ils ſe retirent au dedans durant les tenebres qui leur ſont contraires.

Le 6. diſt, que le dormir eſtant non ſeulement vne déprauation des actions, mais vne priuation totale d'icelles, puis qu'vne choſe n'eſt qu'entant qu'elle

agit, autant que nous aimons noſtre eſtre, nous deuons haïr le ſommeil & aimer les veilles. Ce grand Georges Caſtriot, le fleau des Turcs, ne dormoit que deux heures, & les Poëtes ont eu raiſon d'appeller le ſommeil l'image de la mort, que l'eſcriture nous exprime par le dormir, Comme donc la mort doit eſtre éuitée le plus qu'on peut, il en faudroit faire autant du ſommeil, n'eſtoit que l'vn & l'autre eſtans vn mal inéuitable, il reſte d'y arriuer le plus tard, & s'y laiſſer emporter le moins que l'on pourra. C'eſt pourquoy les meſmes Poëtes ſemblent nous auoir voulu imprimer vne horreur du ſommeil, lors qu'ils l'ont feint le fils de l'enfer, ou erebe, & de la nuit, le frere de la mort, le pere de Morfée, & que ſon palais eſtoit parmy les tenebres des Cimmeriens. Auſſi les animaux les plus imparfaits dorment plus que les autres, qui fait que les Zoophytes, comme l'éponge, le corail, & les huiſtres dorment touſiours, les limaçons & quelques mouſches trois ou quatre mois; les ours plus long-temps que les autres animaux, entre ceux-cy les oiſeaux comme tenans plus de la nature du Ciel, moins que les beſtes à quatre pieds. L'enfant, tandis qu'il tient de la beſte, comme dans le ventre de la mere & dans ſes premieres années, dort plus qu'eſtant deuenu homme; & derechef fait enfant par la vieilleſſe; dort plus qu'auparauant, iuſqu'à ſon dernier dormir de la mort, qui le reduit au neant. Les femmes, les pituiteux, les yurognes, les eſprits groſſiers dorment plus que les hommes, les ſobres, & que les plus ſpirituels. Car il ne ſe faut non plus rapporter à l'abus de ce temps de dormir beaucoup, qu'aux autres vices du ſiecle, entr'autres à l'oiſiueté, au manger & au boire: auſquels il n'y a auiourd'huy ſi ſobre qui n'excede leur iuſte meſure.

Sur le ſecond poinct, il fut dit, que la force, comme la pluſpart des autres choſes du monde, n'auoit pas vn eſtre abſolu, mais ſeulement relatif: vne choſe eſtant appellée forte à comparaiſon des autres qui

le ſont moins. Ainſi Antée eſtoit fort à l'égard de tous les hommes, & foible, comparé à Hercule. Et comme Achilles eſtoit invulnerable en toute autre part que dans le talon; ainſi il ſemble que la nature ait laiſſé en nous vne certaine foibleſſe & defaut en quelques parties, où les vns ſont plus ſenſibles que les autres. De ſorte qu'il eſt mal-aiſé de trouuer vne choſe qui ſoit également puiſſante enuers tous les hommes, puis qu'à raiſon des diuerſes inclinations chacun eſt touché diuerſement. L'ambitieux tiendra pour les honneurs; l'amoureux, pour les femmes, l'yurogne pour le vin; & cette verité, qui dans l'Eſcriture a eſté iugée la plus forte par le Roy Darius, qui propoſa le preſent probléme à ſes quatre Courtiſans, ſe trouueroit poſſible la plus foible au iugement de la pluſpart. Car on pourroit faire la meſme demande à ceux qui voudroient tenir ſon party, que fit Pilate à noſtre Seigneur, *Qu'eſt-ce que verité?* Auſſi eſt-elle ſi ſouuent alterée par le menſonge és choſes morales; ſi enueloppée des tenebres & ſujette à la tromperie de nos ſens és choſes naturelles, que comme elle eſt la moins connuë, elle ſe peut dire la moins ſuiuie: nos inclinations ne ſe portans iamais vers vn obiet inconnu. La choſe la plus forte eſt donc celle qui a le plus de force à encliner vers elle noſtre volonté, laquelle ſuiuant le conſeil de l'entendement, comme derechef cettuy-cy n'agit que par les eſpeces que luy fournit l'imagination; c'eſt à elle à qui ie donne la plus grande force du monde: puis que toutes les autres choſes empruntent toute leur puiſſance de l'imagination par l'opinion de l'honneur, du profit & du plaiſir qu'elle y fait concevoir: & qu'au contraire cette meſme imagination ruïne & détruit la force de toutes les choſes eſtimées les plus puiſſantes, en les conſiderant d'vn autre biais. Par elle, tel n'abhorre rien plus que les femmes, leſquelles tant d'autres idolatrent: les voluptez, les honneurs, les richeſſes, & tous les biens de la fortune ſont des croix & des ſupplices à ceux

qui en ont conceu vne auerſion : la mort meſme ſi épouuentable, eſt ſouuent mépriſée & recherchée par vne puiſſante conſideration de l'honneur ; luy-meſme qu'eſt-ce autre choſe qu'vne imagination en ce poinct où la pluſpart du monde l'établit ? Iuſques à la vertu qui ne tire toute ſa force que de la ſeule imagination, puis que tel croid ſouuent l'embraſſer toute nuë, qui neantmoins à l'exemple d'Ixion n'embraſſe qu'vne nuée & vn phantôme: ne laiſſant pas d'en eſtre autant ſatisfait comme s'il en auoit vne parfaite iouïſſance.

Le 2. diſt, que la ſolution de ce probléme dépend de la connoiſſance du terme. Si l'on prend la force pour vne certaine qualité & puiſſance qui rend les choſes actiues, la plus forte choſe du monde doit eſtre celle qui agit auec plus d'efficace & de puiſſance ſur les choſes les plus excellentes. Mais dautant qu'il y a autant de ſortes d'agens qu'il y a de degrez d'eſtre dans la nature, dans les mœurs, & dans les tranſcendans, & que l'on peut comparer entr'elles les choſes qui ſont d'vn genre different, n'y ayant point de rapport & de raiſon qu'entre celles qui ſont de meſme eſpece ; il eſt difficile de ſçauoir abſolument quelle eſt cette tres-forte choſe, puis que chacune a vne vertu toute particuliere, puis qu'elle a en propre vne nature, qui eſt le principe & cauſe de la diuerſité des mouuemens & actions. Selon laquelle diſtinction i'eſtime qu'entre les agens purement naturels, le feu eſt le plus fort, puis qu'il altere & détruit tous les corps naturels, & la chaleur, qui eſt ſa qualité, eſt la plus actiue de toutes. Entre les viuans c'eſt l'homme, puis qu'il ſe rend le maiſtre de tous les animaux les plus farouches, qu'il ſçait dompter & appriuoiſer. Entre les hommes, les Rois ſont les plus forts, puis qu'ils diſpoſent de nos biens, de nos vies, & de nos volontez. Les agens moraux ſont differents en force & actiuité, ſelon la diuerſe conſtitution des ſuiets,

Digitized by Google

ſur leſquels ils agiſſent & font vne impreſſion differente. L'honneſteté toute ſeule agit ſur fort peu d'eſprits, les plaiſirs, ſur la pluſpart, l'intereſt ſur tous: neantmoins puis qu'ils n'agiſſent que par l'opinion qu'ils font conceuoir d'vn bien honneſte, vtile, ou delectable, cette opinion & imagination doit eſtre le plus fort de tous les agens moraux. Entre les actions de l'imagination, qui ſont les paſſions, celle de l'amour eſt la plus forte, puis qu'elle ſert de fondement à toutes les autres; eſtant vray que nous ne craignons, deſirons, & ne haiſſons rien qu'entant que nous aimons quelqu'autre choſe: de ſorte que celuy qui ſeroit affranchy de cette paſſion ſeroit exempt de toutes les autres. Entre les tranſcendans, la verité eſt la plus forte; non celle que l'on définit mal, la conformité de noſtre entendement auec la choſe connuë; puis qu'il y a des choſes au deſſus de nous, & qui ſurpaſſent la portée de noſtre eſprit, qui ne laiſſent pas d'eſtre vrayes. Mais cette verité eſt vne proprieté & affection de l'eſtre, auec lequel elle ſe conuertit: laquelle par conſequent ne ſe peut vrayement définir, non plus que les autres tranſcendans, puis que la définition requiert vn genre, lequel eſtant ſuperieur & plus commun, ne ſe peut donner à l'eſtre ou à la verité, qui eſt le meſme que l'eſtre; autrement il y auroit quelque choſe de plus general que l'eſtre, ce qui eſt abſurd. Et bien que la nature de cette verité ne ſoit pas cõnuë diſtinctement, neantmoins la vertu de ſes effets eſt fort ſenſible, puis qu'elle agit par tout & en tous, voire ſur les plus fortes choſes du monde, dont les actiõs dépendent de la verité de leur eſtre qu'elles ſuppoſent. Et comme cette verité eſt le principe des actions de tous les agens; auſſi eſt-il la fin & le premier mouuant qui donne le branle à toutes leurs inclinations, par leſquelles ils ſe portent tous vers vn bien, qui n'eſt autre choſe que la verité, laquelle ſeule donne le poids & le

prix à la bonté. Mais la force de la verité paroiſt principalement en ce qu'elle agit ſur la plus excellente choſe du monde, ſçauoir ſur l'entendement, qu'elle conuainc par ſes lumieres, auec leſquelles elle rauit ſon conſentement; & ce d'autant plus que l'entendement eſt parfait, comme il ſe void dans les entendemens des ſages & ſçauans, qui ſe laiſſent plus aiſément vaincre à la verité que le vulgaire; & dans ceux des Anges & Intelligences, qui cedent auſſi à cette verité. Et pource que la verité & l'eſtre ſont vne meſme choſe, Dieu poſſedant l'eſtre par preciput, eſt auſſi la premiere verité, que noſtre Seigneur s'attribuë en l'Euangile, diſant qu'il eſt la verité & la vie. Car ce que la verité dans le monde eſt ſouuent alterée & offuſquée, & qu'elle engendre ſouuent la haine la plus infame de toutes les paſſions, c'eſt vn defaut qui ne ſe trouue que dans les eſprits raualez, n'en pouuans ſupporter l'éclat, & qui haiſſent ſa lumiere, pource qu'elle découure leurs defauts. Voire lors meſmes que les hommes contrediſent à la verité, & qu'ils ſuiuent les mouuemens déprauez de leurs paſſions les plus déreglées, c'eſt touſiours ſous vne apparence de bonté & de verité. que ſi l'ombre & la ſeule apparence de verité, a vn ſi grand empire ſur nos eſprits, comme il ſe void dans les opinions les plus erronées, qui ne manquent iamais de ſectateurs: à plus iuſte raiſon elle-meſme eſtant bien connuë, doit eſtre inuincible, & la plus forte choſe du monde.

Sur la fin, furent propoſez entre les choſes les plus fortes, le temps qui conſomme tout: la mort, qui renuerſe toutes les puiſſances de la terre; le lieu, qui embraſſe tout dans ſoy, & la neceſſité ſi puiſſante qu'elle n'eſt ſuiette à aucune loy, qu'elle donne elle-meſme à toutes les autres choſes qui ne peuuent éuiter ſon empire: iuſ-

ques-là que les anciens ont estimé que les Dieux n'en estoient pas exempts, mais qu'ils estoient suiets à la necessité d'vne destinée.

Les poincts. 1. De la Goutte. 2. quel est le plus propre pour acquerir la sagesse, des richesses ou de la pauureté.

Digitized by Google

CENT DEVXIESME

CONFERENCE

1. De la Goutte. 2. Quel eſt le plus propre pour acquerir la ſageſſe, des richeſſes ou de la pauureté.

LA Goutte appellée *Arthritis*, ou maladie articulaire, eſt le nom general de toutes les douleurs des jointures, cauſées par fluxion qui luy a donné le nom de goutte, & eſt differente, ſelon les diuerſes connexions des os, & ſelon les parties qu'elle afflige, s'appellant Podagre aux pieds, Chiragre aux mains, & douleur Iſchiadique, par le vulgaire, Sciatique en la hanche. Neantmoins, toute douleur articulaire n'eſt pas goutte, comme il ſe void és contuſions, luxations, bleſſures, & douleurs des femmes apres l'enfantement : és filles apres leurs éuacuations, & és corps menacez de la verole. Mais c'eſt vne douleur des parties doüées du ſentiment qui ſont à l'entour des jointures, accompagnée quelquefois de tumeur, & cauſée par la fluxion d'vn humeur acre & ſereux tranſmis des veines & arteres dans ces parties dont elles empeſchent le mouuement : & pource que les pieds ſont les plus éloignez de la ſource de chaleur, la nature y chaſſe ordinairement la matiere de ce mal, auquel ils ſont plus diſpoſez que les autres parties, tant à cauſe de leur com-

Digitized by Google

position de nerfs, tendons, veines, arteres, membranes & ligamens, parties ſpermatiques & froides, que de leur mouuement continuel qui donne occaſion à la fluxion. De là vient que la goutte commance volontiers par les pieds, & principalement par le gros artueil dont le mouuement eſt le plus grand. Ce qui n'empeſche pas qu'elle ne commence auſſi en la main, au genoüil & au coude, & quelquefois dans les coſtez: & ſi la matiere abonde, elle attaque par fois les jointures auec tant de violence qu'elles feroient ſuccomber la nature, ſi elles eſtoient continuelles & non periodiques, comme elles ſont, donnans vn interualle aux vns d'vn an, aux autres de ſix mois, ou moins, ſelon qu'il faut de temps pour amaſſer l'humeur dans ces parties. La cauſe de cette vehemente douleur eſt l'acrimonie de l'humeur corroſif & mordicant, qui fait ſolution des parties: dont la froideur rend ce mal preſque incurable, & le fait durer iuſques à 40. iours: la douleur ne pouuant eſtre appaiſée ſinon lors que la cauſe qui la produit eſt reſoute; à quoy la froideur de ſon ſujet n'eſt pas propre.

Le 2. diſt, que dans la goutte comme en toutes ſortes de fluxions, il y a quatre choſes à conſiderer: vne matiere qui coule, le lieu d'où elle vient, le chemin par où elle paſſe, & les parties ſur leſquelles elle tombe. Pour le premier, la goutte a quelque matiere, n'eſtant pas, comme veulent quelques-vns, vne intemperie ſimple, laquelle ne pourroit ſubſiſter ſi long-temps, ny faire des douleurs ſi poignantes, moins encore produire vne tumeur, comme il arriue par fois dans la partie affligée, qui ne peut eſtre cauſée que par l'affluence de quelque matiere: que d'autres diſent eſtre vn vent ou flatuoſité, auec auſſi peu de raiſon, puis qu'elle ſe pourroit facilement reſoudre, & ne feroit qu'vne douleur de diſtenſion. La pluſpart tiennnent que ce ſont les quatre humeurs, fondez ſur la diuerſité des ſymptomes de ce mal, la matiere diuerſe de

le guerir, les vns estans soulagez par les aliments, & medicaments chauds, & les autres par les froids; & enfin sur la couleur differente des tumeurs qui paroissent quelquefois rouges, blanches, ou d'autre couleur à cause du sang, de la pituite, ou des autres humeurs qui les ont produites. Mais bien que la douleur tres-aiguë puisse attirer en cette maladie comme elle fait en toutes les autres, les humeurs qui abondent dans tout le corps, & par ainsi faire tumeur: neantmoins cette humeur qui fait l'enfleure, ne peut estre cause de la goutte, puis qu'au commencement & deuant que la partie soit enflée, les douleurs sont tres-grandes, & cessent ou se diminuent quand la tumeur suruient. quelques-vns ont tenu que c'estoit le sang tout seul, d'autres la melancholie, aucuns la bile pour sa mobilité & actiuité: plusieurs suiuans l'authorité de Fernel, que c'est vn humeur froid, pituiteux ou sereux, & que toute goutte est froide. Mercurial voyant que le sang ne pouuoit causer de si grandes douleurs, que la melancholie estoit trop pesante & trop grossiere pour pouuoir agir, que la bile estoit trop subtile pour descendre, & la pituite trop froide pour exciter des douleurs si cuisantes, & des mouuemens si subits qui ne peuuent proceder d'vne cause froide, a crû que c'estoit la pituite meslée auec la bile: que la seconde seruoit de vehicule à la premiere, comme la premiere à precipiter & faire descendre la seconde. quelques autres confessans leur ignorance auoüent qu'on n'y void goutte: rapportans cette maladie à des causes occultes & malignes, agissantes, par vne proprieté inconnuë, comme les contagieuses & veneneuses. I'estime que c'est vn humeur salé, subtil & picquant, tenant de la nature des sels qui sont tous corrosifs, laquelle acrimonie & mordacité de cét humeur est causée par le sel ou tartre qui est contenu en sa substance, & que les aliments, dont se font les humeurs du corps, ont pris de la terre qui est toute remplie de ces esprits salez,

nitreux ou tartareux, & ſans leſquels elle ſeroit infeconde & ſterile, comme il ſe void dans la terre d'où l'on a tiré le ſalpeſtre, laquelle ne peut rien produire. Cét eſprit nitreux eſtant donc ainſi attiré de la terre par les plantes qui nous ſeruent d'aliment, & ne pouuant eſtre dompté par noſtre chaleur, moins encor eſtre conuerty en noſtre ſubſtance & y paſſer en nourriture, puis que l'animal ne ſe nourrit que de doux & de ce qui a eu vie dont ces eſprits mineraux n'ont iamais eſté pourueus : ſi la faculté naturelle eſt forte, elle les chaſſe auec les autres excremens inutiles de la premiere coction, & les vrines & les ſueurs, & forme quelquefois la pierre dans les reins, la veſſie, ou autres parties. Mais s'il arriue, ſoit par la foibleſſe de la faculté expultrice, ſoit par la qualité de la matiere, ou par quelqu'autre defaut que cét eſprit tartareux ne ſoit point chaſſé, il eſt porté auec le ſang dans les parties, ne les pouuant nourrir : s'il eſt ſubtil, il tranſpire par les pores : s'il eſt plus groſſier & qu'il ne ſe puiſſe reſoudre, il refluë dans les grands vaiſſeaux, & de là dans les iointures, où quelquefois il ſe coagule en nœuds & durillons, & ſe conuertit en vne matiere dure, ſemblable à la chaux, ou au plaſtre : (qui montre que les quatre humeurs n'en ſont pas la matiere, puis qu'ils ne ſuppurent point) rendans alors la goutte incurable, & l'opprobre des Medecins ; parce qu'ils n'y trouuent aucun remede, non plus qu'à celle des vieillards, de ceux qui ont le ventre ſec, & qui viuent déreglément. Mais bien, dit Hipocrate, dans les ieunes gens, en ceux qui n'ont point de calles, ou duretez formées dans les articles, en ceux qui ſont laborieux, obeïſſans, & auſquels arriuent quelques grandes éuacuations, pluſieurs en ayans eſté gueris par la dyſenterie. quant au lieu où ſe forme & au chemin par lequel deſcend la matiere qui cauſe ce mal ; la pluſpart eſtiment auec Fernel que c'eſt la teſte : non la partie interne du cerueau, dont les excremens ſe vuident

facilement au dehors par les narines, ou au dedans par l'entonnoir & les autres cauitez, mais la partie externe qui eſt entre le crane & la peau, laquelle eſtant trop denſe & craſſe pour donner iſſuë aux humeurs pituiteux & ſereux, qui s'y aſſemblent, eſtans engendrez des excremens des veines iugulaires externes, qui ſont épanduës en toutes ces parties, ces humeurs ſereux & tenus découlent entre la peau & les autres tegumens iuſques dans les iointures. Mais le lieu de la matiere nitreuſe dont i'ay parlé, ſont les viſceres du foye ou de la ratte, leſquels engendrent cette matiere en deux façons. 1. par le vice des alimens empraints de cét eſprit nitreux qu'ils ont attiré en quantité de la terre; d'où vient que le vin qui a plus de cét eſprit & de tartre qu'aucun autre aliment, eſt par le conſentement de tous fort contraire à la goutte. 2. par leur propre vice, ſçauoir vne intemperie chaude & ſeche, par laquelle au lieu de cuire ils brûlent le ſang, qui fait fixer cette ſerosité ſalée, qui eſt le ſel ou le tartre que l'on extraict de ſa ſubſtance; Si l'on ne veut dire, que comme dans les reins de ceux qui ſont ſujets à la pierre, il y a vne certaine conſtitution areneuſe, ou lapidifique & propre à former le calcul, ainſi dans les viſceres de ceux qui ſont ſujets à la goutte, il y a vne particuliere diſpoſition arthritique & propre à engendrer cette matiere tartareuſe qui la produit. Le chemin par lequel cette matiere eſt expulſée, ſont les veines & arteres: ces vaiſſeaux s'enflans manifeſtement quand les accés de la goutte commencent. Auſſi cette maladie, comme elle afflige promptement par l'affluence ſubite de la matiere, ainſi change-t'elle promptement de lieu, ſur tout par le moyen des refrigerans & repercuſſifs qui font mouuoir la goutte d'vn pied en l'autre, ou dans la main & autre partie: ce qui ne peut ſe faire que par les veines & arteres. Enfin, les parties ſur leſquelles tombe cette matiere ſont les membraneu-

Digitized by Google

ſes & ſenſibles qui ſont à l'entour des articulations, pource que les membranes eſtans le premier ſuiet du toucher, le doiuent auſſi eſtre de la douleur, qui en eſt vn ſymptome.

Le 3. diſt, que la plus grande difficulté eſtoit de ſçauoir pourquoy cette matiere ſe portoit plûtoſt dans les articles qu'és autres parties qui n'en ſont point incommodées, non pas meſmes les nerfs, ny les veines par où elle coule, non plus que les membranes & parties ſenſibles autres que celles qui ſont à l'entour des jointures. Ce qui peut venir de ce que tout ainſi qu'en ſanté les parties du corps attirent par vne proprieté admirable les humeurs qui leur ſeruent de nourriture, comme les poulmons, vn ſang bilieux : la ratte, vn ſang melancholique ; les reins vn ſereux, les autres chairs, vn ſang temperé : auſſi en la maladie & mauuaiſe conſtitution du corps quelques-vnes de ces parties attirent de tout le reſte certains humeurs, auec leſquels elles ont du rapport. Ainſi, dans la nouuelle maladie dite *plica Polonica*, l'humeur viſqueux & gluant qui la produit, ſe porte principalement vers les cheueux qu'il meſle & entortille enſemble, & vers les ongles des mains & des pieds qu'il durcit & rend noirs : & dans le traitement de la fracture des os la pierre nommée Oſteocolle ſe porte vers les os qu'elle fait rejoindre. De meſme cét humeur qui forme la goutte a quelque affinité auec les os des jointures, & principalement auec leurs epiphyſes.

Le 4. diſt, que les goutteux ont dequoy ſe conſoler, non tant pource qu'ils prédiſent les changemens de l'air & des ſaiſons, comme pource que cette maladie eſt vne marque de ſanté & vn indice de la force & vigueur de la nature qui chaſſe loin des parties nobles les humeurs vicieux ſur les jointures, & qu'il ne falloit pas oublier l'air entre ſes cauſes

antecedentes : sur tout le chaud & humide du Printemps fondans les humeurs gelez de l'Hyver ; au vice duquel air il faut aussi rapporter cette goutte populaire, dont parle Athenée au Liure second des Dipnosophistes, laquelle dura vingt ans, & affligea les deux tiers des hommes, femmes & bestes, bien que quelques-vns l'ayent rapportée au defaut des meures qui manquerent durant ces vingt années-là, & qu'ils disent estre bonnes contre la goutte, pource qu'elles laschent le ventre & corrigent la chaleur de l'estomach. Les femmes, au dire d'Hipocrate, sont exemptes de la goutte, sinon en la suppression de leurs euacuations : les enfans deuant l'vsage de Venus, & touſiours les Eunuques ; bien que l'intemperance & le luxe des vns & des autres ait produit en ce siecle, voire dés celuy de Seneque, des experiences contraires. Ce qui a fait dire aux Poëtes que la goutte estoit la fille de Bacchus & de Venus : le premier engendrant quantité d'humeurs cruds : le second affoiblissant la chaleur, & refroidissant le corps, qui estant rendu laxe, les humeurs tombent plus facilement dans les articles. Et pour montrer la bizareure de cette maladie, la cholere, la crainte, & la ioye, l'ont souuent donnée & guerie : les humeurs estans puissamment agitez par ces passions.

Sur le second poinct, il fut dit, que la sagesse estãt vne habitude meslée de la science & de la vertu, la pauureté donne bien plus de disposition à l'vne & à l'autre que les richesses : l'esprit d'vn pauure estant plus capable de science que celuy d'vn riche, soit par la compensation que fait la nature des biens de l'esprit à ceux de la fortune, soit que la necessité & la faim les éguisent & les rendent plus subtils; soit pource qu'estant dépestrez des soins & trauaux qu'apportent la conseruation ou l'acquisition des richesses, ils en ont l'esprit plus tranquille & plus capable des sciences, qui demandent le repos & la tranquillité de l'ame. Et pour la vertu, dont les sentiers sont si épi-

Digitized by Google

neux, la pauureté y a auſſi beaucoup plus d'accés que les richeſſes : non ſeulement dans la loy de grace, en laquelle Noſtre Seigneur dit, qu'il eſt plus facile à vn chameau, ou vn chable de paſſer par les pertuis d'vne éguille, qu'à vn riche d'entrer au Royaume des Cieux, dont neantmoins la porte eſt la pratique des vertus : mais auſſi dans le ſens moral de la vie preſente, en laquelle la pauureté & l'affliction, ſelon l'Eſcriture, donne de l'entendement & de la prudence, apprend la temperance, la ſobrieté & la chaſteté qui en eſt inſeparable, enſeigne la patience, & à ſouffrir courageuſement les miſeres de la vie ; dont la frequence rend l'eſprit inuincible. Au contraire, les richeſſes ſont preſque touſiours accompagnées des vices les plus repugnans à la ſageſſe : comme entr'autres, de la preſomption & vanité, de la volupté & delicateſſe ; dont le premier eſt oppoſé à la ſcience, puis que l'orgueil ne vient que d'ignorance : le ſecond à la vertu, que le Poëte appelle maſle & laborieuſe. Auſſi, la nature nous a elle fait voir de quelle qualité eſtoient les richeſſes, puis que les terres qui portent l'or ſont touſiours extrémement ſteriles & dénuées de toutes ſortes de fruits : comme les eſprits de ceux qui les poſſedent, & que les peuples riches & en bon terroir ſont les plus vicieux & les plus oiſifs & hebetez : là où ceux qui ſont en vne terre ingrate ſont ordinairement les plus vertueux & remplis d'induſtrie.

Le 2. diſt, que comme les biens de la fortune non moins que ceux du corps ſe rapportoient à ceux de l'eſprit, ainſi que des moyens à leur fin : de meſme, les incommoditez, tant du corps que de la fortune, eſtoient des empeſchemens pour acquerir ces biens de l'ame, qui ſont la perfection de ſes deux facultez princeſſes, l'entendement & la volonté : ſçauoir la ſcience & la vertu. Car la ſcience & les arts appellez liberaux,

demandent vne ame genereuſe & liberale, non ſordide & rauallée, telle qu'eſt celle des pauures (leſquels l'Embléme d'Alciat repreſente fort bien par celuy qui a vne main en l'air que deux aiſles y veulent éleuer encor plus haut : mais l'autre main attachée à vne ſourde pierre l'en empeſche.) Car leur eſprit aggrayé par la miſere, ne ſonge qu'aux moyens de viure & de ſe deliurer du peſant ioug de la neceſſité: laquelle leur oſte le moyen d'auoir des precepteurs, viuans & muets ; voire meſmes leur fait mépriſer toutes les rigueurs des loix. & abandonne ſouuent à la rage & au deſeſpoir, qui leur faiſant haïr leur vie miſerable, les rend maiſtres de celles des autres. De là vient que non ſeulement les murmures, ſeditions & reuoltes ſe ſont ordinairement par les pauures & miſerables, amateurs de nouuelletez, où ils ne peuuent rien perdre, mais bien gagner : mais auſſi ſont-ils preſque ſeuls autheurs des vols, meurtres & ſacrileges : là où les perſonnes riches ayans dés leur naiſſance receu la bonne inſtruction qui manque aux pauures, ils en ſont plus retenus en leurs actions, & plus portez à l'honneſteté & à la vertu : laquelle ſans facultez ne peut rien produire de magnifique : d'où vient que noſtre langue appelle les richeſſes auec raiſon, moyens, ſans l'aſſiſtance deſquels la Iuſtice ne peut faire rendre à vn chacun ce qui luy appartient, ny repouſſer les ennemis de l'Eſtat par vne iuſte guerre, dont l'argent eſt le nerf & la principale force. De là vient que tout le monde les recherche : & elles ne ſont pas ſeulement la fin de la plus noble partie de la morale & de l'œconomique : les familles qui ſont les piliers de l'Eſtat ne ſe conſeruans que par l'acquiſition legitime des richeſſes : dans leſquelles pour ce ſujet quelques Politiques ont conſtitué la Nobleſſe : tous ſont d'accord qu'elle luy ſert d'ornement, & qu'elle rehauſſe ſon luſtre : mais ceux-là meſmes qui les ont quittées, ne s'en peuuent paſſer, eſtans contraints d'en aller mendier d'autres. Et dans la Politique, ſoit

que les richeſſes ſoient acquiſes ou venuës de ſucceſſion, elles ſont touſiours en eſtime : comme au contraire, la pauureté tachée de reproche & ſigne ou de baſſeſſe d'extraction ou de negligence & profuſion. C'eſt pourquoy on ne ſe fie non plus de quelque charge publique à vn pauure, que d'vne notable ſomme d'argent: & ce n'eſt pas ſans raiſon que celuy qui eſt atteint de pauureté en eſt tout honteux : ce defaut empeſchant tous ſes deſſeins : & leur ſeruant de remore ; les richeſſes au contraire enflent le courage, incitent aux grandes choſes, & ſeruent d'éperon à la vertu : laquelle s'augmente par la loüange & la gloire, comme elle ſe morfond & gele par le mépris & la riſée inſeparable de la pauureté : laquelle a bien eſté loüée de la meſme bouche ſacrée qui veut que nous tendions l'autre joüe à ceux qui nous auront baillé vn ſoufflet : mais cela n'empeſche pas pourtant (naturellement parlant comme nous faiſons icy) que ſe défendre ne ſoit meilleur que ſe laiſſer battre.

Le 3. diſt, qu'il falloit en matiere de ſageſſe s'en rapporter au plus ſage de tous les hommes, Salomon, qui prie Dieu de ne luy donner ny richeſſes de peur d'orgueil, ny pauureté de peur d'eſtre larron ; mais vn eſtat moyen. Car comme la trop grande plenitude & celle d'vn phthiſique ſont également contraires à la ſanté, qui conſiſte en vne moderation & temperie des qualitez : ainſi, l'eſtat des perſonnes extrémement riches & celuy des gueux (qui eſt le degré auquel il les faut icy conſiderer) eſt également ennemy de la ſageſſe. Et s'il y a lieu de deſirer la mediocrité dorée, c'eſt en l'acquiſition de cette ſageſſe, principalement de la vertu, qui conſiſte dans la mediocrité ; hors de laquelle elle deuient vicieuſe.

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

Digitized by Google

CENT TROISIESME CONFERENCE

1. Du Verre. 2. Des Fards.

COMME il y a dans tous les corps ſublunaires vn eſprit vital & celeſte, ſans lequel les alimens & medicamens n'ont aucune vertu ; & qui eſt le principe de toutes les actions & mouuemens des mixtes : ainſi, ces meſmes corps ont tous en eux vne matiere incorruptible & tenant de la nature celeſte, que les Chymiſtes appellent vne terre vierge, qui eſt la matiere dont ſe forme le verre : laquelle ſe trouue en toutes ſortes de corps capables d'eſtre calcinez & vitrifiez ; mais principalement dans le nitre, ſalpeſtre, ſable, écailles, certaines pierres, bois & plantes, deſquels on tire ce verre, differant en beauté ſelon la matiere d'où il s'extrait par le moyen d'vn feu tres-violent : lequel reſolvant le compoſé, conſume toutes ſes parties à la reſerve de cette matiere vitrée, qui eſt à l'épreuue de ſa violence. Nous deuons ſon inuention, au rapport de Pline, à certains marchands de nitre, qui ayans pris terre en Phœnicie de Syrie voiſine de Iudée prés d'vn lac dit Cendeuia, qui eſt au pied du mont Carmel : duquel ſort le fleuue Belus ou Pagida, de petite étenduë ; & faiſans leur cuiſine ſur le grauier de cette riuiere, firent ſeruir des quartiers de nitre qu'ils auoient, pour trepied à leur marmite ; & le feu en ayant fait décou-

ler du verre, ils en porterent l'inuention ailleurs. On a en ſuite inuenté des moules pour le ietter en fonte, & luy donner toutes ſortes de figures, comme des tuyaux pour le couler : d'autres pour le ſouffler & luy donner toutes les couleurs qu'on veut, qui naiſſent preſque miraculeuſement de la propre ſubſtance du verre ſans autre mélange au gré du vent & du ſouffle ménagé par les regles de l'art : comme auſſi des moulins pour calciner & pulueriſer les ſables ; entre leſquels celuy de Vilturne en Italie, & d'Eſtampes en France, ſont les plus excellens pour cét vſage, auquel on ſe ſert pareillement de la cendre de la plante dite ſalicot, qui croiſt en Prouence & en Languedoc, nommée auſſi ſoude ; pource qu'elle ne ſeruoit auparauant qu'à ſouder les pots de terre.

Le 2. diſt, Comme il n'y a que deux choſes qui puiſſent ouurir les corps pour en faire la ſeparation, à ſçauoir l'eau & le feu : ce qui ſe verifie aux épreuues que font les affineurs de l'or & de l'argent ; il n'y a auſſi que deux choſes à ſeparer, à ſçauoir le volatil & le fixe. Le feu ſepare ordinairement le volatil, telles que ſont les choſes ſulphurées & aqueuſes, & l'eau ſepare les fixes, comme le ſel, du terreſtre. De ces choſes fixes les vnes le ſont en partie, comme le meſme ſel, d'autres entierement, comme la terre : qui eſt limoneuſe, argilleuſe ou ſablonneuſe, laquelle derniere eſpece ſe fait des deux premieres, comme il ſe void és ruiſſeaux, où l'eau ayant emporté ce qu'il y auoit de gras, il n'y demeure que du ſablon. Par lequel moyen la nature rend les valées & les lieux bas plus fertiles, & les hommes à ſon exemple ont ſouuent hauſſé, amelioré & rendu propres à la culture les lieux bas & mareſcageux auparauant inutiles : en faiſant grater & remuer la terre durant les torrens des pluyes, qui emportent par ce moyen tout ce qu'il y a de gras & d'onctueux des lieux éleuez és lieux bas, rendans les montagnes & collines ſabloneuſes ; & par conſequent infructueuſes & ſteriles. Car comme le

ſable eſt incorruptible, ne pouuant eſtre pourry dans l'eau ny conſommé par le feu, auſſi ne peut-il rien engendrer, ny ſe changer en aucune nouuelle nature comme les autres eſpeces de terre qui ſeruent de nourriture aux plantes & à quelques inſectes, & à la generation des animaux. Au contraire, il preſerue les choſes qui y ſont enſeuelies, comme il ſe void aux mumies qui y ſont conſeruées deux & trois mille ans, & aux fruits qui ne ſe gardent point mieux que dans le ſable. Ce ſable eſtant donc matiere du verre (car tout ſable fondu au feu ſe vitrifie) ce verre tient de la nature de ſon principe eſtant incorruptible & eternel comme luy : voire eſtant luy-meſme vn des principes de la nature, ſelon les Chymiſtes modernes, qui en font quatre : à ſçauoir le mercure ; ſemblable à l'eau, le ſoulphre ou huile, à l'air; le ſel, au feu; & le verre, à la terre; lequel verre ſe trouue net & pur dans le centre de tous les mixtes, n'y ayant rien dont on ne puiſſe faire de la cendre, ny aucune cendre dont on ne puiſſe auſſi faire du verre, lequel ils appellent vn feu luiſant & non brûlant, qui a vn rapport auec celuy du Ciel, comme le feu épris dans le ſoulphre & toute matiere huileuſe, eſt brûlant & luiſant : & celuy qui eſt dans la chaux & dans les ſels, eſt brûlant & non luiſant, tel qu'il ſe void és cauteres potentiels, & non (comme d'autres ont dit) dans les charbons, leſquels ont vne lumiere, bien que foible. Il ne reſte qu'vne choſe au verre, à ſçauoir luy oſter ſa fragilité, ſans laquelle il ſeroit la plus precieuſe choſe du monde. De la poſſibilité dequoy vn certain ouurier ayant fait voir l'experience à Tibere, a donné enuie à pluſieurs d'en faire des eſſais iuſques à preſent inutiles. Auſſi ſemble-t'il que la tranſparence du verre cauſée par la ſimplicité & tenuité de ſes parties, ne puiſſe compâtir auec la conſiſtance qui rend les choſes ductibles & malleables, qui eſt vne viſcoſité tenace & vne humidité oleagineuſe, laquelle engendre l'opacité, comme il ſe void és cornes & és verres

colorez

colorez dans leur ſubſtance, qui ſont moins tranſparens que les autres, à cauſe de l'vnctuoſité du ſoulphre dont on s'eſt ſeruy pour leur donner cette couleur étrangere.

Le 3. diſt, qu'Archimede dans la fabrique de la ſphere de verre auoit auſſi bien rencontré en la matiere, comme en la forme : puis que la matiere des Cieux eſtant incorruptible & diaphane, ils ne peuuent eſtre mieux repreſentez que par le verre, qui a ces deux qualitez. Auſſi, tous les corps les plus parfaits de la nature ſont de ſubſtance vitrée, comme entr'autres le premier de tous les Cieux, appellé Cryſtallin. On tient que les corps glorifiez ſont lumineux & tranſparens, & ſelon quelques-vns, d'vne nature vitrée : qui eſt la perfection derniere de tout corps, laquelle ſera auſſi communiquée à la terre par le dernier iugement qui ſe fera par le feu, qui met les metaux à leur dernier degré d'excellence ; puis que par le moyen du plomb, l'or meſme s'y change en verre, ſi pur & ſi parfait, que dans l'Apocalypſe le Paradis eſt paué de ce verre d'or ; & dans Ezechiel le thrône de Dieu en eſt fait : le mot de *Hamal* pouuant ſeruir d'étymologie à noſtre émeil, qui n'eſt que verrre. Et le rapport des metaux eſt ſi grand auec le verre, qu'il eſt extrait d'vn ſable, comme eux élabouré au fourneau, recevant des alliances du nitre, du cuiure & de l'aiman que l'on meſle en ſa mine pour auoir vne qualité attractiue du verre comme du fer. Du verre purifié appellé ſel alcali, l'on contrefait le diamant, l'émeraude, la turquoiſe, le rubis & toutes les autres pierreries. L'œil meſme, la plus noble partie de l'homme, ſymboliſe auec le verre par cét humeur cryſtallin, où aboutit la pointe du rayon viſuel. Mais, comme toutes les choſes du monde, ſemblables à la fortune qui les gouuerne, (que le Poëte dit eſtre de verre) ne ſont pas plûtoſt paruenuës au poinct de leur perfection, qu'elles ſont les plus ſuiettes à ſe corrompre, il eſt inſeparable du verre

monté à ce haut degré, d'eſtre fragile : ce qui vient de la liaiſon du fixe & du volatil, qui ne peut eſtre qu'aigre entre deux corps extrémement arides, tels que ſont les cendres de la ſoude & de la fougere, auec le ſable.

Le 4. diſt, que comme l'or eſt le chef-d'œuure de la nature, le verre eſt celuy de l'art, qui ne ſçauroit produire rien de plus noble. Auſſi la France n'en permet-elle la fabrique qu'à la ſeule Nobleſſe, pour marque de celle du verre, le plus beau & le plus net de tous les corps, cõme participant le plus de la lumiere, la plus noble & la plus diuine de toutes les ſubſtances ſublunaires, à laquelle ſeule il fait paſſage par ſes pores imperceptibles, eſtant par ce moyen la plus vtile & agreable piece de l'Architecture: les beautez & proportions de laquelle ne ſe peuuent voir que par la lumiere, dont les chaſſis nous dérobent la moitié, que le verre nous communique toute entiere; ſeruant en outre à corriger les defauts de la veuë dans les vieillards par le moyen des lunettes, & du viſage dans les miroirs, par le moyen deſquels l'hõme ſe cõnoiſt parfaitement ſoy-meſme. Mais pour iuger comment ce verre pourroit eſtre malleable, il faut ſçauoir qu'il eſt cõpoſé de deux ſubſtances: l'vne terreſtre, l'autre gommeuſe, qui ſert de ciment pour vnir ces parties arides, dont la liaiſon en quelque corps que ce ſoit ne ſe pouuant faire que par l'humide aërien, ſans lequel les parties terreſtres s'en iroient en pouſſiere, pour empeſcher la fragilité du verre, il faudroit trouuer deux matieres dont l'vnion fuſt d'elle-meſme plus étroite, ou les mieux allier par quelque matiere plus humide & oleagineuſe que celle dont on ſe ſert, laquelle n'empeſcheroit non plus la tranſparence du verre qu'elle fait celle du talc, qui eſt tout oleagineux en ſa ſubſtance, & toutesfois diaphane & flexible. Le feu auſſi eſtant tres-aſpre & violent conſomme preſque toute l'humeur du verre, qu'il aigrit par ce moyen, & par conſequent il le faudroit moderer.

Digitized by Google

Sur le second poinct, il fut dit, Comme la beauté eſt la plus excellente qualité du corps, & la marque plus ſenſible de la beauté & bonté de l'ame, auſſi eſt-elle la plus deſirée, l'amour tranſcendant de toutes les puiſſances concupiſcibles n'eſtant luy-meſme qu'vn deſir de beauté, & le bien, object de la volonté, n'eſtant qu'vne meſme choſe auec le beau. Mais cette paſſion paroiſt principalement aux femmes qui l'ont euë pour toute legitime en partage de la nature, puis qu'en elle cõſiſte toute leur force & authorité qu'elles ont ſur les hommes. Laquelle beauté eſtant ſujette au deſtin de toutes les autres choſes, c'eſt bien la raiſon que l'art ſupplée aux defauts de la nature pour preſeruer ce riche threſor des iniures du temps & des années par la diuerſité des fards, autant inſeparables de la perſonne des femmes, comme ce deſir d'eſtre belles leur eſt naturel. Auſſi Vlpian en la Loy 25. *paragr. 4. ff. De auro & argento legato*, leur en a donné la proprieté plus particuliere que celle de leurs habits & de leurs bagues, ayant mis ceux-cy ſeulement au rang des ornemens exterieurs, & les fards & pommades en l'attirail de ce munde feminin, comme vne choſe attachée à leur corps, & faiſant partie de ſa netteté & propreté. Ces fards outre le contentement & la bonne nourriture, qui ſont les naturels & interieurs principes de la beauté (entre les eſpeces de laquelle nourriture le laict d'aſneſſe eſtoit pratiqué par Poppea maiſtreſſe de Neron) ſe peuuent diuiſer en ceux qui nettoyoient ſimplement les taches & obſcuritez de la peau : ceux qui la poliſſent, luy donnent le luſtre, la dérident & l'adouciſſent ; & ceux qui la colorent. Les premiers ſont les plus innocens, n'eſtans que ſimples eaux diſtillées de fleurs, comme de lys, nenufar, fleurs de féves, primevere, ſemences de concombre & de melon ; racines de parelle, de ſerpentine, glayeul, ſeau de Salomon, fazeols & fraizes, celle qui coule du cep de vigne lors que la ſéve monte, jus de limons diſtillez au bain marie, & la ro-

ſée de May. Les plus doux entre les ſeconds ſont les blancs d'œufs, les conſommez du veau, la moüelle de mouton, l'eau d'eſcargot, les huiles d'amandes, de ſemences de courges, de myrrhe & de canfre, & ſur tout cette non moins celebre que rare huile de talc la pierre philoſophale de tous les fards. Pour les colorans, il n'y en a que de deux ſortes en l'Europe, où la beauté conſiſte dans la viue blancheur, ſçauoir de blancs & de rouges. Les rouges ſe tirent du ſandal trempé en vinaigre, de la raclure de breſil ou d'orcanette en l'eau d'alun, ou du vermeillon. Les blancs ſe font d'ordinaire du ſublimé, de ceruſe ou blanc d'Eſpagne laué en eau d'argentine, ou de poudres de perles calcinées, & appliquées comme le vermeillon par celles qui n'eſtiment rien en la nature de plus precieux que la beauté. Les dents, les cheueux & les mains, comme ils ſont partie de cette beauté, ont auſſi leurs fards particuliers. Les dents par les poudres & les opiates, & ſur tout par l'aigret de ſoulphre & par l'eſprit de vitriol meſlé auec eau commune. Les cheveux prennent la couleur qui eſt la plus agreable en chaque païs. En Italie la pluſpart des femmes les dorent auec vne once de miel, vne dragme de ſaffran & vn jaune d'œuf meſlez en la leſſiue de barbier, ou bien frotant le peigne d'huile de lentiſque & de tartre de vin. Au contraire, à Raguſe elles les noirciſſent auec de la litharge, mine de plomb, ou peigne de plomb meſme. En France, on les poudre pour les faire deuenir blond. Les mains ont les pommades & la paſte d'amandes pour les blanchir & adoucir. A Thunis & par toute la Barbarie les Dames ſe noirciſſent les bouts des doigts, les ongles & les lévres auec les eſcorces des noix vertes, comme nos Dames & nos Courtiſans ſe chargent le viſage d'emplaſtres en forme de mouſches pour releuer d'autant plus ſa blancheur. Enfin, il n'y a partie du corps qui ne reçoiue ſon fard & ſa couleur: l'œil ſeul tenant des qualitez de l'ame, dont il eſt le miroir, n'eſt ſujet à aucune

alteration de couleur, de laquelle aussi la nature l'a à bon droict dépourueu, pour en estre moins préuenu estant arbitre de la veritable beauté.

Le 2. dist, C'est à tort que nous blâmons le fard des Dames, puis que rien ne nous peut plaire en toutes les autres choses sans luy : la beauté naturelle estant comme vn diamant brut, si l'art ne le polit ; & ne luy donne la feüille. Ce que nous differons les vns des autres, nous le deuons à l'artifice : estans tous égaux par nature. Les plus beaux palais ne paroissent que par leurs incrustations de marbre, leurs dorures & peintures ; celle-cy mesme, dont l'excellence n'est qu'vn fard de couleurs, se releue & conserue par vn autre qui est le vernis. La musique est rude sans les fredons & dieses, qui sont les déguisemens de la voix. Tous les arts ne seruent qu'à l'ornement & embellissement de l'homme. L'Eloquence auec toutes ses fleurs de Rhetorique & ses couleurs, qu'est-ce autre chose qu'vn fard du discours naturel ? & la plaiderie, que l'art de bien farder vn fait & le rendre plausible ? Les cõplimens & toutes les ciuilitez des Cours, sont-ce autre chose qu'vn fard & déguisement des pensées ? De fait, la vie n'estant qu'vne comedie, où les habits, les actions & les discours ne sont que des déguisemẽs, doit-on trouuer étrange si les femmes, qui y jouent touſiours l'vn des principaux personnages, empruntent quelquefois vn masque pour déguiser leur visage ? Et si les cajolleries & les loüanges, dont les hommes se seruent pour leur complaire, ne sont que des flatteries, pourquoy ne tâcheront-elles aussi de tromper reciproquement les hommes, ne representans pour l'obiet de leurs mensonges que l'image d'vne beauté artificielle ?

Le 3. dist, que le visage estant le tableau & le miroir de l'ame, comme l'hypocrisie & le mensonge dãs l'ame est cõtraire à la candeur & franchise, sans laquelle il n'y auroit point de confidence ny d'amitié sincere dans le monde, mais des déguisemens & défiances

perpetuelles : ainſi, le fard ſur le viſage eſt illicite & d'autant plus pernicieux que c'eſt vn menſonge parlant. Car tout ainſi que celuy qui ment dit autrement qu'il ne penſe ; & a autre choſe dans l'eſprit que ſur la langue ; de meſme vn viſage fardé paroiſt au dehors, & à l'exterieur tout autre qu'il n'eſt veritablement : couurant iniuſtement ſous l'eſcorce & la teinture d'vn fard ſes imperfections & defauts naturels: que vouloir reformer, c'eſt reſiſter à la ſageſſe de Dieu qui en eſt l'autheur : lequel diſpoſant toutes choſes ſagement a peut-eſtre dénié l'auantage de la beauté à certaines perſonnes, préuoyant qu'elles en euſſent abuſé, & qui d'ailleurs ayant imprimé le charactere de ſa diuinité ſur noſtre viſage, celuy qui le farde & déguiſe ſemble eſtre ingrat & indigne d'vne telle faueur : voire meſme ſe dépoüiller de toute creance parmy les gens d'honneur. Car qui eſt celuy qui adjouſtera foy aux paroles d'vne perſonne qui porte le menſonge ſur ſon viſage : lequel d'ailleurs ces mixtions alterent auec le temps & détruiſent la ſanté de tout le corps, le ſublimé entr'autres le plus commun de ces fards, outre le danger qu'il y a d'en laiſſer aller dans les yeux, & plus encor d'en aualler, ridant la peau, rendant les yeux battus, noirciſſant les dents, & gaſtant l'haleine.

Le 4. diſt, Puis que la beauté eſt vn des quatre dons du corps, il ne doit pas eſtre de pire condition que les autres trois, la ſanté, la force, & la bonté des ſens, mais eſt permis de la conſeruer & accroiſtre tant qu'on peut, principalement celle du viſage, lequel puis qu'il eſt le miroir de la diuinité doit eſtre orné & embelly ſoigneuſement ; veu meſme que Noſtre Seigneur commande dans l'Euangile de nous lauer le viſage : & ſe laiſſa oindre les pieds auec des onguents precieux, dont l'vſage eſtoit commun parmy les anciens qui s'oignoient la teſte & tout le reſte du corps d'huiles & compoſitions aromatiques, autant pour la beauté que pour la ſanté. Et la Medecine

traite en l'vne de ſes parties appellée Coſmetique, des fards & ornemens du corps & du viſage, que le droit approuue dans la Loy 21. *ff. de auro mundo*, qui fait quatre ſortes de fards, ſçauoir pour la volupté, la ſanté, l'ornement & la netteté. Auſſi, ſemble-t'il que ce ſeroit mépriſer ce diuin don du Ciel, la beauté, que ne la conſeruer pas. Et comme il n'y a celuy qui ayant à choiſir vne maiſon pour demeurer n'en preferaſt vne belle & agreable à vn autre, ſi les ames auoiẽt le choix des corps en venant au monde, elles prendroient ſans doute les plus beaux & les mieux formez, pource qu'elles y exercent mieux leurs operations. De fait, l'ame eſt ſi curieuſe de cette beauté, qu'auſſi-toſt que quelque playe ou autre iniure externe difforme le corps, elle ne ceſſe d'en reparer les ruines, & ſans cette induſtrie continuelle qu'elle apporte à rétablir non ſeulement la perpetuelle déperdition de noſtre triple ſubſtance: mais auſſi à faire la regeneration des chairs conſommées, la reünion des parties disjointe par la ſolution de continuité, & reduire à vne meilleure conformation les déprauations d'icelle, il y auroit plus de monſtres que d'hommes. Pourquoy veut-on donc que ce ſoit vn crime à l'art qui parfait la nature de l'aider en cét ouvrage, en oſtant le ſuperflu ou ajoûtant ce qui manque, qui ſont auſſi les deux parties de la Medecine?

CENT QVATRIESME

CONFERENCE

1. De Tabac. 2. Si l'inuention de l'Artillerie a fait plus de mal que de bien.

CEtte herbe appellée Tabac des Eſpagnols, d'vne Iſle de ce nom aux Indes Occidentales où elle croiſt en abandance, eſt nommée des Indiens petun: pour ſes grandes vertus eſt dite d'aucuns herbe ſaincte: & Iean Nicot Ambaſſadeur de François II. en ayant rapporté le premier de Portugal en France de la graine à la Reine Catherine de Medicis auec la deſcription de ſes proprietez, l'a fait appeller en François Nicotiane ou herbe à la Reine; comme en Italie elle s'appelle l'herbe de Sainte Croix, pource qu'vn Cardinal de ce nom l'apporta le premier à Rome. Quelques autres l'appellent encore bugloſe antarctique, iuſquiame de Peru & plante vulneraire des Indes. Elle croiſt ſouuent iuſques à la hauteur de trois coudées, a la tige droite, & groſſe, ſi graſſe qu'elle ſemble ointe de miel, auec pluſieurs grands rameaux, force fueilles longues & larges, plus rondes que celles du grand Symphytum, aucunement ſemblables à celles de la grande Perſonata, ou Hypolappatum, charnuës, graſſes, & peu veluës, d'vn verd paſle,

Digitized by Google

d'vne odeur desagreable, & d'vn gouſt piquant. Au haut de ſa tige elle a force fleurs oblongues, creuſes & larges en forme de trompette, d'vn blanc tirant ſur la pourpre, auſquelles ſuccedent de petites gouſſes ou teſtes longuettes pleines d'vne ſemence brune, plus petite que celle de pauot. Sa racine eſt groſſette, a pluſieurs brins, ligneuſe, jaune au dedans, amere & quittant aiſément ſon eſcorce; & comme il arriue à toutes les herbes chaudes & ſeches, car cette-cy l'eſt au ſecond degré, elle demande les lieux humides & l'ombre, & ſe plaiſt à eſtre cultiuée. Auſſi la tient-on dans les jardins tant pour ſa beauté que pour ſes facultez de guerir quantité de maladies, à quoy elle eſt d'autant plus propre qu'elle a vne onctuoſité familiere à noſtre corps, dont elle reſout les humeurs excrementeux, ſemence de la pluſpart des maladies. Car les plantes, comme elles ſont moyennes entre les mineraux & animaux, ſont beaucoup plus propres & plus ſeures à la conſeruation & au rétabliſſement de la ſanté de l'homme que les animaux meſmes, leſquels pour leur ſimilitude agiſſent moins ſur luy, ou les mineraux & corps inanimez, qui pour la trop grande diuerſité de leur nature agiſſent auec trop de violence.

Le 2. diſt, que cette herbe échauffe, reſout, déterge & eſt aucunement adſtringente: d'où vient que ſes feüilles appliquées chaudes ſur la teſte gueriſſent la migraine & ancienne douleur de teſte venuë de froideur ou de ventoſitez, & ſi la douleur eſt opiniaſtre, frottant auparauant le lieu d'huile de fleurs d'orenger On s'en ſert auſſi pour le tetane & pour toutes autres douleurs procedans de la meſme humeur froide, particulierement pour celle des dents les remplilſant de ſa feüille broyée. Sa decoction en eau commune ſert aux maladies de la poitrine de ce meſme genre, comme à l'aſthme & vieille toux, faiſant expectorer les phlegmes qui la cauſent. Sa fumée priſe par le nez & attirée par la reſpiration guerit auſſi

ſouuent las aſtmatiques & ceux qui ont quelques vlceres au poulmon : par la meſme raiſon que Galien dit en auoir veu guerir vne Boulangere par la reſpiration frequente d'vn air chaud & ſec qu'elle attiroit mettant ſon pain au four & l'en tirant. Ses feüilles cuites ſous les cendres & appliquées chaudement auec leurs cendres ſur le nombril ſont vtiles aux coliques venteuſes & aux obſtructions des viſceres procedantes des cauſes ſuſdites, notamment aux cruditez de l'eſtomac. Les Indiennes s'en ſeruent auſſi pour tuër les vers, en faiſant prendre en fort petite quantité à leurs enfans auec du ſucre ; mais plus ſeurement en appliquant ſes feüilles ſur leur nombril, & ajoûtant fort peu de ſon ſuc dans les lauemens. Leur application ayde auſſi les frenetiques, & ſert encore plus aux ſuffocations de matrice eſtant faite ſur le meſme nombril ; & ſi les femmes ont leurs maux de cœur accoûtumez, on les fait reuenir leur en ſoufflant de ſa fumée dans les narines. Elles ſoulagent auſſi les douleurs de jointures œdemateuſes, & meſmes les gouttes froides. La tigne, gratelle, les jales & fentes des talons venuës du froid, en eſtant frottées ſont auſſi gueries ; comme les playes & les morſures veneneuſes. Dequoy font foy les Eſpagnols, leſquels s'eſtant ſaiſis d'vn port des Indes, les Canibales les aſſaillirent de fléches enuenimées que l'on gueriſſoit en y ſaupoudrant du ſublimé preparé ; mais ne s'en trouuant plus, les bleſſez mouroient, iuſques à ce que le ſuc de tabac appliqué fit le meſme effet. Ses feüilles arreſtent auſſi le ſang des playes recentes & les agglutinent. Son ſuc guerit les vieux vlceres & arreſte les gangrenes. Les Preſtres Indiens voyans toutes ces vertus, les ont transferées aux myſteres de leur Religion. Car interrogez des éuenemens de la guerre, ils en hument la fumée auec des ſarbatanes, puis ſe laiſſent tomber, & réveillez enſuite content merueilles à leurs Audi-

eurs : leur donnans à entendre qu'ils ont eu des ſon-
ges diuins. Ils s'en ſeruent auſſi pour ſe délaſſer, &
our ſupporter la faim, brûlans certaines écailles, &
es broyans auec partie égale de ces feuilles, dont ils
ont des pilules qu'ils tiennent entre la lévre d'en-bas
c les dents, ſuçans continuellement leur liqueur :
aquelle ſi elle ne les nourrit, leur oſte du moins
e ſentiment des incommoditez de la faim & de la
oif : qui eſt vn ſecret admirable, par lequel ils
ont d'ordinaire trois & quatre iournées de chemin
ans boire & ſans manger. C'eſt poſſible à leur exem-
le que nos matelots & ſoldats qui ont eſté ſur mer
etuneat auec tant de plaiſir, que depuis qu'ils en
nt vne fois contracté l'habitude, elle ne ſe peut
lus oſter par les plus ſeueres loix. Car ce que l'on
n voudroit tirer de conſequence au préjudice du
abac, ne vaut non plus que ce qui ſe diroit contre le
in pour ſon abus : ayant eſté dit par pluſieurs ;
ue les choſes doiuent eſtre excellentes pour en
ouuoir abuſer : & en peut-on touſiours tirer cette
onſequence, qu'il y a donc vne grande familiarité
le ce tabac auec noſtre nature, puis que le grand
eigneur n'eſt pas capable d'en empeſcher l'vſage aux
Turcs qui s'abſtiennent bien du vin.

Le 3. diſt, Si jamais Pline a eu iuſte raiſon de
ondamner & décrier les drogues & racines étrange-
es, ce doit eſtre principalement en ce temps que
e commerce des Iudes nous les a tranſmis en l'Eu-
ope ; & auec leur vſage, des maladies nouuelles &
nconnuës. Entre leſquels medicamens le tabac,
omme il eſt le plus commun ; auſſi eſt-il d'au-
ant plus dangereux qu'vne fauſſe opinion de ſanté
& de purgation luy donne credit, bien que ſa tem-
erature chaude & ſeche en vn haut degré le rende
on ſeulement contraire aux jeunes gens, aux bilieux
& à l'eſtomach qu'il prouoque au vomiſſement, mais
ar vne malignité toute particuliere, il eſt en-
emy du cerueau par la ſtupefaction, vertige,

letharge & assoupissement de toutes ses puissances, & par vne desiccation violente contraire à sa constitution naturelle. Car tant s'en faut qu'il desenyure, qu'au contraire par ses vapeurs acres & mordicantes il enteste & enyure dauantage : de mesme que l'opium, herbe qui luy ressemble, ne seruant toutes deux qu'à troubler l'vsage de la raison : d'où vient que ce tabac est ennemy iuré de l'hellebore, que chacun sçait estre le remede de la folie & ayde à la bonne constitution du cerueau. Et quant à cette purgation de la pituite pour laquelle on l'estime ; outre que c'est vne chose dangereuse que de purger ceux qui sont en parfaite santé, tels que sont la pluspart des preneurs de tabac : il est certain que toute sorte de fumée est importune au cerueau, qu'elle appesantit, émoussant les esprits animaux, rempliſſant les capacitez de ses ventricules qu'elle infecte par son odeur, comme elle pointille les membranes par son acrimonie inseparable de toute sorte de fumée : s'estant trouué des hommes auoir des taches noires & schirreuses dans les meninges produites par des vapeurs de tabac qu'ils auoient coustume de prendre : laquelle coustume donnant aussi vne habitude à la nature de vuider les excremens pituiteux dont le cerueau n'est iamais dégaruy, si l'on en interrompt par fois l'vsage, il arriue de grands accidens par cette defluxion qui a pris son cours de longue main, & qui tourne l'vsage du tabac en vne neceſſité : lequel vsage d'ailleurs estant honteux & reserué aux seuls filoux & voleurs, que nos Arrests comprennent sous le nom de preneurs de tabac, il semble que le nom & les effets de cette herbe doiuent estre d'aussi mauuaise odeur que sa fumée.

Le 4. dist, que le cerueau estant la source non seulement de toutes les maladies froides, mais aussi de la pluspart des affections du poulmon, lequel par sa chaleur, situation & substance spongieuse est l'emonctoire des parties superieures, d'où vient l'asthme, peripneymonie, empyeme, phtisie, toux, orthopnée, &

utres affections de la poitrine, causées par defluxion
e l'humidité tombante du cerueau sur le poulmon.
a Medecine a inuenté trois sortes de remedes pour
étourner le cours de cet excremens, sçauoir les Errie-
es, Ptarmiques, & Apophlegmatisines. Les Errhi-
es composez de rue, gentiane, chelidoine, origan
: autres simples detersifs, attirent la pituite qui est
ttachée aux membranes du cerueau qu'elles font
uider par le nez. Les Ptarmiques ou sternutatoires,
ui se composent des choses susdites pulueriſées, ou
u poivre & d'hellebore blanc, euphorbe, castoreum,
: pyrethre, irritans par leur acrimonie la faculté ex-
altrice du cerueau, luy font vuider ses excremens
ituiteux qui sont dans les ventricules. Les Apo-
hlegmatisines, dont on se sert ou en masticatoires,
u en gargarisines, ou en frottans le palais, se font
e mastic, raisins cuits, hyssope, origan, escorces
: racines de capres, moutarde, turbith, & telles &
ıtres choses qui fondent & attenüent cette pituite
: la font couler dans le palais. Or le tabac peut ser-
r à ces trois vsages, estant pris ou par le nez, ou
ans la bouche en masticatoire, mais non en fumée,
nemie du cerueau & de ses esprits.

Sur le second poinct, il fut dit, que la nature
ant donné aux bestes farouches des cornes, des
riffes, ou des dents pour leur défense, auoit pro-
uit l'homme tout nud & dénué de toutes autres ar-
es que celles de la raison, pour montrer qu'estant
imal raisonnable, il ne luy falloit point d'autres
mes pour vuider ses differends auec ses semblables,
e la justice & la droite raison. Toutesfois la neces-
é l'ayant obligé de se défendre des bestes, des vo-
urs & ennemis publics, au lieu de coups de poings,
erres, bastons, & os des animaux ses premieres
mes, il employa le fer dont il a forgé les épées,
aches, épieux, jauelots; iusques à ce que croissant
a malice, pour offenser de plus loin il inuenta les
alistes & pierriers, puis les machines ambulatoires

pour entrer dans les places, & pour abattre les murailles des villes. On employa iusques au feu. Les vns celuy des miroirs ardens, auec lesquels Archimede brûla les vaisseaux de Marcellus qui assiegeoit la ville de Syracuse : les autres de grenades & barils de poix enflammez, comme fit Cesar és villes de Marseille & d'Alexandrie. Mais tout cela n'estoit rien au prix du Canon, lequel bien qu'il ait esté inuenté, selon les relations Portugaises l'an 85. de Nostre Seigneur, dans le Royaume de la Chine, où ont commencé la plus part des autres inuentions, par l'vn de leurs Rois nommé Vitey grand Magicien; n'a toutesfois paru en l'Europe qu'enuiron l'an mil trois cent cinquante qu'il fut inuenté par vn nommé Bertole Aleman, par l'experience qu'il vid arriuer fortuitement dans du nitre & du soulphre enfermez en vn vase sur le feu, pour s'en seruir en vne operation de Chymie dont il faisoit profession Cette inuention malheureuse & diabolique ayant esté éclose dans le païs d'Aquilon, d'où l'Escriture nous asseure que doit venir toute sorte de mal, elle fut en suitte apportée de là en Italie, & puis en France l'an 1366. par quelques Allemans, qui donnerent aussi deux pieces d'Artillerie aux Venitiens qui assiegeoient Claudia Fossa, ville appartenante aux Genois, sur lesquels elle fut aussi-tost prise par ces nouuelles machines ; lesquelles, bien que petites & mal-faites, n'estans que de fer courbé & lié auec autres bandes de fer, ne laisserent neantmoins pas de produire leur effet.

Le 3. dist, Puis que les Rois sont appellez Dieux dans l'Escriture, il estoit raisonnable qu'ils fussent armez d'vn foudre qui les fit respecter des autres, n'y ayant point de moyen plus propre pour conseruer la majesté que la terreur. Et comme la dépranation des hommes rend en ces derniers siecles la guerre autant necessaire que juste, sans doute le plus puissant moyen pour vaincre, doit estre aussi le plus vtile & considerable. C'est ce qui a tant fait

ſtimer l'Artillerie par les Souuerains qu'ils l'ont ogée dans les arſenaux & magazins, auec leurs tre- ors, & donnée en charge à des grands Maiſtres, rincipaux Officiers de leur Couronne, en faiſans arade aux Eſtrangers, comme de l'abbregé de eur puiſſance & de la marque de leur ſouuerai- eté. Auſſi eſt-ce par ce droit canon que ſe déci- ent tous leurs differends. Ce ſont les derniers mbaſſadeurs qui portent leurs commandemens uec l'execution, & lors qu'on ferme l'oreille à eurs autres raiſons ils en trouuent touſiours de eremptoires dans la bouche de leurs canons. Car omme la Loy Moſaïque fut donnée parmy les onnerres & éclairs de la montagne de Sinaï; & elle du Chriſtianiſme confirmée par vn tourbillon e vent & de feu: De meſme les Princes n'établiſ- ent aujourd'huy leurs loix plus puiſſamment qu'à a faueur des foudres de leur Artillerie, comme fait oir la conqueſte du nouueau monde, dont la fa- ilité ne ſe doit qu'à cette inuention qui fit receuoir ces peuples les loix de Religion & d'Eſtat de ceux ui y ont fait tirer les premiers coups de Canon, au ruit duquel ils ſe rendoient auſſi-toſt, eſtimans qu'il eut quelque choſe de diuin dans ces machines; qui nt ainſi eſté les clefs de l'or dont elles ont enrichy Europe, par vne autre voye de l'Alchymie que celle à aquelle les diſciples de cette ſcience l'employent. Auſſi par cette inuention qui aſſeure le commerce, on pris la hardieſſe de courir tout le monde & de le dé- oüiller de toutes ſes richeſſes, dont la conqueſte a ſté plus ou moins aiſée, ſelon que ſon vſage auoit eſté connu ou inconnu des peuples que l'on a attaquez. De fait, qui fera comparaiſon des machines anciennes, les beliers, fondes, baliſtes, & arcs, auec quelque arme à feu que ce ſoit, trouuera que ce n'eſtoient que des eux d'enfans au prix de nos veritables combats. Et ant s'en faut que cette inuention faſſe tort à la valeur, qu'au contraire elle la met en ſon plus haut point.

Digitized by Google

Car ſi elle n'apparoiſt qu'à proportion des hazards où elle s'engage, eſtans plus grands à preſent, elle a auſſi plus de ſujet de s'exercer. Or la ruine de quelques particuliers n'eſt pas conſiderable à l'égard de l'vtilité publique, à laquelle eſt ſubordinée le bien d'vn chacun conſideré à part: veu meſme que ces armes ſeruent autant pour la défenſiue que pour l'offenſiue, l'vn & l'autre n'eſtans que reſpectifs, eu égard à ceux qui les employent: ce qui ſert de défenſe à l'vn eſtant offenſé pour l'autre. Et puis l'épée qui depuis tant de ſiecles en a tué beaucoup dauantage, ſeroit plus ſujette à ce blaſme. Mais au contraire, c'eſt en quoy conſiſte l'excellence d'vne arme, de tuer & d'étonner; puis que c'eſt vn inſtrument de la guerre dont la fin principale eſt d'exterminer les ennemis: veu que moins il en reſte & plûtoſt elle s'acheue, & que dans le prompt applaniſſement de leurs forteresſes conſiſte l'abaiſſement de leur orgueil & confiance. C'eſt pourquoy ne ſe pouuant trouuer aucune inuention dans le monde qui n'aye ſes inconueniens, vn ſeul ou deux ne peuuent pas contrebalancer le bien qu'a apporté l'artillerie par la conqueſte de tant de Royaumes & de richeſſes: de façon que ſi les armes ſont les plus vtiles à la conſeruation & amplification d'vn Eſtat, l'inuention du Canon le ſera d'autant plus qu'elle eſt le plus puiſſant organe de la guerre, ſurpaſſant toutes les autres armes en execution: & non ſeulement il fait obeïr vn Prince durant la guerre, mais reſpecter meſme & redouter en paix, durant laquelle il eſt employé pour témoigner les réjouïſſances & lieſſes publiques.

Le 3. diſt, Comme la Philoſophie eſt le plus bel exercice de l'homme, la Morale eſt la plus belle partie de la Philoſophie: ce qui acquit tant d'honneur à Socrate de l'auoir amenée du Ciel en terre. La plus excellente partie de la Morale, c'eſt la Politique, dont la plus noble piece eſt l'art militaire, comme la Mechanique eſt la plus belle partie de cét art. C'eſt

pourquoy Cesar s'amuse plus particulierement au recit de la construction de ses ponts & autres machines qu'à ses exploits de guerre. Puis donc que le Canon sans contredit est la plus belle partie des Mechaniques, il s'ensuit que le Canon & son inuentiõ est la plus belle chose du mõde. Car l'excellence d'vne machine consiste à faire mouuoir vn grand poids le plus promptement & en la plus grande distance que faire se peut, comme fait le Canon seul, dont la vertu seroit iugée impossible sans l'experience : aussi sa violence ne dépend pas des regles ordinaires de la nature, principe du mouuement regulier de chaque corps : mais elle est causée par cette mesme nature constituée dans vn estre violent, en danger de receuoir vn vuide ou de la penetration des quantitez, pour lesquels éuiter elle brise quelquesfois le Canon : ou s'il est trop fort, elle chasse auec violence la bale de fer qui empesche la libre issuë de la matiere enflamée : laquelle demandant par la rarefaction de ses parties dix mille fois plus de lieu qu'auparauant : & ne le trouuant point dans le Canon, elle va le chercher au dehors par la mesme raison que l'exhalaison enflamée dans la moyenne region de l'air se dégage de sa prison en brisant la nuée qui la tient enfermée en son ventre, formant les éclairs & tonnerres, dont les coups de Canon sont les vrayes images sur terre ; où rien n'approche plus prés du foudre, & par consequent de la puissance de Dieu, qui s'est souuent seruy de ces armes pour punir les crimes des hommes. D'où vient que l'antiquité payenne a bien donné en partage vn trident, vne faux, vn arc, vn carquois, vne pique, vne massuë, vne épée, & tels autres instrumens à leurs fausses diuinitez ; mais tous ont baillé le foudre au plus puissant des Dieux.

CENT CINQVIESME

CONFERENCE

1. De la Saignée. 2. Quelle eſt la plus excellente des trois facultez de l'ame : l'Imagination, la Memoire ou le Iugement.

LA Saiguée, dont l'inuention s'attribuë fabuleuſement au cheual marin : lequel ſe ſentant trop plein de ſang ſe frotte contre les pointes des roſeaux, bouchant ſes playes auec le limon, ſe fait ou par les arteres, & s'appelle Arteriotomie, ou par les veines, & ſe dit Phlebotomie, que les Medecins tiennent à bon droit auec Galien au liure qu'il en a fait contre Eraſiſtrate, pour vn remede ſingulier & des plus preſens à toute ſorte de maladies, notamment aux inflammations, fiévres, revulſions, ou dériuations, douleurs des yeux, difficultez d'vrine, pleureſie, peripneumonie, angine, épilepſie, fracture, luxation, & à toutes douleurs & maladies aiguës. Et comme il y a deux cauſes generales & plus frequentes des maladies, ſçauoir la plethore ou repletion, & la cacochymie ou déprauation des humeurs : la ſaignée eſt le remede de la premiere, & la purgation celuy de la ſeconde ; mais la ſaignée eſt bien meilleure & plus, faiſant moins

Digitized by Google

d'agitation & de trouble dans l'œconomie du corps, que les purgatifs, ordinairement violens & ennemis de la nature : voire elle ne ſert pas ſeulement à vuider les ſucs qui abondent par excés, mais quelquefois remedie à leur dépravation en corrigeant l'intemperie chaude & ſeche des viſceres cauſe de la cacochymie : pource que la ſaignée de ſa nature éuacuë & fait revulſion, mais par accident refroidit & oſte les obſtructions. C'eſt pourquoy Auicenne & tous ſes ſectateurs ennemis de la ſaignée ſont ridicules, alleguans que le ſens eſtant le frein de la bile, elle s'aiguiſe & enflame moins il y a du ſang pour la retenir. Car s'il y a quelque humeur qui tienne la bile en arreſt, ce deuroit eſtre la pituite, qui luy eſt contraire, & non pas le ſang qui ſymboliſe auec elle par la chaleur : mais la ſaignée arreſte les mouuemens impetueux de la bile qu'elle vuide auec le ſang, ſi elle eſt dans les grands vaiſſeaux, & ſi elle eſt hors d'iceux comme vers les parties caues du foye, elle la tempere, corrigeant la conſtitution feruente du foye qui la produit.

Le 2. diſt, que par la raiſon des contraires, les affections contre nature auſſi-bien que la ſanté auoient leur ſiege dans les parties, les humeurs & les eſprits. Les parties ſont le ſiege des maladies : les eſprits, des ſymptomes & lezion des fonctions : & les humeurs, des cauſes morbifiques antecelentes ou conjointes. Et comme ces humeurs qui ſont la ſource & le levain de la pluſpart des maladies eſtans dans vn eſtat naturel, ſont en leur propre lieu, en la quantité & qualité requiſe à leur nature ; auſſi dans vn eſtat contre nature ils ſont hors de leur place, & pechent en quantité ou en qualité. A ces trois defauts la Medecine oppoſe la revulſion, l'alteration & l'évacuation : cette-cy ſe fait ou en vuidant ſeulement le mauuais par les voyes conuenables dans la purgation, ou le bon

auec le mauuais par la saignée, qui se définit vne éuacuation égale de tous les humeurs du corps par la section des vaisseaux. Car bien que le sang soit le thresor de la vie, source de toutes les passions, & si nous en croyons Galien, le siege de l'ame : neantmoins sa corruption, comme celle de toutes les meilleures choses du monde, estant d'autant plus grande qu'il est le plus parfait & le plus temperé de toutes les humeurs, il doit estre promptement éuacué du corps, non seulement dans la plenitude où la nature ne demande qu'à estre déchargée, mais aussi dans la dépravation du sang par le meslange des autres humeurs corrompus, desquels moins il y en a, & plus aisément sont-ils domptez par la nature qui ne manque de force pour engendrer vn sang plus loüable que celuy dont elle a esté déliurée. Mais il faut auoir principalement égard à la distinction des veines, selon la diuersité des maladies. Ainsi, l'on saigne les plus apparentes veines des bras lors que le corps est plethorique, sans affection d'aucune partie : s'il est tel par la suppression des mois ou des hemorrhoïdes : il faut ouurir la veine du pied : si c'est par la bile, celle du bras droit : par melancholie, celle du bras gauche, pour la situation du foye & de la ratte : comme pour la diuerse communication des vaisseaux on prend la cephalique, basilique ou mediane. Hippocrate ouure la veine du front appellée *praparata* aux douleurs du derriere de la teste : celle de l'occiput, aux fluxions des yeux : celles des hypoglotides ou veines sous la langue, à l'engine pour faire dériuation : celle de l'extremité du nez, ou du grand canthus de l'œil, à ses inflammations : les iugulaires & la saluatelle, celles des tempes, & enfin toutes les autres se prennent selon les diuerses intentions du Medecin.

Le 3. dist, que la saignée est le plus grand des remedes ; n'y en ayant point qui se communique plûtost à toutes les parties, lesquelles ayans besoin de nourriture qui leur est portée par les veines, on n'en

ſçauroit éuacuer vne ſenſiblement, qu'il ne ſe faſſe cõmunication de ce mouuement auec tout le ſang qui eſt dans les autres veines, c'eſt à dire par tout le corps. Son vſage eſtoit ſi rare anciennement que Galien & les Grecs faiſoient conſcience de tirer du ſang aux enfans deuant quatorze ans : & Avenzoar fut eſtimé trop hardy pour auoir ſaigné ſon fils à ſept. Hippocrate l'ordonne en ces quatre choſes, en l'inflammation, metaſtaſe, repletion & obſtruction. Elle eſt ſur tout neceſſaire quand le corps eſt trop replet, ce que la nature montre ſouuent par ſes évacuations qui ſe font d'elles-meſmes par le nez ou les hemorrhoïdes : ſoit que cette repletion regarde les vaiſſeaux qui ſont trop remplis & en danger de ſe rompre. ſoit qu'elle regarde les forces de la nature qui eſt accablée ſous le poids de ces humeurs. Mais elle me ſemble impertinente & inutile à la cacochymie ſans repletion, laquelle demande des purgatifs pour purifier la maſſe ſanguinaire & non ce remede ſanglant. Car y ayant trois principaux ſieges de la cacochymie, ſçauoir la premiere region, les veines & l'habitude du corps, la ſaignée leur eſt également inutile. Pour la premiere region, qui eſt la ſentine & l'égouſt des humeurs, la ſaignée n'y peut penetrer à moins que de vuider tout le ſang du corps : & quand bien elle y pourroit atteindre, elle attireroit ces humeurs excrementeux dans les veines où ils corromproient le ſang loüable. Cette cacochymie meſme eſtant dans la region des veines, la purgation qui ne fait que vuider les humeurs corrompus, & non les bons & loüables, y eſt plus propre que la ſaignée : laquelle au contraire ne fait quelquesfois que vuider le bon ſuc & non le vicieux : lors qu'il eſt impact & adherant à quelque partie éloignée de la veine ouuerte. Enfin, la ſaignée eſt auſſi peu profitable lors que l'impureté eſt dans l'habitude du corps : d'où il eſt trop difficile de pouuoir attirer dans les veines les humeurs, qu'il eſt plus expedient de reſoudre & faire

tranſpirer par les ſueurs, exercice, abſtinence & autres trauaux.

Le 4. diſt, que la ſaignée eſt vtile en tout vice du ſang, lequel ou eſt corrompu en ſa ſubſtance & qualité, ou peche en quantité, ou fait fluxion quelque part, ou preſſe & charge quelque partie, ou eſt par trop enflammé. Toutesfois auec cette précaution qu'il faut auoir égard à la maladie, aux forces du malade au temperament, à l'âge, air, couſtume & nature d'vn chacun. Mais en general, toute grande maladie chaude & aiguë demande la ſaignée, qui eſt au contraire ennemie des maladies froides & de toutes cruditez : pource qu'elle refroidit par la déperdition de la chaleur & des eſprits qui s'écoulent auec le ſang. La diminution de forces cauſée par quelque éuacuation ou reſolution, empeſche auſſi la ſaignée, mais non celle où les forces ſont oppreſſées par la quantité des humeurs qu'il faut lors promptement vuider. Les enfans ayans beſoin de ſang pour croiſtre, comme les femmes groſſes pour la nourriture de leur fruit, les vieillards qui ont manque de chaleur & d'eſprits, ceux qui ont les veines petites, ou la chair rare & molaſſe, ne doiuent auſſi eſtre ſaignez qu'auec grandes précautions. Il ne faut ſaigner ny au grand froid ny au grand chaud, ny apres les veilles & trauaux. Et encor que la quantité du ſang dépende des forces & de la maladie, le plus ſeur eſt d'en tirer moins: bien loin d'imiter les anciens qui ſaignoient iuſqu'à la défaillance de cœur dans les inflammations, douleurs & fiévres tres-ardentes qu'ils ont gueries quelquefois par ce moyen, mais ordinairement cauſe vne intemperie froide à tout le corps durant toute la vie.

Sur le ſecond point il fut dit, que Dieu ayant étendu en l'Vniuers vne image de ſa grandeur, afin de ſe faire connoiſtre à l'homme, il l'a auſſi racourcie en chacune de ſes parties, dans leſquelles

Digitized by Google

us remarquons quelque nombre de la diſtinction
: cette diuine eſſence en trois perſonnes. Et c'eſt
ec ce nombre ternaire qu'il a marqué comme à ſon
in les plus nobles parties du monde, que les Py-
agoriens ont auſſi pour cette raiſon diuiſé en
ois : ſçauoir l'intellectuel, qui ſont les Cieux,
u des intelligences, l'élementaire & l'animal:
ſquels ſont chacun derechef diuiſez en trois par-
es. L'intellectuel ou celeſte, au ciel des planetes,
firmament & l'empyrée : l'élementaire, en l'air,
au & la terre : & l'animal, en vegetable, & ſen-
if & raiſonnable, qui eſt l'homme, lequel com-
end en ſoy éminemment toutes ces parties du
onde, l'élementaire eſtant au foye, l'animal au
eur, & l'intellectuel au cerueau, dans lequel, com-
e en ſa ſphere principale, l'ame raiſonnable éta-
it vn monde particulier, dont la teſte d'vn cha-
n fait le globe, qui ſe diuiſe de nouueau en trois
tres parties, qui ſont l'imagination, la memoire
le Iugement. Entre leſquelles l'imagination, prin-
pe du mouuement & de l'action des autres, re-
eſente le monde animal : la memoire ſeruant de
jet & de matiere à receuoir les impreſſions des
peces qui luy ſont conſignées, eſt l'élementaire:
le iugement, l'intellectuel. Les trois parties de
acun deſquels mondes ſe rapportent derechef aux
eſmes facultez : l'imagination, par le roule-
ent continuel des eſpeces, eſt le ciel de ces pla-
ttes : la memoire par la fixion de ces meſmes
peces, eſt ſon firmament, & le jugement, le plus
leué de ces puiſſances, eſt ſon empyrée. Aux trois
rties de l'élementaire, l'imagination par ſa mobi-
té & ſubtilité eſt ſemblable à l'air : la memoire par
molle humidité qui luy fait receuoir toutes ſor-
s de figures, ſe peut comparer à l'eau : & le iuge-
ent, baſe & fondement des autres par la ſoli-
ité de ſa conſiſtence & ſa ſechereſſe, ſymboliſe
ec la terre. Enfin, aux trois parties du monde-

animal, la memoire receuant accroiſſement ou diminution par l'humide, principe de la vegetation, reſſemble au vegetable : l'imagination par ſa chaleur & actiuité à l'animal, & le iugement au raiſonnable. Et bien que ces trois facultez ſoient vnies en la ſubſtance de l'ame, elles ſont neantmoins differentes, non ſeulement dans leurs temperamens, actions & âges, mais dans leurs ſieges : comme celuy de la memoire eſt la partie poſterieure du cerueau que l'on gratte pour ſe reſſouuenir, celuy de l'imagination eſt celle de deuant, d'où vient qu'on leue la teſte quand on ſe veut fortement imaginer quelque choſe, & celuy du iugement eſt celle du milieu, qui fait qu'en vne penſée profonde on abaiſſe la teſte. Mais pour faire choix de chacune en particulier, il faut voir leurs operations. Quelques-vns ſont beaucoup de bruit & peu d'action, comme les Aduocats & Procureurs d'vn ſiege qui ſe remuent fort pour mettre vn affaire en eſtat, l'expoſer & la digerer, toutesfois ſans rien décider : & telle eſt l'imagination qui reünit & compoſe les eſpeces, les repreſente au iugement, les porte au Greffe de la memoire, ou les en tire par la reminiſcence. Les autres ont peu de bruit & beaucoup d'action, tels que ſont les Iuges, & c'eſt le iugement. Les derniers n'ont ny bruit ny action, comme ſont les Greffiers, qui ne font que tranſcrire ce qu'on leur dicte, & c'eſt la memoire, puiſſance paſſiue. Les ſciences meſmes qui ſont du reſſort & de la juriſdiction de l'eſprit ſont auſſi ſujettes à chacune de ces facultez. La memoire a ſous ſoy les langues, la Grammaire, la Theologie poſitiue, l'Hiſtoire, les Humanitez, la Iuriſprudence, Geographie, Anatomie, Botanique, & preſque toute la theorie de la Medecine. L'imagination a l'Eloquence, la Poëſie, la Muſique, l'arpentage, les fortifications, la pluſpart des Mathematiques & tous les arts dont les ouurages ne dépendent que de la force de l'imagination. Le iugement a la Philoſophie, la Theologie Scholaſtique, la pratique

itique de la Medecine, du Droict, & toutes les
ences qui dépendent de la ſolidité du raiſonne-
nt. Neantmoins, pource qu'il ſemble que le
gement ne peut pas iuger à ſon auantage ſans
uſtice, puis qu'il eſt Iuge & partie il vaut mieux
appointer en cette ſorte, & dire que l'excellen-
& la neceſſité des choſes eſtant eſtimée, ou en-
t qu'elles ſont pour noſtre profit, ou pour celuy
s autres : pour noſtre profit il vaut mieux auoir
bon jugement & moins de memoire ou d'imagi-
ion. Car l'imagination ſert plus à l'inuention, &
e à ruiner ſon autheur quand il eſt deſtitué de ju-
ment : la memoire pour faire admirer : & le juge-
nt pour la conduite.

Le 2. diſt, Puis que l'imagination qui donne le
anle à tous les mouuemens de noſtre ame, par
eſpeces qu'elle luy fournit, auec leſquelles elle
rme les paſſions dans les appetits inferieurs, les
ſirs dans l'appetit raiſonnable, ſçauoir la volonté,
les connoiſſances dans l'entendement qui ne peut
n connoiſtre que par les phantoſmes ou eſpeces
i ſe forgent par l'imagination, elle doit eſtre la
us excellente de toutes les facultez de l'ame. Auſſi
temperament qui la forme eſtant le plus loüable,
l'âge où elle regne eſtant le plus parfait, ſes actions
doiuent eſtre d'autant releuées : puis que ne ſe
uuans faire que par le moyen des organes corpo-
s, plus ils ſeront parfaits, & plus les actions de
ſprit le doiuent eſtre. Or les qualitez de l'imagi-
tion ont bien plus de conformité à l'ame, ſelon
pinion de quelques anciens, de nature ignée, &
on les autres vne entelechie & mouuement conti-
el, lequel fait la chaleur ou en dépend : qualité
plus actiue de toutes, dont le cerueau eſtant em-
int, elle rend l'eſprit plus gay, vif en reparties
en tout ce qu'on appelle pointe d'eſprit, inſpi-
it les enthouſiaſmes aux Poëtes. Au contraire,
iudicieux qui manquent de cette vertu imagi-

natiue ſont froids, peſans & auſſi ennuyeux dans la conuerſation que les autres y ſont agreables & bien venus. Le iugement meſme luy doit tout ſon auantage. Car s'il eſtoit équitable, il ne ſe regleroit que par les eſpeces que luy repreſente l'imagination, qui luy ſert de rapporteur : que s'il eſt corrompu & ſans auoir égard aux pieces qu'elle luy fait voir, qu'il veüille ſuiure ſes ſentimens, il court fortune de faire milles extrauagances & impertinences ; voire toutes les ſciences iudicieuſes ſont douteuſes & leurs ſectateurs diuiſez, marque de leur foibleſſe, comme de celle du jugement qui les guide : puis que la verité abſtraite, qui eſt ſon objet, eſtant inconnuë elle le doit laiſſer en de perpetuels tenebres, s'il n'emprunte des lumieres de l'imagination. Auſſi, les ſciences, arts & diſciplines de cette faculté ſont toutes belles, & autant rauiſſantes & certaines, comme ſont habiles celles de la memoire, qui n'eſt que la faculté des enfans & des menteurs. Et iuſques aux maladies de l'imagination ſont en telle veneration, qu'Hippocrate les appelle diuines, comme ayans des effets miraculeux.

Le 3. diſt, Ce qu'il n'y a aucun bien entier & parfait en ce monde, ſe verifie auſſi dans les biens de l'eſprit, leſquels ne ſont gueres poſſedez d'vn ſeul homme, mais chacun y a ſa part. Car la bonté de l'eſprit conſiſtant dans l'excellence de ſes trois facultez, l'imagination, la memoire & le iugement, la premiere deſquelles forge les eſpeces, l'autre les conſerue, & le dernier en iuge & forme ſes connoiſſances : c'eſt vne choſe des plus rares de voir vn homme qui poſſede en vn degré excellent ces trois aduantages, qui d'ailleurs ſont incompatibles en vn meſme ſujet, parce qu'ils dépendent de temperamens contraires : la memoire d'vn chaud & humide, tel que celuy des enfans : laquelle neantmoins ne doit pas eſtre ſemblable à celle de

l'eau, qui reçoit facilement toutes sortes de figures, qu'elle ne peut conseruer ; mais doit estre aërienne, & auoir quelque consistance & viscosité pour retenir les especes dont elle est empreinte. L'imagination requiert vn temperament chaud & sec pour forger & composer quantité d'especes, tel qu'est celuy des bilieux & ieunes hommes qui sont fort inuentifs & industrieux. Le iugement demande vne constitution du cerueau froide & seche, comme est celle des melancholiques & des vieillards, pour empescher les brusques saillies de l'esprit, qui raisonne mieux pour cét effet le corps estant en repos, que lors qu'il est dans le mouuement qui produit la chaleur, autant ennemie des operations de l'ame raisonnable, comme elle est vtile à celles de l'ame vegetatiue ou sensitiue dont les actions se font par le moyen des esprits & de la chaleur. Mais l'imagination ne peut rien connoistre sans la memoire, qui luy fournit d'especes ; celle-cy ne se peut ressouuenir sans le secours de l'imagination ; ny le Iugement conceuoir & iuger sans l'ayde de toutes les deux. Neantmoins comme entre les qualitez il y en a touſiours vne qui prédomine : ainsi entre ces trois facultez il y en a vne qui tient ordinairement le dessus : entre lesquelles le iugement est d'autant plus excellent qu'il est particulier à l'homme, là où l'imagination & la memoire luy sont communes auec les bestes. De sorte que le iugement est nostre propre bien, qu'il vaut beaucoup mieux cultiuer que non pas la memoire : à laquelle ceux qui s'attachent entierement sont semblables à ces mauuais fermiers qui font valoir le bien d'autruy & laissent déperir le leur. Ceux au contraire qui se forment seulement le iugement, acquierent les vrais threſors de sageſſe, & se peuuent dire riches de leur estoc. Bien loin de ces grandes memoires lesquelles ordinairement semblables à

cette corneille d'Eſope parée des plumes d'autruy, font à la verité impreſſion ſur les eſprits foibles du vulgaire qui les admire ; mais non ſur ceux qui ſont accouſtumez aux veritez ſolides, dont le jugement eſt le principe.

Les poincts. 1. De la Rozée. 2. S'il eſt expedient aux femmes d'eſtre ſçauantes.

CENT SIXIESME CONFERENCE

1. De la Rosée. 2. S'il est expedient aux femmes d'estre sçauantes.

SI Pindare trouuoit l'eau si bonne qu'il ne rencontra point de meilleure pointe pour commencer ses Odes, l'eau celeste qui est la Rosée, merite d'estre en estime, puis qu'elle la surpasse autant que le Ciel, d'où elle vient, est éleué au dessus de la terre. Car la source de la rosée est le ciel, d'où elle distille icy bas, empraintе de toutes les qualitez étherées: ce qui luy donne des proprietez incommunicables à toute autre chose; soit qu'elle vienne par vne transcolation des eaux surceleſtes que les Hebreux appellent *Maim*, au nombre duel, pour signifier les eaux d'en-haut & celles d'en-bas, ou qu'elle soit vne quinteſſence & resolution des Cieux, d'où elle procede, pareille aux eaux que les Alchymistes font distiller des corps mis dans leurs alembics, qui en rapportent l'odeur, & les autres qualitez, mesmes quelquesfois accreuës en puissances. D'où quelques Theologiens taschent de tirer la raison pourquoy la manne, qui n'est autre chose que cette rosée épaisse, durant les 40. ans moins vn mois, que Dieu l'employa pour

la nourriture de ſon peuple, auoit toutes ſortes de gouſts : pource, diſent-ils, que le ciel d'où elle procedoit contenant éminemment, comme la cauſe efficiente équiuoque, toutes les formes des choſes, à la generation deſquelles il concourt icy bas : Dieu l'employa pour repreſenter les eſpeces differentes de chaque aliment. Et le miel, dont la douceur eſt ſi familiere à noſtre nature, voire tant priſée de l'Ecriture, que Dieu ne promet rien ſi frequemment à ſon peuple, pour leur faire enuie de la terre qu'il leur auoit promiſe, qu'eſt-ce autre choſe que la meſme roſée condenſée, qui eſt recueillie par les mouſches à miel, leſquelles frottans leurs cuiſſes aux fleurs & aux feuilles des plantes ſur leſquelles cette douce liqueur tombe d'en-haut, elles s'en chargent & la vont laiſſer dans leurs ruches ? C'eſt pourquoy les Naturaliſtes me ſemblent eſtre trop groſſiers, qui veulent que la roſée ſoit ſeulement vne vapeur éleuée de la terre par la chaleur que le Soleil a laiſſée dans l'air en ſe couchant, & qui par faute d'autre chaleur ſuffiſante ne peut s'éleuer plus haut que la pointe des herbes : ſa ſubtilité & ſes effets font voir le contraire. Sa ſubtilité beaucoup plus grande que celle de l'eau : témoin l'experience de ceux qui font éleuer au Soleil le ſong d'vne pique vn peu enclinée, vne coquille d'œuf pleine de roſée : ce qui n'arriueroit pas eſtant remplie d'eau commune, tant rarefiée fuſt-elle. Ses effets ſont de penetrer auſſi beaucoup plus puiſſamment que l'eau vulgaire ; ce qui fait qu'elle blanchit fort promptement tout ce qui luy eſt expoſé, comme les toiles & cires ; ce que les pluyes ne ſçauroient faire en trois fois autant de temps : mais ſa penetration paroiſt encore en ce qu'elle diſſout iuſques à l'or ; ce qui a donné ſujet à quelques-vns d'en lauer par pluſieurs fois, auſſi-bien que de vinaigre, les medicamens que l'on veut faire penetrer.

Digitized by Google

Le 2. dist, S'il suffisoit de parler de la rosée à la façon des Poëtes, je dirois qu'elle seroit la sueur du Ciel, la saliue des Astres, le découlement des eaux celestes, ou l'humeur chrystalline qui coulent des yeux de la belle Aurore : ou bien, qu'elle est vne guirlande emperlée, dont la terre se pare au matin pour paroistre plus belle aux yeux de son Soleil & de tout l'Vniuers : auquel si les vapeurs seruent d'aliment, la rosée est son nectar & son ambrosie. Mais pour en parler plus solidement, j'estime que c'est vne vapeur tenuë & subtile, éleuée par vne chaleur moderée, iusqu'à ce que ou rencontrant quelque corps elle s'y attache, ou qu'estant attirée proche de la moyenne region de l'air, elle se condense par le froid, & retombe sur la terre. Toutesfois, cette vapeur ne procede pas seulement d'vn humeur purement aqueux, mais participant aucunement des esprits d'vn nitre, sucre, ou sel doux : puis que sa partie plus subtile s'étant évaporée, le reste demeure condensé sur les fueilles & pierres, où se fait le miel & la manne, & ceux qui passeront legerement la langue sur les feüilles de noyer & autres plantes licées & vnies, y trouueront de la douceur és climats ou saisons temperées, qui n'est qu'vn extrait de cette mesme rosée. La fertilité qu'elle cause en la terre, sa vertu purgatiue & déterstue montrent assez cette verité. Car la rosée ne pourroit rendre la terre feconde si elle estoit vne eau pure & dénuée de toute sorte d'esprits & particulierement de ceux du nitre, qui est le plus excellent en grais dont on puisse rendre la terre fertile : puis que celle dont il a esté tiré demeure sterile, tant qu'elle ait esté de nouueau empreinte de ces esprits par l'influence de la rosée, à laquelle on l'expose durãt quelque temps pour la rendre derechef capable de produire quelque chose. Cette vertu purgatiue dont participe non seulement la manne qui purge benignement les serositez ; mais la rosée toute pure laquelle cause quelquefois vne diarrée

mortelle aux troupeaux qu'elle purge exceſſiuement lors qu'elle n'eſt pas bien cuite & digerée par la chaleur du Soleil qui en conſume les phlegmes, & cette faculté deterſiue auec laquelle la roſée nettoye toutes les impuretez des corps qu'elle blanchit parfaitement, ne peuuent prouenir que de ce ſel nitreux, lequel comme tous les autres ſels eſt penetrant & deterſif. Non plus que cét enleuement de la coquille d'œuf qui ne ſe peut faire que par la vertu de certains eſprits legers & volatils, leſquels eſtans actuez & fortifiez par la chaleur des rayons ſolaires, ſe meuuent & prennent le haut emportans auec eux l'œuf qui les enferme; ce qu'vn humeur aqueux ne ſçauroit faire: pource que quand meſme la chaleur du Soleil la pourroit ſubtiliſer, attenüer & rarefier iuſqu'à la rendre d'vne nature aërienne, qui eſt le plus haut point de rareté auquel elle puiſſe atteindre, neantmoins il ne l'attireroit pas plûtoſt que le reſte de l'air de meſme nature, moins enleueroit-il la coquille de l'œuf: mais elle tranſpireroit peu à peu par les pores de l'œuf, ou s'étendroit en iceluy tout autant qu'il y auroit d'eſpace; & enfin feroit éclater ou ſe reſoudroit en fumée: la chaleur n'imprimant aucun mouuement dans l'eau, mais la rarefiant ſeulement & l'échauffant peu à peu: ce qui ne ſuffit pas pour enleuer le vaiſſeau qui la contient, puis que meſme eſtant plein d'air échauffé il demeureroit à terre.

Le 3. diſt, Toutes les choſes naturelles eſtans en perpetuel flux & reflux auquel ce globe élementaire fournit d'alimens pour les faire retourner à leur principe, la roſée ſe peut dire le commencement & la fin de toutes ces choſes, la perle ou le diamant qui ferme la reuolution circulaire de toute la nature: puis qu'attirée en haut par le Soleil, de la maſſe de l'eau & de la terre ſubtiliſée en vapeur & paruenuë au dernier poinct de ſa rarefaction, elle ſe condenſe derechef & retourne à la terre à qui elle ſert comme de ſemence pour la rendre feconde, & ſe transformer

ſur elle en toutes choſes, dont elle prend les qualitez: pource que n'eſtant qu'vne quint'eſſence extraite de tout ce corps, il faut qu'elle en ait éminemment toutes les vertus: auſſi anciennement la benediction ordinaire des peres à leurs enfans eſtoit celle de la roſée, comme eſtant le germe de la nature, la matiere premiere de tous ſes biens & le conſumé de toute ſa ſubſtance, recuite & digerée en la ſeconde region de l'air. Car la meſmẽ vapeur qui forme la roſée le matin, eſtant celle qui cauſe le ſerein au ſoir, la difference en eſt neantmoins ſi grande, qu'autant que celuy-cy eſt nuiſible, autant l'autre eſt-elle profitable: parce que les premieres vapeurs qui ſortent du ſein de la terre n'eſtans pas encore épurées de leurs qualitez cruës & malignes, cauſent les rhemmes ou les catharres: mais celles du matin ſe reſolvans d'vn air condenſé par la froideur de la nuit, n'ont que la douceur & benignité de cét élement: ou bien les pores du corps ouuerts par la chaleur du jour, reçoiuent mieux les malignes impreſſions de l'humidité étrangere, qu'apres auoir eſté reſſerrez par la froidure de la nuit.

Le 4. diſt, Bien que la vapeur ſoit vn mixte imparfait, neantmoins auſſi-bien que les autres corps parfaits, elle eſt compoſée de parties differentes dont les vnes ſont groſſieres, les autres ténuës; les parties groſſieres de la vapeur renduës volatiles par la chaleur étrangere, d'où elles ſont empreintes, s'éleuent iuſqu'en la moyenne region de l'air, dont la froideur les condenſe en nuée qui ſe reſout ordinairement en pluye: quelquefois en neige ou en greſle: en la premiere, lors que la nuée deuant qu'eſtre reſoute eſt renduë friable par la violence du froid: lequel exprimant l'humide, reſerre les parties de la nuée qui la fait tomber par floccons: & en la ſeconde, quand la meſme nuée eſtant déja fonduë en pluye, ſes goutes ſe congelent comme en dragée, ſoit par le froid extréme de l'air, ſoit par la chaleur extréme du meſme

air, lequel augmentant par antiperistase la froideur de la pluye, la fait resserrer & durcir : d'où vient qu'il gresle aussi-bien durant les ardeurs de l'Esté, que durant les rigueurs de l'Hyver. Et entre ces parties grossieres de la vapeur, celles qui n'ont pû estre alterées ny changées en nuée, descendans vers nostre region, y forment les nuages & brouillars, mais les parties les plus tenües de cette vapeur produisent la rosée, en laquelle il faut considerer deux choses, la matiere & la cause efficiente. La matiere est cette vapeur tenuë & si subtile qu'elle ne donne point prise à la chaleur ; d'ailleurs foible pour luy faire perdre terre. La cause efficiente éloignée est vne chaleur moderée : pource que si elle estoit excessiue, elle consommeroit ou enleueroit cette vapeur : d'où vient que la rosée ne se fait que durant le Printemps & l'Automne, qui sont saisons temperées ; & non iamais en Hyver ou en Esté : le premier congelant ces vapeurs, & le second les resolvant & consommant. La cause efficiente prochaine est la froideur de la nuit, qui doit aussi estre moderée : autrement elle les congeleroit, non en rosée, mais en verglas, ou gelée blanche, comme elle conuertit les eaux en glace par le froid extréme de l'air : lequel d'ailleurs doit estre tranquille & serein ; pource qu'estant battu & agité des vents, la vapeur ne se peut condenser pour la mesme raison qui empesche les eaux viues qui sont en vn mouuement continuel de se glacer, comme font les eaux mortes : d'où vient aussi que la rosée est plus frequente dans les lieux bas que dans ceux qui sont éleuez. Or comme de la vapeur toute seule se forme la rosée, si auec cette vapeur tenuë il s'éleue principalement vers le matin quelques parties terrestres tres-subtiles, il s'engendre vn suc fort doux, donc se forme le miel : & lors que ces parties terrestres prévalent par dessus les parties humides de la rosée, il se fait vn suc moins liquide appellé manne, dont la meilleure se recueille dans la Calabre : celle de Briançon & de quelques autres lieux

estant moins digeré qu'il ne faut par faute de chaleur, ou meslée de trop d'impuretez par l'excés d'icelle qui les a attirées trop violemment de la terre: mais la douceur de ce miel & de cette manne viennent d'vn tres-parfait mélange du sec auec l'humide, en vn degré qui nous est inconnu.

Sur le second poinct, il fut dit: que Dieu ayant soûmis la femme à la domination de l'homme, qu'il a doüé de force pour se maintenir en la possession de cét empire: comme vne puissance absoluë est quelquefois accompagnée de tyrannie & d'vsurpation, il ne s'est pas seulement reserué à luy seul l'authorité de faire des loix, où les femmes n'y estans pas appellées ont tousiours eu du pire: mais aussi s'est-il approprié les meilleures choses sans les vouloir partager auec elles. Car les hommes non contens de les auoir reduites par ces loix en perpetuelle tutelle, qui est vne veritable seruitude, de les auoir si mal partagées aux successions, de s'estre rendus maistres de leurs biens sous le nom de maris: les priuent encore iniustement du plus grand de tous les biens, qui est celuy de l'esprit, dont la science est le plus bel ornement, puis qu'elle est le souuerain bien de ce monde & de l'autre, & la plus noble action de la plus excellente faculté de l'ame, l'entendement, qui est commun aux femmes aussi-bien qu'aux hommes, sur lesquels elles semblent mesmes auoir l'auantage de l'esprit: non seulement pour la delicatesse de leur chair, indice de la bonté de l'esprit, mais à cause de leur curiosité, qui est mere de la Philosophie, définie pour ce sujet l'amour & le desir de sagesse: & cette viuacité se void en leur babil & en leurs artifices, intrigues & dissimulations: leurs esprits estans semblables à ces hommes terres qui foisonnent en herbages & épines, faute d'vne meilleure culture. Leur memoire causée par la constitution humide de leur cerueau & leur vie sedentaire & solitaire sont encore fauorables à l'étude. Aussi, pour ne parler point de celles d'apre-

ſent, nous auons les exemples de Sainte Brigide, qui a excellé en la Theologie Myſtique : Cleopatre ſœur d'Arſinoé, en la Medecine : Pulcheria, en la Politique : Hypetia & Athenaïs femme de Theodoze, en la Philoſophie : Sapphon & les Corynnes, en la Poëſie : Cornelia mere des Gracches & Tullia doublement fille de Ciceron, en l'eloquence. que s'il eſt vray que la politique & l'œconomique ſe fondent ſur meſmes principes, & s'il faut autant ou plus de ſcience à conſeruer qu'à acquerir : puis que les femmes ſont en vne famille ce que les hommes ſont à l'Eſtat, & qu'elles ſont deſtinées pour conſeruer ce que les hommes amaſſent ; pourquoy n'auront-elles la connoiſſance des meſmes maximes que les hommes par l'eſtude & la theorie, d'autant plus que la retenuë & pudeur de leur ſexe ne permet pas qu'elles en ayent l'experience par la frequentation du monde ? Ce qui obligea nos anciens Gaulois à leur laiſſer l'adminiſtration des loix & les autres exercices de la paix : ſe reſeruans ſeulement ceux de la guerre. Et quant aux autres ſciences, puis que leur encyclopedie eſt vn monde qui a encore pluſieurs parties inconnuës ou peu frequentées : que ſi les femmes trauailloient en commun auec les hommes à les rechercher, qui doute que la curioſité feminine ne ſeruiſt à éguiſer la pointe de l'eſprit des hommes diſtraits par les affaires de dehors, ne fiſt de merueilleux progrés & ne trouuaſt pluſieurs beaux ſecrets iuſqu'à preſent inconnus ?

Le 2. diſt, que les femmes prenoient d'elles-meſmes aſſez d'aſcendant ſur les hommes, ſans leur donner encore celuy de la ſcience, laquelle d'ailleurs enflant l'eſprit, les rendroit plus ſuperbes & inſupportables qu'auparauant : la bonne opinion que l'on a de ſoy-meſme eſtant incompatible auec l'obeïſſance à laquelle les femmes ſont deſtinées. Auſſi liſons-nous bien que noſtre premier Pere Adam a eſté ſçauant, mais non pas Eue : au contraire, le ſeul deſir qu'elle a

ıu de deuenir ſçauante en mangeant le fruit de l'ar-
›re, a ruiné tout le monde. La vie actiue du ménage,
ıuquel elles ſont nées, la delicateſſe de leur corps im-
›atient des trauaux & ſueurs auec leſquels la ſcience
'acquiert, l'humidité de leur cerueau ennemie de la
cience & la foibleſſe de leur eſprit capricieux, ſont
les raiſons aſſez puiſſantes pour interdire à ce ſexe
es ſciences, leſquelles demandent la ſolidité du ju-
gement, qu'il s'eſt trouué touſiours manquer dans les
crits des femmes eſtimées les plus doctes; pource
ue le jugement eſt vne action de l'entendement qui
e refléchit ſur ſes connoiſſances, & cette reflexion
lépend vne temperature ſeche, qui eſt contraire à
elle du cerueau de la femme, dont les eſprits ani-
naux eſtans obſcurcis par les nuages de l'humide,
lle rencontre bien quelquefois en la premiere pointe
e l'eſprit, mais non en ſes ſecondes penſées, qui
ont touſiours plus foibles que les premieres, marque
es-aſſeurée de leur impuiſſance: au contraire des
ommes, dont les ſecondes penſées prévalent ſur les
remieres: d'où vient qu'elles ſont impetueuſes en
eurs deſirs & violences en leurs premieres paſſions,
ans leſquelles d'ordinaire elles n'ont aucune meſure
y mediocrité. C'eſt pourquoy la femme hait toû-
ours, ou aime: jamais il n'y a de milieu.

Le 3. diſt, Puis que plus vne choſe eſt imparfaite
plus elle a beſoin d'eſtre perfectionnée: quand bien
eſprit des femmes ſeroit foible & imparfait, com-
ne on leur veut faire croire, il s'enſuiuroit neant-
oins qu'elles auroient plus beſoin des ſciences pour
ourrir leurs defauts. Et ſi noſtre premiere mere euſt
té ſçauante, elle ne ſe fuſt pas laiſſée tromper aux
elles promeſſes du diable, qui jugeant bien qu'A-
am, tout ſçavant qu'il eſtoit, euſt découuert ſes fi-
elles, ſe donna bien garde de ſe prendre à luy, mais
vne pauure femme idiote & ignorante. C'eſt donc
ne injuſtice de vouloir que les femmes ſoient plus
arfaites & plus ſages que les hommes, & neant-

moins leur en interdire les moyens. Car comment eſt-ce qu'elles ſeront vertueuſes ſi elles ne ſçauent ce que c'eſt de la vertu : laquelle eſtant vne habitude de la volonté qui eſt de ſoy aueugle, ſi elle n'eſt éclairée des lumieres de l'entendement qui s'acquierent par les connoiſſances & les ſciences, il eſt impoſſible qu'elles y puiſſent paruenir. Et ceux qui apprehendent que les connoiſſances des choſes naturelles ne fuſſent capables de contrarier à l'honneſteté & pudeur de ce ſexe, ne ſçauent pas que la connoiſſance des choſes mauuaiſes, auſſi-bien que celle des plus fauſſes eſt touſiours honneſte & louable, & que l'entendement n'en eſt non plus ſoüillé que le Soleil pour éclairer des ordures & cloaques. Car l'entendement bien loin de la volonté qui reçoit ſa bonté ou ſa malice des objets vers leſquels elle ſe porte, connoiſt ſans ſe corrompre les choſes les plus impures & abominables. Voire, puis que la connoiſſance dépend de pureté & ſimplicité, qui fait dire aux Theologiens que les Anges & intelligences ſeparées ſont plus parfaites en leurs connoiſſances que les hommes: il ſemble que le plus aſſeuré moyen dont les femmes ſe puiſſent ſeruir pour garder leur pureté & chaſteté, qui eſt leur ſeul treſor, c'eſt de faire prouiſion de ſcience & de connoiſſances. Auſſi eſt-ce vne choſe inoüie iuſqu'à preſent qu'vne femme ait eſté ſçauante, qui n'ait eſté chaſte & pudique : ce que les anciens ont voulu repreſenter par vne Minerve Deeſſe des ſciences, & par les neuf Muſes, toutes vierges.

Digitized by Google

CENT SEPTIESME

CONFERENCE

1. S'il eſt bon de ſe ſeruir de remedes Chimiques. 2. Si l'vſage des Romans eſt profitable.

TOvs les corps qui ſont au deſſous de la Lune ayans eſté créez pour la ſanté de l'homme, qui eſt la regle de leur temperature, comme le Iuge & l'Arbitre de leur bonté, la Medecine les conſidere comme alimens, medicamens ou venins. Les alimens conſeruent la nature, laquelle ſe les rend ſemblables: les venins la détruiſent & corrompent entierement, luy communiquans leurs qualitez malignes. Les medicamens ſont entre deux: ils ne ſe changent pas en ſa ſubſtance comme les alimens, ils ne la corrompent pas cõme les venins, mais ou ils vuident les humeurs peccantes, ou ils alterent la nature pour luy rendre ſa temperie naturelle, lors qu'ils ſont bien adminiſtrez, & non autrement: les premiers s'appellent remedes purgatifs, les autres alterans. Tous ces remedes ont eſté premierement inuentez par l'experience qui a donné lieu à la plus ancienne ſecte des Médecins, dite Empirique, inuentée par Acron: puis appuyée des deux maximes generales des Methodiques, dont Theſſalus fut l'Autheur, qui eſtoient de

laſcher les corps conſtipez, & d'arreſter les fluxions des autres. Enfin, ils ont eſté authoriſez par la raiſon jointe à l'experience, qui a donné lieu à la plus authentique ſecte, appellée des Dogmatiques ou Rationels & Galeniques de leur autheur, fondé ſur Hyppocrate : qui gueriſſent les contraires par leurs contraires ; au lieu que les Chymiques, appellez auſſi Hermetiques d'Hermes Triſmegiſte ou Spagiriques de la fin de leur art, qui eſt de ſeparer & d'aſſembler les corps, gueriſſent les ſemblables par leurs ſemblables, qu'ils diſent agir par vne proprieté de toute la ſubſtance contre les maladies, & non par leur temperature ou diuers mélanges des qualitez contraires, qui ſont neantmoins ſeules actiues, l'action ne pouuant eſtre entre des choſes entierement ſemblables, puis qu'vne choſe n'agiſt ſur vne autre que pour la rendre ſemblable : de ſorte que ſi elle eſt déja telle, il ne ſe fera aucune action. Auſſi par la raiſon des contraires, puis que la ſanté ſe conſerue par les ſemblables, la maladie ſe doit guerir par ſes contraires : & comme la ſanté conſiſte dans la mediocrité, ainſi la maladie eſt dans l'excés ou dans le defaut, qui fait définir la Medecine détraction & addition, pource qu'elle retranche ce qui eſt de trop, & ajoûte ce qui manque. Or tant l'excés que le defaut s'augmentent par l'vſage des choſes ſemblables. Tellement que le principe de Chymie eſtant renuerſé, tous ſes remedes fondez ſur luy doiuent eſtre ſuſpects.

Le 2. diſt, que ces deux principes qui ſemblent contraires, bien entendus ne le ſont aucunement. Car lors que les Chymiques diſent que les ſemblables ſe gueriſſent par leurs ſemblables, ils n'entendent pas parler des maladies comme font les Galeniques, auec leſquels ils demeurent d'accord qu'elles s'augmentent par l'vſage des ſemblables : mais bien des parties malades, leſquelles ſeules ſe peuuent dire eſtre gueries, puis qu'elles ſont le ſiege des affe-

tions contre nature, & non les maladies, qui n'eſtans u'vne priuation ou erreur & dereglement du corps, e peuuent eſtre capables de gueriſon, mais ſeule- ient les parties du corps que les Dogmatiques, auſſi- ien que les Chymiques, gueriſſent par des remedes mblables en ſubſtance à la nature de ces parties u'ils fortifient : car tout ce qui eſt amy de la nature, u'Hippocrate appelle la mediatrice des maladies, eſt uſſi ennemy de ce qui eſt contre nature.

Le 3. diſt, que les remedes eſtans d'autant plus xcellens qu'ils approchent de noſtre nature, les mi- eraux, metaux & tous les foſſiles dont la Chymie ous fait vſer, ayans des qualitez malignes & vene- euſes, ſont beaucoup plus dangereux que les reme- es ordinaires pris des animaux & des plantes, qui nt vie comme nous. Auſſi quelque preparation qu'ils uiſſent receuoir, ils laiſſent touſiours vne mauuaiſe iſpoſition dans les parties nobles & dans tout le orps contre lequel ils agiſſent auec violence, qu'ils nt non ſeulement de leur nature entierement éloi- gnée de la noſtre, mais auſſi du feu qui leur imprime ne chaleur étrangere contraire à la noſtre qu'elle dé- ruit : toute chaleur ſeche eſtant ennemie de la natu- elle, qui eſt humide & benigne. Et bien qu'ils ſe ſer- ent des remedes extraits des vegetaux, neantmoins 'eſt auec auſſi peu de ſuccés, puis que leur vertu urgatiue dépend de leur temperie qu'ils détruiſent ntierement par la diſtillation ou par leurs extraits; ous leſquels d'ailleurs eſtans chauds, ils ſont inutiles toutes les maladies aiguës, ordinairement chaudes & touſiours les plus dangereuſes, & ſont contraires à a fiévre, qui eſt vne chaleur allumée dans le cœur, aquelle accompagne preſque toutes les maladies. D'ailleurs, tous les remedes agiſſans par les premie- es, ſecondes & troiſiémes qualitez, qui dépendent l'vne matiere temperée d'vne façon particuliere, les nixtes eſtans ſeparez de leur matiere qui ſert de baſe & de fondement aux actions de la forme, ils perdent

la force & la vertu qu'ils auoient auparauant, laquelle eſt plus efficace & ſenſible dans vn ſujet materiel & groſſier, tel qu'eſt celuy des remedes ordinaires preparez en decoction ou infuſion, en bol, poudre, opiate, conſerue, tablettes ou tel autre corps ſolide, que dans vne eſſence, eſprit, ou tel corps ſubtil & tenu, lequel eſtant deliuré de ſes parties les plus groſſieres qui luy ſeruoient d'arreſt, ſe porte comme vn éclair ou vne lumiere dans les parties du corps où reſide la cauſe morbifique, qu'il ne pourra iamais dompter ny déraciner, quand bien ſa vertu ne s'éuanouiroit point, mais ſe pourroit conſeruer dans le corps; lequel d'ailleurs eſtant accouſtumé aux choſes materielles, pource qu'elles ſe conſeruent & compoſent, il reçoit ſouuent vn grand dommage des choſes trop ſubtiles: d'où vient que l'air de la ſupréme region ne peut eſtre attiré par noſtre poulmon.

Le 4. dit, Que la marque d'vn bon remede eſtant de guerir promptement, aſſeurément & auec plaiſir, ceux de la Chymie eſtans de cette nature ne doiuent pas ſeulement eſtre employez, mais preferez aux autres. La promptitude de leur effet vient de ce que leurs formes qui ſont ſeules actives, ſont épurées & déliées de la matiere, qui eſt vn principe purement paſſif & incapable d'action. Ils ſont agreables & aſſeurez eſtans dépoüillez de leurs impuretez & qualitez malignes, & priuez de leurs mauuaiſes odeurs & ſaueurs par le moyen des diuers degrez du feu: lequel s'il communique vn empyreme à ces medicamens, auſſi fait-il bien non ſeulement aux remedes vulgaires preparez par le feu, mais encore à toutes nos viandes & alimens. Ioint que quantité de ces remedes Chymiques ſe preparent auec vne chaleur moderée, comme celle du fumier, des cendres, ou bain Marie, qui ne leur peut communiquer cét empyreme, & quand bien il leur arriueroit à tous, n'eſtant qu'vne chaleur étran-

ere qui leur vient de dehors, il en eſt aiſément ſe-
aré ou de ſoy-meſme auec le temps, ou prompte-
ient par le moyen des ablutions auec leſquelles on
nd iuſqu'au precipité de Mercure fort doux, & l'an-
moine ſans aucune malignité. Ce qu'on obiecte
e la violence auec laquelle les remedes pris des
ineraux & metaux agiſſent à cauſe de la diſpro-
ortion qu'ils ont auec noſtre nature, eſt auſſi peu
onſiderable, puis qu'Hippocrate & les anciens Me-
ecins ſe ſont ſeruis de l'euphorbe, hellebore, ſcam-
monée, turbith, colocynthe, & tels autres remedes
es plus violens, qui ſont encor en vſage: & Galien ſe
eruoit de l'acier, ſandaraque, aërain bruſlé & tels au-
res medicamens pris des mineraux tous cruds & ſans
ucune preparation, qui eſtoit ignorée de ſon temps.
Londelet a employé le mercure crud dans ſes pillu-
es contre le mal venerien, dont ce mineral eſt le vray
anacée: Cratou vſoit du cinabre contre le vertige:
Cardan & Matthiol pratiquoient l'antimoine crud:
Geſner, le vitriol: Fallope, le ſaffran de Mars con-
re la jauniſſe: preſque tous les Medecins, le ſouffre
contre les maladies des poulmons: & ils enuoyent
ux eaux minerales les malades qui ne peuuent eſtre
gueris par les remedes ordinaires. Et puis que non
eulement les aulx, oignons & moutarde qui nous
eruent d'alimens, mais auſſi les ſucs de limons, ci-
rons, épine-vinette & cantharides, quoy que fort
corroſiues, ſont neantmoins en vſage: pourquoy ne
ſe ſeruira-t'on des remedes Chymiques en fort petite
quantité, purgez de leur corroſion & pris auec des
eaux & vehicules conuenables?

Le 5. diſt, qu'il y auoit dans toutes les choſes de
la nature vn certain eſprit fixe, vnique principe de
leurs vertus & operations, lequel en eſtant ſeparé el-
les ne ſont plus que des cadavres ſans ame, comme il
ſe void dans la terre rendue ſterile par la priua-
tion de ſon ſel nitreux, dans le vin éuenté ou ai-
gry, & dans le phlegme inſipide du meſme vin ſeparé

de ſon eſprit, par la diſtillation de la Chymie; laquelle ſepare le bon du mauuais : le pur, de l'impur : le ſubtil, du groſſier: la forme de ſa matiere la plus craſſe ; en vn mot, l'eſprit de ſon corps, lequel eſtant de la vertu du mixte qu'il contient en fort petit volume, & qui eſtoit épanduë dans toutes les parties, il eſt actif & propre, non ſeulement à ſeruir d'aliment à l'animal qui ne ſe nourrit que de cét eſprit, le reſte eſtant inutile & comme tel conuerty en excremens: mais auſſi principalement pour la gueriſon des maladies, en reſtaurant & fortifiant les eſprits fixes, qui ſont les veritables ſieges des maladies comme de la ſanté, puis que la maladie eſt vne lezion des fonctiõs, dont ces eſprits ſont les principes : là où les Medecins vulgaires au lieu de ſeparer les vertus de chaque mixte pour les oppoſer comme des remedes ſpecifiques à toutes les maladies, ainſi que font les Chymiques, ils les émouſſent & détruiſent par la confuſion qu'ils font de quantité de ſimples & d'autres drogues, dont ils compoſent leurs medicamens, qui acquierent par ce moyen vne temperature nouuelle & vne vertu toute particuliere qui reſulte des parties dont il eſt compoſé, & dont lẽs qualitez & proprietez ſont r'allenties ou plûtoſt enſeuelies, de la meſme façon que des élemens vnis enſemble dans le mixte ſe fait vn compoſé, tout autre que ſes principes. C'eſt pourquoy on peut plus juſtement oppoſer contre les remedes, ce qu'ils reprochent à ceux de la Chymie qu'ils ſont tirez des mixtes morts, corrompus & priuez par le feu de leur humide radical, dans lequel conſiſtoit leur premiere vertu purgatiue, laquelle ne ſe diſſipe pas ſi aiſément, puis qu'en purgeant la nourrice la force du purgatif paſſe de ſon lait à l'enfant, & qu'on nourrit les chévres & les poules de purgatifs, pour rendre à l'vne ſon lait, à l'autre ſa chair de meſme. quoy qu'il en ſoit, puis qu'il y a tant de maladies incurables, dont on connoiſt aſſez les cauſes, mais auſquelles on ne trouue point de re-

Digitized by Google

nedes ſpecifiques: la Chymie qui en ouure les moyẽs ar la ſolution de tous les corps, doit eſtre cherie, & on pas condamnée comme elle eſt par des ignorans u malicieux, qui deuroient au moins la reconnoi-re comme vn des membres de la Medecine eſtant u reſſort de la Pharmacie qui conſiſte au choix & en preparation des medicamens, & qui eſt partie de Therapeutique. Mais diſons plûtoſt que les trois arties de la Medecine, ou ſes trois ſectes anciennes ont les trois parties du monde, l'Europe, l'Aſie, & 'Afrique: & que la Chymie eſt ce nouueau monde écouuert depuis peu, non moins rare & admirable ue les autres, pourueu qu'il ſoit auſſi ſoigneuſement ultiué & tiré de la main des barbares.

Sur le ſecond poinct, il fut dit, que la verité n'e-:oit pas la plus puiſſante choſe du monde, puis que ouuent les Fables & Romans ont plus d'attraits, & on moins de Sectateurs qu'ont les Hiſtoires, que les 'oëtes nous ont voulu figurer en la Fable de ce Pig-nalion amoureux d'vne ſtatuë: car ces Romans qui e ſont que les images d'vne fantaſtique beauté, ſont ieantmoins cheris & idolatrez de tant de perſonnes, ion ſeulement pour l'eloquence dont l'on void les lus beaux traits en ces liures fabuleux, mais pour la ·eauté des actions de leurs perſonnages, qui peuuent eruir d'vn parfait modelle de vertu: laquelle ne s'e-tant iamais trouuée accomplie de tous ſes traits en as vn des hommes Illuſtres, dont la vie a touſiours ſté ternie de quelque tache, l'Hiſtoire ne peut nous onner vn parfait exemple à imiter ſi elle n'eſt aſſi-tée des Romans, ſans leſquels les narrations pure-nent hiſtoriques qui ne s'attachent qu'à la ſimplicité l'vn fait, ſont des ſcelets décharnez, & comme ces ableaux tracez groſſierement d'vn premier crayon, ui ſont deſagreables ſi l'artifice ne leur donne la ·ouleur & les ombres. Ainſi Xenophon & de noſtre emps Dom Guevare, deſirans tirer le modelle d'vn arfait Prince, l'vn en la perſonne de Cyrus; l'autre

en celle de Marc Aurele, ont tant ramassé de choses contre la verité, qu'ils en ont fait plûtost des Romans que des histoires. Aussi les faits d'Achille paroissent tout autrement dans Homere que dans Dictys de Crete : ceux de Charlemagne en Eginard & en l'Arioste, que dans les annales. C'est aux Romans à qui ils sont redeuables de la moitié de leur gloire, & si leur exemple a donné quelque émotion, c'est celuy qu'ont proposé les Romans & non les histoires. Le Romaniste est le maistre & l'ouurier de son sujet : l'Historien en est l'esclaue. Et comme par la refraction de la veuë diuersement refléchie en vn verre triangulaire il se forme vn Iris de couleurs, qui bien qu'elles ne soient réelles ne laissent pas de rauir : ainsi par la varieté de ces accidens mélangez & diuersement entre-coupez par reprises de la fiction & de la verité, se forme vne bigarrure si agreable qu'elle contente plus en ses inuentions que le corps d'vne histoire vniforme, duquel les Romans ramassans en vn volume les plus memorables accidens, ils s'en peuuent dire l'essence & l'abbregé, reünissans en eux toute la beauté, le plaisir & l'vtilité que l'on y trouue. Car ces liures ne seruent pas seulement pour la delectation, mais aussi pour le profit, l'vn n'estant iamais sans l'autre ; puis que le beau, qui est l'objet du delectable, & le bon, qui l'est de l'vtile, sont reciproques & inseparables, & que le plaisir qu'on prend en quelque chose est vne marque infaillible de sa bonté & vtilité, qui est d'autant plus grande aux Romans qu'ils instruisent auec plaisir, marians artificieusement l'vtile auec l'agreable. Car sous des noms supposez ils taxent plus librement & ne se chargent pas de l'envie & de la haine de ceux qu'ils reprennent. Ainsi, le Prophete Nathan par vne parabole tira de Dauid mesme la condamnation de son propre crime, qu'il n'eust possible iamais auoüé, ou du moins qu'il eust excusé en sa personne. Quant à ce qui est de l'abus & du danger qu'il y a de lire ces liures, pour la plus part remplis

Digitized by Google

le sales amours, ils ont cela de commun auec les meilleures choses du monde, que l'on peut tourner à vn mauuais vsage. que si l'amour est honneste & legitime, comme tous les Romans s'y terminent: ils n'en meritent point de blasme; s'il est illicite, leurs autheurs ont tousiours vne fin mal-heureuse, & les vices n'y sont iamais impunis: c'est là que la iustice distributiue est exactement gardée, non par l'aueugle iugement de la fortune, mais par le iudicieux choix de l'autheur, que les bons sont tousiours recompensez & les meschans punis. Car les Romans ont pour obiet, comme l'histoire, la description des actions humaines, qui estans le plus souuent mauuaises par la déprauation de la nature, y paroissent plus scandaleusement que dans les Romans. Pourquoy leurs censeurs ne proscriuent-ils donc aussi les histoires, d'autant plus dangereuses qu'elles nous fournissent quantité d'exemples veritables de sacrileges, parricides, adulteres & incestes, dont les autheurs n'ont point esté punis. Et sans parler des maximes dangereuses & impies de Tacite & de Polybe; qui est mesme celuy qui prendroit les fables d'Herodote, & les prodiges de Tite-Liue pour des choses plus probables que celles des Romans, pour ne rien dire de la contrarieté des Historiens d'vn mesme temps: de sorte que l'on peut dire que le plus veritable d'entr'eux est le plus vray-semblable.

Le 2. dist, S'il est vray ce que disent les Platoniciens qu'il n'y a rien de réel en ce monde, mais que nous n'apperceuons que des ombres & des phantosmes en cette vie, que l'Escriture accompare a vn songe; il y aura peu de difference pour la realité entre vne Histoire & vn Roman. Et quand bien l'vn seroit vne pure fiction, il n'y auroit pas sujet de le mépriser non plus qu'vne Comedie à cause que les Acteurs ne seroient pas les personnages veritables, ou qu'vn tableau de quelque païsage ou perspectiue bien faite, seulement à cause qu'il seroit de

l'inuention du peintre & non de la nature, dont les ouurages tous excellents qu'ils ſont, cedent neantmoins à ceux de l'art que nous eſtimons plus que les veritables & naturels, ſur leſquels ils ſont contretirez ; noſtre eſprit prenant vn plaiſir extréme à imiter & voir imiter : d'où vient que nous eſtimons tant en leurs copies & repreſentations les choſes dont les originaux nous ſont deſagreables. Mais ce qui augmente la gloire des Romans eſt que ceux qui ſe ſont declarez leurs ennemis ne les ont pû combattre que par les Romans meſmes; comme Platon & Iſocrate ne pûrent blâmer les Sophiſtes qu'en ſe ſeruant de leur éloquence.

Le 3. diſt, que les Romans eſtoient ordinairement ou de faits valeureux des Chevaliers, ou de paſſe-temps amoureux. Ces premiers ſont pour la pluſpart ridicules & remplis de chevaliers errans qui forcent des chaſteaux enchantez, tuent des monſtres, des geans & des hommes comme mouches : les autres ſont infames, contraires aux bonnes mœurs & dangereux aux ieunes hommes & aux filles qu'ils entretiennent en vne laſche oiſiueté, mere de tous les vices : outre les dangereuſes maximes que ces menſonges laiſſent dans les eſprits tendres, & qui demeurent en pluſieurs toute leur vie. Mais tous ces diſcours fabuleux ont cela de commun qu'ils marquent la foibleſſe du iugement en ceux qui s'y attachent, & vn déreglement d'eſprit en leurs autheurs. Et puis que ſelon les Medecins le premier degré de folie eſt de s'imaginer des opinions phantaſtiques : le ſecond eſt de les dire aux autres : le troiſiéme (a mon auis) ſera de les écrire.

CENT

CENT HVITIESME CONFERENCE

1. Des Talismans. 2. Quelle est à preferer de la vie Rustique ou Ciuile.

TAlisman, que les Chaldéens appellent *Tselmenäia*, les Hebreux, *Magen*, les Grecs, *Charactere*, est vn mot Arabesque formé par transposition & addition au commencement & à la fin des deux lettres hemantiques *Tau*, & *Nun* du nom Hebreu *Tselem*, qui veut dire image, figure, ou charactere. Car ces Talismans (desquels on fait Zoroastre le premier Autheur) ne sont autre chose que des images en relief ou grauées sur des médailles ou anneaux, ordinairement de metal ou de pierres precieuses, en figure d'hommes ou d'animaux, fabriquées sous de certaines constellations & aspects des astres qui en recueillent l'influence & la conseruent, tenans lieu par apres de la presence des mesmes Astres; voire auec d'autant plus de vertu que la reünion des influences se faisant en ce poinct, ils en redoublent l'actiuité: comme les miroirs ardens tirent plus de chaleur du Soleil qu'il n'en a peut-estre luy-mesme. Ces figures agissent, à ce qu'on dit, ou sur les esprits, comm. pour

faire aimer, honorer, enrichir ou craindre, ou sur les corps pour les guerir, dont il se void quelque ombre és cures magnetiques des playes du corps, que l'on gueriſt en penſant l'arme qui a fait le coup, ou la chemiſe qui a receu quelques gouttes de ſang; ou bien ces figures agiſſent ſur les choſes naturelles, comme pour détourner d'vn lieu la pluye, la greſle, & les beſtes farouches ou venimeuſes: le tout par moyens naturels. Car nous ne parlons pas icy des characteres magiques & diaboliques, dont les vertus dépendent pour la pluſpart d'vn pacte tacite ou exprés auec l'eſprit malin, qui produit quelquesfois veritablement ces effets, ſouuent fait illuſion à nos ſens & non le charactere, la parole, le ſon, le nombre ou tel autre moyen pour l'ordinaire inepte & incapable d'vne telle action. Mais nous entendons ſeulement parler des agens naturels, leſquels agiſſans preſque tous par vne proprieté de toute leur ſubſtance, & par des vertus occultes & ſympathiques, cauſent quantité d'effets merueilleux, que le vulgaire ignorant rapporte mal à propos à magie ou ſortilege. On pourroit douter de l'effet de ces Taliſmans, ſi pluſieurs hiſtoires n'en faiſoient foy. Car ces Teraphins, tels qu'eſtoient les marmouzets de Laban, ſe pouuoient dire Taliſmans, comme ſelon Marſile Ficin le ſerpent d'airain & le veau d'or éleuez: l'vn pour preſeruer des morſures des ſerpens par ſa veuë, l'autre pour détourner les chaleurs & ſechereſſes du ſcorpion & de Mars. Les idoles des Payens ſe pouuoient mettre auſſi en ce rang, comme cette ſtatuë de Memnon en Egypte, qui ſe mouuoit & parloit apres auoir eſté éclairée des rayons du Soleil: celle de Venus Paphienne en Cypre, ſur laquelle il ne pleuuoit iamais: le Palladium de Troye: les Ancyles ou Boucliers de Rome, qui conſeruoient la fortune de l'Empire: les Dieux Penates, figurez ſous deux ſerpens: ceux qu'ils nommoient

Averrunci, qui chaſſoient ou détournoient les malheurs domeſtiques : la ſtatuë de Fortune qu'auoit Sejan, que les Empereurs laiſſoient à leurs ſucceſſeurs : la mouche d'airain & la ſangſuë d'or de Virgile, auec leſquelles il empeſcha les mouches d'entrer à Naples, & fit mourir les ſangſuës d'vn puits: la figure d'vne cigogne qu'Apollonius mit à Conſtantinople pour les en chaſſer l'an 1160. & celle dont il chaſſa les mouſcherons d'Antioche: ceux de Tripoly, en Syrie, & Hamps, en Arabie, qui furent preſeruées des beſtes venimeuſes ſur le taliſman d'vn ſcorpion empraint ſur l'vne de leurs tours : celuy qu'à Florence vn Carme nommé Iulianus Riſtorius à prato, fit contre la goutte : ceux de Paracelſe contre la peſte, & infinis autres, rendent leurs effets auſſi communs comme leur exiſtence certaine : qui ſe prouue encore par l'exemple des Gamahé ou Camayeux, qui ſont des pierres naturellement figurées par les impreſſions des aſtres ; qui par conſequent peuuent auſſi agir ſur les figures de l'art. Car comme le Ciel peut illuminer ou échauffer auſſi-bien le portrait d'vn homme, que l'homme meſme : pourquoy les autres aſtres ne donneront-ils pas leurs influences ſur la figure d'vne choſe, auſſi-bien que ſur elle-meſme ? ſur tout lors que le sujet y eſt diſpoſé, tel qu'eſt le taliſman : non ſeulement par ſa matiere metaliſque, qui ſymbeſe auec celle de l'aſtre, tant à cauſe de ſa couleur que de ſa ſolidité & durée, mais principalement par la figure dont il eſt empreint, qui eſt ſemblable au ſigne dont elle reçoit les influences. Encor que la conſtellation ne ſoit pas beaucoup ſemblable à cette figure, neantmoins à cauſe que les qualitez de l'animal que la figure repreſente, ſont ſemblables à celles de ce ſigne (qui fait aller Belier & Taureau les conſtellations du Zodiaque, & non le rapport des parties de ces ani-

maux auec celles de ces signes) la figure des animaux les attire aussi du mesme signe bien plus puissamment par sa sympathie. Et de fait, nous voyõs beaucoup de choses qui ont des qualitez sympathiques à la figure qu'elles portent; comme ce marbre appellé ophites à cause des petites veines qui le tranchent en forme de petits serpens, remedie à leur venin: ce que font aussi les pierres de Malthe, qui portent la figure d'vne langue de serpent, & l'herbe appellée de ce nom. La squille &c le pauot qui ressemblent à la teste, en appaisent les douleurs: la potentille & l'euphraise gueriſſent l'œil, auquel elles sont semblables. que si l'on dit que ce n'est pas la figure qui agit en elles, mais vne particuliere vertu dépendante du temperament des qualitez, puis que perdans la figure ou par distillation ou infusion, elles ne laissent pas d'agir, voire auec plus d'efficace qu'auparauant; je répons que dans les esprits de ces mesmes qualitez actiues reste toûjours la forme & la figure, comme quelques Chymistes ont fait paroître de nouueau des rozes & autres fleurs, en mettant leurs cendres enfermées dans vne phiole de verre sur vne chandelle.

Le 2. dist, que les talismans ne pouuoient produire les effets qu'on leur veut attribuer, soit qu'on les considere en leur matiere & substance, ou en leur figure. Non en la premiere; puis qu'on se sert de bois, l'autre de cire, de pierre, de metal & de toute sorte de matiere pour tailler ces talismans: qui d'ailleurs perdent leur nom lors qu'ils produisent vn effet par la vertu & proprieté de leur matiere, comme celuy du scorpion graué sur vne pierre de bezoar ne gueriſſoit pas les morsures de cét animal venimeux, à cause de sa figure talismanique, non plus que toutes les autres, mais c'estoit vn effet dépendant de cette pierre. Et les simples & autres remedes ne gueriſſent pas à cause de leur

reſſemblance auec quelques parties de noſtre corps & de leur figure externe, de laquelle nous parlons cy: mais par la vertu & proprieté de leur ſubſtance qu'ils conſeruent eſtans puluriſez & dépoüillez de leur figure: laquelle d'ailleurs bien qu'elle ſoit vne qualité, eſt neantmoins du nombre de celles qui ne ſont point actiues, n'eſtant rien qu'vne certaine ſituation & diſpoſition des parties, & vn mode de la quantité qu'elle configure: laquelle dépendant de la matiere qui eſt purement paſſiue, eſt autant incapable de ſoy-meſme d'aucune action, comme la figure qui la termine. Mais quand bien la figure artificielle du taliſman pourroit agir, elle ne pourroit produire aucun effet naturel; pource que ce ſeroit au delà de ſa puiſſance; moins encore agir ſur la volonté pour l'induire à aimer, ou haïr, comme l'on pretend que font les taliſmans. Car c'eſt vne vanité ridicule & ſans aucun fondement de s'imaginer vn rapport ſympathique entre vne conſtellation & vne figure d'vn animal grauée ſur du cuiure ou telle autre matiere, laquelle eſt beaucoup moins propre à receuoir les influences des aſtres auſquels on aſſujetit cét animal, que l'animal meſme, dont la peau replie de paille ſeroit plus propre à chaſſer les autres beſtes de meſme eſpece: n'y ayant rien que les animaux apprehendent tant que les corps morts de leurs ſemblables.

Le 3. diſt, Il ne faut point rechercher de raiſons & d'authoritez pour prouuer les taliſmans en l'art ny en la nature, puis que l'homme meſme ſe peut dire le taliſman & la perfection des images de Dieu, & poſé par luy au centre de l'Vniuers; comme iadis on mettoit les taliſmans dans les fondemens des villes: ſon viſage eſt la medaille emprainte de tous les characteres des aſtres, dont les deux plus luiſans ſont les yeux: Saturne aux ſourcils, ſiege de la ſe-

verité : Iupiter au front, la place d'honneur : Mars, au nez, où reſide la colere : Mercure en la bouche, où giſt l'éloquence : Venus au menton & arondiſſement des joües, porfil de la grace de cette medaille, qui luy ſert de taliſman vniuerſel en ſa beauté pour ſe faire aimer ; en ſa majeſté pour ſe faire reſpecter, & non pour chaſſer des mouſches ou des grenoüilles ſeulement, mais pour regner ſur tous les animaux par la prerogatiue de cette face, deuant laquelle ils tremblent. Ses mains, ouurieres de ſon bon-heur, ne ſont-ce pas des taliſmans marquez des characteres des ſignes & des planetes, que les regles de la Chiromance déchifrent ? En la droite ſont ſes iours & ſes années, dit le Sage, taliſman de ſa longue vie : en la gauche, ſont les honneurs & richeſſes, taliſman de ſa bonne fortune. Enfin, cette ame n'eſt-ce pas le taliſman de ſon immortalité ? qui recueillant à l'inſtant de ſa creation toutes les influences de la diuinité, & en conſeruant l'image a eſté inſerée en cét ouurage, non pour le preſeruer des foudres & orages, qui n'en peuuent abattre que la moindre partie, mais de la corruption & aneantiſſement, auquel ſont ſujettes toutes les autres creatures.

Le 4. diſt, que c'eſt eſtre trop ſenſuel de vouloir impugner la verité des choſes, ſous pretexte qu'elles ne tombent pas ſous noſtre raiſon ; laquelle bien que tres-foible & incertaine, abuſant de la principauté qu'elle a vſurpée ſur toutes les facultez, elle a conuerty ſa domination en vne tyrannie : d'où vient que ſi on luy met en auant des experiences maiſtreſſes des choſes, elle leur veut dénier l'eſtre, pource qu'elle ne peut les accorder auec la foibleſſe de ſon jugement. Témoin ce qui ſe void dans tous les ouurages admirables de la nature ou de l'art, en la gueriſon Homerique des playes, & celle des maladies par des amuletes

ou periaptes : ce que Ciceron & toute l'antiquité nous asseure de l'anneau de Gyges, tel que sa pierre tournée vers la paulme de la main il n'estoit veu d'aucun, & remise en dehors estoit apperceu. Tel estoit aussi le bouclier de Minerue, auec lequel Persée combattit les Gorgones, qui estoit d'vn verre au trauers duquel on pouuoit voir sans estre veu : comme aussi les anneaux de ces maistresses d'Alexandre le Grand & de Charlemagne. Car si l'on dit de la premiere que s'estant fait voir toute nuë à Olympias, elle luy fit confesser que la grande beauté de toutes les parties de son corps estoit l'vnique talisman dont elle enchantoit Alexandre : on ne peut dire le mesme de la derniere, veu qu'apres sa mort l'anneau talismanique qui luy fut trouué sous la langue, ne la fit pas seulement aimer par Charlemagne, mais aussi le Lac d'Aix la Chapelle où il fut ietté, & celuy qui fut trouué dans les fondemens des murs de cette ville de Paris sous Chilperic, où il y auoit vn feu gravé sur vne lame d'airain, vn serpent & vn rat, ayant esté osté de son lieu, vn grand embrasement s'ensuiuit le lendemain en cette mesme ville. Car si tout ce qui est en-bas est comme ce qui est en-haut, & que les effets des choses inferieures procedent de la diuerse configuration des corps celestes, comme des differentes combinations des lettres de l'alphabet sont composez infinis liures, il pourra y auoir quelque proportion & rapport entre ces figures celestes & celles qui se feront sur des matieres disposées & conuenables ; & la connoissance de ces rapports sympathiques est la veritable magies qui est, au rapport de I. Pic de la Mirandole, le plus haut poinct de la connoissance humaine, meriant le ciel auec la terre, comme la magie noire est detestable, honteuse & ridicule.

Le 5. dist, que tout agit en ce monde par les qualitez premieres ou secondes, ou par sa substan-

ce; d'où viennent les proprietez occultes & sympathiques. Or les figures des talismans ne peuuent agir par aucun de ces moyens. Car il est certain qu'ils n'agissent par vne chaleur, froideur, dureté, mollesse ou telle autre qualité premiere ou seconde, non plus que par leur substance, laquelle est differente és talismans de cuiure, de fer, de pierre ou autre matiere, lesquels neantmoins les autheurs de cét art disent auoir vne pareille vertu, pourueu qu'ils soient grauez de mesmes figures, & sous mesmes constellations & aspects des astres, desquels seuls ils font dériuer ces vertus admirables: fondez sur ce qu'il n'y a rien dans le monde qui n'ait son contraire comme son semblable aussi-bien dans le Ciel que sur la terre: où nous ne voyons pas seulement le soucy ou l'heliotrope suiure le mouuement du Soleil, le selinotrope celuy de la Lune, le coq marquer les routes du Soleil: au contraire les chiens deuenir ordinairement enragez sous la canicule: les Lyons, sous le signe du Lyon: mais aussi quelques personnes estre regardées de mauuais œil de certains Planetes, les autres estans propices. Ainsi, pour guerir les maladies chaudes & seches, ils grauent leurs talismans sous vne constellation contraire au mal, comme froide & humide: ayans égard aux signes ausquels chaque maladie & chacune partie malade se rapporte, qui est vne inuention de Paracelse qui forge des poles, vn zenith, vn nadir, vn équateur, vn Zodiaque & autres figures fantastiques dans nostre corps, répondantes à celles du Ciel, sans prouuer son dire.

Sur le second poinct, il fut dit, Puis que l'homme est composé de corps & d'esprit, la meilleure vie qu'il puisse mener est celle qui est plus propre pour la perfection & bonté de l'vne & de l'autre de ces deux parties. Telle est la vie rustique accompagnée des biens du corps, de la fortune & de l'esprit.

Digitized by Google

Ceux du corps, comme entr'autres la force & la ſanté, ſont poſſedez auec auantage par les ruſtiques qui ne connoiſſent pas meſmes les maladies par leurs noms : ce qui vient tant à cauſe de leur exercice & trauail, qui diſſipe & reſout les humeurs qui ſeruent de leuain à la pluſpart des maux ; que pour la pureté de l'air qu'ils reſpirent, lequel eſt d'autant plus ſain qu'il a vn mouuement plus libre & moins enfermé, qui eſt cauſe que les Medecins pour confirmer la ſanté de leurs malades conualeſcens, leur font changer l'air groſſier & impur des villes, en celuy de la campagne : laquelle fournit auſſi les biens de la fortune, qui ſont les richeſſes naturelles, ſçauoir les fruits de la terre & les dépoüilles des animaux, qui ſont les veritables richeſſes ; l'or, l'argent & les autres biens artificiels n'eſtans qu'imaginaires & inutiles ſans ces premiers, auſquels ils ſe rapportent. Mais ſur tout, les biens de l'eſprit, qui conſiſtent dans la ſcience & la vertu, les deux ornemens de ſes deux facultez principales, l'entendement & la volonté, ſe peuuent acquerir beaucoup plus facilement dans la vie ruſtique pour la pureté du meſme air, qui eſt cauſe de celle des eſprits, comme celle-cy de la pureté des eſpeces & phantoſmes, deſquels dépendent les actions de l'entendement, qui d'ailleurs ne peut rien méditer & connoiſtre ſans le repos & le ſilence, qui ne ſe trouue gueres dans la vie ciuile & tumultuaire, telle qu'eſt la demeure des villes, qui tiennent en eſclauage les eſprits auſſi-bien que les corps, nous oſtans la libre veuë du Ciel, le leuer & coucher du Soleil & des aſtres, & nous priuans du moyen de conſiderer les merueilles de Dieu dans la production des fleurs, des fruits & des plantes. C'eſt pourquoy les Poëtes nous ont feint des Muſes Déeſſes des ſciences, qui demeurent dans les montagnes d'Helicon & dans les bois, & non dans l'enceinte des villes, où les vertus ſont encor plus difficilement prati-

quées que les sciences, n'y en estant resté que les ombres & les phantosmes, qui sous voiles de dissimulation, hypocrisie, complimens & autres témoignages de vertu, couurent des injustices, sacrileges, impietez & autres crimes inconnus dans la campagne, où la simplicité & l'innocence sont vne marque asseurée d'vne veritable vertu, laquelle aussi se conserue beaucoup mieux parmy les épines & les sueurs de la campagne, que dans le luxe & l'oisiueté des villes. Et s'il faut juger des choses par leurs principes, l'Histoire sacrée nous asseure que Caïn le premier meurtrier a esté le premier qui bastit vne ville, nommée Henoch, du nom de son fils; comme fit peu apres le premier tyran du monde Nembroth, qui bastit Niniue. Au contraire, tous les saints personnages ont mené vne vie rustique: Adam estoit laboureur, son fils Caïn le fut tant qu'il demeura dans l'estat d'innocence, qu'il n'eust pas si-tost perduë qu'il voulut deuenir bourgeois. Iacob & les douze Patriarches ses enfans estoient Pasteurs, comme aussi les Rois Saül & Dauid, & les Prophetes Amos, Elizée, & tant d'autres dont on ne sçauroit faillir d'imiter l'exemple.

Le 2. dist, que l'homme estant vn animal sociable & ciuil, la demeure des villes est autant conforme à sa nature que la vie champestre luy est contraire. C'est pourquoy les hommes n'eurent pas si-tost reconnu les incommoditez de la vie rustique, qu'ils conspirerent tous vnanimement à bâtir des villes: afin de s'entrecommuniquer leurs necessitez, & se défendre des bestes sauuages & de leurs ennemis: à la fureur desquels ils estoient exposez auparauant qu'ils demeurassent en quelque ville; qui est vne sainte societé ou vnité de citoyens, qui aspirent tous à la conseruation de l'Estat, & manutention des Loix & de la Iustice, & à l'ornement & gloire publique; faisant fleurir

es arts & disciplines, (comme sont ces belles Conferences, dont les champs ne gousteut point la douceur) & procurant la seureté à tout le monde par la distribution des recompenses à la vertu & des peines aux vices, qui n'ont point leur effet qu'en public. Car nostre vie ne seroit point differente de celle des brutes si nous estions obligez d'habiter les cauernes, ou vaguer parmy les bois; comme font les barbares du nouueau monde, dont la brutalité, l'irreligion, la cruauté, l'ignorance & la misere comparée à la politesse, deuotion, humanité, sçauoir & felicité des autres, montrent assez la difference qu'il y a entre la vie ciuile & la champestre.

CENT NEVFIESME

CONFERENCE

1. Des Volcans. 2. Quel eſt le plus à deſirer des âges.

AVtant que les effets des volcans & feux ſouſterrains ſont manifeſtes, leur cauſe eſt inconnuë ; bien que le deſir de nous l'apprendre ait fait mourir Pline pour auoir approché trop prés des feux du mont Gibel, & fait precipiter dedans Empedocle : mais le premier n'alla pas iuſques-là ; le dernier ne nous a rien laiſſé que ſes pantoufles. Et l'artifice humain a bien creuſé les entrailles de la terre & deſcendu dans les abyſmes des eaux pour en tirer leurs threſors les plus cachez ; voire il a peregé de ſa veuë les vaſtes étenduës du Ciel pour y conſiderer les aſtres : mais il n'a point encor pû ſe familiariſer le feu, qui ſemblable à vn animal farouche devore tout ce qu'il rencontre. Or bien qu'il s'en trouue preſque en tous lieux, neantmoins la Sicile en nourrit plus qu'aucun : ayant entr'autres ce mont Gibel ou Etna, ceux de Hiera, Lipare, & quantité d'autres és Iſles Volcanelles qui luy ſont voiſines, & de Stromboly à 20. lieuës de celles-cy. Comme ſont auſſi ceux de Modene & du Veſuue en Italie, qui fument encor à preſent : les trois monts ardens d'Hecala, Sainte Croix, &

Hélga en Islande, qui ne jettent les flames que par leurs pieds: leurs cimes estans toutes couuertes de nége, dont le feu s'augmente en y jettant de l'eau qui luy sert d'aliment. Tels furent aussi celuy qui, au rapport de Tacite au 15. de ses Annales, brûla sous Claude Neron le territoire des Vbies, & ne se pût jamais esteindre auec l'eau, mais auec pierres, draps, linges & autres choses seches: celuy dont parle Tite Liue, lequel en trois iours mit en cendre trois arpens du territoire de Calene, aujourd'huy Carignole en la Campagne; celuy qui brûla durant seize ans la plus grande partie de l'Ecosse, & nagueres l'Isle de saint George, qui est vn des Acores, & quantité d'autres terres grasses, ou voisines de la Mer, qui fournit continuellement de matiere vnctueuse à ces embrasemens, dont à ce sujet les plus remarquables se voyent dans les Isles & autres lieux maritimes.

Le 2. dist, que les Pythagoriens qui placent le feu dans les entrailles de la terre comme dans son centre, n'auront pas icy tant de peine que ceux qui tiennent auec Aristote qu'il y est dans vn estat violent & contraire à sa nature, qui demande le plus haut lieu du monde: car puis que rien de violent ne peut estre de durée, comment se peut-il faire que le feu qui est le plus actif de tous les élemens n'ait pû iusqu'à present se déliurer de sa prison & sortir de cét estat de contrainte? Il vaut donc mieux dire que le feu estant le principal agent de la nature, necessaire à toutes sortes de generations qui se font en tous lieux, se rencontre aussi par tout, mais principalement dans la terre, où il est plus sensible & se conserue plus long-temps pour la solidité de son suiet. Car le feu ne peut subsister sans matiere qui luy sert de pasture & d'aliment. Ce qui fait appeller boiteux aux Poëtes Vulcan le Dieu du feu, pour montrer qu'il a besoin de support & d'entretien pour sa nourriture; laquelle ne se trouuant

point sous l'orbe de la Lune, au dessus de la superieure region de l'air, fait iuger qu'il n'y a point d'autre feu elementaire là-haut que celuy du Soleil; lequel par sa chaleur, sa lumiere & ses autres qualités, concourt plus parfaitement à la generation de tous les mixtes, que ce feu invisible & imaginaire. Il faut donc vne matiere au feu, sans laquelle il se meurt & s'évanoüit, non seulement en Païs ennemy & parmy ses coutraires qui tâchent a le détruire, mais aussi dans sa Sphere, ou centre, quelque part qu'ils soient, puis qu'en iceux le feu doit agir; autrement il seroit plus foible en son centre que hors d'iceluy. Or il ne peut agir sur soy, pource qu'il se détruiroit, rien n'agissant sur soy-mesme: il doit donc agir sur quelque sujet hors de soy. C'est pourquoy la matiere de toute sorte de feux est tout corps huileux, gras & aërien; d'où vient que les cendres qui sont entierement dépoüillées de cette humidité vnctueuse ne se consomment point par les flammes. Celles des feux soûsterrains est de deux sortes, le soulphre & le bitume, que l'on remarque pour ce sujet estre en grande abondance és lieux enflammez. Le soulphre vif ou fossile qui sert de matiere à ces feux, est vne graisse ou huile terrestre, pestrie auec le limon de la terre: car l'autre sorte de soulphre que l'on trouue sur la surface des pierres, n'est que la plus pure partie du precedent, lequel estant sublimé par la chaleur, est arresté & condensé par ces corps solides en vne matiere appellée fleurs de soulphre; à l'exemple desquels la Chymie fait de semblables fleurs. Le bitume est aussi vn suc gras, qui est ou liquide comme huile, appellé d'aucuns petrole, & le naphte des Babyloniens, tellement enflammable qu'il attire le feu de bien loin & le conserue parmy les eaux qui luy seruent de nourriture, comme il se void en cette fontaine bitumineuse qui brûle à 4. lieuës de Grenoble en Dauphiné, & plusieurs au-

res qui jettent des flammes & des eaux par vn mé-
me canal. Il y en a auſſi de conſiſtence ſemblable à
la cire molle ; tel qu'eſt ce bitume limoneux flotant
ſur le Lac de Sodome : d'autre dur, ſemblable à ce
charbon de terre appellé tourbe ; dont nos marais
ſont remplis, qui eſt la matiere la plus ordinaire
des feux ſouſterrains ; à la violence deſquels peut
auſſi ſeruir de nitre qui s'y rencontre : car comme
les terres bitumineuſes font durer ces feux qui ne
pourroient ſubſiſter ſi long-temps par le moyen du
ſoulphre ſeul qui s'éuapore & diſſipe promptement:
auſſi le nitre ou ſalpeſtre dont la terre eſt par tout
empreinte, & qu'il a eſté cy-deuant montré eſtre
cauſe de la fertilité, eſt cauſe de leur impetuoſité
& violence, accreuë par la diſpoſition des lieux.

Le 3. diſt, que la terre auoit, comme l'air, trois
Regions en ſa profondeur : la premiere temperée &
alterée en apparence ou en effet, ſelon la diuerſe
diſpoſition de l'air qui l'enuironne : la ſeconde ou
moyenne, extremement froide : la troiſiéme, tou-
ſiours chaude & bruſlante. Et comme la matiere
du tonnere eſt vne exhalaiſon ſulphurée, nitreuſe &
bitumineuſe de la terre, que la chaleur du Soleil at-
tire iuſques à la moyenne Region de l'air, où elle
s'enflamme par l'antiperiſtaſe du froid qui la reſſer-
re, pource qu'eſtans dans vne diſpoſition proche
de conceuoir des flammes, la moindre circonſtan-
ce qui ſe trouue concourir auec elle, fait que ſa
puiſſance eſt promptement reduite en acte : ainſi la
chaleur reſſerrée & difficilement éuaporable de la
terre, y trouuant la meſme matiere facilement en-
flammable, à ſçauoir les exhalaiſons qui ſortent de
cette troiſieſme region ſouſterraine par les ouuer-
tures des mines, qui témoignẽt par leur odeur, épaiſ-
ſeur & autres qualitez cõbiẽ elles participẽt des mi-
neraux ; ces exhalaiſõs chaudes & ſeches éleuées juſ-
qu'à la ſecõde regiõ de la terre, y rencõtrẽt des eſpa-
ces froids, leſquels étans pour la plûpart vuides ou

cauerneux & munis de soulphre, bitume & autres terres grasses par l'antiperistase du froid & par la proximité de ces matieres, elles s'enflament. Et pource que les terres qui nourrissent ces feux sont composées de deux parties, l'vne aride, & l'autre vnctueuse: cette vnctuosité plus approchante du feu venant à estre consommée, il est necessaire que le feu s'esteigne, tant que la chaleur excitée par cét embrazement de tant d'années, ayant attiré toute l'vnctuosité des terres voisines, & icelle venant à empraindre peu à peu & comme abbreuuer cette terre seche que les Alchimistes appellent teste morte, elle deuient derechef enflammable. & comme telle conçoit de nouueau le feu qui dure tant qu'elle soit derechef dessechée; & ainsi en suite rien n'empeschant que comme cette espece d'alun, qu'on nomme de plume, sert de méche incombustible à l'infiny, pourueu qu'on luy donne incessamment de nouuelle huile, celle dont il est imbu étant finie, cette terre n'en face autant. Si l'on n'aime mieux dire que la Nature, toute sage qu'elle est, dispense sa matiere combustible dans les ventres des montagnes, à la mode de ces lampes de Vitruve qu'il ne faut remplir qu'vne fois l'an, & faites à la façon de ces abreuuoirs d'oiseaux, d'où la nouuelle matiere ne sort pour estre consommée, qu'à mesure que la premiere luy fait place. Ou bien la Nature (excepté les élancemens extraordinaires qui arriuent rarement à ces monts flammiuomes, & lors seulement que le feu ne se peut faire issuë que par violence) fait vne chose à laquelle aspirent tous les curieux, vn feu inextinguible ou lumiere perpetuelle, en resoudant derechef en matiere huileuse & combustible celle qui s'estoit évaporée par l'inflammation: comme l'eau éleuée en vapeur par la chaleur, retombe vne autre fois en la meſme nature d'eau, d'où elle estoit procedée. Cette Architecte nature, rencontrant

des concauitez assez grandes dans ces vastes montagnes pour faciliter ce que l'art trouue impossible en ce regard, à cause de la petitesse de ses vaisseaux qui esteignent le feu lors qu'il n'a point d'air, ou laissent exhaler sa matiere lors qu'il en a: bien que saint Augustin & Loüis Vives fassent mention, le premier d'vne lampe qui estoit au Temple de Venus, laquelle ne se pouuoit esteindre ny consommer, bien qu'on n'y mit aucune huile ny méche; & le second d'vne autre lampe ardente trouuée dans vn sepulchre où elle estoit depuis quinze cens ans, laquelle ayant pris l'air fut aussitost esteinte. Encore que sans recourir à cette subtilité, celle du feu & son actiuité soit assez grande pour faire l'attraction ou aller chercher son aliment sulphureux, qui n'estant qu'vn excrément de la terre, & comme la suye de nos cheminées, il le trouue par tout, mais principalement dans les mineres, lesquelles se reparent en moins de temps qu'on ne croit, & dont les diuerses qualitez font la diuersité de ces feux soûsterrains de leur durée, continuité & interualle, qu'aucuns ont comparé aux fiévres intermittantes excitées dans nôtre corps, par vne chaleur estrangere qui tient le mesme lieu dans nous que le feu dans la terre.

Sur le second point, il fut dit, que l'âge est la mesure des changemens naturels, ausquels l'homme est sujet par les principes de son estre: lesquels sont differens selon la diuersité des natures d'vn chacun, les vns estans puberes, ayant la barbe & les cheueux gris, ou telles autres marques, plustost que les autres, selon la diuersité de leur premiere conformation: d'où est venuë celle de leur diuision. Aristote, suiuant Hippocrate, les diuise en jeunesse, aage moyen, & vieillesse, c'est à dire commancement, milieu & fin, ou selon Galien, enfance, vigueur & vieillesse: selon la plus part, en l'adolescence, jeunesse, aage de consistence &

vieilleſſe. L'adoleſcence comprend l'enfance, qui eſt iuſques à 7. ans: l'aage de puerice, iuſques à 14: la puberté, iuſques à 18: & celuy qu'on appelle du nom general, adoleſcence, iuſqu'à 25. ans. La ieuneſſe, qui eſt la fleur de l'aage s'eſtend depuis 25 iuſqu'à 35 ans: l'aage viril & de conſiſtence depuis 35. iuſqu'à 48. auquel commance la vieilleſſe: qui eſt verte, moyenne, ou décrepite. Ces 4. aages ſont les 4. rouës de noſtre vie, dont elles marquent les muances: le premiere plus proche des principes de la generation eſt chaude & humide, ſymboliſant auec le ſang: le 2. chaud & ſec, auec la bile: le 3. froid & ſec auec la melancholie: le 4. humide, auec la pituite, qui eſtant contraire à l'humide premier né, le conduit à la mort. que s'il eſt vray ce que l'on dit, que la vie eſt vn ſupplice & vn abbregé de miſeres, la vieilleſſe comme eſtant plus proche du port & de la fin des mal-heurs, eſt la plus deſirable. Auſſi eſtant plus parfaite par ſes experiences, & ſeule capable de iuger de la bonté des aages, qu'elle a parcouru, il faut s'en rapporter à la bonté de ſon jugement, auſſi bien en ce point comme en tous les autres.

Le 2. diſt, Puis que viure, c'eſt agir, le plus parfait & agreable de tous les aages de la vie eſt celuy auquel l'on exerce mieux les fonctions du corps & de l'eſprit, qui nous compoſent; telle qu'eſt la jeuneſſe, laquelle ſemble ſeule deuoir diſputer le prix à la vieilleſſe, non ſeulement pour la ſanté & vigueur du corps qu'elle poſſede en perfection, & qui fournit d'eſprits & de courage pour faire des choſes releuées, dont cét aage caduc, qui eſt luy-meſme vne maladie neceſſaire & ſans remedes, eſt incapable: mais auſſi pour les actions de l'eſprit, beaucoup plus vif dans les jeunes gens inuentifs & induſtrieux que dans les vieillards, dõt leſprit s'vſe & s'empire auec le corps: qui a baillé lieu au prouerbe ſi veritable, que les vieillards ſont

ux fois enfans. Car c'eſt donner à la ſageſſe ie origine bien honteuſe que de la faire naiſtre : l'infirmité, de nommer meur ce qui eſt pour- , & de croire que les bons conſeils ne peu- nt venir que du defaut de la chaleur naturel- , puis que ſelon le jugement meſme de celuy ui a le mieux déchiffré la ſageſſe, cette vieil- ſſe nous trace encore plus de rides en l'eſprit u'au viſage, & ne ſe void point d'ames qui en ieilliſſant ne ſentent l'aigre & le moiſi, & n'ac- uierent quantité de vices & mauuaiſes habitudes: ont la ſeule auarice, inſeparable de la vieilleſ- : (qui montre bien la foibleſſe de ſon eſprit, 'amaſſer auec tant de peine ce qu'elle doit in- ontinent quitter) n'eſt gueres moins domma- eable à l'Eſtat que tous les déreglemens de la uneſſe. Que ſi le ſouuerain bien eſt dans les iences, la cauſe des jeunes eſt infaillible : puis ue la pointe de l'eſprit, la force de l'imagi- ation, & la bonté de la memoire, qui aban- onne totalement les vieillards, & la force pour upporter plus aiſément les fatigues des veilles, oiuent contribuer à leur acquiſition. Et s'il con- ſte en vne ſecrette complaiſance que nous re- euons de l'exercice des actions vertueuſes, les eunes, qui ſelon le Chancelier Bacon excellent ans la Morale, l'emporteront auſſi au deſſus es vieillards : eſtant certain que les meilleures ctions de la vie ſe font depuis vingt iuſqu'à tren- ans, ou enuiron; qui eſtoit l'âge auquel Adam ut creé dans le Paradis : comme noſtre Seigneur ccomplit le myſtere de noſtre Redemption en l'â- e de trente-trois ans, qui ſera auſſi l'âge auquel es Bien-heureux reſſuſciteront à la gloire, en la- uelle vn chacun oüira d'vne jeuneſſe parfaite, elle qu'on donne aux Anges, & dépouillera la ieilleſſe, laquelle n'eſtant gueres differente de la ort, ſe peut dire comme elle, le gage du peché:

puis que si nostre premier pere eut persisté dans l'estat d'innocence, nous eussions possedé toûjours la ieuneſſe. Aussi c'est en cét aage-là que les plus grands hommes ont paru : & l'on n'a gueres veu de vieux conquerans ou s'il s'en trouue quelqu'vn, il tient cela d'Alexandre, d'aspirer à la conqueſte d'vn autre monde, n'ayant plus gueres à viure en cettui-cy. C'eſt pourquoy, au lieu de pretendre quelque auantage ſur les autres aages, il doit ſuffire aux vieillards qu'on ne les traite point comme ceux de Cea & les Maſſagetes qui les aſſommoient, ou les anciens Romains qui les precipitoient du pont dans le Tibre, croyans faire vne action de pieté de les déliurer de la vie, dont la longueur déplaiſoit aux Patriarches ; l'Eſcriture diſant qu'ils mouroient raſſaſiez de iours.

Le 3. diſt, que l'innocence des enfans nous deuoit faire deſirer leur aage : veu meſmes que noſtre Seigneur veut que nous ſoyons ſemblables à eux pour entrer en ſon Royaume : & la parole de Dieu parle à nous comme nous faiſons à des enfans. Auſſi la nature ne pouuant perpetuer l'enfance, n'a point trouué de plus doux anodin aux miſeres & chagrins des vieilles gens que la veuë des enfans, qu'ils aiment volontiers, & que la memoire des choſes faites ou appriſes en leur bas âge : lequel moins il s'éloigne de ſa ſource, la diuinité, & plus il en participe.

Le 4. diſt, que la ieuneſſe a trop de fougues pour s'eſtimer heureuſe : que l'enfance & l'aage décrepit ne le peuuent auſsi, puiſque ce ſeroit contre l'ordre de nature, ſi les extremes contenoient plus de perfection que ce qui tient le milieu, où elle a eſtably la vertu de toutes choſes. Car pour l'enfance, ſa foibleſſe fait aſſez voir qu'elle n'a pas dequoy ſe contenter elle-meſme : puiſqu'elle a beſoin d'autruy pour ſupport : qui eſt cauſe que nous en auons compaſsion, qui ne naiſt

nais que de la miſere. Son innocence n'a rien de
iable, puiſque l'impuiſſance & l'imperfection
; operatiõs de l'ame en ſont le ſujet qui luy oſtant
tention & le moyen de faire mal, luy oſtent
ſi la volonté & le pouuoir de bien faire. Or la
itable innocence conſiſte en l'action du bien
ficile. Que ſi l'enfance n'aprehende point l'a-
ir, elle reçoit le mal preſent auec beaucoup plus
peine, & ſe montre auſſi ſenſible aux moindres
laiſirs qu'incapable de conſolation & de pru-
ce pour les éuiter : & ſi la crainte leur man-
, bien qu'à vray dire tout leur face peur : l'eſ-
ance du bien à venir ne leur en fait auſſi iamais
uenir & prolonger la jouïſſance. Enfin celuy-
e peut eſtre heureux qui n'a pas la connoiſſance
ſon bon-heur, & les enfans ne ſont non plus
ables de le gouſter que de le connoiſtre, n'ayans
; l'vſage de raiſon, qui eſt le propre de l'hom-
. La vieilleſſe, qui eſt vne ſeconde enfance &
utant plus à plaindre que l'aage apporte toûs
rs du ſurcroiſt à ſon mal, participe a tous les
fauts du premier aage, ayant cela de plus que
deſirs éueillez par les idées des contentemens
lez font la guerre à ſon impuiſſance, & l'enuie
equerir & de poſſeder a vne contraſte perpetuel
e la neceſſité de quitter & de perdre : les dou-
rs auant-courieres de la mort, attaquent tous
iours ſa patience, qui n'eſpere autre gueri-
de ſon mal que l'extremité de tous les maux
i eſt de n'eſtre plus. L'enfance eſt donc ſembla-
au Printemps, qui n'a que des fleurs & attend
fruits à l'auenir : ſi bien qu'elle eſt vn aage
eſperance ſans jouïſſance ; la ieuneſſe n'a que
s fruits d'Eſté de peu de garde ; la vieilleſſe eſt
Hyver ſans fleurs ny fruits, qui ne poſſede
e les maux preſens, & doit tout craindre & tout
rdre. Mais la virilité qui tient le milieu entre ces
ux, & reſſemble l'Automne, marqué par la corne

d'abondance, poſſede le bon-heur de la vie, joüit des biens acquis, & préuient par l'eſpoir ceux de l'auenir, à ſon ame ordinairement d'accord auec le corps, puiſque les facultez de celle-là ſont vne agreable ſymphonie auec les actions de cettui-cy, & le doux vniſſon d'vne reciproque complaiſance. Au contraire, dans l'enfance l'ame ſemble n'eſtre pas encore bien conſonante auec le corps : dans l'adoleſcence, elle eſt touſiours aux priſes auec les appetits des ſens : & dans la vieilleſſe, elle diſcorde tout à fait auec luy, & par vne prompte iſſuë taſche de tenir ſeparément ſa partie.

CENT-DIXIESME CONFERENCE

Des Eaux Minerales. 2. S'il vaut mieux donner que de recevoir.

COmme la bonté des eaux communes & qui nous seruent d'aliment, se reconnoist lors u'elles n'ont aucune couleur, gouſt, ny odeur & articipent le moins de pesanteur qu'il se peut, é-nt dépourueuës de toutes les autres vertus que e rafraischir ou humecter : celle des eaux mine-les ou medicinales, dépendent des qualitez des ineraux dont elles sont empraintes, par le moyen esquels elles purgent & alterent le corps : l'hu-idité ayant cela de propre de se charger facile-ent des qualitez estrangeres qu'il conserue d'au-ant mieux qu'il est dans vn sujet dense & grossier omme l'eau. Ces eaux sont ou froides ou chaudes. es froides se prennent par la bouche : les chaudes eruent à se baigner, comme celle d'Aix en Alema-ne : de Plombiers, en Lorraine : de Bourbon, en ourbonnois : de Bagnieres & Barege, en Gasco-ne : de Balleruc & Barbotan, en Languedoc : 'Acqs & de Tersis, pres de Bayonne : & quantité 'autres bains chauds causez par les feux soûterrains.

Entre les eaux froides les vnes ſont acides & piquantes au gouſt, comme les vitriolées, telles que ſont celles de Spa au Païs de Liege & de Pougues en Niuernois : les autres ſont aſpres & rudes, ayans quelque adſtinction qui s'épand par toute la bouche : gouſt qu'elles tirent des mines de fer, comme celles des fontaines de Forges & de Montdor pres de Rheims, trouuée nagueres par le ſieur de la Framboiſiere : celles de Chaſteau-Thiery, de la Herſe pres Béleſme, dont l'acidité témoigne auſſi quelque peu de vitriol, & pluſieurs autres que l'experience découure tous les iours. Il s'en trouue de puantes, graſſes & impures ; & d'autres legeres, pures, claires & nettes ; il y en a de ſalée, de couleur rougeaſtre, verte, noire, & d'autres differentes ſelon que ces eaux ſont diuerſement mélées : où les mineraux ſont contenus en leur ſubſtance & parties groſſieres, ou ſelon leurs eſprits & parties ſubtiles ſeulement, ſi bien mélées auec l'eau qu'il n'y paroiſt aucun corps étranger : laquelle mixtion dépend auſſi de la nature des mineraux, dont les vns ne ſe mélent iamais parfaitement auec les eaux à cauſe de leur dureté ; d'autres bien que mols & liquides, ne ſe peuuent méler que confuſément, comme les corps huileux ; & les autres ſe mélent facilement, comme les eſprits pour leur ſubtilité, & les ſels qui ſe liquefient dans l'eau.

Le 2. diſt. qu'il faut en ce fait pluſtoſt conſulter l'experience que la raiſon, qui ſe trouue foible en l'examen de pluſieurs eaux, dont les hiſtoires ſont pleines, comme de celles du Nil en Egypte, qui rendent les femmes fecondes : d'vne fontaine d'Arcadie, qui les empeſche d'auorter : du fleuue Styx, au meſme lieu & de Leontini en Sicile, qui font mourir promptement ceux qui en boiuent : de Cydnus en Cilicie, qui guérit les goutes. Telle eſt la fontaine de Iouuence de l'Iſle de Bonacica, qui

qui rajeunit les vieillards, d'Iſlande, qui empeſche les cheueux blancs, les deux de Bœocie, dont l'vne fortifie la memoire. & l'autre l'abolit: ces deux autres des Iſles Fortunées, dont l'vne cauſe vn ris ſardonique & mortel, ſi l'on ne boit promptement de l'autre: & celles de Theſſalie & Macedoine: dont l'vne rend la laine noire aux moutons qui en boiuent, l'autre blanche, & eſtant mélées les font de diuerſes couleurs: celle de l'Iſle d'Andros, & vne autre à vne lieuë de Coblenz, qui enyvrent, ayant le gouſt de vin, que la premiere ne gardoit que ſept iours durant, & qu'elle quittoit perdant l'ombre & la veuë d'vn temple de cette Iſle dediée à Bacchus: les fontaines huileuſes de l'Iſle de Zante: la fontaine rouge d'Ethiopie, qui fait perdre le jugement: comme fait le Lac enragé dans les terres du Prete-Ian, lequel trois fois le iour & autant la nuit deuient acre & ſalé, & retourne autant de fois en ſa premiere douceur: ce ruiſſeau de la Iudée, lequel au rapport de Ioſephe Iuif, ſe tariſſoit le iour du Sabat; (ce qui nous rend croyable celuy de Varins pres de Saumur, qui a ſon flux & reflux comme la mer:) l'eau du Lac de Babylone, qui demeure rouge vnze iours en Eſté: la fontaine de Dodone, tant fameuſe entre les Poëtes à laquelle on allume les torches éteintes; ſemblable à vne autre pres de Grenoble, qui jette par vn meſme canal des eaux & des flammes, & tant d'autres qui conuertiſſent en pierre le bois & les corps qui y ſont plongés: dont les veritables cauſes ſont entierement inconnues.

Le 3. diſt, que les eaux minerales paroiſſent bien humides au toucher, mais ſont deſechantes, comme il ſe void tant par leur compoſition d'eſprits mineraux deterſifs & deſiccatifs, que par leurs effets, qui ſont de guerir les vlceres, deſſecher les galles & puſtules, & corriger l'intemperie humide du vẽtricule & des autres parties inferieures. Aucũs les tiennent toutes chaudes, tant à cauſe de leur

acrimonie que pour leurs vertus de penetrer, inciser, ouurir, attenuer, prouoquer l'vrine & les sueurs, nettoyer les reins & la vessie, effets de la chaleur. D'autres les estiment froides ; pource qu'estans beuës, elles font trembler en plein Esté : elles corrigent la chaleur du foye & des reins, gueriſſent les maladies chaudes, & augmentent les froides, bleſſans ordinairement les parties nerueuſes: auſquelles, ſelon l'aphoriſme, le chaud eſt amy & le froid nuiſible. Mais bien qu'elles ſoient froides en acte, elles ont quelque chaleur en puiſſance : & pource que diuerſes & diſſemblables parties entrent dans leur compoſition, elles produiſent des effets differens, & quelquesfois contraires : ainſi l'aloë & la rhubarbe, laſchent & reſſerrent tout enſemble. Tous leſquels effets ſe peuuent neantmoins rapporter à trois principaux : ſçauoir rafraichir, déboucher & fortifier. Elles rafraiſchiſſent par leur froideur actuelle & acidité du vitriol, qui cauſe auſſi par la vellication de l'eſtomach le grand appetit qu'on reſſent durant l'vſage de ces eaux. Elles débouchent non tant par leur quantité, qui a fait croire mal à propos à quelques vns que pareille priſe d'eau commune feroit le meſme effet que ces eaux medecinales, comme par leur tenuité qu'elles ont des eſprits metalliques qui les font penetrer & paſſer promptement dans tous le corps. Enfin elles fortifient par leur aſtriction : car tous aſtringeans ſont roboratifs, ce que les Chymiſtes attribuent à leurs eſprits volatils qui ſe vont, diſent-ils, joindre aux eſprits fixes de noſtre corps.

Le 4. diſt, que les trois conditions d'vn bon remede ſont de guerir toſt, ſeurement & agreablement, comme font les eaux minerales. Elles nous ſont familieres par leur nature d'eau : medicamens par leur compoſition : qui ſe reconnoiſt en les faiſant repoſer, évaporer ou diſtiler ; par l'odeur, le gouſt & la couleur, laquelle deuenant

noire par l'infusion de la noix de gale montre qu'il y a du vitrol. Et comme les maladies les plus longues & plus difficiles sont celles qui viennent d'obstruction & de froideur, les chaudes ou aiguës se terminans promptement : ces eaux sont le plus puissant remede des vnes & des autres : car elles penetrent & comme vn torrent débouchent non seulement les grandes voyes, mais iusques aux moindres veines du mezentere, qui ressemblent à ces petites ruës où il y a tousiours de l'embaras, & elles échauffent par leurs esprits & par le soulphre, lequel a vne chaleur fort benigne & amie des parties principales, entr'autres du poulmon, dont il est le baume & le specifique. Sur tout elles sont admirables en la gueriſon des graueleux, non seulement vuidant les humeurs grossiers & visqueux qui seruent de matiere au calcul, mais brisans & dissoudans quelquefois la pierre dans les reins ou dans la vessie : ce que font entr'autres celles de Spa, à cause de leur abondance de vitriol, dont l'acidité & acrimonie produit le mesme effet sur les pierres dans le corps que celle du vinaigre sur les coquilles d'œufs, perles & coraux qu'il dissout.

Le 5. dist, que l'on pouuoit aisement pratiquer l'vsage des bains naturels, chauds ou froids en plusieurs maladies, mais qu'il falloit sur tout bien discerner les occasions de les prendre par la bouche & leurs differences. Car outre que leur grande quantité telle que les Italiens l'ordonnent au dessus de 200. onces par iour, d'autres en prennent iusqu'à 25. liures, accable quelquefois les forces & esteint la chaleur naturelle, aucunes ont des qualités malignes, & ennemies des principes de vie, non tant à cause des esprits metalliques, disproportionnez à nostre corps, comme pour le mélange du mercur, du plastre & autres terres qui entrent en leur composition, qui font que plusieurs meurent en prenant des

eaux ou en reuiennent plus malades par les accidens qui y suruiennent ; comme les goutes, deuoyemens d'estomach, foiblesse, lassitude, couleurs liuides, hydropisie, & d'autres maux plus dangereux que celuy pour lequel on auoit eu recours à icelles.

Le 5. dist, qu'il falloit pour rendre l'vsage de ces eaux salutaires, auoir égard aux personnes, aux maladies & à la nature des eaux. Pour le premier les enfans, les vieillards, femmes grosses, & personnes grasses n'en doiuent pas prendre sans grande necessité. Pour le second, la pluspart des eaux sont inutiles, ou quelquesfois contraires à la maladie : comme aux difficultez de la poitrine, aux fluxions, vlceres de poumon, épilepsie, apoplexie, conuulsions, maladies froides, & toutes autres du cerueau & des parties nerueuses. que s'il arriue quelque complication de maladies contraires, dont les vnes demandent l'vsage des eaux, les autres y repugnent, il faut auoir égard à la plus pressante & dangereuse. Ces eaux n'ont pas aussi tousiours vn mesme effet : soit pour estre corrompuës par les pluyes, ou que la vehemente chaleur ait consommé leurs esprits plus subtils, esquels reside leur vertu principale : laquelle d'ailleurs dépend de la qualité, quantité, du temps, du lieu & de la maniere en laquelle on en doit vser. Car il faut les prendre le matin & à ieun en vne saison chaude & seche, tant à cause qu'elles sont alors plus pures & legeres, pource que le corps supporte mieux cette quantité d'eau froide qui luy releue les facultez naturelles languissantes durant les grandes chaleurs, & si faire se peut elles doiuent estre prises à la source : pource que transportées leurs esprits se dissipent aisément. La quantité & le tẽps durãt lequel on en doit vser ne doiuent pas étre mesurez par le nõbre des verres ou des iours, mais proportionée à la maladie, à ses causes, aux parties

malades, à l'âge, temperament, habitude & autres signes dont les Medecins prennent leurs indications. Lesquelles conditions bien obseruées il se peut dire que Dieu n'a rien donné aux hommes de plus vtile que ces eaux medecinales temperées par la nature mesme qui leur en fait vn present gratuit : leur disproportion d'auec nos corps estant cause de l'action qu'elles ont sur eux, qui les conuertiroient autrement en nostre substance, comme ils font les plantes & les animaux : & par ainsi, au lieu de remede, seruiroient d'aliment à l'homme : les mauuais succés qui en arriuent estans beaucoup plus rares que ceux de tous les autres medicamens : bien qu'on renuoye ordinairement à ceux-cy les maladies plus rebelles. A quoy sert aussi beaucoup l'authorité de Monsieur Bouuard premier Medecin du Roy ; qui en a fait vser si heureusement à sa Majesté & à toute la Cour.

Sur le second poinct, il fut dit, que dans l'étroite liaison & communication que la nature a mis entre toutes les parties de l'Vniuers, qui s'entredonnent & reçoiuent mutuellement, cette question est mal-aisée à juger : puis qu'elles ne donnent rien qu'elles n'ayent auparauant receu. Car la terre, nostre commune mere, ne reçoit la fecondité que des impressions de l'air ; l'air, de l'influence des astres : les astres, leur lumiere & leur force que du Soleil, & le Soleil ne l'a-t'il pas receuë de celuy qui l'a fait ? Ce que les Platoniciens nous ont representé par les mutuels embrassemens de Porus & de Penie : l'vn Dieu de l'abondance, origine des dons ; l'autre Deesse de la necessité, cause du receuoir : pour montrer qu'ils s'entre-suiuent necessairement. Et comme en la nature les parties attenuées & rarefiées attirent puissamment les plus proches pour empescher le vuide, les pleines rejettent le superflu : de mesme en la Morale peut-on dire que le donner & receuoir sont également bons &

naturels, ne differans que de certains termes & respects, puis qu'autrement vn homme se pourroit dire plus ou moins excellent ou heureux que soy-mesme, n'y ayant personne qui n'aye besoin de receuoir & pouuoir de donner en mesme temps par l'abondance ou la necessité qu'il a de quelque chose. Car quand mesme il seroit comblé de tout ce qu'il pourroit souhaitter, ne pourroit-on pas luy demander comme Saint Paul : *Qu'auez-vous que vous n'ayez receu* ? C'est donc la recepte qui l'a mis en cét estat heureux, & s'il y a quelque excellence au donner, elle ne vient que pour auoir receu auparauant. Aussi les trois poincts qui font estimer vne chose en ce monde, l'vtile, le delectable & l'honneste, sont tous du costé de ceux qui reçoiuent. Car pour les deux premiers il faudroit auoir renoncé a tous les interests de l'amour propre pour croire qu'il y eust plus de profit & de plaisir à donner qu'a receuoir. Et pour l'honnesteté, bien qu'elle semble plus ouuertement fauoriser le party de ceux qui donnent, neantmoins puis que le donner & le receuoir sont correlatifs, la raison de l'vn & de l'autre doit estre semblable, & il ne peut y auoir d'honnesteté & de vertu en l'vn qu'il n'y en ait dans l'autre ; ny au contraire de blasme & de honte en celuy qui reçoit, qui ne rejalliſſe sur celuy qui donne. Et comme celuy qui aime est moins excellent que celuy qui est aimé, pource qu'il a dans soy quelque perfection qui le rend aimable, & qui manque ordinairement à celuy qui aime, ainsi entre le donnant & le receuant, celuy-cy estant comme l'aimé se peut dire plus noble que celuy qui donne, qui est l'aymant. Car pour ce qui est de la liberalité, il n'y en a pas moins à s'obliger volontairement à vne personne qu'à l'autre de l'obliger : & puis la vertu estant vne habitude de la volonté, celuy qui re-

çoit auec reconnoiſſance & qui deſire le rendre auec vſure, ſe peut dire auſſi vertueux & auſſi liberal en l'acte de cette bonne volonté, que s'il donnoit effectiuement. Mais cette vertu en laquelle on met la condition de ceux qui donnent, eſt plus ſouuent vne oſtentation & vanité qu'vne veritable vertu. Car ou bien l'on donne des choſes qui ſont neceſſaires à ſoy-meſme, & c'eſt alors plûtoſt folie que vertu : ou qui ſont ſuperfluës, & en ce cas il n'y a point de vertu de ſe priuer d'vne choſe inutile. Voire meſme il eſt quelquefois plus honteux & deshonneſte de donner que de receuoir : car tout ce qui eſt reprimé par les loix eſt non ſeulement iniuſte, mais vicieux & deshonneſte : or la pluſpart des donations ſont reprimées, non ſeulement par cette regle des railleurs, qui diſent que le tiltre *de Donationibus* eſt celuy des foux ; dautant que donner, c'eſt perdre : mais l'eſtoit prés des Empereurs par vn Officier exprés appellé *Comes ſacrarum largitionum*, qui ne ſeruoit qu'à retrancher la ſuperfluité de leurs dons, & faire executer cette formule de nos Chambres des Comptes, trop donné ſoit repeté. Iuſques aux donations des particuliers eſtoient retranchées par les meſmes loix ; voire celles d'entre la femme & le mary : des legs, par la loy *Falcidia* : des fideicommis par le Trebellian : des libertez, par la Caninie. Mais il ne peut y auoir de honte à receuoir, puis que non ſeulement les Rois, mais Dieu meſme, reçoiuent des hommes : & la grandeur du Meſſie n'eſt marquée par le Prophete, que par les preſens qu'il deuoit receuoir des Rois d'Arabie & de Saba : les dons eſtans vn témoignage de l'excellence de ceux à qui on les fait ; d'où les Iuriſconſultes tiennent qu'vn legs teſtamentaire eſt vne

marque d'honneur à celuy à qui il eſt laiſſé : les meſmes appellent le ſalaire que reçoiuent les Auocats, honoraire : & le Sage nous commande de recompenſer le Medecin par le mot de l'honorer. Enfin ; la preference de receuoir ſur le donner, ſe fait aſſez voir en ce que noſtre Seigneur ne nous a conuié à donner que par la promeſſe & eſperance de receuoir le centuple.

Le 2. diſt, Bien que le donner & le receuoir ſoient ſi difficiles que Senéque ſe plaint à bon droit que nous ne ſçauons faire ny l'vn ny l'autre : neantmoins le premier eſt beaucoup plus excellent, ſelon le témoignage de ſaint Paul : lequel aux Actes c. 20. exhorte les Chreſtiens de ſe reſſouuenir de la parole de Noſtre Seigneur, qu'il y a beaucoup plus d'heur à donner qu'à receuoir. Car puiſque ſelon la maxime on ne peut donner ce que l'on n'a point, & l'on ne reçoit pas ce que l'on a des-ja, le donner eſt vne marque d'abondance & de perfection, ainſi que receuoir eſt ſigne de dizette & d'imperfection : d'où vient qu'il eſt plus noble d'eſtre aimé que d'aimer ; pource que l'amour eſt le deſir d'vn bien qui nous manque, & qui ſe trouue dans la perſonne aimée. Auſſi, puiſque vne action eſt d'autant plus excellente qu'elle eſt vertueuſe & honeſte, l'action de donner, qui eſt plus vertueuſe que celle de receuoir, pource qu'elle eſt plus difficile, eſtant contraire à noſtre inclination naturelle de receuoir & d'acquerir, eſt auſſi plus excellente. C'eſt pourquoy les Philoſophes ne mettent point au nombre des vertus l'habitude de receuoir, qui eſt toute mercenaire, mais bien celle de donner dont ils font la plus noble de toutes les vertus, qui eſt la liberalité ou magnificence, vertu Royale & Diuine. Car ſi le receuoir eſtoit vn acte de vertu comme veut Ariſtote, qui conſtituë la liberalité auſſi bien dans le receuoir que dans le donner ; ce n'euſt pas eſté vne vertu à Cur-

Digitized by Google

tius, de refuſer les Threſors des Samnites. Et non ſeulement l'action de donner a eſté honorée du nom de la vertu, mais auſſi de ſes marques & ornemens, qui ſont la loüange & l'honneur; comme la honte eſt ſouuent attachée à ceux qui reçoiuent. Or vne action eſt d'autant plus vertueuſe qu'elle eſt loüée & honorée: puiſque pluſieurs de ceux qui reçoiuent en ont honte & ne voudroient point auoir de témoins de cette action, & qu'au contraire tous ceux qui donnent en tirent gloire, il ne peut y auoir de vertu à receuoir, puiſque l'on n'a pas de honte de la vertu, mais ſeulement du vice.

Digitized by Google

CENT VNZIESME CONFERENCE

I. *Des Antidotes.* 2. *Quel eſt le plus communicatif du bien ou du mal.*

PVIS qu'il n'y a rien qui n'ait ſon contraire, & qu'il y a des venins, il y a auſſi des contre-poiſons appellez antidotes, alexipharmaques ou alexitéres : d'vne nature moyenne entre les medicamens & venins, auec leſquels ils doiuent auoir quelque ſimilitude pour les aller joindre dans le corps & les y combattre. Telle eſt la chair de vipere qui entre dans la thériaque contre ſes morſures : en laquelle entrent à ce ſujet pluſieurs venins : leſquels neantmoins corrigez les vns par les autres, ne demeurent pas ſeulement innocens : mais ſe ſeruent des meſmes ruzes des venins qui attaquent l'homme par trahiſon, ſe feignans amis des poiſons pour les aller deſtruire plus ſeurement que ne fit pas cette bonne femme dont parle Auſone : laquelle ayant baillé aſſez de ſublimé à ſon mary pour le faire mourir, & craignant qu'il manquaſt à ſon effet, luy fit encor aualer du vif argent, lequel venant à ſe joindre au ſublimé en émouſſa la force, & ſauua par ce moyen le mary. Car les maladies atta-

Digitized by Google

quans l'homme par leurs qualitez manifeſtes ou occultes : la raiſon apprend aux plus ſimples que la plenitude demande l'euacuation, ou au contraire : que l'intemperie froide doit eſtre corrigée par le chaud : mais quand vn aſpic ou vn ſcorpion par vne morſure ou pointure imperceptible fait enfler tout le corps, ou excite tels autres ſymptomes, les remedes qui agiſſent par leurs qualitez premieres ou ſecondes ſe trouuans inutiles, il faut recourir aux ſpecifiques qui agiſſent par vne proprieté de ſubſtance inexplicable, du rang deſquels ſont nos antidotes.

Le 2. diſt, que tant les venins, antidotes, que medicamens & alimens n'eſtoient point appellez tels abſolument, mais comparez à la chaleur naturelle. Car lors qu'ils ſont domptez & conuertis en la ſubſtance de l'animal, ils ſe diſent alimens: quand la nature en eſt alterée, medicamens : en eſtant détruite, venins : & antidotes, quand elle eſt preſeruée de la malignité d'iceux. D'où vient que ſelon la diuerſité de cette chaleur vne meſme choſe eſt aliment aux vns & venin aux autres. Comme la ciguë qui ſert d'aliment aux chévres & étourneaux : la jusquiame & mandragore, aux pourceaux : les cantharides aux hirondelles : les mouſches & araignes, aux poules & oiſeaux, ſoient poiſons aux hommes. Entre leſquels derechef il y en a qui ne reçoiuent aucun dommage des venins, comme l'on rapporte de Mithridate, qui pour s'eſtre tellement preparé le corps par ſon antidote compoſé de rue, noix & figues, ne ſe pût faire mourir par le poiſon : de cette fille preſentée à Alexandre, qui ſe nourriſſoit de napelle : de cette vieille dans Sextus Empiricus, qui aualoit trente drachmes de ciguë ſans incommodité : d'Athenagoras Argien, qui n'eſtoit point offenſé des ſcorpions : dont les Ethiopiens habitans le fleuue Hidaſpe ſe nourriſſent auſſi-bien que

de ſerpens, qu'vn autre homme, au dire d'Auicenne, tüoit lors qu'il en eſtoit mordu, ayant poſſible quelque humeur épanduë par tout ſon corps ſemblable à la ſaliue d'vn homme à jeun que Galien dit faire mourir les ſerpens & autres inſectes. Ces venins, auſſi bien que les antidotes ſont naturels ou artificiels. Ceux-cy qui ont plus de cours és Païs Meridionaux que dans le Septentrion, ſe communiquent en dedans, ou en dehors; en breuuages, poudres, ſucs, vapeurs, attouchemens, & autres deteſtables moyens. Les naturels ſont differens ſelon leur matiere, quantité, qualité, ou operation. La matiere des venins qui ſe trouue preſque par tout, eſt ou dedans nous, comme la ſemence & le ſang, leſquels acquierent ſouuent par leur corruption vne qualité veneneuſe, telle qu'eſt auſſi celle de la matiere de l'épilepſie & ſuffocation de matrice; ou hors de nous, ſçauoir dans l'air, l'eau & la terre: le feu ſeul eſtant contraire au venin & à la pourriture, laquelle arriue facilement à l'air & à l'eau pour leur grande humidité. Mais la terre par ſes excrémens & impuretés fournit plus de matiere aux venins qui ſont tirez des mineraux, plantes ou animaux. L'arſenic, l'orpin, vitriol, plaſtre, chaux, ſublimé, chryſocolle, verdet, lapis, argent-vif, cinabre, ceruſe & mine de plomb ſont du premier ordre. Au ſecond, l'aconit, la chamelée, l'if, laureole, thapſie, tymales, helleborres, noix vomique, opium, ſolanum & pluſieurs autres plantes: aucunes deſquelles n'ont que les fleurs veneneuſes, comme certaines violettes blanches: d'autres les fruits, comme les pommes de mandragore: ou le ſuc, comme la laictuë, & les pauots: ou les ſemences, comme la iuſquiame & cataputia, ou les racines, comme l'aconit & l'helleb ore. Au troiſiéme ſont le liévre-marin, ſalemandre, bupreſte, ſcorpion, vipere, aſpic, coaléure, crapaut, tarentule, muſaraigne & pluſieurs

autres : qui ſont veneneux, ou ſelon toutes leurs parties, comme les cantharides & araignes, ou ſelon quelques parties, comme les viperes dans la queuë & la teſte : le cerf & la paſtinache marine, dans l'extremité de leur queuë : la viue en vne de ſes arreſtes ; ou ſelon leurs excremens, comme le fiel de leopard, l'vrine de ſouris, la baue d'vn chien enragé, la ſueur d'vn cheual en fougue & le ſang du taureau. Pour la quantité : bien que les venins agiſſent tous en petit volume, neantmoins quelques-vns requierent moins de matiere, comme l'opium agit en moindre quantité que la ciguë ; celle-cy que le ſuc de porreaux, celuy-cy que le ſuc de laictuë. Selon la qualité, les vns ſont chauds : ſoit qu'ils enflamment, comme l'euphorbe : ſoit qu'ils corrodent, comme le liévre marin qui attaque particulierement le poulmon : comme l'aſpic le foye : le ſolanum & la juſquiame, le cerueau : les cantharides, la veſſie. Il y en a de froids, qui figent les eſprits & la chaleur naturelle, ou empeſchent leur libre mouuement, comme l'opium & le ſel de plomb. D'autres ſont ſecs, tels que la chaux, le vitriol & l'arſenic qui conſomment l'humide radical : car l'humidité eſtant vne qualité purement paſſiue & de ſoy incapable de cauſer de la douleur, il n'y a point de poiſons ſimplement humides. Ils different auſſi en leur façon d'agir, les refrigerans tuënt en aſſoupiſſant ou étouffant la chaleur : l'hellebore, par vne vehemente attraction des humeurs : aucuns rongent & corrodent la ſubſtance, que les autres alterent, reſoluent ou putrefient. Et pource que tous les venins attaquent principalement la chaleur naturelle, & le cœur qui en eſt le foyer : comme témoignent les ſyncopes, palpitations & foibleſſes qui les accompagnent : il faut que les antidotes ſoient cardiaques ou amis de cœur, afin qu'ils le fortifient & trauaillent en commun auec luy pour chaſſer ou dompter la malignité du venin.

Le 3. dist, que la Medecine employoit deux sortes d'armes contre les venins, dont les premieres preseruent, empeschans qu'ils n'entrent dans le corps, où qu'ils n'y puissent faire aucun dommage, les autres empeschent leur effet lors qu'ils y sont déja introduits. La preseruation dépend de l'administration des six choses non naturelles, comme entr'autres d'éuiter l'air & les lieux veneneux, les parfumer ou joncher de serpoulet, origan, abrotone, asphodele, ou de cedre; oindre le corps d'huile rosat ennemy des serpens & animaux veneneux, & manger & boire en des vaisseaux de pourcelaine, & autres qui découurent les venins. Les preseruatifs sont simples ou composez. Les simples s'appliquent ou au dehors, comme la topaze, émeraude & autres amuletes qui se portent sur la chair; ou au dedans comme la pierre de bezoar, le bol d'Armenie, la terre Lemniene ou sigillée, le vincetoxic, la raue, le dictame, l'ail, la ruë, le citron, & la grenade. Entre les composez le plus fameux est la theriaque, dans laquelle entrent plus de cent diuers mixtes. que si le venin est déja introduit dans les corps, soit au dehors par la morsure, piqueure, souffle, baue: ou par la veuë, comme le basilic: ou par le tact, comme de la torpille, ou quelque autre moyen: au dedans, le poison estant pris par la bouche, lors il faut auoir égard à trois choses. 1. A fortifier la chaleur naturelle afin qu'elle ne succombe point, mais puisse resister au venin, & roborer les visceres, de peur qu'ils n'en reçoiuent aucune maligne impression. 2. Détruire la force du venin. 3. Le vuider au plûtost par attraction, comme sont la suction, & la ventouse: ou par l'incision & vstion, si le venin a esté receu par dehors; mais s'il est pris par la bouche, l'éuacuation s'en doit faire par les sueurs, vrines, le ventre, & le vomissement, qui est le plus prompt,

Digitized by Google

c le plus ſeur : pourueu qu'il ſoit prouoqué par les medicamens familiers comme ſont le beure, 'huile, le laict, ou tels autres onctueux. Ces antidotes ſont ou generaux & communs ; qui reſiſtent à toute ſorte de venins, fortifians le cœur & es eſprits, ou particuliers, deſtinez à chaque venin. Les Alexiteres communs ſont entr'autres le chardon benit, l'angelique, valeriane, dictame, ſcabieuſe, mors de diable, pimprenelle, tormentile, ruë, ſcordium, aceteuſe, abſynthe, plantain, calendule, veronique, gentiane, grains de geniévre, le bazoar, la thériaque, les terres d'Armenie, & de Lemnos, les cornes de cerf, de rhinocerot, d'yvoire, qui ſont toutes ennemies des venins. Entre les particuliers la mumie eſt contraire aux titymales : la belette & l'excrément humain aux playes enuenimées : la racine de cynorrhodon à la morſure du chien enragé : la fleur de nenuphar, à l'hellebore : les concombres, aux figues de Pharao : l'abſynthe, l'ail & moutarde, aux champignons : l'ariſtoloche longue, aux aconites : la chair de viperes & toutes pierres precieuſes, au ſang menſtrual, la meliſſe & l'endiue, à l'araignée : le melanthion & la danſe, à la tarantole : le cancre marin, au ſolanum : l'eſcorce de citron à la noix vomique : l'origan à la chamelée : les ſemences d'halicacabe, aux cantharides & à l'eſcume de ſalemandre : la chair de renard roſtie & les huiſtres, au liéure marin : le fient de pigeon & la ſemence de perſil, au mercure : la theriaque, à la vipere ; l'huile de ſcorpion & les gueſpes à leurs piqueures, attirans par vne ſympathie les eſprits veneneux & les rejoignans à leur premier corps. Tous leſquels effets, il eſt neantmoins plus expedient d'admirer que d'en rechercher inutilement la cauſe, qui a eſté inconnuë iuſques à preſent aux plus beaux eſprits, & qui dépend de celle des ſympathies & antipathies.

Digitized by Google

Le 4. dist, qu'il y auoit de deux sortes de mixtions dans la nature ; l'vne des qualitez premieres, & l'autre des formes substantielles. Dans la premiere, ces qualitez estans émoussées & rallenties par leur choc mutuel, il s'engendre vne temperature ou agreable harmonie, en laquelle la qualité qui est demeurée victorieuse tient le dessus & forme vn temperament chaud, froid, sec ou humide. Dans la seconde, ces qualitez estans alterées, les formes élementaires qui n'estoient contraires qu'à cause de leurs qualitez ennemies, s'vnissent & conspirent en vne forme particuliere, principe des proprietez occultes & sympathiques ou antipathiques, selon que ces formes se trouuent amies ou ennemies. Ainsi dans tous les medicamens il y a vn temperament de qualitez, qui est cause que le poivre est chaud & la laictuë froide : & le temperament des formes qui fait que l'agaric purge la pituite : le sené, la mélancholie : la rhubarbe, la bile : les vns sont cephaliques, cardiaques, & spleniques. Et c'est du mélange de ces formes que vient l'action des antidotes & des venins, & non de celle des qualitez élementaires, bien qu'elles tiennent compagnie à leurs formes dont elles ne sont que les seruantes & lieutenantes ; autrement, si les poisons tuoient par vn excés de chaud ou de froid, le poivre & le concombre seroient aussi-bien poison que l'arsenic & l'opium, & vn verre d'eau froide seroit le contre-poison du sublimé : & neantmoins il y a plusieurs alexipharmaques qui conuiennent dans les qualitez premieres auec les venins qu'ils combattent.

Sur le 2. poinct, il fut dit ; qu'Homere auoit raison de mettre auprés du thrône de Iupiter deux vases, l'vn plein d'amertume, & l'autre de douceur, auec lesquels il détrempoit toutes les affaires du monde ; dautant que par ces contrarietez du bien & du mal la vie des hommes est partagée &

ute la nature meſme. Car ſi le principe du bien ɔnſiſte en l'eſtre, ſelon Ariſtote, & le mal au non tre, & par conſequent du mal, eſt auſſi bien au ng des principes naturels que la matiere & la ɪrme, qui ſont les fondemens de l'eſtre & du en; auſſi les corruptions autant communes aux ɪixtes que les generations, & les tenebres à l'air ıe la lumiere, montrent aſſez que le bien & le ıal pris en ce ſens partagent la nature. que ſi ɔus conſiderons le mal dans le vice de l'eſtre, lon les Platoniciens, qui ont appellé le mate el & corruptible, mauuais: le ſpirituel & incor ıptible, bon; l'homme compoſé de deux ſub ɪances, l'vne ſpirituelle, & l'autre materielle, ɛra le centre où aboutiront & agiront tous les ıaux & les biens, & le ſujet commun & paſſif es qualitez de l'vn & de l'autre. Ainſi conſide ınt l'homme entre les confins du bien & du mal, ɛ diuerſement vendiqué, tantoſt de l'vn, & tan ɔſt de l'autre, il eſt ſemblable à cét arbre limi trofe dont il eſt parlé en la fin de la Loy 7. *ff. de cquir. rerum domin.* ou bien à cét arbre de ſcien e de bien & de mal, poſé comme luy dans le 'aradis Terreſtre, ou comme celuy auquel le ompare Dauid, planté prés le courant des eaux, ui ſont les afflictions. Car ſes branches & par ies ſuperieures eſtans chargées de fleurs, de feüil es, & de fruicts, qui ſont les trois ſortes de biens ui l'accompagnent; ſes fleurs, dont la blancheur ſt vne marque de l'innocence de ſon premier ige, ſont les biens du corps qui paſſent auec ſon Printemps: ſes feüilles, dont la verdure eſt e ſymbole de l'eſperance qui ne le quitte qu'à la nort, eſtans caduques & ſujettes à tomber par es orages, ſont les biens de fortune; & ſes fruits, ont les biens de l'eſprit, la ſcience & la vertu qui ont plus de ſaveur & de nourriture que les autres. Mais ſi nous regardons cét arbre par ſes

racines dont il eſt attaché à la terre, & qui ſont l'origine de ſes maux ; les vnes entées en cette ſéve d'Adam, ſource de ſon peché originel, & qui luy communique les rejettons de mille ſortes de vices & de paſſions : les autres en ce limon, dont il eſt extrait, & qui eſt le principe de toutes les infirmitez du corps, nous trouuerons que les biens luy ſont externes & communiquez d'ailleurs, mais que les maux luy ſont internes & naturels, & par conſequent plus communicatifs. Car quant aux maux de l'ame, qui ſont les vices, les mauuais exemples corrompent plus que ceux de la vertu n'édifient, & pour ceux du corps, comme il eſt plus aiſé de détruire vne choſe que de la perfectionner, les maladies ſe gagnent plus aiſement qu'elles ne ſe gueriſſent, & la ſanté ne ſe communique point aux autres, mais bien les maladies épidemiques : l'œil meſme & le raiſin malade gaſte le voiſin, comme vne pomme pourrie celle qui la touche, laquelle s'il y auoit identité de raiſon deuroit auſſi bien en eſtre conſeruée. Et non ſeulement les maux d'autruy nous donnent du mal par la compaſſion, qui eſt vne eſpece de douleur, mais auſſi leurs biens nous cauſent la jalouſie & l'enuie qui eſt le plus cruel de tous les maux. D'ailleurs, le bien eſt rare, & par conſequent non communicatif, comme il ſe prouue en ce que la poſſeſſion du bien aſſouuit, & toutesfois perſonne n'eſt content. Car encore que le bien ſoit deſiré de chacun, il n'en eſt pas pour cela communicable, puis qu'on ne le poſſede iamais parfaitement & qu'il en laiſſe touſiours le deſir. Et quant à ce bien Metaphyſique qui affecte l'eſtre, & qui eſt tranſcendant comme luy, outre que c'eſt vne qualité abſtraite & non réelle, elle n'eſt pas communicable, en tant qu'elle ſe trouue en l'eſtre d'vn chacun en particulier : puis qu'eſtant auſſi eſſentiellement vn que bon, il ne peut communiquer

Digitized by Google

bien qu'il a ſans partager ſon vnité. Enfin, le mal vient du moindre defaut qui eſt en vne choſe, & le bien de ſon entiere perfection ſeulement, n'y ayant rien entierement parfait, le bien n'eſt communiqué à pas vne choſe d'icy bas, & au contraire le mal ſe trouuera en toutes.

Le 2. diſt, que ce qui n'eſt point ne peut eſtre communicatif. Or le mal n'eſt rien de réel, & a aucune cauſe efficiente, comme vouloient les Manicheans & Priſcillianiſtes condamnez pour auoir établi, ſuiuant la doctrine de Pythagore, deux principes; l'vn du bien & l'autre du mal, indépendans l'vn de l'autre. Car veu que le bien conſiſte dans l'integrité & perfection des parties, & de tout ce qui eſt requis à la nature d'vne choſe, le mal n'eſt qu'vne priuation, vn defaut & manquement de ce qui eſt requis à ſa perfection. Et puis qu'vne choſe ſe communique ſelon qu'elle a plus ou moins d'eſſence, le bien qui ſe conuertit auec l'eſtre, doit eſtre bien plus communicatif que le mal, qui n'eſt rien qu'vn eſtre imparfait. Ainſi, Dieu qui poſſede l'eſtre & la bonté par preciput, ſe communique infiniment; comme fait auſſi la lumiere ſa plus parfaite de toutes les ſubſtances creées. Auſſi, la nature du bien conſiſtant dans la conuenance & dans l'appetibilité, par la raiſon des contraires, celle du mal conſiſte dans vne diſpoſition & auerſion: & le mal eſt autant odieux à tout le monde, que le bien eſt deſirable. & ſi le mal ſe communique, c'eſt touſiours ſous le maſque & l'apparence du bien, qui eſt le ſeul communicatif par nature.

Le 3. diſt, que le bien eſtant plus difficile que le mal, qui eſt ordinairement accompagné de l'vtile & de l'agreable, & flatte dauantage nos ſens: celuy-cy eſt plus communicatif: dont la cauſe vient de ce que la nature nous ayant donné vn

amour de nous-meſmes, elle nous fait auſſi rechercher tous les moyens qui peuuent ſeruir, tant à la conſeruation de noſtre nature qu'à noſtre contentement : comme ſont les richeſſes, les honneurs, la beauté & tous les autres biens réels ou imaginaires, leſquels n'eſtans pas en noſtre puiſſance, mais preſque tous entre les mains d'autruy, on ne les peut gueres deſirer ſans peché, ny poſſeder ſans iniuſtice ; moins encore les acquerir par les voyes licites, beaucoup plus rares & plus longues que les illicites & mauuaiſes, qui ſont en tres-grand nombre, & par conſequent plus frequentes.

CENT DOVZIESME CONFERENCE

Pourquoy les animaux crient lors qu'ils ſentent de la douleur. 2. S'il eſt expedient d'auoir des ennemis.

COmme la parole a eſté donnée à l'homme pour exprimer les penſées & conceptions de n eſprit, la voix l'a eſté à tous les animaux pour gnifier les mouuemens & inclinations de leur ture vers le bien ou le mal. Toutefois auec tte difference, que la voix eſt vn ſigne naturel ıi a vn rapport auec les choſes qu'elle ſignifie: ce ıe n'a point la parole, qui n'eſt qu'vn ſigne arti-iel dépendant de la volonté & inſtitution de ſon ıtheur. D'où vient qu'il y a bien vne grande di-rſité de langues & de dialectes parmy les hom-es, mais vne ſeule façon de former vne meſme oix entre les animaux: leſquels eſtans beaucoup us ſenſibles aux traits de la douleur que de la vo-ıpté, pource que celle-là détruit leur nature, cel--cy ne fait que luy donner vn ſurcroiſt de bonté: ors que le mal eſt ſi puiſſant & ſi preſſant qu'ils ne euuent l'éuiter, l'impuiſſance & la foibleſſe leur

fait ietter des cris pour implorer le secours & l'assistance de leurs semblables. Car la nature ayant empreint en tous les animaux vne connoissance du bien & du mal, & en suite vne inclination vers l'vn, & vne auersion de l'autre, elle leur a donné aussi les moyens d'y paruenir, qui sont le mouuement local pour y aller d'eux-mesmes, quand l'vn & l'autre est en leur pouuoir, & la voix quand il dépend d'autruy, afin de rechercher des autres le bien qui leur manque, & la déliurance du mal qui les presse.

Le 2. dist, qu'il n'y a que les animaux parfaits, & entr'eux ceux qui ont des poulmons, qui ayent eu le don de la voix : pource que les autres qui manquent de poulmons & d'autres organes, comme les poissons ; ou qui n'ont point de sang, comme la pluspart des insectes, ayans fort peu de chaleur, dont le sang est le fondement, ils n'ont point aussi besoin d'air, lequel ne s'inspire que pour rafraischir & temperer l'excés de la chaleur naturelle ; & ainsi ayans faute d'air, qui est la matiere de la voix, ils sont presque tous muets, horsmis le Dauphin, qui rend vne voix semblable à celle de l'homme. Car les cigales, mousches, papillons & autres insectes font bien vn bruit ou son par la collision de l'air & de leurs aisles, mais n'ont point de voix : qui se définit vn son significatif rendu par la bouche de l'animal : & par Aristote, le choc de l'air attiré par la respiration & enuoyé des poulmons contre le larynx pour exprimer quelque chose. De sorte que la cause efficiente de la voix, c'est l'ame ; la matiere, l'air ; la forme, le son ou collision de deux corps solides ; sa fin, qui est celle que l'on recherche icy, est pour signifier : & ainsi les animaux crient pour signifier la douleur qu'ils ressentent. Mais pourquoy est-ce qu'ils témoignent cette douleur par des tons & des accens si differens ? Il est aussi

fficile de le ſçauoir, comme les differences der-
ères, dans leſquelles les Philoſophes ont mis
tte diuerſité de voix, comme de hurler, ab-
yer, meugler, braire, rugir, hannir, & tels
tres accens des beſtes, dont la cauſe a eſté incon-
ë iuſques à preſent.

Le 3. diſt, que les animaux qui ont l'imagi-
tion plus forte, le ſens du toucher plus exquis,
oins d'habitude à ſouffrir, & moins de corpu-
ıce, ſont ceux qui crient plûtoſt & plus long-
ıps, parce qu'ils ſont plus ſuſceptibles d'ap-
ehenſion & de douleur, & leurs eſprits eſtans
ſperſez dans vne moindre maſſe ſont plus pro-
es à ſe mouuoir & à ſe ramaſſer autour du cœur,
i receuant par ce moyen vne oppreſſion extraor-
ıaire en communique vne partie aux poulmons,
quels ſouffrans par ſympathie, & eſtans les in-
umens dédiez pour éuenter le cœur, font alors
ırs fonctions auec plus de promptitude & de
olence par vn mouuement déreglé & forcé de
neceſſité preſente & par la douleur qui les preſ-
; & ainſi l'air qui eſtoit contenu dans leur ſub-
ınce ſpongieuſe ſort auec viteſſe, & au rencon-
: de l'épiglotte, & par la colliſion des autres
ırps oppoſez forme les cris & clameurs hautes
reſonnantes. D'où l'on peut juger que l'inten-
ɔn ſecrette de la nature qui diſpoſe ces organes
ſorte que le cry eſt comme l'interprete de la
ɔuleur, a eſté de donner quelque rafraiſchiſſe-
ent ou ventilation aux eſprits reſſerrez autour du
ɛur par la ſouffrance, & de donner des marques
telligibles du mal que l'animal ſouffre dans l'of-
nſe pour émouuoir à compaſſion celuy qui le bleſ-
; ou appeller à ſon ſecours ceux de ſon eſpece, ou
ıuoquer par vne intention inconnuë, mais empein-
en toutes choſes, l'auteur de la nature à ſon ayde.
ɔit que ces trois cauſes concourent enſemble, ou

que chacune en particulier ſoit capable de cauſer le cry des animaux : puis que l'experience nous fait voir que la nature n'ayant point donné au plus foible d'autre remede contre ſon mal, ny de réaction contre le plus puiſſant que par la compaſſion, les cris, les gemiſſemens & les clameurs émeuuent bien ſouuent les plus forts à pitié. Et nous voyons que les animaux par les motifs d'vn inſtinct naturel accourent aux cris de ceux de leur eſpece. Enfin, puis que ſelon l'Eſcriture ſainte non ſeulement les oyſeaux & tous les autres animaux, mais auſſi les choſes inſenſibles loüent Dieu, il eſt croyable que dans leurs douleurs elles ſont portées par le meſme principe à s'écrier pour luy demander ſecours & le prier de conſeruer l'ouurage de ſes mains. Ce qui eſt ſi veritable que les plus méchans dans leurs afflictions ſont forcez par les mouuemens interieurs d'vne force cachée de leuer les yeux au Ciel & d'implorer le ſecours d'en-haut

Le 4. diſt, Comme le ſens du toucher eſt le plus vniuerſel, auſſi eſt-il plus naturel à l'animal qu'aucun autre : eſtant le premier qui luy arriue & le dernier qui le quitte, & dans lequel l'ame ſe retranche ſi bien apres auoir eſté chaſſée de tous les autres, qu'elle ne le laiſſe point qu'à la mort. Sa triſteſſe s'exprime auec des cris auſquels l'homme ayant le ſens du toucher plus exquis, & par conſequent eſtant plus ſenſible à la douleur, eſt auſſi plus ſujet que les autres animaux. Et s'il eſt vray ce que diſoit cét ancien, que les larmes ſoient de muettes execrations des douleurs de ſa vie, qu'il commence & finit par là, les cris s'en peuuent dire les plus éclatantes & preſſantes, puis qu'ils percent les nuës & ſemblent s'éleuer iuſqu'au thrône de Dieu pour demander quelque ſecours, lors qu'on n'en trouue point ſur la terre. Ce cry eſt vn ſon ſortant auec impetuoſité de l'animal, impuiſſant de reſiſter à la douleur preſente ou imminente : Car cette voix eſt

diſpenſée

ſpenſée dans les animaux à proportion de la vio-
nce de la paſſion qui les anime. Ainſi l'amour, qui
t la plus douce, la rend mignarde; la cholere, qui
t plus aigre, la rend plus vehemente, & la dou-
ur, comme la plus preſſante de toutes, & qui eſt
n acheminement à la deſtruction de l'eſtre, la-
uelle eſt également en horreur à tous les ani-
aux, la rehauſſe au dernier ton où elle ſe peut éle-
er: d'où vient qu'encore que la parole ait eſté don-
ée à l'homme pour ſa voix particuliere tranchée
rtificieuſement en ſyllabes & cadences, neant-
oins en la precipitation de la douleur, elle ne gar-
e plus ſes meſures & éclate en ſon inarticulé, com-
ne celuy des animaux. Pour expliquer cecy, il faut
auoir que le derme qui eſt le principal ſiege du
act, & par conſequent de la douleur, qui eſt vn
mptome, eſt vne chair tiſſuë de nerfs remplis
'eſprits animaux, leſquels dans la douleur, ou
ien ils ſe retirent au dedans, & alors ſe fait la ſtu-
efaction, ou eſtans irritez & enuoyez par la nature
u ſecours de la partie bleſſée, ils émeuuent auſſi
ar ſympathie le diaphragme & les autres parties
erueuſes & membraneuſes; car comme de deux
hordes de luth montées à meſme ton, l'vne fremit
ar l'attouchement de l'autre: ainſi dans l'harmo-
ie de tout le corps il peut y auoir vn meſme rap-
ort entre les eſprits & les parties, tel qu'il ſe void
areillement dans le chatoüillement & dans le ris,
ui ſe fait auſſi par la contraction du diaphragme:
ui eſt cauſe que les traits de viſage de ceux qui
ent & pleurent, ſont ſemblables. Et pource que dans
douleur les eſprits eſtans reſſerrez empeſchent la
ſpiration & le libre mouuement du cœur, la na-
re pour ſe ſoulager, les pouſſe au dehors auec
iolence, & auec eux ſes vapeurs humides, leſquel-
s en partie tranſpirent par les pores, & en partie
nt condenſées dãs le cerueau, d'où elles découlent
ar les yeux en fontaines de larmes, leſquelles pour

ce ſujet ſoulagent grandement la douleur, laquelle eſt au contraire eſtimée vehemente lors que la nature ne peut ietter des larmes ny des cris : qui d'ailleurs peuuent ſeruir aux animaux à épouuanter leurs ennemis, ou bien à implorer l'aſſiſtance de leurs ſemblables, comme nous liſons des élephans, qui eſtans tombez dans vne foſſe appellent les autres élephans à leur ſecours.

Sur le ſecond poinct, il fut dit : que c'eſtoit le propre de l'homme ſage de tirer, à l'exemple de Dieu, le bien du mal, & de l'vtilité des choſes les plus pernicieuſes. Ainſi, les Medecins ont conuerty les plus puiſſans venins en des remedes ſalutaires : les hommes ſe ſeruent des dépoüilles des beſtes les plus farouches pour leur nourriture, fourrure & autres vſages de la vie ; & pluſieurs grands perſonnages ont pris ſujet des maladies du corps, des naufrages & pertes de biens, des banniſſemens & telles autres diſgraces de fortune pour s'adonner entierement à la vertu & à la connoiſſance des choſes. Puis donc que l'inimitié eſt le plus grand de tous les maux, comme l'amitié eſt le plus excellent de tous les biens & le plus noble de toutes les vertus ; entre leſquelles elle ſeule n'a point d'excés qui ſoit vicieux, l'amitié eſtant d'autant plus parfaite qu'elle n'obſerue ny bornes, ny meſure : c'eſt vn trait de grande ſageſſe de pouuoir tirer quelque fruit de ſes ennemis ; dont le principal eſt qu'ils nous obligent à nous tenir ſur nos gardes, à bien regler nos mœurs, & tellement former noſtre vie qu'ils ne puiſſent y auoir priſe ; dautant que comme l'amitié eſt la mere de la confidence & de la liberté, celle-cy de la nonchalance : ainſi l'inimitié produit la défiance, celle-cy la circonſpection, auec vn plus grand deſir de la vertu & honte du vice, dont la laideur nous fait bien plus rougir en preſence d'vn ennemy que d'vn amy, lequel

Digitized by Google

tant vn autre nous-meſmes, s'accommode à
os humeurs & inclinations. Et comme dans la
ature les agens ſont plus vigoureux en la pre-
nce de leurs contraires, d'où vient que le feu
:tille dauantage en Hyuer qu'en Eſté, ainſi la
·eſence des ennemis redouble les forces & le
ourage : leur voiſinage oblige à auoir touſiours
s armes en main & faire bonne garde : ce qui
t declamer Caton contre ceux qui raſerent les
lles de Carthage & de Numance, ennemies de
ome : dans la morale, ils nous font veiller
us ſoigneuſement ſur nos actions & déporte-
ens, afin de ne donner point de iour à leurs
lomnies & médiſances ; leſquelles d'ailleurs,
en que damnables, ne laiſſent pas neantmoins
: nous eſtre ſouuent vtiles, non ſeulement pour
:ercer noſtre vertu & patience, mais auſſi pour
ous faire reconnoiſtre nos moindres defauts &
ous en corriger : n'y ayant point de bouche
us éloquente que celle d'vn ennemy, lequel ne
itte iamais comme la pluſpart des amis, mais
ous reproche hardiment nos vices & imperfe-
ions qu'il recherche curieuſement & qu'il gue-
: ſouuent, bien que contre ſon intention ; de
meſme façon que celuy qui ayant deſſein de
iller vn coup mortel à quelqu'vn, luy ſauua
vie en luy perçant vn apoſtéme au dedans du
rps. que ſi l'on dit que ceux qui ne diſent
s toutes les veritez à leurs amis ne ſont pas
s amis, mais des flatteurs ; ie répons au con-
ire, que puis que l'amour eſt aueugle & que
nitié eſt l'vnion étroite des volontez & affe-
ons, plus vn amy ſera parfait & plus il ſera
ablable à ſon amy ; & par conſequent moins
ir-voyant à conſiderer ſes defauts que l'amitié
fait trouuer non ſeulement ſupportables, mais
uent aimables & dignes de louange.

Le 2. diſt, que l'homme eſt ou vicieux ou ver-

tueux. S'il eſt vicieux, il eſt plus expedient qu'il ait des ennemis que des amis, ceux-cy adherans trop facilement à ſes débauches, & ceux-là l'en retirans, ou par reproches, ou par l'exemple d'vne vie contraire. S'il eſt vertueux, ſes ennemis font éclater ſa vertu, laquelle luy ſeruant de défenſe & d'apologie contre toutes leurs accuſations & calomnies, il s'y conſerue beaucoup mieux que par les flatteries & complaiſances de ſes amis qui le corrompent inſenſiblement. D'ailleurs, vn homme vertueux ne ſe pouuant pas dire entierement parfait, mais ſeulement auoir moins de defauts qu'vn autre; ſes amis qui diſſimulent ou flattent, quelquefois ne les connoiſſent pas: là où vn ennemy les releue & les fait paroiſtre auec tant d'éclat qu'il donne ſouuent ſujet de s'en corriger pour ne luy plus donner de vizée. Voire meſme il ſemble que ce ſoit la marque d'vn homme vertueux que d'auoir des ennemis: car outre que la vertu a eſté toûjours enuiée & haïe, & que plus vn homme eſt releué en merite & dignité par deſſus les autres, & plus il a d'ennemis, la reſſemblance des mœurs fait l'amitié, & la diuerſité l'inimitié, & il y a ſans comparaiſon plus de vicieux que de vertueux. Or les vicieux ne pouuans aimer que leurs ſemblables, haïſſent tous ceux qui ne ſuiuent pas leur exemple, comme ſont les vertueux qui ont par ce moyen la plus grande partie du monde en teſte.

Le 3. diſt, que les inimitiez ne pouuoient rien produire de bon, puis qu'elles reconnoiſſent pour leurs principes le vice, la malice, ou l'ignorance; ne ſe pouuant faire que celuy qui eſt haï ne ſoit vicieux, ou que ceux qui le haïſſent ne ſoient malicieux ou ignorans. Car tout ainſi que l'amitié, qui eſt le plus grand bien que Dieu ait donné aux hommes pour ſeruir de conſolation à leurs miſeres, eſt fondée ſur la vertu, ſans laquelle

Digitized by Google

lle ne peut ſubſiſter : de meſme, l'inimitié qui
ſt le plus grand de tous les maux, n'a point
l'autre fondement que dans le vice & la malice de
eluy qui haït ou qui eſt haï, ou de tous les deux
nſemble. Et comme les effets de l'amitié ſont
vnion, la concorde, la ſeureté & la paix : ceux
e l'inimitié ſont la diuiſion, diſcorde, défian-
e, ſoupçon, trahiſon, perfidie, haine & tels
utres effets funeſtes, non ſeulement au parti-
ulier, qui ne peut tirer aucune commodité de
e qui ne tend qu'à ſa ruine, telle qu'eſt la haine,
quelle conſiderant le ſujet haï, comme vn mal
l'elle veut fuïr, elle ne trouue point de meil-
ur moyen pour l'éloigner de ſoy qu'en le per-
ant & détruiſant tout à fait ; mais nuiſt auſſi au
ublic, qui eſt totalement détruit par l'inimitié,
quelle rompt les liens de la ſocieté ciuile, qui
: dépend que de l'vnion des eſprits & des volon-
z diuiſées par la rancune. D'ailleurs, ſi les hom-
es n'auoient que les amis, l'homme ſeroit, com-
e diſoit cét ancien, le Dieu de l'homme ; c'eſt
dire le genie de ſon bon-heur : & tous les hom-
es concourans enſemble par vn ſecours mutuel
l'accompliſſement des deſſeins les vns des autres,
n'y auroit plus de difficulté dans les affaires :
puis qu'il ne s'y rencontreroit point d'oppo-
ion, le monde ne ſeroit qu'vne conſonance de
:cés fauorables. L'inimitié au contraire fait que
omme eſt le loup de l'homme, la pierre de
achopement, la ruine de ſes deſſeins, & le
mon de ſa mauuaiſe fortune. Car l'vtilité que
us pouuons tirer de la connoiſſance de nos vi-
; par les reproches de nos ennemis, n'eſt pas
omparer à celle que l'on reçoit des bons con-
ls d'vn amy, beaucoup plus capable de redreſ-
nos imperfections que la conuerſation luy don-
moyen de connoiſtre, que non pas les rudes
ſures & les affronts d'vn ennemy, dont les

reproches n'eſtans iamais pris en bonne part ne peuuent aucunement ſeruir à la correction de nos mœurs : & l'homme ſage & vertueux qui taſche de pratiquer volontairement la vertu dans toutes les occurrences, en trouue aſſez de moyens, ſans attendre d'y eſtre contraint par les iniures & cenſures des ennemis ; mais le vicieux n'en tirera que des alimens de la rancune & des tranſports de vengeance, ſans eſtre plus éclaircy de ſes defauts par la bouche de ceux auſquels il dénie toute créance. En tout cas, l'on doit tirer du profit autant qu'on peut de ſes ennemis, & c'eſt le ſeul anodin qu'on a trouué à la douleur qu'apporte la haine, que de ſeruir d'elle-meſme comme d'vn antidote à ſon poiſon; mais auſſi comme il ſeroit beaucoup plus expedient de n'auoir point de douleurs ny de venins que d'eſtre en peine de trouuer des anodins & contre-poiſons : ainſi il faut bien taſcher à tirer quelque remede des inimitiez contre les maux qu'elles nous apportent, & faire ſon profit du vice tant qu'il eſt poſſible: mais il ſeroit expedient de n'auoir point d'ennemis ny de vices.

Le 4. diſt, que toute la nature ne ſubſiſtoit que par la contrarieté. Celle des qualitez premieres eſt cauſe de toutes les generations des mixtes dans le grand monde. La vie de l'homme ne dure que tant que la chaleur naturelle agit ſur l'humide radical: lors que leur combat eſt finy il faut qu'il meure neceſſairement. Son entendement n'a point de meilleur moyen pour acquerir la verité, qui eſt la fin de la ſcience, que par la contrarieté des auis : l'identité & l'vnité d'opinions eſtant auſſi deſagreable à noſtre eſprit comme elle l'eſt à la nature, où elle engendre la confuſion mere de l'ignorance. Mais ſa volonté n'a point de plus puiſſant moyen pour paruenir à la vertu que la reſiſtance, laquelle aiguiſe le courage, & enflamme la volonté. C'eſt pourquoy Dieu a donné à l'homme vn ennemy domeſtique,

Digitized by Google

i eſt l'appetit ſenſitif & inferieur : afin qu'eſtant ntinuellement aux priſes auec la volonté, il ſert à l'exercer & à rendre ſes victoires plus glorieuſes ; la volonté, auſſi-bien que l'entendement roüillant lors qu'ils manquent d'exercice qui aiſe & fortifie l'vn & l'autre. D'où vient que Saint ul, bien qu'il euſt demandé iuſques à trois fois Dieu d eſtre deliuré de l'importunité de cét enne-, il ne fut point neantmoins exaucé : Dieu yant pas trouué qu'il fuſt expedient pour ſon n, & ayant pour cette occaſion permis les he-ies dans l'Egliſe, que le meſme Apoſtre dit eſtre ceſſaires, afin d'éprouuer la foy des fidelles.

CENT TREIZIESME

CONFERENCE

1. De l'Iris ou Arc-en-Ciel. 2. Si la lecture des liures eſt plus propre pour apprendre que la viue voix.

CE n'eſt pas ſans raiſon que les Poëtes ont feint l'Iris eſtre fille de Thomas, c'eſt à dire de l'admiration : car comme l'admiration ne procede que de l'ignorance, cela montre que nous n'en ſçauons pas la cauſe. Entre pluſieurs autres choſes on y entrouue trois à admirer ; ſa matiere, ſa forme & ſes couleurs. Sa matiere n'eſt point la nuë humide, comme veulent la pluſpart : car outre que l'Iris paroiſtroit plus ſouuent qu'il ne fait, la nuë ne peut refléchir les rayons du Soleil auec cette bigarrure que nous y remarquons ; veu qu'il auroit vne meſme couleur ſi la nuë eſtoit diaphane, ſinon ſeroit obſcur. Ce n'eſt donc pas en la nuë que ſe forme l'arc-en-ciel, mais en la pluye & és gouttes d'eau qui en tombent : comme il ſe void par l'exemple de quelques fontaines qui forment vn Iris en l'air par le rejalliſſement de leurs eaux frappées des rayons du Soleil, & celuy qui ſe forme pareillement

pouſſant de l'eau par la bouche à l'oppoſite du
leil; pour ce que l'Iris ne ſe void point ſinon lors
e nous ſommes entre la nuë fondante en goutes
pluye, & le Soleil. Car ſi la nuë eſt entre noſtre
l & le Soleil, elle ne recevra les rayons que de
partie qui eſt oppoſée au Soleil, & non de celle
i nous regarde. Et ſi le Soleil eſt entre no-
e œil & la nuë, nous ne verrons non plus l'I-
, puiſque, ſelon l'opinion commune, il ne
peut voir plus haut que de trois milles, & ne-
moins en cette oppoſition du Soleil, l'Iris ſeroit
rs éloigné de nous de plus de 18. degrez, qui
it plus d'vnze cens milles, donnant ſoixante-deux
lles à chaque degré, ſelon Ptolomée. Ce
i fait que l'Iris parroiſſant deuant midy, c'eſt toû-
rs vers la partie Occidentale, comme lors qu'il
oiſt ſur le ſoir, c'eſt toûjours du coſté de l'O-
nt ou du Septentrion, auſquels temps nous
mes entre l'Iris & le Soleil. D'où vient que
ux qui ſont dans le cinquieſme climat ne peuuẽt
nais voir l'Iris du coſté de Midi. Or comme la
face de ces goutes d'eaux tombantes en confu-
n & ſans ordre, eſt irreguliere eſtant frappée
iquement des rayons du Soleil, elle fait vne re-
ction de ſa lumiere pareille à celle qui ſe fait par
diamans taillez à facettes: mais plus permа-
te, à cauſe de la ſuitte des goutes d'eau tom-
tes ſucceſſivement ſi viſte qu'elles ſemblent
tinües. L'Iris n'eſt donc que la lumiere du Soleil
euë en cette eau tombante par l'air, & renvoyée
oſtre œil par vn angle de refraction, different
celui de ſon incidẽce. car s'il eſtoit égal, l'image
Soleil y paroiſtroit auec ſa lumiere, comme il ſe
d ez parelies. De ſorte que l'on peut dire que
is n'eſt qu'vn parelie imparfait & commencé; la
iere de l'vn eſtãt refléchie regulieremẽt, & cel-
le l'autre en confuſion & deſordonnémẽt: & que
arc & figure circulaire procede de l'obliquité

des rayons du Soleil, ou qui eſtant luy meſme vn corps ſpherique jette ſes rayons circulairement : ou enfin de la forme de la nuë, ſpherique ou parabolique. Ce qui eſt auſſi veritable dãs l'Iris qui ſe forme de nuit par les rayons de la Lune, receus dans quelque nuë fondante en pluye: ſinon que ſes rayõs n'eſtans pas ſi vifs, & lumineux comme ceux du Soleil, ils ne font qu'illuminer la ſurface de l'eau & y forment ſeulement vne couleur fade & blãchaſtre, & non cet émail de couleurs qui ſe voyent le jour dans l'Iris ſolaire, qui ne ſont autre choſe qu'vne lumiere imparfaite, laquelle ne pouuant eſtre refiéchie juſqu'à l'œil pour l'inégalité des angles, y forme du moins des couleurs : dont les trois principales ſont la jaune ou citrine, qui eſt la plus haute : la bleuë ou la verte, qui eſt au milieu, & la rouge, qui eſt la plus baſſe : entre leſquelles il s'en trouve pluſieurs autres qui participent de leurs extrémitez, dont la diuerſité vient de la diverſe reception des rayons dans les parties de la nuë differentes en opacité : laquelle n'eſtant grande en ſa partie externe, le rayon du Soleil y fait vne couleur iaunaſtre ; l'eſtant plus en ſon milieu, y fait le bleu ou le pers ; mais eſtant plus grande en ſon fond & ſa partie inferieure, y repreſente le rouge; cõme l'experiẽce nous fait voir dãs des ſujets ſemblables, eſquels la lumiere eſtãt diuerſement modifiée y fait à peu pres cette varieté de couleurs, leſquelles bien qu'elles ne ſoient pas réelles comme celles qui ſe font par le divers meſlange des quatre qualitez elementaires, elles ne ſont pas toutesfois puremẽt imaginaires, cõmẽ celles qui ſe remarquẽt dans la ſuffuſion des yeux malades qui voyẽt quelques fois vn Iris à l'entour d'vne chãdelle allumée, qui n'eſt neantmoins apperceuë par ceux qui ont les yeux ſains : mais ce ſont couleurs réelles & veritables puiſqu'elles frapent la veuë, qui eſt vne puiſſance ſenſitive & corporelle, & ſont apperceuës de

ous également : bien qu'elles ſoient moins mate-
elles que les couleurs elementaires, & qu'elles
oprochent plus prés de la lumiere, de laquelle el-
s ne different point ſinon pour ce qu'a lors elle eſt
ceuë diuerſement dans noſtre œil, ſelon la rareté
i danſité, la ſituation, figure & autres qualitez de
objet & du moyen.

Le 2. diſt, que l'Iris, le plus beau non ſeulement
: tous les meteores, mais de tous les ouvrages de
nature, eſtant le trône de Dieu, ſelon les Caba-
tes, lequel dans l'Apocalypſe s'en ſert pour or-
r & couronner ſa teſte, auſſi ſes rayons & ſes
mieres éblouiſſent autant l'eſprit comme ſes be-
tez rauiſſent l'œil par cette fatale diſpoſition qui
us fait voir que plus les choſes ſont claires au
ns, plus elles ſont obſcures à l'entendement & au
ntraire : car ce ne pent eſtre cette rareté & denſi-
differente de la nuë, puiſque n'eſtant jamais ſem-
ble, variant à l'infini, elle nous feroit paroiſtre
lle figures & couleurs differentes les vnes
s autres : au lieu que l'Iris a tousjoours la figure
:culaire & des couleurs ſemblables qui deuroit
moins diverſifier quelque-fois ſelon que les nuës
nt plus denſes ou plus rares, & que la lumiere
Soliel eſt receuë diverſement. Et comme il ſe
ut rencontrer pluſieurs nuës en diuers endroits
i ayant pareille rareté ou denſité & égale poſition
diſtance du Soleil y éclaire de meſme façon les
rps également éloignez de luy, il ſe pouroit faire
meſme temps pluſieurs arcs differens en diuers
ux: ce qui eſt contre l'experience, qui ne nous en
t voir jamais à la fois que deux vniformes. Car
: autre arc qui eſt quelquefois enfermé dãs le
:mier, n'eſt pas formé directement des rayons du
leil, mais par la reflexiõ des rayõs du premier arc
s la nuë prochaine: qui fait que les couleurs de ce
:õd arc ne ſont pas ſi viues que les premieres, &
'elles sõt rẽuerſées, le jaune eſtant en bas, le verd

toûjours au milieu,& le rouge en haut: par la raiſõ de Catoptrique, qui nous fait voir que les eſpeces refléchies ont vne ſituation differante de corps dont les choſesqui ſont du coſté droit nous apparoiſſant à gauche, & au contraire: comme auſſi nous voyons entrer par vn ſeul trou dans vne chambre fermée de toutes parts les ombres des corps qui paſſent par la ruë, ayant le bas en haut.

Le 3. diſt, L'experience nous apprend que quand la lumiere traverſe d'vn milieu plus rare, par vn qui l'eſt moins, comme de l'air au trauers de l'eau, ſi elle tombe obliquement ſur celuy qui eſt le plus denſe, elle ſe rompt. que ſi elle traverſe entierement celuy qui eſt le plus denſe, en ſorte qu'elle ſe rompe tant à l'entrée qu'au ſortir, ſur tout lors que la refraction en ces deux endroits de part & d'autre eſt aſſez grande, cette meſme lumiere ſe charge en quantité de couleurs. qui eſt vn effet de la nature que l'Optique prend pour principe & qui ſe remarque non ſeulement dans l'Iris, mais auſſi dans les criſtaux triãgulaires & dãs les verres remplis d'eau claire expoſée au Soleil, pourueuque le verre ſoit de figure conique renverſée, c'eſt à dire eſtant aiguë vers le bas, & qu'elle s'élargiſſe fort vers le haut. Sur lequel fondement il faut dire que l'Iris ſe forme ainſi. Lors qu'vne nuë eſtant desja toute convertie en eau, & tombante actuellement en goutes de pluye, qui s'eſtendent de puis le haut de la nuë iuſques en terre, eſt eſclairée du Soleil qui luy eſt oppoſé, le ſpectateur eſtant entre le Soleil & la pluye, alors les rayons du Soleil donnans au trauers de ces goutes ſont refléchis cõme par vn miroir vers le Soleil meſme par celles qui ſont plus éloignées, & venans à traverſer par des bords de celles qui ſont plus proches, ſur leſquels ils tombent obliquement (pource que d'vne meſme partie il ne peut tomber qu'vn rayon perpendiculaire ſur vne figure ronde, telle qu'eſt celle des goutes d'eau, tous les autres rayons eſtans

bliques) il eſt neceſſaire qu'ils ſe rompent
eux fois. La premiere eſtans refléchis par les gou-
s les plus éloignées, & paſſans de l'air qui eſt
mpris entre les goutes de pluye dans les autres
outes d'eau plus proches de nous : la ſeconde, en
rtãs de ces goutes d'eau les plus proches de nous
is l'air qui eſt entr'elles & nous. Et ainſi par cette
fferẽte fractiõ cauſée par la diuerſe rareté ou dẽ-
é de l'air & de l'eau, ſe forme la diuerſité des cou-
urs de l'arc-en-ciel. Car l'eau n'eſtãt pas entiere-
ẽt diaphane mais quelque choſe de moyen entre
parfaitement trãſparent & l'opaque, elle refléchit
ne partie des rayõs qui tõbent deſſus ſa ſurface &
iſſe paſſer l'autre : comme il ſe remarque dant les
tangs & rivieres, ſur leſquelles nous voyons l'i-
age du Soleil par refléxion que les plongeurs &
oiſſons voyent par refraction. Le meſme arrive
ix goutes de pluye, dont celles qui ſont plus pro-
es de nous refléchiſſent bien partie des rayons
u Soleil du coſté du Soleil meſme, neantmoins
ns former d'Iris, pource que ces rayons refléchis
e rencontrent point d'autres goutes d'eau qui les
mpent : mais lors que partie de ces rayons qui
nt paſſé par les petits eſpaces qui ſont entre les
remieres goutes de pluye ſont refléchis par les
utres goutes plus éloignées de nous ; alors ces
ayons refléchis faiſans rencontre en leur chemin
es premieres goutes entre leſquelles ils avoient
aſſé, y ſont rompus à leur entrée & encor à leur
ortie, où ils font l'Iris : lequel par conſequent ſe
orme par refléxion & refraction : refléxion par
outes les goutes qui reçoiuent la lumiere la ren-
oyant vers la partie du Soleil : & refraction
e la meſme lumiere ainſi refléchie, lors qu'é-
ant portée vers cette partie du Soleil elle ren-
ontre ces autres goutes d'eau qui la rompent
oublement & luy donnent cette diuerſité de
couleurs, qui vient de la diuerſe reception de
a lumiere dans ces parties de l'eau plus den-

ſes ou plus rares. Mais pour bien expliquer la figure circulaire de l'Iris, qui n'eſt pas ſeulement telle en apparence, comme les tours quarrées qui nous paroiſſent de loin rondes, mais l'eſt en effet; il faut prendre vne poſition certaine du Soleil, à l'exemple de laquelle il ſera aiſé de juger des autres. Poſons donc que le Soleil eſt à l'horizon, & partant tous les rayons qu'il enuoye directement ſur les goutes de la pluye, tant celles qui ſont plus hautes, que celles qui ſont plus baſſes, ſont paralelles entr'eux & à l'horizon (car l'élevation de la nuë, tant grande ſoit elle, n'eſtant pas conſiderable à l'égard de la diſtance du Soleil à la terre, elle n'empeſche pas que tous ſes rayons ne ſoient toujours paralelles entr'eux) leſquels eſtants reflechis, comme il a eſté dit, la reflexion d'iceux ſera auſſi paralelle à l'horizon ou à peu pres: car nous ne conſiderons ici que celle qui ſe fait par le milieu de la goute, qui eſt la plus forte, a cauſe de ſa figure ronde: & cette reflexion eſtant receuë par la partie ſuperieure de quelque autre goute qu'elle trouve en ſon chemin, & y eſtant rompuë deux fois, ſçavoir en entrant & ſortant; les deux refractions jointes enſemble deſtournent le rayon d'environ 45. degrez: c'eſt à dire, que le rayon ainſi rompu deux fois fera avec la ligne paralelle à l'horizon vn angle de 45. degrez, s'abaiſſant de haut en bas & tombant en terre: là où rencontrant les yeux du ſpectateur, il faut voir le haut de l'Iris éleué d'cuirõ 45. degrez au deſſus de l'horizõ. Et pource que toutes les goutes font vne telle refractiõ que nous venõs de dire: tous ceux qui ſe trouveront entre le Soleil & les goutes de pluye verront l'Iris de meſme hauteur, c'eſt à dire de 45. degrez, quoi qu'en lieux differens: les vns dans les goutes plus baſſes; ſçauoir ceux qui ſont les plus proches de la nuë: les autres, ſçauoir ceux qui ſõt plus éloignez dãs les plus hautes goutes, parce qu'ils ſe voyent tous par des ray-

Digitized by Google

s paralelles entr'eux, & par cõſequent par angles aux. Or les goutes font refraction non ſeulement r leurs parties ſuperieures, mais encore par leurs ſtez & par le bas : d'où vient que celles qui ſont coſté du ſpectateur à droit ou à gauche éloignées us vn angle de 45. degrez, lui feroient voir leur fraction, & partant l'Iris à coſté ſous pareils angles : ce qui ſe faiſant de toutes parts à ntour de la ligne droite menée du Soleil par eil du ſpectateur, qui peut eſtre appelée l'axe l'Iris, il eſt neceſſaire que l'Iris paroiſſe tout rond à l'entour de cet axe : en ſorte que les outes qui ſeront élevées au deſſus de cet axe de 45. grez, feront le haut de l'Iris par la refraction leurs parties ſuperieures : celles qui ſeront à ſté du méme axe, auſſi éloignées de quarãte-cinq grez, feront les coſtez de l'Iris par refraction leurs parties qui ſont aux coſtez plus éloignez, ainſi de toutes les goutes qui ſeront à l'entour de axe ſous pareils angles de 45. degrez. quant aux tres goutes qui ſeront plus proches ou plus éloinées de l'axe & du ſpectateur, elles donneront l'Is à d'autres qui ne ſeront dans le meſme axe, ais plus proches ou plus éloignez de la nuë & ſiez en tel lieu que ces goutes paroiſſent éloignées l'axe ſous des angles auſſi de 45. degrez. Tellement qu'autant qu'il y a de ſpectateurs entre le Soil & la nuë, qui ne ſeront pas en vn meſme axe, tant il ſe faut imaginer d'axes à l'entour deſquels ront des arcs & des Iris differens. Or en cette oſitiõ horizõtale l'Iris paroiſt cõme vn demi cercle parfait, duquel le centre eſt à l'horizon au point ù l'axe aboutit. Mais quãd le Soleil eſt en vn autre oſitiõ, comme s'il eſt éleué de quelque nombre de egrez, toutefois moindre de quarante-cinq, alors axe de l'Iris venant du Soleil par l'œil de celui ui regarde, traverſe dans la terre, & ainſi le centre qui eſt tousjours au bout de l'axe eſt au deſſous

de l'horizon, & alors la portion de l'Iris que nous voyons eſt moindre qu'vn demi cercle : eſtant vrai qu'elle ne paroiſt jamais plus grande qu'vn demi cercle, comme a fort bien remarqué Ariſtote. Car puis que l'Iris eſt toujours moindre qu'vn demi cercle, tant que le Soleil eſt élevé ſur l'horizon, eſtant à l'horizon elle eſt demi cercle, mais le Soleil s'abaiſſant ſous l'horizon, il n'y a plus d'Iris, pource qu'il n'éclaire plus la nuë. D'où s'enſuit auſſi que dans l'Hiver il ſe forme rarement, à cauſe qu'en ce temps-là lors qu'il pleut, le ciel eſt tout nébuleux & couure les rayons du Soleil ; non plus qu'en Eſté & au Printemps, ſur le midi que le Soleil eſt élevé plus de 45. degrez, mais ſeulement le matin ou le ſoir.

Le 4. diſt, que ſi la définition que donne Ariſtote de l'Iris, eſt veritable, qui dit que c'eſt vne arc eſtoffé de diuerſes couleurs que la refléxion des rayons du Soleil fait paroiſtre ſur vne nuë cave & preſte à fondre en pluye, il ne faut point eſtre en peine de reconnoiſtre ſes cauſes matérielle, formelle & efficiente ; car il ne lui en a point attribué de final : ceſt l'Eſcriture qui lui en a aſſigné vne, à ſçavoir d'eſtre le ſigne moral de l'alliance entre Dieu & les hommes. L'on ne doute point de la premiere partie ; ſi ce n'eſt entre les aueugles, auſquels il n'y a que Dieu qui en puiſſe faire la démonſtration : mais bien des autres qui ſont fort obſcures. Pour en juger, il faut remarquer que la refléxion ſe fait à l'angle égal à celui de l'incidence : en ſorte qu'ayant éleué du poinct commun d'incidence & de refléxion vne ligne droite perpendiculaire coupera en deux également l'angle qui eſt compris par le rayon d'incidence & celui de refléxion. Ce qui n'eſt veritable ſinon lors que le rayon d'incidence ſe termine à vn corps fort vni & opaque, comme celui du miroir. D'où il s'infere que la nuë n'ayant pas cette égalité ou poliſſure, elle ne refléchira point

lumiere ni le rayon à angle égal, mais le diſ-
era & renvoyera ailleurs. Tellement qui ſi vne
rtie de la nuë qui eſt directement oppoſée au So-
l & eſt polie, refléchit directement le rayon, &
'vn autre qui luy ſera oppoſé obliquemẽt l'écarte
refléchiſſe ailleurs, cõme il eſt biẽ plus vraiſẽbla-
que de s'imaginer toûjours des nuës exactemẽt
ies, polies & égales, il appert qu'il ne ſe formera
int vne figure d'arc vniformément coloré, mais
n vn meſlange confus de couleurs. D'ailleurs, la
léxion ſi elle fait paroitre quelque choſe, c'eſt la
oſe meſme qui eſt oppoſée, & non vn autre. Or
-il que ce n'eſt pas le Soleil que nous voyons
ns la nuë, mais vn meſlange de couleurs, qui
ſt aucunement ſemblable au Soleil, voire meſ-
: n'en eſt pas la repreſentation imparfaite, com-
: ont voulu dire quelques vns. Car la refléxion
oit que l'on verroit le Soleil ou ſa repreſentation
parfait, non dans la nuë, mais auſſi loin par de
la nuë que l'objet, qui eſt le Soleil, eſt éloigné
la nuë, ou à la perpediculaire du Soleil: en vn
inct de la quelle vne ligne droite, tirée à l'œil,
a diviſée en deux parties égales au poinct de
ncidence du rayon ou de l'eſpece du Soleil. De
rte que l'on expliqueroit mieux Ariſtote ſi l'on
ſoit que ces couleurs apparoiſſent par l'illumina-
on, & que cette lumiere receuë diverſement &
n refléchis, fait la bigarure de cette belle mũan-
. Car ceux qui diſent que c'eſt la refraction ſe
ompent, en ce que la refraction fait ſeulement
anger de lieu à l'objet repreſenté par l'eſpece qui
t brizé par le rencontre du milieu d'inégale opa-
té, mais ne forme point de diuerſes couleurs,
lles que celles de l'Iris, qu'il me ſemble eſtre
us ſeur d'admirer comme beaucoup d'autres ou-
ages de Dieu, teſmoins irreprochables de ſa
iiſſance & de noſtre foibleſſe, que d'en rechercher
utilement les cauſes.

Le 5. dist, qu'il ne trouvoit point de demostration plus claire à trouver la façon en la quelle se ferme l'Iris, que l'experience d'vne phiole pleine d'eau, laquelle exposée au Soleil, sur quelque lieu solide, y represente les mesmes couleurs que celles de l'arc-en-ciel de sorte qu'il se fait aussi dans le Ciel, lors que les rayons du Soleil passent au trauers d'vne nuë aqueuse & diaphane comme est l'eau, lesquels viennent a estre reflechis de l'autre costé du Ciel par quelque nuë, dont l'espaisseur a quelque forme de solidité, & ainsi il ne suffit pas que cette nuë aqueuse soit interposée entre le Soleil & nostre veue: il faut qu'il se trouue vne autre nuë opposite assez dense pour refléchir ces rayons du Soleil: lequel estant caue suivant la figure du du Ciel, Imprime aussi la figure circulaire qui luy luit & donne le nom d'arc.

Le 6. dist que l'on peut prédire l'Iris quelque temps auant qu'il arriue, lors que le vent viét du costé où est le Soleil, qu'vne nue venant de cette part passe par dessus nous, & dõne de la pluie en passant. Car si en mesme temps le Soleil se découvre on verra l'Iris aussi-tost que la nue lui sera opposée, lequel Iris sera d'autant plus vif & coloré que la pluye qui aura tombé sur nostre teste aura esté grosse & que le Soleil sera clair: & parestra d'autant plus élevé que le Soleil sera abbaissé, mais si le Soleil est élevé de 45. degrez on ne verra point d'Iris: la refraction n'estãt pas lors propre pour le produire. S'il arriue apres la pluye, il signifie beau-temps, & le ciel se découure du costé d'où vient le vent. que si le vent vient de la partie opposée au Soleil, apportant vne nue & la pluye en mesme temps, le Soleil estant cependant découuert on verra l'Iris auant la pluye: laquelle on peut prédire deuoir tomber sur le lieu d'où on void l'Iris, pourueu que la nue puisse subsister encore quelque temps & qu'elle ne se résolue pas trop promptement toute en pluye au

Digitized by Google

ı où elle eſt veuë : car par tout où l'on void l'I-
, il y pleut.
ır le ſecond poinct, il fut dit, que l'œil & l'oreil-
ſtans les ſens par le moyen deſquels l'eſprit re-
t les eſpeces des choſes qu'il connoiſt : le pre-
:r eſt propre pour inventer; & la ſecõde appellée
ens de diſcipline, principalement pour appren-
. Ce qui ſe fait par la parole ou la voix vive : la-
lle, comme dit le prouerbe, eſt plus puiſſante que
maiſtres muets: pource qu'eſtant animée du ge-
& du mouuement des yeux, de la bouche, des
ins, & de tout le corps, elle fait beaucoup plus
mpreſſion ſur l'eſprit que non pas le ſtile mort
; liures: qui d'ailleurs eſtans des precepteurs qu'õ
peut interroger de ſes doutes, comme les viuãs,
lent beaucoup plus de difficultez en l'eſprit des
teurs qu'ils ne reſoluent. Car nos connoiſſances
>endans des eſpeces & des eſprits animaux, ceux-
ſuiuent le branle & le mouuement de la voix:
nt les tons pour cet effet eſtans ioyeux, triſtes,
ioureux, guerriers, ou furieux, ſelon les diuers ſu-
s qu'ils traittent, impriment dans l'ame des affe-
ons ſemblables, par l'eſtroite cõmunication qu'il
ı de l'air auec ces eſprits du corps auſſi aëriens &
>biles. Et puis que l'eſcriture n'eſt que le ſigne de
voix, comme celle-cy eſt l'interprete de la con-
>tion de l'eſprit, elle exprime beaucoup moins
ıfaitement la penſée de ſon autheur, que la voix
i eſt la parfaite image de ſa conception, appellée
rbe ou parole interne, comme la voix parole ex-
rne, qui eſtant l'original ſur lequel l'eſcriture eſt
ntretirée, repreſente auſſi beaucoup mieux cette
nception que ſa copie : veu que les exemplaires
generent touſiours d'autant plus qu'ils ſont eſloi-
ıez de leur prototype.
Le 2. diſt, que les diſcours eſcrits ſont mieux di-
:rez & ſe ſoutiennent mieux par leur propre poids,
ıe les paroles déguizées par leur cadance, geſtes &

autres fards qui corrompent la naïueté des choſes: d'où le Comédien qui conſola Demoſthéne & luy redonna l'enuie qu'il auoit perdüe de haranguer, luy fit confeſſer qu'vn meſme vers d'Homere eſtoit vn autre eſtant bien & mal prononcé: & les mauuais Poetes ne craignent rien tant ſinon que d'autres liſent leurs ouurages, le nom qu'ils leur donnent eux-meſmes les faiſant trouuer tous autres qu'ils ne ſont: tant s'en faut qu'il conſerue la naïueté aux choſes, ſur leſquelles auſſi la promptitude de la voix eſt à noſtre eſprit le temps d'y faire vne reflexion ſuffiſante. D'ailleurs, les liures flatent beaucoup moins, & ont des preceptes bien plus vniuerſels que la parole, qui biaize volontiers & n'eſſaye qu'à gagner la bien-veillance de ceux auſquels elle s'adreſſe. Particulierement pour les choſes morales les grãds ſont mieux inſtruits, voire repris plus naïuement de leurs fautes dans les liures, que par les diſcours qui ne leur diſent pas libremẽt la verité, chacũ craignãt les effets de la hayne qu'elle engendre, de laquelle les liures ne ſe ſoucient point. Or il n'y a aucune diſcipline plus difficile ny en laquelle il ſoit plus mal-aizé de ſe rendre parfait qu'en la Politique: laquelle eſtant la maiſtreſſe de toutes les autres, peut bien auſſi leur donner la loy. Et quand le chemin ſeroit plus long d'aprendre les autres ſciences par la voix, il ſeroit neanmoins le plus ſeur; voire il eſt preſque le ſeul dont nous reſſentons de l'vtilité; tous ceux qui ſont doctes ayans plus appris par la lecture & meditation des liures, que pour auoir entendu la viue voix de leurs maiſtres dans les eſcholes où il ſe trouue ſouuent plus de bruit que de fruit. Car la memoire des hommes eſtant labile ils ne recitent iamais les choſes ſi bien qu'ils les eſcriuent, & s'ils mettent des erreurs en auant, ou font quelques obmiſſions, ils ont honte de reconnoiſtre leurs fautes: qu'ils ſouſtiennent au contraire le plus ſouuent auec opiniâtreté; au lieu qu'on corrige volontiers vn eſ-

Digitized by Google

t, qu'on lit & relit, & que tel méme, ſuiuant le
ıſeil d'Horace, garde neuf ans & plus, auant que
ɔublier: bien loin de la parole qu'on dit auſſi-toſt
el le eſt penſée. C'eſt pourquoy voyant ſur le pa-
r ces beaux diſcours qui rauiſſoient tout le mon-
dans la chaire & dans le barreau; on a ſouuent
ute de les auoir admiré. Ce qui empéchoit poſſi-
Ciceron en ſa ieuneſſe de bailler à lire ſes orai-
ıs, autant ou plus que l'excuſe qu'il alleguoit que
ſtoit pour ſe reſeruer touſiours la liberté de ſe dé-
e. Y ayant donc plus à apprendre en vne choſe
eux digerée & plus exacte, & l'écriture eſtant
linairement telle, voire cette perfection eſtant re-
iſe aux définitions & demonſtrations qui ſeules
gendrent la ſcience; l'écriture qui les contient
aucoup mieux que la viue voix, eſt auſſi plus pro-
e aux diſciplines. Ce qui eſt tellement vray éſMa-
ematiques, qui ont ſeules merité le nom de diſci-
ines, que nul n'a iamais preſumé le pouuoir en-
gner ny conceuoir par la ſeule parole.

Le 3. diſt, que pource qu'vne bonne comparai-
n doit eſtre des choſes ſemblables: ſi nous com-
rons la viue voix auec l'eſcriture, il faut que ce
it à l'égard de deux choſes également parfai-
s en leur genre, comme vn diſcours exact &
e eſcriture de meſme. Il faut auſſi apporter
ux eſprits de méme trempe, qui employent vn
mps égal pour apprendre vne meſme choſe: au-
iel cas les circonſtances eſtans de meſme, il n'y a
ɔint de doute que la vive voix n'y ſoit plus propre
ıe l'écriture, qui n'eſt pas abſolument neceſſaire
ɔmme la voix, ſans laquelle cette là ne ſert de rien:
:luy qui lit ne pouuant rien comprendre s'il n'en a
:s-ja oüi parler. D'où vient qu'vn ſourd de nature
t incapable non ſeulement des ſciences, mais auſſi
: l'vſage de la raiſon, voire de la parole; là où au
ɔntraire il s'eſt veu des aueugles nais, & par con-
:quent qui n'auoient iamais leu, eſtre neantmoins

fort ſçauans. Et cette preéminence de la voix au deſſus de l'écriture paroiſt particulierement en ce que cette-cy ne ſe peut exprimer ſans la premiere. Ce qui donne vn juſte ſujet à pluſieurs de douter ſi les langues mortes, voire celles qui nous ſont les plus familieres, comme la Greque & la Latine ne ſont point peries en leur meilleure partie, qui eſt la prononciatiõ: tellemẽt que les Grecs & les Latins du tẽps de Demoſthene & de Ciceron ne nous entendroient poſſible non plus parlans Grec & Latin que ceux d'aujourd'huy: & cela étant ce ne ſeroit pas ſçauoir les choſes que de les ſçauoir ſeulement par liures, par leſquels auſſi iamais aucun n'appriſt les langues, mais ſeulement par la viue voix.

Le 4. diſt, que l'on ne pouuoit rien determiner d'abſolu en cette queſtion, ſa déciſion dépendant de la diuerſité des eſprits qui enſeignent & qui ſont enſeignez, & de celle des diſciplines qu'on veut apprendre. Car les humeurs prõptes & impatientes du trauail, tels que ſont volontiers les tẽperamens bilieux & ſanguins, s'accommodent bien mieux aux preceptes de la viue voix qu'à la lecture: laquelle au contraire plaiſt dauantage & eſt plus vtile aux mélancholiques & pituiteux qui ſe donnent plus de loiſir à faire les reflexiõs & meditations neceſſaires pour tirer quelque profit de la lecture. Et derechef, les diſciplines qui conſiſtent principalement en contẽplation, comme la Theologie, Phyſique, les pures Mathematiques, voir celles où eſt requiſe vne grande memoire, cõme l'Hiſtoire & le Droit, ont plus beſoin de lecture. Mais celles qui cõſiſtẽt en actiõ s'apprẽnẽt auſſi mieux par la parole, & tiennẽt plus de l'actiõ & le ſigniſiẽt mieux. Tel eſt l'art Oratoire, la pratique de la Medecine & du Droit, les mélãcholiques & arts factifs, qu'il eſt impoſſible d'apprẽdre par les liures, quoy qu'on s'y puiſſe rendre plus parfait par iceux.

Digitized by Google

CENT QVATORZIESME CONFERENCE

De la Voye lactée. 2. Quel eſt le plus puiſſant de l'Or ou du Fer.

CEtte voye de lait, eſt ainſi appellée pour ſa blancheur, dite improprement cercle oblique, uis qu'vn cercle coupant vne ſphere ne fait qu'vne gne en la ſurface extérieure d'icelle : là où cette oye a vne largeur, & par conſéquent ſe doit pluſoſt appeler ſuperficie que cercle. C'eſt vn grand eſace du ciel plus lumineux que le reſte, faiſant le our entier du ciel, & ayant partant comme les rands cercles 360. degrez de longueur : mais difere d'eux, en ce qu'il ne paſſe pas iuſtement par le entre du monde, duquel il s'éloigne quelque peu. l coupe le ciel en deux hemiſphéres, ſçauoir en ce emps ici faiſant l'vne des ſections ſur les derniers egrez du Taureau & le commancement des Gemeux, & l'autre qui lui eſt oppoſée ſur la fin du Scorion & le commancement du Sagittaire; auquel lieu l eſt plus eſtroit d'environ 2. degrez que vers les Gemeaux, où il a 2. degrez de largeur, laquelle eſt ifferente en pluſieurs endroits où elle fait les meſne ſinuoſitez que les fleuues, ſe reſſerrantou où

s'élargiſſant & ſe fourchãt en pluſieurs lieux, entr'autres vers le Cigne au delà du tropique de Cancer: faiſant deux rameaux, dont l'vn va finir auſſi toſt à l'Æquateur à coſté du Serpentaire; l'autre paſſant entre le Sagitaire & Scorpion par les pieds du Centaure à trauers la nauire d'Argos, où cette voye eſt fort large, va par la Licorne au deſſus de la teſte du Lion, juſqu'au pied des Gemeaux: d'où puis apres trauerſant les Bootes, Perſée & la Caſſiopée, elle reuient vers le Cigne. Et pour ne rien dire des fables des Poëtes, qui tiennent que ce fut le lait de Iunon allaitant Hercule qui ſe répandit par le Ciel lors qu'elle l'eut recõnu, ou que c'eſt cet eſpace du ciel que le chariot du Soleil bruſla par la mauuaiſe conduite de Phaëton: que c'eſt le lieu duquel Apollon combatit les Geans, ou par lequel il rebrouſſa chemin vers l'Orient, pour ne voir point le crime de Thyeſte: ou bien la route des Dieux pour aller au palais de Iupiter, la demeure des Heros, & le ſiege des vertus, le chemin des ames & telles autres fables. Ceux qui ont crû que cette lumiere & blancheur eſtoit celle des eſtoilles, dont le Soleil ne peut obſcurcir la ſplendeur, à cauſe de l'interpoſition de la terre durant la nuit, ſe ſont grandement rrompez. Car il n'y a point d'eſtoilles qui ne ſoient éclairées du Soleil, lequel eſtant cent ſoixante ſix fois plus grand que la terre, il ſe demontre en la Perſpective que lors qu'vn corps opaque eſt mis deuant vn corps lumineux plus grand que luy, les rayons du corps lumineux viennent enfin à s'vnir apres l'õbre qui eſtoit faite par le corps opaque, comme fait le Soleil dont les rayons ſe rejoignent & rencontrent de nouueau apres l'õbre de la terre, laquelle ne paſſe point la ſphére de Mercure bié loin de ſe porter iuſques dans le ciel eſtoillé pour empeſcher la lumiere du Soleil d'y paruenir: cette ſphére eſtãt éloignée de 2. mille octante & vn demi diamerre d'icelle, chacun deſquels fait 860. lieuës d'Alemagne. Ceux qui ont dit

lit que cét endroit estoit le lieu par où le feu é-taire transpiroit & se purgeoit de ses fuilgino-, ou bien vne sorte de feu plus dense & moins que le feu élementaire, ne sont non plus croya-que les autres, qui ont estimé que le Soleil autrefois fait son cours en cette voye lactée, me il fait à present dans le Zodiaque, dans le-neantmoins il ne laisse aucune trace d'embrase-: ou de lumiere. Moins encore Theophraste, qui que c'estoit la liaison & la soudure de deux he-heres, & qu'à l'endroit qu'ils sont vnis & sou-ensemble paroist cette clarté differente du reste Ciel; que i'estime n'estre rien autre chose qu'v-artie du Ciel plus dense, & par consequent plus ineuse que les autres: puis que le Ciel ayant vne iere radicale, plus ses parties sont denses & llées & plus elles sont lumineuses, comme il se l dans les étoilles qui sont les parties les plus ses du reste de leur orbe, qui ne se void point r sa rareté, & dans l'eau, dont vne partie con-sée par le froid reflechit la lumiere & paroist iche, le reste qui est en nature d'eau liquide de-rant transparent.

Le 2. dist, Qu'il ne trouuoit point d'opinion plus euse que celle d'Aristote, qui a soustenu que cet-oye lactée estoit vn meteore luisant non dans le , mais dans l'air, dans lequel il s'entretenoit par oyen des exhalaisons enuoyées en grande quan-de la terre, d'où elles estoient attirées & puis mmées par les étoilles qui sont en ces endroits. Car si cette voye de laict estoit de la nature des etes ou autres méteores luisans, elle ne pourroit ousiours subsister, mais seulement tant que sa ere dureroit; laquelle d'ailleurs seroit plus co-se en de certaines saisons qu'en d'autres, com-au Printemps & Automne, que durant les se-elles de l'Eté, ou les gelées de l'Hyuer qui ref-les pores de la terre, & n'auroit iamais vne

meſme poſition ny vne figure permanente, & non plus qu'vne denſité, rareté, largeur, & égalité de ſes parties, ſi conſtante que du coſté de la Caſſiopée cette voye paroiſt toûjours également biaiſante, & ainſi des autres endroits : quand bien la terre pourroit fournir vne ſi grande quantité de fumées pour l'entretien de ce cercle ſi ſpacieux, ce que ne permet pas la diſproportion de ce poinct du monde comparé à la vaſte étenduë de cette ceinture, laquelle eſt notoirement reconnuë dans le firmament. Car outre que la diuerſité des paralaxes feroit voir ce cercle de lait ſous differentes étoilles à ceux qui habiteroient en diuers lieux, s'il eſtoit dans l'air, comme il arriue aux cometes & autres impreſſions aëriennes; & neantmoins il ſe void toûjours en meſme lieu & égale diſtance des étoiles fixes, ſon mouuement propre d'Occident en Orient qui luy fait faire tous les cent ans vn degré, démontre qu'il eſt dans la huitiéme ſphere qui a ſon mouuement particulier ſemblable. Et les lunettes de Galilée, qui ont découuert pluſieurs étoilles en cette partie là, ſeruent de conuiction manifeſte pour montrer que cette voye n'eſt rien qu'vne quantité preſque innombrable de petites étoilles, leſquelles n'étans pas aſſez grandes pour pouuoir enuoyer leur lumiere chacune ſeparément iuſqu'à nous, elle ſe confond, & s'vniſſant enſemble, comme c'eſt le propre de toutes les qualitez & entr'autres de la lumiere de ſe joindre à vne autre lumiere, elle forme cette blacheur, qui eſt vne lumiere foible & imparfaite. Car il ne ſuffit pas qu'vn obiect ſoit lumineux, il faut qu'il ſoit grand & ample, ou à faute de cela qu'il ſoit proche de l'œil pour pouuoir eſtre veu : les aſtres auſſi-bien que tout le reſte des autres agens naturels ayans vne ſphere de leur actiuité, au delà de laquelle leur action n'eſt plus ſenſible : d'où vient que les planetes, & entr'eux la Lune, comme plus proche de

Digitized by Google

nous, paroiſſent plus grandes que les étoilles fixes, dont la diſtance fait que leurs rayons eſtans affoiblis ils ne peuuent venir iuſqu'à nous directement comme ceux des planettes, mais en tremblant & bluettant. Or bien que les Aſtrologues ne faſſent que de ſix ſortes d'étoilles fixes, ſelon leurs ſix diuerſes grandeurs; dont celles de la premiere ſont cent ſept fois plus grandes que la terre; & celles de la derniere & ſixiéme, dix-huit fois: neantmoins Tycho Brahé, Americ Veſpuce, & pluſieurs autres, en ont découuert encore de beaucoup moindres, & moins lumineuſes que ces dernieres. Auſſi ne ſont pas croyables ceux qui ont limité leur nombre à mille vingt-deux, que l'Eſcriture dit eſtre infiny & connu de Dieu ſeul, auquel le Prophete attribuë comme par vne prerogatiue, de les nombrer & les appeller par leur nom.

Le 4. diſt, qu'il y auoit de deux ſortes de voye de lait, l'vne dans l'air, & l'autre dans le Ciel. La premiere, de laquelle a ſeulement parlé Ariſtote, eſt vne lumiere produite par le moyen des exhalaiſons enflammées ou illuminées, comme dans les cometes, deſquels cette voye lactée ne differe point qu'à raiſon de ſa grande étenduë cauſée par la quantité de l'exhalaiſon, attirée par vn grand nombre d'étoilles qui ſont vers la Caſſiopée & les Poles, & vers leſquels les étoilles eſtans plus frequentes, & par conſequent attirans plus puiſſamment, cette voye eſt plus claire qu'és autres endroits. L'autre voye de lait eſt dans le Ciel, dont elle fait partie, le coupant comme les autres cercles également en deux; bien qu'elle ſoit plûtoſt vne zone ou eſpace qu'vn cercle, auſſi-bien que le Zodiaque auec lequel il conuient, en ce qu'il a largeur comme luy & qu'il eſt oblique à l'Equinoctial, ayant d'autres poles que ceux du monde; mais il differe en ce qu'il n'eſt pas ſi large, le Zodiaque ayant ſeize degrez, & luy pour l'ordinaire

huit à dix: car il n'eſt pas également large ny lumineux en toutes ſes parties : & ſon obliquité eſt beaucoup plus grande que celle du Zodiaque, qui ne s'éloigne par ſon milieu de l'Equinoctial que de 25. degrez & demy, & celuy-cy d'enuiron 36. degrez & demy, auſſi par le milieu vers le Septentrion, mais prés de 63. degrez vers le Midy. Son plus grand éloignement de l'Equinoctial vers le Septentrion eſt dãs le ſigne du Taureau, & vers le Midy dans le ſigne du Scorpion. Il differe auſſi de tous les grands cercles en ce qu'il change de poſition, ſuiuant le mouuemẽt propre des étoilles fixes, à cauſe qu'il eſt emporté par le mouuement du firmament dont il fait partie: tellemẽt qu'il ſe meut de deux mouuemens, ſçauoir de celuy du premier mobile d'Orient en Occident ſur les poles du monde, faiſant en vn iour vne reuolution entiere; & d'vn autre qui luy eſt propre d'Occident vers l'Orient, ſur les poles de l'Ecliptique, en autant de temps que le firmament: ce que ne font les autres cercles, leſquels ou ne ſe meuuent point du tout, comme l'horiſon & le meridien, ou ſe meuuent ſeulement au mouuement du premier mobile, comme l'Equinoctial, l'Ecliptique, les Tropiques & les Colures.

Sur le ſecond point il fut dit, que la terre produiſoit les metaux, afin de les employer à des vſages differens pour le commerce & la ſocieté des hommes: laquelle eſtant appuyée ſur l'eſperance ou la crainte, la recompenſe ou le chaſtiment, les deux plus puiſſans d'entre les metaux, le fer & l'or ſeruent de parfaits inſtrumens pour établir cette ſocieté: l'or que cét ancien appelloit le Soleil de la terre, eſtant l'aſtre qui donne le iour à noſtre eſperance & les douces influences de la recompenſe, & le fer par ſa couleur obſcure & liuide eſtant l'aſtre tenebreux de noſtre crainte & de la mort dont il eſt le plus commun organe. Mais comme la crainte eſt plus forte ſans comparaiſon que l'eſperance: puis que

Digitized by Google

l'vne tend à la conſeruation de l'eſtre, l'autre ſeulement au bien eſtre ; le fer, inſtrument de la terreur, doit auſſi auoir des effets plus puiſſans que l'or, qui n'eſt que l'objet de l'eſperance. Auſſi les Iuriſconſultes ont releué ceux que la iuſte apprehenſion du fer pouuoit auoir contraints à quelque choſe, comme eſtant la plus grande violence du monde, mais non pas ceux que le deſir de l'or ou l'eſperance du gain auoit engagé en quelque affaire. Et de fait, toutes les puiſſances de la terre ne ſe meſurent qu'à la pointe de l'épée: les armes & le fer ſemblent eſtre le partage des Rois & de toute la Nobleſſe, comme l'or celuy des marchands & du peuple, duquel tous les Souuerains ſçauent bien tirer quand il en eſt temps. Auſſi comme l'or a beſoin du fer non ſeulement pour l'aller foüiller dans les creux de la terre & l'en tirer, mais auſſi pour le défendre & cõſeruer, marque de ſa foibleſſe : il ſe peut dire la proye de celuy qui ſçait mieux manier le fer. Et Solon eut raiſon de mépriſer la vanité de Crœſus, qui faiſoit parade de ſes richeſſes comme de ſa plus grande puiſſance: luy prédiſant qu'elles ſeroient le butin de celuy qui auroit le fer plus tranchant que luy. [Et Philippe de Macedoine en marchandant les places à la charge d'vn mulet d'or, n'en conquit iamais tant que ſon fils de Royaumes entiers à la pointe de l'épée. Mais quelle puiſſance peut-on donner à l'vſage de l'or ? Luy qui affoiblit ceux qui le poſſedent, & qui énerue leurs forces. Comme il ſe void és Lacedemoniens qui ont eſté maiſtres de la Grece lors que le fer leur eſtoit ſeul en vſage, & qui ſe ſont corõpus par l'or qu'y apporta Lyſander. De ſorte que le Capitaine dans Tacite auoit raiſon de croire les Gaulois de ſon temps foibles en guerre, pource qu'ils eſtoient riches. Car ce qu'on dit communement que l'or eſt le nerf de la guerre, eſt bien veritable, pour ce qui eſt de pouuoir leuer beaucoup de gens & les entretenir, mais non pas pour faire de

grandes executions & entrepriſes : les ſoldats mercenaires & les ames venales eſtans ordinairement lâches & mal affectionnées, ou s'ils font quelque effet, il eſt de peu de durée & forcé ; ne continuent qu'autant que l'or dure. Le fer au contraire ſe ſouſtient de ſoy-meſme & par ſa puiſſance. Chacun craint de heurter ceux qui n'ont que du fer à leur coſté, n'y ayant rien à gagner auec eux, mais bien à perdre. Car d'vſer de l'or pour repouſſer les ennemis & les détourner ailleurs, l'experience a toûjours fait voir que c'eſt vn remede fort dangereux : dautant qu'outre la honte qu'il y a de ſe rendre comme tributaires, on ne les chaſſe iamais ſi loin qu'ils ne retournent bien-toſt, plus irritez de la conuoitiſe de cét or qu'ils n'eſtoient auparauant de l'honneur de la victoire. Enfin, puis que les hommes cedent plûtoſt à la violence qu'à la douceur, le fer qui contraint & qui force, eſt beaucoup plus puiſſant que l'or qui perſuade, mais principalement en guerre, où les plus beaux & les plus genereux exploits ſe font par vne force ouuerte, & non par ſurpriſes & trahiſons : celuy-là n'eſtant pas proprement vaincu qui l'a voulu eſtre ; tels que ſont ceux qui ſe ſont laiſſez corrompre : mais vne victoire emportée de haute lutte & de viue force, fait ordinairement perdre aux ennemis l'enuie du retour.

Le 2. diſt, que la fin de la guerre eſtant la victoire, il n'importe pas par quels moyens on paruienne à cette fin, entre leſquels les plus faciles & moins ſanglans ſont ceux qui ſe font par ruſes & ſurpriſes : leſquels d'ailleurs eſtans des effets d'eſprit & de prudence, ſemblent eſtre plus propres à l'homme que la viue force dont les beſtes ont l'auantage par deſſus nous, & qui eſt ſouuent accompagnée d injuſtice : les parties eſtans ordinairement inégales & mal faites. De ſorte que l'or auec lequel

e forgent toutes les intelligences ſecrettes ſemble emporter autant au deſſus du fer, comme les ruſes en guerre ſont plus puiſſantes que la force ouuerte. Auſſi l'or fait-il peu de bruit & beaucoup d'effet : au contraire du fer qui matte & affoiblit ſouuent également les deux partis. Enfin, la victoire pour laquelle ſe fait la guerre, ne ſe peut appeller telle que lors qu'elle eſt entiere. Or le fer aſſujettit bien les corps, mais non pas les cœurs : au lieu que l'or gagne le corps & l'eſprit tout enſemble.

Le 3. diſt, que l'or & le fer ſe peuuent conſiderer ou ſimplement comme metaux, ou comme inſtrumens de la vie ciuile. En la 1. façon, l'or ayant vne nature beaucoup plus parfaite, il a auſſi plus de puiſſance que le fer, le plus imparfait & terreſtre de tous, outre la ductilité qui le rend plus capable d'extenſion qu'aucune autre, qui eſt vn témoignage de ſa perfection : ayant cette autre proprieté commune auec la lumiere, que comme elle ne ſe peut voir ſans lumiere, l'or ne peut eſtre bien peint que par l'or meſme. que s'ils ſont conſiderez comme des moyens & inſtrumens deſtinez à l'vſage de la vie, qui eſt la plus noble fin à laquelle ils puiſſent eſtre employez, l'or aura toûjours l'auantage par deſſus le fer : puis que non ſeulement l'or potable ſi l'on en croid les Chymiſtes, s'employe vtilement pour la ſanté du corps humain & pour étendre les bornes de la vie : mais auſſi ſert de bien à la ſocieté de la vie ciuile, qui ne peut ſubſiſter ſans le commerce, & celuy-cy ſans la monnoye, dont la plus propre & plus facile eſt celle de l'or, lequel en petit volume contient la valeur de toutes les autres eſpeces de plus bas alloy. Ce qui eſt cauſe que le peuple en fait d'ordinaire croire le prix au delà de l'éualuation qui en eſt faite par le Prince. C'eſt auſſi la raiſon pourquoy l'or eſt autant deſiré de tout le monde comme le fer eſt en horreur : y ayant bien vn nombre infiny de

professions & d'emplois differens, mais qui buttent tous à la jouïssance de cét or, qui semble estre la derniere fin de toutes les actions humaines dans cette vie, quelque déguisement que les hommes y apportent, sous pretexte de l'honneur ou de la vertu, dont le lustre mesme reçoit de l'éclat par celuy de l'or, employé pour cét effet à couronner les testes des Monarques, & à rendre le culte diuin plus majestueux.

Le 4. dist, que comme le fer est employé en marteaux & enclumes, entre lesquels on fait prendre à l'or telle forme qu'on veut : ainsi, le fer est par tout ailleurs le maistre de l'or, & par consequent le plus puissant en paix & en guerre, puis qu'en la premiere les grilles, les clefs & les coffres de fer seruent à garder l'or, & l'épée en guerre à le défendre. Car l'or ne sert qu'à concilier de l'enuie à ceux qui le possedent, & faire naistre vn desir de l'auoir à ceux qui n'en ont point. C'est auec le fer que les Romains se rendirent maistres de l'or des autres Nations, & que les Portugais ont conquis celuy du Perou: comme les Suisses auec leur fer vainquirent le Duc de Bourgogne : l'Histoire remarquant qu'ils n'auoient pas en tout leur bien la valeur de l'or dont les Bourguignons auoient enrichy le frein de leurs cheuaux.

Le 5. dist, que la fin n'estant pas seulement plus noble, mais aussi plus puissante que ses moyens : & le fer estant ordinairement employé pour acquerir de l'or ; celle-cy l'emporte au dessus de l'autre: aussi est-il vniuersellement reconnu d'vn chacun pour le nerf de la guerre, seruant à leuer & soudoyer des hommes, & à faire rouler le canon & tout son attirail. C'est par l'or que l'on gagne les espions, sans l'auis desquels tout le fer & toutes les forces seroient souuent inutiles. De sorte que le fer empruntant sa puissance de l'or, par la maxime de Philosophie, a beaucoup plus de puissance que luy.

Digitized by Google

CENT QVINZIESME CONFERENCE

De la cauſe des Vapeurs : 2. Quelle eſt la moins blâmable, la temerité ou la coüardiſe.

E premier diſt : La cauſe materielle des va-peurs eſt l'humidité aqueuſe : ſon efficiente, la leur externe ; la formelle, la rarefraction : la fi-e, eſt diuerſe ſelon les differentes intentions de nature : mais communement, l'éleuation d'vn ps aqueux, lequel demeurant en ſa premiere iſiſtance peſeroit plus que l'air, & par conſe-nt ne ſe pourroit porter aux lieux plus éleuez ſon tranſport eſt requis pour la generation mixtes, qui ne ſe peut faire ſans le change-nt des Elemens, les vns en la place, voire en la ure des autres. Ainſi, les roſes miſes dans l'alem-n'évaporeroient rien, ſi elles eſtoient priuées toute humidité, comme il ſe void en leur marc ſeché : ny quelque humidité qui fuſt en elles, ſi s n'eſtoient échauffées : & cette humidité ra-ée s'éleue notoirement auant qu'elle deſcende, nt derechef condenſée en l'eau dont leur marc oit imbu auant qu'il euſt eſté ſeparé par la leur : laquelle partant eſt la plus certaine cauſe vapeurs.

Digitized by Google

Le 2. dist, qu'il y a des vapeurs chaudes & seches : comme il se void non seulement en la fumée qui exhale de la poix boüillante & autres corps huileux enflamez : mais aussi aux vapeurs qui sortent de la terre & lesquelles ne s'enflammeroient pas, aucunes en sa surface, d'autres en la moyenne region de l'air, & d'autres par delà la plus haute & iusques dans les Cieux, si elles estoient seulement de la nature de l'eau qui éteint le feu au lieu de le conceuoir : comme derechef les pluye, gresle, neige, rosée & autres meteores aqueux & qui ne peuuent brûler, montrent que toutes les vapeurs, dont il faut qu'elles ayent esté engendrées, ne sont pas chaudes & seches. D'où ie conclus que comme la matiere des vapeurs est diuerse, leurs autres causes sont toutes differentes, principalement l'efficiente. Car autre est le degré de chaleur qui fait éuaporer l'eau, autre celuy qui fait exhaler l'huile : puis qu'vn grand verre d'eau s'éuapore plûtost que plein vne petite cuillere d'huile. Ce que pratiquent les Chimistes, se seruans d'vn petit feu, ou mesme du Soleil pour distiler leurs eaux, & augmentans le feu pour tirer les huiles. Les autres causes ne sont pas moins diuerses ; puis que les vapeurs des corps chauds & secs sont plus grossieres & terrestres : celles au contraire qui viennent de l'eau la plus simple, sont les plus subtiles : les aqueuses sont pour arroser, les vnctueuses pour engraisser la terre.

Le 3. dist, Qu'il n'est pas croyable que la chaleur soit la cause efficiente des vapeurs : puis qu'elles sont plus grandes en Hyuer qu'en Esté & dans les climats moins chauds, qu'en ceux où la chaleur domine, qui en sont exempts : comme il se void en Egypte & autres lieux, où il ne pleut point. Car de dire qu'il ne s'y fait point de vapeurs, pource qu'à mesure que la chaleur du Soleil les éleue, la mesme chaleur les dissipe : c'est toûjours dire que la chaleur est contraire aux vapeurs, puis qu'elle les resout,

Digitized by Google

& ne permet pas qu'elles s'aſſemblent en vn corps.

Le 4. diſt, que pour y auoir plus de vapeurs és ſaiſons & regions froides, il ne s'enſuit pas qu'elles ne ſoient produites par la chaleur, veu que cette chaleur qui pouſſe les vapeurs en haut n'eſt pas celle des rayons du Soleil, mais du dedans de la terre, laquelle chacun reconnoiſt eſtre d'autant plus chaude l'Hyuer en ſon centre, que ſa ſurface eſt froide: où la matiere de ces vapeurs venant à eſtre repercutée par le froid de l'air, elle ſe condenſe & y reçoit ſa forme. Au contraire, en Eſté la terre eſtant froide au dedans, elle ne fait rien exhaler: & s'il en ſort quelque choſe, il n'eſt point reüny, mais diſſipé par le chaud de l'air exterieur.

Le 5. diſt, La recherche bien faite de la cauſe des vapeurs n'éleue pas moins de nuages & d'obſcuritez dans les eſprits de l'homme que leur veritable cauſe en produit dans l'air. Car de leur aſſigner ſimplement le Soleil, dont le chaleur penetrant interieurement la terre, ou l'échauffant exterieurement pouſſe ou attire à ſoy les parties plus ſubtiles de la terre & de l'eau: cela repugne à l'experience qui nous fait voir & ſentir plus de pluyes, de broüillards & de vents, & plus violens en Hyuer que la chaleur du Soleil eſt plus foible, que non pas en Eſté, lors que ſes rayons ſont plus perpendiculaires, demeurans plus long-temps ſur noſtre horizon, ſa chaleur en eſt plus actiue: & comme elle deuroit penetrer plus auant dans la terre, & du centre ou ſurface d'icelle attirer plus grande quantité de vapeurs: & c'eſt neantmoins tout le contraire. D'où s'enſuit que le Soleil n'a pas cette faculté attractiue des vapeurs qu'on luy attribuë. Comme auſſi la froideur & ſechereſſe de la terre ne ſont aucunement propres à la production d'aucunes ſubſtances humides, telles que ſont la vapeur & l'exhalaiſon: & cette derniere eſtant plus ſubtile, & comme telle auſſi plus mobile,

ainſi qu'il ſe void dans les tremblemens de terres, les vents & les orages qui font beaucoup plus de violence que les pluyes, les brouillards ou la roſée, elle ne peut eſtre engendrée de la terre beaucoup plus groſſiere que l'eau, laquelle on veut eſtre la cauſe materielle de la vapeur : autrement chaque choſe tenant de ſon principe, & l'exhalaiſon eſtant terreſtre deuroit eſtre plus groſſiere que la vapeur extraite de l'eau, ce qui n'eſt point. Reſte donc que la cauſe de ces vapeurs ſoit interieure à la terre par ſa chaleur naturelle, laquelle s'augmentant au dedans par la froideur de l'air qui l'enuironne, ou s'exhalant par ſes pores entr'ouuerts par la chaleur de l'air, fait la diuerſité des meteores. Et cette chaleur interieure de la terre paroiſt en ce que l'Hyuer les ſources viues fument, les caues & lieux ſous-terrains ſont chauds : la mer meſme, qu'on dit fournir la principale matiere à ces vapeurs, eſt reconnuë plus chaude en ſon fond où les poiſſons ſe retirent pour ce ſujet, voire l'eſt en ſa ſubſtance, comme montrent ſon ſel, ſon amertume & ſon mouuement cauſe de chaleur : c'eſt pourquoy il eſt appellé des Latins *æſtus*. Et comme dans le corps de l'homme ou des autres animaux les vapeurs tranſpirées par les pores ouuerts par la chaleur, font quelquefois les ſueurs : ces paſſages eſtans d'autrefois bouchez par la froideur de l'air exterieur; leurs plus ſubtiles parties repercutées ſe reſoluent en vents, les plus groſſieres & humides ſont éleuées iuſques au cerueau, le Ciel de l'homme : par la froideur duquel eſtans condenſées elles retombent ſur les autres parties où elles produiſent les defluxions. Ainſi, dans le monde qui comme nous eſt compoſé de parties ſolides, qui ſont la terre & les pierres : fluides, qui ſont les eaux : & rapides, qui ſont les plus ſubtiles & tenuës parties de cette maſſe : lors que ces parties rapides viennent à eſtre chargées &

Digitized by Google

empraintes des autres plus grossieres, elles les emportent auec elles en haut, où elles viennent à estre accompagnées des autres causes naturelles du froid & du chaud qui les condense ou rarefie, & redoublent leur impetuositée par la rencontre qu'elles font en leur chemin de quelque obstacle: ces esprits ne pouuans estre captiuez, pource que c'est leur propre de vaguer librement par tout le monde. Les qualitez élementaires se trouuent donc bien jointes à ces vapeurs & exhalaisons: mais n'en sont non plus la cause que de nos esprits animaux, vitaux ou naturels qui n'en sont pas aussi destituez.

Le 6. dist, que la cause generale des vapeurs est le Ciel, lequel par son mouuement, sa lumiere & ses influences échauffant & penetrant les Elements, les subtilise & en extrait les plus pures parties: comme il se void dans la mer, dont la salure ne vient sinon de ce que le Soleil ayant attiré à soy ses plus legeres & douces parties, les plus grossieres & ameres demeurent en la surface: le chaud & le froid rarefie & condense les autres, & par cette reciprocation, s'entretient l'harmonieuse proportion des quatre Elemens; tantost temperans l'excessiue secheresse de la terre par vne agreable rosée, ou par des pluyes feondes: tantost corrigeans la trop grande humidité, & l'impureté de l'air par les vents ou les impressions ignées, dont quelques vnes seruent aussi à l'ornement du monde, & à l'instruction des hommes. Et comme ces vapeurs sont pour le bien commun de l'vniuers, dans lequel elles entretiennent les generations, pour la conseruation des Elemens, que par le moyẽ elles purgent de leurs immondices, aussi contribuent ils tous à leur matiere. Le fer forme la plus part des impressions lumineuses & ignées; l'air rarefié fournit de matiere aux vents, comme il se void dans l'Eolipyle: luy mesme condensé, se resout en pluye. Mais sur tout l'eau & la terre, les plus grossiers des Elemens & comme tels plus sujets aux

impreſſions des agens externes, envoyent continuellement de leur ſein des fumées, leſquelles ſe remarquent toujours en la ſurface de leur globe terreſtre, meſme aux plus clairs & ſerains iours de l'année, & forment la diuerſité des parallaxes. Ces fumées ſont ſéches ou humides. Les ſeches ſortent de la terre, & s'appellent exhalaiſons : les humides, qui ſont les vapeurs, viennent de l'eau ; toutes deux neantmoins ont vne chaleur, mais eſtrangere, laquelle leur vient ou des feux ſouſterrains, ou de la chaleur du Ciel, ou du meſlange du feu. La vapeur eſt moins chaude, que l'exhalaiſon, parce que la chaleur qui eſt dans la vapeur eſt emouſſée par l'humidité aqueuſe dont elle eſt emprainte ; là où la chaleur de l'exhalaiſon eſt aiguiſée par ſa ſechereſſe : laquelle toutefois doit eſtre quelque peu aſſaiſonnée d'humidité oleagineuſe, qui eſt la ſeule paſture, & le ſujet dans lequel reſide la chaleur, laquelle n'a point de priſe ſur les corps entierement ſecz, comme il ſe void dans les cendres : leſquelles eſtans deſtituées de toute humidité vnctueuſe demeurent incorruptibles parmy les flames, & n'évaporẽt rien. Mais qu'elle ſoit la cauſe de ces vapeurs elles ne ſont pas ſeulemẽt plus ſubtiles tandis qu'elles ſõt en cette cõſiſtãce: mais auſſi eſtãs retournées en leur premiere nature. Ainſi la roſée eſt vn diſſoluãt plus puiſſãt & penetre beaucoup plus que l'eau commune; ce qui a fait croire à quelques-vns que c'eſtoit vn effet du ſel nitre dont la terre abonde.

Sur le ſecond point il fut dit. La valeur eſt vne vertu ſi releuée par deſſus le commun des autres, & tellement en admiration à tous les hommes, que c'eſt elle ſeule qui a fait deïfier ces Heros de l'antiquité. Car la nature de l'homme luy ayant donné avec la naiſſance le deſir de la conſeruation de ſon eſtre : la vertu qui le détache de cette commune foibleſſe, & luy fait meſpriſer l'apprehenſion des dangers qui le peuuent

perdre, eſt ſans doute la plus eminente de toutes les autres vertus morales qui ne ſeruent que d'ornement à cét eſtre. Mais, comme toute vertu conſiſtant en vne mediocrité ou milieu, eſt accompagnée de ſes deux extremitez vicieuſes l'excez ou le defaut, celle-cy eſt auſſi poſée entre deux vices qui ſe peuuent dire également blâmables, puis qu'entre les deux extremes & le milieu la diſtance eſt égale, (autrement il ne ſeroit plus milieu, c'eſt à lire plus de vertu) & qu'vn point dans lequel conſiſte cette vertu n'a point d'eſtenduë. Et bien qu'il ſemble que la temerité, qui ſouuent emprunte le maſque de la generoſité & valeur, approche dauantage d'elle que ne fait la poltronnerie : puiſque n'eſtant qu'vn excez de valeur, il eſt plus aiſé de la reduire à la mediocrité que l'autre qui n'en participe point: comme les maladies qui naiſſent de replexion & d'abondance ſont plus faciles à guerir que celles qui viennēt d'inanition & defaut. Neantmoins parlant abſolument, la coüardiſe n'eſt pas ſi vicieuſe que la temerité : car ſi l'vne a quelque fauſſe apparence de valeur, l'autre tient beaucoup de la prudence & de la ſageſſe, qui ſont la regle & l'aſſaiſonement de toutes les vertus. Auſſi voyons-nous que la pluſpart des ſages & prudens ſont vn peu poltrons; voit que la connoiſſance qu'ils ont des choſes les rende naturellement circonſpects, ſoit qu'ils appreendent plus viuement les douteux évenemens de la fortune dont ils ont ſouuent éprouué l'aueuglement & l'inconſtance, qu'ils ſçauent en vouloir plus ordinairement aux gens de merite qu'à ceux du commun : ſoit qu'ils craignent d'autant plus puiſſamment l'aneantiſſement de leur eſtre qu'il eſt de plus grand prix que celuy des autres : bien que cette terreur ſoit commune à tous les animaux, & qu'elle ait vn fondement en la nature qui nous y porte de ſoy-meſme, elle eſt plus excuſable que la rage de la temerité, le vice ordinaire des fous & des furieux, directement repugnant aux ſentimens

naturels. que ſi nous les conſiderons dans la politique, bien que l'vne & l'autre ſoient puniſſables: toutefois la coüardiſe l'a beaucoup moins eſté, & plus ſouuent excuſée, comme en Demoſthene, quelquesfois meſme recompenſée, comme en ce Conſul Romain à qui le Senat rendit graces publiques de ce qu'il s'en eſtoit fuy en la défaite de Cannes. Où au contraire la temerité du jeune Manilius, bien qu'elle luy euſt heureuſement reuſſi, fut capitalement punie par ſon propre pere.

Le 2. diſt, qu'il ne falloit pas comparer la coüardiſe & la temerité enſemble pour iuger quelle eſt la plus vicieuſe des deux, puiſque d'vn coſté le temeraire comparé au poltron paroiſt courageux, & de l'autre le poltron paroiſt prudent & auiſé. Mais il les faut conferer auec la valeur: de laquelle celle dss deux qui participera le moins, ſera la plus vicieuſe. Cette valeur a deux parties, entreprendre & ſouſtenir: Le temeraire eſt hardy dans l'entrepriſe; mais il lâche le pied en l'occaſion. Le poltron ne fait ny l'vn ny l'autre. Il n'oſe rien entreprendre ny ſouſtenir, & ainſi eſt plus éloigné de la vraye force que le temeraire: & bien que l'vn & l'autre ſemblent eſtre entierement oppoſez, neantmoins ſouuent le temeraire deuient timide: & la neceſſité ou le deſeſpoir rendent quelquefois hardis les plus poltrons.

Le 3. diſt, que s'il eſt vray, comme diſent les Stoïques, que la nature ſoit la plus certaine guide qu'on puiſſe ſuiure dans toutes nos actions, & que bien viure & ſelon la vertu, ſoit viure conformément à la nature: la temerité qui bat en ruine les ſentimens de cette nature, laquelle ne recherche rien tant que ſa conſeruation, ſemble eſtre beaucoup plus vicieuſe que la coüardiſe, laquelle ne peche point ſinon en ce qu'elle eſt trop indulgente, & qu'elle donne trop aux ſentimens naturels, eſtimant plus ſa conſeruation que tous les honneurs in-

Digitized by Google

uentez par les hommes pour s'entr'inciter au mépris de la mort, & des moyens qui y menent.

Le 4. dist. Comme la droite raison est la marque de la prudence, l'équité l'est de la Iustice, & la moderation de la temperance : ainsi la fermeté & constance de l'esprit à entreprendre & soustenir, est signe de la force & du courage, qui est vne vertu residente en l'appetit irascible : laquelle modere la crainte & la temerité, & consiste principalement à ne craindre point les dangers plus qu'il ne faut, & entr'autres, ceux de la guerre, ou qui arriuent à l'impourueu. Car il y a deux sortes de choses qui peuuent donner de la crainte : les vnes sont au dessus de nous ; & ineuitables : comme les tempestes, les foudres & tremblemens de terres que l'on peut & doit apprehender quelquesfois à moins que d'estre insensible ou insensé : les autres sont ordinaires, se peuuent surmonter, & ne doiuent point estre craints par les courageux : ausquels trois sortes de gens sont contraires : à sçauoir les furieux qui ne craignent rien du tout : les temeraires, qui en tiennent fort, se iettans inconsiderément en tous les dangers : & les poltrons, qui ne s'y hazardent iamais. Ceux cy tremblent deuant le peril & dans iceluy : ceux-là semblent d'abord auoir du cœur, mais lors que le danger paroist, ils commancent à trembler & saigner du nez : là où celuy qui est veritablement courageux n'entreprend inconsiderément rien de perilleux, ains l'éuite tant qu'il le peut faire honnestement ; mais lors qu'il y est vne fois engagé, il y perd la vie s'il n'en peut sortir à son honneur. Et bien que cette vertu soit estimée generalement de tous les hommes, pource qu'elle est la plus vtile à la defense des Estats, & qu'elle a plus d'éclat & d'apparence qu'aucune autre, elle est toutesfois la moins connuë : comme aussi la plus rare de toutes : n'y en ayant gueres ausquels cette vertu soit détachée de tout interest du gain ou de la vanité, & exempte de cholere, de crainte d'infamie, de hon-

Digitized by Google

te, de contrainte & de toute autre consideration que de celle de la vertu & honnesteté, laquelle seule toutesfois donne le nom & le prix à toutes les actions vertueuses : les autres n'étans que fardées d'vne simple apparence exterieure. Telle est la temerité qui passe parmy le vulgaire pour la vraye valeur, bien qu'elle en soit beaucoup plus éloignée, que la coüardise : laquelle estant fille de la connoissance & de la prudence, comme de la temerité l'est de l'ignorance & brutalité, souuent de la vanité, la coüardise semble approcher de plus pres cette vertu que la temerité, d'ailleurs incompatible auec toutes les autres vertus, puis qu'elle manque de prudence, laquelle seule les fait estre ce qu'elles sont ; au contraire la coüardise estant toûjours circonspecte & fournie de cette prudence, elle a la clef de toutes les autres vertus.

Le 5. dist. qu'il est impossible de dire lequel est le plus à blâmer de ces deux vices, puis qu'ils sont également opposez à leur vertu moyenne, quelque fausse apparence du contraire qu'ait la temerité. Mais que la loüange & le blâme des hommes procedans ordinairement, bien qu'injustement, du succez : c'est aussi luy qui fait approuuer & reprouuer nos actions. De sorte qu'vne mesme action sera estimée courageuse & loüée comme telle en vn jeune & estourdy Capitaine qui aura remporté auantage sur les ennemis, estant chose rare qu'on punisse la temerité qui aura produit de bons effets : & derechef appellée temeraire au mesme s'il vient à étre vaincu. Voire les hommes estiment & admirent d'autant plus ce qu'ils attendoient le moins, comme le plus éloigné de la raison, sans laquelle le vertueux ne fait rien. Ce qui luy apprend à se contenter de soy mesme, sans faire capital du blâme & de la loüange qui ne sont pas des parties integrantes de la vertu ; mais seulement seruent à son ornement, comme nos cheueux & nos ongles.

Digitized by Google

CENT SEIZIESME CONFERENCE

ſçel eſt le climat le plus propre pour la longue vie.

(La Seconde queſtion a eſté remiſe à la huictaine: & reſolu, pour pluſieurs raiſons, qu'il ne ſeroit plus traitté qu'vne queſtion à chaque Conference : le reſte demeurant à l'ordinaire.)

LA Source qu'entre tous les phénomenes ou apparences qui ſont cauſées par les corps celeſtes, la diuerſité des iours artificiels eſt le plus ſenſible & connu des ignorans : les Aſtronomes s'en ſeruent pour diſtinguer les diuerſes demeures des hommes. Cette diuerſité de iours dépend de deux cauſes, dont la premiere eſt l'obliquité de l'Ecliptique à l'Æquateur : l'autre eſt l'inclination de l'horizon ou de la ſphere vers ce meſme Æquateur. Or l'obliquité de l'Ecliptique fait les paralleles annes ; qui ſont des cercles paralleles à l'equinoctial, deſcrits par le Soleil lors qu'il eſt emporté à l'entour de la terre par le mouuement du premier mobile ; dont le nombre eſt égal à celuy des iours compris en la demie année : & l'obliquité de l'horizon eſt cauſe de ce que ces paralleles ſont coupez par luy inégalement. Autrement, ſi ces paralleles n'étoient differens de l'Æquateur (ou quoy que ſoyent) s'ils étoient coupez également par l'horizon, comme il arriue en la ſphere droite; l'horizon qui eſt vn grãd cercle paſſãt par les poles de ces paralleles ſõt les mémes que ceux du mõde, les iours ſeroiẽt

alors égaux, & les nuits égales : tellement que là où la ſphere n'eſt point inclinée, comme en celle qui eſt droite, non plus qu'en la parallele, il n'y a point d'inégalité de iours, ny par conſequent de climat, ainſi appellé de ſon inclination, mais ſeulement en la ſphere oblique. Il ſe définit vn eſpace de terre, compris entre 2. cercles paralleles à l'Æquateur, dans lequel il y a changement d'vne demie he. és plus grands iours de l'année. Il fait tout le circuit du globe terreſtre d'Orient en Occident de la meſme façon que la zone de laquelle il ne differe point, ſi non que la zone a plus de largeur que le climat : d'où vient qu'il y a pluſieurs climats dans vne meſme zone. Les anciens ayans égard ſeulement aux terres qu'ils croyoient étre habitées, n'ont fait que 7. climats, qu'ils n'eſtendoient point par delà les lieux où les plus grands iours ſont de 16. heur. & qu'ils ont dénommé des lieux les plus remarquables par où ils les faiſoient paſſer : comme le premier climat Septentrional s'appelloit par Meroe, lequel ils commançoient à 12. degrez 43. minutes de l'equinoxial, où les plus grands iours de l'an ſont de 12. heu. 3. quarts, qui eſt à preſent la fin de noſtre 1. climat, & le commancement du 2. Ce 1. climat paſſe par Malaca, ville des Indes Orientales, & commance à 4. degrez 18. minutes. Son milieu, auquel ſe content tous les climats a 8. d. 34. m. & ſa fin, a 12. d. 43. m. Les autres 6. climats des anciens paſſoient par Siene, Alexandrie, Rhodes, Rome. Pont-Euxin, & le fleuue Boriſthéne. Ptolomée en compte 21. iuſqu'à l'Iſle de Thyle, qui a 63. deg. de latitude Septentrionale. Tous les Aſtronomes de ce temps en font 24. depuis l'equinoxial iuſques aux cercles polaires; en chacun deſquels climats le plus grand iour d'Eſté augmente d'vne demie-heure au deſſus de 12. h. à meſure qu'ils approchent de ces cercles: au-delà deſquels iuſques aux poles du monde, ils en conſtituent encor 6. qu'ils ne diſtinguent plus par vn changement de demie heu. mais de 30.

Digitized by Google

ours. Tellement qu'il y a en tout 60. climats, 30. eptentrionaux, & autant de Meridionaux, compris hacun de 2. parelleles. leſquels climats on trouué aiſément en doublant l'excez par lequel le plus rand iour de l'année ſurpaſſe 12. heu. le produit émt le climat du lieu. Comme ſi l'on ſçait que le plus rand iour d'Eſté à Paris eſt de 16. heu. en doublant . qui eſt l'excez dont 16. ſurpaſſe 12. on aura 8. qui t le climat de Paris & ainſi des autres. Et bien qu'il ait méme raiſon des ſaiſons & autres changemens ans les climats tant Meridionaux que Septentrioaux, neantmoins l'experience nous faiſant voir que eux du Midy ne ſont point habitez par delà le 8. ui eſt vers le Cap de bonne Eſperance, en la pointe 'Afrique, au dela duquel on n'a point encor découert d'habitans, il ſemble que la ſeule diuerſité des limats n'eſt pas ſuffiſante pour la longue ou briéve ie, mais qu'il y a d'autres cauſes qui y concourent. Le 2. diſt puiſque la choſe ſe conſerue par ce qui la roduit, le Soleil & les aſtres qui concourent à la eneration de tous les viuans, doiuent auſſi contriuer à la conſeruation & durée de leur vie: laquelle entretenant par l'vſage des choſes ſemblables, cõe la diuerſité & le changement; bien qu'il ſoit greable, eſt neantmoins la plus apparente cauſe : la briéueté de la vie, celuy des climats le plus onſtant & le moins variable ſera le propre pour la ngue vie: & ce d'autant plus qu'il ſera conforme noſtre nature, tel qu'eſt le 1. climat, qui eſt vers . ligne equinoxiale; où les choſes eſtant preſque ûjours ſemblables à elles-meſmes, les corps qui y nt accouſtumez en reçoiuent moins d'incommoité que ſous les autres, dont les inégalitez & derelemens font la pluſpart des maladies. La pure- naturelle de l'air, accreuë par le ſouffle d'vn oux vent Oriental qui y regne continuellement, : le defaut de vapeurs & humiditez qui fectent ordinairement noſtre air, ſeruent ſſi grandement à la ſanté de ſes habitans

que la sechereſſe & froideur de leur temperament rend auſſi de plus longue vie ; comme il ſe voit dãs les corneilles & les elephans, les plus mélancholiſiues de tous les animaux, qui ſont cõmuns en ce pays là, où ils viuent plus de 300. ans. Auſſi Homere témoigne que Memnon Roy d'Ethiopie, veſcut 500. ans : qui eſtoit (au dire de Xenophon) l'âge de la pluſpart des hommes du méme païs, ou de nôtre tẽps : François aluarez aſſeure auoir veu des hõmes diſpos à 150. ans, & que dans l'Egypte, qui en approche, il y a plus de vieillards qu'en aucun lieu du monde : & les femmes y ſont ſi fecondes qu'elles engendrent 3. & 4. enfans à la fois, plus par la bonté du climat que pour aucune vertu nitreuſe qui ſoit dãs les eaux du Nil. Ceſt auſſi poſſible la raiſõ pourquoy la pluſpart des Docteurs ont eſtabli le paradis terreſtre ſous cette ligne & la cauſe de la longue vie de nos premiers peres ; qui ayans eſté créez proche ce climat, leur vie ſemble auoir diminüé à meſure qu'ils s'en ſont éloignez vers le Septentrion : d'où vient tout le mal, & vers nos zones, appellées par nous mal à-propos, temperées, puiſqu'elles ſont plus ſujettes au changement que celle-là, nommée tortide par les anciens, qui l'ont creuë inhabitable pour ſa chaleur extréme ; bien que les fleurs & les fruits continuels, dont les arbres touſiours verdoyãs y ſont chargez, teſmoignent le contraire.

Le 3. diſt, Puiſque le Ciel eſt immuable, & toûjours ſemblable à ſoy, la terre & les autres elemẽs ſeuls ſujets au changement : la longueur & la brieveté de la vie ſemble ne depẽdre pas du Ciel, mais de la terre, & des diverſes diſpoſitions de nos corps ; & toute la terre eſtãt le païs de l'hõme il n'y a point de lieu en icelle qui ne ſoit également propre pour ſa demeure, pourveu qu'il y ſoit né : pource que l'air qu'il reſpire, & les alimens qu'il tire de ſa naiſſance, alterent ſon corps rendent enfin ſon tẽperament ſemblable à celuy du lieu où il eſt élevé,

qu'il chertt pour ce ſuiet plus qu'aucun autre.

Le 4. diſt, que le Ciel demeurant luy meſme immuable, eſt cauſe du mouuement & changement dans les choſes d'icy bas, qu'il altere diuerſemẽt par ſa lumiere. laquelle ſelon qu'elle eſt receuë dãs la terre, y produit des effets differents dont les plus ſenſibles ſont la chaleur, la ſeichereſſe & les autres qualitez qui font la diverſité des ſaiſons & des zones: entre leſquelles les deux temperées, & entr'autres la Septentrionale ſemble eſtre la plus habitable & plus propre pour la longue vie Auſſi eſt elle la plus puplée: & ſes habitans ne ſont pas ſeulemẽt les plus ſains & diſpos, mais auſſi les plus polis & ciuiliſez de tous les peuples. Or entre les climats de cette zone, le huitiéme qui eſt celuy de Paris, ne ſemble le plus ſain de tous, autant pour la pureté de ſon air, que pour aucune autre cauſe.

Le 5. diſt, que la bonté des climats ne dependoit pas tant du Ciel que la ſituation de chaque lieu à l'égard des vents: dont les meridionaux eſtans les plus ſains, les villes qui ſont couvertes de quelques montagnes du coſté de midy ſont fort ſaines: encore plus ſi elles regardent l'Orient, dont les vents ſont des plus ſalubres. Et c'eſt la cauſe de la diverſité qui ſe remarque dans les pays qui ſont ſous vn meſme climat, qui n'experimentent pas les meſmes changemens: comme il ſe voit dans l'Iſle de France fort temperée, qui eſt en meſme climat que la Podolie, qui eſt vne partie de la Pologne où les froids ſont rigoureux, & dans les Iſles de Bornaio & Sumatra, où les hommes viuent ordinairement 30. ans, ſans eſtre noirs comme les Africains, dont la vie eſt fort briéve, qui ſont neantmoins ſous le meſme climat qu'eux, à ſçauoir ſous la ligne équinoxiale.

Le 6. diſt, que la vie eſtant la demeure de la chaleur radicale dans l'humide, ce climat doit

eſtre le plus propre à la longue vie, lequel conſeruera plus long-temps ce mariage de la chaleur auec l'humide, leur diſſolution eſtant cauſe de la mort. La chaleur violente des climats proches de l'Æquateur conſume cette humilité radicale, & rend la chaleur naturelle languiſſante : bien que ſous la ligne la fraiſcheur des nuits de 12. heures la rende beaucoup plus ſupportable : pource qu'alors le Soleil eſtant plongé entierement ſous l'autre hémiſphere, les nuits y ſont froides par l'abſence du Soleil : lequel au contraire durant nos plus longs iours d'Eſté, lors qu'il eſt dans le ſigne de Cancer, n'eſtant ordinairement éloigné plus de 18. degrez de noſtre horizon, il enuoye ſes rayons iuſques aux vapeurs qui ſont à l'entour de la terre : leſquels y étans rompus & refléchis illuminent nos nuits, par ainſi preſque toujours claires : meſmes dans la conjonction du Soleil & de la Lune : & par conſequent chaudes, puiſqu'il n'y a point de lumiere ſans chaleur. Au contraire les Païs Septentrionaux, & qui tirent vers les poles ne receuans les rayons du Soleil que de biais, ſont tres froids & ennemis de la longue vie, combatans la chaleur & deſſechans l'humeur radicale. Mais ceux qui ont vne chaleur temperée ſont les plus ſalubres : & principalement dans leſquels l'air qui eſt le plus neceſſaire de tous à la vie, & le plus pur, & non alteré d'aucunes vapeurs en quelque climat qu'il ſoit.

CENT

CENT DIX-SEPTIESME

CONFERENCE

Quelle eſt la plus neceſſaire à vn Eſtat & la plus noble, la Medecine ou la Iuriſprudence.

CEs deux profeſſions ne ſont pas abſolument neceſſaires & ſans leſquelles l'Eſtat ne peut ſubſiſter : mais ſeulement ſuppoſent quelque mal qu'elles entreprennent de corriger : la Medecine, le déreglement des humeurs dans le corps humain : la Iuriſprudence, celuy des mœurs dans le corps de l'Eſtat. C'eſt pourquoy ſi tous eſtoient ſains & gens de bien, l'vne & l'autre ſeroit inutile. Mais la miſere de noſtre nature nous ayant rendu eſclaue de noſtre appetit & tributaire de la mort & des maladies qui y conduiſent : cette neceſſité ſuruenuë fit naiſtre deux puiſſans remedes pour oppoſer à ces deux maux : la Medecine pour combatre les maladies du corps, & la Iuriſprudence pour reprimer les deſordres de nos paſſions : leſquelles eſtans les ſources de tous les maux, la Iuriſprudence qui arreſte leur cours par ſes loix, ſemble autant l'emporter ſur la Medecine que le cours par ſes loix, ſemble autant l'emporter ſur la Medecine que

Digitized by Google

le corps, que cette-cy gouuerne, le cede à l'esprit que l'autre regente. Aussi la santé qui est la fin de la medecine est-elle commune aux hommes & aux bestes, qui en sont mesmes les mieux partagées & nous ont appris les plus beaux secrets de la medecine: mais viure selon la droite raison, qui est le but de la Iurisprudence, est particulier à l'homme, bien que souuent ny l'vn ny l'autre ne paruiennent à la fin.

Le 2. dit, qu'il faloit considerer ces disciplines en 2. façons, ou selon leur droit vsage, ou selon qu'elles se pratiquent. Car de s'en rapporter aux abus qui se trouuent en chacune, ce seroit laisser comme les mauuais peintres la proportion & naïueté d'vn visage, pour s'attacher a ses rides & taches. La Medecine considerée en sa droite administration, est l'art de guerir les maladies & de conseruer la santé, sans laquelle il n'y a point de douceur dans le monde. La Iurisprudence de méme regardée en son institution, est cét arbre du jardin d'Eden qui porte la science du bien & du mal, du droit & de l'iniquité, comme la Medecine en est l'arbre de vie. Aussi les comparant, cette-cy qui entretient le precieux threſor de la santé, est comme le fondement sur lequel la Iurisprudence bastit ses belles ordonnances: puisque sans la santé non seulement les fonctions de la iustice, mais tous les emplois des arts & exercices cessent. Et bien que les Loix & la Iustice seruent à l'ornement de l'Estat, neantmoins elles ne sont pas absolument necessaires à sa conuersation, y ayant vne societé parmy les voleurs, & plusieurs Estats ayans commancé & subsisté par rapines, violences & autres iniustices; mais pas vne sans la santé, laquelle est fondement de tous les biens, puisqu'elle conserue l'estre absolu de chaque chose, & par ce moyen entretient toutes les fonctions du corps & de l'esprit. C'est pourquoy la Medecine n'est seulement vtile aux corps, mais à l'ame, dont elle contemple la nature, les facultez & les actions. Que si l'vne & l'autre se

Digitized by Google

considerent selon qu'elles se pratiquent à present ; il est certain que s'il y a des charlatans, des ignorans & des meschans qui exercent la Medecine parmy vn bon nombre de bons Medecins, il y a encore plus de chicaneurs, acheteurs d'arrerages, faussaires, & autres telles ames noires, qui viuent de la tromperie qu'ils exercent sous le masque de la justice. Il faut aussi bien distinguer les mauuais iugemens de certains peuples d'auec la verité. Car si les Romains ont chassé quelquefois leurs Medecins & Chirurgiens, cela s'est pû faire par ignorance, comme lors qu'ils virent coupper la jambe à l'vn de leurs citoyens qui l'auoit gangrenée. Et bien qu'ils ayent esté quelque temps sans Medecins, ils n'ont toutesfois iamais esté sans Medecine, au moins naturelle.

Le 3. dit, que la Iurisprudence tire en premier lieu ses advantages sur la Medecine des vtilitez plus grãdes qu'elle apporte en vn Estat, en deliurant premierement de plus grande quantité de maux : 2. de maux plus importans : 3. de maux plus incurables : & en bonne consequence de cét axiome des Moraux, que le bien est de tant plus diuin qu'il est plus commun & plus étendu, elle est plus diuine que la Medecine. Celle-cy borne les biens qu'elle nous fait dans l'enceinte de nostre corps : la Iurisprudence étend les siens bien au delà. Car mettant le holà dans l'émeute des passions & arrestant le cours des ambitions humaines & des vsurpations illegitimes, elle rend son exercice vtile, non seulement aux hommes priuez, comme fait la Medecine, mais à tout vn public, qui est souuent interessé par des passions particulieres : d'où prennent origine, aussi bien que les procez, les seditions, les guerres & autres maux : lesquels estans publics sont beaucoup plus importans que ceux ausquels s'attache la Medecine, dont tout l'employ est autour des 4 humeurs : soit en les conseruant en estat d'vne iuste temperie, soit en les remettant

en leur assiette naturelle, d'où la maladie les a débauchez. Laquelle d'ailleurs ne guerit que le corps, là où la Iurisprudence atteint iusqu'à l'esprit dont elle reprime les desordres & mesme les intentions. Enfin, les maux, dont la Medecine nous défend, sont de facile cure, ayant toutes ses indications sensibles: au lieu que la Iurisprudence remedie à des maux qui dépendent des pensées & des conseils des hommes impenetrables aux sens. La 2. raison est tirée de sa fin, qui est le repos de tout l'Estat, la premiere de toutes les loix : là où la Medecine n'a pour but que le corps de chaque personne priuée. Or comme dans le monde sensible à sa nature a en horreur le vuide : de telle sorte que chaque partie aime mieux manquer à soy, & agir contre son propre instinct, que de permettre ce vuide qui est le mal de son tout : lequel n'etant tel que par l'vnion de ses parties, celles-cy ne peuuent estre jointes par continuité, pource que cela empescheroit le mouuement local & il y auroit continuelle penetration de corps : il faut donc que ce soit par contiguité, chaque partie se tenant contre l'autre, & la touchant immediatement: laquelle contiguité le vuide rompant, il romproit leur liaison, & feroit dissoudre l'vnité de l'vniuers, pour cela tout s'oppose à ce vuide. La Iurisprudence en fait de méme. Le monde moral, qui est la Republique, ne peut subsister que par l'vnion morale & bonne intelligence de ses parties, qui sont les hommes de diuerses conditions: ceux-cy sont tous bien vnis quand chacun demeure en la propre assiete de sa qualité comme le desordre venant a rompre cette belle vnion, detruit & dissout l'vnité de ce beau monde, introduisant vn vuide moral. A quoy la Iurisprudence, en fournissant à la iustice des regles de bien exercer ses fonctions, a donné si bon ordre, que comme le principe du mouuement des choses naturelles à empescher le vuide est externe & hors d'elles-mesmes, à sçauoir vne intelligence motrice, pareille à celle qui meut les

Digitized by Google

Cieux vn corps ſimple ne pouuant eſtre principe de deux mouuemens contraires. De meſme la Iuriſprudence empeſchant le vuide & deſordre du monde moral eſt comme vne celeſte & diuine intelligence qui preſide à ce negoce. C'eſt pourquoy les bonnes loix doiuent eſtre conformes aux diuines. La derniere raiſon eſt tirée de leur eſſence. Car la Iuriſprudence eſt comme le pedagogue & precepteur de la Iuſtice, laquelle eſtant le premier mobile d'vn Eſtat, veu que les deux plus hautes parties d'vn Roy ſont la puiſſance & la clemence, que la Iuſtice tient en ſa tutelle; ſans ſa conduite la puiſſance eſtant tyrannie & la clemence laſcheté: il s'enſuit que la Iuriſprucence qui eſt la garde de la Iuſtice, eſt l'intelligence qui meut ce premier mobile. La Medecine au contraire eſt angulaire & confinée dans l'enceinte d'vn cabinet.

Le 4. dit, que comme la multitude des Medecins dans vne Ville eſt ſigne qu'il y regne quantité de maladies, ainſi le nombre de Iuſticiers eſt vne marque de la corruption des mœurs. C'eſt pourquoy tant la Iuriſprudence que la Medecine, ſe pouuent dire également inutiles en vn Eſtat qui ſeroit dépourueu de meſchans & de miſerables. Auſſi voyons-nous que pluſieurs peuples ſe ſont paſſez des deux: les Medecins ayans eſté pluſieurs ſiecles inconnus à Rome, comme ils ſont encore à preſent en pluſieurs païs: & la pluſpart des Eſtats du monde ſe paſſent fort bien de Iuriſconſultes, qui ſouuent par la contrarieté de leur avis ruinent autant l'Eſtat & les particuliers que le nombre des Medecins ruinent la ſanté des malades. Et comme les plus ſains ſont ceux qui en vſent le moins; de meſme les Eſtats les plus floriſſans ont le moins d'Auocats: la chicane, qui eſt la fille de la Iuriſprudence, eſtant la plus apparente cauſe de la diminution des forces de la Chreſtienté, où elle regne depuis quelques ſiecles: ſoit en détournant grand nombre de ſes miniſtres de l'exercice de la guerre, prin-

cipal moyen d'agrandir vn Estat : soit en occupant inutilement les peuples apres les procez. C'est pourquoy les Espagnols ne trouuerent point de plus asseuré moyen pour se conseruer le nouueau monde, que d'en empescher l'entrée à tous ses Iurisconsultes.

Le 5. dit, que par là les Medecins l'emportoient. Car les Espagnols en envoyerent plusieurs au nouueau monde pour y reconnoistre la nature des simples, & les apporter en l'Europe. Aussi, comme il est plus necessaire de viure, & de viure en santé, que de viure en societé ou auec des richesses, qui sont les choses que regle la Iurisprudence: autant celle-cy le cede en ce point à la Medecine: laquelle la parole de Dieu, qui commande d'honorer le Medecin, dit auoir esté creé pour la necessité. Ce qui vuide nettement la question, comme estoit digne du fol de François Sforce Duc de Milan, la resolution qu'il donna en pareille dispute de la preference entre les Medecins & Aduocats : qu'és executions le larron marchoit deuant le bourreau. Aussi les Roys qui sont au dessus des loix, s'assujettissent à celle des Medecins, que Iules Cesar honora du droit de bourgeoisie. Ioint la certitude de cét art (qui est la vraye marque de l'excellence d'vne discipline) puisqu'il est fondé sur les agens naturels, dont les effets sont infaillibles : au lieu que la Iurisprudence n'a point d'autre fondement que la volonté & fantaisie des hommes qui change auec le temps, les lieux & les personnes.

CENT DIX-HVITIESME

CONFERENCE

Des maux de la Mer.

LA Nature qui a donnné l'eſtre à chaque choſe, a auſſi donné les moyens de la conſeruer : dont les deux principaux ſont, de chercher leur bien & fuïr leur mal. Les animaux font l'vn & l'autre en attirant ce qui eſt propre à leur nature par les fibres droites, & rejettant ce qui leur eſt contraire par les fibres tranſuerſes dont ſe ſert la faculté expultrice. Ainſi, lors que le ventricule eſt ſurchargé dedans ou dehors, ou remply d'vne trop grande quantité de matiere, ou piqué par la qualité & acrimonie d'icelle, la vertu expultrice de cette partie irritée par la preſence de ſon contraire, la rejette par le hoquet, le rot & le vomiſſement. Le hoquet eſt vn mouuement dépraué de l'orifice ſuperieur du ventricule qui ſe dilate, & s'entrouure pour chaſſer quelque matiere attachée aux tuniques ou aux muſcles orbiculaires de cette partie ſuperieure, qui eſtant ordinairement vne vapeur acre & poignante, le hoquet qu'elle fait ſe paſſe en avalant vn verre d'eau froide, ou bien en retenant ſon vent, pource que la froideur de l'eau reprime l'acrimonie de cette vapeur que les eſprits retenus eſtans augmentez font reſoudre & évaporer. Et comme le hoquet a ſon ſiege dans l'orifice ſuperieur du ventricule, ainſi le vomiſſement vient de la cau-

té, & est vn mouuement dépraué du ventricule qui se resserre par son fond pour donner issuë à vne matiere importune, laquelle estant trop adherante, ou la nature n'estant pas assez robuste, se fait la nausée ou vain desir de vomir, & le rot, quand cette matiere est flatueuse & ne rencontre point d'obstacle: car lors qu'elle ne peut trouuer d'issuë par enhaut elle sort par en bas. Ces mouuemens arriuent par le propre vice du ventricule, ou par sa sympathie auec quelqu'autre partie par le voisinage d'icelle, ou parce qu'il est de méme nature, ou qu'il contribuë à vne mesme action, ou enfin par la communication des vaisseaux, quatre façons pour lesquelles les parties sympatizent les vnes auec les autres: tel est ce vomissement de bile, & ce hoquet qui arriue à ceux qui sont blessez au cerueau, ou en la dure meninge: celuy des femmes grosses, de l'ileon, inflammation de foye, ou obstruction de rate. Mais le vomissement causé par le propre vice de l'estomach, vient quelquefois d'vn intemperie froide & humide. D'où vient que l'homme, le plus humide de tous les animaux, est seul sujet au vomissement à la reserue des chiens & des chats: mais luy seul d'entre tous les animaux a le hoquet: & les enfans comme estans fort humides vomissent fort souuent. Quelquefois ce propre vice de l'estomach, vient d'vne mauuaise conformation d'iceluy, comme lors qu'il est trop estroit, ou enfin d'vne matiere importune, laquelle est interne ou externe. L'interne est vne humeur piquante, & par fois des vers: bref, tout ce qui irrite la faculté expultrice, & qui affoiblit la retentrice en quelque façon que ce soit: ainsi les choses huyleuses, grasses & douces surnageans dans l'estomach, excitent à vomir par la relaxation des fibres qui seruent à la retention. Les causes externes qui font le vomissemẽt, sont aussi toutes celles qui irritent ou relaschent le ventricule. Entre lesquelles sont les odeurs puantes, & la seule imagination des choses desagreables, le

Digitized by Google

grand air, l'exercice, mais sur tout celuy dans lequel le corps est remüé par autruy, & ne contribuë en aucune façon à son mouuement, comme lors qu'il est en carrosse, ou en vn vaisseau; car en cette sorte d'exercice le corps estant en repos, & toutes les parties relaschées, les esprits qui sont agitez par ce mouuement, agissent plus efficacement sur les humeurs, & ceux-cy se vuident plus aisément à cause de la relaxation des fibres, que dans les autres exercices, ausquels le corps se remuë luy-méme: comme à courir la poste, ou aller le trot; pource que dans ces sortes de mouuemens les nerfs sont bandez, & partant toutes les parties estans plus vigoureuses, le vomissement n'est pas si facile. C'est aussi l'égalité de ce mouuement qui fait que ceux qui n'ont pas coustume d'aller en carrosse vomissent plustost lors que le carrosse va sur vne campagne raze & égale, que sur des chemins raboteux. Ce qui se trouuant sur mer, il ne se faut pas ébahir si l'on y vomit.

Le 2. dit, que l'agitation de l'air non plus que le mouuemẽt du corps ne pouuoit estre la seule cause du vomissement & des autres maux de mer: puisque sur terre d'autres mouuemens semblables, voire de plus violents, comme ceux des escarpouletes, charrettes & postes, ne font pas le mesme effet. Car on considere icy l'agitation de l'estomach origine du vomissement, celle qui se fait aux pieds & aux jambes n'etant qu'accidentaire: & mesme il s'experimente en cette agitation de la mer que l'éleuation du vaisseau n'est pas celle qui cause ce souleuement de l'estomach, mais sa depression. C'est pourquoy i'en assignerois la cause plustost à l'air salé de la mer, rempli de vapeurs acres & mordicantes, lesquelles estans attirées par la respiration lors qu'elles paruiennent à l'estomach elles l'incommodent & principalement son orifice superieur, siege de l'appetit sensible, à cause des nerfs de la sixiesme coniugaison: & ainsi la porte estant ouuerte, la matiere contenuë dans l'estomach,

laquelle d'ailleurs eſt auſſi infectée de la malignité de ces vapeurs, ſe vuide par les voyes ordinaires : ce qui arriue quelquesfois à ceux qui ne font qu'approcher de la mer. De fait, l'amertume de la bouche & cét humeur ſalée, qui eſt l'auant-coureur du vomiſſement, auſſi-bien que le tremblement de la lévre d'en-bas, qui aduient pour la continuité de la membrane interieure de l'eſtomach, de l'œſophage & de toute la bouche, témoigne que ces vapeurs qui l'excitent ſont ſalées ou nitreuſes. D'où vient auſſi que l'eau ſimple priſe auec vn peu de ſel fait vomir. Que ſi ce mal prend pluſtoſt dans la tempeſte, c'eſt que dans l'agitation de la mer il s'éleue plus de ces eſprits nitreux que dans la bonace : comme l'on dit auſſi que ce mal eſt plus frequent ſous la zone torride, à cauſe qu'il ſe fait vne plus grande attraction de ces eſprits par la chaleur de ce climat, laquelle d'autre part eſt contraire à l'eſtomach qu'elle affoiblit extremément, comme la froideur ayde fort ſes fonctions. Ceux qui penetrent dans les plus profondes minieres reſſentent auſſi vn mal pareil à celuy de la mer par la reſpiration de ces eſprits nitreux qui ſortent des entrailles de la terre, & qui ſont cauſes de ſa fecondité.

Le 3. diſt, que Caton qui ſe repentoit de trois choſes, d'avoir dit ſon ſecret à ſa femme, avoir paſſé vn jour ſans rien faire, & eſté par mer où il pouvoit aller par terre : avoit ſans doute éprouvé les maux de cét element infidele : le plus cruel deſquels eſt le Scorbut, qui eſt vne maladie compliquée de pluſieurs autres: dont les principaux ſymptomes ſont l'vlcere & enfleure des gencives & des jambes, avec des douleurs par tout le corps, cauſées par l'impureté & malignité de l'air. Mais le plus frequent eſt le vomiſſement cauſé par la ſeule agitation & violence de cet air. Car nos eſprits aëriens ne reçoivent pas ſeulement les qualitez de l'air qu'ils reſpirent ; mais auſſi ſuivent ſon branle & ſes mouve-

Digitized by Google

mens : comme il ſe void és maux de teſte que reſſentent ceux qui ſont battus des vents par la campagne, & en ce que la teſte ſemble tourner à ceux qui conſiderent attentivement le tournoyement d'vne roue ou de quelque autre corps. Ainſi l'air de la mer eſtant agité puiſſamment, il fait auſſi mouvoir les eſprits de meſme nature que luy : leſquels eſtans en émeute communiquent le meſme branle aux humeurs, & ceux-cy ayans quitté leur ſiege, lors qu'ils viennent à incommoder les autres parties elles les repouſſent & rechaſſent au dehors par les vomiſſemens & autres déjections, conformément à la nature d'vn chacun. Car les bilieux qui ont la poitrine large vomiſſent plus facilement & plus heureuſement que les pituiteux, ou que ceux qui ont la poitrine eſtroite, & qui par conſequent n'ont pas les organes de la reſpiration bien libres. A quoy fait encore la ſaiſon de l'année, dont l'Eſté excite davantage à vomir que l'Hyver, auquel les humeurs eſtans peſantes, ils prennent pluſtoſt leurs cours par le bas que par le haut ; mais ſur tout la couſtume y eſt conſiderable, qui fait que ceux qui vont ordinairement ſur mer n'en reſſentent point les incommoditez.

Le 4. diſt, que la terre eſt compoſée de trois ſubſtances, l'vne onctueuſe, qui eſt l'humide combuſtible, que les Chymiſtes appellent ſouffre : l'autre cendreuſe, qu'ils appellent les feces ou terre morte : la troiſieſme humide & non combuſtible, qu'ils diuiſent en mercure & en ſel : cettuy-cy derechef en ſel nitre & vitriol, dont la mer eſtant toute pleine, elle en groſſit la premiere region de l'air contigue à ſa ſurface : lequel vitriol s'inſinuant dans nos corps par l'inſpiration, il y exerce les meſmes effets que lors qu'on le prend en ſubſtance, dont il ne faut que quatre grains pour faire vomir. A quoy ayde auſſi la douce agitation des vagues de la mer qui le fait penetrer : l'exemple des autres qui vomiſſent deuant vous, mais ſur tout la crainte qui ſaiſit ordinairement ceux

qui n'ont jamais eſté ſur mer, auſquels ce mal eſt plus ordinaire. Car cette paſſion reſſerre par ſa froideur tout le corps, notamment les parties interieures, qu'elle affoiblit & rend languiſſantes par le relaſchement des nerfs, & principalement des fibres qui tiennent les parties en eſtat : entre leſquelles les obliques qui ſervent à retenir les ſucs & les humeurs, eſtans affoiblies & relaſchées & les muſcles orbiculaires qui leur empeſchent la ſortie, eſtant par ce moyen ouverts, ils ſortent. La meſme crainte qui fait la relaxation du ſphincter de l'anus & de la veſſie, rendant plus laſches les muſcles qui ſervent à ouvrir & fermer l'orifice ſuperieur du ventricule : d'où vient que la peur n'eſt gueres ſans la douleur de cette partie, dont le ſentiment fort exquis y fait ce que le vulgaire appelle mal de cœur, qui arriue auſſi bien ſouuent à ceux qui regardent en des lieux bas, pour la meſme raiſon.

Digitized by Google

CENT DIX-NEVFIESME CONFERENCE

De l'Amour d'Inclination.

CE n'eſt pas ſeulement chez les Poëtes que l'amour eſt aueugle : l'obſcurité de ſes cauſes montre aſſez qu'il ne l'eſt pas moins chez les Philoſophes, qui en font de deux ſortes : l'vn de connoiſſance, lequel ſe porte vers vn bien connu : l'autre d'inclination, qui fait aimer ſans qu'on ſçache pourquoy. Car encore qu'il n'y ait point d'amour ſans fondement, & ſans quelque ſorte de connoiſſance : lors que la cauſe qui nous oblige à aimer eſt manifeſte, elle fait l'amour de connoiſſance : lors qu'elle n'eſt pas apparente, celuy d'inclination ou de ſympathie ; dont nous auons pluſieurs exemples en la nature, non ſeulement dans les qualitez ſymboliques des elemens, les attractions electriques & magnetiques des pierres, les particulieres alliances des métaux, & toutes les amitiez des plantes & des arbres, comme de la palme que l'on dit s'encliner vers le palmier, & celles qui ſe trouuent entre les animaux ; mais principalement és inclinations particulieres qu'ont reſſenty quelques-vns à aimer des perſonnes inconnuës, & qui n'ont aucune ſorte de recommandation capable d'émouuoir les ſens : & les émotions que quelques-vns ont ſenty dans l'ame & dans le corps à l'abord de leurs parens inconnus : comme par vn

Digitized by Google

contraire effet, ce que le corps mort saigne à la presence de son meurtrier, est vn tesmoignage d'vne haine antipathique contraire à cét amour, lequel d'ailleurs vn chacun ressent presque à toutes rencontres : comme lors que de deux ioüeurs de paulme également inconnus, on a de l'inclination de voir gagner l'vn & perdre l'autre. Car les premiers mouvemens de l'amour, aussi-bien que de toutes les autres passions, ne sont pas en nostre puissance, & ne donnent pas le temps à l'esprit d'en pouuoir deliberer, & d'y faire des reflexions. C'est pourquoy comme bien souuent la colere, la tristesse, la terreur panique & telles autres passions nous attaquent sans suiet, aussi fait l'amour assez souuent sans aucune cause apparente. Voire peut-on dire qu'il n'y a point d'amour de connoissance qui n'ait pris son origine de celuy d'inclination, qui nous fait d'abord aimer les proportions d'vn visage lequel déplaira à vn autre qui les connoistra aussi-bien que nous ; mais n'en sera aucunement touché, pource qu'il n'y trouue point ce rapport, & cette ressemblance sympathique qui fait l'amour d'inclination : lequel mesme peut naistre sans aucune connoissance, comme celuy de cét aueugle qui aimoit vne fille qu'il n'auoit iamais veuë, aussi-bien que Petrarque, qui a tant fait de vers pour sa Laure, qu'il n'a pû iamais voir. Dont i'assignerois la cause ou à la force de l'imagination, qui se figure quelque chose d'aimable, mesmes où il n'y en a point, ou bien à l'action seule de la volonté, qui ne pouuant demeurer neutre entre l'amour & la haine, puisque son action c'est vouloir, & vouloir est aimer, lors qu'elle ne rencontre aucun suiet de haine dans vn obiet, elle l'aime, & le haït lors qu'elle n'y trouue rien d'aimable. Car d'assigner la raison de cét amour à la transpiration des esprits sortans du corps de l'aimé, leur substance est trop volatile pour agir de si loin : & puis leur issuë n'estant iamais égale à cause des pores du cuir qui sont plus resserrez en vn

temps qu'en l'autre: l'amour recevroit à tous momens vn notable changement. D'ailleurs, si ce seul écoulement d'esprits estoit cause de l'amour, il ne se pourroit iamais former que là où cette cause seroit presente; & neantmoins souuent l'on aime par inclination pour son merite vne personne absente: & plusieurs ont ressenty cét amour enuers des beautez au premier aspect de leurs portraits, comme au contraire, iamais l'amour ne se forma entre deux personnes aueugles, quelque emission qu'ils fassent d'esprits sympathiques. Aussi sont-ce les especes & non les esprits qui sont receuës de nos sens: & on n'aimeroit iamais ceux qu'on n'auroit veu qu'auec des lunettes d'approche.

Le 2. dist, que l'amour est le desir d'vn bien vray ou apparent: car il n'importe pas beaucoup à vn bien pour se faire desirer de l'appetit, d'estre veritable ou imaginaire: & mesme celuy-cy n'ayant point d'estre réel, ny aucune subsistance que dans l'opinion, nostre esprit semble s'interesser davantage en sa poursuite & conseruation qu'en celle d'vn veritable bien qui se soustient assez de luy-mesme. C'est pourquoy si l'amour d'inclination présuppose quelque bonté, que Platon appelle la fleur de la bonté dans la chose aimée: cette bonté ou conuenance doit estre connuë par l'imagination, ou par quelque autre puissance, & pour cét effet doit l'aller trouuer ou par elle-mesme, ou par ses especes: pource qu'il ne se fait point de sensation que par ces deux moyens. Ainsi la douceur du miel se fait sentir à la langue par elle-mesme: mais la proportion d'vn beau visage ne se peut faire connoistre que par son espece qui en est l'image & la representation. C'est par ce moyen que se forme l'amour d'inclination aussi-bien que celuy de connoissance: auec cette seule difference, que les especes qui forment l'amour d'inclinatiõ agissent comme imperceptiblement & plus promptement que celles qui forment l'amour de connoissance, qui est plus meur & plus raisonnable.

Digitized by Google

Le 3. employa sommairement les raisons d'vn docte traicté, publié il y a deux ans sur ce suiet, & deux autres; à sçauoir la lumiere & le débordement du Nil: lesquelles raisons ne pouuant mieux déduire, ie vous y renuoye pour appuyer l'amour d'inclination, pour lequel il conclud.

Le 4. dist, Il n'y a que deux sortes d'amour: l'vn impropre & metaphorique, l'autre propre & formel. Celuy-là deuance la connoissance, & est vn instinct & inclination qui fait pancher les choses naturelles vers leur propre bien. Cettuy-cy va apres la connoissance, & la suit comme sa guide: c'est le premier épanoüissement du cœur, qui soûrit & se plaist au bien qui luy agrée. Et comme le premier est vniuersellement épandu sur toutes les creatures qui tiennent rang en la nature des choses, cettuy-cy est restraint aux seules choses sensibles & raisonnables. Aussi l'appetit, d'où procede le premier, est incorporé & plongé dans la nature de chaque chose, n'estant point distingué des facultez & puissances qu'elles ont d'agir. Mais l'autre s'appelle elicite ou éclos, formé & érigé en titre special d'appetit, d'où les fonctions ou mouuemens sont les vnze passions, ou autant d'actes qui leur répondent en l'appetit raisonnable. La question ne peut estre de cét appetit impropre: autrement les pierres auroient de l'amour aussi-bien que de l'instinct vers leur centre: mais du vray & propre amour, qui ne peut estre qu'apres la connoissance, laquelle donne au bien l'estre aimable, comme la lumiere fait que les couleurs sont visibles. Tellement que ceux qui veulent que du corps des personnes aimées partent & rejalliſſent certains esprits qui se coulent & insinuent par les yeux de la chose aimante, & sans passer par la connoissance se vont emparer du cœur & le mettent en train d'aimer, semblent n'auoir pas connu la nature de l'amour. Car quand bien ces esprits arriueroient au cœur sans estre remarquez, il faudroit qu'ils en ressortissent pour estre connus aupara-

Digitized by Google

t que de cauſer l'amour, comme nous ne pouuons
connoiſtre de ce qui eſt en noſtre ame qu'il n'en
e premierement, & ne deuienne ſenſible, puiſque
n'eſt dans l'entendement qu'il n'ait paſſé par le
. Pour connoiſtre meſme noſtre viſage, il faut
l ſorte de ſoy par le rejalliſſement & ſaillie de ſon
ge, que nos yeux vont recueillant ſur la glace
miroir; car noſtre ame eſtant née comme vne
le raſe, ſa connoiſſance primitiue pendant l'eſtat
ſent eſt par les fantoſmes qui nous viennent des
s. La raiſon eſſentielle de cette dépendance qui
t l'amour ſuiet à la connoiſſance, eſt que l'appe-
qui eſt principe de l'amour, n'eſt qu'vne paſſion
propriété de la choſe où il eſt; mais le principe de
connoiſſance eſt vn degré eſſentiel de la nature.
ſi les ames ſont diſtinguées par la connoiſſance, &
par l'appetit; nous diſons l'ame ſenſitive, la con-
ſſance du ſens conſtituant ſa difference eſſentielle,
l'ame raiſonnable, pource que le principe de la
noiſſance de raiſon eſt vn degré de nature; mais
petit eſt vne proprieté qui le ſuit: Et pource qu'il
meſme raiſon des actions que de leurs principes,
appetit ſuppoſe le principe de la connoiſſance, auſſi
ction de l'appetit qui eſt l'amour, ſuppoſe l'a-
elle & claire connoiſſance: & ainſi, rien n'aime
s connoiſtre. Car ce que de deux joüeurs l'vn
s touche plus que l'autre, cela vient de ce qu'en
n nous auons reconnu quelque choſe qui nous
tée plus qu'en l'autre dans ſon viſage, ſes geſtes
mouuemens: la ſympathie qu'on fait la cauſe de
amour en pouuant bien eſtre le fondement, entant
e naturellement nous aimons nos ſemblables, com-
on aime ſon image. Mais telle ſympathie ne peut
nais nous faire aimer que nous n'ayons connu en la
oſe ie ne ſçay quoy d'aimable; voire meſme cette
npathie ſeule ne peut eſtre cauſe de noſtre amour,
is qu'elle eſt de ſoy-meſme imperceptible à noſtre
nnoiſſance, & par conſequent ne peut produire l'a-

mour, iuſqu'à ce que les effets de telle ſympathie, qui ſont tel air, tel mouuement & maniere de proceder, nous ayent agreé. Et ſur ce que l'on dit que des yeux qui nous regardent attentiuement, nous ſentons ſortir quelque choſe qui nous anime: ie réponds que ſouuent les regards vifs, tendus & adoucis en meſme temps, ſont des indices d'amour, duquel il ne faut pas s'étonner ſi le noſtre prend naiſſance ou accroiſſement, comme de ſa propre cauſe, puis qu'vn amour engendre l'autre: ou ſi ces œillades ne ſont que marques d'vne ſimple bien-veillance, lors qu'elles ſont fermes & aſſeurées, elles ſont pouſſées par affluence d'eſprits qui rendent l'œil plus agreable. Et ainſi c'eſt touſiours par la connoiſſance que ces yeux cauſent l'amour.

Digitized by Google

ENT VINGTIESME

ONFERENCE

omme l'entendement émeut la volonté.

Omme c'eſt le propre de l'intellect de joindre des choſes tout à fait diuerſes, auſſi ſepare & rait-il ſouuent celles qui ſont entierement vnies ne meſme ſubſtance, & ne different que par des dens qu'il détache meſme de leurs ſuppoſts. De là t auſſi que ſe refléchiſſant ſur ſoy-meſme, il digue en ſon operation deux facultez : ſçauoir ſa noiſſance, & l'appetit raiſonnable, ou la volonté : n qu'elles ſoient vne meſme choſe, non ſeulement s l'ame toute ſimple en ſon vnité, mais encore en ellect, leurs objects n'eſtans pas meſme differens, que le vray objet de l'entendement ſe conuertit ſt tout vn auec le bon, objet de la volonté. Auſſi Iuriſconſultes n'ont point reconnu de volonté en x qui manquoient d'entendement, tels que ſont fols & les enfans. Et comme le meſme rayon du eil qui produit la lumiere, donne auſſi la chaleur la continuation de ſon action ou ſa reünion dans miroir ardent : de meſme vn obiet long-temps ſideré de l'entendement ou fortement conceu, nme bien, l'incite & l'enflâme à l'inſtant à le re-rcher & deſirer. De ſorte que la connoiſſance de lque choſe en l'entendement n'eſt que la theorie, t la volonté qui s'y applique par le deſir, eſt la

Digitized by Google

pratique. Comme auſsi l'habitude de la theorie d'vn art ne differe point de celle de ſa pratique, & en vn ſyllogiſme la concluſion n'eſt qu'vne dépendance des deux prémiſſes. Ainſi, la volonté, qui eſt la pratique de la ſpeculation de l'entendement & comme vn reſultat de ſa ratiocination, n'eſt point diſtinguée de l'entendement: & connoiſtre vn bien, le deſirer & rechercher ſes moyens de le poſſeder, ſont operations continuées par vn ſeul mouuement. Outre que ce ſeroit faire en quelque façon diuiſible l'ame toute ſimple en ſes operations ſpirituelles, comme en ſes organes que de ſeparer l'action de ſes puiſſances & les rendre indépendantes les vnes des autres, & que la volonté n'eſtant qu'vn deſir, tout deſir eſpece de mouuement, le mouuement vn accident, il ne peut eſtre ſeparé de ſon ſuiet, qui eſt l'entendement, dont la volonté n'eſt qu'vne affection & proprieté. Tellement que l'intellect & la volonté n'eſtant qu'vne meſme choſe, lors que celuy-là ſe porte vers vn bien qu'il a connu, on dit qu'il remuë la volonté, comme il fait auſſi les autres puiſſances qu'il employe à la recherche de ce bien, quand il eſt externe, & qu'il n'y peut paruenir de luy-meſme.

Le 2. diſt, que le ſçauoir, vouloir, & pouuoir, bien qu'ils ſoient de meſme étenduë dans les choſes purement naturelles, comme dans la pierre: dont la connoiſſance, le deſir & la puiſſance de tendre vers ſon centre ſont vne meſme choſe: ce ſont neantmoins des actions differentes dans les agens raiſonnables: puiſque bien ſouuent on connoiſt ſans vouloir, & on veut ce qu'on ne peut pas: & on ne ſçait quelquefois ce qu'on veut: Souuent on veut les choſes non ſeulement ſans raiſon, mais contre la raiſon meſme: témoin l'appetit déreglé des femmes groſſes, & celuy des filles qui ont les paſles-couleurs. Tellement que ces actions eſtans differentes, les facultez dont elles procedent, qui ſont l'intellect, la volonté & la puiſſance motrice, doiuent eſtre des facultez entierement

Digitized by Google

parées, attendu meſme que leurs objets complets
i ſpecifient les puiſſances ſont conſiderez ſous di-
rſes raiſons formelles, qui ſont les ſeules cauſes de
diuerſité des puiſſances. Car l'eſtre immateriel &
irituel que l'ame raiſonnable conſidere en bloc &
ſon total, entant que vray & intelligible, eſt l'objet
l'entendement, mais entant que bon & deſirable,
'eſt de la volonté, qui ſont deux raiſons formelles
at à fait diuerſes, de la meſme façon que celles ſous
quelles l'objet ſenſible tombe en la connoiſſance
s ſens qui conſiderent bien vn meſme objet ſenſible;
ais ſous differentes raiſons formelles de tangible,
orable, viſible, & ainſi des deux autres ſens. Or bien
e l'intellect & la volonté ſoient deux facultez diffe-
ntes; neantmoins il y a vne telle dépendance en-
elles, que l'vne ne peut rien ſans l'autre, elles ſe
mmuniquent vn ſecours mutuel: l'entendement luy
urnit de raiſons & de conſeils, que la volonté fait
ecuter aux puiſſances qui ſont ſous ſon empire: car
eſt vne reine aueugle qui n'a point de connoiſſance
ſon chef, mais ſeulement de la part de l'intellect
ui luy communique ſes lumieres. Mais comment
s peut-elle voir ſi elle eſt aueugle, comme on la
int? On peut dire que comme toutes les choſes
t vne pente & inclination naturelle vers leur bien
'elles ne connoiſſent point; iuſques à l'intellect
ui accorde bien vne verité, connuë quelquefois par
raiſonnement, mais ne ſçait pourquoy il accorde
premier principe, comme, que le tout eſt plus
and que ſa partie, & que deux & vn ſont trois: ce
nt des connoiſſances nées avec nous; de meſme la
olonté ſe porte vers ſon bien qui luy eſt propoſé par
ntendement, pource que ſa bonté & ſa conuenance
ngagent à ſa pourſuite pour en auoir la iouïſſance,
laquelle elle trouue ſon ſouuerain bien.

Le 3. diſt, Puiſque la volonté eſt vn deſir: tout de-
eſt mouuement, & tout mouuement eſt de quel-
l'autre, rien ne ſe remüant ſoy-meſme: la volonté

ne peut rien desirer qu'elle ne soit remuée par quelque puissance superieure & connoissance. Car comme il n'y a point de desir sans connoissance : ainsi ; afin que celle-cy ne fust point oisiue & inutile, la nature luy a joint vn appetit ; sçauoir vn sensitif à la connoissance d'vn bien sensible connu tel par l'imagination qui est commune aux hommes & aux bestes, & vn raisonnable qui est la volonté, à la connoissance d'vn bien honneste connu tel par l'entendement. Et pource que les choses spirituelles ne se peuuent pas connoistre par elles-mesmes ; mais bien par celles qui sont sensibles & corporelles : on ne peut mieux iuger de la façon auec laquelle l'entendement remuë la volonté, que par celle dont l'imagination se sert pour émouuoir l'appetit sensitif ; qui est la douceur d'vn obiet, dont l'espece receuë par quelqu'vn des sens externes, & portée du sens commun dans l'imagination qui la gouste en toute son étenduë, estant proposée à l'appetit sensitif, il s'y porte promptement, & souuent auec des mouuemens si impetueux qu'il entraine auec soy la raison & la volonté, & les contraint de ceder au torrent de ses passions qu'il excite pour luy seruir d'escorte en la poursuite de ce bien, & qu'il redouble lors qu'il rencontre quelque obstacle en ses desseins. Il en est de mesme à l'égard de la volonté, à laquelle l'entendement representant l'honnesteté d'vne action vertueuse, elle s'y porte d'elle-mesme ; pourueu qu'elle ne soit point préoccupée d'ailleurs, & que cette action ne soit point accompagnée de difficultez & d'épines, comme il arriue ordinairement : pource qu'alors l'appetit sensitif l'emporte souuent par dessus la raison, la chair par dessus l'esprit. Car il y a cette difference entre ces mouuemens de la volonté & de l'appetit, que celuy-cy doit suiure necessairement le branle de l'imagination, qui le fait incliner malgré luy vers vn bien agreable : mais la volonté qui nous est commune auec les Anges, est tellement remuée de l'intellect, qu'elle demeure

Digitized by Google

antmoins toſiours maiſtreſſe de ſes actions, & 'el e peut faire le bien & le mal en vertu de ſa li-rté, laquelle ſeule diſtingue l'homme de la beſte, luy donne droit d'empire & de commandement, i ſe définit par les Iuriſconſultes vne puiſſance de ſervir de quelque choſe à ſa volonté: & ſans laquel-non ſeulement les iugemens, les vertus & les vices, ; recompenſes & les ſupplices, les loüanges & les ıſmes, les conſultations & les deliberations ſe-ient inutiles: mais auſſi toutes les loix ſeroient ıs fruit, l'homme ſeroit de pire condition que les utes, ſur leſquelles il n'a point d'autre auantage e celuy de la raiſon, laquelle ne ſeruiroit de rien l faiſoit les choſes neceſſairement comme les au-es agens, & non librement & volontairement.

Le 4. diſt, I'ay touſiours eſtimé vaine la recherche la maniere comment l'entendement meut la vo-nté, & les ſens l'appetit ſenſitif vers leurs obiets: ource que la faculté connoiſſante & ces appetits ıans entierement diuers, & n'ayans rien de com-un entr'eux, il n'y peut interuenir aucun commer-. Ce ſont Officiers de l'homme qui ont chacun leur ıarge, ſans auoir rien à departir ou démeſler enſem-e. Et toutesfois, eſtant vray qu'on n'aime rien qui ſoit premierement conceu & iugé aimable, il faut endre plus haut cette dépendance. C'eſt que com-e toutes les actions ſont du ſuppoſt ou de tout le mpoſé, l'homme qui eſt le tout, eſt celuy qui par connoiſſance, ſoit du ſens, ſoit de l'intellect, iuge que l'vn ou l'autre appetit doit ou embraſſer ou ietter. Et puis apres que ce meſme homme a fait n iugement par ſa faculté connoiſſante, il ſe déter-ine à ſuiure par ſon appetit ce qu'il a iugé eſtre à ire: en ſuite dequoy il applique à ſon execution la culté motrice, comme executrice de ſes reſolu-ons. Et par ainſi, c'eſt l'homme qui ſe remuë par ſa olonté vers le bien ou le mal, à pourſuiure ou éui-r: apres qu'il a aviſé ce qu'il doit vouloir, comme

il s'y doit comporter, & de quelle ſorte. Car par ce moyen on va au deuant d'vn monde de difficultez qui naiſſent de cette recherche, comment l'entendement émeut la volonté vers ſon obiet : & meſme de là on reſout pluſieurs difficultez, & entr'autres, comme l'entendement s'en vient illuminer les fantoſmes corporels, ſans établir à cela vn intellect agent, dont la charge eſt de rehauſſer ces fantoſmes en les dénuant de leur ſingularité & materialité, pour les rendre actuellement intelligibles & proportionnez à l'intellect. Car outre qu'il eſt impoſſible de conceuoir qu'il puiſſe écheoir à vn fantoſme corporel aucune lumiere ſpirituelle de l'intellect ; ce qui eſt corporel n'eſtant point capable de rien receuoir de ſpirituel, ny l'intellect de rien produire hors de ſoy ; puiſque toutes ſes actions ſont immanentes : on ſe deliure de toute cette peine, en diſant que l'homme en l'eſtat de la vie preſente prend par ſes ſens, tant externes qu'internes, autant de connoiſſance des choſes qu'il en peut auoir par leur moyen : lequel vient puis apres par ſon entendement à connoiſtre & inferer les choſes que les ſeuls fantoſmes ne luy peuuent annoncer. Ainſi, le fantoſme luy faiſant voir vne choſe que l'œil luy a repreſenté de loin, l'homme par ſon entendement iuge que cette choſe eſt vne ſubſtance ; pource que le fantoſme luy fait voir qu'elle ſe porte d'elle-meſme : & s'il luy montre que cette choſe chemine, il iuge qu'elle eſt viuante : ſi bien qu'il ſuffit à l'homme de retirer des fantoſmes ce qu'ils ſont capables de luy montrer pour en tirer de là toutes ſes conſequences, ſans qu'il ſoit beſoin de les ſpiritualiſer, & ſans qu'il y ait aucun commerce entre le fantoſme & l'intellect. De meſme, il n'eſt pas beſoin que l'entendement montre à la volonté ſon obiet : mais il ſuffit que l'homme le voye, pour puis apres ſe mouuoir ſoy-meſme par ſa volonté vers le bien qu'il a connu. Car, comme vn Roy a ſes eſpions pour découurir l'eſtat des ennemis ; ſur le rapport

ıt deſquels il tient Conſeil de guerre, où il réſout qu'il doit faire : ainſi, l'homme par les ſens dé-ture la nature des objets : comme par autant d'eſ-s qui en font leur rapport à l'imagination : apres ıy l'entendement en juge : & enfin, l'homme ſe ıut & détermine par ſa volonté apres ce juge-ıt. De ſorte que c'eſt l'homme qui fait tout ſe grez : ſe ſeruant diuerſement pour cet effet de tes, ſes facultez. Et comme il ſeroit impertinent lemander comment les eſpions & le Conſeil de rre ont agi & émeu les trouppes qui executent eſolution d'vn General à ſes faire combattre : s il ſuffit de dire que c'eſt ſon ordre : ainſi eſt-il ırde de rechercher comment les ſens ou l'enten-ıent meuuent l'appetit ou la volonté : il ſuffit de e que c'eſt l'homme qui s'eſt reſolu à vouloir, es connoiſſance de cauſe.

5. diſt, Que ce qui émeut la volonté eſt quel-choſe de diuin & plus excellent que la raiſon : ioir cette partie de l'intellect qui eſt la connoiſ-e des premiers principes, & qui eſt à l'ame ce celle-ci eſt au corps, qu'elle informe. Cela ſe dans toutes les actions de la volonté : dont cel-ıui buttent vers la fin ſont vouloir, deſirer & r quand cette fin eſt vn bien, & qu'il eſt ab-ou preſent ; ne vouloir pas, fuïr, & s'attriſter d cette fin eſt vn mal, ou qu'il eſt auſſi conſi-comme abſent ou preſent : celles qui regardent ıoyens qui conduiſent à cette fin, ſont choiſir, entir & ſe ſeruir de quelques-vns pluſtoſt que ttes : Toutes leſquelles actions elle ne peut re d'elle-meſme ; mais eſtant remuée par cette ance toute diuine de l'entendement qui luy re-nte la bonté de ſa fin, & la conuenance des ens pour y paruenir : de la meſme façon que la remuë la cauſe efficiente en l'attirant à ſa ſuite par vne motion impropre & metaphori-

Le 6. dist, Que comme la volonté est meuë par l'intellect, ainsi celui-ci reciproquement est remué par la volonté, laquelle luy commande de diuiser, definir, abstraire & faire ses operations en telle & telle maniere. Voire il n'y a point de puissance qui ne ressente les mouuemens de son empire : Car elle commande à l'imagination de forger des idées & especes : à la memoire, de les appeller & representer : à la puissance motiue, de parler, marcher & faire toutes ses autres fonctions : à l'appetit sensitif, d'aimer, de haïr, d'esperer & se mettre en cholere & d exciter, ou appaiser ses passions; mais bien souuent celles-ci font la sourde-oreille.

Le 7. dist, Puisque l'ame raisonnable est vne simple forme, & toute forme vne perfection du sujet dans le quel elle repose : celle de l'homme estant de connoistre le vrai, d'aimer le bien, & d'estre vnie à l'vn & à l'autre par joüissance : la mesme ame lors qu'elle connoist s'appelle intellect : & quand elle desire ou aime ce qu elle a reconnu, se dit volonté. Tellement que sans qu'il soit besoin que l'vne soit remuée par l'autre, c est l'ame qui remuë elle-mesme : & que pour ce sujet Aristote appelle Entelechie & principe du mouuement; & les Pythagoriens, vn nombre se mouuant soy-mesme.

Le 8. dist, Que la volonté ne dépendoit aucunement de l'intellect, & par consequent n'estoit point meuë par luy. Ce qui se prouue premierement par ce que la volonté de l hõme est muable & souuent contraire sur vn mesme raisonnement. Ce qui ne seroit pas si elle estoit meuë par luy. Car si la volonté, selon la definition d'Aristote, estoit le desir du bien auec raison, l'vn devroit tousjours suiure l'autre : & ne se faisant point, montre que la volonté a vn autre principe que le raisonnement. En second lieu, comme il a n'agueres esté dit ceans, il sç void des amitiez d'inclination qui sont proprement dites telles lors qu'elles ne sont fondées sur

une raiſon : & ainſi, la volonté qui n'exerce
nt plus librement ſon empire que dans l'amour,
uit pas l'intellect en ce genre d'amitiez, & con-
iemment n'eſt pas meue par iceluy. Tiercement
i qu'en veüillent dire les Iuriſconſultes les fols
:s enfans ont leurs volontez auſſi bien que les
:s & auancez en âge: voire tant les premiers que
econds, veulent plus reſoluëment que les au-
: & les femmes que nous diſons auoir moins
igement que les hommes, hommes ſont plus
ntaires & opiniaſtres qu'eux : au contraire,
lus iudicieux ſont ordinairement les moins re-
s, & trouuent plus de difficultez à vouloir.
i, vn Empyrique & ignorant Medecin ſera bien
hardi, & voudra les choſes auec plus d'empire
n Methodique vieil & experimenté : vn jeune
ſtourdi Capitaine dira bien plutoſt ſon auis
:ſt l'effet de ſa volonté, qu'vn vieil routier de
re qui doutera de tout, & trauaillera fort à ſe
idre. Or le contraire arriueroit ſi la volonté
oit le branle du jugement. Ie croirois donc
pluſtoſt que la volonté meut l'entendement
ne toutes les autres facultez, puiſque nul ne
ne mal gré ſoy ; mais qu'il faut vouloir en-
:e à quelque choſe auant que l'entendement
e ſes reueues.

9. diſt qu'il trouue plus juſte de ſauuer par
ue expedient les opinions de l'eſchole, que de
ſcarter tout à fait, comme d'vn chemin trop
ile à tenir, & qu'il luy ſéble plus à propos de
ier le nœud gordien que de le couper : ce qui
arrient qu'à Alexandre. Il eſt donc conſtant
intellect & la volonté ſont deux facultez de
raiſonnable : que nous ne voulons rien ſi no-
igement ne le croit eſtre du bien, ſoit qu'en
l ſoit tel, ſoit qu'il ne ſoit bien qu'en apparen-
lais la difficulté eſt du moyen qu'employe
ndement à porter la volonté à ce bien. Le

voicy. La volonté ſe porte d'elle-meſme au bien comme la pierre à ſon centre : mais comme cette pierre eſt quelque-fois empéchée d'y paruenir par des obſtacles qui l'arreſtent ; ainſi l'ignorance fait barriere à noſtre voloutê. C'eſt là où l'entendement trauaille tant qu'il ait oſté cet obſtacle par ſon raiſonnement. Alors, comme il n'y a rien de moyen entre la fin de l'ōbre & le commẽcement de la lumiere, il n'y a riẽ entre la fin de noſtre ignorãce & le commencement de noſtre vouloir : là où finit l'operation de l'entendement, là commence celle de la volonté ; non plus induite, meuë & auſſi peu forcée que le poids qui tend en bas, lequel ne peut eſtre dit porté vers ſon centre, ſinon improprement, par celuy qui oſtera vne piece de bois, ou quelque autre empeſchement que arreſtoit la pierre en l'air. Auſſi ne ſeroit-elle plus volonté, ſi elle eſtoit meue par vn autre principe que ſoy-meſme. Ce qui ſe void en ceux qui ayans volonté de faire quelque choſe, lors qu'on vient à leur cõmander, changent de reſolution, ou ne font qu'à regret ce qu'ils deſiroient auparauant auec paſſion : comme le meſme mouuement qui eſtoit naturel à la pierre, luy deuient violent lors qu'elle eſt pouſſée contre bas, au lieu de l'y laiſſer deſcendre.

Digitized by Google

CENT VINGT-VNIESME

CONFERENCE

D'où viennent les marques que les enfans apportent du ventre de leur mere.

COmme les degrez de vie ont vn empire sur les qualitez premieres ; aussi ont ils vne autorité les vns sur les autres chacun en son ordre. Le mier se prouue en ce que la vie vegetatiue en ome se sert des qualitez elementaires come bon semble, mesme au prejudice de leur propre nae. Ainsi le chaud est ce qui assemble les choses mesme nature, & separe celles de nature diuer- & toutefois l'ame vegetatiue en nous fait faire chaud tout le contraire. Car dans les veines le aud vnit les quatre humeurs qui different d'espe- & de nature au lieu de les tirer & mettre à part: irce qu'alors il n'agit pas de pleine authorité, is comme officier de l'ame dont il suit les intions : dautant que ces quatre humeurs s'estans

trouuées à la naiſſance de l'homme, il eſt neceſſaire qu'elles paſſent auſſi en ſa nourriture : ce qui n'euſt pû ſe faire ſans le meſlange des vnes auec les autres. Mais lors que le ſang eſt hors des veines, la chaleur n'eſtant plus aux gages de l'ame, les deſvnit & ſepare toutes quatre : faiſant aller la bile au deſſus, le flegme apres, puis le ſang & la melancholie tout au bas comme la lie. Entre les ames il s'y garde meſme ordre de ſuperiorité. La ſenſitiue ſe fait obeyr par la vegetatiue : comme on void qu'apres le repas ſi l'imagination s'applique viuement à vn objet, la coction de l'aliment en eſt retardée, à cauſe que toutes les facultez de l'ame eſtans vnies en leur racine & eſſence de cette ame, comme celle-cy s'employe viuement à vn objet, elle laiſſe aucunement oiſiues les autres puiſſances inferieures qui ne peuuent trauailler que l'ame comme leur principe ne les employe. Cela poſé. quand vne femme groſſe a vne enuie, elle s'imprime viuement en l'imagination la choſe deſirée : cette emprainte ainſi faite au cerueau, les eſprits qui en partent en emportent vne copie. Car il en eſt de cette image, comme de celle qui eſt en vn miroir, lors que nous nous y regardons, ſi la glace eſt entiere, il n'y à qu'vn ſeul pourtrait entier : pource que les eſpeces intentionnelles ou images des choſes, bien qu'elles ſoient diuiſibles à raiſon de leur ſujet, elles ſont neantmoins en elles-meſmes formellement indiuiſibles à cauſe qu'elles ſont formes ſans matieres, & partant indiuiſibles. la diuiſion venant de la quantité qui ſuit la matiere. Ces eſprits donc venans du cerueau, bien qu'ils y laiſſent l'image de la choſe deſirée, en emportent neantmoins autant, puis qu'ils ſont vne portion de la ſubſtance où elle eſt gravée, & courans au lieu où ſe forme le fœtus à cauſe de l'vnion

Digitized by Google

es vaisseaux vmbilicaux du petit auec ceux de
a mere, ils arriuent iusqu'à l'enfant, dans
equel ils grauent les characteres qu'ils portent:
a vertu vegetatiue, qui est la formatrice, se
uissant regenter & dominer par la sensitiue, com-
ne celle-cy par l'imaginatiue, & celle-cy enco-
e par les autres puissances superieures. La fem-
ne grosse venant donc à se toucher quelque part,
es esprits y accourent du cerueau: soit à cause
u toucher, soit à cause du mouuement, l'vn &
autre se faisant par le moyen des esprits ani-
naux; lesquels trouuans la chair de la mere
op dure & disproportionnée à leur effet, man-
uent leur coup qu'ils vont faire sur la tendre
hair de l'enfant. Et comme en la generation les
sprits de toutes les parties du corps accourent
u lieu où la semence est receuë pour y grauer le
haractere des parties d'où ils viennent, qui puis
pres seruent de vertu formatrice, chacun ayant
a tasche de faire la partie de laquelle il est é-
nané: ainsi les esprits de la mere gardent mes-
ne iustesse à l'endroit du petit: si bien que ceux
ui ont seruy à l'attouchement de la mere, s'en
ont trouuer vn mesme endroit dans le corps
e l'enfant pour y marquer l'image qu'ils ont
pportée du cerueau: nature trouuant à son in-
ention des chemins où il n'en paroist point.

Le 2. dist, L'impuissance de ce sexe & la foi-
lesse de leur esprit, dont la violence dans tou-
es leurs passions qui n'ont rien de mediocre,
t vn témoignage asseuré, est aussi vne des cau-
es principales de l'impetuosité de leurs desirs.
'espece de la chose desirée estant donc dans l'i-
nagination, elle excite l'appetit qui l'a desiré:
celuy-cy remuë la puissance motrice qui se sert
es esprits animaux, pour executer les com-
andemens des facultez qui la mettent en œu-

ure. Et comme les vertus & images des choſes qui s'engendrent icy bas par la chaleur & l'influence des aſtres, ſont receuës dans l'air qui les conſigne à la terre ; de meſme ces eſprits reçoiuent les eſpeces & images dont le cerueau, qui eſt le Ciel de l'homme, eſt remply. Leſquels eſprits eſtans dirigez par l'imagination vers la matrice, qui a vne grande communication auec le cerueau par le moyen des nerfs de la ſixiéme paire : comme il ſe void par les odeurs qui eſtans receuës dans le cerueau, alterent & font mouuoir cette partie : alors les eſprits qui ſont les ouuriers & architectes de la vertu formatrice, retracent & impriment ſur l'enfant les images dont ils ſont chargez. Car s'il eſt vray que l'imagination puiſſe agir hors de ſon ſujet, comme l'on dit des autruches & des tortuës qu'elles couuent leurs œufs auec les yeux, & que les poules font des petits pouſſins de la couleur des drapeaux qu'on met deuant elles lors qu'elles couuent : A plus forte raiſon l'imagination de la femme pourra repreſenter ſur le fruit tendre qu'elle a dans le ventre les images des choſes qu'elle deſire paſſionnément : ce qui n'eſt pas plus étrange que ce que l'on void que cette imagination en fait des malades & les gueric.

Le 3. diſt, que les images des choſes deſirées eſtoient dans les eſprits de la meſme façon que celles des objets ſenſibles ſont dans l'air, qui en eſt tout remply. Mais comme celles-cy pour eſtre veuës doiuent eſtre terminées par vn corps poly & opaque : ainſi celles qui ſont dans les eſprits pour pouuoir s'exprimer doiuent eſtre terminées par vn corps tendre, molaſſe & capable de le receuoir, tel qu'eſt celuy de l'enfant au premier mois de ſa conformation, auſquels ſeuls il eſt capable de receuoir ces impreſſions; leſquelles ne ſont que des

:hoſes propres à manger & à boire : pource qu'a-ors l'enfant n'ayant point d'autre vie que la ſen-itiue, il ne peut eſtre touché que par des cho-es qui ſeruent à ſa vie animale ; comme ſont es alimens, qui d'ailleurs ſont ordinairement & lus ardemment deſirez par les femmes groſ-es : celles qui ont enuie de manger du plaſtre, lu charbon, ou telles autres ſaletez, eſtans mal aines & intemperées. Mais pour ſçauoir pourquoy es raiſins, les meures, groizelles & autres fruits ont les corps ſont marquez, meuriſſent & chan-gent de couleur au meſme temps que les vrais ruits qui ſont ſur la terre ; ie ne voudrois oint recourir aux eſtres, ou autres figures ta-ſmaniques : mais bien plus probablement à cét ſprit vniuerſel qui fait la meſme fermentation 'eſprits dans nos corps, que dans le vin & dans a vigne, lors qu'elle eſt en ſa ſéve & en fleur; : dans la chair de porc ou de cerf, lors que ces nimaux ſont ſalez, ladres ou en ruth.

Le 4. diſt, que de ces marques les vnes ont attachées à quelques familles particulieres. inſi, ceux de la famille de Seleucus auoient ne anchre ſur la cuiſſe : en la Grece il y en oit qui ſe reconnoiſſoient par vne lance, vne creuiſſe & vne étoille : leſquelles marques, omme les ſeings & poireaux, viennent de la ertu formatrice qui eſt dans la ſemence, laquel-: contenant l'idée de toutes les parties, les ex-rime au vif dans l'enfant. Les autres eſpeces e marques ne ſont pas ordinaires, mais fortui-s, & dépendent de la ſeule imagination qui : ſert des eſprits communs à la mere & à l'en-nt, portez par les vaiſſeaux vmbilicaux : leſ-uels eſprits eſtans les meſmes dans les deux orps, ils ont les meſmes mouuemens. Telle-ent que lors que la femme ſe gratte en quel-ue partie de ſon corps, ces eſprits ayans vn

mouuement ſemblable ſe portent vers cette partie, & en meſme temps vers celle qui luy répond dans le petit corps de l'enfant, ſeul capable pour ſa tendreſſe de receuoir l'image dont ils ſont empraints : qui ne s'efface iamais, comme eſtant de la premiere conformation.

Le 5. diſt, que non ſeulement le deſir violent de manger ou de boire, qui s'appaiſe par la iouïſſance, mais toute paſſion vehemente, meſme la crainte inopinée à laquelle il n'y a point de remede, porte quelquefois l'imagination variable des femmes à interrompre l'ouurage de la vertu formatrice, autrement toûjours bien reglée. Témoin cette femme qui pour auoir veu rompre vn criminel ſur la roüe, fit vn enfant ayant les os briſez. L'excés ou le défaut de la matiere, ſa mauuaiſe qualité & la conformation dépraüée de la matrice y contribuent auſſi. Mais d'attribuer la communication qui eſt pour cét effet neceſſaire entre ces deux facultez de l'imaginatiue & la formatrice, aux vaiſſeaux vmbilicaux, cela ne ſe peut ; n'eſtans qu'vne veine, deux arteres, & l'ouraque, ſans aucuns nerfs, par leſquels ſeuls les eſprits animaux qui partent du cerueau ſe communiquent. Auſſi peu ces eſpeces pourroient-elles ſans ſe diſſiper & confondre, ſe rendre de la maſſe du ſang, & par le circuit des veines de la mere dans la veine vmbilicale du fœtus. Il vaut donc mieux dire que cela vient du rapport des facultez, dont les ſuperieures remüent bien les inferieures : mais ſans leur enuoyer rien, & par vne ſimple & pure irradiation. N'eſtant beſoin d'autre communication que de celle qu'a le doigt du joüeur de luth ou le pied d'vn maiſtre à dancer auec leur imagination, qu'ils ſuiuent neantmoins l'vn & l'autre : bien qu'elle ne leur enuoye point iuſques au bout des mains & des pieds, les eſpe-

es des tons & cadences qu'ils repreſentent. Ainſi
a faculté formatrice remuée par l'imagination,
our grauer quelque marque, n'a beſoin de re-
euoir aucune eſpece, comme ſont les facultez
onnoiſſantes, du nombre deſquelles la forma-
rice n'eſt pas. Et n'eſt point plus eſtrange que
e fœtus ayant vne ame particuliere ſente les ef-
ets de l'imagination de ſa mere, auec laquelle
l ſemble n'eſtre qu'vn corps, que ce que les
ruits reçoiuent les changemens & alterations des
rbres auſquels ils ſont attachez.

Digitized by Google

CENT VINGT-DEVXIESME

CONFERENCE

De l'Origine des Formes.

LA forme eſt ce qui donne l'eſtre ou le mouuement. Lors qu'elle donne le mouuement ſeul, on l'appelle forme aſſiſtante, comme celle qui fait mouuoir les Cieux : quand elle donne l'eſtre, elle ſe dit forme informante, appellée autrement acte, perfection, eſſençe, vertu, beauté : Car tout ce qu'il y a d'excellent dans vn ſujet vient de la forme : laquelle déterminant l'indifference de la matiere, de ſoy imparfaite, la fait eſtre vne ; c'eſt à dire, non diuiſée en ſoy, & diuiſée de tout autre. LA forme creée, laquelle ſeule reconnoiſt quelque origine, eſt ou ſpirituelle ou materielle : l'vne & l'autre, ou ſubſtancielle ou accidentaire. LA forme ſpirituelle accidentaire eſt comme la vertu, la ſcience, & toutes les habitudes de l'ame. LA ſubſtancielle contient les intelligences & les ames raiſonnables. LA forme materielle accidentaire eſt ſimple comme la chaleur & blancheur ; ou compoſée, comme la beauté & la ſanté. LA forme materielle ſubſtancielle comprend les ames vegetatiues & ſenſitiues qui ſont les formes des plantes & des brutes, deſquelles ſeules nous en-

endons icy parler : bien que quelques-vns ne les econnoiſſent que pour des accidens & non pour les ſubſtances. Car tous demeurent d'accord qu'il y a des formes, puis qu'il y a des actions, eſquelles préſuppoſent des puiſſances : tout ce qui agiſt pouuant agir : ces puiſſances ſont des proprietez qui émanent de quelque principe actif qui les met en œuure : ce n'eſt point la matiere qui eſt ſimplement paſſiue : c'eſt donc la forme, mais on ne ſçait pas au vray ſi cette forme eſt ſubſtantielle ou accidentaire ; c'eſt à dire, ſi ce n'eſt qu'vn certain degré de chaleur qui fait nourrir, croiſtre, engendrer, & mouuoir les plantes & les animaux, ou bien quelque ſubſtance & forme plus excellente qui ſe ſert ſeulement de la chaleur comme d'inſtrument pour produire ces actions, comme il y a plus d'apparence : autrement vne ſubſtance compoſée de matiere & de forme ſeroit, contre la maxime, faite de ce qui n'eſt pas ſubſtance, ſi les formes n'eſtoient qu'accidentaires. Elles ſont introduites dans vn ſujet capable, par l'agent vnivoque, lequel communique par la generation vne ame de meſme nature que la ſienne qui eſt materielle, & par conſequent diuiſible : puis que la diuiſion eſt vne proprieté de la quantité qui ſuit la matiere ; toutesfois tellement diuiſible qu'elle ne ſe diminuë point en ſe ſeparant, non plus que l'eſpece du miroir qui ſe produit toute entiere dans tous les corps capables de la receuoir, ou que la chandelle qui en allume vne infinité d'autres, ſans aucune diminution de ſa ſubſtance.

Le 2. diſt, que la forme eſtant vn des principes naturels qui ne reconnoiſſent point d'origine, puis qu'ils ſont premiers, elle ne peut non plus eſtre engendrée que la matiere qu'elle accompagne toûjours : bien qu'elle change de face

Digitized by Google

ſelon les diuerſes diſpoſitions de celle-cy. Auſſi n'eſt-il pas croyable que les formes qui ſont les principales pieces de ce monde, ſans leſquelles il ſeroit priué de ce que porte ſon nom, c'eſt à dire, d'ornement & de beauté, ſoient ſujettes à vne continuelle corruption : autrement le monde & les natures qui y ſont connuës, auroient changé depuis vn ſi long-temps : & elles demeurent toûjours les meſmes. D'ailleurs, ſi ces formes periſſoient, ou elles ſe reduiroient en rien, ce qui ne ſe fait point dans la nature, ou ſe reſoudroient en ce dont elles ſont compoſées, puis qu'on les ſuppoſe materielles : & toutesfois il ne reſte rien de ſemblable. C'eſt donc toûjours la meſme forme, mais diuerſement habillée : laquelle on dit eſtre engendrée lors qu'elle change d'vn eſtat imparfait en vn parfait, & ſe corrompre quand elle retourne en vne condition pire que celle qu'elle auoit auparauant : le tout ſuiuant les diuerſes diſpoſitions de ſon ſujet.

Le 3. diſt, que toutes les formes naturelles ne ſont que des accidens, puis qu'elles ſont toutes dans vne matiere, comme dans vn ſujet duquel elles ne peuuent eſtre ſeparées : & non pas comme tenant lieu de parties, car elles ſont parties du tout, & non de la matiere. Les formes elementaires ſont les qualitez premieres. Et comme tous les mixtes ſont compoſez des quatre elemens, ils en tirent leur matiere & leur forme, laquelle ſuit la nature de l'element qui prédomine dans le compoſé. Ainſi, la ſechereſſe eſt la forme de la pierre qui a plus de terre qu'aucun autre element : l'huile eſt humide, pource qu'il eſt aërien : tous les viuans ſont chauds, à cauſe de la chaleur, la plus noble & la plus actiue de toutes les qualitez, laquelle eſtant arriuée à la proportion requiſe pour faire les fonctions de la vie, s'appelle ame : & ſelon que cette chaleur eſt plus ou moins

Digitized by Google

afinée, & qu'elle rencontre des ſujets differens, elle
e dit tantoſt ame vegetante, dans les plantes, tan-
oſt ame ſenſitiue, dans les beſtes : je dis plus, que
es formes ne ſont rien que des modes & façons d'é-
e. Car comme l'eau eſtant deuenuë air, celuy-cy
eu par la rarefaction, ou eau par la condenſation de
s parties, ſont touſiours eux-meſmes, ne diffe-
ns que ſelon que leurs parties ſont plus ou moins
ſſerrées : ainſi, tant les formes purement naturel-
s que les autres viuantes ne ſont rien que des mo-
es & façons d'eſtre des elemens de leurs qualitez
des diuers meſlanges dont ces formes reſultent.

Le 4. diſt, Apres Anaxagoras, que tout eſtant en
out, les formes eſtoient déja dans la matiere; d'où
s agens venans à conjoindre les choſes de meſme
ature, & ſeparer les autres, ces formes qui étoient
achées dans le ſein de la matiere ſe découurent :
omme l'art, qui imite la nature, ne fait pas le vin
e nouueau, mais exprime ce ſuc vegetal qui eſtoit
éja dans le raiſin, & fait du marbre vne ſtatuë, en
tant ſeulement ce qu'il y a de trop : & qu'ainſi de
terre ſe forment les plantes qui ſe changent en la
bſtance des animaux, dont les corps derechef ſe
duiſent en terre.

Le 5. ſouſtint l'avis d'Albert le Grand, qui eſt pour
generation des choſes que l'opinion precedente
nuerſe, voulant qu'il ne s'engendre rien de nou-
au : & diſt que les formes eſtoient de vray dans la
atiere, mais non entieres & parfaites, ains ſeule-
ent à demi & encommancées : ſelon leur eſſence,
non ſelon leur exiſtence qu'elles acqueroient par
s agents, qui pouſſent les choſes hors de leurs
uſes.

Le 6. diſt, que ſi les formes n'eſtoient engendrées
lon leur exiſtence, mars ſeulement ſelon leur eſ-
nce, il n'y auroit aucune generation ſubſtancielle,
iſque l'exiſtence n'eſt qu'vne façon d'eſtre qui
djouſte rien à l'eſſence, de laquelle auſſi elle

Digitized by Google

n'eſt point reellement diſtinguée. Ce qui me fait embraſſer l'opinion d'Ariſtote, qui veut que les formes ſoient bien dans la matiere, mais ſeulement en puiſſance, & à raiſon de la matiere qui eſt capable de ces formes : de la meſme façon que la cire eſt la ſtatuë de Ceſar en puiſſance, pource qu'elle la peut receuoir : ce qu'il appelle eſtre tiré & éclos de la puiſſance ou du ſein de la matiere : qui n'eſt pas être receu dans icelle, ni dépendre de ſes diſpoſitions, puiſque cela conuient auſſi à l'ame raiſonnable, qui n'eſt pas receuë dans le corps qu'au préalable les diſpoſitions neceſſaires à la receuoir n'y ſoient introduites : mais c'eſt que la matiere concourt elle-meſme, toutesfois d'vne façon paſſiue, non ſeulement à ſe procurer les diſpoſitions, mais auſſi à produire ſa forme meſme : & partant à ſa conſeruation. Ce qui ne conuient pas à l'ame raiſonnable, de laquelle l'eſtre ne dépend en aucune façon de la matiere.

Le 7. diſt, que la matiere eſtant vn principe purement paſſif & incapable de toutes actions, ne pouuoit rien produire & moins des formes les plus nobles de tous les eſtres, telles qu'eſt le principe d'impuiſſance & d'imperfection, & partant de laideur & difformité, contraire à la forme, de laquelle elle participeroit ſi elle l'auoit en puiſſance : de la meſme façon que le vin & le poiure ſont dits chauds en puiſſance, pource que leur chaleur eſtant déuelopée des parties qui les tiennent enfermées ; & eſt renduë ſenſible & actiue par la chaleur naturelle qui la reduit de puiſſance en acte. Les formes viennent donc de dehors, à ſçauoir du Ciel & de ſa plus noble partie, le Soleil le pere des formes : qui ne ſont rien que des lumieres, dont ceſt aſtre eſt la ſource, & par ſa chaleur & ſes influences donne le mouuement & la vie : qui eſt la demeure d'vne chaleur non elementaire, autrement l'arſenic, le ſoufre, & les autres mixtes qui ont beaucoup de cette

Digitized by Google

ıaleur, auroient la vie & non les ſerpents, ſalman-
es, poiſſons, la ciguë, les pauots & autres plan-
s, & animaux froids par excez. Auſſi, les ele-
ens & leurs qualitez, en quelque façon qu'elles
ient mélées, ſont touſiours elemens, & ne peu-
nt rien produire au deſſus de leur nature, qui eſt
échauffer, refroidir, attenüer, ſubtilizer, con
ınſer: mais non les ſentimens internes & exter-
s, les differents mouuements & les autres actions
: vie, qui ne peuuent proceder que d'vne chaleur
:leſte, telle qu'eſt celle qui entretient vne plante
ırmy les rigueurs de l'Hyuer: dont la froideur
ombatant continuellement la chaleur de la plante,
le la deſtruiroit bien-toſt, ſi elle eſtoit de meſme
ıture qu'elle: ce qui n'eſt point. C'eſt pourquoy
ıſſi les ames vegetantes & ſenſitiues n'ayans point
: contraires, pource que les contraires ſont poſez
ous vn meſme genre, tels que ne ſont pas la matie-
: celeſte dont ces ames ſont peſtries & les corps
lementaires, elles ne ſont pas corruptibles à la fa-
on des autres mixtes; mais à l'exemple de la lu-
ıiere, elles ceſſent d'eſtre quand les diſpoſitions
ui l'entretenoient ne ſont plus. Car il y a vn tel
rdre dans la nature, que lors qu'vn ſujet eſt nanty
: toutes les diſpoſitiõs requiſes pour l'introduction
'vne forme, l'Autheur de la nature, ou ſelon Pla-
on, l'Idée ou cette ame du monde qu'Auicenne a
oulu eſtre vne Intelligence deſtinée à la generation
es formes ſubſtancielles, concourt auec les cau-
:s ſecondes pour la production de cette forme:
omme auſſi ce concours ceſſe lors que les diſpoſi-
ions ne ſont plus.

Digitized by Google

CENT VINGT-TROISIESME

CONFERENCE

Si les maigres ſont plus ſains & de plus longue vie que les gras.

L'Immortalité de noſtre ame ayant vne diſpoſition toute entiere à la longueur de la vie, il ne tient qu'à celle du corps que nous ne viuions des ſiécles, comme nos premiers peres. Car c'eſt du défaut de ces corps que procede meſme és autres corps animez la difference des vies des animaux & des plantes : ce qui fait qu'il y a des ames moins parfaites, comme celles des cheſnes qui ſont neantmoins de plus longue vie que celles des beſtes, bien que plus excellentes. Les ſignes de cette vie longue ou breue, ſont ſimplement tels, ou en ſont non ſeulement les ſignes, mais auſſi les cauſes & les effets. Telle eſt la conformation des parties de noſtre corps. Ainſi le grand nombre de dents eſt pris pour vn ſigne de longue vie, tant pource que c'eſt vn effet de la vigueur de la vertu formatrice & de la chaleur naturelle, que dautant qu'il eſt cauſe que les alimens eſtans mieux moulus & preparez, les autres coctions & fonctions s'en font plus parfaitement, d'où vient la ſanté

: la longue vie. Il en eſt de meſme de l'habitu-
: du corps qui n'eſt pas ſimplement ſigne ; mais
ıſſi l'effet de la ſanté & la cauſe de la longue
ie, lors que cet habitude eſt mediocre, c'eſt à
ire ny graſſe ny maigre : les deux autres ; bien
ı'elles puiſſent eſtre compriſes dans l'enceinte
: la ſanté, qui a vne grande eſtenduë, eſtant
:antmoins d'autant moins parfaites qu'elles dé-
inent de cette loüable diſpoſition qui ſert de re-
e & d'eſquierre à toutes les autres. Or pour
ire vne iuſte comparaiſon, il faut conſiderer les
ras & les maigres en vn ſemblable degré d'ex-
és ou de defaut de cette mediocrité, & compa-
r vn Philetas faiſeur d'Elegies, ſi ſec & mai-
re qu'il eſtoit contraint d'attacher des ſemelles
: plomb à ſes ſoulliers, de peur que le vent
: le renuerſaſt, auec vn Denys d'Heraclée que
graiſſe eſtouffoit s'il n'auoit touſiours le corps
ıargé de ſangſuës. Ou ſi on ne les veut pas con-
derer en ces extremitez ; mais plus pres de la
ıediocrité, il faut és vns & és autres obſeruer
égalité dans les principes de vie, qui doiuent
tre également vigoureux : c'eſt à dire, la cha-
ur & l'humide radical en meſme proportion,
les conſiderer de pareil aage, viuant ſous vn
ıeſme climat, de meſme regime, & faiſant les
ıeſmes exercices : autrement la comparaiſon ſe-
ıit inégale : & enfin, diſtinguer les charnus,
ıembrus & muſculeux d'auec les gras. Cela
ɔſé, ie ſuis de l'avis d'Hippocrate en l'Aphor.
ıarante-quatre de la ſection deux : où il dit que
:ux qui ſont gros & gras de leur nature, meu-
nt pluſtoſt que ceux qui ſont maigres & gre-
s : pource que ceux-cy ont les vaiſſeaux, &
ɔtammant les veines plus larges, & par con-
quent plus de ſang & d'eſprits, qui ſont les
chitectes & principaux organes de la vie : les
as au contraire ayans les vaiſſeaux plus petits

à cauſe de leur froideur qui les reſſerre, comme il ſe void dans les femmes, les eunuques & les enfans qui ont pour cette cauſe la voix aiguë, ils ont auſſi moins de ſanté & de vie.

Le 2. diſt, que la graiſſe ayant eſté donnée aux animaux pour leur ſeruir de fourrure & les preſeruer des injures externes, les maigres qui en ſont dépourueus eſtans plus aizez à offenſer, doiuent eſtre de plus courte vie: car il n'y a gueres que les vieillards decrepites qui meurent de mort naturelle: c'eſt à dire, procedante des cauſes du dedans, là où la pluſpart des maladies viennent des cauſes externes: dont les gras ſont moins incommodez, & entr'autres du froid ennemy juré de la vie, laquelle eſt inſeparable de la chaleur, voire la chaleur meſme: la petiteſſe de leurs pores, & la graiſſe qui les enuironne refuzant l'entrée à toutes les qualitez contraires à la vie, & par meſme moyen empeſchant la diſſipation de la chaleur naturelle: laquelle renfermée & reflechie au dedans y agiſt auec plus de vigueur: par la meſme raiſon que les ventres ſont plus chauds en Hyuer, à cauſe de la froideur de l'air qui empeſche l'écoulement de la chaleur & des eſprits qui ſe fait en Eſté & dans les corps ſecs & maigres, dont les conduits eſtans plus ouuerts, ils ne peuuent retenir ces eſprits d'vne nature volatile. De ſorte que quand bien les gras auroient moins de chaleur, ce qui n'eſt pas, veu que la quantité de graiſſe eſt vn teſmoignage de l'abondance du ſang, dont la plus pure & aërienne portion diſtilant comme vne roſée à trauers les tuniques & vaiſſeaux, & paſſant par les muſcles, lors qu'elle vient à rencontrer les membranes, elles la condenſent & conuertiſſent en cette ſubſtance blanchaſtre, plus par leur denſité ou proprieté de leur nature, que par leur froideur: neantmoins cette chaleur eſtant mieux

diſpenſée & moins alterée dans les gras que dans les maigres, elle y doit auſſi cauſer moins de maladies & durer dauantage.

Le 3. diſt, Puis que la vie eſt la demeure de la chaleur dans vn humide non aqueux & excrementeux, comme eſt celuy des gras; mais oleagineux & aërien, plus cette chaleur y ſubſiſtera & plus la vie y ſera longue. Or elle demeure bien plus long-temps dans les maigres, dont les pores eſtant bien plus ouverts, donnent iſſuë aux excrements fuligineux que la chaleur eſleue, leſquels n'ayans pas leur ſortie libre dans les corps gras, dont les conduits ſont bouchez par la froideur ou viſcoſité des humeurs pituiteux, ces ſuyes excrementeuſes faiſans vn reflux, viennent à ſuffoquer la chaleur qui s'eſteint de la meſme façon que le feu, lors qu'il ne peut auoir ſa tranſpiration libre, ſi neceſſaire à nôtre vie qu'elle ne ſcauroit ſubſiſter vn moment ſans cette action, par laquelle l'ame attire par tout le corps & principalement par la bouche, de l'air pour rafraiſchir & ventiler la chaleur, & pour nourrir les eſprits, & renuoye par les meſmes chemins les fuliginoſitez qui ſuiuent neceſſairement toute conſomption d'humidité par la chaleur: leſquelles cauſes de la mort eſtans internes, & partant neceſſaires & inévitables, elles ſont beaucoup plus conſiderables que les cauſes externes, auſquelles les maigres ſont ſujets, dont l'on peut bien plus aiſement ſe donner garde & y remedier.

Le 4. diſt, que les gras ayans vne chaleur plus moderée & moins conſumante, pource que ſon action eſt émouſſée par l'humidité de leur temperament, elle deuoit eſtre auſſi de plus longue durée que celle des maigres dont la chaleur déja violente de ſoy meſme eſt encore renduë plus actiue par la ſechereſſe qui ſert d'eſperon à la chaleur: c'eſt pourquoy ils ſouffrent auec plus de peine le jeûne que les gras, dont la ſubſtance humide ſert à mode-

Digitized by Google

rer & nourrir tout enſemble leur chaleur : qui paroiſt meſme au toucher fort benigne & temperée, comme celle des maigres acre & poignante. Auſſi les maladies d'inanition auſquelles ſes maigres sõt ſuiets, ſont elles plus difficiles à guerir que celles de repletion, ordinaires aux gras. Et la vieilleſſe qui nous va deſſechant, eſt l'acheminement à la mort, la ſechereſſe meſme.

Le 5. diſt : La ſanté eſtant vne diſpoſition ſelon la nature, qui rend l'homme capable de bien faire les fonctions de ſa vie, & cette diſpoſition conſiſtant dans vne iuſteſſe des qualitez premieres, qui fait vne harmonie & loüable temperament des quatre humeurs, ſon principal indice eſt l'eſtat & habitude du corps, appellé des Medecins *eucracia* que nous diſons vn-en-bon-point, & celles des deux extremitez qui approchera le plus de cet eſtat auquel les actions s'exercent le plus parfaitement, ſera la plus ſaine & propre à la longue vie, qui ne conſiſte que dans l'action. Les fonctions de la vie ſont naturelles, vitales ou animales ; les maigres s'aquitẽt de toutes plus dignement que les gras. Et premierement des naturelles, qui ſont ſe nourrir, croiſtre & engendrer : pource que les maigres ayans les chairs plus chaudes, elles attirent dauantage que celles des gras, qui s'imbibent bien des ſucs, mais ne les peuuent parfaitement cuire & aſſimeler, manque de chaleur ſuffiſante : dont le defaut eſt auſſi cauſe qu'ils produiſent quantité d'excremens cruds & pituiteux, qui les rendent blanchaſtres, & bouffis. Car ils ont plus de graiſſe, pource qu'ils n'ont pas aſſez de chaleur pour conſommer les ſuperfluitez : comme pour le meſme defaut les femmes ont beaucoup plus de ſang que les hommes, plus chauds qu'elles. L'accroiſſement eſtant auſſi vn effet de la chaleur dont les gras ſont plus mal partagez, ceux cy croiſſent moins que les maigres pource que la chaleur rarefiant & ſubtiliſant les

pàrties, les eſtend & fait monter en haut : comme ſon defaut fait precipiter & affaiſſer les humeurs en bas : ce qui fait que les femmes ne ſont iamais de ſi belle taille que les hommes, & qu'elles ont les parties d'embas plus groſſes, au lieu que les hommes ont les parties d'enhaut comme la teſte & la poitrine, plus amples. Les maigres ſont auſſi plus propres à la generation, tant à cauſe de leurs eſprits, plus raffinez, que de leur ſemence plus recuite & élaborée, & dont ils ont plus grande abondance que les gras : dont la plus pure portion du ſang au lieu d'eſtre employée à faire la ſemence eſt conuertie en graiſſe : qui eſt la cauſe pourquoy tous les animaux eſtans chaſtrez deuiennent gras : & ſelon Ariſtote, les femmes graſſes ſont pour la pluſpart ſteriles : rarement les maigres : leſquelles auſsi bien que les hommes qui ſont de cette habitude, ſont plus enclins à l'amour : or on ſe porte ordinairement à ce qu'on fait le mieux. Les fonctions vitales ſe font auſſi plus parfaitement dans les maigres, comme il ſe void par leur reſpiration ample, leur pouls fort & grand, la promptitude dans leurs mouvemens & paſſions. Enfin ; les animales comme ſont les ſentimens internes & externes, s'y font auſſi auec plus de perfection, tant à cauſe de la pureté & ſubtilité de leurs eſprits, qui fait auſsi la bonté de l'eſprit, que pour la diſpoſition des organes plus épurez & moins chargez de nuages & humiditez excrementeuſes qui rendent les gras plus peſans d'eſprit & de corps.

CENT VINGT-QVATRIESME

CONFERENCE

Auquel ſe vaut il mieux fier : en celuy à qui nous auons fait du bien, ou en celuy de qui nous en avons receu.

LA confiance eſtant le fruit de l'amitié, voire le plus doux lien dont cette vertu vnit les cœurs : il ſemble qu'il faut auoir plus de confiance en celuy qui ayme plus parfaitement : tel qu'eſt celuy qui nous a fait du bien : Car comme il eſt plus difficile de donner que de receuoir : pource qu'on ne peut donner ſans ſe dépoüiller de ce que l'on a, ce qui eſt contraire à noſtre inclination naturelle, auſsi eſt ce vne action beaucoup plus vertueuſe, & le témoignage d'vne plus parfaite amitié : celuy qui reçoit vn bien fait n'ayant pas grande peine à cette action aſſez facile de ſoy-meſme. Auſsi ne peut on douter de la bonne volonté de celuy qui nous oblige par ſes bien faits ; mais bien de celuy qui les reçoit. Car il arriue ſouuent à ceux qui font du bien le meſme qu'au ſemeur dont il eſt parlé dans l'Evangile, vne partie de ſa ſemence tombe dans les lieux pierreux ; l'autre parmi les eſpines, l'autre dans le chemin & eſt mangée par les oiſeaux : la moindre

moindre partie tombe en vne bonne terre, encore ne la void-on fructifier qu'en ſon temps. Il y en a meſme pluſieurs qui ne haïſſent rien tant que la memoire de ceux qui leur ont fait du bien, comme ſi leur preſence leur eſtoit vn continuel reproche, nonobſtant qu'vn ſecond bien fait en réveille vn premier & vn troiſieſme ou quatrieſme les deuſt faire reſſouvenir des precedens. Mais quand bien vous auriez obtenu qu'on s'en ſouuienne, neantmoins pluſieurs ne font rien tant à regret que de payer vne debte: pource qu'ils y ſont contraints par la loy ou par le devoir, & l'homme eſtant libre de ſa nature, ne hait rien tant que de faire quelque choſe par contrainte. Tellement qu'eſtant obligé de renonnoiſtre par ſes devoirs ou par ſes ſeruices les obligations qu'il a, il s'en exempte s'il peut: ſinon, il le fait, mais non d'vne gayeté requiſe aux bons offices: teile qu'eſt celle d'vn bien-faicteur, Car celuy qui fait du bien à vn autre, non par aucune contrainte & obligation; ains de pure affectiõ & bonne volonté, ne le fait iamais que gaye ment & par conſequent on a plus de ſujet de ſe confier en luy qu'en vn autre.

Le 2. diſt, Ce n'eſt pas ſans raiſon que l'on recherche en qui ſe fier dans vn ſiecle où il y a ſi peu de fidelité, meſme parmy les plus proches. Et ſi la crainte de l'ingratitude (la plus vulgaire des plaintes, bien qu'en apparence la plus deteſtée de tout le monde) eſt cauſe que celuy qui a fait du bien à vn autre n'oze pas s'y fier, celuy qui l'a receu n'a pas ſouuent moins de ſujet de douter de l'intention de celuy à qui il eſt redeuable. Car bien qu'il ait déja receu quelque preuue apparẽte de ſon affection, neantmoins les motifs des bien faits procedans quelque fois de toute autre cauſe que d'vne veritable amitié, cela peut autant mettre en doute l'eſprit de celuy qui reçoit, que de celuy qui donne. Il y en a pluſieurs qui ne donnent que pour receuoir

celuy qui en estoit indigne.

Le 3. dist, que si les hommes estoient parfaits la justice commutatiue requeroit d'eux que celuy qui a receu du bien rendit la pareille, ou au moins quelque reconnoissance par ses deuoirs celuy qui donne & celuy qui reçoit devans ressembler à deux bons joüeurs de paulme qui se renvoyent la balle l'vn apres l'autre : celuy qui la laisse sans risposte, estant le plus mauuais joüeur. Ce que les Poëtes nous ont figuré par les trois Graces qui se tiennent par la main, dont l'vne donne, l'autre reçoit, & la troisiesme rend le bien-fait Toutefois, la perversité de l'homme est telle qu'il s'acquite souuent d'autant plus mal de cette obligation, qu'il y est obligé : ne faisant rien de bonne grace que ce qu'il fait librement : & pource qu'estant vn animal glorieux, il ne haït rien tant que de s'assujetir & de rendre des hommages à celuy qui nous a fait du bien : sa presence luy met toûiours deuant les yeux sa bassesse & son humilité, dont il a honte. qu'il ayme son bien facteur c'est d'vn amour interessé & mercenaire, au lieu que celui de l'autre est dégagé de tout interest, & procede nüement d'vn principe de vertu auquel par consequent on a plus de raison de se fier qu'en cet amour vil, & fondé sur l'vtile. Aussi comme l'ouvrier ayme bien plus son ouvrage qu'il n'en est aymé : ce qui se voit non seulement en Dieu, qui ayme plus parfaitement les creatures qu'il n'est aimé d'elles, mais aussi dans les peres qui ayment avec plus de tendresse leurs enfans : vn bienfaicteur estant comme l'ouvrier & l'artisan de nostre bonne fortune, il nous cherit & nous ayme comme son ouvrage & sa creature : pource qu'il semble estre interessé en nostre conservation, de la mesme façon que les causes s'interessent en celle de leurs effets ; dans lesquelles elles reuivent & semblent renaistre.

Le 4. dist, que si nous voulons consulter nos sen-

timens naturels, nous enclinerons à nous asseurer plus en ceux à qui nous auons fait du bien qu'à ceux de qui nous en auons receu : non tant pour repeter le depost que nous auons confié entre les mains des premiers, pour ce que celuy qui rend vn bon office ou oblige vn autre en quelque façon que ce soit, ne le doit pas faire pour espoir de recompense : autrement ce seroit commerce & non plus benefice : comme pource que nous nous fions volontiers dauantage en ceux que nous aymons le plus. Or nous aimons plus ceux ausquels nous auons donné plus de témoignage de nostre affection : il n'y a point de plus grande preuue de l'amitié que nous portons à quelqu'vn que le bien lequel nous luy faisons. Car on se peut bien tromper à prendre les bienfaits pour causes de l'amitié en ceux qui les reçoiuent, mais non pas pour effets & signes de l'affection en ceux qui les font. Si bien qu'à nostre regard il est déja constant qu'il vaut mieux se fier en celuy à qui nous auons fait du bien, qu'à celuy duquel nous en auons receu. Le mesme se prouue aussi au regard de ceux qui reçoiuent le bienfait : puisque les bestes plus farouches s'appriuoisent, & au lieu de nuire obeïssent à ceux qui les nourrissent: c'est faire tort à l'humanité de ne la trouuer pas capable de reconnoistre vn bien-fait qu'elle a bien sçeu faire sans y estre prouoquée. Car qui approfondiroit bien les causes de l'ingratitude, on trouueroit qu'elle a sa source dans ceux qui se vantent du titre de bien-faicteurs; dont l'imprudence en quelques-vns est telle qu'ils offenseront plus qu'ils n'obligeront par leurs presens, donnez à contre-temps, faits de choses de neant, & contre le precepte de Seneque, qui ne sont point de durée, entrelassez de mauuais offices, au lieu de les continüer & couurir l'vn par l'autre en façon de tuiles, afin que la pluye des disgraces & froideurs qui ruinēt l'amitié n'y puissēt penetrer; faits à regret & nō d'vn visage ouuert, apres tant de rebuts & delais

que la chose sẽble plûtôt rauie&arrachée des mains d'autrui que receuë de la nôtre,diminuez par des cõditiõs onereuses,&finalemẽt destruits par des reproches, si on n'en reçoit le payement aussi-tost qu'il se l'estoit promis. Ce qui fait que tels pretendus bien-faits meritent plustost le nom d'outrages. Et cependant puisqu'il s'en trouue encore plusieurs qui les reconnoissent, à plus forte raison les offices qui auroient les conditions requises à vn bien-fait, seroient-ils plus capables d'obliger ceux qui les auroient receus à la reconnoissance, qui ne peut compatir auec l'infidelité.

Le 5. dist: La decision de ce point aussi bien que de tous les autres moraux dépend des personnes, des temps, des lieux & des autres circonstances sur lesquelles est fondée la prudence, qui montre quand, comment, & à quelles personnes il se faut le plus fier. Toutesfois supposant les choses semblables, & deux personnes également parfaites, dont l'vne m'a fait du bien, & l'autre en a receu de moy, la raison contraire de la Loy qui veut que celuy qui a esté vne fois méchant soit toûjours presumé tel, me fait juger que celuy qui m'a fait vne fois du bien m'en fera encore plustost qu'vn autre: & partant, que ie m'y doy plus fier.

Digitized by Google

CENT VINGT-CINQVIESME

CONFERENCE

Des causes de la Gelée, & du Dégel.

COmme le chaud & le froid sont les causes efficientes de tous les meteores : le sec & l'humide leur fourniſſent de matiere, éleuée & renduë volatile par vne chaleur estrangere. Les vapeurs qui font les meteores aqueux sont de deux sortes : les vnes s'éleuent iusques en la moyenne region de l'air, dont la froideur les condenſe en nuée, qu'elle resoult puis apres en pluye, neige, ou gresle : les autres ne pouuans estre enleuées, ou pour la foibleſſe de la chaleur, ou pluſtoſt pour la ſubtilité & tenuité de leur matiere, qui ne donne de priſe à la chaleur : elles y forment les broüillards, la roſée, le ſerain qui la precede, & la gelée. Car la matiere, tant de la roſée que de la gelée, eſt vne vapeur ſubtile & deliée, laquelle d'ailleurs eſtant épanduë également & vniformement à l'entour de la terre, n'empeſche point la tranſparence de l'air qui paroiſt pour cet effet toû-

iours clair & serain quand il gele. Mais leur cause efficiente est diuerse ; celle de la rosée est vne mediocre froideur, ou plustost fraischeur de la nuit, aussi est elle frequente és saisons temperées ; celle de la gelée est vne froideur vehemente, laquelle venant à condenser cette vapeur, la fait precipiter en bas en forme de chrystal, & par mesme moyen s'insinüant dans les autres corps humide, vnit leurs parties diuerse nature, que la chaleur au contraire separe. C'est pourquoy l'eau échaufée estant exposée à l'air froid est plustost gelée qu'vne autre, pource que ses pores ayans esté ouuerts par sa chaleur, le froid s'y insinuë auec plus de liberté. Toutesfois la seule froideur n'est pas suffisante pour faire la gelée, autrement l'eau estant froide en vn degré eminent, seroit touiours glacée ; mais quelques parties terrestres & grossieres doiuent seruir de moyen vnissant pour faire joindre les parties humides de l'eau ou de la vapeur, lesquelles estans fluides de leur nature ne peuuent s'allier ensemble que par le moyen de quelques parties seches qui les fixent & arrestent leur fluiditez. C'est pourquoy entre les corps humides les plus impurs & composez sont aisément gelez, difficilement les eaux distilées pour leur simplicité : iamais le vinaigre, bien que froid, pour la tenuité de ses parties. Mais la surface des eaux estant remplie des parties terrestres & grossieres qui n'ont pû suiure la vapeur où l'exhalaison attirée par la chaleur du Soleil, est pour ce sujet la premiere glacée, mesme celle des eaux viues, dont toutes-fois le mouuement eschauffant & faisant diuulsion & separation des parties, est cause qu'elles ne sont pas si faisées à geler, non plus que l'huile pour son humidité aërienne & onctueuse, la mer & leurs esprits chauds, que toutesfois l'experience nous fait voir se geler par vn

froid vehement : le Poëte en ſes Georgiques, lors qu'il deſcrit la rigueur d'vn Hyver, diſant que l'on fendoit le vin à coups de hache : & les nauigations des Holandois vers le Septentrion, nous rapportent qu'ils furent trois mois arreſtés ſous le ſeptante-quatrieſme degré, leurs vaiſſeaux ayans eſté glacez en pleine mer.

Le 2. diſt, que le froid & le chaud eſtoient les cauſes immédiates de la gelée & du degel : mais il eſt difficile de ſçauoir d'où vient ce chaud ou ce froid. Et pource que le froid n'eſt autre choſe que la priuation de la chaleur, comme les tenebres le ſont de la lumiere, nous connoiſtrons aſſez les cauſes du froid & de la gelée ſi nous ſçauons celles du chaud, qui fait le degel. A la verité, le Soleil dont l'approche & l'éloignement fait la diuerſité des ſaiſons ſelon les differentes mutations qu'il fait dans les qualitez de l'air y contribuë; mais c'eſt auec la terre, ne le pouuant ſeul, puiſque les neiges des montagnes qui approchent le Ciel de plus prés ſont les dernieres fonduës : Ainſi le Soleil par le moyen de ſes rayons penetrant iuſques dans le ſein de la terre attire à luy ce feu qui eſt enfermé dans ſes entrailles: & pource que ce Soleil ne s'éloigne que fort peu de la ligne equinoxiale, la partie de la terre qui répond à celle du Ciel où le Soleil habite continuellement, eſt toûjours échauffée, & par vne raiſon contraire celle qui eſt ſous les poles eſt touſiours grandement froide : & iuſques aux païſans reconnoiſſent les vents en eſtre la cauſe, eſtans tournez tantoſt au froid, & tantoſt au chaud ; car ſouffians du coſté de Septentrion, ils nous pouſſent vn air extremement froid, qui eſt la cauſe de la gelée, & venans apres à ſouffler du coſté du Midy & nous enuoyans vn air échauffé par la continuelle attraction du Soleil, ils ſont la cauſe du degel.

Le 3. diſt : que de fait les vents eſtans continuels, pource que leur matiere qui eſt vne fumée ſeche ne

Digitized by Google

manque iamais, il arriue que le plus fort d'entr'eux l'emporte par dessus le plus foible, l'vn chassant l'autre : ce qui les fait appeller luitteurs par Virgile. Tellement que lors que les vents Meridioniaux soufflent, qui sont plus frequents & grossiers que les Septentrionaux ou Orientaux, à cause de la force du Soleil au Midy qui ouure dauantage les pores de la terre, les exalaisons copieuses qui en sortent en sont plus chaudes, que celles qui sortent des pores de la terre Septentrionale, sesserrez par la froideur, qui fait que les exhalaisons qui en viennent sont plus subtiles & plus froides : arriuant le mesme qu'à nostre bouche qui souffle le froid en se resserrant, & le chaud en se dilatant : Ainsi la terre enuoyant des exalaisons par ses pores, elles sont plus chaudes ou plus froides, selon que les conduits par où elles passent, sont plus ou moins dilatez : & font ainsi la gelée & le degel.

Le 4. dist, que le Soleil & les autres Astres ne sont que des causes éloignées de la gelée & du degel : à sçauoir par leur chaleur qui sert à faire monter les vapeurs qui en sont les causes prochaines, selon qu'elles ont plus ou moins de cette chaleur extreme : ou comme veulent les Chymistes, entant qu'elles sont remplies de certains esprits nitreux & dissoluans, qui font le degel : ou coagulans, qui causent la gelée : tels que sont ceux qui font durcir les plantes en pierres, qui font congeler si promptement les goutes d'eau dans les caues, & gouttieres, & qui forment les chrystaux de roche. Aussi lors qu'il doit faire vn degel, les cloaques & autres lieux puans sentent plus fort à causes des esprits & vapeurs de la terre, qui se chargent en passant de ces puanteurs.

Le 5. dist, que la cause du degel deuoit estre attribué à la chaleur de la terre, qui exhalant des vapeurs tiédes, échauffe premierement le fond des eaux : d'où vient que les poissons s'y retirent : puis

ramoliſſent & humectent la ſurface de l'eau ou de la terre endurcie du froid. Auſſi cette chaleur que l'on reſſent dans les plus profondes minieres où les ouuriers trauaillent nuds & le plus ſouuent dans l'eau ſans endurer aucun froid : les veines de ſoufre bitume, vitriol & arſenic qui ſe trouuent és entrailles de la terre, les ſources chaudes & les volcans en ſa ſurface, nous font aſſez voir, que s'il n'y a vn feu central, comme croyent les Pythagoriens: au moins il y a vne grãde chaleur pareille à celle du corps de l'animal, qui fait cuire les metaux & vegeter les plantes. De là vient que les changemens de l'air quand il ſe troublent, ſe reconnoiſſent auparauant en ces minieres, par les vapeurs qui s'éleuent de deſſous, qui empeſchent la reſpiration & offuſquent ou eſteignent les lampes. Ce qui fait voir qu'elles ſont exhalées par la chaleur de la terre, & non pas attirées par celles du Soleil ou des aſtres, qui ne penetrent que fort peu dans la terre. Or comme nos corps en Hyuer ont vne chaleur interieure plus grande : ainſi cette chaleur de la terre concentrée en elle-meſme, comme il ſe void aux ſources qui fument en ce temps-là & aux lieux ſouſterrains qui ſont plus chauds, éleue plus grande quantité de vapeurs tiedes, qui rendent en Hyuer le temps humide & pluuieux : & lors que les pluyes ou la froideur de l'air viennent à boucher ces pores; alors le paſſage de ces exhalaiſons eſtant fermé ; l'air demeure froid & ſe fait la gelée qui arriue par le defaut de cette chaleur tiede : laquelle venant à ſortir la diſſipe & reſout. Car la chaleur naturelle de la terre ſe recueillant & rendant plus vigoureuſe au dedans par le froid qui l'enuironne, elle pouſſe des exhalaiſons plus chaudes & en plus grande quantité, qu'elle ſe forme ou des pluyes dont elle eſt abreuée, ou d'autres humiditez: leſquelles arriuans à la ſurface de la terre qui eſt gelée, l'amolliſſent & rempliſſent l'air de nuages, qui ac-

compagne touſiours le degel, comme l'air ſerain fait la gelée.

Le 6. diſt, que comme la greſle n'eſt rien autre choſe qu'vne pluye congelée, auſſi la gelée n'eſt qu'vne roſée condenſée par la vehemence du froid, qui s'appelle glace dãs l'eau; laquelle froideur condenſant l'eau, qui eſt vn corps diaphane, & partant qui a vne lumiere interne & radicale, eſt cauſe de la blancheur qui eſt le commencement de la lumiere, comme les parties du Ciel eſtans condenſées nous font la lumiere des aſtres, qui ſont les parties les plus denſes de leurs orbes. Si l'on n'aime mieux rapporter la blancheur à l'air qui eſt enfermé dans la glace, & la fait nager ſur l'eau. Ce qui montre que le ſeul froid n'eſt pas cauſe de la gelée, puiſque le froid ſeul de ſa nature rendant les corps plus peſans par la condenſation de leurs parties la glace deuroit eſtre plus peſante que l'eau; mais il faut outre cela quelque fumée chaude & ſeche, laquelle s'inſinuant dans l'eau, luy donne la legereté.

Le 7. diſt, que les corps qui ſe gelent bien loing de receuoir augmentation de quelques parties, les plus ſubtiles s'éuanouïſſent & cedent à la violence du froid qui les exprime: d'où vient qu'vn vaiſſeau eſtant ſi bien bouché que l'air n'y puiſſe paſſer pour occuper le lieu des plus ſubtiles parties qui ont tranſpiré ou peri, il ſe caſſe en gelant de crainte du vuide. Et le vin & les fruits gelez perdent leur ſaueur par la perte de ces eſprits, leſquels ne pouuans tranſpirer dans les choux & autres plantes viſqueuſes, digerent leurs cruditez, & rendent par ce moyen les plantes plus tendres.

CENT VINGT-SIXIESME

CONFERENCE

Des cauſes de la petite Verole.

LA varieté dont ce mal afflige, ou celle qu'il apporte au corps, luy a donné le nom de variolles ou veriolles, comme ſa reſſemblance aux puſtules & à la façon dont la maladie venerienne attaque les Indiens; chez leſquels elle eſt epidemique & cauſée par la corruption de l'air, la fait appeller petite verolle. Ce ſont exanthémes ou puſtules qui paroiſſent ſur le corps, entr'autres ſur celuy des enfans (à cauſe de la molleſſe de leur cuir) auec fiévre, douleur, demangeaiſon, & ſanie purulente. Ce mal comprend les trois genres de maladies; ſçauoir, l'intemperie, en la fiévre & inflammation: la mauuaiſe conformation, dans ſes éminences: & la ſolution de continuité dans les vlceres. Les ſignes qui le precedent pour l'ordinaire, ſont la voix enroüée, douleur de teſte, inflammation de tout le viſage, baaillemens, diſtenſions, tremblemens de tout le corps, eſternuëmens, & tranchées. Ceux qui l'accompagnent, & qui en ſont les ſignes eſſentiels & pathognomoniques, ſont

le delire, les ſonges épouuantables, douleurs de poictrine & de gorge, difficulté de reſpirer, & fiévre ſynoche, qui eſt quelquesfois putride, quelquesfois non. Tous leſquels ſignes ſont produits par la violente agitation qui ſe fait dans les humeurs, dont l'ebullition eſt la cauſe conjointe de cette maladie, & cette ebullition eſt vn effet de la chaleur naturelle: laquelle irritée par leur malignité, les chaſſe au dehors où ils forment ces petites tumeurs, leſquelles eſtans rouges & moins éleuées ſont la rougeolle, & lors qu'elles ſont plus eminentes, la verole, dont les grains paroiſſent d'abord fort petits, puis auec le temps deuiennent rouges, & s'accroiſſent de iour en iour, tant qu'ils ſoient deuenus blancs: apres quoy ils ſuppurent & ſe deſſechent, laiſſans ordinairement des marques qui ne ſe peuuent effacer, pource que la peau qu'elles ont conſumée ne ſe rengendre point.

Le 2. diſt: Lors qu'on void vn effet commun, on doit luy aſſigner vne cauſe de meſme. Or la petite verole ou rougeole, qui ne different point qu'entant que celle-cy eſt produite d'vn ſang plus ſubtil, & l'autre d'vn plus groſſier, ne ſont pas ſeulement communes à pluſieurs; mais il y en a ſi peu qui ne les ayent en leur vie, que les choſes rares n'eſtans pas de l'art, on en fait vne regle generale, laquelle ſouffre peu d'exceptions. Cette cauſe eſt ou materielle ou efficiente. La premiere eſt l'impureté du ſang menſtruel qui ſert de nourriture au fœtus dans le ventre de la mere: d'où il attire bien au commancement le pur & le plus doux, mais auec l'aage ayant beſoin de plus de nourriture, il tire le groſſier auec le ſubtil. Tellement que comme les cheuaux jettent vne fois en leur vie la gourme, les hommes doiuent auſſi vne fois ſe purger, & vuider cette ordure menſtruale: laquelle eſtant eſgallement diſperſée dans tout le corps, &

Digitized by Google

en petite quantité, n'empeſche pas ſenſiblement ſes fonctions. La cauſe efficiente, auſſi commune à tous les hommes, eſt la chaleur naturelle qui pouſſe au dehors ces impuretez, leſquelles paroiſſent ſur toute la peau, qui eſt l'émonctoire vniuerſel de tout le corps : mais principalement ſur le viſage pour ſa delicateſſe, & pource qu'eſtant le lieu où aboutiſſent tous les organes des ſens, il eſt plus remply d'eſprits qu'aucun autre, par conſequent il s'y fait vne plus grande attraction de ces vapeurs malignes. Or ce que les vns en ſont atteints de leur bas âge, d'autres en jeuneſſe, quelques-vns, bien que rarement, en vieilleſſe, & tous diuerſement, cela dépend des natures particulieres, qui ſont telles, ou de leur premiere trempe, ou acquiſes par la couſtume & vn long vſage des choſes non naturelles. Car ſelon que les humeurs dominent au corps, ils donnent le branle à la ſortie de cette qualité veneneuſe auparauant cachée, de la meſme façon que la lépre & la rage ne paroiſſent quelquesfois qu'apres pluſieurs années. La nourriture y fait auſſi beaucoup ; car venant à ſymboliſer auec cette humeur maligne, elle en accroiſt la quantité : comme au contraire, ſi elle luy eſt oppoſée par ſa loüable temperature, ou par vn excés de qualitez contraires, elle la corrige & retarde ſon mouuement.

Le 3. diſt : Ce qu'eſt le peché originel à l'état de l'ame, la petite verolle ſemble l'eſtre à celuy du corps, puis que cette maladie attaquant ordinairement les enfans qui n'ont commis aucune faute dans leur façon de viure, & deſquels la nature deuroit eſtre d'autant plus ſaine qu'elle eſt plus vigoureuſe, eſtant plus proche des principes de leur naiſſance : elle ſemble plûtoſt venir du vice des parens. Et comme de la mauuaiſe diſpoſition de la ſemence viennent pluſieurs ma-

ladies hereditaires : ainſi, de l'impureté du ſang (qui eſt le principe materiel dont noſtre corps eſt peſtry) en peuuent venir quelques-vnes : comme ſont auſſi les dartres, galles, clouds & autres ſaletez de la peau qui arriuent aux enfans, fort ſemblables à celle-cy. Auſſi, ce mal paroiſt-il ordinairement dans l'an ſeptiéme ou neufieme, premiers climacteriques : auſquels la nature trauaille à la perfection de ſon ouurage, en le purifiant & nettoyant de toutes ces immondices. Et comme le vin nouueau venant à boüillir, vomit tout ce qu'il y a d'impuretez & d'ordures en ſon corps; la chaleur faiſant vne ébullition du ſang & des eſprits, en fait de meſme : ſoit que cette fermentation arriue par l'eſprit vniuerſel du monde, de la meſme façon que celles qui ſe font dans les autres corps naturels : ſoit (ce qui eſt le plus vrayſemblable) qu'elle arriue par la propre force de la nature, dont les mouuemens, bien que reglez & certains, ſont neantmoins inconnus à tout autre qu'à elle-meſme qui les produit ſelon les diſpoſitions du ſujet dans lequel elle reſide.

Le 4. diſt : que les corps ayans toûjours eſté peſtris de meſme ſang maternel, & doüez d'vne meſme chaleur naturelle, que l'on veut eſtre les cauſes materielle & efficiente de la petite verolle, elle deuroit auoir toûjours eſté, & neantmoins elle eſtoit inconnuë deuant les Arabes, du temps deſquels elle a commencé à paroiſtre. Car ces petites puſtules rouges & rondes, & ces autres ſemblables à des morſures de puces, dont il eſt fait mention dans Hippocrate, Aëtius & quelques autres anciens, ne ſont rien moins que la petite verolle : à laquelle non ſeulement les femmes dans leurs ſuppreſſions, mais iuſques aux beſtes qui ont auſſi leurs purgations, comme entr'autres la chienne, la caualle & l'aſnelle, deuroient eſtre ſujettes.

Digitized by Google

Au contraire, ceux qui auroient eu des fiévres ardentes en deuroient eſtre exempts, s'il eſt vray que la ſemence & le leuain de ce mal ſe diſſipe par l'ébullition du ſang, laquelle eſt vehemente dans la fiévre. Mais ce qui eſt impoſſible de conceuoir, c'eſt comment vne matiere veneneuſe & pernicieuſe, telle qu'on dit eſtre cette partie impure du ſang, peut eſtre conſeruée pluſieurs années dans ſa maſſe, veu que ſeruant d'aliment continuel à toutes les parties, elles deuroient reſſentir quelque choſe de cette malignité, & neantmoins ceux qui ſont attaquez de ce mal ſont ordinairement les plus ſains, & d'vne conſtitution ſanguine, la plus louable. Car ce ſeroit accuſer d'imprudence ou de foibleſſe la nature, qui eſtant toute bonne, ſage & puiſſante, n'a rien tant à cœur que de purifier le corps: ce qu'elle fait non ſeulement lors que l'enfant eſt encore dans le ventre de la mere, qu'elle a enueloppée de deux membranes qui reçoiuent les ſueurs, veines & autres excremens de la ſanguification, comme font les inteſtins, les excremens plus groſſiers: mais auſſi-toſt qu'elle l'a mis au jour elle purge ſes immondices par galles, gratelles, rognes, tumeurs de la teſte & autres purgations, qu'Hippocrate dit le preſeruer de grandes maladies; entr'autres du haut mal. Ce ne peut eſtre non plus la malignité de l'air, comme veut Fernel, fondé ſur ce que la difficulté de reſpirer, la peſanteur de teſte, l'inflammation du viſage, & tels autres ſymptomes qui l'accompagnent, ſemblent eſtre cauſez par le vice de l'air, lequel infecte le cœur, & par ce moyen bleſſe toutes les autres fonctions: Autrement, la petite verolle ſe rendroit populaire comme la peſte & les autres maladies contagieuſes, & attaqueroit tous les hommes indifferemment, ſans excepter ceux meſmes qui en auroient eſté vne fois atteints. La matiere de ce mal eſt donc vne ſeroſité accompagnée des humeurs qui

ſont paroiſtre les grains de verolle de diuerſe couleur, tantoſt rouges, jaunes, noirs ou blancs, ſelon que le ſang, la bile, melancholie ou pituite y affluent, & quand il n'y a que de l'eau ou des vents, il s'éleue des veſſies ou cloches. Toutesfois, il faut auoüer que ces ſeroſitez acquierent quelque malignité particuliere: comme il ſe void dans la deformité que cauſent les puſtules, qui ne cauent pas ſeulement la peau & les muſcles, mais penetrent par fois iuſques dans les os, qu'elles carient.

Le 5. diſt, que la petite verolle eſtoit vne maladie nouuelle & hereditaire, & que comme toutes les autres maladies qui ont paru en ces derniers ſiecles ne laiſſoient pas d'auoir toûjours eu leurs cauſes, mais non les diſpoſitions, ſans leſquelles rien ne ſe fait. De meſme, encore que les cauſes de la petite verolle ayent toûjours eſté: neantmoins ces diſpoſitions particulieres des corps, ne ſe rencontrans pas encore au poinct requis pour la faire éclore, elle n'a paru qu'en ces derniers temps, ſoit par l'influence du Ciel ou la malignité de l'air, ou l'intemperance des hommes, qui eſt la plus apparente cauſe de la pluſpart des maladies auparauant inconnuës: ou bien par contagion & attouchement: de la meſme façon que la groſſe verolle, qui ſe communique par cette voye. Car la petite eſt auſſi contagieuſe: & ce qui eſt remarquable, plus entre les parens qu'entre les eſtrangers, pource que ceux-là eſtans iſſus du meſme ſang, ont des diſpoſitions plus ſemblables que les autres.

Digitized by Google

CENT VINGT-SEPTIESME

CONFERENCE

Si l'on profite mieux par les Preceptes, que par les Exemples.

COmme il n'y a rien ſi difficile que de iuger de la valeur des choſes, le plus haut poinct de la prudence eſt de reconnoiſtre la bonté des moyens qui peuuent conduire à quelque fin. Les preceptes & les exemples ſont deux moyens pour acquerir la vertu : on demande quel eſt le meilleur & le plus propre. L'exemple ſemble d'abord auoir le meſme auantage ſur le precepte, que le tout ſur ſa partie : puis que le bon exemple eſtant de ſa nature vne action vertueuſe, tient lieu de regle morale ; & le precepte ſeulement vne maxime generale qui n'eſt pas neceſſairement ſuiuie d'vne action particuliere : d'où il s'enſuit que le precepte ne regarde que l'entendement auquel il apporte quelque lumiere : mais l'exemple fait impreſſion en meſme temps ſur deux puiſſances, l'entendement & la volonté, par vn ordre neceſſaire en la vie ciuile, qui ſe regle ſur l'exemple d'autruy. Ce qui fait que les Grands ſont obligez au bon exemple, qui tire ſa dignité de celle de la perſonne dont il part. Auſſi les propoſitions morales ſont ſi raiſonnables & ſi conformes à l'inſtinct

Digitized by Google

que nous auons du bien, que considerées en general tout le monde en demeure d'accord. Il n'y a personne qui n'auouë qu'il faut rendre à vn chacun ce qui luy appartient : qu'il ne faut point faire à autruy ce que nous ne voudrions pas nous estre fait; & neantmoins dans les circonstances & rencontres particulieres on n'applique pas toujours ces preceptes : pource qu'alors ils paroissent auec des difficultez que nostre passion & nostre interest fait naistre. De sorte que l'exemple estant particulier, il est plus considerable dans la Morale, où l'on se gouuerne plus par opinion que par raison : & moins le precepte, qui estant vniuersel ne touche nostre esprit que de loin : nos actions estans bien souuent contraires aux lumieres secrettes de l'entendement. Mais en l'exemple nous sentons l'effort & l'application du precepte dans vn sujet particulier, & connoissons non seulement ce qui doit estre fait, mais comment il le faut faire en le voyant pratiqué. L'experience mesme nous fait voir que la doctrine seule est languissante & peu persuasiue, si elle n'est animée par les exemples d'vne bonne vie, dont le silence est plus éloquent que tous les preceptes. Aussi sommes-nous semblables à ceux auec lesquels nous viuons, & les maladies du corps ne sont pas si contagieuses que celles de l'esprit : lequel neantmoins peut aussi-bien profiter des mauuais exemples que des bons, par vn propre de l'entendement, de conuertir en bonne nourriture vn mauuais aliment : & comme vne action legitime donne vn bon mouuement par la beauté qui éclate en elle, à cause de sa iustesse auec la raison, vne mauuaise par sa deformité & contrauention à la droite raison donne vne auersion d'elle, & en suite vne inclination pour sa contraire. Socrate ne trouuoit point de plus belle leçon pour moderer la colere, que de se considerer dans vn miroir lors que l'on est agité de cette passion. Ce qui ne peut s'attribuer à vn mauuais

precepte, qui eſtant de ſoy vne mauuaiſe ſemence, ne peut produire qu'vn fruit de meſme nature. D'ailleurs, les hommes aiment tellement le plaiſir, que l'honneſte ſeparé de l'agreable les choque & leur ſemble trop ſeuere. Or le precepte eſt vne pure regle du deuoir ſans aucun attrait : l'exemple qui paroiſt à nos yeux, & eſt vne action accompagnée de ſes circonſtances, nous perſuade plus doucement : pource que nous ſommes nez à l'imitation, qui fait que les Comedies ſont ſi charmantes. Ce qui fait que l'homme eſt plus ſuſceptible de l'inſtruction qu'il reçoit de l'exemple, que de celle qu'il tire du precepte : le premier eſtant ſujet d'imitation, & l'autre ne le pouuant eſtre ; veu qu'il eſt de ſoy general, & les actions morales ſont ſingulieres.

Le 2. diſt, que s'il eſt vray ce que diſent les Stoïciens, que la vertu ne ſoit rien autre choſe qu'vne ſcience, les preceptes qui ſont les fondemens de la ſcience doiuent auſſi eſtre ceux de la vertu, laquelle en effet eſtant l'habitude d'vne faculté raiſonnable : les preceptes qui ſont des veritez infaillibles, & qui fourniſſent des lumieres à cette puiſſance, y acheminerons plûtoſt que les exemples qui n'ont aucune force pour conuaincre vn eſprit fort. Ceux qui ſuiuent la vertu par l'exemple, & non par la raiſon, tenans plus du ſinge que de l'homme: & toute la force qu'a l'exemple n'eſt rien que d'émouuoir la volonté à admirer & deſirer la vertu; mais non pas d'enſeigner la façon d'y paruenir, comme fait le precepte : lequel d'ailleurs eſtant invariable, & toûjours ſemblable à luy-meſme, eſt plus aiſé à appliquer que l'exemple, qui change de face ſelon les circonſtances des temps, des lieux & des perſonnes, & n'y ayant point d'actions, tant contraires ſoient-elles, qui n'ayent des exemples pour ſouſtenir leur bonté. Auſſi ſont-ils du temps paſſé, & ne nous émeuuent gueres ; ou du preſent,

Digitized by Google

auquel il s'en trouue peu de la vertu : lesquels d'ailleurs sont de beaucoup moindre durée que les preceptes qui sont eternels. Ne faisant rien à l'encontre ce qu'on allegue, que les exemples des vicieux attirans plus puissamment au vice que les preceptes du mesme vice, la raison tirée des contraires veut que le mesme se rencontre en la pratique des vertus: car celles-cy n'ont pas comme les vices tous les sens externes de leur party.

Le 3. dist, que les choses sensibles & palpables comme sont les exemples ont bien plus de force sur nous, que de simples paroles, tels que sont les preceptes qui ne luy peuuent si bien persuader vne verité qu'ils ne nous laissent toûjours quelque doute : là où les exemples estans sensibles, ils en donnent vne plus entiere & parfaite connoissance. voire ils agissent iusques sur les bestes brutes qui n'apprennent point par preceptes, mais par exemples : qui est vn témoignage de leur certitude, puis qu'vne chose est d'autant plus certaine qu'elle nous est commune auec plusieurs. Ce qui fait dire à Platon que les exemples sont necessaires pour persuader les choses hautes & releuées. Car les preceptes disposent bien vne ame à la vertu, mais les exemples l'animent : les preceptes auertissent, les exemples aiguillonnent & nous portent dans la resolution de bien faire : les enseignemens montrent le chemin de la vertu, mais l'exemple nous y chasse par la pointe de l'honneur, & nous y pousse par la force de l'émulation. D'ailleurs, les preceptes n'enferment pas les exemples, mais ceux-cy contiennent les preceptes, & tout exemple porte son enseignement. quand nous voyons vn homme de bien qui regle sa vie à la mesure de son deuoir, nostre ame trouue dans l'admiration de sa vertu ie ne sçay quelle satisfaction & contentement ; qui luy faisant agréer ses bonnes actions, le plaisir qu'il en reçoit luy fait conceuoir, & mesme luy persuade viuement

que toutes les vertus ſont aimables. Iuſqu'aux exemples vicieux, quelquesfois nous font paroiſtre le vice auec tant de laideur, qu'au lieu de nous y porter, nous le deteſtons. C'eſt pourquoy les Lacedemoniens, ſans employer les preceptes de la temperance, auoient couſtume d'enyurer leurs eſclaues, pour faire conceuoir à leurs enfans vne horreur de ce vice, par la difformité qu'ils leur faiſoient voir dans ces corps ſeruiles enſeuelis dans le vin. Enfin, ce qui montre la force des exemples, c'eſt que non ſeulement Noſtre Seigneur, dont la vie n'a eſté qu'vn continuel exemple de vertu, a plus fait d'œuures pour nous enſeigner qu'il n'a donné de paroles & de preceptes, la pluſpart compris ſous des exemples & paraboles: mais juſqu'au demon, reconnoiſſant bien que l'eſprit d'Adam eſtoit trop fort pour ſe laiſſer ſeduire par des raiſons, gagna celuy de ſa femme qui eſtoit plus foible; afin de l'entraiſner, comme il fit dans le peché par ſon exemple.

Le 4. diſt: que la fin eſt non ſeulement plus noble, mais auſſi plus efficacieuſe que ſes moyens: puis que c'eſt à elle ſeule qu'ils aboutiſſent. Or la fin de tous les exemples eſt d'en faire des preceptes, qui ſont des notions generales fondées ſur pluſieurs experiences ou exemples d'autruy, ou de ſoy-meſme: qui n'ayans rien en ſoy que de particulier, ne peuuent auoir aucune force ſur noſtre intellect, lequel ne forme ſes concluſions que ſur des choſes vniuerſellement vrayes, telles que ſont les maximes & preceptes d'autant plus veritables que les exemples, que ceux-cy ne ſont iamais parfaits, mais remplis de mille defauts; ceux-là ſont aſſeurez & infaillibles: auſſi touchent-ils l'entendement, qui eſt la plus noble de toutes les facultez: là où les exemples ne font impreſſion que ſur les ſens externes & ſur les eſprits lourds.

Le 5. diſt, que comme la veuë & l'ouïe ſçauent mettre la difference entre les couleurs & les ſons

Digitized by Google

ſans l'auoir iamais appris ; toutes les puiſſances peuuent de leur chef diſcerner leurs objets : Ainſi l'entendement connoiſt de ſoy-meſme les premiers principes, & void clair dans ces veritez premieres: la volonté a en elle des principes & des ſemences de vertu: ce que prouuent les ſyndereſes & remords de conſcience dans les plus ſcelerats : Cette volonté ſe porte donc d'elle-meſme aux actions vertueuſes, ſans qu'il luy ſoit beſoin de preceptes ou d'exemples, également inutiles aux méchans qui n'en amandent pas, & aux bons qui n'en ont que faire.

Le 6. diſt : que la queſtion ſe deuoit vuider par la diſtinction des eſprits : entre leſquels ceux qui excellent dans le iugement donnent plus à la raiſon qu'aux exemples, leſquels eſtans plus ſenſibles touchent l'imagination des eſprits groſſiers qui ne ſont pas capables des raiſons. Tellement qu'encore que les preceptes & les raiſonnemens ſoient ſans comparaiſon plus parfaits que les exemples : neantmoins, pource qu'il y a fort peu qui en ſoient capables, y ayant peu de gens d'eſprit, mais pluſieurs ſtupides & groſſiers : les preceptes ne ſont pas ſi propres à enſeigner, generalement parlant, que les exemples : bien que ceux-cy ne pouuans rien, mais ſeruans ſeulement à éclaircir vne verité obſcure, ne deuroient auoir aucun aſcendant ſur vn eſprit raiſonnable & doüé de connoiſſance.

Digitized by Google

CENT VINGT-HVITIESME

CONFERENCE

Des Incubes & Succubes, & si les Demons peuuent engendrer.

DEux sortes de gens pechent en cette matiere, le vulgaire superstitieux & ignorant qui rapporte tout aux miracles, & fait tout faire par les Saints ou par les demons: & les Athées & libertins qui ne croyent ny les vns ny les autres. Les Medecins tenans le milieu, sçauent distinguer ce qu'il faut attribuer à la nature & à ses mouuemens ordinaires d'auec les choses surnaturelles: entre lesquelles il n'y a point d'apparence de placer les maladies & indispositions telle qu'est l'Incube, appellée des Grecs *Ephialtes*, & du vulgaire pezard: qui se définit vn empeschement de la respiration, de la voix & du mouuement, auec oppression du corps, qui nous represente en dormant quelque poids sur l'estomach. Sa cause est vne vapeur grossiere, bouchant principalement le derriere du cerueau, & empeschant l'issuë des esprits animaux destinez au mouuement des parties: laquelle vapeur est plus aisée à dissiper que l'humeur qui fait le carc, apoplexie & autres symptomes qui sont pour cét effet de plus longue durée que celuy-cy: lequel cesse aussitost que cette vapeur est dissipée. Or dautant

que

que les passions de l'esprit & du corps fournissent ordinairement de matiere aux songes : comme il se void en ceux qui ont faim & sont amoureux, qui penseront manger ou voir ce qu'ils ayment: ou ceux qui ayans douleur en quelque partie, songent qu'on les y blesse. la respiration la plus necessaire de toutes les fonctions animales estant empeschée, on s'imagine auſſi-tost auoir vn fardeau qui peze sur la poitrine, dont il empesche la dilatation. Et pource que le cerueau est occupé dans l'Incube, toutes les fonctions animales en sont blessées, l'imagination depraué, le sentiment obtus, le mouuement empeſché. Ce qui fait que ceux qui sont attaquez de ce mal, essayent bien de s'éueiller: mais ne pouuans se mouuoir ny parler, ils ne le font qu'à toute peine. Et bien que la cause de ce desordre soit dans nous mesmes, neantmoins le malade croit qu'on le veut estrangler par quelque violence externe : à laquelle l'imagination desja depraué se porte plûtost, qu'à penser aux causes internes, celle-lá estant plus sensible & plus commune. C'est ce qui a donné lieu à l'erreur du vulgaire, qui rapporte ces effets à l'esprit malin : au lieu de s'en prendre à la malignité d'vne vapeur, ou de quelque humeur pituiteuse & grossiere, lequel fait oppression dans le ventricule ; dont la froideur & la foiblesse produite par le defaut d'esprits & de chaleur, qui tienne toutes les parties en arrest, sont les plus manifestes causes. Moins encore peut-il estre cause de la generation : laquelle estant vn effet de la faculté naturelle: & celle-cy de l'ame vegetante, elle ne peut conuenir au démon, qui est vn pur esprit.

Le 2. dist : Comme c'est estre trop grossier de vouloir recourir à des raisons surnaturelles, lors que les naturelles sont euidentes: auſſi, c'est estre trop sensuel que de vouloir chercher la raison de tout dans la nature, & de rapporter à vne simple pituite & à vne imagination blessée, les accouplemens des

demons auec les hommes, leſquels on ne peut nier ſans démentir vne infinité de perſonnes de tous âges, ſexes & conditions à qui ils ſont arriuez, & meſme ſans accuſer les Arreſts des Cours Souueraines qui les ont condamnez. Car pour ne rien dire des naiſſances d'Hercule, Ænée, Alexandre, Seruius Tullius, & quantité d'autres Heros engendrez par les faux dieux de l'antiquité; qui n'eſtoient autres que les demons, non plus que les Faunes, Satyres, & le principal d'entr'eux Pan, chef des Incubes appellé Haza par les Hebreux, comme le chef des ſuccubes Lilith: ny de ſes geans dont il eſt parlé dans la Geneſe qui ont eſté engendrez ſelon quelques Peres, par les Anges: l'Angleterre a eu ſon Merlin Coccaye Chancellier & grand Magicien né d'vn incube. Le Poitou des Comtes engendrez d'vn ſuccube à demy femme & demy ſerpent, appellé Melluſine: La Pologne, des Princes de la race des Iagellons venus d'vn autre en forme d'Ours: la Hongrie, des peuples entiers, appellez Huns: nez des Arlunes ſorcieres Gothiques & des Faunes. Iuſques à preſent dans l'iſle Hiſpaniole, au rapport de Chieza en ſon hiſtoire du Perou, le demon appellé des habitans Corocote, ſe meſle auec leurs femmes, & les enfans qui en viennent, ont des cornes; comme auſſi chez les Turcs ces gens qu'ils appellent Nefeſoliens, ſont creuz eſtre engendrez par l'operation des demons: ſoit qu'ils empruntent vne ſemence eſtrangére qu'ils peuuent tranſporter preſque en vn inſtant: & par ce moyen conſeruer ſes eſprits, & empeſcher leur écoulement & tranſpiration: ſoit par leur propre vertu, puiſque tout ce qui ſe peut faire naturellement, comme eſt la ſemence, ſe peut auſſi faire par les demons. Veu que dans l'ordre des choſes naturelles, les ſuperieurs & les plus nobles contiennent éminemment, & en vn degré plus parfait, les puiſſances des inferieurs & moins parfaits. Voire quand bien ils ne pour-

roient faire de semence propre, il ne s'ensuit pas delà qu'ils ne puissent produire vne creature parfaite: la nature, dont le demon a vne entiere connoissance, pouuant auoir diuerses voyes pour paruenir à vne mesme fin. Mais comme le demon fait les actions naturelles des animaux par des moyens surnaturels: comme de voir, sans l'organe de la veuë: de mouuoir les choses corporelles, sans attouchement: de se transporter d'vn lieu en vn autre, sans commensuration des espaces du milieu, pource qu'il n'a point de quantité: ainsi peut-il faire vn animal parfait sans obseruer les conditions des agens ordinaires. Aussi la nature d'elle-mesme nous faisant voir des transformations estranges, comme des cheueux d'vne femme enfermez en du fumier se changer en des serpens: vn certain qui tombant dans l'eau, en des canes: il ne faut point douter que celuy qui a vne tres-parfaite connoissance de tous ces secrets ne puisse par l'application des agens aux patiens produire des animaux parfaits.

Le 3. dist, Que le demon estant vn esprit d'impureté, il ne se plaist pas seulement de combattre la pureté des hommes par ses illusions, il veut estre de la partie. Lors qu'il se mesle auec la femme, il s'appelle incube: auec vn homme, succube. Pour le succube, il est certain qu'il ne peut engendrer dans soy faute de lieu conuenable pour receuoir la semence & la réduire de puissance en art & manque de sang pour nourrir le fœtus durant neuf mois. Il est plus difficile de résoudre si l'incube peut engendrer en autruy. Chacun demeure d'accord que le diable auec la permission de Dieu, sans lequel il ne peut rien, a la puissance de mouuoir tous les corps d'vn lieu en vn autre: & qu'il peut par ce moyen se forger vn corps d'air, ou de quelqu'autre matiere grossiere: ou à faute d'icelle, prendre vn corps n'aguéres mort qu'il peut animer d'vne chaleur

eſtrangere & luy donner tels mouuemens qu'il voudra & à toutes ſes parties. Mais pource que la generation requiert trois choſes : la diuerſité de ſexe, l'accouplement du maſle & de la femelle & l'écoulement de quelque matiere qui contienne en ſoy la vertu formatrice des parties dont elle eſt illuë : le diable peut bien faire les rencontrer les deux premieres conditions : mais iamais la derniere, qui eſt vne ſemence propre & conuenable, douée d'eſprits & d'vne chaleur vitale: ſans laquelle elle eſt inféconde & ſterile. Car il n'a point de ſon chef cette ſemence, puiſque c'eſt ce qui reſte de la derniere coction : laquelle ne ſe fait qu'en vn corps actuellement viuant, tel que n'eſt pas celuy qu'il a : & cette ſemence qu'il a pû mendier d'ailleurs lors qu'elle a eſté épanduë hors du vaiſſeau de nature, ne peut eſtre fœconde, faute de ces eſprits, leſquels ne ſe peuuent conſeruer que par vne irradiation qui ſe fait des parties nobles dans les vaiſſeaux ſpermatiques : dans leſquels ſeuls comme elle peut eſtre produite, auſſi ne peut elle eſtre conſeruée hors d'iceux : tout ce qui a la puiſſance de conſeruer vne choſe, pouuant auſſi la produire.

Le 4. diſt, Qu'il n'y auoit rien de ſurnaturel dans l'incube ; qui n'eſt rien qu'vn ſymptome de la faculté animale, accompagné de trois circonſtances: ſçauoir, la reſpiration empeſchée, le mouuement lezé & vne imagination voluptueuſe. La premiere eſt causée par vne matiere pituiteuſe, crue & froide: laquelle venant à pezer dans le fond de l'eſtomach; celui-cy tire en bas le diaphragme auquel il eſt attaché par ſa partie ſuperieure : lequel eſtant affaiſſé & n'ayant pas ſon mouuement libre, la reſpiration, dont il eſt le principal organe, eſt empeſché par des fumées groſſiéres élevées des hypochondres & des veines du mezentere : qui eſtans les premieres voyes des alimens abondent en im-

puretez & vapeurs groſſieres, leſquelles s'emparans de la partie poſterieure du cerueau, empeſchent le commerce des eſprits animaux dediez au mouuement de toutes les parties: mais particulierement celuy du diaphragme par l'obſtruction de deux couples de nerfs qui ſortent de la 4. & 5. vertebre du dos, & qui luy communiquent le mouuement, lequel eſt arreſté de la meſme façon par ces vapeurs grpſſieres que le ſentiment durant le ſommeil par des vapeurs plus tenuës qui occupent la partie anterieure du cerueau plus molle, comme ces premieres ſaiſiſſent principalement le derriere & les ventricules poſterieurs. Ce qui fait que ceux qui dorment ſur le derriere de la teſte, y ſont plus ſuiets que ceux qui repoſent ſur l'vn des coſtez. Enfin, l'imagination voluptueuſe qui accompagne, bien que plus rarement, cet accident, eſt produite par l'abondance ou la qualité de la ſemence: laquelle enuoyant ſon eſpéce dans la phantaiſie: elle ſe forme vn obiet agreable, & remuë la puiſſance motrice: celle-cy la faculté expultrice des vaiſſeaux ſpermatiques: laquelle ſe dégagé de cette matiére excrementeuſe auec imagination voluptueuſe qui ſe figure des incubes ou ſuccubes veneriens.

CENT VINGT-NEVFIESME

CONFERENCE

Lequel ſelon la nature, eſt le plus heureux des animaux.

POurce que l'on ne peut ſi bien parler des autres que de ſoy-meſme : il ſeroit à deſirer que tout ce qui eſt capable de felicité, naturellement parlant, nous en vint icy dire ſon auis. Ie croy que les oiſeaux ne ſeroient pas des derniers à nous la teſmoigner par leur chant & agreable gazoüillis, le plus certain indice de la joye & du contentement, comme le cris l'eſt de ſon contraire, la douleur & la triſteſſe. De fait, s'il y a du plaiſir dans le monde ; ie croy qu'il eſt pour les oiſeaux, leſquels ne vont pas ſeulement chercher iuſques dans le fond des eaux leur nourriture, comme fait le plongeon, ayant par ce moyen cet élement commun auec les poiſſons ; n'ont pas ſeulement la meſme part aux commoditez de la terre que les animaux à quatre pieds, & les deux enſemble auec les amphibies: mais volent encore dans les airs; auoiſinans le Ciel de plus pres que nous, & fendans cet élement ſubtil d'vn plaiſir innocent, & qui ne ſe peut exprimer que par ſon action meſme : ce qui fait peindre les Anges auec des aiſles. Et comme les plus impar-

Digitized by Google

faits & moins capables de felicité entre tous les animaux ſont les reptiles, tels que ſont le vers de terre, fort peu differens de cet element : ainſi ceux là ſont les plus heureux qui s'en eloignent le plus, comme les oyſeaux. Entre leſquels je laiſſeray aux voluptueux à dire ſi c'eſt le coq, le paſſereaux ou la colombe amoureuſe ; à ceux qui aiment la muſique, ſi c'eſt le roſſignol ; à ceux qui eſtiment la veuë le plus rauiſſant de tous les ſens, ſi c'eſt l'Aigle dont l'œil découure les obiets de plus loin ; & ne fléchit pas meſme aux rayons du Soleil.

Le 2. diſt, que rien n'eſtant entierement heureux en ce monde il vaudroit mieux demander quel eſt le moins malheureux de tous les animaux. L'homme qui eſt ſeul capable d'en iuger, reconnoiſt bien que ce n'eſt pas luy, puiſqu'il ſemble eſtre la butte de toutes les miſeres du monde, qu'il reſſent d'autant plus viuement que les beſtes, qu'il a l'eſprit de de les connoiſtre. Car ce que l'on dit qu'il n'y a que luy capable de felicité, eſt bien vray pour la vie future : mais non pour la preſente, dans laquelle aucun de ſes aages n'eſt capable de gouſter vn contentement entier : & comme vne goute de fiel meſlé auec beaucoup de lait, le fait appeller amer, ou ne ſçauroit appeller agreable la vie de l'homme qui a plus de peine que de contentement. Il vient au monde en pleurant, nud & ſans aucunes armes & defenſes, en quoy il eſt plus mal-heureux que les beſtes, que la nature a muny & fourny de defenſes contre les injures de l'air. Sa premiere enfance n'eſt pas encore capable d'aucune ſorte de plaiſir. La puberté en voudroit bien gouſter ; mais elle n'en a pas la liberté que ſes pedagogues luy oſtent. L'adoleſcence ſe precipite en plus de ſorte de maux qu'elle ne gouſte de bien. La ieuneſſe n'eſt pluſtoſt à ſoy, que ſon propre jugement luy ſeruant de retenüe, elle ſe volt la pluſpart des plaiſirs defendus par les Theologiens, Medecins

& Iuriſconſultes, qui ſemblent nous auoir entrepris pour nous oſter tout contentement en ce monde: duquel la vieilleſſe a beau taſcher de nous faire ſortir auec moins de regret par les maux qu'elle nous apporte, il n'y a point de ſi grande reſignation d'eſprit qui ne ſoit trauerſée par les tentations de la chair, ny de ſecurité ſi charnelle qui ne ſoit empeſchée par les ſyndereſes de la conſcience. Auſſi la vraye marque de la felicité eſtant vne ſatisfaction & contentement de celuy qui la poſſede : puiſque perſonne n'eſt content en ce monde, il n'y peut eſtre heureux. Car l'homme eſtant deſtiné à vne vie plus parfaite que celle-cy, deſire par ſa propre nature le ſouuerain bien, & tout ce qui eſt au deſſous luy déplaiſt, n'eſtant pas capable de le remplir: & pource qu'il ne le peut rencontrer icy, il n'y peut auſſi trouuer de contentement qui eſt dans l'aſſouuiſſement de l'appetit. Les beſtes au contraire n'ayans point d'autre connoiſſance que celle d'vn bien ſenſible & agreable, elles n'en deſirent point d'autre, & en ſont entierement raſſaſiées & contentes, & par conſequent plus heureuſes en ce monde que les hommes.

Le 3. diſt, que la felicité conſiſtant dans l'action, d'où vient que les enfans, les furieux & les yvrognes ne ſont point heureux, celuy des animaux doit eſtre le plus heureux, qui agira plus parfaitement. Tel eſt l'homme, ſoit qu'on le conſidere ſelon le corps ou ſelon l'ame. Car pour ne rien dire des fonctions diuines de ſon entendement & de ſa volonté: la ſeule ſtructure de ſon corps qui a eſté fait droit pour regarder le Ciel, dont il eſt capable, & qui eſt ſeul doüé de beauté, l'vn des effets de la ſanté, montre aſſez cela : & bien qu'entre les animaux il y en ait qui le ſurpaſſent en quelqu'vn des ſens, luy ſeul neantmoins excelle égallement en tous, & connoiſt les differences des couleurs, des ſons, des odeurs, ſaueurs & qualitez du tact, dans la

Digitized by Google

proportion desquelles il trouue le plaisir, dont les bestes sont incapables,

Le 4. dist, C'est contredire à l'opinion de tous les sages de l'antiquité, qui ont reconnu l'homme pour le plus foible & imbecille de tous les animaux: & à l'Escriture mesme, qui appelle sa vie pleine de douleurs, ce monde son exil, que de croire qu'il y puisse estre heureux. Et de fait, si l'on establit la felicité en la connoissance que l'on a de la posseder, la misere consistera aussi dans la connoissance ou opinion que l'on aura d'estre miserable: de laquelle reflexion l'homme seul estant capable, il le sera aussi bien du mal-heur que du bon-heur: voire d'autant plus de celuy-là qu'il y a plus de choses qui le peuuent affliger que contenter: les vnes portans tousiours vne incommodité presente auec elles: les autres laissans quelque chose à desirer apres elles, & ne rassasians jamais nostre appetit. Car cette ame raisonnable en laquelle on fait consister le bon-heur de l'homme, est celle qui luy sert de principal obstacle à y paruenir: puisqu'ayant pour objet vn bien parfait & absolu qu'elle ne peut posseder en cette vie, elle ne peut establir vne veritable felicité (qui de sa nature doit durer autant que l'estre de celuy qui la possede) sur des choses qu'elle reconnoist caduques & perissables, telles que sont les biens naturels & sensibles: lesquels estans conformes à la durée de l'estre des autres animaux & à leur appetit, leur iouyssance les comble d'vn bon-heur parfait. Mais entre ceux-cy, les poissons me semblent estre les plus heureux: soit que l'on mesure leur bon-heur par la grandeur de leur habitation, qui est ce vaste Ocean dont l'estenduë est beaucoup plus ample que celle de la terre: de laquelle estans plus éloignez que les oyseaux qui y vont chercher leur pasture & leur repos, ils sont aussi moins suiets aux embusches des hommes: & en ce point plus heureux que les oyseaux; soit que

l'on constituë le fondement de la felicité corporelle dans la santé, dont les poissons sont si bien pourveus qu'ils ont donné lieu au proverbe, sain comme vn poisson : ou enfin, que l'on mette cette felicité dans la privation de la douleur : qui réside principalement dans les sens du toucher : le quel étant plus foible en eux qu'és autres animaux, ils en ressentent aussi moins les incommoditez : & pour cet effet ont esté faits muets par la nature, qui a principalement donné la voix aux animaux, pour tesmoigner la douleur qu'ils ressentent.

Le 5. dist, que si nous remarquons vn si grand nõbre d'opinions pour sçauoir en quoy cõsiste le bonheur & la felicité d'vn seul des animaux qui est l'homme : à plus forte raison doit-il y avoir vne grande diversité de sentimens pour juger quel est le plus heureux entre tous les animaux. Pour y paruenir, il faut imiter les Peintres, lesquels auant que de coucher leurs couleurs, proposent vne parfaite idée de leur ouurage : lequel plus il en approche & plus il est reputé excellent. De mesme faudroit-il former l'idée de cette felicité, pour voir lequel des animaux en approchera le plus, si ce sera le seruiteur ou le maistre, la beste brute ou l'homme, dont l'esprit par lequel il surpasse infiniment tout le reste des creatures, semble n'estre ingenieux que pour sa perte: ne s'employant qu'à chercher des raisons pour se croire malheureux : puisque nous nous despoüillons en la faueur des autres animaux de cette ambition qui nous est si naturelle, & que nous voulons ceder au plus vil d'entr'eux ce que nous voudrions disputer au plus parfait des hommes. Or ce qui fait que la pluspart se trompent dedans leur sentiment, est que comme il n'y a personne qui joüisse d'vne entiere felicité, on s'imagine que tout le bon-heur consiste dans la chose qui manque : & on estime seul heureux celuy qui la possede. Vn cœur faſche se persuadant que tout le bon-

heur consiste dans la force & le courage, dira que le lion est le plus heureux de tous les animaux, puisque son courage lui donne l'empire sur tous ceux de sa condition. Le malade estimant la santé le plus souhaitable de tous les biens, preferera à l'homme (sujet à toutes les infirmitez) les bestes, lesquelles n'estans pas composées d'vn meslange de qualitez si loüables, sont moins attaquées des causes externes qui font les maladies, ausquelles les hommes sont plus sujets à cause de la perfection de leur temperament: comme entre tous les corps les sphériques les plus parfaits de tous, sont les plus aizez à mouvoir de leur lieu. D'ailleurs si les animaux sont heureux, c'est à la façon des stupides qui n'ont l'esprit tranquille qu'à cause de leur ignorance & insensibilité: mais ce n'est pas merueille si estans sans connoissance ils sont aussi sans inquietude. Et cõme il vaut mieux estre sensible qu'insensible, mesmes à condition de souffrir quelquefois de la douleur: ainsi est-il plus heureux d'auoir de l'esprit, encore qu'il nous cause quelquefois des troubles que de n'en auoir point du tout. Aussi peut-on s'exempter de miseres & des autres coups dela fortune, comme de ceux du tonnerre: pour éviter l'vn ou l'autre, il faut estre ou fort haut ou fort bas: mais il vaut mieux estre au dessus des orages qu'au dessus, & d'en estre incapable par raisonnemẽt comme l'homme sage, que par stupidité ou insensibilité, comme la beste.

CENT TRENTIESME

CONFERENCE

S'il vaut mieux que les hommes ayent plusieurs femmes, ou les femmes plusieurs marys.

BIen que la pluralité des femmes ou des maris soit reprouuée par la loy Chrestienne : si est-ce que n'estant pas contraire ny au droit des gens, puisque la plus grande partie des peuples l'ont receuë, ny à celuy de la nature, durant lequel elle a esté en vsage : on peut douter si supposant cette polygamie il est meilleur qu'vn hõme ait plusieurs femmes, ou vne femme plusieurs marys. L'vn & l'autre n'est pas destitué d'exemples. Car pour la pluralité des femmes : elle a esté pratiquée par Lamech, qui en a eu le premier deux, par Abraham, Iacob, & les Patriarches pour la multiplication de leur lignée: & puis par Dauid, & Salomon qui a eu sept cens femmes & trois cens Concubines : & à present est encore en vsage parmy les Turcs, ausquels il est permis d'auoir autant de femmes qu'ils en peuuent nourrir. quant à la pluralité des maris, bien qu'elle ne soit plus maintenant en vsage elle l'a neantmoins esté chez les Amazones, qui ne se

ſeruoient des hommes que comme d'eſtallons; auſſi bien que parmy les Medes & Perſes, chez leſquels c'eſtoit vne honte à vne femme d'auoir moins de cinq marys. Et au rapport de Ceſar en ſes Commentaires, les femmes de la grande Bretagne en ont eu iuſques à dix ou douze. Neantmoins cette pluralité de marys ſemble eſtre aucunement contraire à la loy de nature: ſelon laquelle le maſle, comme le plus parfait, eſtant le chef & le maiſtre de la femme: comme c'eſt choſe monſtrueuſe à vn corps d'auoir pluſieurs teſtes, auſſi l'eſt-il à vne femme d'auoir pluſieurs marys, leſquels d'ailleurs empeſchans la production des enfans, qui eſt la cauſe que les femmes publiques n'engendrent point, & au contraire la pluralité des femmes eſtant cauſe de la multitude d'iceux: il eſt plus expedient à vn Eſtat, dont la principale force conſiſte au nombre des hommes, qu'vn mary ait pluſieurs femmes, que non pas vne femme pluſieurs marys.

Le 2. diſt: Encore que les hommes abuzans à leur auantage de la force & authorité des loix, ayent plus ſouuent eſpouſé pluſieurs femmes, qu'ils ne leur ont permis d'épouſer pluſieurs marys: ſi eſt-ce qu'elles ont autant de ſujet de ſe plaindre en ce point qu'en tous les autres eſtablis à leur preiudice, ſans auoir eſté ouyes ny appellées. Leur appetit vehement & continuel de l'homme, dont les mouuemens déreglez de cet animal dans l'animal ſont des indices tres-certains, ſemble conclure en leur faueur. Car la femme ſeule entre tous les animaux deſire le maſle en tout temps, meſme apres la conception: & pour cet effet, l'vn de ſes vaiſſeaux éjaculatoires ſe va inſerer au commencement du col de la matrice, par lequel les femmes groſſes font emiſſion auec d'autant plus de volupté, que ce vaiſſeau eſtans plus long & plus eſtroit que celuy qui aboutit aux cornes de la matrice, les eſ-

prits qui ſont cauſe de la titillation y font vne plus longue demeure, & font plus d'impreſſion ſur ce vaiſſeau comme comprimé par l'enfant. Puis donc que la femme, non plus que le feu, la mer & la mort ne diſent jamais c'eſt aſſez : & qu'à l'exemple de la matiere, qui a vn appetit continüel des formes, elle a vn deſir inſatiable du maſle, ce deſir eſtant naturel, il doit eſtre rempli : autrement il euſt eſté en vain, ce que la nature ne fut iamais : & partant on luy doit permettre d'auoir pluſieurs marys ; veu qu'vn ſeul eſt plus capable de l'irriter que de l'aſſouuir, Ce que la femme peut, & a de quoi leur ſatisfaire, tandis que l'homme n'a pas meſmes dequoy payer pour vne ſeule : comment pourroit-il donc s'acquitter envers vne douzaine ? Sur tout en ce ſiecle, où les femmes appelleroient ſans doute du réglement de Solon, qui ne vouloit point que les hõmes viſſent leurs femmes que trois fois le mois, auſſi bien que de cette ſorte conſtume de Caton, qui ne voyoit la ſienne que quand il pleuuoit. Lycurgue eſtoit bien plus auiſé lors qu'il permit aux vieillards & autres maleficiez de choiſir les jeunes hommes les mieux faits pour coucher auec leurs femmes : ce ſage Legiſlateur jugeant bien qu'elles prendroient d'elles meſmes cette liberté, qu'il valoit mieux leur accorder ; afin de les exempter du vice & du blâme, qui euſt ſuiui certe action, ſi elle leur euſt eſté deffenduë.

Le 3. diſt, que la déciſion de cette queſtion, au ſeul bruit de laquelle toutes les dames Romaines ſe mirent autrefois en émeute, eſtant de fort grande conſequence pour l'vn & l'autre des parties, il y falloit garder tant d'equité, que les femmes n'euſſent point ſujet de nous recuſer : bien qu'à vray dire, ie ne ſçay lequel ſeroit le plus à leur auantage, ou d'auoir pluſieurs marys qui ſeroient autant de maiſtres & de tyrans, ou de partager auec d'autres les careſſes d'vn ſeul : le premier eſtant contraire

à leur humeurs altiére, & l'autre à leur jalousie. Et non seulement cette pluralité de marys empescheroit ordinairement la generation ; mais aussi l'education des enfans, n'y ayant aucun qui voulut prendre le soin des enfans qui ne seroient pas à lui: & quand bien ils y seroient, qu'il ne croiroit pas neantmoins lui appartenir ; car il suffit pour aimer les enfans, de croire qu'ils sont à nous : bien qu'en effet on n'en fut que le pere putatif. Or il seroit impossible à vn pere de discerner son enfant : le terme & l'accouchement, non plus que la ressemblance des visages, n'en estans pas des tesmoignages suffisans. D'illeurs soit que cette femme fust aimée ou haye de ses marys, elle ressentiroit ou le déplaisir de voir tous ses riuaux en mauuaise intelligence, ou les effets de leur haine commune : quoi qu'il en soit ne pouuant plaire à tous pour la diuersité de leurs humeurs, elle ne pourroit éviter d'estre mal auec quelqu'vn d'entr'eux. Car quant à ce sale plaisir, il est trop hõteux pour estre mis en ligne de compte : lequel d'ailleurs perdroit sa douceur dans sa frequence, tous les plaisirs de la vie n'estans tels, ni recommandables que par leur rareté.

Le 4. dist, que ceux qui craignent que la multitude des marys empeschast la conception, & par consequent la generation par la confusion des diverses semences, ne sçauent pas comment l'vn & l'autre se fait, puisque les Medecins auec Hippocrate tiennent que la matrice n'a pas plustost receu vne semence feconde, qu'elle se resserre pour l'embrasser estroitement comme l'estomach fait les viandes ; mais sur tout son orifice qui se bouche auec tant de justesse qu'il ne seroit pas possible d'y faire mesme entrer la pointe d'vne aiguille : bien loin de s'entr'ouurir pour receuoir vne nouuelle semence en vn second accouplement. Et bien que cela arriue quelquefois, d'où vient la superfœtation qui est vne nouuelle conception d'vn

autre enfant deuant que le premier ſoit mis au iour, neantmoins cela eſt fort rare, & peut auſſi bien arriuer à vne femme qui ne void qu'vn homme à pluſieurs fois ; qu'à celle qui en void pluſieurs. L'autre inconuenient de l'incertitude des generations, & par conſequent des ſucceſſions, eſt auſſi peu conſiderable : puiſqu'au contraire l'homme n'eſtant pas né pour ſoy, ains pour le corps de l'eſtat dont ſes particuliers ſont autant de membres : & les enfans eſtans moins à leurs peres qu'à la Republique dont ils ſont la pepiniere, il ſeroit plus à propos qu'ils fuſſent éleuez & inſtruits à l'exemple de ces braues Lacedemoniens, aux deſpens du public, que de leurs parents ; dont la tendreſſe & trop grande indulgence eſt ſouuent cauſe de leur mauuaiſe éducation. Auſſi eſtoit-ce le deſſein de cette diuine Republique de Platon : lequel vouloit que non ſeulement les autres biens, mais auſſi les femmes & les enfans fuſſent communs : afin d'oſter ces faſcheux mots de mien & de tien, ſource de tous les deſordres : puiſque les femmes dont la poſſeſſion ſemble eſtre moins communicable, meſme à ceux à qui l'on ne refuzeroit pas de faire part des autres choſes, deuiendroient des biens communs : & par ce moyen, cet importun ſoucy du cocüage & de la jalouſie qui affligе ſouuent l'vn & l'autre, ne ſeroit plus qu'vn fantoſme : Tant les hommes que les femmes trouueroient leur conte dans la pluralité des marys : ceux-cy, quelque nombre qu'ils fuſſent auec vne femme, en ayant touſiours de reſte & plus qu'il ne leur en faudroit, & la femme ayant aſſez d'artifice pour partager tellement ſes faueurs à tous ſes marys qu'ils en demeureroient contens : leſquels d'ailleurs diuiſans le faix du meſnage, il leur ſeroit d'autant plus aiſé à ſupporter, qu'il ſeroit diſtribué à pluſieurs. Mais ſur tout, la femme y a vn grand intereſt : car ſi elle eſtoit aimée de tous ſes marys, ce luy ſeroit vn honneur indicible : ſi elle eſtoit

Digitized by Google

haye de quelques vns, elle trouueroit de la consolation du mauuais traitement des vns dans les caresses des autres : là où ne trouuant aucun remede en ce nœud gordien qui la lie à vne seule personne, elle s'abandonne au desespoir : Iusques-là, que du temps de Spurius Caruilius soixante-dix s'entr'accuserent au Sénat d'auoir empoisonné leurs marys. que si elle est contrainte de partager les caresses d'vn mary auec vne douzaine de riuales, ce ne seront que riottes, enuies & ialousies perpetuelles. Tesmoins Lia & Rachel ; lesquelles bien que saintes femmes, estoient neantmoins tousiours en dispute à qui possederoit leur commun mary Iacob. Et l'Escriture remarque que Lia, qui estoit chassieuse, fut contrainte d'acheter de la belle Rachel auec des mandragores la liberté de coucher vne nuit auec Iacob.

Le 5. dist, que de vray la femme estant vn animal reuesche & indocile, puisque l'experience nous fait voir qu'vn seul homme n'est pas capable de la reduire à la raison, il sembleroit plus à propos de luy donner plusieurs marys ; dont la reuerence (& à faute d'icelle la force) pourroit dompter son orgueil & insolence; venuë iusques au dernier poinct depuis que la femme de Iustinian fit annuler la loy du répude, qui les tenoit toutes en bride.

CENT TRENTE-VNIESME

CONFERENCE

Comment ſe fait l'Accroiſſement.

LE mouuement, qui eſt le changement d'vn premier eſtat en vn autre, eſt ſimple ou composé. Le ſimple eſt ou de la qualité, & s'appelle alteration, ou d'vn lieu à vn autre, & ſe dit lation ou mouuement local. Le composé eſt, ou à la ſubſtance, & ſe nomme generation, qui enferme l'alteration & la formation : ou à vne plus grande quantité, qui comprend le mouuement local auec l'accroiſſement, lequel ne ſe peut faire ſans que les parties qui s'eſtendent, changent de lieu. Cet accroiſſement eſt l'effet d vne des facultez ſeruantes de la vegetante ou naturelle, qui ſont trois, la genetatrice, l'auctrice, & nutritiue: ſelon les trois ouurages que nous remarquons dans tous les corps viuans qui ont des parties engendrées, ſe nourriſſantes & croiſſantes. car vne choſe doit eſtre engendrée auant que croiſtre & acquerir la perfection en laquelle elle s'entretient par la nourriture. La faculté generatrice, qui eſt composée de l'alteratrice & formatrice, regente le fœtus dans le ventre de la mere : l'auctrice le gouuerne depuis ſa naiſſance iuſqu'à vingt ou vingt-cinq ans, qui eſt le terme de l'accroiſſement. La nutritiue dure tout le temps

Digitized by Google

de la vie qui ne peut subsister sans nourriture, pour ce qu'elle repare la dissipation de nostre substance, dont il se fait vn écoulement continuel par l'action de la chaleur sur l'humide, qui n'est autre chose que la vie. Et bien que le corps se puisse nourrir sans croistre, il ne peut neantmoins croistre sans se nourrir : pource que l'accroissement, estant vne extension des parties en haut ; en bas & en large, il doit aborder vne nouuelle substance pour remplir le lieu de celle qui s'estend ; autrement il en arriueroit de mesme au corps viuant, lors qu'il croist, qu'à vne vessie de pourceau que l'on enfle auec du vent, dont l'extension augmente bien la capacité, mais diminuë autant de l'espoisseur : ou a vne courroye laquelle plus on estend en longueur, & plus elle perd de sa largeur : & ainsi l'accroissement des parties seroit plus imaginaire que reel, sans le secours d'vne nouuelle matiere qui succede à celle qui est estenduë également en toutes ses dimensions : entre lesquelles neantmoins celle de la longueur, & des parties solides, comme sont les os, appellée accroissement, & non celle qui se fait en grosseur & des parties charnuës, lesquelles s'augmentent souuent apres le temps de la iuste croissance.

Le 2. dist, que toutes les choses estans finies elles deuoient auoir des termes de leur grandeur conuenables à l'vsage, auquel elles sont destinées, lesquels termes n'estoient pas determinez dans les corps inanimez, comme sont les pierres, metaux, les ongles & le poil : dont l'accroissement se faisant par vne simple apposition de matiere, ils s'augmentent continuellement, & tant qu'il se rencontre de matiere qui vient ioindre & s'vnir auec la premiere : mais bien sont-ils reglez dans les viuãs, dont l'accroissement se faisant au dedans, & estans l'ouurage de l'ame, elle le continuë tant qu'elle ait fait acquerir au corps viuant la iustesse & l'esten-

duë requiſe à ſes fonctions. Pour à quoy paruenir la nature ſe ſert de la chaleur comme cauſe efficiente, & de l'humide comme de matiere. Ce qui ſe proue, parce que les enfans qui ont plus de chaleur & d'humide premier né, croiſſent auſſi grandement, & plus les hommes que les femmes pour leur plus grande chaleur : car encore que les jeunes hommes en l'adoleſcence ayent vne chaleur plus poignante & plus vigoureuſe que les enfans; neantmoins ceux cy eſtans plus proches des principes de leur generation, ils en ſont mieux partagez; & bien qu'elle ne ſoit pas ſi actiue que dans les jeunes hommes, dont la ſechereſſe aiguiſe la chaleur, elle eſt neantmoins plus propre pour faire l'accroiſſement des parties ſolides, leſquelles eſtans deſſeichées par vne chaleur violente ne peuuent s'augmenter, comme lors qu'elles ſont remplies d'vne humidité graſſe & onctueuſe qui les rend flexibles & aiſées à façonner & eſtendre. Mais pour la maniere dont ſe fait l'accroiſſement; c'eſt preſque la meſme que celle de la nourriture : l'aliment qui doit nourrir le corps ayant eſté preparé dans le ventricule & le foye, & d'iceluy par les veines enuoyé en toutes les parties du corps, le plus pur venant à couler à trauers les veines, il s'épanche comme vne agreable roſée dans toutes les parties qui s'en imbibent, puis ſe l'appoſent; le collent; & en fin, aſſimulent, qui eſt la fin de la nourriture : laquelle n'eſt rien que l'aſſimilation de la ſubſtance de l'aliment en celle du corps viuant, & comme les alimens nourriſſent par la ſimilitude de leur ſubſtance, & en vertu de leur forme, ils font croiſtre par leur quantité, & leur matiere laquelle arriuant aux parties ſolides comme les os, cartilages & ligaments, les fait eſtendre & croiſtre en toutes les dimenſions, mais principalement en hauteur, à cauſe de la chaleur dont le propre eſt de faire monter en haut l'humide. Et comme lors que la nourriture eſt égale à la diſſipa-

tion de la ſubſtance, le corps ne fait que ſe nourrir, ainſi qu'en l'âge de conſiſtence : lors qu'il ſe trouue plus de matiere portée à la partie qu'elle n'en auoit perdu, ce ſurplus trouuant vne chaleur proporrionnée fait l'accroiſſement: & lors qu'il en arriue moins à la partie qu'elle n'en perd, ſe fait la diminution qui ſe void en la vieilleſſe.

Le 3. diſt : Comme les animaux ont vne vie plus noble que les plantes, ils vegetent auſſi d'vne façon plus ſublime, & non ſeulement par vne ſimple chaleur ou humidité; puis qu'entre les animaux les elephans melancholiques & froids & ſecs, ſont les plus groſſes beſtes, les crocodiles bien que froids croiſſent toute leur vie, & quelques ſerpens ſont parvenus par vn long âge, à la longueur de plus de ſoixante pieds. Ainſi entre les arbres les cheſnes les plus ſecs ſont les plus grands. Entre les os, l'enclume, l'eſtrié & le marteau qui ſeruent à reforger les ſons ne croiſſent point, bien qu'ils ſoient pleins de mucoſité & d'humidité, au contraire les dents les plus ſeches de toutes les parties, comme il ſe void en ce qu'elles ſe pourriſſent les dernieres, croiſſent neantmoins durant toute la vie. que ſi la chaleur auec l'humidité eſtoit la cauſe de l'accroiſſement : les ſanguins chauds & humides deuroient eſtre de la plus belle taille, ce qui n'eſt point ; mais pour l'ordinaire ils croiſſent auſſi bien que les pituiteux, plus en groſſeur qu'en hauteur, augmentans plus leur chair & leur graiſſe que leurs parties ſolides : ce qui fait voir que ce n'eſt pas l'humidité ou la chaleur qui ſont les cauſes de l'accroiſſement, puiſque les plus grands ſont ordinairement froids, ſecs & maigres, les petits au contraire ayans plus de chaleur, & l'on croiſt au releuer des grandes fiéures qui ont deſſeché tout le corps : mais il y a plus d'apparence que l'accroiſſement des animaux eſt vn effet des eſprits, leſquels s'inſinüans dans les vaiſſeaux les eſtendent, & enſemble les tuniques,

Digitized by Google

muſcles,& autres parties qui les enuironnent à proportion.

Le 4. diſt, que les eſprits eſtoient bien les organes & inſtrumens dont ſe ſert l'ame pour faire ſes fonctions; mais pource qu'ils ſont d'vne nature volatile & ſi fluide qu'ils ne ſont pas mis au nombre des parties du corps humain, ils ne peuuent faire d'eux-mémes l'accroiſſement qui requiert l'appoſition d'vne nouuelle matiere: laquelle s'inſinuë également dans toutes les parties, de la meſme façon que la ſubſtance qui fait la nourriture, l'vne & l'autre ſans penetration de dimenſions ny admettre le vuide. Cette matiere doit eſtre humide, pource qu'entre tous les corps les humides obeyſſent & s'eſtendent facilement. Ce qui fait que la mer produit des monſtres d'vne eſtrange grandeur pour ſon humidité: laquelle eſt contraire à toutes les actions de l'ame, horſmis à celle de la nourriture & de l'accroiſſement. Toutefois cette humidité auſſi bien que la chaleur doiuent eſtre dans vne iuſteſſe & moderation requiſe pour faire l'accroiſſement. Car la chaleur conſumant l'humide au lieu de le façonner & l'eſtendre, empeſche l'accroiſſement qui eſt cauſe qu'entre les oyſeaux de proye les maſles pour leur chaleur ſont plus petits que les femelles: le defaut de cette meſme chaleur eſtant auſſi cauſe que l'humide au lieu de s'éleuer en haut s'affaiſſe & ſe précipite en bas par ſa propre pezanteur, les femmes qui ont moins de chaleur ſont de plus petite taille que les hommes & plus groſſes par embas, comme les hommes enhaut. Et ſelon les diuers mariages de cette chaleur auec l'humide, qui fait l'accroiſſement, les corps croiſſent diuerſement: les vns plus tard, les autres pluſtoſt: les vns ſont petits & pigmées: les autres ſont des geants ſelon le defaut ou l'abondance de la matiere qui a ſerui de principe à leur generation. Mais pour le reſte des autres hommes, comme la nature eſt tres-ſage,

Digitized by Google

elle s'eſt elle-méme fichée vn clou, & eſtabli des bornes qu'elle a jugé conuenables: au delà deſquelles la pluſpart ne croiſſent point, qui ſont enuiron de ſix à ſept pieds, non que la faculté auctrice ſoit perie ou corrompuë, puiſqu'elle eſt vne puiſſance de l'ame & par conſequent incorruptible & inſeparable d'icelle; mais elle ne peut plus agir faute de diſpoſitions conuenables, qui ſont la molleſſe & humidité des parties ſolides : comme le mulet a bien l'ame ſentitiue, mais n'a pas la vertu d'engendrer, qui eſt vne des facultez de cette ame : & l'ayman eſtant frotté d'ail a bien touſiours la vertu d'attirer le fer, mais ne le peut, ſes pores eſtans bouchez, non plus que l'œil ne peut voir dans la ſuffuſion.

Digitized by Google

CENT TRENTE-DEVXIESME

CONFERENCE

S'il faut plus Diſner que Souper.

LA Diete ou regime de viure qui eſt la premiere & plus commune partie de la Medecine, puis qu'elle regarde auſſi bien les ſains que les malades, conſiſte à regler la quantité & la qualité des alimens, & l'ordre & le temps auquel il les faut prendre. La quantité doit eſtre proportionnée à la nature de celuy qui ſe nourrit, en telle façon que ſes forces en ſoient reparées & non opprimées. Pour la qualité ils doiuent eſtre de bon ſuc, & tant qu'il ſe pourra agreables. L'ordre de les prendre doit eſtre tel, que ceux qui ſont humides, mols, laxatifs, & qui ſe digerent ou corrompent en peu de tẽps précedent ceux qui ſont ſecs, durs, aſtringents, & qui ſont de plus difficile digeſtion. Le temps en general doit eſtre ſi bien reglé, que l'eſpace qui eſt entre les repas, ſoit ſuffiſant pour digerer la nourriture que l'õ a priſe. La couſtume de la pluſpart des peuples en a fait deux, le diſner & le ſouper : le desjeuner & le gouſter n'eſtans que les diminutifs, ou parties des premiers, & le parſus des excez notoires. Or comparant le diſner au ſouper, il ſemble

il ſemble que celuy-cy doit eſtre plus copieux, puis que le temps qui le ſuit eſt plus propre à la digeſtion par le reflux que fait la chaleur durant le ſommeil du dehors au dedans, laquelle eſtant par ce moyen plus vigoureuſe & mieux reünie, fait ſes fonctions naturelles, ſçauoir la coction, diſtribution, appoſition & aſſimilation plus parfaitement qu'apres le diſner qu'elle eſt diuertie ailleurs, eſtant employée aux ſentimens & mouuemens du corps & de l'eſprit : qui eſtans aſſoupis par le ſommeil, le lieu du principe des ſens, la chaleur & les eſprits qui eſtoient employez durant les veilles à cét vſage, ſont concentrez au dedans où ils s'occupent entierement à la digeſtion : à laquelle ne ſert pas peu la froideur & les tenebres de la nuit, dont l'antiperiſtaſe fait reflüer au dedans les eſprits chauds & lumineux. Si l'on aime mieux établir auec quelques-vns vne nouuelle puiſſance de l'ame, laquelle regente ces eſprits & en diſpoſe ſelon la neceſſité, tantoſt leur laſchant la bride & les faiſant mouuoir au dehors dedans la colere, la honte & l'indignation, tantoſt les retirant au dedans, en la crainte, la triſteſſe & le ſommeil qui rend pour cela les viſages paſles & toutes les extremitez froides : au contraire des veilles durant leſquelles les parties externes eſtans plus chaudes, celles du dedans demeurent plus froides.

Le 2. diſt, qu'il eſtoit du party de l'Egliſe qui nous commande de jeuſner le ſoir ; mais permet le diſner, ce qu'elle n'a pas fait ſans vne meure conſideration non moins tirée de la nature que de la grace : laquelle voulant éuiter les illuſions & tentations qui ſuiuent la bonne chere qu'on fait auant que de ſe mettre au lict, ſe plaiſt au contraire à la meditation & tranquillité d'eſprit, qui accompagne volontiers ceux qui ſe contentent de collationner ou ſoupper legere-

ment. Car la reparation qui se fait par l'aliment de nos esprits dissipez, apportant le mesme trouble qui arriue en vne ville ou bourgade, dans laquelle entrent des estrangers pour la peupler, apres qu'elle est desertée par quelque accident: il vaut bien mieux que ce trouble arriue de iour, & lors que nos sens éueillez se peuuent garantir des mouuemens que ce changement apporte, que non pas la nuit, dont l'obscurité ayde à multiplier les fantosmes qui sont dans l'imagination trauaillée par les vapeurs & fumées grossieres des viandes: dont la digestion n'est qu'encommencée: là où ces vapeurs transpirans plus librement durant le iour par le moyen des pores ouuerts par la chaleur du Soleil & les exercices qui suiuent le disner en sont beaucoup moins incommodes. D'ailleurs les repas n'estans que pour remplir le vuide: cette repletion se doit faire au temps que l'inanition est plus grande: or la nuit ayant digeré, distribué & assimilé les alimens du iour precedent, & apres elle ces grandes matinées, que les bons appetits trouuent si longues pour attendre le disner, ayans fait expectorer & éuacuer tout ce qui restoit d'impur dans les premieres voyes, le disner trouue vn estomach plus vuide, & par consequent mieux preparé à receuoir & cuire la nourriture que son auidité luy fait étroitement embrasser, que non pas le soir, auquel nous apportons au soupper vn estomach, ou qui n'a pas encore eu le temps de digerer parfaitement l'aliment pris en quantité suffisante peu d'heures auparauant, ou qui en ayant pris trop peu a attiré des flegmes dans l'estomach qui émoussent la pointe de son appetit: que les cuisiniers pour cét effet ont accoustumé de réueiller le soir par le rosty & les ragousts moins frequents au disner, où l'appetit est assez ouuert de soy-mesme.

Le 3. dist, qu'il y a quatre manieres de prendre

ſes repas. La premiere, de ceux qui mangent ſouuent & beaucoup à chaque fois, qui eſtoit la façon de viure des Athletes du temps paſſé & de ces gouffres qui ſont toûjours affamez, leſquels eſtans ouuerts apres leur mort, ſont trouuez auoir l'eſtomach beaucoup plus ample que ceux de l'ordinaire, & cette façon de viure eſt entierement contraire à la ſanté. La ſeconde, eſt de ceux qui mangent peu & rarement, qui conuient aux maladies aiguës: entre leſquelles celles qui ſe iugent au quatriéme iour, requierent par fois vne abſtinence totale, ſi les forces du malade le peuuent permettre: celles qui vont iuſques au ſept ou quatorze, en demandent peu, & rarement. La troiſiéme, de ceux qui doiuent manger peu; mais ſouuent, comme les petits enfans & les vieillards, dont la chaleur eſtant foible & aiſée à diſſiper, il les faut ſouuent nourrir; mais peu à chaque fois, de peur de charger par trop leur foible eſtomach. Enfin, la derniere & la plus commune eſt de manger beaucoup, mais rarement, qui eſt la façon de viure de ceux qui ſont dans l'âge de conſiſtance; leſquels pour l'ordinaire mangent deux fois le iour, & à l'vn des repas plus qu'à l'autre: eſtant bien mal-aiſé de ſe raſſaſier au diſner & au ſoupper ſans endommager ſa ſanté. Ce qui faiſoit étonner Platon d'apprendre que les Siciliens ſe ſaouloient deux fois le iour: & qui obligeoit les Romains de faire vn leger repas ſur le midy, & vn ſoupper ſplendide, pour lequel ie ſuis. Ce que l'Egliſe pour nous macerer l'a défendu durant les jeuſnes, eſtant vn témoignage qu'il eſt plus agreable & plus conuenable à la ſanté que le diſner. Car l'aliment deuant eſtre pris en telle quantité qu'elle réponde à la chaleur naturelle, celle-cy n'eſtant pas ſeulement plus vigoureuſe, mais auſſi de plus longue durée depuis le diſner iuſqu'au ſoupper, dont le temps n'eſt gueres que de ſix ou ſept heures, au lieu que l'autre eſt d'enuiron dix-ſept: il eſt plus raiſon-

nable de prendre beaucoup de nourriture au ſoupper qu'à diſner: lequel s'il eſtoit plus copieux que le ſouper, il arriueroit ou que l'on prendroit autant d'alimens que la chaleur en pourroit digerer iuſqu'au ſouper, ou plus. Si l'on en prend plus, & que l'on vienne à ſouper deuant que la digeſtion du diſner ſoit faite, on engendrera des cruditez, ſemence de la pluſpart des maladies. que ſi l'on en prend autant que la chaleur en pourra digerer, & que le ſouper ſoit moins ample que le diſner: la chaleur qui ſuit le ſouper eſtant plus forte & plus actiue, elle cuira en peu de temps ce peu de viandes que l'on a priſes à ſouper, & pource que cette chaleur eſt vn agent naturel, & qui n'agit pas par vn principe de liberté; mais par vne neceſſité de nature, ne pouuant demeurer oyſiue, & n'ayant point de matiere étrangere ſur laquelle elle puiſſe agir, elle conſommera neceſſairement les ſucs loüables du corps qu'elle deſſechera meſme durant le ſommeil; car ce que l'on dit qu'il humecte & nourrit, d où vient le prouerbe, qui dort mange, eſt veritable, lors que l'eſtomach & viſceres eſtans remplis de ſuffiſante nourriture, la chaleur éleue & porte en toutes les parties le plus pur des ſucs & vapeurs qu'elle épand par tout, comme vne douce roſée, ce qu'elle ne peut faire lors que l'eſtomach eſt vuide.

Le 4. diſt, que la nature nous ayant donné vn appetit pour nous auertir du defaut de toutes les parties, il n'y auoit point de regle plus certaine du temps des repas que cét appetit, qui a pour cét effet ſon ſiege dans l'orifice ſuperieur de l'eſtomach ſenſible, à cauſe des nerfs du ſixiéme pair qui y viennent aboutir. Car il ſe fait vn écoulement continuel de noſtre ſubſtance dans toutes les parties, leſquelles eſtans épuiſées attirent de leurs voiſines dequoy reparer leur vuide: celles-cy du foye, luy des inteſtins par les veines du meſentere: ceux-cy de l'eſtomach: au haut duquel ſe terminant cette ſuction, le

Digitized by Google

sentiment d'icelle s'appelle appetit : lequel s'il est de chaud & sec s'appelle faim, & soif s'il est de froid & humide. Tellement que la nourriture n'étant que pour refaire & reparer la perte de nostre substance, il n'y a point de plus asseuré signe du temps qu'il faut plus prendre d'alimens, que lors que cét appetit est le plus ouuert, en quelque temps que ce soit.

Le 5. dist, que cela pouuoit auoir lieu dans les corps bien temperez qui n'appetent qu'autant qu'ils peuuent digerer ; mais non en ceux qui appetent plus qu'ils ne peuuent digerer, comme les estomachs froids & melancholiques, ou qui appetent moins, comme les chauds & bilieux, dont la chaleur faisant fondre les sucs émousse l'appetit, comme au contraire la froideur resserrant les membranes de l'estomach, l'augmente. Tellement qu'il seroit plus à propos qu'vn chacun consultast son temperament, son âge, sa nature & sa coustume de viure : les vieillards, les petits enfans, ceux qui sont sujets aux defluxions ou qui ont l'estomach debile, deuans souper legerement : les bilieux au contraire, & ceux qui sont sujets aux maux de teste deuans plus souper que disner : mais sur tout, la coustume de chaque particulier y est la plus considerable.

CENT TRENTE-TROISIESME

CONFERENCE

Quelle eſt la plus excuſable des Paſſions Humaines.

L'Homme eſtant compoſé de deux pieces, l'eſprit & le corps appellé pour cét effet par Triſmegiſte l'horizon de l'Vniuers, pource qu'il vnit en ſoy la nature ſpirituelle auec la corporelle, dont les inclinations ſont differentes : il a auſſi eu beſoin de deux guides qui ſeruiſſent à conduire ces deux parties, raiſonnable & animale, & leur faire connoiſtre le bien vers lequel elles ſont portées de leur nature. L'entendement luy fait voir le bien honneſte & ſpirituel, l'imagination luy fait conceuoir vn bien ſenſible & corporel. Et comme l'appetit raiſonnable, qui eſt la volonté, ſuit les lumieres qui luy ſont propoſées par l'entendement en la pourſuite d'vn bien honneſte qui fait la vertu, l'appetit ſenſitif le porte à la iouyſſance d'vn bien ſenſible que l'imagination luy a fait conceuoir comme vtile & agreable par des mouuemens ordinairement ſi déreglez & ſi violens, qu'ils ne font pas ſeulement impreſſion ſur l'eſprit, mais auſſi ſur le corps, dont ils troublent l'œconomie ; & pour cét effet ſont appellez paſſions ou perturbations & affections de l'eſprit : leſquelles ſe portent

Digitized by Google

vers le bien ou le mal ſimplement, comme l'Amour & la haine; dont la premiere fait incliner vers le bien, qui eſt le pere de la beauté, & l'autre fait détourner du mal: ou elles conſiderent tant le bien que le mal abſent, comme le Deſir & la Fuite; ou enfin elles les conſiderent eſtans preſens, & font le Plaiſir & la Douleur: leſquelles eſtans de plus longue durée, produiſent la Ioye & la Triſteſſe. Et pource qu'il ſe rencontre ſouuent des difficultez en la pourſuite du bien & la fuite du mal: la nature ne s'eſt pas contentée de donner aux animaux vn appetit concupiſcible, lequel par le moyen des ſix paſſions ſuſdites ſe portaſt vers le bien, & éuitaſt le mal: mais auſſi leur a donné vn autre appetit appellé Iraſcible, pour ſurmonter les obſtacles qui ſe rencontrent dans la pourſuite du bien ou fuite du mal: ce qu'il fait par cinq autres paſſions: l'Eſperance, le Deſeſpoir, l'Audace, la Crainte & la Cholere. L'eſperance excite l'ame à la pourſuite d'vn bien difficile, qui neantmoins ſe peut obtenir. Le deſeſpoir fait ceſſer les mouuemens de l'ame vers la pourſuite d'vn bien qui ne ſe peut plus acquerir. La hardieſſe regarde vn mal abſent qu'elle s'aſſeure pouuoir ſurmonter. La crainte conſidere ce meſme mal abſent ſans aucun moyen de le pouuoir éuiter. Enfin, la pointe de la cholere ſe porte vers vn mal preſent, dont elle croit pouuoir tirer vengeance. Et pource que le bien preſent, & duquel on iouït, ne peut eſtre accompagné de difficulté; de là vient qu'il n'y a point de paſſion dans l'appetit iraſcible qui réponde à la cholere comme dans les autres paſſions, leſquelles derechef ſe diuiſent ſelon les differens objets, auſquels elles s'appliquent: comme le deſir des honneurs, s'appelle ambition: celuy des richeſſes, auarice: celuy des plaiſirs de la chair, conuoitiſe: des viandes, gourmandiſe, la

haine du vice fait le zele, celle d'vn riual la jalousie : la douleur que l'on a de voir souffrir du mal à celuy qui ne le merite pas, fait la compassion ; & l'indignation vient du bien qu'il ne merite pas. Entre toutes lesquelles passions i'estime que l'Ambition qui veut toûjours auoir le dessus par tout, doit paroistre la premiere : & puis qu'elle a seruy d'excuse aux parricides & violateurs de la foy publique, ausquels elle a fait dire que pour commander il n'y auoit rien d'iniuste, elle se pourra bien faire excuser par tout ailleurs : veu mesme que c'est elle qui a fait éclore les plus belles actions, dont la source est cette ambition loüable qu'vn chacun a de surpasser son compagnon.

Le 2. dist : Si les passions sont des maladies de l'ame, comme vouloient les Stoïciens, & comme la question le semble présuppoſer ; ie n'en trouue point de plus agreable, ny de plus excusable que l'amour, dont la douce violence s'insinuant dans les cœurs les plus reuesches, ne trouue rien qui soit capable de luy resister : d'où vient que ceux qui en sont épris ne souhaittent rien moins que leur gueriſon, qui ne peut estre que dans l'oubly de la chose aimée, dans laquelle ils viuent plus qu'en eux-mesmes ; puis que l'ame est plus où elle aime que dans le corps qu'elle anime. Aussi est-ce la passion la plus naturelle & la plus commune de toutes, & partant la plus excusable, puis qu'elle ne se trouue pas seulement dans tous les hommes, mais en tous les animaux qui ressentent les atteintes de l'amour, qui les fait naturellement porter vers leur bien. Et comme l'amour est la plus commune de toutes les passions, elle en est aussi la source & le principe ; puis que nous ne haïssons & ne craignons rien : nous n'auons de ioye, de tristesse, desir, crainte & cholere, que pource que nous aimons quelque chose : le vray moyen de s'exempter de ces passions estant de ne rien aimer.

Digitized by Google

Le 3. dist, que les passions les plus violentes étans les plus excusables puis qu'elles sont les plus mal-aisées à dompter, celles de l'appetit irascible, entr'autres la cholere, estant plus vehementes que celles de l'appetit concupiscible, aussi sont-elles, les plus dignes d'excuses. Les premieres occupent la plus noble partie de l'homme, le cœur source de la cholere: les autres, le foye siege de l'amour; dont les Poëtes nous ont assez montré la foiblesse, en le representant sous la forme d'vn enfant qui n'a de force sur nous qu'autant que nous luy en laissons prendre. Au lieu que la cholere qui est le partage des genereux, comme l'amour est la passion des lasches & effeminez, se rend maistresse de nostre esprit: & par ses mouuemens soudains & impetueux obscurcissant les lumieres de la raison, nous rend d'autant plus excusables que nous ne sommes plus les maistres de nos actions. Et comme la fureur excuse les frenetiques de blasme & de peine, la cholere qui est vne courte fureur, au dire du Poëte, merite la mesme excuse: sa violence estant d'autant plus grande par dessus celle de toutes les autres passions, qu'elle est la plus prompte & qu'elle passe comme vn éclair: puis que lors qu'elle prend racine dans l'ame, elle perd son nom, & degenere en haine.

Le 4. dist, qu'il estoit pour la joye, puis que toutes les autres passions la reconnoissent si puissante, qu'elles se contentent d'estre ses seruantes: l'amour & le desir ne sont que pour la ioye que l'on en espere: la haine & la fuite pour éloigner tous les objets qui la peuuent troubler; le desespoir nous saisit lors seulement que nous n'esperons plus de joye, l'esperance est pour elle seule: la crainte n'est que de son contraire: l'audace pour rompre tous les obstacles qui s'opposent à nostre contentement: & la cholere sert d'indice à exprimer le déplaisir que nous receuons de son retardement. qu'vn homme nous injurie en sa cholere, en sa tristesse; voire

en ſon deſeſpoir, nous ne l'excuſerons pas, mais fuſſions-nous les plus faſchez, nous n'excuſerons pas ſeulement la ioye des autres, nous y prenons plaiſir. Et comme les contraires ſe connoiſſent par leurs contraires, puis que rien ne nous déplaiſt tant que la triſteſſe, rien ne nous agrée plus que la ioye : dont la violence ſe void aſſez en ce qu'elle en a fait mourir quelques-vns ; ce que n'a iamais fait la cholere. Enfin, nous ne ſçaurions mieux prouuer & approuuer la puiſſance & l'empire de quelqu'vn qu'en nous rendant nous-meſmes ſes ſujets, comme nous faiſons tous de la ioye : à laquelle la pluſpart ne donnent pas ſeulement vne partie de leur temps, mais quittent les affaires les plus importantes pour en aller chercher aux lieux deſtinez à ce Dieu Ris : duquel les feſtes viennent bien plus ſouuent en ce temps qu'en celuy d'Apulée. Et qui eſt-ce qui nous fait excuſer & endurer en ieuneſſe tous les trauaux de l'étude, aux apprentifs de chaque meſtier les maux qu'ils ſouffrent, aux ſoldats le peril de la mort, ſinon la ioye qu'ils eſperent? Celuy qui la poſſede, ſe laiſſe tellement maiſtriſer à elle, qu'il oublie tous ſes maux paſſez. Le voyageur ne ſe ſouuient plus du peril de la mer : le malade de ſes douleurs : bref, chacun ſe laiſſe entierement poſſeder & regenter à cette paſſion, partant la plus excuſable.

Le 5. diſt, que la douleur apportant vn plus grand mal, que la ioye n'apportoit de bien ; puis que le mal détruit entierement la nature de la choſe, que le bien ne fait que rendre plus accomplie : la premiere ſembloit eſtre beaucoup plus iuſte & plus excuſable que la derniere, laquelle ne donne que le bien eſtre : mais le mal détruit l'eſtre meſme : à la conſeruation duquel tous les animaux eſtans naturellement portez, ils éuitent bien plus ſoigneuſement les moyens qui leur peuuent nuire, qu'ils ne ſe portent vers ceux qui leur peuuent procurer de la

ioye & du contentement. Auſſi les accens de la voix qui témoignent la douleur ou la triſteſſe, ſont bien plus violens que ceux de la ioye, qui n'eſtant rien autre choſe qu'vne ſimple complaiſance que l'on reçoit dans la iouyſſance du bien, elle conſiſte plus dans le repos que dans le mouuement, dont la douleur participe dauantage par les efforts qu'elle fait produire à l'ame, pour chaſſer au loin ce qui la tourmente.

Le 6. diſt, que les paſſions eſtans les appannages de noſtre nature, & faiſans partie de nous-meſmes, elles eſtoient toutes excuſables en elles-meſmes, puis qu'elles ſont naturelles & inéuitables: mais ſur tout celles vers leſquelles vn chacun a le plus d'inclination, à cauſe des diſpoſitions de ſon temperament : ainſi l'amour & la ioye ſont plus excuſables dans vn ſanguin: la cholere & le deſeſpoir, dans le bilieux : la haine & la triſteſſe, dans le melancholique : l'eſperance & la hardieſſe, dans la ieuneſſe : & la honte qui s'excuſe en vn enfant, eſt blâmable en vn vieillard. Toutesfois, l'eſperance accompagnant l'homme tandis qu'il reſpire, & s'étendant meſmes iuſques apres la mort, ſemble par cette durée induire que comme elle eſt la moins inſeparable, auſſi eſt-elle la plus excuſable.

CENT TRENTE-QVATRIESME

CONFERENCE.

Quel eſt le plus loüable des Temperamens.

LE temperament eſt l'harmonie & proportion des quatre qualitez premieres qui ſuit le mélange des élemens, deſquels ſont compoſez tous les corps ſublunaires, qui eſtans deſtinez à des fins differentes, ont auſſi dû eſtre diuerſement temperez & aſſortis. Or cette diuerſité bien qu'elle ſoit preſque infinie, ſe peut neantmoins reduire à trois ſouuerains chefs. Car ou les quatre qualitez ſont tellement mélangées qu'elles demeurent dans vne égale proportion, ou vne d'entr'elle excelle par deſſus les autres, ou bien les deux enſemble ont l'auantage. La premiere façon fait le temperament égal, les deux autres ſont l'inégal. Le temperament égal eſt de deux ſortes; L'vn, appellé aux poids, dans lequel les qualitez ſont dans vne proportion ſi parfaite, que ſi on les pouuoit pezer à la balance, l'vne ne l'emporteroit pas ſur l'autre: car cette égalité doit eſtre entenduë ſeulement des qualitez, & non des élemens: autrement s il y auoit autant de feu que d'eau, d'air, ou de terre; le feu qui eſt tres-actif conſommeroit les autres, & reduiroit en cendre tous les vi-

uans, dont la dissolution nous apprend qu'ils ont plus de terre & d'eau, que les autres elémens. L'autre, qui s'appelle à la Iustice, se rencontre en toute sorte de substances composées, entre lesquelles il y en a vne qui sert de regle & de modele à tous les indiuidus qui sont compris sous icelle, & qui possede en perfection la temperature requise aux fonctions de sa nature. Ainsi entre les animaux le lion est chaud, le pourceau humide, la salemandre froide, l'abeille seche, mais l'homme est temperé, & entre ses parties les os, cartilages & ligaments sont froids & secs : le sang, les esprits, les chairs, le cœur, le foye sont chauds & humides : le cerveau, la pituite, la graisse froids & humides: chacun d'iceux estant temperé à la justice. La peau seule, & sur tout celle qui est dans le creux de la main d'vn homme bien temperé, estant moderée en toutes les qualités, & pource qu'elle semble estre vne tissure de la chair & des nerfs, elle est égallement froide & chaude, molle & dure, & pour cet effet l'organe principal du tact, est le juge de tous les autres temperamens. Le temperament inégal, qui est neantmoins compris dans l'enceinte de la santé, est simple ou composé. Le premier, dans lequel l'vne des quatre qualitez a l'auantage par dessus celle qui luy est contraire les deux autres demeurans dans vne mediocrité, est de quatre sortes, chaud, froid, sec & humide. Le second, lors que deux d'icelles excellent, est aussi de quatre sortes selon les quatre conbinations qui se peuuent faire des qualitez, chaud & humide, chaud & sec, froid & humide, froid & sec: car le chaud & le froid, le sec & l'humide ne peuuent subsister en vn mesme sujet: & bien que la chaleur consommant sans cesse l'humide & la froideur amassant quantité d'excremens humides, empeschent les temperamens chaud & humide, & froid & sec, de subsister long-temps en vn mesme estat, neantmoins ils peuuent y demeurer

quelque temps, bien qu'ils se changent par la succession des âges. Et ainsi des neuf sortes de temperamens ; à sçauoir, quatre simples, quatre composez, & vn parfaitement temperé : ce dernier me semble le plus loüable & le plus parfait, vn corps ainsi temperé n'estant ny gras, ny maigre, ny froid, ny chaud, ny sec, ny humide ; mais d'vne constitution quarrée & mediocrement charnuë, & qui ne panche pas plus vers vne extremité que vers l'autre, estant dans vne mediocrité exquise, & par consequent plus loüable qu'aucune de celles qui approchent plus des extrémes toûjours vicieux.

Le 2. dist, que s'il se donne vn temperament si exquis, comme la raison semble le démontrer, qui veut que le progrés d'vn extréme à vn autre ne se pouuant faire sans passer par le milieu, l'enfant ne puisse deuenir de chaud & humide qu'il est en son enfance, froid & sec en vieillesse, sans passer par ce milieu également temperé : il passe aussi viste qu'vn éclair, & sa durée est presque insensible. Tellement qu'encore que ce temperament soit le plus parfait & le plus desirable : neantmoins pource qu'il est seulement établi pour seruir de modelle & d'idée à tous les autres temperamens, ie suis pour le chaud & humide, comme estant plus conuenable à nostre vie, qui ne consiste que dans vne chaleur & humidité : comme la mort & la vieillesse qui y conduit, sont froides & seches. Aussi est-ce le temperament de l'enfance, & dont la nature nous ayant assortis dés le commencement de nostre vie, il doit estre le plus parfait de tous : & pour cét effet il répond au Printemps, la plus temperée des saisons, & au sang, le plus loüable des humeurs : d'où il s'appelle sanguin : comme le froid & sec melancholique : le chaud & sec, bilieux : le froid & humide, pituiteux. Ce qui ne doit pas estre entendu des humeurs

excrementeux, mais des naturels compris dans la masse du sang, qui suiuent les principes de nostre generation. Aussi n'est-il pas seulement propre aux fonctions de la vie, dont la santé est le fondement, & la ioye le plus doux entretien, que le sang produit, comme la melancholie fait la tristesse : la pituite, la paresse : la bile, la fureur & la cholere, mais aussi pour les fonctions de l'esprit, lesquelles dépendans de la pureté des esprits animaux, & ceux-cy des vitaux & naturels, qui sont plus benins dans les sanguins, leurs connoissances en doiuent estre plus nettes & plus claires.

Le 3. dist : Autant que la chaleur & l'humidité sont conuenables aux actions de l'ame vegetante, qui sont d'engendrer, croistre & se nourrir, elles sont ennemies de celles de l'ame raisonnable, dont le siege a esté pour cét effet éloigné du foye & du ventricule où se fait la cuisine : de peur que les fumées des viandes venans à se meller auec les esprits animaux, n'obscurcissent les fantosmes & les especes dont ces esprits sont chargez ; & par ainsi empeschassent les operations de l'entendement, qui dépendent de ces fantosmes, tant qu'il est lié auec le corps. Car toutes les ames estans semblables, leurs operations ne different que selon la diuerse temperature du cerueau, qui fait celle des esprits animaux, qui doiuent estre subtils & lumineux, non toutesfois iusqu'au point d'estre ignées, comme ceux des bilieux & frenetiques, dont les mouuemens sont precipitez & impetueux ; mais dans la iuste proportion qui se remarque au temperament melancholique, lequel estant froid & sec, c'est à dire moins chaud & humide, est plus propre pour la prudence & la sagesse, qui requiert vn esprit consistant & rassis, tel qu'est celuy des vieillards, dont la sagesse ne vient pas tant de l'experience qu'ils ont acquise par vne longue suite d'années, que de la froi-

deur & secheresse de leur cerueau, laquelle fait les hommes posez. Aussi tous les hommes illustres ont esté de ce temperament, pource qu'il donne la patience & la constance, sans laquelle on ne fait jamais rien de grand & de notable. Et comme le temperament chaud & humide est le plus aizé à se corrompre, par la raison des contraires le froid & le sec doit estre moins sujet aux malades, comme entre les arbres & les animaux les plus secs & les plus durs sont moins offensez des injures externes : en quoy le temperament melancholique n'est pas seulement le plus desirable : mais aussi pour ce qu'il contente plus l'esprit de celuy qui en est pourueu, lequel s'il est à son aize, fait plus de reflexion sur le bien qu'il possede, sinon par sa contemplation il se diuertit ailleurs.

Le 4. dist, que celuy des temperamens est le plus loüable, lequel est le plus propre aux fonctions de l'esprit & du corps, si disproportionnées entr'elles, qu'il semble que ce qui sert à l'vn soit nuisible à l'autre. Car comme le sanguin est excellent pour les operations de la vie, & la bonne habitude du corps, il est incommode pour celles de l'esprit, soit à cause de la molesse ou benignité de cet humeur, qui ne peut pas souffrir vne forte attention, ou de sa trop grande humidité, laquelle inondant de vapeurs l'imagination & l'entendement ne peut fournir de matiere propre aux esprits animaux, dont la temperature doit estre seche pour produire la sagesse, à laquelle le temperament melancholique est bien estimé de quelques-vns : mais quand bien cela seroit, il est trop contraire à la santé & bonne constitution du corps pour estre desirable. Le flegmatique n'est propre, ny pour la santé du corps, ny pour la bonté de l'esprit. Le bilieux l'est pour l'vne & l'autre, son corps estant moins replet que le sanguin, & moins attenué & dessèché que le melancholique, fort alaigre a[illegible] & dispos par l'abon-

dance des esprits qui l'animent : & comme il se débauche facilement, aussi est-il en peu de temps remis : ses maladies estans les plus courtes. Sa viuacité est aussi bien plus desirable que cette pesanteur & grauité qui accompagne les melancholiques, & qui les fait estimer par le vulgaire, sages & prudens bien qu'ils n'en ayent que le masque & l'apparance: au lieu que les bilieux sont remplis d'industrie & de courage, qui les faisant venir à bout de tout ce qu'ils entreprennent, leur donne l'auantage par dessus tous les autres : comme entre les bestes & les oiseaux, le lion & l'aigle qui sont de cette complexion, sont les plus nobles : & selon quelques-vns nostre premier pere appellé Adam, qui veut dire roux, a esté du poil & du temperament bilieux, d'où peut estre que l'homme est nommé en la mesme langue *isch*, qui signifie *feu*, dont la bile participe.

Le 5. dist, que de vray sa promptitude à obeyr à sa femme estoit vn effet de ce temperament, qu'il semble plustost auoir eu que ce louable & parfaitement temperé, tel que c'estoit celuy de Nostre Seigneur. Mais que les temperamens estans les principes de toutes nos fonctions, qui doiuent estre differentes en vn chacun, ils sont desirables selon les lieux, les saisons, les employs, l'âge, le sexe & les inclinations de chacun en particulier.

Digitized by Google

CENT TRENTE-CINQVIESME

CONFERENCE

De l'Heur & du Mal-heur; & ſi les hommes ſont heureux ou mal-heureux, pource qu'ils le ſont, ou pource qu'ils le penſent eſtre.

IL ſe remarque dans la nature trois ſortes d'effets. Les vns arriuent toûjours neceſſairement, comme la viciſſitudes des jours, des nuits, & des ſaiſons qui dépend du mouuement des aſtres, lequel ne ſe peut changer ſans miracle, non plus que les autres effets de la nature vniuerſelle. Les autres arriuent ſouuent, mais non pas toûjours, la nature particuliere qui les produit eſtant quelques-fois empeſchée par quelque rencontre qui luy fait faire des monſtres. Les derniers ne ſe font pas toûjours, ny ſouuent, mais rarement, comme ſont tous ceux qui dépendent des cauſes contingentes: qui ſont de deux ſortes. Les premieres agiſſent par vne neceſſité de nature, ſans aucune eſlection: les autres pat vn principe de liberté, & auec chois & deliberation. Tant les vnes que les autres

lors qu'elles produiſent vn effet contre leur intention & premier deſſein, s'appellent cauſes fortuites. Et comme celles qui agiſſent par vne neceſſité naturelle produiſent vn cas d'auenture, tel qu'eſt celuy d'vne pierre qui tombe ſur la teſte de quelqu'vn : celles qui operent par élection & deſſein, lors qu'elles produiſent autre choſe qu'elles ne s'eſtoient propoſé, font la fortune ou le bon-heur & le mal-heur, ſelon le bien ou le mal qui en reüſſit par des moyens & reſſorts qui nous ſont inconnus ; autrement ſi on ſçauoit la cauſe & les motifs de l'vn ou de l'autre, ce ne ſeroient plus des effets fortuits & contingents, puis qu'ils auroient vne cauſe certaine & aſſeurée, comme l'induſtrie, le trauail, la faueur & l'amitié produiſent de leur chef des biens qui ne ſont point vn effet de la fortune, lors qu'ils arriuent à vn homme qui les merite : non plus que leur perte, lors qu'elle ſuit le luxe & les profuſions d'vne vie débordée : mais les richeſſes & les honneurs ſont fortuits lors qu'ils arriuent à ceux qui en ſont entierement incapables : comme la pauureté ; l'infamie & le mépris à l'égard des grands hommes, dont neantmoins la conſtance & la reſolution à ſouffrir toutes ces diſgraces fait dire communément que le ſage eſt au deſſus de la fortune, pource qu'il en mépriſe les traits par la force de ſa raiſon : laquelle ſeule eſtant capable de nous rendre heureux, puiſque les beſtes qui en ſont priuées n'ont aucune part dans le bon-heur ou mal-heur : j'eſtime que l'vn & l'autre dépend entierement de noſtre imagination & de la reflexion que nous faiſons ſur la condition de la choſe que nous poſſedons, laquelle nous paroiſſant tantoſt bonne & tantoſt mauuaiſe, nous fait auſſi eſtimer heureux ou mal-heureux.

Le 2. diſt, que s'il y auoit quelque diuerſité dans les effets de la nature, elle eſtoit encore

bien plus grande parmy les actions humaines, dont l'incertitude & l'inconstance est telle, que les hommes arriuent rarement à la fin qu'ils s'estoient proposez; mais souuent se voyent éleuez à vn bonheur inesperé, ou accablez d'vn mal-heur qu'ils n'auoient aucun sujet d'apprehender. Laquelle diuersité d'accidens a fait establir à la superstitieuse antiquité, vne diuinité aueugle & volage, constante en son inconstance, qu'ils vouloient estre la cause de tous ces effets: pource que les causes prochaines leur estans cachées, ils s'en sont pris à vne cause imaginaire, n'en pouuans reconnoistre la veritable, ou ne la voulans pas auoüer: que i'attribuë au temperament d'vn chacun, par le moyen duquel il se produit dans l'ame vn certain mouuement & impetuosité naturelle pour acquerir quelque chose sans que le raisonnement y contribuë, & selon que l'on suit ces instincts & inclinations, ou qu'on leur resiste, l'on est heureux ou mal-heureux; Ainsi, celuy qui se sent porté aux armes, s'il les embrasse, il y reüssit beaucoup mieux qu'à vne vie sedentaire & plus douce, à laquelle le melancholique qui est fourny de constance estant plus propre, il y sera plus heureux. Et pource que les esprits grossiers, les fous & les estourdis se laissent plus volontiers conduire à ces mouuemens, ils sont ordinairement plus heureux que les sages, dont la retenuë & la prudence leur faisans faire quantité de reflexions sur ce qu'ils entreprennent leur fait aussi souuent perdre les occasions qui ne retournent jamais. Car ie nesuis pas de l'auis de ceux qui veulent, que comme il y a des esprits qui font remuër les orbes celestes, & selon Averroës vne Intelligence qui preside à la generation des choses naturelles, il y en ait aussi vne particuliere pour les diuers éuenemens de la vie qu'elle fait arriuer selon les differentes intentions du premier moteur: puisque sans aller recourir à ces causes

obſcures & éloignées nous portons auec nous-meſmes celles de noſtre bon-heur ou mal-heur, dont nous ſommes les vrays artizans: lequel toutefois ſe conſtitue dans la ſeule imagination & non dans la realité, c'eſt à dire que le bien n'eſt pas bien, puiſque le bien en ſoy eſtant vne affection de l'eſtre réel, il en eſt inſeparable, & partant vray & non imaginaire.

Le 3. diſt, que le bien n'eſtant bien que par la conuenance qu'il a auec celuy qui en eſt pourueu, il n'y a point en ce monde de bien ny de bon-heur abſolu, mais ſeulement relatif, & par comparaiſon, veu que ce qui conuient à l'vn n'eſt pas propre à l'autre. Ainſi, les richeſſes où la pluſpart des hommes mettent leur bien & felicité, ſont celles qu'vn Philoſophe jetta dans la mer pour mieux vaquer à la contemplation. Les honneurs, & les plaiſirs qui ſont des charmes qui flattent le pluspuiſſamment les hommes, ſont des croix & tourments à quelques autres. La priſon qui eſt vne des plus rudes épreuues de la patience, eſt neantmoins recherchée de quelques-vns qui preferent vne ſolitude & priſon perpetuelle aux vanitez du monde. N'auoir point d'amis eſt le plus grand des mal-heurs: & toutefois Timon en a fait ſon plus grand bon-heur. La vie, fondement de tous les biens, a eſté ſi importune à quelques-vns, que pour s'en deliurer ils ſe ſont eux-meſmes donnez la mort: & les douleurs, les afflictions & les maladies qui y conduiſent, ne ſont au dire des Stoïciens que des maux imaginaires, qui ne font aucune impreſſion ſur les ſages.

Le 4. diſt, Puiſque le bon-heur ou le mal-heur ſemblent eſtre les elemens qui compoſent la vie politique des hommes, & les deux poles de ce globe ſur lequel les anciens auoient mis la fortune, leur conſideration ſe peut prendre en deux façons, l'vne en leur cauſe, l'autre en leur effet. Quant à la premiere, les Stoïciens qui ont forgé vne deſtinée

qui gouuerne tout par vne suite d'euenemens neces-saires & determinez, estoient aussi impies que Democrite & Leucippe ; qui soustenoient au contraire que tout se faisoit par hazard en l'vniuers qu'ils disoient mesme auoir esté fait par vn rencontre fortuit de leurs atomes : ceux-cy nians la prouidence de Dieu ; les autres sa puissance, en l'assujettissant & le liant aux loix immüables de cette fatalité. Mais sans considerer les choses à l'égard de Dieu, auquel tout est present & certain, nous les pouuons distinguer en deux. Les vnes agissans necessairement, ont toûjours leurs effets necessaires ; les autres qui dépendent absolument de la volonté des hommes, laquelle estant libre & indifferente, a des effets incertains & contingents. Et ainsi les accidens de la mer, où le vulgaire croit estre le principal empire de la fortune, les morts naturelles, la naissance mesme d'vn pere pauure ou riche, ont vne cause reglée & necessaire : les biens au contraire donnez gratuitement ou acquis auec peu d'industrie, ou trouuez, ont des causes contingentes, lesquelles estans presque infinies, puisqu'il n'y a point de cause par soy qui ne puisse estre cause par accident, en produisant toute autre chose qu'elle ne s'estoit proposée : elles ne peuuent tomber en la connoissance de l'esprit humain, qui ne connoist que ce qui est infiny & terminé. Les autres éuenemens ont des causes mélées de hazard & de necessité, comme la mort du Poëte Æschylus arriuée d'vne tortuë qu'vne aigle luy fit tomber sur sa teste chauue. Quant à la seconde maniere en laquelle se peut considerer le bon-heur, sçauoir, s'il nous rend heureux en effet ou en l'imagination ; c'est accuser tous les hommes de folie, de dire que le bon-heur soit imaginaire & fantastique : puisque la nature qui n'a point donné de desir en vain, (ce qu'elle eust fait si elle faisoit desirer vne chose qui n'est point) les fait tous aspirer à l'vn & craindre l'autre. Et comme il

y a vn bien absolu, il doit aussi y auoir vn bon-heur de mesme, qui est la possession de ce bien, tel qu'est celuy de l'estre, lequel estant le fondement de tous les biens, doit estre vn bien reel & absolu. La vertu & l'honneur qui l'accompagne estant aussi des biens solides & veritables, leur possession doit apporter vn pareil bon-heur; dont la vérité & realité n'est pas plus changée pour n'estre pas gouſtée également de tous, que le soir la saueur d'vne viande, ou la beauté de la lumiere pour n'estre pas apperceuë par vn malade ou vn aueugle, voire comme celuy qui auroit vn diamant brut n'en seroit pas moins le possesseur ny moins riche pour n'en connoistre pas la valeur: ainsi, celuy qui possede quelque bien n'en doit pas estre estimé moïns heureux, bien qu'il ne pense pas l'estre. Aussiil seroit autant absurde de dire vn homme heureux ou mal-heureux pource qu'il le pense estrt, que de croire qu'vn fol fust Roy, ou riche, à cause qu'il s'imagine auoir des empires & des richesses.

Le 5. dist, que le bon-heur, qui estoit plustost vn effet de nostre genie, comme le prouuent les exemples de Socrate & Simonides, que de nostre temperament, moins encore des astres & de leurs influences, ne dépendoit pas seulement de la possession de quelque bien, ny de la croyance que l'on a de le posseder, mais de l'vn & de l'autre ensemble: à sçauoir de la reflexion que l'on fait sur l'excellence du bien que l'on possede en effet: faute de laquelle les enfans, les fols, les yvrognes, les sages mesmes tandis qu'ils dorment ne peuuent estre dits heureux.

gros mais leur matiere prochaine, de laquelle seule il s'agit ici, est vn certain suc pierreux qui tiēt lieu de semence, que l'on void assez souuent couler des rochers : lequel s'il est grossier & visqueux il fait les pierres precieuses. Et non seulement ce suc se conuertit luy-mesme en pierre: mais aussi il y change presque tous les autres corps, comme le bois, les fruits, les poissons, la chair des animaux, & telles autres choses qui se petrifient dans certaines eaux & grotes. Leur cause efficiente éloignée est la chaleur, laquelle separant les corps estrāgers, vnit ceux de mesme nature, dont elle fait ce suc homogene, lequel est condensé par le froid, qui donnant la derniere forme & perfection à la pierre, est sa cause efficiente prochaine. En fin leur lieu est par tout; dans la moyenne region de l'air, qui produit les pierres des foudres; dans la mer, qui engendre le corail, lequel rient de la pierre & de la plante, & les perles dans leurs meres qui sont leurs matrices par le moyen de la rosée du ciel : dans les animaux, dans les plantes & sur tout dans la terre, & ses minieres ou matrices qui sont des espaces bien fermez & exempts des iniures de l'air, des eaux, ou d'autres agents externes qui pourroient empescher leur production par meslange de quelque corps estrauger, ou en laissant transpirer les esprits mineraux qui seruent à l'élaboration de ces pierres.

Le 3. dist, Les pierres precieuses produites pour l'ornement, comme les metaux pour l'vtilité de la vie, sont de trois sortes; sçauoir luisantes & éclatantes; comme le diamant, rubis, cristal, amethyste: ou vn peu obscures, comme la turquoise, le jaspe, & d'autres moyennes qui n'ont pas vn lustre parfait, telles que sont l'opale & toutes les perles. Et comme la matiere des pierres communes est la terre, principe d'obscurité, celle des precieuses est vn humeur aqueux, diaphane, congelé par la froi-

deur de l'eau ou de la terre, ou par le voisinage des glaces & des neiges qui enuironnent les montagnes & rochers, où se rencontrent ordinairement leurs minieres: & entr'autres le cryſtal, qui est comme la matiere premiere des autres pierres precieuses, & le premier essay de la nature lors qu'elle minutoit de renfermer sa majesté dans l'éclat des plus brillantes pierreries, lequel n'est autre chose qu'vne humidité condensée par le froid. C'est pourquoy vne chaleur violente telle que celle des fourneaux la resout & fait fondre. Aussi les effets qu'on attribuë à ces pierres, comme d'arrester le sang, rabastre les fumées du vin, resister aux venins chauds, tesmoignent n'estre causez que par le froid, qui leur dõne aussi le poids par lacõdẽsatiõ de leurs parties.

Le 4. dist, que si les cryſtaux & les pierreries n'estoient faites que par le froid, ils ne pourroient s'engendrer dans les isles de Chypre, de la mer rouge & autres pays meridionaux, mais seulement dãs les Septentrionaux, où ils sont neantmoins plus rares, s'y trouuant des montagnes où le froid a conserué de la glace pendant plusieurs siecles sans qu'elle y ait jamais esté conuertie en cryſtaux; lesquels d'ailleurs deuroient nager sur l'eau aussi bien que la glace, & ne deuroient pas estre plus pezans ny plus transparens: ce qui ne se peut attribuer à leur plus grande espoisseur faite par vne froideur plus vehemente, puisque l'eau s'espoississant en glace deuient moins transparente: & que les chriſtaux ne sont point si froids au toucher que la glace: Mais sur tout, leur calcination montre euidemmẽt qu'il y a autre chose que de l'eau; pour laquelle connoistre il faut chercher dans la composition des corps les plus approchans, les principes de ceux-cy. Tels sont les aluns & les verres qui ressemblent fort aux pierres precieuses par leur éclat & consistence: estans, aussi bien que ces pierres-là, des sucs mineraux endurcis & meslez par vne quantité pro-

portionnée de sels & d'esprits violents, qui joints ensemble perdent toute leur acrimonie pour s'embrasser tres-estroittement: ce sont des principes fort visqueux, capables d'vne grande solidité & qui estans d'eux-mesmes transparens sont propres à conseruer tout ce que les formes spécifiques y peuuent adjouster d'éclat & de lumiere. Cette ressemblance estant supposée, nous sommes obligez de reconnoistre les mesmes principes de composition dans les pierreries, puisque les choses qui conuiennent en genre & ont du rapport aux qualitez, conuiennent aussi au regard de la matiere, & n'ont rien qui les distingue que cette forme inconnuë qui determine l'espece. Il est vray que le peu d'éclat & de dureté ne vient pas de leur seule forme qui n'est pas capable d'vne si estroite liaison, mais de quantité de terre obscure & d'vn phlegme fort impur : ce qui ne se rencontre point aux pierres precieuses ny au verre auec lequel aux Indes on fait des esmeraudes Aussi est ce le corps le plus ressemblant à ces pierres ; qui n'a pour principes qu'vn esprit meslé parmi beaucoup de sel & quelque peu de terre : lesquels s'vnissent par l'action de la chaleur, & se condeusent par l'inclination naturelle qu'ils ont à cet epaississement, le froid n'y contribüant que fort peu, puisqu'ils acquierent leur solidité & consistence lors qu'ils sont encor fort chauds. L'artifice dont on se sert pour contre faire les rubis & les diamans auec les mesmes principes du verre, confirme grandement cette opinion ; seulement pour en éviter la fragilité, on y mesle moins de terre stretité, & on ne consomme pas l'humeur qui fait la liaison auec tant de violence. La calcination des cristaux dont il se tire force sel aussi bien que la facilité d'en faire du verre, montre pareillement quels sont les principes matériels de ces prerres. Ces principes estans contenus ou engendrez dans le sein de la ter-

re, de leur divers meslange se forment certains sucs, qui selon le rencontre s'vnissent au premier corps qui leur fait impression de ses vertus: puis, le plus pur de ses sels & de ces terres est volatilizé par l'esprit qui y est meslé & circulé par la chaleur qui le perfectionne tousjours de plus en plus jusques à ce que cette chaleur qui clarifie les liqueurs ait rendu homogene par vne coction ce qui ne l'estoit pas auparavant à cause du divers meslange. Ces sucs s'arrestent d'ordinaire en des lieux superficiels de la terre, où vne chaleur mediocre acheue de les cuire, en faisant éuaporer l'humidité trop grande qui empeschoit l'endurcissement qui est naturel à ces substances. Et se font de diuerses espéces selon les differentes impressions qui leur arriuent du Ciel ou du lieu de leur generation, ou des autres dispositions, desquelles resultent des formes toutes diuerses: ausquelles je rapporte la diuersité de leurs couleurs: & non, comme veulent la pluspart des Chymistes, aux souffres qui ne se rencontrent point dans ces pierres: lesquelles couleurs ils deuroient plustost attribüer au sel qui est leur principale matiere, puisqu'il acquiert par ses diuers degrez de coction ou de calcination presque toutes les couleurs de ces pierres: estant premierement blanc, puis bleu & enfin rougeastre.

Le 5. dist, qu'il estimoit plus probable de dire que dés le commancement il y a eu des espéces de pierres de toutes sortes, qui ont esté disposées dans les lieux les plus propres à leur conseruation, qui en ont continuellement engendré de semblables: determinant les matieres propres par l'enuoy d'vne certaine vapeur ou d'vn esprit empraint du charactere de leur espéce durant l'vnion qu'il a euë auec leur substance deuant qu'vn parfait endurcissement l'exprimast & le fist sortir: lequel esprit venát à rencontrer des matiéres disposées, il s'y vnit, les fixe & les determine à estre de la mesme espece que le

dont il eſt ſorti. Car l'opinion commune qui fait naiſtre ces prerres d'vne certaine bouë compoſée de terre & d'eau cuite & endurcie par l'action de la chaleur, eſt ſans fondement : puiſque pour temperée que fut cette chaleur, elle auroit à la longue diſſipé toute cette humidité, & n'y laiſſeroit que la terre : c'eſt à dire le plus obſcur & le plus friable de tous les elémens : & que l'eau & la terre n'ayans point de viſcoſité ne ſont capables d'aucune continuité & dureté qui leur vient du ſel : lequel ayant en ſoi le principe de coagulation, vnit parfaitement l'eau auec la terre, laquelle ne ſe peut pour cet effet diſſoudre par aucune eau ſi elle n'eſt meſlée parmi beaucoup de ſel. Enfin, le ciment qui ſe fait auec la chaux, l'eau & le ſable, ſe petrifiant à la longue, montre la neceſſité du ſel fixe de la chaux (qui fait la liaiſon du tout) en la generation des pierres. D'où l'on peut conclure que comme dans les pierres communes & obſcures il y a vn peu de ſel parmi beaucoup de terre ; ainſi dans celles qui ſont précieuſes il y a beaucoup de ſel parmi vne fort petite quantité de terre.

CENT TRENTE-SEPTIESME

CONFERENCE

De la generation des Metaux.

LE metal qui eſt vn corps mineral, ſolide, opaque, peſant, malleable, ductile, & ſonnant, ou eſt composé par la nature, l'art ou le hazard, comme le leton, l'electre & le cuiure de Corinthe: ou il eſt ſimple, qui ſe diuiſe en ſept eſpeces, ſelon autant de planetes, auſquels chacun d'eux ſe rapporte comme les pierres precieuſes aux eſtoiles fixes: à ſçauoir, or, argent, plomb, cuiure, fer, eſtain & vif-argent, que d'autres reiettent du nombre des metaux, pource qu'il n'eſt pas malleable, & l'eſtain pour eſtre composé de plomb & d'argent. Leur matiere éloignee eſt beaucoup d'eau auec peu de terre: la prochaine, ſelon Ariſtote, vne exhalaiſon vaporeuſe. Leur cauſe efficiente generale eſt le ciel, par ſon mouuement & ſes influences produiſant la chaleur qui attenue & cuit cette exhalaiſon, que la froideur condenſe & reſſerre: d'où vient que tous les metaux ſe fondent au feu violent, le vif argent s'y exhale, & cette eſpece de fer qui ne ſe peut fondre, s'y amollit. Le lieu où ils

s'engendrent eſt le ſein de la terre, les metaux qui ſe trouuent dans les eaux comme l'or dans le Tage & le Pactole, y ayans eſté tranſportez de la terre auec les eaux, leſquelles les lauans & épurans elles rendent plus parfaits que ceux des minieres.

Le 2. diſt: Bien que les metaux ayent eſté engendrez des le commancement du monde dans leurs minieres, d'où ils ont eſté premierement tirez & mis en œuure par Tubalcain, qui eſt le Vulcain fabuleux du paganiſme, ils ne laiſſent pas de s'y r'engendrer de nouueau par l'arriuée d'vne matiere conuenable, qui eſt vn ſuc metallique formé d'vne humidité non ſimplement aqueuſe: autrement la chaleur la feroit éuaporer au lieu de la cuire: mais viſqueuſe, onctueuſe, & quelque peu terreſtre, laquelle tient long-temps coup à la chaleur, quelque violente qu'elle ſoit, comme il ſe void dans les feux des Vulcans, qui s'entretiennent par le ſeul bitume & autres terres enſoufrées. qui eſt auſſi l'opinion des Chymiſtes, lors qu'ils les compoſent de ſoufre & de mercure: le ſoufre tenant lieu de ſemence virile, & le mercure, qui eſt plus crud & plus aqueux, faiſant la charge du ſang maternel. Et comme le ſel ou la terre qui domine dans les pierres, eſt cauſe de leur friabilité: le ſoufre & le mercure qui eſt l'humidité onctueuſe, les rend malleables, & capables d'extenſion, qui eſt vn teſmoignage de leur perfection, auſſi bien que la couleur, le ſon & la fixation ou ſejour dans le feu ſans s'alterer, mais non la peſanteur: autrement comme l'or qui eſt le plus parfait eſt le plus peſant, l'argent le deuroit ſuiure en peſanteur, ce qu'il ne fait pas: le viſ-argent eſtant plus peſant que luy de beaucoup: puis le plomb, apres lequel ſuiuent l'argent, le cuiure, l'eſtain, le fer & les pierres, dont la peſanteur eſt toutesfois fort

differente : Ce qui montre que la grauité n'eſt pas vn effet de la condenſation de la matiere ; autrement les aſtres eſtans les parties les plus denſes de leurs orbes, ſeroient peſans, ce qui n'eſt point: mais cette grauité vient de toute la forme, à laquelle il faut auſſi rapporter quantité d'effets merueilleux qui ſe remarquent dans les métaux : comme de ce que l'or découure les venins, qu'il attire le vif argent, & eſt attiré par le pied d'vn eſperuier, & que les grifons l'aiment, comme les auſtruches le fer qu'elles digerent : que l'eſtain rend fragiles tous les métaux auſquels on le meſle : le cuivre ne va point à fond dans l'eau de l'Iſle de Demoneſe pres de Carthage, & que le vif argent, bien qu'il ſoit humide & touſiours coulant, n'humecte & ne moüille point : ce que d'aucuns attribuent au meſlange égal du ſec auec l'humide.

Le 2. diſt. *Si iamais l'opinion d'Anaxagore* (qui tenoit que tout eſtoit en tout) a eu quelque fondement, c'eſt principalement dans les métaux, dont l'étymologie & les operations des Chymiſtes nous montrent qu'ils ſont les vns dans les autres, & qu'ils ſe changent facilement : les métaux imparfaits n'eſtans differents que de certains degrez accidentaires d'auec l'or & l'argent, qu'ils peuuent deuenir apres auoir eſté purgez de leur lépre, & recuits raffinez par la nature ou par l'art. Et ainſi, ſelon l'opinion de quelques modernes on pourroit dire, que ſuppoſant la terre vn grand aimant, elle a auſſi dans ſoy vn commencement à cette mutation metallique, puiſque l'aimant eſt comme le principe du fer le plus terreſtre de tous les métaux : d'où vient qu'ils s'attirent l'vn l'autre, comme font le mercure, & l'or qui en eſt compoſé. Et ainſi par la force de la chaleur qui eſt dans les entrailles de la terre, ce fer qui eſt le plus imparfait,

Digitized by Google

comme auſſi le plus leger de tous les métaux, eſt changé en acier & cuiure, apres en eſtain, & enfin eſtant plus epuré, en argent & en or. Et puiſque l'art imite la nature, comme en la fabrique de l'or artificiel il faut proceder premierement à la réſolution d'vne matiere ſolide qui étant reſoluë doit eſtre renduë volatile & derechef eſtre fixée & retournée en vne ſubſtance ſolide; Ainſi peut-on dire que la generation des métaux ſe fait par l'éuaporation des plus ſubtiles parties de la terre & de l'eau, leſquelles eſtans renduës volatiles par la chaleur ſouſterraine, lors qu'elles viennent à rencontrer quelques rochers ou pierres dures, elles s'y fixent & condenſent en métaux, differens ſelon la pureté de leur matiere, la coction d'icelle, & les lieux qu'elle rencontre, qui ſont pour l'ordinaire des montagnes.

Le 4. diſt, Que les differentes proprietez des métaux eſtoient vn teſmoignage aſſeuré de la diuerſité de leurs eſpeces, puiſque les proprietez preſuppoſent les formes qui ſont la diſtinction des eſpeces. Auſſi, le monde euſt eſté grandement defectueux ſi la nature n'euſt fait que de l'or; duquel il eſt plus aizé de ſe paſſer que de fer d'acier: l'or n'ayant pas aſſez de dureté pour étre employé comme eux aux vſages de la vie. Et il n'y a guéres d'apparence que la nature ait voulu reduire tous les métaux en or: autrement il y en auroit plus grande quantité que de fer & de plõb, puiſque la nature qui eſt tres-ſage & puiſſante, ne manque gueres de paruenir à ſes intentions. Ce que l'on allegue de la tranſmutation des metaux les vns aux autres, quand bien elle ſeroit poſſible, ne prouue point qu'ils ſont tous de méme eſpece, puiſque le changement d'eſpece eſt fort ordinaire: ce qui a perdu ſa forme par les alterations receuant de neceſſité celle que les nouuelles diſpoſitiõs y veulẽt

introduire auec autant de facilité dans les creuzets que dãs les mines: n'eſtãt neceſſaire à cela que d'ouurir les corps des metaux & mettre en liberté ce qu'il y a dans les vns de plus agiſſant, & dans les autres de plus ſuſceptible des formes qu'on y veut imprimer. Et bien que la nature butte au plus parfait, ce n'eſt pas qu'elle veüille tout reduire à vne eſpece la plus parfaite, cõme tous les metaux à l'or; mais c'eſt qu'en chaque eſpece elle veut faire vn tres-parfait indiuidu: trauaillant auec autant de ſatisfaction à la production du fer & des cailloux, que de l'or & des pierres precieuſes. Car les natures particulieres qui agiſſent ayant toûjours l'intention & la vertu de produire leurs ſemblables, ne ſont point capables de plus hauts deſſeins que la communication de leurs proprietez. quant aux principes des metaux, tous les compoſent de mercure & de ſoufre, y ioignans les vitriols au lieu de ſel pour donner corps à ces matieres, mais aucuns tiennent que le mercure eſt la ſeule matiere: & entendent par le ſoulfre vne chaleur interne & centrale dans le mercure qui en cuit la crudité, & par le mercure ce qu'il y a de plus erud dans le mercure meſme: leur ſel n'eſtant que la conſiſtance dont ce mercure eſt capable apres la coction. D'autres diſtinguent dans les metaux ce qui eſt de metalique, qui veritablement n'eſt que mercure, d'auec les impuretez qui y ſont mélées: comme les terres, les ſoulfres & vitriols: & font les metaux parfaits tellement homogenes que la ſeparation en eſt impoſſible; qui eſt (diſent-ils) vne preuue de l'vnité de leur matiere & de leur conformité auec le mercure qui retient toûjours ſa nature, bien que les preparations le faſſent paroiſtre ſous pluſieurs faux viſages. D'ailleurs, ils iugent par la grande peſanteur de l'or, que ce n'eſt que mercure: autrement, les corps moins peſans qu'on pretend y eſtre meſlez, diminuëroient par leur mélange cette peſanteur: & la fuſion qui

ſemble reduire tous les metaux dans leur eſtre le plus naturelles, fait parfaitement reſſembler au mercure: dans lequel ſeul à ce ſujet tous les Chymiſtes recherchent leur grand œuure. Neantmoins, puis que l'experience nous montre que dans tous les metaux, excepté l'or, il ſe trouue des mercures, ſoulfre & vitriols, il faut reconnoiſtre ces trois corps pour leurs principes immediats. Et bien que les Chymiſtes n'ayent eſté iuſques à preſent aſſez habiles pour trouuer ces trois principes dans l'or, il ne s'enſuit pas qu'ils n'y ſoient: mais bien qu'ils ſont ſi étroitement vnis qu'ils ne ſe peuuent ſeparer: la coction ayant tant de puiſſance ſur les matieres qui ont de la conformité, qu'elle les vnit d'vne liaiſon ſi étroite, qu'il eſt impoſſible de les ſeparer; comme il ſe void dans le verre, duquel on ne ſçauroit faire autre choſe que du verre, bien qu'il ſoit compoſé de principes differents: & dans le mercure meſme qui eſt vn mixte, mais reduit tant d'homogeneité qu'on ne peut en rien tirer qui ne ſoit mercure. De fait, l'or ne ſeroit pas malleable au poinct qu'il eſt, s'il eſtoit tout mercure: & ceux qui connoiſſent le mercure & l'impoſſibilité qu'il y a de luy faire perdre l'inclination de ſe reuiuifier, ne croiront pas aiſément que ſans le mélange de quelqu'autre corps il puiſſe acquerir la forme de l'or; dont la grauité vient de ſa propre forme, & non du mercure qui ne peut donner de poids à l'or plus qu'il en a luy-meſme: l'or pour eſtre plus épaiſſi n'acquerant pas dauantage de peſanteur; non plus que la glace qui nage ſur l'eau.

CENT TRENTE-HVITIESME

CONFERENCE

S'il y a vn Feu Elementaire autre que le Soleil.

COmme il y a trois corps ſimples dans le monde qui poſſedent par droit de ſouueraineté, la ſechereſſe, la froideur & l'humidité, il y en doit auoir vn qui ſoit le premier chaud qu'on appelle feu. Les differences du mouuement, les quatre qualitez premieres & leurs combinations poſſibles, les humeurs, temperamens, ages & ſaiſons, la compoſition & reſolution de tous les mixtes, ſont auſſi de puiſſantes inductions pour ce nombre quaternaire des elemens. Entre leſquels il n'y a que le feu qui eſt en controuerſe : la diuerſité des feux qui ſe trouuent dans le monde, eſtant cauſe que l'on ne ſçait lequel d'entr'eux doit eſtre reconnu pour élement : c'eſt à dire pour corps naturel, ſimple & premier, chaud & ſec, auquel auec les autres trois ſont compoſez tous les mixtes. Le Soleil eſt bien la cauſe efficiente generale de toutes les productions d'icy bas : mais eſtant vn corps celeſte & incorruptible, il ne peut entrer en la diſpoſition d'aucune choſe, comme cauſe materielle. Moins

encore le feu qui eſt parmy nous, lequel deuore tout, & deſtruit continuellement ſon ſujet. Mais ce doit eſtre ce feu élementaire, lequel eſt par tout en puiſſance & actuellement en ſa ſphere, qui eſt au deſſus de celle de l'air, & ſous celle de la Lune. Auſſi eſtant le plus leger ou le moins peſant de tous les elemens, l'harmonie de l'vniuers qui conſiſte principalement dans leur ſituation, demande qu'il ſoit au lieu le plus éleué : vers lequel pour ce ſujet tous les autres feux qui ſont de meſme nature, ſe portent en pointe auec la meſme violence que la pierre vers ſon centre : ceux qui demeurent en bas y eſtans arreſtez par quelque matiere dont ils ont beſoin à cauſe des contraires qui les enuironnent, dont ce feu ſublunaire eſtant exempt, n'a que faire de matiere ny de nourriture, & pour ſa grande rareté & tenuité, ne peut bruſler ny échauffer non plus qu'eſtre apperceu de nous.

Le 2. diſt, que la ſubtilité, qui eſtoit vne des principales conditions requiſes à vne matiere pour eſtre conuertie en feu, bien loin d'empeſcher le feu de bruſler, redoubleroit ſa violence, & augmenteroit ſon actiuité en luy faiſant faire iour par tout, & penetrer les corps les plus ſolides : meſmes dans ce feu pretendu, lequel n'eſtant point meſlangé d'aucuns corps eſtrangers qui puiſſent émouſſer ſa chaleur, comme le feu qui eſt en la flamme de l'eau de vie, dont l'ardeur eſt ralentie par ſon flegme ou humidité aqueuſe : mais eſtãt tout feu dãs ſa ſphere, & ſon lieu naturel qui augmente la vertu & les qualitez de tous les corps qu'il contient, il doit y échauffer, luire, bruſler & produire toutes ſes actions, qui ne dependent point de la denſité ou rareté, ou tels autres accidens de la matiere purement paſſiue & ineffieace, mais de toute ſa forme, laquelle le faiſant eſtre ce qu'il eſt, le doit auſſi faire agir & produire des effets ſortables à ſa nature & à ſon eſſence qui ſe définit par les operations

puis qu'vne choſe n'eſt qu'en tant qu'elle opere, tellement que comme l'eau eſtant compensée en glace ou en cryſtal n'eſt plus eau, puiſqu'elle ne peut plus refroidir & humecter, le feu qu'ils feignent eſtre au deſſus de l'air inuiſible & inſenſible à cauſe de ſa rareté, n'eſt pas feu, mais vn air ſubtil. Ceux qui veulent que ce feu ait bien de ſoy vne inclination naturelle à échauffer & bruſler, mais qu'elle eſt retenuë & empeſchée par les influences des cieux, & particulierement des aſtres froids, comme Saturne & la Lune, ſont auſſi mal fondez, puiſque les cieux, par leur mouuement faiſans ſelon leur opinion tourner orbiculairement ce feu qui leur eſt contigu, deuroient pluſtoſt augmenter ſa chaleur que la diminuer : ce qu'ils ne peuuent faire tant à cauſe que le feu eſtant vn agent naturel agiſſant par vne neceſſité de nature, ſon action ne peut non plus eſtre empeſchée par les influences, que la deſcente de la pierre en bas, qu'à cauſe qu'il n'y a point de rayons ny de lumieres des aſtres qui n'ayent de la chaleur : & quand bien ils ſeroient froids, neantmoins ceux de Saturne ſont trop éloignez, & ceux de la Lune trop foibles en comparaiſon de ce feu, dont l'eſtenduë eſt d'enuiron quatre-vingts dix mil lieuës: car il y a à peu pres cet eſpace de la terre à la Lune : à ſçauoir 56. fois le demi diametre de la terre: deſquelles ayant ſouſtrait 25. à 30. lieuës qu'ils donnent aux 3. regions de l'air: le reſte eſt occupé par le feu qu'ils font eſtendre depuis la ſuperficie concaue de la Lune, iuſques à la ſuperficie conuexe de l'air, qu'il deuroit conſommer en moins de rien, attendu la grande inégalité & diſproportion qui eſt entr'eux. Ce qui fait voir la vanité de ceux qui ont eſtably ce feu, lequel quand bien il ſeroit, ne pourroit neantmoins eſtre reconnu pour elément : puis qu'eſtant leger il ne peut deſcendre pour ſe méler auec les autres, & entrer dans la compoſition des mixtes ; voire quand il ne ſeroit

pas leger, encore ne pouroit-il décendre : le chemin luy eſtant interdit par la froidure extréme de l'air qui eſt en la moyenne region, que quelques-vns d'entr'eux diſent ſeruir de barriere à la violence de ce feu chimerique, & qui doit eſtre pluſtoſt mis au nombre de leurs eſtres de raiſon, que des élemens naturels : leſquels deuans eſtre corporels, ſenſibles & palpables, en quoy ils different des principes, i'eſtime auec Pythagore, que le vray feu élementaire eſt le Soleil qu'il mettoit pour cette effet au milieu du monde, dont la lumiere & la chaleur entrent dans la compoſition, non ſeulement de tous les viuans, mais des pierres & des metaux : toute autre chaleur que celle du Soleil eſtant détruiſante, & par conſequent nullement propre à la generation.

Le 3. diſt, C'eſt confondre le ciel auec la terre & deſtruire la nature du Soleil que de le vouloir reconnoiſtre pour élement ; c'eſt à dire alterable & ſujet à corruption & deſtruction par ſon contraire, qu'il deuroit auoir s'il eſtoit élement : ce qu'il échauffe par ſes rayons ne prouuant point qu'il ſoit le feu elémentaire : veu que plus on eſt pres du feu & plus on en reſſent la chaleur, ce qui n'eſt pas dans le Soleil, puiſque la ſupréme région de l'air & la moyenne ſont plus froides que la noſtre. Auſſi n'y a-t'il point d'apparence de faire deſcendre du Soleil noſtre feu artificiel : autrement il ne diminuëroit pas ſa vigueur comme il fait à la veuë du Soleil : & la chaleur du fumier & des caues ne ſeroit pas comme elle eſt plus grande en hyuer qu'en eſté. I'ayme donc mieux embraſſer l'opinion commune, qui veut que comme le plus peſant de tous les élemens eſt au lieu le plus bas, auſſi le plus leger ſoit au lieu le plus éminent, dont l'action eſt empeſchée par la proportion requiſe à la quantité de chacun élement.

Le 4. diſt, que les qualitez du feu, qui ſont

la chaleur, secheresse & lumiere, se rencontrent dans le Soleil en vn degré souueruin & éminent, il doit estre le feu élementaire : veu mesme que la lumiere estant cause de la chaleur, le Soleil, qui est le premier corps lumineux, doit aussi estre le premier chaud, c'est à dire feu n'y ayant point de lieu en tout le monde où il seroit plus sensible & plus remarquable. Car comme c'est vne chose ridicule de dire qu'il est au dessus de l'air, puis qu'il n'a pû estre découuert iusqu'à present : ainsi, il repugne à l'ordre de l'vniuers que le plus leger des élemens soit enfermé dans le centre de la terre, où quelques-vns ont estably son siege. Et pource que nous n'auons que deux moyens pour connoistre les choses, le sens & la raison; celle-cy fondée sur les causes ou effets: nostre esprit ne connoissant point le Soleil, non plus que tous les autres corps celestes, par ses propres causes, il en iuge par ses effets & par les autres qualitez qui le rendent sensible, & qui estant vnies dans les miroirs ardans hyperboliques, ainsi qu'elles le sont dans le corps du Soleil, font iuger par leurs effets de la nature de leur cause. Car l'éloignement du miroir de l'obiet que l'on veut brûler, n'est que l'approche de l'espece du Soleil; ainsi que l'on experimente aux mesmes miroirs les opposant entre nostre œil, & quelque obiet qu'ils approchent & grossissent iusqu'à vne certaine distance : ce qui peut faire iuger de celle qui seroit requise pour bruler sans l'aide du miroir approchant du Soleil: car si l'obiet est grossi de la moitié par vn miroir de demy pied, on peut inferer qu'à la moitié d'autant d'espace qu'il y a d'ici au Soleil, le corps susceptible de chaleur la sentiroit pareille: d'où vient que les planetes qui tournent en leurs epicycles le plus pres de luy, comme Venus & Mercure, ont vne lumiere plus viue. Saturne au contraire le plus éloigné, n'en a qu'vne plombée & liuide.

Le 5. dist, que le feu estant au monde ce que l'a-

me eſt au corps ; comme la vie eſt dans toutes les parties du corps, le feu eſt également dans tout le monde. Dans l'air, où il fait les cométes & les impreſſions ignées: dans la terre, où il cuit les métaux & paroiſt aſſez dans les volcans, dont les feux ne continueroient pas touſiours s'ils eſtoient arreſtez par violence dans ces cachots : rien de violent n'eſtant de durée : & juſques dans les eaux dont la ſalure & les generatiõs des monſtres qu'elle produiſent, ne peuuent eſtre ſans vne chaleur. Toutesfois, comme le feu eſt le plus actif de tous les élémens, ainſi a-il eſté tellement diſpenſé que bien qu'il ſe rencontre par tout, il eſt neantmoins en beaucoup moindre quantité qu'eux : la nature ayant gardé la meſme proportion dans ce grand monde que dans le petit, qui eſt le corps humain, dans lequel il y a moins de feu que des autres élemens; autrement, s'ils euſſent eſté pareils, le feu euſt conſommé & réduit en cẽdre tous les viuants. Neantmoins, comme la chaleur fixe dans tous les viuans a beſoin d'eſtre reparée par celle qui luy influë du cœur, ſiége principal de l'ame : de meſme le feu elémentaire, bien qu'il ſoit diſpoſé dans toutes les parties de ce grand corps du monde, a beſoin de l'influence des rayons du ſoleil qui le produiſent & le conſeruent.

Digitized by Google

CENT TRENTE-NEVFIESME

CONFERENCE

Quel eſt le plus deſirable de viure peu ou longuement.

LA nature ne s'eſt pas contentée de produire toutes les choſes, elle leur a donné vn deſir de ſe conſeruer. Iuſques aux corps inanimez, redoublent leur vertu à l'approche de leurs contraires qui pretendent leur deſtruction, ce qui fait l'antiperiſtaſe. Mais ce deſir de ſe conſeruer paroiſt principalement dans les animaux, & ſur tout en l'homme; fondée ſur l'amour qu'il ſe porte à luy meſme, ſi grand qu'il ne peut iamais auoir de pareil, eſtant impoſſible d'aimer quelqu'vn comme nous meſmes, bien loin de l'aimer dauantage. Cet amour extreme luy faiſant donc rechercher tous les biens qui peuuent contribuer à ſon contentement, luy fait auſſi deſirer la vie la plus longue, qui luy conſerue plus long-temps la iouyſſance de ſes biens, & par meſme moyen, luy fait fuyr toutes les occaſions de la mort, pour ce qu'elle couppe le cours de ſa vie, & le fait ceſſer d'eſtre. Tellement que comme la mort eſt du conſentement de tous les viuans le plus horrible des horribles : la vie par la raiſon des contraires eſt la plus agreable choſe du monde &

Digitized by Google

par conſequent la plus deſirable & la meilleure : le bon n'ayant point de condition plus aſſeurée & infallible que d'eſtre deſirable, telle qu'eſt la longue vie non ſeulement de tous les hommes qui ſont doüez de connoiſſance, mais de tous les viuans chacun à leur mode, & ſelon qu'ils ſont capables de deſirer : les plantes par l'attraction qu'elles font de leur aliment, & les animaux recherchans leur paſture auec peine, & éuitans ſi ſoigneuſement tous les periles qui conduiſent à la mort. Car bien que la nature aime le changement, dont elle eſt le principe, elle n'aime que celuy de la generation, ou d'vne ſubſtance moins noble en vne autre plus releuée, mais non celuy de la corruption & mort qu'elle abhorre, pource que ne ſe plaiſant dans la viciſſitude des mutations qu'en tant qu'elle gagne au change, elle perd touſiours du ſien dans la mort qui fait la ſepaaation d'vn corps & d'vne ame, dans l'vnion deſquels elle a tout ce qu'elle peut ſouhaitter. Elle a beau ſe traueſtir & changer de viſage, elle n'en ſçauroit rencontrer de plus agreable que celuy qu'elle fait paroiſtre dans le mariage d'vn corps auec vne ame, vnis ſi parfaitement, que nos ames apres leur diſſolution retiennent touſiours cette inclination vers les corps qu'elles ont autrefois animez.

Le 2. diſt, Autant que le ſentiment de la nature nous fait conceuoir la longue vie deſirable: la raiſon qui nous la fait reconnoiſtre remplie de miſeres & de calamitez, nous enſeigne que la plus courte eſt la meilleure : & qu'il ſeroit à ſouhaiter de n'auoir iamais eſté, ou bien de mourir auſſi-toſt qu'on eſt venu au monde. C'eſt le ſentiment non ſeulement des plus ſages de l'antiquité Payenne, dont pluſieurs ont de leur bon gré quitté la vie pour ſe deliurer de ſes miſeres : ce qui eſtoit permis par la Republique de Marſeille autrefois ſi renommée, aux miſerables auſquels ils accor-

doient de prendre du poiſon qu'ils gardoient en vn lieu public. Iuſques aux plus ſaints perſonnages ont eſté de cét auis : entr'autres Iob, qui appelle la vie de l'homme vn combat ſur la terre, & maudit le iour de ſa naiſſance : Moyſe & Helie, qui demanderent à Dieu de mourir : & Saint Paul, qui ne deſire rien tant que d'eſtre détaché de ce miſerable corps : dans lequel comme dans vne obſcure priſon l'ame raiſonnable eſtant enfermée, elle y demeure contre ſon gré : veu qu'elle eſt d'vne nature toute celeſte, qui ne reſpire que le lieu de ſon origine, vers lequel aſpirant continuellement, la mort, qui la déliure de ſes fers, luy doit eſtre autant deſirable qu'elle eſt contraire au corps, qui n'ayant rien à eſperer apres cette vie que d'eſtre la paſture des vers & de la corruption, il a tous les ſujets de l'apprehender, & d'en éuiter les occaſions : comme font auſſi pour cét effet tous ceux qui ne viuent que pour le corps, ne reſſentans point d'autres mouuemens dans eux-meſmes que du deſir de viure longuement. Au lieu que la raiſon nous faiſant voir que nous ne poſſedons iamais icy le bien dont noſtre ame immortelle eſt capable à cauſe de ces deux puiſſances, l'entendement & la volonté, qui ne trouuent aucune verité ny bonté dans les choſes de ce monde qui ne ſoit ſophiſtiquée, elle nous fait auſſi conceuoir la vie comme vn eſtat violent, & contraire à la felicité de la meilleure partie de nous-meſmes.

Le 3. diſt : Puis que la vie eſt la durée de l'eſtre, qui eſt ſans contredit le plus grand & le plus veritable de tous les biens, comme le bien eſt d'autant plus excellent qu'il ſe communique & a d'étenduë, l'eſtre qui ſe conuertit auec le bien ſera d'autant plus ſouhaitable qu'il aura de durée ; pource qu'il approche le plus prés de l'infiny & de l'eternité, qui comprend en ſoy tout ce qu'il y a de parfait : laquelle pour cét effet les hommes deſirans auec tant de paſſion & voyans bien qu'ils n'y peuuent paruenir,

ils tascheut d'y paruenir le plus qu'ils peuuent par la prolongation de leur vie, qui n'est pas seulement le fondement des biens du corps & de la fortune, dont la douceur contre-peze bien quelques maux de la vie qui doit auoir du bon-heur, puis qu'elle fait tant de contens ; mais aussi de ceux de l'esprit, dans lesquels consiste la felicité naturelle: à laquelle est requise entr'autres conditions la longue vie, tant pour acquerir la science & la vertu, ce qui ne se peut faire qu'auec vn long-temps qui rend les hommes sçauans & prudens, que pour faire gouster aux autres les fruits d'vne vie exemplaire.

Le 4. dist, que les bestes, & iusques aux pierres, ayans comme nous le bien d'estre, il ne deuoit pas suffire pour nous rendre la vie si desirable, quoy qu'on en die, le non-estre estant beaucoup plus à desirer que d'estre touſiours miserable : puis que mesme au dire de Nostre Seigneur, il eust mieux valu à Iudas de n'auoir iamais esté, que de tomber dans son crime de trahi[illegible]. Aussi Seneque dit-que personne ne voudroit receuoir la vie s'il sçauoit combien elle luy doit couster cher. C'est pourquoy comme si c'estoit contre nostre bon gré nous entrons au monde en pleurant: & comme nostre vie commence par des larmes, elle continuë dans les trauaux, & finit par les douleurs. Nous n'auons pas plus de sujet de desirer la lõgue vie pour les biẽs de l'esprit qui consistent dans la seule vertu. Car si nous sommes vicieux il nous est expedient & au public que nous viuions peu, de peur de corrompre par nos mauuais exemples les autres hommes. Si nous sommes vertueux, il est fort à craindre que nous ne soyons corrompus par la hantise des méchans qui sont en grand nombre ; qui fut la cause que Dieu par vne grace speciale enleua Henoch au milieu du cours de sa vie, & le transporta dans le Paradis terrestre.

Le 5. dist, que si la longue vie estoit moins

desirable que la courte, Dieu l'ayant promise à ceux qui honoreroient leur pere & mere, il les auroit voulu tromper, leur donnant en recompense d'vne bonne action vn mauuais salaire. La Medecine, par toutes ses precaütions & receptes, ne se donneroit pas tant de peine & à ceux qu'elle traite, si la vie courte (c'est à dire vne prompte mort) estoit tant souhaitable: & les Loix ne chastieroient pas les coupables en les faisant mourir, si ce qu'elles leur donnent pour chastiment estoit meilleur que ce qu'elles leur ostent. Aussi comme entre les arbres les chesnes & les palmiers qui viuent tant de siecles, sont plus excellens que les potirons, les hyssopes & les roseaux; entre les animaux les cerfs, les eléphans, les aigles, corneilles & le phœnix, sont plus parfaits que ces papillons & ces mouſches appellées ephemeres, pource qu'elles ne viuent qu'vn iour: ainsi entre les hommes, ceux qui viuent plus longtemps semblent auoir quelque auantage par dessus ceux qui sont de courte vie, ayans les principes de leur generation plus vigoureux: en quoy toutefois le sexe, le temperament, le climat, la demeure & la maniere de viure, font aussi vne notable difference, les hommes, les sanguins, & les peuples qui habitent les regions temperées viuans d'ordinaire plus longuement que les femmes, bilieux, & ceux qui demeurent sous des climats intemperez.

Le 6. dist, La raison ayant esté donnée à l'homme pour corriger les inclinations de l'appetit sensitif, c'est à elle seule à iuger s'il est expedient à l'homme de viure longuement, sans en croire les sens qui nous font iuger à la façon des bestes qu'il n'y a rien de plus cher que la vie. Or cette raison soit par la lumiere de la Foy, soit par celle de la Philosophie, nous faisant voir que ce monde est le lieu de nostre banniſſement: le corps la prison de l'ame qu'elle porte touſiours auec soy: la vie, vne souffrance & vne guerre continuelle: c'est comba-

Digitized by Google

tre la lumiere naturelle de dire qu'il eſt expedient de prolonger vn eſtat ſi miſerable. Car outre les incommoditez qui accompagnent vne longue vie, laquelle au delà de 70. ans, au dire de Dauid, n'eſt que trauail & douleur: la longue vie eſt également inutile à deuenir ſçauant & vertueux. Car pour la ſcience, on a beau viure long-temps, on ne peut apprendre rien de nouueau dans le monde: qui n'eſt autre choſe qu'vne reſolution & repetition des meſmes effets produits touſiours par des meſmes cauſes: non ſeulement dans la nature, dont tous les cours & les changemens ſe peuuent voir en la reuolution des quatre ſaiſons de l'année, mais meſmes dans les affaires d'Eſtat & particulieres, où rien ne ſe dit & ne ſe fait qui n'ait eſté pratiqué auparauant. Quant à la vertu, nous auons d'autant moins d'innocence & de ſainteté que nous ſommes plus éloignez de l'enfance, & les vices croiſſent ordinairement auec les années: La longue vie de nos Peres ayant eſté ſelon quelques-vns la plus probable cauſe de la deprauation de leur premiers ſiecles,

CENT QVARANTIESME CONFERENCE.

De la Lethargie.

COmme le cerueau eſt la plus éminente & la plus noble de toutes les parties, eſtant le ſiegé de l'entendement & le thrône de l'ame raiſonnable, les maladies ſont fort conſiderables : & ce d'autant plus qu'elles ne ſe contentent pas de l'attaquer ſeul ; mais ſe communiquent à toutes les autres parties qui reſſentent vn notable intereſt dans l'offenſe de leur chef, ceſſant alors d'influer ſes eſprits animaux deſtinez au mouuement, ſentiment & fonctions des membres inferieurs. Leſquelles fonctions ſont bleſſées dans la Lethargie, qui oſte à l'homme toute autre inclination que celle du ſommeil, & le rend tellement oublieux & nonchalant (d'où elle a pris de là ſon nom Grec, qui ſignifie vne laſche oubliance) que ceux qui en ſont attaquez ne ſe ſouuiennent de rien, ayans vn ſommeil tant inexpugnable, qu'ils referment les yeux auſſitoſt qu'on les a éveillez : & en outre l'imagination & la ratiocination bleſſée auec vne fiévre lente continuë. Ce qui fait differer ce ſymptome du Coma ſommeillant & du veillant, qui s'appelle Typhomanie ; le premier prenant ordinairement aux accés des fiévres, & finiſſant ou diminuant à leur declin,

ce

Digitized by Google

ce qui n'arriue pas aux lethargiques qui dorment touſiours profondement, & eſtans réueillez par force, ſe rendorment auſſi-toſt: & dans le Coma veillant le malade eſt bien enclin au ſommeil, mais il ne peut dormir pour la diuerſité des eſpeces que luy repreſente ſon imagination. Les ſignes de ce mal ſont, le delire, vne peſanteur de teſte & douleur de col apres le réueil, la matiere ayant pris ſon cours par l'épine du dos, vn baaillement frequent, tremblement de mains & de teſte, vne couleur blanchaſtre, les yeux & le viſage bouffis, les ſueurs, les vrines troubles comme celles des juments, le pouls grand, languiſſant & ondoyant, la reſpiration rare auec ſoûpirs, & cét oubly ſi grand, qu'ils ne ſe ſouuiennent pas quelquesfois de fermer la bouche apres l'auoir ouuert, non pas meſme de reſpirer s'ils n'y eſtoient forcez par le danger d'eſtre ſuffoquez. La cauſe conjointe & prochaine de ce mal eſt vne pituite pourrie, dont la froideur naturelle humecte & émouſſe le cerueau, & la chaleur qu'elle acquiert dans la putrefaction, allume la fiévre par le moyen des vapeurs qui ſe portent du cerueau vers le cœur, & puis en tout le corps. Or cét humeur pituiteux n'eſt pas arreſté dans les ventricules du cerueau, autrement il cauſeroit l'Apoplexie s'il faiſoit obſtruction totale, ou Epilepſie ſi elle n'eſtoit qu'en partie: faiſant alors vne contraction des nerfs vers leur principe pour ſe décharger de cette matiere importune: mais il eſt ſeulement dans les ſinuoſitez, & replis du cerueau: qui s'abreuuant de cette humidité exceſſiue acquiert vne intemperie froide & humide, laquelle luy cauſe cette lenteur & lâcheté dans toutes ſes actions. Car tout ainſi que la chaleur eſt le principe du mouuement, ſur tout lors qu'elle eſt eſcortée de la ſechereſſe qui l'éguiſe & accroiſt ſa violence: la froideur cauſe la ſtupidité & nonchalance, principalement lors qu'elle eſt accompagnée de l'humidité qui relaſche les

parties, & ralentit leurs actions. Ainſi cette chaleur & ſechereſſe ſe rencontrant dans le cerueau, dont elle enflame les eſprits & les meninges, cauſe les mouuemens dereglez de la Phrenesie, qui eſt entierement contraire à la lethargie : bien qu'elle la produiſe quelquesfois; à ſçauoir, lors qu'apres de grandes éuacuations du cerueau, il acquiert vne intemperie froide & humide qui cauſe la lethargie alors mortelle & incurable, eſtant vn témoignage de la leſion de la faculté, & de l'abolitiõ des forces: mais au contraire, ſi la phrenesie ſuit la lethargie, c'eſt vn bon ſigne ; car elle la guerit en reſoluant & diſſipant par ſa chaleur les humeurs froides qui la produiſent.

Le 2. diſt, que la froideur eſtant contraire à la pourriture, la pituite, qui eſt la plus froide des humeurs, ne pouuoit aiſément ſe pourrir dans le cerueau, auſſi froid de ſa nature : bien loin de pouuoir acquerir vne chaleur ſuffiſante pour ſe communiquer iuſques au cœur, & y faire la fiévre : cette chaleur étrangere ſi elle eſtoit telle deuant plûtoſt cauſer dans le cerueau les mouuemens impetueux de la phrenesie, que la laſcheté & langueur d'vne lethargie. Auſſi, deux contraires ne pouuans ſubſiſter en vn meſme ſujet ; c'eſt vne choſe abſurde de mettre deux qualitez ennemies dans cette pituite, à ſçauoir la froideur & la chaleur, dont la premiere encline au ſommeil, & l'autre faſſe la fiévre : laquelle i'eſtime preceder la lethargie, & non pas la ſuiure : & que cette fiévre ayant éleué des hypochondres dans le cerueau, vn ſang pituiteux meſlé de vapeurs groſſieres lors qu'elles viennent à le remplir, y cauſent cét obſcurciſſement de la raiſon & laſcheté de tout le corps ; mais ſur tout l'abolition de la memoire dont le temperament eſt entierement détruit par l'humidité exceſſiue. De fait, les vrines troubles, les dejections liquides, les tumeurs & douleurs de col, les chairs bouffies, & tels autres ſignes qui accompagnent la

Digitized by Google

lethargie, témoignent que sa matiére est plus dans le reste du corps que dans le cerueau, & qu'il ne souffre que par sympathie.

Le 3. dist, S'il est vray que le sommeil soit frere de la mort, la lethargie, qui est vn assoupissement continuel auec fiévre & delire, semble estre vn estat moyen entre la vie & la mort, qui se reconnoist par la cessation des actions, dont la plus part manquent à ceux qui sont affligez de ce mal, qui est toutesfois moindre que dans le Care, dont le sommeil est si profond que l'on ne sent point estant piqué ny appellé par son nom, mais on est priué de tout sentiment & de tout autre mouuement que celuy de la respiration qui ne paroist presque point dans la Catoche ou Catalepsie, symptome encore plus étrange que tous les precedens, auquel les yeux demeurent ouuerts & tout le corps roide & en mesme estat & posture qu'il se trouue lors qu'il est entrepris par sa cause, que la plus part disent estre vne humeur froide & seche qui occupe la partie posterieure du cerueau, où il fait obstruction : mais que i'ayme mieux rapporter à vne soudaine congelation des esprits animaux ; aussi-bien que celle de la lethargie à des vapeurs narcotiques & somniferes, qui sont les seules causes de l'inclination au sommeil, lequel ne peut estre produit par vne simple froideur & humidité aqueuse (autrement l'eau seroit plus propre à faire dormir que le vin, dont neantmoins la seule odeur dans les pressoirs & caues fait dormir & souuent enyure) mais par vne humidité grasse & oleagineuse qui se trouue dans tous les hipnotiques, dont quelques-vns sont chauds, comme l'anis & l'opium : d'autres, froids comme la laituë, le pauot & la jusquiame.

Le 4. dist, que le cerueau estant le principe du mouuement & sentiment arbitraire qui influë dans toutes les parties, l'vn & l'autre est offensé par les maladies de cette partie, dont les vnes sont sans

fiévre, les autres ſont neceſſairement accompagnées de fiévre : qui eſt aiguë ou lente, ſelon la diuerſité des humeurs qui la produiſent : la bile ou le ſang faiſant par leur inflammation la fiévre aiguë : la pituite & melancholie, lente & mediocre. Entre ces maladies, celles qui prennent ſubitement comme l'Apoplexie & les convulſions, ſont cauſées par obſtruction des ventricules, conſtriction des nerfs, ou diuiſion d'iceux, qui empeſche l'écoulement des eſprits animaux : mais celles qui arriuent auec le temps, comme les Comes, lethargie & care, viennent ou d'vne intemperie ſimple, ordinairement froide & humide ou iointe auec quelque matiere qui eſt ſouuent vne pituite froide dont le cerueau eſt fecond: laquelle venant à s'enflammer à cauſe de ſa pourriture cauſée par le defaut de tranſpiration, & par la chaleur du cerueau, lequel bien qu'il ſoit froid de ſa premiere trempe, eſt neantmoins chaud entant que viuant & plus brûlant que l'air d'eſté, cette chaleur étrangere engendre la fiéure, qui eſt toutesfois peu violente : & qui pour cette cauſe n'empeſche point que la froideur naturelle de l'humeur ne produiſe le ſommeil & l'aſſoupiſſement qui paroiſt dans la lethargie : laquelle toutesfois eſt miſe par Hippocrate entre les maladies aiguës, ſe terminant au ſeptiéme iour : lequel ſi elle paſſe, le malade en réchape : ſur tout lors que la matiere venant à ſe décharger dans la poitrine, y fait l'empyeme, ou ſelon quelques autres les parotides.

Le 5. diſt, que les maladies internes de la teſte eſtoient de trois ſortes. Les vnes attaquent ſes membranes, qui ſont le pericrane & les deux meninges, & font la cephalalgie, migraine & autres douleurs de teſte, fort ſenſibles à cauſe du ſentiment exquis de ces membranes qui ſont piquées, preſſées ou trop étenduës par des vapeurs, vents, ou humeurs, la pluſpart acres & ſereuſes. Les autres ſont dans les cauitez & conduits des eſprits ani-

maux, dont l'influence eſtant arreſtée par quelque matiere qui luy bouche le paſſage, elles font les ſymptomes du mouuement & ſentiment bleſſez dans le vertige, paralyſie, apoplexie, epilepſie, incube, convulſions, tremblement & cathares ou defluxions, auſquelles l'homme ſeul entre les animaux eſt ſujet à cauſe de la quantité des excremens pituiteux dont il abonde, ayant le cerueau des plus amples, & ſitué au lieu le pus éleué; d'où les humeurs peuuent aiſément prendre leur cours ſur les parties d'en-bas. Les troiſiémes qui occupent toute la ſubſtance du cerueau, & déprauent ſur tout les fonctions des trois facultez princeſſes, la raiſon, l'imagination & la memoire, ſont le delire ſimple, la phreneſie, melancolie, manie, lycanthropie: ou bien les aboliſſent entierement, comme dans la folie, ſtupidité, oubliance, catoche, care & letharge, qui ne ſe fait ſeulement par vne pituite froide & aqueuſe, dont le cerueau eſt abreuué, mais viſqueuſe, lente & groſſiere, renduë telle par la ſubſtance du cerueau accompagné de quelque chaleur étrangere, qui fait la pourriture & fiévre.

CENT QVARANTE-VNIESME

CONFERENCE

Lequel vaut mieux ſe marier, ou ne ſe marier point.

SI la nature a fait le criſtalin ſans couleur, la langue ſans ſaueur, l'oreille ſans ſon, afin qu'ils iugeaſſent ſans intereſt la plus difficile choſe à rencontrer qui ſoit au monde: ie ne ſçay qui nous pourrons croire pour arbitres de cette queſtion: les vierges, les gens mariez & à marier eſtans également intereſſez,& partant recuſables. Les premiers faiſans profeſſion de haïr le mariage, les ſeconds n'ayans garde de le blaſmer pour ne faire tort à leur iugement, qui leur a fait embraſſer cét eſtat, & les autres n'en pouuans iuger faute d'experience. Si nous en croyons Caton qui l'auoit experimenté, & qui eſtant vn iour ſollicité de ſes amis de ſe marier, leur dit, qu'il n'auoit garde, apres auoir eſté deliuré du naufrage, de ſe remettre de nouueau ſur mer, ceux qui ne s'embarquent point dans le mariage auront gain de cauſe, pratiquans le plus haut point de la prudence humaine, qui eſt d'eſtre ſages aux dépens des autres, dont l'exemple leur fait iuſtement apprehender les inconueniens d'vn contract ſi deſauantageux

Digitized by Google

à la franchiſe d'vn homme, qu'eſt celuy du mariage: lequel a cela de particulier qu'en tous les autres contracts il y a touſiours quelqu'vn qui y trouue ſon conte, & en celuy-cy les deux partis ſont ſouuent trompez, preſque touſiours mécontens, & en volonté de ſe retracter, s'ils en auoient la liberté, qui a eſté retranchée depuis que la loy du repude a eſté abrogée par celle de grace, pour mortifier d'autant plus les hommes & leur apprendre à ſouffrir & gemir en ſa ſatisfaction de leurs pechez, ſous le peſant ioug du mariage. Dans lequel l'amitié que l'on y vante ſi fort, eſt non ſeulement des plus rares, mais comme impoſſible: tant pource que noſtre volonté ne ſe portant iamais à aimer vn objet que par vne entiere liberté, lors qu'elle reconnoiſt la moindre contrainte, telle qu'eſt celle qui oblige au mariage de s'entr'aimer, c'eſt lors qu'elle aime le moins: que pource que le mary & la femme ſe connoiſſant parfaitement par la frequentation & habitation continuelle, ils voyent à clair les defauts l'vn de l'autre, qui eſtans touſiours en plus grand nombre que les merites, il ne faut pas s'étonner ſi la haine s'y rencontre plus ſouuent que l'amitié, quelque artifice que l'on employe pour faire paroiſtre le contraire.

Le 2. diſt, Il faut eſtre myſanthrope, & auoir entierement dépoüillé les ſentimens humains pour blaſmer le mariage: la plus honneſte & la plus ancienne ſocieté du monde: fondée non ſeulement ſur le droit diuin qui le reconnoiſt pour Sacrement & pour vn tres-grand myſtere, ſeruant de modelle & de figure de l'vnion indiſſoluble de Ieſus-Chriſt auec ſon Egliſe qui eſt ſon épouſe: & ſur le droit des gens, qui luy ont tous d'vn commun conſentement accordé des priuileges & immunitez, & ordonné des peines à ceux qui refuſeroient de ſe marier. mais auſſi, ſur

Le 3. dist, Nostre vie est assez remplie de miseres sans y ioindre encore celles qui accompagnent ordinairement le mariage: qu'vn Philosophe qui y auoit passé disoit n'auoir que deux iours agreablement; le premier, où tout rit; & le dernier, qui déliure de ce rude esclauage, entierement contraire à la liberté & au repos, les deux plus grands biens dont l'homme sage puisse iouyr en cette vie; qui sont neantmoins incompatibles auec les embarras d'vn mesnage & les espines du mariage: desquelles pour cette cause les Brachmanes, Gymnosophistes, Gallés Vestales, & encore à present ceux & celles qui sont dédiez au seruice de Dieu, ont esté exemptez, afin de mieux vaquer à la contemplation & aux exercices de la vertu: l'vn & l'autre tres-difficile dans le mariage; où il ne se pratique gueres d'autre vertu que celle de la patience, dont il est la vraye escole: & que Socrate disoit pour cét effet auoir mieux appris de la mauuaise teste de sa femme que de tous les preceptes des Philosophes. Le premier qui s'est iamais marié l'a bien éprouué: car tandis qu'il fut garçon il demeura dans l'estat d'innocence & de saintеté: mais il ne fut pas plûtost auec sa femme que Dieu luy donna tandis qu'il dormoit, qu'elle le fit tomber par ses artifices de cét estat glorieux dans vn miserable.

Le 4. dist, que les hommes seroient errans & vagabons comme les bestes farouches sans le mariage, qui est le fondement de l'estat, puis qu'il fait les familles, & celles-cy les republiques, qui doiuent par consequent leur naissance & leur accroissement aux gens mariez qui ont vn interest bien plus grand en la conseruation de l'estat, que ceux qui n'ont ny feu ny lieu, comme sont ordinairement les hommes non mariez. Mais comme il n'y a point en ce monde de biens entiers, & qui n'ayent quelques maux: le mariage encore qu'il

ſoit vne choſe tres-ſainte & tres-bonne en ſoy puis qu'il a Dieu pour auteur, qui l'a inſtitué dans le Paradis terreſtre, & en l'eſtat d'innocence, a neantmoins ſes incommoditez, qui ne viennent pas tant de luy que du defaut des perſonnes qui ne ſçauent pas en vſer comme il faut.

Le 5. diſt, que le mariage auoit cela de particulier, qu'il n'a rien de petit ny de mediocre: tout y eſt extréme. Il eſt ou temply de douceur & d'amitié, ou de haine & d'amertume: c'eſt vn paradis ou vn enfer. Lors qu'il ſe rencontre aſſorty de toutes les conditions requiſes, il n'y a point de condition plus heureuſe: mais lors que quelque cheuille y manque il n'y a point de malheur ſemblable. Et pource que le bien ne ſe rencontre point que dans l'integrité de toutes ſes parties qui le compoſent, mais le mal vient du moindre defaut, il ne faut pas s'étonner s'il y a peu ou point de mariages heureux, puis qu'il n'y en a point où il n'y ait quelque choſe à deſirer, principalement lors que les partis ſe marient, ce qui ſe fait ordinairement par les mains d'autruy, témoignans en cette affaire d'vne telle conſequence, & où l'on riſque tout, moins de prudence qu'en tous les autres marchez qui ne ſe concluent iamais qu'apres auoir viſité, examiné, ou pris à l'eſſay la choſe qu'on achete. Il n'y a que la femme qu'on doit garder toute ſa vie, que l'on ne viſite plus, depuis qu'à la ſollicitation des femmes, la loy d'Ancus Martius fut abolie, qu'il auoit baſty pour cét effet vn temple de la fortune maſle prés du Tybre, où les femmes eſtoiét ſoigneuſement obſeruées. Et comme c'eſt vne fureur inſupportable de s'engager volontairement en des fers & en vne priſon perpetuelle, en s'aſſujettiſſant au caprice d'vne femme, auſſi eſt-ce vne grande ſimplicité à vn homme de confier l'honneur, le plus grand de tous les biens, à ſon humeur inconſtante; qui peut nous rendre infames quand la

fantaisie luy en prend. C'est pourquoy i'estime qu'vn chacun se doit consulter soy-mesme, pour sçauoir s'il se doit marier ou non, c'est à dire, s'il croit auoir assez de vertu & de constance pour souffrir les defauts d'vne femme : qui a beau estre recommandable en quelque point, au fonds, c'est toûjours vne femme.

Le 6. dist, L'estat du celibat me semble le plus desirable : veu qu'il nous détache de la chair & du sang & nous fait viure d'vne vie spirituelle, à la façon des Anges ; entierement dégagez du corps & de la matiere, qui est le principe de laideur & d'imperfection. Tellement que l'homme estant d'vne nature moyenne entre l'Ange & la beste, il peut viure en Ange, si deuenant pur & spirituel, il s'éleue au dessus de la chair & de la sensualité : il peut aussi viure en beste en se mariant & s'accouplant auec son semblable à la façon des brutes. Et pource que tous ne sont pas assez parfaits pour cultiuer entierement la plus noble partie d'eux-mesmes, il est permis à quelques-vns de se marier, & ce faisant, ils font bien : mais ceux qui ne se marient point font encore mieux. En tout cas il faudroit (à l'exemple des bons Escuyers qui ne font iamais des cheuaux de prix des estalons) permettre aux grossiers & charnels qui ne peuuent faire autre chose, de se marier : mais exempter de ce nœud plus Gordien les grands esprits & qui sont capables de plus grandes choses.

CENT QVARANTE-DEVXIESME

CONFERENCE

En quel temps l'ame raiſonnable eſt infuſe.

COmme la foy nous oblige de croire que noſtre ame qui eſt d'vne nature immortelle vient immediatement de Dieu qui la tirant des abyſmes du neant, en meſme temps l'a crée en l'infuſant, & l'infuſe en la créant : on ne détermine rien abſolument touchant le temps auquel ſe fait cette infuſion. Pour lequel connoiſtre il faut remarquer que tout le temps que l'enfant demeure dans le ventre de la mere, ſe diuiſe en quatre : à ſçauoir, la conception, la conformation, le mouuement & l'enfantement : tellement diſtinguez entr'eux, que le temps du mouuement eſt enuiron le triple de celuy de la conformation : & le temps de l'enfantement le double de celuy du mouuement. Tout l'ouurage de la conformation ſe diuiſe derechef en quatre temps, ſelon leſquels la matiere contenuë eſtant diuerſement façonnée & trauaillée, s'appelle geniture ou lait caillé, fœtus, embryon : & enfant, lors que la conformation des parties eſt paracheuée, qui eſt au 30. pour les garçons, & 42. pour les filles ; dont la chaleur eſtant moindre,

Digitized by Google

& la ſemence qui les compoſe, plus froide & plus aqueuſe, elles ont beſoin d'vn plus long-temps pour la configuration de leurs parties ſpermatiques; apres laquelle le ſang venant à arriuer, il remplit les eſpaces vuides des muſcles, des fibres & de toutes les autres parties charnuës qui ne ſont parfaitement configurées que vers les temps du mouuement, qui eſt le troiſiéme mois pour les maſles, & le quatriéme pour les femelles, auquel temps finit la ſeconde conformation: & toute l'organization eſt accomplie. Au commancement l'enfant n'a qu'vne vie vegetante: par le moyen de laquelle ſes parties s'engendrent par l'alteration & conformation de leur matiere: elles ſe nourriſſent, ſçauoir la ſemence du maſle de celle de la femme comme plus retenuë & aqueuſe: & elles prennent leur acroiſſement; non ſeulement par l'attraction que font toutes les parties de la matrice de cette ſemence qu'elles appétent & ſouffre, mais par vn principe interne & vital, qui eſt l'ame vegetante compriſe dans toute ſorte de ſemence feconde, qui eſt la meſme, que la faculté formatrice. Et pource que l'ame vegetante ou la ſenſitiue n'eſt qu'vn accident, à ſçauoir vne certaine harmonie des quatre qualitez, elles cédent facilement le lieu à l'ariuée de l'ame raiſonnable que j'eſtime eſtre lors que l'organization & conformation de toutes les parties eſt parfaite, qui eſt vers les trois ou quatre mois: deuant lequel temps le corps n'eſtant point organizé, il ne peut auſſi receuoir ſon ame, qui eſt l'acted'vn corps organique: condition entierement neceſſaire pour ſonintroduction, puis qu'elle l'eſt pour ſa demeure dans le corps, duquel elle fait ſeparation lors que par quelque notable ſolution de continuité les organes ſont deſtruits & abolis ſouuent, ſans que le temperament des parties ſimilaires ſoit offenſé: lequel par conſequent n'eſt pas ſeule-

ment requis pour l'infusion de l'ame, mais aussi la conuenable disposition des organes.

Le 2. dist, que l'opinion qui introduit l'ame raisonnable dés les premiers iours de la conception, aussi-tost que les matieres necessaires pour la receuoir commance de subir la diuersité des organes, est plus vray-semblable; puisque par ce moyen cette ame differe des autres en ce qu'elle precede & fait elle-mesme les dispositions, au lieu qne les autres les suiuent & en dépendent absolument. Et la mesme raison qui oblige de reconnoistre l'ame raisonnable apres le mouuement, nous contraint de l'admettre deuant ce mouuement, que rien ne nous empesche d'attribuer à quelqu'autre cause, comme seroit vne ame sensitiue, l'introduction de laquelle precedast celle de l'ame raisonnable, si ce n'est qu'il ne faut point multiplier les causes sans necessité: puisqu'vne seule ame peut suffire au sentiment, deuant qu'estre capable de raisonnement pour le defaut de disposition des organes. Cette mesme raison montre qu'il est absurd de poser les premiers iours vne autre cause des actions vegetatiues: estant aussi aizé d'inferer la presence de l'ame raisonnable par cette sorte d'actions, que par les actions sensitiues qui peuuent aussi prouenir d'ailleurs. Car où l'on prouue l'infusion de l'ame raisonnable apres les quarante iours par des actions qui luy soient propres, ce qui ne se peut puis qu'elle ne raisonne que long-temps apres, ou bien par des actions d'vne ame simplement, & ainsi il faut avoüer qu'elle y est auant l'organization, qui est vne action propre aux choses animées. Voire il semble que cette belle conformation d'organes tous particuliers à l'homme, & destinez aux actions de l'ame raisonnable, est vn indice plus asseuré de sa presence, que le sentiment & le mouuement qui nous sont communs auec les bestes. Aussi doit-on admettre l'ame dans le corps,

Digitized by Google

auſſi-toſt qu'elle y peut eſtre, qui eſt dés le commancement de la conception, pource que délors il ne manque aucune diſpoſition à cette ame, qui n'a que faire d'aucue organization pour les actions qu'elle y fait, qui n'eſtans que purement vegetatiues, ne requierent non plus qu'aux plantes, & en pluſieurs parties des animaux aucuns organes differens: qui ne ſont point auſſi neceſſaires, afin que l'ame ſoit abſolument, puiſque Dieu l'a creée immaterielle & ſans aucune dependance: non plus que pour la retenir dans le corps & la iondre à ſa matiere: autrement les parties ſimilaires de noſtre corps ne ſeroient point animées, ny les organes meſme qui ne ſont compoſez que de diuerſes parties ſimilaires jointes enſemble, qui doiuent eſtre animées, afin que les organes le ſoient: D'ailleurs les diſpoſitions auec leſquelles l'ame peut ſubſiſter, & qui ſuffiſent à la retenir dans noſtre corps, ſont auſſi ſuffiſantes pour l'y introduire. Or ces diſpoſitions ne ſont autres que les meſmes qui ſont requiſes pour les actions de l'ame vegetatiue. Car quelque indiſpoſition qui arriue aux organes du ſentiment & du mouuement, l'ame demeure au corps tant que la chaleur ſoit étouffée ou diſſipée: les organes du ſentiment & du mouuement n'eſtant neceſſaires à retenir l'ame dans le corps ſinon entant qu'ils ſont la reſpiration. Iuſqu'à l'apoplexie qui abolit toutes les nobles diſpoſitions que les Philoſophes veulent eſtre neceſſaires à l'ame, ne la chaſſe iamais ſi ce n'eſt par accident: puis qu'vn enfant dans le ventre de ſa mere en pourroit eſtre malade ſans incommodité, ſinon lors qu'il auroit beſoin de reſpiration. Or bien que l'organization ne ſoit pas vne diſpoſition requiſe a l'introduction de l'ame, elle ne laiſſe pas d'en requerir quelques autres, dont il y en a que nous ne connoiſſons pas,

comme ce charactere indicible imprimé dans la ſemence, outre le temperament qui ſuffit à determiner parfaitement la matiere pour l'introduction de cette forme, & l'excluſion de toute autre. La conformation des organes n'eſtant point vne diſpoſition qui determine neceſſairement : veu qu'entre les corps humains, il s'en void qui different plus du commun des hommes, au regard des parties principales, qu'ils ne font de certains autres animaux : c'eſt le ſeul temperament, lequel ſe rencontrant dés les premiers iours apres le meſlange des deux ſemences : & ſelon Hippocrate, le fœtus ayant dans les ſept premiers iours tout ce qu'il doit auoir, cet auis eſt plus pieux & plus expedient pour reprimer la licence criminelle de ceux qui ſans aucun ſcrupule faiſoient auorter au deſſous des quarante iours.

Le 3. diſt : Bien que l'ame raiſonnable ſoit d'vne nature beaucoup plus releuée que les ames du commun : neantmoins pource qu'elle eſt créee auec habitude au corps, elle n'y eſt point introduite qu'il ne ſoit auparauant fourny de ce qu'il luy faut pour la receuoir : non plus que toutes les autres formes naturelles ne ſont iamais receuës dans vn ſujet, qu'il ne ſoit nanti de toutes les diſpoſitions requiſes à leur introduction. Et puiſque l'ame eſt le principe de toutes les actions, elle a beſoin d'organes & d'inſtrumens pour les éclore : & plus elle eſt releuée, il luy faut vn plus grand appareil qu'à l'ame vegetante, qui ne demande qu'vn certain mélange des qualitez premieres, comme la ſenſitiue : outre cette harmonie des qualitez, vn temperament plus exquis des deux principes de leur generation la ſemence & le ſang, doüez d'vne eſprit vital capable de produire le ſentiment & le mouuement. De ſorte que l'ame raiſonnable ne doit eſtre infuſe qu'apres que la conformation eſt accomplie de tout point.

Digitized by Google

Le 4. dist : Puisqu'il n'y a point de proportion qu'entre les choses de mesme nature, l'ame raisonnable estant immortelle & incorruptible, n'en a aucune auec le corps qui est mortel & corruptible, l'incorruptible & le corruptible estans differens de tout leur genre : & elle ne dépend non plus de la matiere en son infusion, qu'en sa creation, qui se fait vray-semblablement le troisiéme iour de la conception, auquel temps paroissent des actions de vie dans la nourriture, croissance, alteration, configuration & generation des parties. Or ces actions doiuent partir de quelque principe interne & animé. Ce n'est point l'ame de la mere ny du pere, puis qu'elles ne peuuent agir où elles ne sont point interieurement : ny l'esprit de la semence, qui n'est pas vn agent principal ; mais n'est que l'instrument d'vne ame, ny la vertu formatrice, qui n'est qu'vn accident ou temperie des qualitez, & qui est pareillement l'organe de quelque agent plus noble. C'est donc vne ame comprise dans l'enceinte de cette matiere qui y produit toutes ces actions. Ceux qui veulent que l'ame raisonnable ne soit introduite qu'apres les deux autres, ne songent pas que les formes ne receuans point de plus ny de moins, elles ne peuuent estre perfectionnées, ny se changer les vnes aux autres, moins aneanties : veu que la corruption ne se fait que par des contraires: or les formes ne sont point contraires les vnes aux autres. Il s'ensuit donc que c'est l'ame raisonnable qui est le principe de toutes ces fonctions, qu'elle fait conformément aux dispositions qu'elle rencontre, & qu'elle est elle-mesme l'architecte de son domicile.

Digitized by Google

CENT QVARANTE-TROISIESME CONFERENCE

De la Métempsycoſe.

ENcor que la Métempſycoſe, qui eſt la tranſmigration des ames d'vn corps en vn autre, ſoit plus imaginaire que veritable, neantmoins pource qu'il n'y a rien qui enrichiſſe plus le champ de la Philoſophie, que la liberté de raiſonner: icy nous recherchons ſi les Payens n'eſtans éclairez que des ſeules lumieres de la nature, ont eu quelque raiſon de ſouſtenir cette extravagance, qui a eſté premierement enſeignée dans la Grece par Pythagore qui l'auoit appriſe des Egyptiens, leſquels, & la pluſpart de tous les autres peuples de l'antiquité croyoient non ſeulement que les ames deſpoüillées de leurs corps reuenoient en animer d'autres, mais que toutes les choſes deuoient reprendre le meſme eſtat qu'elles auoient eu autres-fois, apres vne certaine reuoſution de ſiecles. C'a eſté auſſi l'auis de Platon en cela, toutes-fois plus raiſonnable que Pythagore, lequel faiſant les trois ames de meſme calibre, a dit que celles des hommes alloient apres la mort animer le corps des hommes, des beſtes ou des plantes: & pour cet effet s'abſtenoit de toute ſorte de chair d'animaux, & auoit meſmes de la peine à ſe reſoudre à

manger des féues, de peur que ſans y penſer en croyant manger vne féue, il ne mordiſt la teſte de ſon pere. Mais Platon n'a creu cette tranſmigration des ames raiſonnables qu'à l'égard des corps humains. Et bien que ſon opinion ſoit moins abſurde que la premiere qui ſe deſtruit aſſez par la ſeule confuſion qu'elle introduit dans tous les eſtres naturels, qu'il ſeroit impoſſible de reconnoiſtre doreſnauant s'ils pouuoient auoir en diuers temps des formes ſi differentes, que ſont les ames vegetante, ſenſitiue & raiſonnable: elle ne laiſſe pas d'auoir ſes inconueniens, puiſque l'ame eſtant vne forme incomplete, laquelle auec ſon autre moitié, qui eſt ſon premier corps, fait vn tout, elle ne peut iamais rencontrer vn corps ſemblable en tous points au premier ſi ce n'eſtoit le meſme, comme il faudroit, afin d'y introduire l'ame de nouueau: ſinon, lors qu'elle ſeroit dans vn autre, elle auroit touſiours vne inclination vers le premier, & ainſi elle ne ſeroit pas dans ce corps en qualité de forme, mais en vn eſtat de contrainte & de violence.

Le 2. diſt. Autant que la métempſycoſe Pythagorique eſt abſurde: veu que la forme donnant l'eſtre à chaque choſe qu'elle détermine & fait eſtre tout ce qu'elle eſt, ſi l'ame d'vn homme paſſoit au corps des beſtes ou des plantes, elles ſeroient hommes, celle de Platon me ſemble tres-probable: rien n'empeſchant que l'ame raiſonnable n'entre dans vn autre corps humain apres les ruines & le débris de celuy qu'elle a eu le premier. Car s'il y auoit quelque choſe qui l'empeſchaſt, ce ſeroit parce que n'y ayant point de retour de la priuation à l'habitude, ce qui a eſté autre fois ne peut plus eſtre tel qu'il eſtoit, & qu'il eſt impoſſible qu'vne ame qui a informé vn corps puiſſe y rentrer de nouueau pour y exercer les fonctions de vie apres en auoir eſté entierement chaſſée. Ce

Digitized by Google

qui n'eſt point, veu que l'ame ſe peut introduire de nouueau dans quelque corps où elle n'eſt plus, mais où elle a autresfois eſté, comme les membres gangrenez & entierement mortifiez, peuuent eſtre derechef viuifiez par vn puiſſant effort de l'ame & la bonté du temperament. Auſſi n'eſt-il pas moins poſſible que ce qui n'a iamais eſté commence d'eſtre, qu'il l'eſt, que ce qui a autresfois eſté ſoit derechef en nature: veu que tous deux eſtans également vn pur rien poſſible, ils ſont vn objet ſuffiſant pour eſtre créez de Dieu; comme la matiere premiere, qui eſt preſque rien, eſt l'objet de la nature moins parfaite que Dieu: & les corps naturels ſont celuy de l'art, moindre que la nature. Tellement que non ſeulement l'ame apres auoir informé vn corps peut paſſer dans vn autre par la metempſycoſe: mais ce qui ſemble encore plus difficile, la meſme ame peut informer le meſme corps.

Le 3. diſt, qu'il eſt impoſſible qu'vne meſme choſe qui a eſté, ſoit de nouueau; car ſi cela arriuoit, elle ſeroit deux fois & auroit deux durées, par conſequent deux exiſtences, & ainſi ne ſeroit pas vne meſme choſe; veu que la ſingularité dépend de l'exiſtence: non plus que la meſme ame puiſſe retourner dans le corps duquel elle eſt entierement ſortie; bien qu'elle puiſſe r'animer quelques-vnes de ces parcelles: ny dans les autres corps: car premierement pour les ames des plantes & des beſtes, il n'y a pas plus de raiſon de croire que ces formes ceſſans de paroiſtre lors que les organes par leſquels elles exerçoient leurs fonctions ſont détruits, vont animer d'autres corps de meſme eſpece, que de dire que lors que mon bois eſt brûlé, la meſme forme qui le faiſoit eſtre feu, s'en va chercher vn autre fagot pour l'allumer ſi-toſt que les diſpoſitions s'y trouuent: ſi cela eſtoit ceux qui ont beau buſcher auroient bien des embrazemens à craindre. Et ſi cette tranſmigration d'vne ame en d'autres corps,

Digitized by Google

lieu, où elle eſt abſolument neceſſaire, c'eſt à dire, a il ne s'anime point d'autre corps autrement que par cette voye, & ainſi il ne ſe fera point de nouuelle generation, que lors qu'il y aura des ames de reſte & en plus grand nombre que de corps qu'ils deuront attendre : comme Virgile Poëte Platonique au 6. de ſon Eneide, nous repreſente les ames qui eſtoient aux écoutes dans les champs Elyſées, en attendant que leur rang fuſt venu pour aller reuiure en de nouueaux corps. que s'il y a plus de corps que d'ames, il ne ſe fera point de production : quelque diſpoſition qui ſe rencontre dans les ſujets. Et ainſi on aura beau ſemer & couurir la terre de bleds, il n'en viendra point, s'il ſe trouue qu'on en ait plus ſemé qu'il n'y aura d'ames vegetatiues pour les faire pouſſer: ce qui nous mettroit en grand danger de famine. quant à l'ame raiſonnable, puis qu'il n'y a point de corps animé dont la figure exterieure ne ſoit indice de la forme interieure: ſi la metempſycoſe auoit lieu, l'ame d'vn cheual ſeroit ſous la forme exterieure d'vn homme, & ainſi toutes les connoiſſances ne ſeroient que des tromperies & illuſions bien loin de s'en ſeruir pour la phyſiognomie. Auſſi les anciens n'ont-ils introduit cette opinion, que pour intimider les méchans, par la crainte qu'ils leur donnoient que leurs ames deuoient faire penitence dans les corps des beſtes, dont ils auoient imité les mœurs: des poltrons, deuenir liévres ; les cruels ſe changer en loups : tant qu'apres auoir eſté repurgez par le fleuue Lethé, derechef ils deuinſſent hommes : & pour exciter les bons en leur faiſant eſperer que leurs ames apres auoir bien veſcu, ſeroient receuës dans les corps des Heros, & demy-Dieux : ces bons vieux contes ſeruans à retenir les plus groſſiers dans leur deuoir.

Le 4. diſt, que l'ame ſeparée n'emportoit auec elle que trois puiſſances ; celle de l'entendement,

de la volonté & de la faculté motrice, par le moyen de laquelle elle se porte vers ce qu'elle desire par vn veritable mouuement local, dont elle est aussi bien capable hors du corps, que dans le corps, où elle le procure. Or elle ne desire rien tant que de s'vnir au corps, auec lequel elle a esté en communauté de biens. Elle doit par consequent y retourner d'elle mesme; veu que lors qu'auec le desir la puissance se rencontre, l'effet doit necessairement s'ensuiure: principalement quand les choses qui le desirent sont dans vn estat violent & contraire à leur nature, tel qu'est celuy de l'ame hors du corps: auec lequel elle doit retourner par la métempsycose, puisque rien de violent n'estant de durée, leur separation ne doit pas estre continuelle.

Le 5. dist. S'il est vray qu'il ne se fait plus rien qui n'ait déja esté, & que selon Origene il y ait vn certain nombre d'ames produites dés le commancement de la création, apres laquelle il est dit que Dieu s'est reposé de tout ouurage, & qu'il ne crée plus rien depuis qu'il a mis la derniere main à la perfection du monde, laquelle emprunte des seules formes ou beautez qu'il contient: il sembleroit plus conuenable à l'ornement de cet Vniuers de dire qu'il a esté rempli de toutes les formes; dont les matieres qu'il comprend sont informées à mesure qu'elles en sont capables par les dispositions qui se rencontrent en icelles. Et que ces formes n'ayans point de contraires, & par consequent étant incorruptibles, apres auoir quité le sujet où elles estoient premierement par le defaut des dispositions qui les retiennent, sont receües en d'autres sujets semblables aux premiers, & partant aussi capables qu'eux de receuoir la forme de soy indifferente à informer aussi bien vn sujet qu'vn autre; mais sur tout l'ame raisonnable qui ne peut auoir vne inclination particuliere vers le corps, qu'elle a autresfois animé, lequel apres la mort n'estant plus or-

ganique, ny capable de l'eſtre ; mais ſeulement cendre & pouſſiere, il y a plus d'apparence que l'ame ſeparée reſſent des mouuements, ſi elle en a, vers qnelque corps deuëment organizé, & qui n'eſt pas encore fourny de ſa forme : y ayant au reſte beaucoup moins d'inconuenient de dire qu'vne ame peut animer pluſieurs corps l'vn apres l'autre, que non pas qu'vne meſme ame en puſt informer pluſieurs en meſme temps, & en diuers lieux, qui eſt toutefois l'opinion de la pluſpart des Philoſophes. Car lors qu'elle eſt ſeparée elle demeure toûjours vn acte & vne forme capable d'informer toute ſorte de corps bien diſpoſé, ſans en affecter aucun en particulier : dans lequel alors elle n'entre pas ignorante, puiſque la connoiſſance ſuit l'immaterialité, & que les eſpeces & les connoiſſances eſtans à l'ame ce que ſont les accidens à leur ſujet, dont ils ſont inſeparables, elles la doiuent accompagner par tout où elle ſe trouue : neantmoins à cauſes des nüages & humiditez des corps qu'elle informe elle n'eſt pas ſçauante dans l'enfance, mais ſeulement à meſure qu'auec le temps le corps venant à deſſecher & les humiditez à ſe fondre, les eſpeces qui eſtoient granées dans l'ame commencent à paroiſtre & comme à ſe produire de nouueau par la reminiſcence qui ſuit neceſſairement la métempſycoſe.

Digitized by Google

CENT QVARANTE-QVATRIESME

CONFERENCE.

S'il y a eu de plus grands hommes en quelqu'vn des ſiecles precedens qu'en celuy-cy.

BIen que cette queſtion eſtant plus de fait que de droit, ſe puſt mieux vuider par la comparaiſon de tous les grands hommes de chaque ſiecle entre eux, ou de chacun d'iceux auec le noſtre : toutesfois cette voye eſtant trop longue pour le grand nombre des hommes illuſtre qui ont fleury iuſqu'à noſtre ſiecle, qui eſt le cinquante-ſeptiéme depuis la creation du monde, lequel à 5620. ans, ſuiuant la plus probable opinion, qui met 3983. ans & 3. mois iuſqu'à la Natiuité : l'on peut toutesfois auſſi vuider ce different par la raiſon, pourueu qu'on ſe dépoüille de deux puiſſantes paſſions, l'vne propre aux ieunes gens qui ſe priſent toûjours plus que leurs predeceſſeurs : & ſemblables à Roboam, croyẽt que leur petit doigt eſt plus fort que tout le corps de leurs peres : l'autre ordinaire aux vieillards qui loüent toûjours le temps paſſé au préjudice du preſent, parce que l'incommodité qu'ils reſſentent en leurs corps & en leur eſprit, ne leur fourniſſant

niſſant plus de contentement qu'ils auoient accouſtumé de gouſter, ils ne ſçauent à qui s'en prendre, ſi ce n'eſt au temps : encore qu'à la verité le défaut vienne d'eux-meſmes. Car la nature eſtant touſiours auſſi ſage & puiſſante qu'auparauant, & les cauſes vniuerſelles eſtans les meſmes, leurs operations ſont auſſi parfaites, & leurs effets auſſi excellens en ce temps, qu'ils ont autrefois eſté : & pour les eſprits, bien loin de ſe diminuer, ils ſe ſubtiliſent de plus en plus: veu qu'eſtans les meſmes que ceux des anciens, ils ont cet auantage ſur eux, qu'auroit vn pigmée ſur la teſte d'vn geant, d'où il deſcouure tout ce que void le geant, & outre cela void encore pardeſſus luy.

Le 2. diſt, Comme la pierre a plus de force moins elle s'éloigne de la main de celui qui la jette, & toutes les cauſes en general agiſſent plus puiſamment ſur leurs effets prochains que ſur ceux qui ſont éloignez: De meſme, les hõmes ſont d'autant moins parfaits qu'ils ſont plus éloignez de leur ſource & principe ; d'où leur vient toute perfection. Cette décadence ſe remarque principalement dans nos corps dont ſes diſpoſitions n'eſtans pas ſi ſaines ne ſi parfaites que celles de nos ayeuls, ce n'eſt pas de merueille ſi les eſprits qui les informent, encor qu'ils ſoient tous de meſme nature, ſont toutesfois moins vigoureux. Car bien que pour juger de la bonté des eſprits d'vn ſiécle comparé á l'autre, il ne faudroit pas que les ſuiuans euſſent l'auantage qu'ils ont ſur les premiers d'auoir tout le trauail de leurs inuentions, auſquelles il eſt autant facile d'ajouſter, comme de baſtir ſur vn bon fondement, duquel d'autres auroient planté es pilotis & aſſuré les premieres pierres : neantmoins, nonobſtant ces grands auantages, il n'a point paru en ces derniers ſiécles aucun qui pûſt égaler ces grands hommes de l'antiquité, qui ont eu la vogue en chacun art & ſçience. Auſſi le defaut des choſes les a rendu inge-

nieux & l'experience de plusieurs années plus capables de tout, au lieu qu'à presẽt nous cessons de viure, quand nous commençons à nous connoistre. C'est pourquoy ils ont eu les veritables disciplines dont nous n'auons plus que les ombres, ne nous estant demeuré au lieu d'vne vraye & solide philosophie telle qu'estoit celle des premiers Sages, qu'vn caquet inutile & scholastique, qui ayant esté banni de la compagnie de tous les honnestes gens, a esté honteusement confiné dans l'enceinte des colleges : dont ie m'assure que les Professeurs cederont volontiers aux Socrates, Platons, Lycurgues, Solons & sept Sages de la Grece : au siecle desquels, qui estoit l'an du monde 3400. ie donne volontiers le prix : n'y ayant point de don d'esprit à preferer à celuy de la sagesse.

Le 3. dist. Si la sagesse doit l'emporter, il n'y a point de siécle à comparer à celui de Salomon : mais pource qu'vne hirondelle ne fait pas le printemps, ie luy preférois celuy d'Auguste & de Tibere, auquel l'Empire des Romains estoit en sa plus grande gloire : & ce d'autant plus qu'en iceluy viuoit Nostre Seigneur, le parangon de tous les grands hommes, & qu'en ce temps là ont aussi fleuri Virgile, Ouide, Ciceron, Caton, & tant d'autres. Ioint les belles inuentions qui ont fleuri en iceluy : comme le verre malleable & la lumiere perpetuelle qui sont à present inconnuës.

Le 4. dist, que si la plainte qui se faisoit de la diminution des esprits estoit veritable & nouuelle, le monde deuoit estre bien vieil, puisque Senéque qui viuoit il y a plus de 1500. ans l'auoit deja faite de son temps : mais si les esprits de maintenant ne sont pas inferieurs à ceux du temps de Seneque, il s'ensuiura, ou que le monde ne va pas en empirant, comme dit le commun, ou que cette longue suite d'années qui fait plus du quart de tout l'âge du monde, n'est prise que pour vn mesme temps ; au-

Digitized by Google

quel cas il faudroit que le monde euſt plus d'années que la religion & ia verité ne nous diſent, avant que d'eſtre tombé en cette decadence en laquelle nous le voyons durer depuis tant de ſiecles. Mais en effet, c'eſt vne foibleſſe de s'imaginer que les eſprits vont en ſe diminuant : l'inclination naturelle que nous auons à mépriſer ce que nous poſſedons & regretter ce que nous n'auons plus, nous faiſant juger à noſtre deſauantage que nous ſommes moins parfaits que nos peres : ceux ci, que nos yeuls : & que nos neueux doiuent encor eſtre pires que nous ; d'où eſt venu cette fiction de 4. differens ſiecles ſelon autant de métaux : d'or, à cauſe de ſon excellence : d'argent, de cuiure & de fer, à meſure qu'ils ont décheu de cette perfection d'eſprit & innocence des mœurs : & cependant c'eſt dans l'origine du monde, où l'on a veu la foibleſſe d'eſprit d'vn homme qui ſe laiſſe gouuerner à ſa femme, & cette damnable reſolution en la volonté d'vne fratricide. Auſſi l'eſprit de l'homme eſtant vne puiſſance de bien conceuoir, raiſonner, inuenter, & faire les autres fonctions dont il eſt capable, il peut paruenir à vne pure & liberale volonté de l'autheur de ſon eſtre, ou par la diſpoſition & rẽcontre des cauſes naturelles, ou par l'induſtrie des hommes. Tellement que Dieu, la nature & l'art qui ſont les trois ſeuls agens de tout ce monde, eſtans les meſmes que par le paſſé, ils deuoient produire les meſmes effets qu'auparauant. Car Dieu ne crée pas maintenant les ames auec moins d'auantages & de grace que par le paſſé ; veu qu'il eſt auſſi liberal de ſes faueurs qu'il ait jamais eſté, ſur tout aux ſiécles de grace. La nature & les autres cauſes ſecondes ne contribüent pas moins à la bonté d'eſprits qu'elles ont fait par le paſſé. Et l'eſprit de l'homme, quoy qu'independant de la matiére en ſon eſſence, a neantmoins vne telle liaiſon auec les organes du corps, qu'il opére bien ou mal ſelon

qu'ils ſont diuerſement affectez, qui eſt ce que nous appellons bon ou mauuais eſprit, n'en iugeans que par les actions & non par l'eſſence: veu que ces organes & diſpoſitions dépendent des elémens & des corps ſuperieurs, qui ſont toujours: n'y ayant point de varieté dans ces cauſes, il n'y en peut auoir dans leurs effets, & les corps eſtant auſſi bien diſpoſez qu'ils ont iamais eſté, les eſprits doivent eſtre auſſi parfaits. Quant à la difference des eſprits, qui vient de l'art & de l'inſtruction, ceux de noſtre ſiécle ſont mieux cultiuez qu'aucun de ceux qui ont iamais eſté.

Le 5. diſt. quand ie voi le haut point auquel tant de grands hommes ont porté la gloire de ces derniers ſiécles, i'y trouue plus de merueilles qu'aux precedens; mais il n'appartient qu'aux ſiécles ſuivans d'en faire les éloges: les grands hommes durant leur vie eſtát ravalez par l'enuie ou le meſpris. C'eſt pourquoy on doit laiſſer paſſer vn ſiécle pour bien juger de ce qu'il vaut: alors le ſuiuant commance à regretter ce qu'il mépriſoit: noſtre eſprit eſtant porté à ne chercher que ce dont il a faute & l'abondance luy apportant du degouſt. Et c'eſt à à mon auis cette multitude de gens qui excellent entoute ſorte d'arts, & ſur tout dans les ſciences, dont il ne s'eſt iamais veu tant de Docteurs, Regens & Profeſſeurs en vn ſeul ſiecle qu'il y en a en cettui-ci, qui fait que l'on y eſtime moins les gens d'eſprit: n'y ayant que la rareté qui donne le prix aux choſes, & qui faiſoit qu'aux derniers ſiécles vn homme paſſoit pour grand clerc lors qu'il ſçavoit lire & eſcrire, & ſe faiſoit admirer lors qui'l parloit latin, qui eſt à preſent vne langue preſque auſſi commune par tout que l'originelle. Tellement que l'admiration eſtant la fille de l'ignorance, l'eſtime en laquelle ont eſté la pluſpart de ceux qui ont eſté admirez és ſiecles precedents eſt plutoſt vne marque de l'ignorance & rudeſſe que de la bonté des

Digitized by Google

eſprits du temps paſſé : qui n'eſtoient pas auſſi meilleurs que nous pour les mœurs, mais ſeulement plus groſſiers, & neantmoins coulpables d'autant de crimes qu'à preſent. Mais quand bien nous ſerions plus meſchans en ces derniers temps, on ne croira pas aizément que ce ſoit faute d'eſprit, qui eſt la queſtion proposée. Et s'il y a eu autrefois des Ceres, Bacchus, Pallas, Vulcains & autres, qui ſe ſont acquis le nom de diuinitez pour auoir trouué le moyen de cultiuer les bleds, faire les vignes, filer la laine & forger le fer, nous auons eu en ces derniers ſiecles, les inuenteurs de la bouſſole, du canon, de l'Imprimerie, des lunetes de Galilée & de mille autres belles inuentions d'autant plus excellentes qu'elles ſont difficiles: les plus aizées ayans eſté les premieres inuentées. Et pourquoy ne m'eſt-il pas ici permis par la modeſtie de ceux qui nous gouuernent qui ne hayſſent pas moins les vanitez de la loüange qu'ils ſçauent heureuſement pratiquer toutes les actions qui la meritent, de nous faire voir que tous les ſiecles paſſez n'ont rien eu qui approchaſt de la grandeur de leur eſprit ; & que leur conduite eſt d'autant plus à admirer qu'ils ont affaire à ſe maintenir auec des amis, & mettre à la raiſon des ennemis qui aident auſſi à verifier qu'il y a de plus grands hommes d'Eſtat & de plus grands Capitaines en ce ſiecle qu'en aucun des precedans.

CENT QVARANTE-CINQVIESME

CONFERENCE

Du Serein.

COmme les peintres ont plus de peine à repteſenter vne mer tranquille & calme, que lors que l'orage les vents faiſans éleuer ſes vagues, & blanchir ſon écume, donnent plus de lieu aux traits & diuers coloris de leur pinceau: & l'hiſtoire de la paix eſt plus mal-aizée à faire, & plaiſt beaucoup moins eſtant faite, que les troubles & mouuemens de la guerre: Ainſi, ie me trouuerois moins empeſché à deſcrire les diuerſes impreſſions d'vn air agité, que celles d'vn air tranquille, qui ne laiſſe pas de produire en certains temps des effets pernicieux, & d'autant plus remarquables qu'ils viennent d'vne cauſe tres-ſimple, nullement maligne de ſoy-meſme; à ſçauoir, d'vn air pur & ſerein exẽpt de nüages & de vapeurs lequel ſur le ſoir eſtãt refroidy par l'éloignement du ſoleil, acquiert vne certaine qualité refroidiſſante & catharreuſe, appellée ſerein du vulgaire, ou parce qu'elle regne le ſoir, ou parce qu'elle eſt plus ordinaire dans le beau temps & l'air ſerein, que lors qu'il eſt pluuieux & chargé de vapeurs: laquelle qualité quelques-vns font venir de l'influence des aſtres, & ſur tout de celles de la Lune appellée pour cet effet

Digitized by Google

morfondante, par le Pſalmiſte : & qui a de vray vn aſcendant notable ſur tous les corps humides, & particulierement ſur ceux des hommes qui reſſentent en eux des changemens ſenſibles ſelon les diuerſes faces de cet aſtre. Mais pource que les cieux font auſſi bien ſentir les effets de leur influences à ceux qui ſont à couuert, qu'à ceux qui vont au grand air, où l'on éprouue ſeulement le ſerein : celuy-ci ſemble ne venir pas tant des influences du ciel qui penetrent par tout également, que des alterations de l'air refroidy, qui n'agit qu'entant qu'il eſt proche de nous ; & toujours eſt il plus à propos de rapporter les effets d'icy-bas aux cauſes prochaines, que d'auoir recours au Ciel, qui n'en eſt qu'vne cauſe équivoque.

Le 2. diſt. Si le froid eſtoit la ſeule cauſe du ſerein, il ſeroit par tout où ſe trouveroit le froid : lequel plus il ſeroit vehément, & plus il ſeroit dommageable : comme vers la mi-nuit ou le matin qu'il fait plus froid que non pas au ſoir, où le Soleil eſt encor tout proche de noſtre horizon. Meſmes durant l'hiuer, le ſerein devroit eſtre des plus violents : toutesfois on n'y parle point de ſerein ; mais ſeulement durant les ſaiſons moderées, qui ſont le Printemps & l'Automne, & quelque peu des ſaiſons qu'elles auoiſinent. Ce qui me fait croire que le ſerein n'eſt pas l'effet d'vne ſimple froideur : veu meſme qu'en Eſté l'air de nos caues froides ſeroit capable de le produire en plein midy ; mais des vapeurs dont l'air, quelque pur qu'il paroiſſe à nos yeux, eſt neantmoins toûjours chargé d où vient la diverſité des refractions dans les planetes ſ[illegible] tout au leuer & coucher du Soleil, qui n'eſt iamais ſans quelques nuages : leſquelles vapeurs eſtãs deſtituées de la chaleur du iour, lors qu'elles viennent à ſe reſſerrer & condenſer, deſcendent ſur nos teſtes de la meſme façon que la rozée qui

eſt produite comme le ſerein: mais d'vne matiere vn peu plus groſſiere & en plus grande abondance. Et comme il n'y a point de rozée, auſſi il n'y a point de ſerein que dans les ſaiſons & regiõs temperées, iamais durant l'hyver ou le milieu de l'Eſté; pource que la froideur extréme congele ces vapeurs en pruine & gelée, & la chaleur violente les diſſipe & conſomme. Et la pratique de nos Dames qui ont couſtume de demeurer au ſerein pour ſe blanchir le teint & rendre la chair delicate, montre que cet air du ſoir ayant la vertu de nettoyer & polir les corps, doit eſtre empreint d'vne qualité pareille à la rozée qui a vne vertu detetſive à cauſe de ſon ſel qu'elle a tiré de la terre; par le moyen duquel elle ne blanchit pas ſeulement les etoiles & la cire, mais elle purge le corps: comme il ſe void dans les diarrhées qui ſuruiennent aux troupeaux qu'on mene à l'herbe deuant que le Soleil en ayt conſommé la rozée: & dans la manne qui n'eſt autre choſe qu'vne rozée condensée, laquelle a vne vertu purgatiue.

Le 3. diſt, Le corps de l'homme eſtant ſuiet aux injures de tous les agens externes, il reçoit entr'autres de continuelles impreſſions de l'air d'autant plus grandes, qu'il eſt abſolument neceſſaire à la vie, qui peut bien ſubſiſter quelque temps ſans les autres choſes; mais non pas vn ſeul moment ſans l'air que nous attirons continuellement dans noſtre corps, non ſeulement par la reſpiration, mais auſſi par la tranſpiration inſenſible à travers les pores de noſtre corps, qui eſt par tout percé comme vn crible, afin de faire paſſage à cet air, qui eſt attiré par nos arteres dans leur mouvement de diaſtole. Et comme il eſt tres-mobile & ſubtil, il penetre facilement nos corps, qu'il altere par les quatre qualitez premieres, dont il eſt empreint diuerſement ſelon le voiſinage des corps qui l'environnẽt,

qui font les quatre saisons de l'année, dans lesquelles il dispose diuersemeut les corps sur lesquels il agit, changeant mesmes leur temperament. Et pource que les parties du iour naturel ont quelque proportion auec celles de toute l'année, par le rapport des changemens differens qui se font dans la réuolution du mouvement commun du Soleil, & de celuy qui luy est propre : de là vient que le matin est comme le printemps chaud & humide, ou plutost temperé, & le sang y domine : le midy ressemble à l'esté chaud & sec, auquel temps la bile est en émeute : le temps qui suit est froid & sec, melancholique & semblable à l'Automne : le soir & toute la nuit par sa froideur & humidité, qui fait mouvoir la pituite, est vn petit hiver, dont le refroidissement ne vient point des vapeurs qui sont toûjours accompagnées de quelque chaleur estrangere qui les retient en l'air, & les empesche de descendre ; mais de la simple priuation de la chaleur du Soleil : lequel comme il cause actuellement par sa presence la chaleur dans l'air qu'il possede formellement, & non en puissance seulement, ainsi par son absence il fait la froideur de l'air, laquelle penetrant dans nos corps échaufez de la chaleur du iour, y condense facilement les vapeurs qui ne sont pas encor accoisées, & les exprimant du cerueau & de toutes les parties de la mesme façon que l'on fait la liqueur dont vne éponge est abreuvée, elles tombent sur les parties plus debiles, où elles font fluxion & douleur.

Le 4. dist, que l'air estant de soy fort temperé, il ne feroit iamais de mal, s'il n'estoit meslé de corps & de substances estrangeres par le moyen des vapeurs & exhalaisons qui infectent continuellement la premiere region en laquelle nous habitons, & pource que ces plus subtiles parties de la terre, & de l'eau qui y sont exhalées sont imperceptibles ; ce n'est pas chose estrange si elles pro-

duiſent des effets & changemens ſi ſoudains & ſi inopinez : comme il ſe void dans le ſerein produit par les vapeurs qui s'élevent apres le coucher du Soleil par la force de la chaleur, qui reſte dans la ſurface de la terre, ſemblables à celles qui s'éleuent de l'eau échaufée lors qu'on l'a retirée de deſſus le feu, & ainſi le ſerein ſera cette vapeur qui monte en haut : mais non celle qui retombe en bas, pource qu'elle ne peut deſcendre qu'elle n'ait eſté renduë plus peſante eſtant condensée en eau, nuages, ou brouïllards ; qui feroient l'air nuageux & non ſerain comme il doit eſtre. Ce qui n'eſt pas de meſme pour leur éleuation de la terre, pource qu'à lors que ces vapeurs renduës volatiles preunent leur eſſor, elles ſont rares, ſubtiles & partant inuiſibles.

Le 5. diſt. que la principale cauſe de l'incommodité qu'on reſſent au ſerein eſt le changement d'vn contraire en vn autre ſans moyen, qui eſt toûjours fâcheux à la nature, laquelle a pour cet effet ioint tous les extremes par quelques moyens qui ſeruent de diſpoſitions pour paſſer de l'vn à l'autre ſans peine. Et comme le changement de noſtre corps du froid au chaud eſt douloureux, ainſi qu'il ſe void en ceux qui approchent du feu leurs mains froides apres auoir manié de la glace, de meſme celuy qui ſe fait du chaud au froid eſt tres-incommode : & de là vient que tant plus le iour aura eſté chaud, & plus le ſerein ſera dangereux : pource que les conduits noſtre corps eſtans ouvers & toutes nos humeurs débauchées & émeuës par la chaleur du jour, l'air froid s'inſinuë avec plus de liberté dedans noſtre corps qu'il altere : de la meſme façon qu'vne eau auparauant réchaufée eſt plus aizée à geler, à cauſe que ſes parties ſont plus ouvertes par la chaleur : & par conſequent plus capables de receuoir les qualitez des agents. Et c'eſt auſſi la raiſon pourquoy le premier froid nous

morfond plutoſt que celuy des grandes gelées : pource qu'au commencement le froid trouuant nos pores tous ouverts, il s'inſinuë bien plus facilement en nous que ne fait vn air plus froid, qui trouuera déja noſtre peau endurcie par les froids precedens. Tout de meſme, encor qu'en hyver l'air ſoit plus froid, neantmoins pource qu'il eſt toûjours à peu pres ſemblable à luy meſme, il fait moins d'impreſſion le ſoir ſur nos corps déja accouſtumez à ſa rigueur : & bien que ſur la minuit la froideur de l'air ſoit plus grande qu'au coucher du Soleil ; toutesfois le ſerein n'eſt que vers le commencement de la nuit, que nos corps reçoiuent plus ſenſiblement les altérations de cet air. C'eſt pourquoy il n'y a que ce changement ſoudain qui fait le ſerein, qui eſt d'autant plus ſenſible que les corps ſont capables de receuoir l'impreſſion de l'air pour la rareté de leurs pores, l'ouverture des ſutures de la teſte, & la moleſſe de la chair, laquelle rend le corps tributaire aux cauſes externes, comme la dureté qui l'en garentit, le rend ſuiet aux cauſes internes faute de tranſpiration. Et c'eſt pourquoy les payzans, bien qu'ils reſpirent vn air plus ſubtil, & par conſequent plus capable de ſe charger ſur le ſoir des qualitez ennemies du corps qui ſont le ſerein, nen reſſentent pour cela aucune incommodité, non plus que les ſoldats & tous ceux qui s'endurciſſent au travail & qui ſont d'vne habitude ferme & conſtante.

CENT QVARANTE-SIXIESME

CONFERENCE

Si le François eſt leger & inconſtant, & pourquoy.

IL n'y a point de plus parfait miroir de l'inconſtance que l'homme, laquelle paroiſt au plaiſir que prend ſon corps à changer de poſture ſon eſprit de ſujets, & les deux de condition. Ce qui fait que les hommes ne prennent les honneurs preſens que comme autant de degrez pour monter à d'autres nouueaux : la poſſeſſion des biens preſens ne leur apportant point d'autre raſſaſiement que celuy de leur eſtomach : c'eſt à dire iuſques à vn ſecond appetit, éguiſé par les nouuelles viandes. Aquoy l'impetuoſité de ſes eſprits volages, la fluidité de ſes humeurs mobiles, qui font ſon temperament, fourniſſent trop notoirement de cauſe efficiente & materielle pour la rechercher ailleurs; & pour cette raiſon les melencholiques ſont moins ſuiets à ce defaut : cet humeur terreſtre eſtant moins ſuſceptible du changement, ce qui les rend auſſi plus ſages. Mais entre tous les peuples, il n'y en a point auſquels on ait plus reproché ce vice de legereté qu'aux François. Ceſar qui les auoit long-temps frequenté le leur obiecte ſou-

Digitized by Google

vent & l'experience a fait assez voir par le passé qu'ils sont fort esloignez de la constance de beaucoup d'autres nations : dequoy non seulement leurs Ordonnances & Edits qu'ils ne peuuent longtemps observer, mais toutes leurs modes & coustumes, & leur desir de nouueauté font foy. Les causes m'en semblent estre communes & particulieres : celles-là viennent de leur ciel, celle-cy de leur terre. Car on a remarqué que les peuples dont le ciel est touſiours en vne mesme posture, comme est celuy vers les poles ; ou que le Soleil échaufe presque d'vne mesme façon, comme est celuy vers l'Æquateur, qui fait les nuits égales aux iours, ont aussi des mœurs & des inclinations égales ; au contraire de ceux qui souffrans par les divers éloignemens & approches du Soleil vne constitution d'air touſiours differente, ne peuuent que leurs esprits qui se forment principalement de l'air ne reçoiuent de pareilles impressions, qu'ils font puis apres ressentir à toutes les actions dont ils sont cause. Et pource que ce qui est en bas en haut, la terre doit participer des mesmes changemens que le Ciel a produit en l'air, qu'elle retient d'autant plus puissamment qu'elle est plus capable d'en garder long-temps l'impression que l'air qui est d'vne nature fluide : & ainsi nostre terre souuent échaufée & refroidie, & moüillée & sechée en vn mesme iour & souffrant en vn peu de temps des changemens tout contraires, il ne se faut pas ébahir si les alimens que nous en tirons nous font des parties des humeurs & des esprits semblables à elle : c'est à dire, changeans, inconstans & muables : parties lesquelles estans communiquées de pere en fils, nous ne les pouuons non plus changer mesmes par les voyages & changemens de terre, que le More sa peau que le remperament de son climat luy a pareillement produit. Ioignez à cela que la courtoisie Françoise receuant plus humainement tous

les estrangers qu'aucune nation du monde, se laisse aussi plus facilement emporter à leurs persuasions & à leur exemple: & au lieu que la fiereté ou rusticité de beaucoup d'autres peuples penseroit se faire tort, & auroit honte de changer, estimant que ce seroit confesser son ignorance precedente, la naïveté & la franchise du François est telle qu'il change volontiers d'avis & de façon de faire aussi tost qu'vne autre luy semble meilleure que la sienne; d'autres peuples, quelque vanité qu'ils se donnent d'estre tousiours constans & égaux à eux-mémes, & sur tout plus patiens que nous aux adversitez, ne nous passans qu'en vn point; c'est qu'ils sçavent mieux dissimuler leurs mécontentemens.

Le 2. dist. Il en est de mesme de la legereté des esprits comme de celle des corps: l'vne & l'autre n'est point absoluë, mais respectiue. Et comme l'air se nomme leger à l'égard de l'eau & de la terre qui sont plus pesans que luy: ainsi, les peuples grossiers, ceux du Septentrion & ces autres qui veulent faire passer pour sagesse vne seule gravité dans leurs paroles, gestes & actions, appellent les François legers, pource qu'ils sont plus prompts & plus actifs qu'eux: & qu'estans en effet ce que les autres ne sont qu'en apparence, ils n'affectent point ce faux masque de la sagesse dont ils ont la solidité & le corps tandis que ceux-cy se contentét de joüir de son ombre & de son phantosme. Car ce n'est pas dans le changement d'habits & de modes que l'on reconnoist celuy de l'esprit, mais dans les grandes choses, comme sont la Religion & l'Estat: dans la conseruation desquelles les François se peuvent dire les plus constans de tous les peuples. Car pour le premier point il n'y a pas encor vn siecle que la France avoit sujet de se glorifier aussi bien que du temps de Saint Hierosme, de n'avoir iamais produit de monstres, mais bien planté la foy chez tous ses voisins, dont la rigou-

reuſe inquiſition eſt moins vn témoignage de la conſtance que de la legereté ou baſſeſſe de leurs eſprits, puis qu'ils ſe ſont retenus dans leur religion par la crainte de la roue & des gibets. Et pour ce qui eſt de l'Eſtat, la Monarchie Françoiſe la plus ancienne de toutes celles qui ſont dans le monde, & qui s'eſt toujours conſeruee parmy les ruines & les débris des autres Eſtats par l'exacte obſeruation de ſes loix fondamentales, eſt vne marque aſſeurée de la conſtance des François: les peuples qui leur ont le plus imputé ce vice, s'eſtans montrez les plus inconſtans: tandis que ce puiſſant corps de la France demeure toujours ſemblable à luy meſme: ce qu'il ne pourroit faire ſi les membres qui le compoſent eſtoient legers & inconſtans, le plus grand vice dont on nous puiſſe noircir. Car puiſque ſelon Seneque, la ſageſſe eſt vouloir toûiours le meſme, & ne vouloir pas toûjours le meſme, l'inconſtance & l'irreſolution à vouloir tantoſt vne choſe & tantoſt l'autre, eſt vn témoignage aſſeuré de folie, d'imprudence & de foibleſſe d'eſprit: lequel venant à changer, fait voir ou qu'il n'a pas bien pris ſes meſures ny conçeu les moyens pour paruenir à la fin qu'il s'eſtoit proposé: ou qu'il n'a pas aſſez de courage ny de reſolution pour executer tous les deſſeins qu'il a formez. Et non ſeulement celuy qui a l'eſprit inconſtant & volage eſt incapable de ſageſſe, qui demande vn eſprit raſſis & non muable tel qu'eſt celuy du ſol, qui ſe change, ainſi que dit l'Eſcriture, comme la lune, mais de toute ſorte de vertu: laquelle conſiſtant dans vne mediocrité, ne ſe peut acquerir que par la prudence qui luy preſcrit ſes bornes & ſes regles, & par la fermeté & conſtance qui arme l'eſprit contre toutes les difficultez qui ſe preſentent au chemin de la vertu: à laquelle auſſi bien qu'aux ſciences & aux arts, les François ayans plus de part qu'aucune autre nation; a

tort on les accuſe d'inconſtance.

Le 3. diſt, Il n'y a pas plus de vanité à ſe croire parfait en toutes choſes, que de temerité de vouloir par vne paſſion aveugle pour ſa nation, l'exempter d'vn vice dont tous les eſtrangers qui nous connoiſſent mieux que nous meſmes, ſont tous d'accord. Avoüons donc que nous ſommes inconſtans, puiſqu'en comparaiſon des vices des autres nations voiſines, cettuy-cy paroiſtra non ſeulement leger, mais pourra faire douter ſi c'eſt meſme vn vice, puis qu'il eſt fondé ſur la nature qui eſt dans vn perpetuel changement, dans lequel elle paroiſt plus belle & plus agreable que dans vne indentité & repos, qui ne ſe trouue pas meſme dans les premiers corps & les cauſes vniuerſelles qui ſont auſſi bien que les autres dans vne continüelle mobilité & changement, qui n'eſt nullement contraire à la ſageſſe, laquelle devant s'accommoder aux circonſtances des lieux, des perſonnes, & des temps qui changent ſans ceſſe, le ſage eſt contraint de s'accommoder pareillement aux choſes & changer ſes concluſions ſelon les nouvelles connoiſſances qu'il acquiert, le changement d'opinion, & de façon de faire, bien loin d'eſtre à blâmer, eſtant vn témoignage d'vn eſprit libre & ingenu, tel qu'eſt celuy du François : le changement duquel ſe peut auſſi rapporter à la force de l'exemple & de l'eſprit en vn peuple enuironné de pluſieurs nations extrememẽt differentes, & partagé luy meſme d'eſprits qui tiennent des qualitez des vns & des autres. Car ce païs eſtant compris ſous le 45. degré, trois degrez au delà & trois au deçà, le mélange de ces peuples qui participent, vn peu des Meridionaux & de ceux du Septentrion, s'accommode tantoſt à la façon de faire des vns, tantoſt à celle des autres & comme dans la muance des couleurs la difference ne ſe void que dans les deux extremitez

celles du milieu paroiſſans changeantes & diverſifiées : ainſi la France posée entre les Alemans, Italiens & Eſpagnols, meſlant & temperant en ſoy les qualitez de ces peuples qui ſont en ſes extremitez, leur paroiſt changeante & bigarrée.

Le 4. diſt. Bien que les François ne ſoient pas plus inconſtans que les autres, neantmoins leur humeur boüillante & impetüeuſe, & la promptitude de toutes leurs actions les ayans fait eſtimer tels de tous leurs voiſins, j'en raporterois plûtoſt la cauſe à l'abondance de leurs eſprits qui ſont les ſeuls moteurs & principes de toutes les actions, produits par la pureté de leur air, & diuerſité de leurs alimens, qu'aux aſpects du Ciel ; ou telles autres cauſes : puiſque les peuples qui ſont ſous meſmes paralelles que la France, comme ceux de la Podolie, Hongrie Tartarie & quantité d'autres, devroient eſtre ſujets au meſme vice, qui a eſté autrefois attribué aux Grecs, les plus volages & inconſtans de tous les peuples ; ſans en rapporter la cauſe aux vents, comme Cardan qui a voulu que les peuples qui leur eſtoient expoſez euſſent l'eſprit volage : autrement les François & les autres peuples batus des vents, devroient quitter leur legereté lors qu'ils ſeroient en vn climat moins venteux.

Digitized by Google

CENT QVARANTE-SEPTIESME

CONFERENCE

Des diuers mouuemens de la mer & des fleuues.

IL n'y a rien qui nous rauiſſe plus que le mouuement des corps inanimez: les automates ou corps qui ſe meuuent par artifices, ayans au commancement fait des idolatres, qui furent détrompez lors qu'ils en connurent les reſſorts. Mais ſur tout les mouuemens de la mer nous paroiſſent d'autant plus merueilleux qu'ils ſont fort differents & contraires. Et ſont de deux ſortes: l'vn interne & commun auec les corps pezans: par lequel l'eau deſcend en bas: la mer agitée deuient calme en retournant à ſon plan, & les riuieres ſuiuent la pante des terres par où elles paſſent: l'autre eſt violent: & eſt ou dereglé, qui vient des vents; le dereglement deſquels en apporte auſſi à cet element: ou reglé, qui eſt encore de deux ſortes, à ſçauoir celuy de reciprocation dans le flux & reflux de la mer, & celuy qui dépend des diuerſes parties du monde, qui eſt ou d'Orient en Occident, ou du Septentrion au Midy. Il eſt vray que les eaux eſtans fluides & mobiles de leur nature, qui ne peut ſe contenir dans

ſes propres bornes, il y auroit plus de merueille ſi ce vaſte corps eſtoit immobile que de le voir remuër, comme il a eſté neceſſaire, pour la nauigation, & pour l'empeſcher de corrompre. On s'eſtonne ſeulement de voir dans vn ſeul corps vne ſi grande diuerſité de mouuements, dont il n'y a que le premier qui luy eſt naturel : les autres luy viennent de dehors & de quelques cauſes étrangéres : entre leſquelles n'y en ayant point qui agiſſent plus ſenſiblement ſur les elemens, que les corps celeſtes, c'eſt à la diuerſité de leurs mouuements qu'il faut rapporter ceux de la mer : mais particulierement celuy de ſon flux & reflux, lequel eſtant regulier & touſiours ſemblable en vne meſme mer, il ne peut partir que d'vne cauſe auſſi reglee en ſes effets, telle qu'eſt le Ciel, & principalement la Lune qui exerce manifeſtement ſon empire ſur tous les corps humides, puiſque les flux & reflux ſuiuent les periodes, & mouuemens lunaires, non ſeulement tous les ſix mois ; à ſçauoir, durant les deux Equinoxes que les courantes ſont fort grandes, mais tous les mois en la conjonction & oppoſition de la Lune, & meſme à toutes les ſix heures du iour, que ſe font preſque tous les flux & reflux, à la reſerue de quelques mers qui le font en moins ou plus de temps, & qui ſont plus à faire leur reflux que leur flux, ou au contraire, ſelon la decliuité & diuerſe pante des terres, la grandeur ou petiteſſe des vaiſſeaux, les deſtroits des mers, le reſtreciſſement des riuages, & autres differences de ſituation.

Le 2. diſt, La mer eſtant vn corps ſimple, elle ne peut auoir qu'vn mouuement naturel, qui eſt celuy de ſon propre poids qui le fait couler dans les lieux plus bas que ſa ſource qu'elle ne peut iamais ſurmonter. Entre les autres trois mouuemens qui viennent de dehors : celuy d'Orient en Occident ſe reconnoiſt par le temps qu'on employe auxvoyages

ſur mer, qui eſt beaucoup plus long d'Occident en Orient, que d'Orient en Occident: parce que dans le premier on va contre le mouuement de la mer, que l'on ſuit dans le ſecond. Dont la cauſe vient de l'impreſſion du premier mobile ſur tous les orbes & corps inferieurs qui ſuiuent la rapidité de ſon mouuement iournalier d'Orient en Occident ſur les poles du monde. Celuy du Septentrion au Midi ſe void pareillement dans la pluſpart des mers, & principalement dans le pont Euxin: lequel eſtant enflé des palus Meotides & du Tanais, ſe décharge par la mer Ægée dans la Mediterranée, laquelle ſans les hautes écluſes de l'Afrique continueroit ce meſme mouuement vers le Midy. Ce qui empeſcha autrefois Darius & Seſoſtris de faire couper cet eſpace de terre qui eſt entre la mer Rouge & la Mediterranée, de crainte que celle-cy ne vint à inonder ces pays meridionaux. La cauſe de ce mouuement eſt la multitude des eaux vers ce pole, & dont la froideur n'éleuant pas ſi grande quantité de vapeurs ny de pluyes que vers le Midy, les eaux y ſont plus grandes: & par ainſi ſont contraintes de ſe precipiter vers les lieux les plus bas. Ou pluſtoſt (puiſque la meſme froideur ſe rencontre vers le pole antartique & meridional, & par conſequent, la meſme quantité d'eaux & de pluyes) il faut rapporter la cauſe de cette deſcente des eaux vers le Midy à l'éleuation de la terre du coſté du Septentrion, ou aux emboucheures eſtroites de ces mers, qui font que les eaux en deſcendent plus facilement qu'elles n'y entrent. Quant au flux & reflux, qui eſt vn mouuement compoſé, mais reglé, il ne peut venir des vapeurs ny des vents inconſtans & dereglez, mais du mouuement, lumiere & influence particuliere de la Lune: laquelle attirant la mer de la meſme façon que l'aimant le fer, eſt cauſe de ſon amoncelement & accroiſſement, qui fait le flux: & puis ſa vertu eſtant r'alentie par ſon éloignement,

Digitized by Google

les eaux par leur propre poids reprenans leur place, font le reflux. Et parce que toutes les mers sont continues, la Lune estant sous nostre horizon ne laisse pas de causer les mesmes mouuemens à nos mers que lors qu'elle est au dessus : les eaux suiuans necessairement le mouuement de celles qui leur sont prochaines; qui seroit semblable en toutes si les dispositions n'eſtoient differentes, qui dependent pour la pluspart de la situation des terres, qui fait que la mer Oceane a son flux & reflux plus sensible que la Mediterranée ; & en icelle la mer Adriatique que celle de Toscane, à cause de la Sicile & de la pointe d'Italie qui fait entrer auec impetuosité la mer dans le Golfe de Venise : dans lequel il se remarque vn autre mouuement particulier qu'on appelle de circulation, par lequel la mer Mediterranée allant par son propre mouuement d'Orient en Occident: & rencontrant d'abord à l'entrée de ce Golfe la coste de Macedoine, elle s'y descharge impetueusement, & continuë son mouuement iusques au fõd du Golfe; d'où estant comme repercuté elle retourne par la coste oppositе, qui est celle de Calabre iusques à l'autre pointe du Golfe par où elle sort pour entrer dans la mer de Toscane. C'est pourquoy pour aller de Venise à Otrante, on prend la coste de Calabre : & au retour celle de Macedoine, afin de suiure le mouuement de la mer.

Le 3. dist: Il n'y a rien qui prouue si sensiblement la mobilité de la terre que les mouuemens de la mer & des riuieres : autrement ce seroit vn miracle qu'en vn vaisseau immobile l'eau qui y seroit contenuë, s'agiraſt & se remuaſt d'elle-mesme. Car celuy des riuieres ne vient pas de leur pesanteur, qui les fasse tomber en vn lieu plus voisin de leur centre : veu que dans la pante qui seroit requise au cours d'vne riuiere durant 100. lieuës, il y deuroit auoir vne depression plus sensible que n'est la hauteur des montagnes les plus éleuées de la terre : &

la mer ne pourroit renuoyer les eaux à leur source, comme dit l'Escriture, si elles estoient plus éleuées qu'elle. Supposant donc les mouuemens de la terre, il est aizé de rendre raison de ceux des eaux. Pour les riuieres qui ont presque toutes leur cours vers l'Occident, la terre ayant son mouuement iournalier d'Occident en Orient, selon l'hypotese de Copernic, elle peut leur causer ce mouuement contraire en se soustrayant elle-mesme à la fluidité des eaux, les corps liquides ne suiuans pas exactement le mouuement des solides, comme il se void en vn vaisseau dont l'eau s'éleue en la partie opposée au mouuemẽt que l'on dõne au vaisseau. Et ainsi ce sera par cette mesme raison, que la mer aura son cours d'Orient en Occident, qui est pour cela fort sensible entre les deux tropiques où la rapidité de ce mouuement de la terre est plus grande que vers les poles. Ce qui fait que la nauigation est fort aisée vers l'Occident, les courantes y sont impetueuses, les marées grandes vers la coste de l'Amerique: comme il se remarque principalement au destroit de Magellan, où les reflux de la mer du Nort & Orientale s'auancent plus de septante lieuës, & celuy de la mer du Sud à peine va iusqu'à vingt-cinq, encore est ce foiblement: mais vers les poles, la mer n'a point d'autre mouuement que celuy que luy causent les vents & orages. Quant aux flux & reflux de la mer, suiuant la mesme supposition; de son mouuement composé de l'annuel dans l'Ecliptique, où les autres font tourner le Soleil, & du iournalier sur son axe & son propre centre, il resulte vn certain mouuement irregulier, tantost plus lent, & tantost plus viste, qui est la cause de ce flux & reflux: car comme en vn bateau que l'on meneroit viste au commancement si l'on ralentit son cours, l'eau qui y est contenuë vient à s'enfler en ses extremitez, iusqu'à ce qu'elle se remettre en son plan par la continuation de ce mouuement: & de rechef le bateau

Digitized by Google

venant a estre mené auec la mesme viteſſe, l'eau s'enfle de nouueau au changement de ce mouuement: il en arriue de mesme au mouuement inégal de la terre meſlé de l'annuel & du journalier. Et pource que la Lune eſtant attachée à la terre, ſuit exactement ſes mouuemens : la pluſpart des Philoſophes ont pris la Lune pour la cauſe du flux & reflux, bien qu'elle n'en ſoit que le ſigne.

Le quatrieſme dit, que ſuiuant cette hypotheſe il eſtoit aizé de rendre raiſon de deux choſes fort remarquables dans le Danube & le Nil. Le premier qui a ſon mouuement de l'Occident en Orient, ſe remarque en la Hongrie eſtre plus lent ſur le midy qu'aux autres heures du iour, comme il ſe void par les moulins qui meulent moins en ce temps-là: pource qu'alors le mouuement de la terre eſtant contraire à celuy de l'Ecliptique, il paroiſt plus tardif. Et quant à l'autre effet, qui eſt l'accroiſſement & le débordement du Nil, qui commence au ſolſtice d'Eſté, ce fleuue allant directement du Midy au Septentrion, & trauerſant d'vn Tropique à l'autre, qui eſt iuſtement la partie du milieu de la terre, lors qu'elle vient à incliner ſon axe, & retourner la partie antarctique au Soleil, le cours de cette riuiere, qui eſt contraire à ce mouuement, ſe ralentit: laquelle d'ailleurs groſſie des eaux de pluyes continuelles de l'Eſté ſe débordant, inonde les plaines de l'Egypte. Ce qui auroit fait croire à quelques anciens, que les vents du Septentrion en arreſtans ſon cours, le faiſoient enfler, puis retomber en luy-meſme.

Le point. Lequel vaut mieux aymer ou eſtre aymé.

Digitized by Google

CENT XLVIII.

CONFERENCE

Lequel vaut mieux aimer ou eſtre aimé.

LA meſme natur e qui par vn inſtinct que nous auons commun auec toutes les choſes du monde, nous fait rechercher noſtre bien, nous oblige pareillement à aimer, lors que nous rencontrons quelque bonté ou beauté dans vne objet capable de nous rendre heureux par ſa poſſeſſion: laquelle ne pouuant eſtre qu'en s'vniſſant à la choſe aymée, c'eſt dans cette vnion que l'amant met ſon plus grand bon-heur ſortant pour cét effet de ſoy-meſme pour s'aller joindre à ce qu'il aime: les mouuemens de la volonté, du nombre deſquels eſt l'amour, eſtans differens en ce point des actions de l'entendement, que celles-cy ſe font par la reception des eſpeces qui s'introduiſent par les ſens dans l'intellect qui ne peut connoiſtre que ce qui vient chez luy: mais la volonté pour aimer doit ſortir d'elle-meſme, pour s'vnir auec ce qu'elle aime, afin d'engendrer quelque choſe pour ſon eternité. Et pour ce que les choſes ne ſont point connuës de l'entendement, qu'elles

qu'elles n'ayent eſté eputées & nettoyées de la craſſe de leur matiere par l'illuſtration & abſtration que fait l'intellect agent de leurs phantoſmes ou eſpeces, delà vient que les connoiſſances des choſes les plus ſales & deshonneſtes ſont touſiours belles & loüables, puis qu'elles ſont renduës ſpirituelles & ſemblables à la faculté qui les connoiſt: là où au contraire dautant que la volonté en aimant ſe rend ſemblable à l'objet qu'elle aime, ſe change en la nature, & reçoit ſes qualitez ſi cét objet eſt illicite & deshonneſte, en ſe rendant conforme à luy, elle deuient vitieuſe, & ſon amour eſt criminel. Ce qui ſemble induire que l'amant eſt moins parfait que l'aimé, puiſqu'il ſe transforme en luy, comme l'aliment l'eſt moins que le corps, auquel il ſe change. Et tout ainſi que ce qui attire eſt plus excellent que ce qui eſt attiré, pource que le plus puiſſant tire à ſoy le plus foible, l'aimé doit eſtre plus excellent & plus noble que l'amant qu'il attire à ſoy. Auſſi l'amour ſelon Platon eſt vn deſir de ce qui eſt beau, le deſir ſuppoſe vn manquement, celuy qui n'a faute de rien ne deſire rien; de façon que celuy qui aime monstre aſſez par ſon deſir qu'il luy manque quelque perfection qui doit eſtre dans la choſe aimée, pour le faire aimer: noſtre volonté ne ſe portant iamais vers aucun objet qu'elle n'y ſoit allechée par quelque bonté vraye ou apparente qui ſert de fondement à ſon amour: en cela different de celuy de Dieu, qui n'aime pas les creatures pour leur bonté, n'en ayant point d'elles meſmes; mais ſa volonté eſtant la cauſe de toutes les choſes, il les rend bonnes en les aimant, & leur voulant du bien.

Le 2. diſt. Puiſque l'amitié conſiſte dans l'vnion de deux ou au plus, de trois volontés, dont la mutuelle correſpondance fait cette agreable harmonie & ces doux accords qui raüiſſans les amans, les font mourir en eux-meſmes pour viure dans ce qu'ils aiment, il n'y a point de veritable amour s'il n'eſt

reciproque : qui fait qu'on ne peut lier d'amitié auec les choſes inſenſibles & inanimées non plus qu'auec les beſtes ou les foux. Et la Iuſtice nous commandant de rendre autant qu'on nous donne, c'eſt vne grande iniuſtice de n'aimer point ceux qui nous aiment ; voire, s'il en faut croire les Platoniciens, c'eſt vn eſpece d'homicide de l'ame, puiſque celuy qui aime eſtant mort en luy meſme & n'ayant plus de vie que dans la choſe aimée : ſi elle luy refuſe ſon amour, par le moyen duquel elle viuroit auſſi dans luy comme luy dans il eſt contraint de mourir ou de languir miſerablement. Et puiſque celuy qui aime n'eſt plus à luy, mais à la choſe aimée à laquelle il s'eſt donné, elle eſt obligée de l'aimer par la meſme raiſon qui l'oblige à s'aimer ſoy-meſme, & tout ce qui luy appartient. Mais bien que l'amour parfait ſoit compoſé de ces deux pieces, aimer & eſtre aimé, neantmoins, l'vn ſe rencontre ſouuent ſans l'autre, y ayant beaucoup d'amants qui ſont bleſſez de ces fleches, que les Poëtes feignent eſtre de plomb, qui au lieu de voir payer leur amour par vn autre amour, n'ont pour toute recompenſe que des mépris & des refus. Il eſt vray qu'eſtant plus mal-aiſé d'aimer ſans eſtre aimé, que d'eſtre aimé ſans aimer, il n'y a pas vn qui ne choiſiſt pluſtoſt d'eſtre aimé que d'aimer à ces conditions-là, pource qu'il n'y a rien qui flatte tant noſtre ambition que de nous voir recherchez. Toutefois l'aimer eſt plus parfait que d'eſtre aimé : puiſque l'honneur eſtant plus en celuy qui honore qu'en celuy qui eſt honoré, celuy qui aime honorant la choſe aimée, l'honneur qu'elle reçoit retombe ſur celuy qui aime, lequel pour cet effet eſtant loüé d'vn chacun qui eſtime vn bon amy comme vn bon homme de bien, & non celuy qui eſt aimé, il eſt auſſi plus excellent & a plus de vertu, puiſqu'il a plus de loüange & d'honneur, qui ſuiuent la vertu. Auſſi, les actions libres eſtans plus par-

faites que les contraintes, l'amant qui agit par liberté doit estre preferé à l'aimé, qui est contraint de souffrir qu'on l'aime. Car encore que le der suiue ordinairement l'amour sensuel, neantmoins l'amour n'est point vn desir, ny par consequent vne marque d'indigence ; autrement, il cesseroit auec le desir, & on n'aimeroit plus apres la jouïssance, ce qui est faux, ny pareillement ce qui n'est plus ou qui n'est pas encore : & neantmoins les meres aiment leurs enfans morts, & mesmes deuant que d'estre venus au monde, non par vn desir, mais par vn mouuement de la nature, qui nous fait aimer ce qui nous appartient, & ce d'autant plus qu'il nous couste bien de la peine : qui est la cause pourquoy les meres contribuans dauantage à la naissance de leurs enfans, & estans plus asseurées qu'ils sont a elles que les peres, elles les aiment aussi plus tendrement.

Le troisiesme dist. C'est vouloir faire aller de pair le maistre auec le valet, que de comparer l'aimé auec l'amant ; puisque les amoureux prenans d'eux-mesmes la qualité de seruiteurs des dames qu'ils appellent leurs maistresses, montrent assez qu'ils leur cedent la preference. Et bien qu'ils soient les plus interessez en cette cause, neantmoins ils n'auront iamais tant de vanité que de se priser plus que ce qu'ils aiment ; veu que ce seroit condamner leur chois & leur amour d'vn defaut de jugement, qui les faisant soupirer apres la jouïssance de l'objet qu'ils adorent, fait voir leur defaut & indigence, qui ne se peut remplir par la possession du bien qu'ils attendent de ce qu'ils aiment: qui estant semblable en ce point auec les intelligences qui remuënt sans ce mouuoir, excite des passions & des mouuemens dans l'esprit de son amant, luy-mesme demeurant souuent immobile. Et comme il agit d'vne façon tres-noble en remuiant sans remüer, pource qu'il tient lieu de la fin qui

eſt la plus noble de toutes les cauſes : celuy qui aime agiſſant à la façon de la matiere qui appete les formes dont elle attend ſa perfection, doit eſtre beaucoup inferieur à celuy qui eſt aimé, duquel il attend ſon bon heur. Meſme dans l'amour reciproque, celuy qui commance eſt le moins parfait, puiſqu'il auoüe par cette déference qu'il reconnoiſt quelques parties plus accomplies qui le conuient d'aimer vn autre, qui ne ſe ſent obligé reciproquement de l'aimer que par la ſeule conſideration de ſon amour. Car de ce que l'on veut prouuer l'auantage de ceux qui aiment par la nobleſſe de leur ſujet, comme en l'amour qu'a Dieu pour ſa creature, en celuy qu'ont les peres pour leurs enfans : ie répons que c'eſt pluſtoſt vn effet de paſſion que d'vne veritable amour.

Le 4. diſt. La bonté eſtant l'objet de l'amitié, celle-cy eſt differente ſelon les biens auſquels elle s'attache, qui ſont l'vtile, l'agreable & l'honneſte & qui fondent auſſi trois ſortes d'amitiez ; dont l'vne ne conſidere que le profit : l'autre le plaiſir ; & la derniere la vertu. Dans les deux premieres, on ſe trouue mieux d'eſtre aimé que d'aimer : mais auſſi ne ſont-elles pas de durée ; ces ſortes d'amis ayans accouſtumé de rompre auſſi-toſt qu'ils ne trouuent plus leur compte ny les contentemens qu'ils reçoiuent de ceux qu'ils faiſoient ſemblant d'aimer. Dans l'amitié honneſte & qui merite ſeule le nom d'amitié, n'eſtant fondée que ſur la vertu, qui fait qu'elle eſt de durée, bien qu'on ne puiſſe aimer ſans eſtre aimé, pource que les hommes vertueux eſtans ſemblables, ils s'aiment mutuellement & s'accordent bien entr'eux : toutefois cette amitié ayant qu'eſtre telle deuant eſtre cimentée par la frequentation, ſans laquelle il eſt impoſſible de ſe connoiſtre, ny partant de s'aimer, puiſque l'amour vient de la connoiſſance ; on peut demander ſi l'amour actif du premier qui aime vaut mieux que l'amour paſſif de

l'autre qui eſt aimé. Sans doute c'eſt celuy qui aime ; pource qu'il contribuë dauantage à l'amitié dont il iette les premiers fondemens. Car chaque choſe ſe produiſant par les meſmes choſes qui la conſeruent, l'amitié qui ſe conſerue en aimant, ſe fonde auſſi par cette voye. Et comme l'agent eſt plus noble que le patient ; pource qu'il concourt plus parfaitement à la perfection de l'ouurage, l'aimant eſtant l'agent eſt plus parfait que l'aimé, qui eſt le patient. Ainſi l'vtile eſt du coſté de l'aimé, l'honneſte du coſté de l'amant. Car aimer c'eſt vouloir & faire du bien : eſtre aimé c'eſt en receuoir. Or le donner eſt bien plus honneſte & plus vertueux que receuoir, qui eſt vne action honteuſe : & à laquelle pour cét effet celuy qui reçoit ne demande iamais de témoins. C'eſt pourquoy, comme celuy qui fait du bien à ſon amy l'aime dauantage que celuy qui le reçoit ; pource que celuy-cy eſt comme l'ouurage de ſon bien faicteur qui le conſidere comme ſien : or l'ouurier aime plus ſon ouurage que l'ouurage ne fait ſon ouurier, & vn creancier deſire plus la conſeruation de ſon debiteur que celuy-cy de ſon creancier. De meſme, celuy qui aime eſt aimé : l'amour n'eſtant pas tant vn témoignage d'indigence que d'abondance, puiſqu'il eſt vn deſir de ſe communiquer : & que plus vn eſtre a de bonté & plus il s'épand & ſe communique.

Le point. De la Cheuelure.

CENT QVARANTE-NEVFIESME

CONFERENCE

De la Cheuelure.

LE corps humain eſt compoſé de parties differentes, dont les vnes ſont abſolument neceſſaires, les autres ſeulement pour la commodité ou l'ornement, comme ſont les cheueux, deſquels la ſage nature a orné le chef & plus noble partie de l'homme, dont la nudité eut eſté deshonneſte : d'où vient que l'on a honte d'auoir la teſte chauue : Et Dieu entre les menaces qu'il fait à ſon peuple, dit qu'il rendra chauues les filles de Sion. Iuſques au bon homme Elizée, bien qu'il euſt eu aſſez de patience pour ſouffrir vn long-temps les perſecutions de Iezabel, n'en eut pas toutefois aſſez pour ſupporter l'affront de ces petits garçons de la ville de Bethel qui l'appelloient chauue & pelé: mais les ayant maudits, il ſortit deux ourſes des bois prochains qui en dechirerent quarãte-deux, Dieu vengeant par ce moyen l'injure faite à la plus noble partie de ce Prophete, à ſçauoir la teſte : ſur laquelle auſſi on a accouſtumé de mettre les couronnes : pource qu'elle eſt le domicile de l'ame raiſonnable, Noſtre Seigneur nous defendant de jurer par elle. Les cheueux qui la couurent reçoient par cet attouchement quelque dignité particuliere & myſterieuſe, qui les a tellement fait eſtimer, que non ſeulement les an-

Digitized by Google

ciens les offroient en sacrifice à leurs diuinitez, sur tout lors qu'ils estoient agitez des tempestes en pleine mer, mesmes les brusloient à la mort de leurs amis, mais aussi les Nazariens, qui estoient les Religieux d'entre les Iuifs, auoient deffense particuliere de Dieu de se couper les cheueux : dans lesquels consistoit la force de Samson, la beauté d'Absalon, & selon les Poëtes l'heur de Nisus. Mais sur tout dans la barbe il y a vne certaine majesté de laquelle la femme n'estant pas capable, elle n'a pas eu cét ornement, qui a esté reserué à l'homme seul pour la grauité de ses mœurs. Aussi la grande barbe a esté touiours le charactere de la sagesse, & comme tel choisi par les Philosophes pour marque de leur profession. C'est pourquoy Diogene à vn qui luy demandoit pourquoy il portoit la barbe si longue, c'est dit-il, afin qu'en la voyant ie me souuienne que ie suis homme, & non pas femme. Car bien que la sagesse & la folie se rencontrent en tous âges, & qu'il y ait autãt de vieux foux que de ieunes éuentez, neantmoins la barbe est vn signe d'experience, laquelle fait principalement les hommes sages. La raison naturelle semble aussi prouuer que ceux qui ont la barbe sont plus sages & moins impetueux que ceux à qui elle n'a pas encore poussé : dautant que les fumées & fuliginositez qui sont la matiere du poil, estans resserrées en ceux-cy, elles les rendent plus inconsiderez & précipitez. Voire quand il n'y auroit que l'apparence, ie conclus en faueur des grandes barbes : qui ont au moins cela de bon, qu'elles font paroistre les hommes sages, ne le fussent-ils point. Et comme Lycurgue disoit des grands cheueux qu'ils font trouuer plus beaux ceux qui le sont déja, & couurent les defauts de ceux qui sont laids, qu'ils rendent mesmes plus formidables aux ennemis : ainsi, les grandes barbes seruent d'ornement à ceux qui sont déja sages, & font considerer ceux qui ne le sont gueres.

Le 2. dist. Comme les cheueux sont le symbole des pensées qui prennent comme eux leur naissance du cerueau, ils ont autant de difference en leur port & façon que les pensées des hommes sont diuerses & variables : les peuples ayans changé de modes pour les cheueux & pour les habits à mesure qu'ils ont trouué plus de bien-seance & de rapport en vne façon qu'en vne autre. Car on a esté à Rome plus de 400 ans sans Barbier : le premier y ayant esté amené de Sicile par Ticinius Menas l'an 454. de sa fondation : & puis ç'a esté chez eux vne marque de barbarie ou d'extreme desolation de se laisser croistre la barbe & les cheueux, comme fit Auguste apres auoir apris la défaite de Varus. Les François ont esté aussi changeans en cette matiere qu'en toute autre. Nos Roys des deux premieres races ayans pris de longues cheuelures pour marque de liberté. Et depuis François I. qui se raza les cheueux pour quelque playe qu'il auoit receuë à la teste, & se laissa croistre la barbe afin d'en couurir la deformité des cicatrices qui luy restoient au visage pour autres playes : les cheueux cours & la barbe longue commancerent à estre en regne : chacun se faisant couper les cheueux, iusques à nostre siecle, où les perruques se trouuent plus que iamais de la mode : laquelle deuant estre fondée sur la commodité ou bien seance, ie ne voy rien qui puisse appuyer la grande cheuelure que le caprice & l'exemple. Car pour la commodité le poil estant vn excrement superflu, sa grandeur exorbitante ne peut estre qu'incommode & contraire à la santé & bonne constitution du cerueau, dont les vapeurs fuligineuses estans repercutées par l'abondance des cheueux, leur reflux au dedans y cause ordinairement des vertiges & maux de teste : ausquels on ne trouue point de plus prõpt remede que de razer la teste, pour dõner libre issuë à ces fumées qui trãspirẽt par les futures. Pour la biẽ seãce, elle ne se trouue non plus dans les grãds che-

ueux, qui portent plustost l'effroy & la terreur que la beauté & bonne grace, laquelle ne manquoit point à nos ancestres, bien qu'ils portassent les cheueux courts comme font encore iusques à present plusieurs peuples belliqueux & ennemis de la molesse & delicatesse, dont la grande cheuelure est vn indice tres-certain, estant plus propre aux femmes, comme au contraire la lõgue barbe est vne marque de virilité. Dautant que l'amant se conformant tant qu'il peut à ce qu'il aime, on iuge de la mollesse & dissolution des mœurs de ce temps par le desir que les hommes ont de se rendre semblables le plus qu'ils peuuẽt aux femmes, en portans cõme elles de longs cheueux & peu de barbe: car lors que l'on a moins porté de cheueux, les grãdes barbes ont eu la vogue, & lors que les cheueux ont esté longs, les barbes ont presque toûjours esté courtes, la longueur de l'vn recompensant la briéueté de l'autre. Ce qui autrement rendoit les hommes affreux.

Le 3. dist. Si iamais il a esté vray que la coustume est vn tyran, c'est en ce suiet, n'y ayant rien où l'on ait tant varié qu'en matiere de poil. Les Scythes & les Parthes tenoient leurs cheueux & leur barbe longue pour faire peur à leurs ennemis. Les Grecs dont la cheuelure est fort recommandée dans Homere, gardoient leurs cheveux longs pour se distinguer de leurs esclaues qui les auoient razez, comme ont encor à present les forçats, les artizans & Religieux par humilité; ausquels comme aussi à tous les Ecclesiastiques. Pierre Lombard Euesque de Paris fit razer la barbe & les cheueux en l'an 1160. suiuant le 44. Canon du Concile 4. de Carthage, qui defend aux Clercs de nourrir perruque ny barbe. Les Egyptiens gardẽt leurs cheueux lõgs, & razẽt leur barbe. Les Maxies peuples d'Afrique sõt razez d'vn costé de la teste, & cheuelus de l'autre. Les Abandes auoiẽt le deuãt tondu, le derriere cheuelu. Les Anties au contraire. Les Arabes tondent iusques à leurs filles

en rond, laiſſans le ſommet cheuelu. Les Armeniens ſe font razer en croix, mais la barbe a quelque choſe de plus majeſtueux que les cheueux, & iuſques aux animaux qui en ont eſté pourueus, font remarquer en eux quelque ſorte de grauité qui ne ſe void point dans les autres. C'eſt pourquoy ceux qui ont le plus affecté le titre de ſages ont auſſi laiſſé croiſtre leur barbe: que les Ephores, au rapport d'Ariſtote, faiſoient au contraire couper aux Lacedémoniens, comme ont fait Alexandre & pluſieurs Capitaines à leurs ſoldats, afin qu'ils ne donnaſſent point de priſe à leurs ennemis. Mais comme le caprice de perſonnes d'authorité, & ſur tout des Courtizans, taille le premier modele des modes, & principalement des cheueux & des barbes: ainſi porter les cheueux courts en vn temps où chacun les a iuſques ſur les eſpaules, & auoir vne barbe magiſtrale & pennachée, à preſent que tous la portent courte, notamment à ceux que leur âge ou condition n'exempte point de cette regle: c'eſt ſe vouloir faire remarquer entre les autres par des choſes qui n'apportent point de recommandation. Ce qui n'a gueres lieu aux eſprits bien faits, mais eſt le témoignage d'vn homme bizarre & dereglé, qui eſt ordinairement appointé contraire aux modes, dont les preſentes l'emportent touſiours ſur les anciennes.

Le 4. dit, que les cheueux qui ſont pluſtoſt les feüilles & rameaux que non pas, comme veut Platon, les racines de ce corps humain, qu'il dit eſtre vn arbre renuerſé, ayans eſté principalement deſtinez pour la conſeruation du cerueau qu'ils preſeruent des injures externes: ceux qui veulent auoir ſoin de leur ſanté doiuent conſulter la conſtitution de leur cerueau auant que d'auoir les cheueux grands ou raz. Car ceux qui ont le cerueau froid & humide, auſquels partant la froideur de l'air eſt fort contraire, doiuent s'en preſeruer par les cheueux touffus: & s'ils les ont clairs & déliez, doiuent repa-

fer par artifice les defauts de la nature : ceux qui l'ont chaud & ſec, au contraire. Quant au poil du menton, il n'a point eſté donné pour aucun autre vſage que celuy de l'ornement & pour vn témoignage d'authorité qu'a le maſle au deſſus de la femelle : qui eſt tel que cette partie a ie ne ſçay quoy de ſacré : eſtant injure de toucher quelqu'vn à la barbe, de laquelle l'Empereur Othon faiſoit tant d'eſtat, qu'au rapport de Cuſpinian il auoit couſtume de iurer par la ſienne. Sa grandeur doit ſuiure le modelle des autres de ſemblable condition : l'homme ſage ſe deuant laiſſer emporter à l'aduis du plus grand nombre dans les choſes indifferentes, comme ſont le port des barbes ou la forme des habits & autres effets des modes ; pourueu qu'elles ne ſoient point contraires à l'honneſteté ny à la ſanté.

Le point qui ſe traitera à la huitaine, ſera ſi les conuerſions ou changemens des Eſtats ont des cauſes naturelles.

CENT CINQVANTIESME

CONFERENCE

Si les changemens des Eſtats ont des cauſes naturelles.

LA raiſon, qui eſt noſtre apanage, pour eſtendre ſes droits, cherchant des cauſes par tout, ne pouuoit laiſſer les changemens qui arriuent au regime & gouuernement des peuples, ſans luy en attribuer quelqu'vne. Mais de ſçauoir ſi cette cauſe eſt compriſe dans l'ordre des naturelles, ſi elle eſt purement ſurnaturelle, ou ſimplement contingente & dependante de la volonté des hommes, ou meſme du hazard; c'eſt ce qu'on met icy en doute. quant à moy trouuant touſiours plus de fondement en la nature, que par tout ailleurs, ie conclus encore icy pour elle, par la raiſon tirée des parties au tout. Pource que les Eſtats eſtans faits de Royaumes ou Prouinces, celles-cy de villes & villages, eux de familles, les familles des perſonnes, & ces perſonnes ayans des cauſes naturelles, il eſt clair qu'il faut attribuer le changement du tout aux mémes cauſes qui font le changement de ſes parties. Ainſi quād la peſte afflige toutes les maiſōs d'vne ville ou qu'elles ſont cōſumées par le feu: leſquels accidēs ſeuls ſont

capables d'apporter d'insignes mutations aux Republiques ; on ne peut dire autrement, sinon que la ville est frappée de peste, ou qu'elle a esté brûlée. Et comme les suffrages particuliers de chaque Conseiller, allans à l'absolution ou condemnation d'vn accusé: celuy-là seroit insensé qui diroit que le motif de la Cour auroit esté autre que celuy du President & des Conseillers : Ainsi est-il ridicule de dire que les causes du changement des personnes sont bien naturelles, mais non celles du changement des Estats qu'ils composent, le corps desquels estant d'ailleurs tres-proprement comparé aux nostres, il semble que ce qui se dit de l'vn se puisse aussi attribuer à l'autre. Tout ainsi donc que c'est presque la seule demonstration que nous ayons en Physique, que nos corps se changent & corrompent pource qu'ils sont composez des quatre élemens: de mesme faut-il à mon auis chercher la cause du changement qui arriue au corps d'vn Estat, en l'assemblage des diuers membres qui le composent : lesquels venans à perdre l'harmonie, proportion & le respect qui les faisoit subsister, se viennent à dissoudre & corrompre, qui est vn changement purement naturel, & d'vne necessité absoluë.

Le 2. dist, que s'il y a chose aucune de laquelle Dieu se reserue la dispensation, c'est celle des Couronnes & la conseruation des Estats qui sont les premieres & vniuerselles causes de la conseruation de chaque particulier. Ce qui fait voir que le transport de ces Couronnes d'vn Estat en vn autre, qui est bien encore vn plus grand mystere, est vne mutation purement surnaturelle. Comme Dieu ne l'a pas seulemẽt fait voir lors qu'il assujettit l'Estat des Israelites, premierement à des Iuges & à des Chefs, qui estoit vne espece d'Aristocratie, & depuis à des Roys, lors qu'il les reduisit en Monarchie : Mais aussi tous ceux qui ont apporté de grandes mutations aux Estats du monde, & les Legislateurs sa-

chans que cette creance estoit imprimée dans tous les esprits, ont affecté la reputation d'estre venus ou fauorisez de quelque diuinité, comme firent Alexandre le Grand & Numa Pompilius. Aussi l'Escriture attribuë-t'elle à Dieu le changement des sceptres, & l'appelle souuent le Dieu des batailles, dont le gain & la perte sont les plus communes & manifestes causes du changement des Estats. Et comme c'est vn pur effet de la volonté diuine, que les hommes nez libres, s'assujettissent à la volonté d'vn seul, ou de peu de personnes; ainsi le changement de cette volonté & inclination ne peut proceder que de celuy qui est seruiteur des cœurs, & nous donne le vouloir & le parfaire. S'il estoit autrement & que les causes naturelles en la Politique comme en la Physique eussent leurs effets certains, les Estats auroient leur durée limitée comme est l'âge des plantes & des animaux: & toutesfois il y a vne telle disproportion en la durée de tous les Estats passez & presens; que tel a duré plus de douze cens ans, comme la Monarchie Françoise, dont l'estat florissant luy promet encore plus de siecles, si le monde doit autant durer: tel autre s'est veu changer plusieurs fois de face en vne mesme année, comme il est arriué à Florence. Ce que reconnoissant les plus grands Politiques ont mis leurs Estats sous la protection Diuine, & fait mesmes en ce temps venerer à tous les sujets quelque Ange ou Saint tutelaire. Ainsi nostre France reconnoist S. Michel pour son Protecteur: l'Espagne a S. Iacques: Venize S. Marc, & iusques aux Payens ne croyoiẽt pas que l'on pût détruire vne ville & moins vn Estat, tant que la Diuinité qui y presidoit s'en fut retirée. C'est pourquoy Homere fait emporter par Vlysse le Palladium de Troye, auant que les Grecs s'en pussent rendre maistres.

Le 3. dist, que la cause supreme dans la naissance, conseruation & destruction des Estats, comme par tout ailleurs, exerce bien sa toute puissance. Mais ce

pouuoir ſouuerain n'empeſche pas que les cauſes ſubalternes qu'elle employe ne produiſent leurs effets certains naturels és choſes naturelles : comme il ſe void en la vie & mort des hommes, laquelle pour eſtre vn des plus notoires effets du pouuoir de Dieu & qui luy eſt le plus ordinairement attribué en l'Eſcriture & dans la bouche de tout le monde, ne laiſſe pas d'auoir ſes demonſtrations infaillibles & naturelles. Ces meſmes cauſes ſubalternes morales produiſent auſſi leurs effets moraux & contingens és choſes morales, telle qu'eſt celle dont il s'agit : & ces cauſes-là dépendantes des actions humaines qui naiſſent de noſtre volonté nullement neceſſitée, mais libre en toutes ſes parties, ne peuuent eſtre dites naturelles & contraintes ; ſinon par ceux qui voudroient attacher toutes choſes d'icy-bas à vn deſtin, lequel forçant noſtre volonté, luy oſteroit toute ſa liberté: c'eſt à dire, feroit qu'elle ne ſeroit plus volonté : ou leſquels voudroient que non ſeulement les mœurs de l'ame, mais auſſi les actions, ſuiuiſſent touſiours le temperament du corps : ce qui ſeroit bien mal-aiſé à conceuoir ; & n'indiroit pas encore vne neceſſité au changement des Eſtats : veu que les effets de l'amour & de la haine & des autres paſſions qui donnent de l'inclination ou auerſion, ſont bien ſouuent empeſchez par vn concours d'autres cauſes qui les trauerſent. Ainſi, lors que les Lacedemoniens changerẽt l'Eſtat populaire de la Ville d'Athenes, en l'Ariſtocratie de 30. Seigneurs, qu'ils appellerẽt depuis, les 30. Tyrans : on n'en pouuoit attribuer la cauſe, ſinon au hazard de la guerre, qui auoit aſſujetty la volonté des Atheniens à celle des Lacedemoniẽs. Ce qui ſe peut dire de tous les autres changemẽs anciens & modernes. De fait, ſi les cauſes dans la Police auoiẽt leurs effets reglez, ou que les Eſtats fuſſent ſujets à des reuolutiõs & décadences naturelles, la prudence qui eſt occupée autour des choſes contingentes pour les manier librement, &

changer d'auis selon les occurrences, demeureroit oisiue. Il seroit plus croyable que comme dans l'estat de la grace Dieu a laissé nos actions à la disposition du franc arbitre, pour nous faire operer nostre salut à nous-mesmes : Ainsi, dans l'administration des Republiques, il a laissé la pluspart des choses au hazard, pour occuper l'industrie des hommes selon leur volonté ; dont les mouuemens estant libres & contingens, sont diametralement opposez à la necessité des causes naturelles.

Le 4. dist, que ce changement pour estre volontaire n'en est pas moins naturel, voire necessaire : nostre volonté estant aussi inclinée à se porter au bien connu, que nostre intellect au vray. Tout ainsi donc que connoissant cette verité, deux & deux sont quatre, il est impossible que ie ne la croye : ainsi sçachant que quelque action m'apportera du bien, ie la feray : & partant, les causes des actions humaines tiennent quelque chose de la necessité : & d'ailleurs, ayans leur fondement en la nature, se peuuent dire aucunement naturelles. Ce qui se prouue aussi, parce que comme les choses se conseruent par leurs semblables, elles se détruisent par leurs contraires : Or les contraires estans sous mesme genre, il s'ensuit que toutes les choses sublunaires ayans eu vn commencement naturel, doiuent auoir vne fin de mesme. Car rien n'ayant donné naissance aux Estats que le desir de se conseruer, lequel est naturel : lors qu'au lieu de ce desir qui rendoit les seruiteurs obeïssans à leurs maistres, eux, au Magistrat, celuy-cy, au Souuerain : la rebellion & felonnie priue leurs Chefs du secours qu'ils attendent d'eux, & met par ce moyen l'Estat en proye aux ennemis : il ne se peut qu'il n'aille en décadence. Si derechef quelqu'autre cause aussi naturelle, telle que la persuasion (comme fut celle tirée du corps humain par Menenius Agrippa, lors de la separation des artisans de Rome d'auec le Senat) ou bien vn

chaſtiment exemplaire, ne remet les ſujets au deuoir duquel ils s'eſtoient écartez : Ce qui rend derechef à l'Eſtat ſa premiere vigueur par des cauſes ſenſibles & autant naturelles qu'il l'eſt de ſe laiſſer perſuader ou de deuenir ſage par le mal d'autruy. Ce que prouue auſſi l'exemple de toutes les mutations d'Eſtats. Et pour ſe contenter des plus anciennes, les ruines des Villes & Eſtats des Troyens & Thebains, ayans eu pour cauſes le rauiſſement d'Helene, que l'injuſtice des Troyens refuſa de rendre à ſon mary, & le combat de deux freres concurrens à la Royauté dans vne meſme Ville: on ne ſçauroit aſſigner des cauſes plus naturelles que celles-là, & qui induiſent plus neceſſairement la perte d'vn Eſtat. Ce qui ſe verra auſſi en tous les changemens des autres, ſi on veut faire l'induction.

Le point pour la huitaine. Lequel eſt plus ſain de s'échauffer par le feu, ou par l'exercice & mouuement du corps.

CENT CINQVANTE-VNIESME

CONFERENCE

Lequel eſt plus ſain de s'échauffer par le feu ou par l'exercice.

CEux qui mettent en doute la neceſſité du feu pour réchauffer nos corps alangouris par le froid ennemy de noſtre chaleur naturelle, & qui l'éteint comme ſon contraire, meriteroient ſe rude traitement des anciens Romains à leurs bannis, qu'ils ne chaſſoient point autrement de leur Ville, ſinon en leur interdiſant l'vſage du feu & de l'eau: ſçachans qu'il leur eſtoit égalemẽt impoſſible de ſe paſſer de l'vn & de l'autre. Car ſans le feu nos corps ſeroient bien-toſt priuez de la vie qui reſide en la chaleur, comme le froid eſt l'effet & l'indice de la mort. Et comme Ariſtote dit, qu'il ne faut point diſputer autrement qu'en jettant au feu ceux qui nieroient ſa vertu: ainſi ne voudrois-je point autrement punir ceux qui luy declarent la guerre, ſinon au plus froid de l'hyver les expoſer à la gelée, au lieu de leur brûler vn fagot. Que feroient ſans luy les petits enfans & les vieillards incapables d'exercice? Car encore que la chaleur naturelle ſoit d'vn autre genre que celle de noſtre feu materiel, il l'ayde neantmoins en ſorte que ceux qui ont des indigeſtions en ſont fort ſoulagez, meſmes les per-

Digitized by Google

ſonnes debiles & caduques. Auſſi, le froid exterieur nous refroidiſſant, requiert vne cauſe de meſme, telle que le feu: qui n'échauffe que la partie qu'on veut, agiſſant ainſi comme par élection & par meſure: ce que ne fait pas le mouuement, lequel pour chauffer le pied qui en a beſoin, échauffe la teſte qui n'en a que faire. A quoy fait l'opinion de quelques Phyſiciens, que l'élement du feu eſt attaché à la ſphere du Soleil qui nous le communique icy bas, où il n'eſt retenu que violemment, & par quelque matiere combuſtible qui l'arreſte comme vn obſtacle empeſche la pierre de deſcendre à ſon centre, auquel elle ſe porte d'elle-meſme auſſi-toſt que l'obſtacle eſt oſté, ainſi cette matiere vnctueuſe n'eſt pas plûtoſt conſommée, & par ce moyen le feu dépeſté de ſes liens, qu'il s'en retourne en haut trouuer ſa ſphere, pour nous reuenir voir ſi-toſt que la diſpoſition y eſt: dequoy les miroirs ardans ſont des preuues manifeſtes. Tout ainſi donc que le Soleil contribuë à la generation de l'homme, le feu concourt à ſa conſeruation, non par ſon attouchement immediat, mais par la chaleur qu'il communique à l'air, & l'air à noſtre corps, qui s'en approchant ou reculant tempere ſon excés comme bon luy ſemble, & ſe rend par ce moyen conforme à noſtre chaleur naturelle, ne détruiſant les corps que dans ſon plus haut degré: ce qui arriue bien auſſi au Soleil, lequel en ſon midy offenſe ceux qu'il a recréez en ſon orient, & à ſon coucher.

Le 2. diſt, que l'action violente du feu qui détruit tous les ſublunaires ſans en excepter aucun autre que celuy ſur lequel il a fait ſon dernier effort, montre qu'il eſt entierement diſproportionné auec noſtre nature, perdant le nom de feu, lors qu'il eſt en vn degré auquel il ne peut brûler. C'eſt cette diſproportion qui rend ſi nuiſibles les poëles & les lieux échauffez artificiellement par le feu, & rend ceux qui demeurent dans le coing des cheminées,

presque tousiours alterez, grateleux & impatiens de la moindre injure de l'air : cette chaleur contre nature ne detruisant pas seulement la naturelle, mais corrompant leurs humeurs & desseichant leurs parties. Bien loin de la vigueur qui se void és corps des plantes & des autres animaux qui se laissent regenter à la seule chaleur naturelle : & lors qu'elle est combattuë par la rigueur du froid externe, ont recours à leur escorce, poil & peau, & aux armes défensiues, que l'instinct a fait trouuer à nos ayeuls, tandis qu'ils se sont conduits par l'ayde de la mesme nature, dans les cauernes de la terre, qui temperent l'injure de l'air beaucoup mieux que l'art humain ne sçauroit faire, ou bien sous les vestigemens plus épais & plus capables de refléchir les fumées qui sortent necessairement des pores de nos corps ; de la repercussion desquels vient la chaleur de nos habits. Et quand nonobstant toutes ces précautions le froid s'est rendu le maistre de la chaleur naturelle en nos parties externes, réueillent cette chaleur, non en la dissipant, comme fait le feu : deuant lequel à ce sujet plusieurs malades & conualescens endurent des défaillances ; mais en l'agitant & la redoublant par le mouuement & l'exercice ; lequel échauffe tous les corps, & beaucoup plus celuy qui est animé, portant les esprits & le sang, & auec eux la chaleur en la partie agitée. De la commodité duquel mouuement on ne sçauroit iuger plus certainement que par les effets. Car au lieu que le feu oste l'appetit, & appesantit les sens de ceux qui y sont sedentaires, l'exercice l'augmente & rend le corps & l'esprit beaucoup plus alaigres. Ce qui me fait conclure pour l'exercice au prejudice du feu : duquel vn Medecin de ce temps s'est passé plus de vingt ans, sans en auoir veu autre que celuy de sa chandelle : & sans employer mesmes son bois, comme faisoit Siluius : lequel montoit & descendoit son escalier, chargé de deux ou trois buf-

ches, plus ou moins, selon qu'il auoit froid, tant qu'il fut échauffé: les remettant apres en son buscher iusqu'à vne autre fois.

Le 3. dist, Autant comme l'exercice est profitable à ceux qui l'ont accoustumé, autant est-il nuisible aux autres. Ce qu'experimentant les personnes sedentaires qui s'appliquent au jeu de la paume, à la chasse ou tel autre mouuement violent. Car l'exercice n'est pas toute sorte de mouuement, mais seulement celuy qui se fait auec quelque effort par lequel la respiration est renduë plus frequente, qui dilate les arteres: & échauffant les esprits & le sang, les portent souuent à rompre leurs vaisseaux & engendrer des fiévres, pleuresies, flux de sang, douleurs de teste & fluxions: preuue certaine qu'il eust esté meilleur de laisser les esprits & les humeurs en leur temperature naturelle que de les alterer. Car la santé consistant en vne iuste proportion de nos humeurs qui s'engendrent par la coction des alimens temperez & pris moderément, cette coction se fait beaucoup mieux durant le repos que pendant le mouuement: comme il se prouue par le sommeil de la nuit, qui est plus propre à la digestion que le trauail du iour. Les excremens s'expulsent aussi mieux quand nos corps sont arrestez que durant leur mouuement, lequel apporte vne confusion du pur auec l'impur: & iusques à l'insensible transpiration se fait suffisamment au trauers de nos pores par le seul mouuement interieur de la nature, sans l'ayder par celuy du dehors, que la nature n'a point aussi prescrit aux animaux: bien qu'ils ne se chauffent point, pource qu'ils n'ont point de feu & n'en ont point affaire, estans naturellement fourrez, emplumez & munis des autres obstacles contre les injures du temps: contre lesquelles ils ont aussi leurs trous & cauernes; toutesfois, ne font aucun mouuement pour s'échauffer ny exercer, mais seulement pour chercher leurs neccessitez: neantmoins, ont vn âge pres-

que auſſi reglé comme eſt la durée des plantes immobiles dans la terre. L'homme au contraire, à cauſe principalement des differens & violens exercices qu'il fait, n'a point de terme préfix à ſa vie, que le labeur, entierement inſeparable de l'exercice, mine & conſume plus que ſes années, & fait vieillir auant le temps, luy oſtant le contentement & plaiſir qui nous fait viure. Auſſi puis que les choſes ſe conſeruent par les meſmes cauſes qu'elles s'acquierent la ſanté perduë s'acquerant au lit & par le repos, elle ne ſçauroit eſtre cõſeruée par le trauail: lequel d'ailleurs conſumant noſtre humide radical plus viſte que ne fait noſtre chaleur naturelle toute ſeule, a le meſme effet que le mouuement a vne chandelle allumée, qui s'vſe plûtoſt eſtant agitée qu'elle ne fait en ſon repos.

Le 4. diſt, que le feu introduiſant en nous vne chaleur étrangere & contre nature, de laquelle, outre les incommoditez alleguées, ſont indices les ſueurs qu'on y ſent à la teſte, nous eſt plus nuiſible que l'exercice, qui réveille ſeulement noſtre chaleur naturelle, laquelle eſt alangourie par l'ouuerture des pores que fait l'externe du feu en Hyuer & du Soleil en Eſté, auquel pour ce ſujet l'exercice doit eſtre moindre. Et ce que les corps non accouſtumez à l'exercice en reçoiuent d'abord de l'incommodité, ne doit pas empeſcher qu'on ne les y façonne peu à peu & par les degrez que recommande Hippocrate en tous les changemens. Car ſi les Medecins contribuent tous leurs ſoins à corriger & changer en mieux les intemperies apportées du ventre de la mere, combiẽ plus les mauuaiſes couſtumes en de bonnes? veu qu'on dépoüille bien plus aiſément ce qui a eſté cõtracté par couſtume que ce qu'on a eu de nature: le meſme Hippocrate ne diſant pas que les mauuaiſes couſtumes ne nuiſent point, mais qu'elles nuiſent moins. Ainſi, Galien n'eſtoit pas accouſtumé à fendre du bois, non plus que Pittacus Roy des Mityle-

Digitized by Google

niens à moudre du bled, & toutefois, l'vn & l'autre s'exerçoient à ces ouurages pour la ſanté : dans laquelle toutes nos facultez languiſſent ſans l'exercice, quelques maladies meſmes, comme celles qui procedent d'intemperie froide & humide, en reçoiuent gueriſon: ſur tout, celles qui viennent de repletion. Ainſi, Nicomachus de Smyrne, eſtoit ſi monſtrueuſement gras qu'il ne pouuoit atteindre de la main à ſon derriere, fut r'étably en vn eſtat mediocre par l'exercice. Germanicus au contraire, qui auoit les jambes trop deliées, les remit en vne iuſte groſſeur à force d'aller à cheual. Par les ſecouſſes, les pierres ſe détachent ſouuent des reins. Les conualeſcens ont tellement beſoin de s'exercer ſelon leur portée, que c'eſt le plus aſſeuré moyen de ſe mettre, & les vieillards ſe maintiennent principalement par là. Ainſi, Antiochus le Medecin, âgé de plus de quatre-vingts ans, & Spurina d'enuiron autant, ſe ſont conſeruez leurs ſens & leur vigueur entiere à faire tous les iours vn grand chemin à pïed. Et toutefois le feu eſt moins dommageable en cét âge pour la froideur & denſité de la peau, qui ne donne pas vne ſi libre entrée à ſa chaleur, ny vne ſi libre iſſuë à celle du dedans.

Le point pour la huitaine. Si le vin ayde ou nuit à la digeſtion.

CENT CINQVANTE-DEVXIESME

CONFERENCE

Si le vin ayde ou empeſche la digeſtion, & pourquoy.

CEtte queſtion ſemblera inutile au vulgaire, auquel les Medecins ne font pas plûtoſt quitter le vin, qu'ils ſe plaignent d'indigeſtion & debilité d'eſtomach. Mais pource que noſtre Philoſophie eſt émancipée, elle vſera de ſes droits, recherchant ſi l'opinion commune en ce point eſt la meilleure. Pour le voir il faut connoiſtre les conditions requiſes à vne bonne digeſtion, & les qualitez du vin. Ces conditions, outre le temps ſuffiſant, ſont vn eſtomach bien temperé & vn aliment de meſme. Or le vin eſtant chaud & reconnu tel de tous les Medecins, s'il eſt receu d'vn eſtomach temperé, luy apportera de l'intemperie. C'eſt pourquoy S. Paul ne l'ordonnoit à Timothée qu'à cauſe de ſa froideur ou debilité d'eſtomach, pource qu'il arriue alors que du froid & du chaud, il ſe fait vn temperé. Mais ceux qui ſont tels doiuẽt éuiter ſon vſage, qui eſtoit vn iuſte ſujet aux Dames Romaines pour eſtre repudiées, capital au camp des Carthaginois, comme il l'eſt encore entre pluſieurs peuples de l'Aſie : auſquels ſi vous ajouſtez tous ceux qui en ſont priuez, parce qu'il n'en croiſt point chez eux, & pour la Medecine,

Digitized by Google

comme les enfans & preſque tous les malades : il ſe trouuera que ſans parler des beſtes qui ne boiuent que de l'eau & ſe portent mieux que nous : il y a cent perſonnes qui ſe paſſent de vin, contre vne qui en boit. Auſſi ceux qui ont des indigeſtions, ſentent & font aſſez ſentir aux autres que le vin eſt le dernier digeré : autrement il ne conſerueroit pas apres tous les autres alimens, ſa couleur, ſaueur & odeur premiere, ou du moins ſeulement alterée par l'acidité en laquelle il ſe corrompt aiſément. La vigueur de nos facultez qui ſuit l'vſage de quelques alimens eſtant auſſi vn indice certain que les parties s'y accommodent bien, & l'appetit de ceux qui boiuent de l'eau eſtant beaucoup plus grande que des beueurs de vin: il s'enſuit qu'il ayde moins la coction que l'eau. Et ce n'eſt pas de merueille, parce que, ainſi que dit Galien, il augmente la ſoif au lieu de l'éteindre comme fait l'eau. Ce que montre la définition de la ſoif, qui eſtant l'appetit du froid & de l'humide ne peut eſtre étanchée par le vin qui eſt chaud, & par ainſi plûtoſt inuenté pour l'irriter que pour l'appaiſer. De fait, la vie des premiers Peres auant l'vſage du vin, à ſçauoir deuant le deluge, fut bien plus longue qu'elle n'a eſté depuis, & nul ne doute que le principal defaut qui eſt l'homme, & qui luy apporte le plus de maladies, eſt la mauuaiſe digeſtion.

Le 2. diſt, que la digeſtion ſe faiſant par le concours des eſprits qui ſont élaborez dans la rate, ſelon l'aduis d'vn docte Medecin de ce temps, qui publia l'année paſſée vn élegant traité ſur ce ſujet: & le vin ayant plus d'eſprits & par ce moyen fourniſſant plus de matiere aux noſtres qu'aucun autre aliment, l'ayde auſſi plus puiſſamment. Ce qui ſe void clairement aux vieillards, auſquels le vin a le meſme effet que le laict aux enfans, & preſerue ceux-cy des vers. C'eſt poſſible pourquoy Hippocrate n'en donnoit pas ſeulement aux fiévres quotidiennes, mais

auſſi aux continuës. Car ſa chaleur pourroit eſtre nuiſible ſi elle eſtoit conjointe auec la ſechereſſe, mais non auec l'humidité qui la fait ſymboliſer auec noſtre ſang. Encore tous vins ne ſont-ils pas chauds. Car les petits vins verds, ſur tout les blancs & les rudes, tiennent plus de la froideur que de la chaleur: & les autres pris en petite quantité auec beaucoup d'eau, r'afraiſchiſſent plus que l'eau toute ſeule: pource qu'en ouurans les pores ils s'inſinuent aux parties plus éloignées, que l'eau ſimple ferme à ſon abord. Voire, conſiderant le vin ſimplemẽt comme chaud, il eſt amy de l'eſtomach & des inteſtins, dont la ſubſtance eſtant membraneuſe, & comme telle froide & ſeche, a beſoin des qualitez du vin, qui ſont contraires à celles-là: & partant le vin ayde la digeſtion que l'eau empeſche, ne pouuant eſtre digerée, & beaucoup moins donner ce qu'elle n'a pas. Ce que Dieu découurit le vin aux hommes apres le deluge, comme vn remede au defaut que cette laueure vniuerſelle auoit laiſſé en tous les corps qui leur doiuent ſeruir d'alimens, eſtant plûtoſt vn indice de ſon vtilité que de ſa nuiſance. Et y a auſſi peu de raiſon de l'accuſer d'auoir abregé nos iours; comme le gaiac d'auoir donné la verole ſous ombre que ſon vſage n'a eſté connu ſinon lors que cette maladie ayant paru, en a eu beſoin pour ſa cure.

Le 3. diſt, que la ſeule raiſon de la difficulté que nous ſentons à digerer le vin, eſt la plus grande reſſemblance des qualitez du ſang & du vin, l'vn & l'autre eſtant chaud & humide. Or il ne peut y auoir d'action phyſique propre, qui touſiours eſt annexée auec le vray mouuement, & touſiours ſe termine à vne vraye & naturelle alteration, telle qu'eſt celle entre les quatre premieres qualitez, s'il n'y a de la contrarieté. Car puis que tout agent qui opere par action propre, induit changement au ſujet qui reçoit ſon action: ce changement ne ſe peut faire en luy qu'en l'oſtant de l'eſtat où il eſtoit auparauant, d'où

il ne peut estre tiré qu'en luy ostant les qualitez qui le maintenoient. Ce qui derechef ne se peut faire qu'en les combattant & détruisant par d'autres qualitez contraires : & ainsi, selon le plus ou moins de contrarieté, l'action est plus forte ou plus foible. Et à la digestion de l'aliment se faisant vne propre actiõ physique & vraye alteration en laquelle la chaleur naturelle détruit la viande pour la faire passer en autre forme, il se doit trouuer de la contrarieté: si bien que les viandes qui en ont le moins donnent peu de prise à la chaleur pour agir contr'elles: n'estant pas aisé que la chaleur & l'humidité naturelle agissent contre vn aliment chaud & humide, à cause de la ressemblance qui est entr'eux: comme difficilement vn amy combat & détruit son amy. C'est pourquoy le vin estant de cette qualité, la chaleur se trouue paresseuse à luy nuire par la concoction. Possible aussi que l'abondance des esprits du vin le rend difficile à estre digeré ; parce qu'elle suffoque les esprits employez à la coction : qui est tousiours la trop grande ressemblance qui se trouue entre les esprits du vin & du sang.

Le 4. dist, que c'est la seule quantité du vin disproportionnée à nostre estomach qui le rend de difficile digestion, sa petite quantité l'aydant. Ce qui a bien lieu en toutes repletions, mais particulieremẽt en celle du vin, qui imbibant & relaschant les fibres & tuniques de l'estomach, debilite auec sa faculté retentrice toutes les autres qui en ont besoin telle qu'est la concoctrice. L'expultrice aussi est irritée par son acrimonie en l'orifice superieur, où se font les hoquets : ou en son inferieur, d'où viennent les nausées & vomissemens. C'est pourquoy l'Apostre dit: Boy vn peu de vin, & non pas bois-en beaucoup: Et la mesme incommodité qu'apporte le vin pris en quantité ne se trouueroit pas moindre de tous les meilleurs alimens pris en pareil excés. Car lors que leur masse est trop grande pour pouuoir estre serrée

& embraſſée par l'eſtomach, la chaleur naturelle au lieu d'en demeurer la maiſtreſſe pour les conuertir en ſa nature, eſt elle-meſme alterée.

Le 5. diſt, que la queſtion ſe terminoit par la difference des vins & des eſtomachs: les vins forts, tels que ſont le doux & piquant, n'eſtás pas propres aux eſtomachs chauds & bilieux, ains ſeulement les petits vins verds ou autres breuuages approchans en leur qualité de l'eau commune. Au contraire, les eſtomachs pituiteux & froids, & les temperamens melancholiques, ſont r'établis par le vin, & reçoiuent vn notable préjudice de l'eau & des autres breuuages froids: non que la chaleur ſoit la cauſe de la digeſtion, veu que la fiëvre plus elle eſt chaude & plus elle l'empeſche, mais pource que c'eſt vn moyen duquel ſe ſert noſtre chaleur naturelle.

Le 6. diſt, que la diuerſité des ſujets faiſoit bien quelque changement en l'hypotheſe, mais que cela n'empeſchoit pas qu'on ne deuſt prononcer ſur la theſe, ſi le vin ayde ou nuit à la digeſtion. Ie croy le dernier, pource que la digeſtion ne ſe peut bien faire ſi tous les alimens pris à vn repas ne ſont digerez en meſme temps: autrement, le chile ſeroit en partie bien élabouré, à ſçauoir celuy qui ſeroit prouenu des alimens qui auroient fait dans l'eſtomach vn ſejour conuenable & ſuffiſant à leur digeſtion, en partie trop cuit & aduſte, prouenant de ceux qui y auroient trop long-temps ſejourné & apres leur digeſtion. Vne partie de ce chyle ſeroit auſſi imparfaite; à ſçauoir, celle qui procederoit des alimens, leſquels ayans beſoin de plus grande coction, auroient eſté rauis & emportez auec le reſte, auant qu'ils fuſſent parfaitement digerez. Cela ainſi poſé, il eſt certain que le vin eſtant plûtoſt digeré que les autres alimens par l'authorité d'Hipocrate & de Galien, qui veulent qu'il appaiſe plûtoſt la faim & ſoit plûtoſt diſtribué, & les autres plus tard, il produira vne difformité & diuerſité de natures dans le chile

qui doit estre vniforme. Là où l'eau qui ne sert que de vehicule, s'accommode mieux à la diuersité des alimens qui doiuent estre digerez : estans comme le menstrual des Chimistes, & le moyen vnissant des Lulliſtes, qui sert à reünir tous les differens corps en vn seul, attendant patiemment leur disposition sans se corrompre, comme fait le vin & le vinaigre, & sans laisser dans nos reins en estant expulsée, le tartre ou lie de vin, qui est la semence de la pierre: de laquelle les beuueurs d'eau ne sont pas si communément trauaillez, tant pour cette raison, que pource que ce tartre n'est pas desseché en eux, comme ayans moins de chaleur que les autres.

Le poinct pour la huitaine. Pourquoy fait-il plus froid au point du iour qu'en tout le reste de la nuit & du iour.

CENT LIII.

CONFERENCE.

Pourquoy fait-il plus froid au point du iour qu'en aucune autre heure de la nuit ou du iour.

SI le froid eſt vne qualité réelle plus il ſe trouuera de diſtance entr'elle & la ſource de chaleur & de lumiere, qui eſt le Soleil, plus grand deuroit eſtre le froid : & ſi c'eſt ſeulement vne priuation du chaud, comme la minuit eſt plus obſcure que le ſoir ny le matin, pource qu'elle eſt oppoſée à la lumiere du meſme Soleil, il ſemble qu'il en deuroit arriuer autant du froid, auſſi oppoſé ſur la minuit à la chaleur du midy qu'en aucun autre temps : & toutesfois le contraire ſe void par cette fraiſcheur du matin, ſi ordinaire qu'elle annonce le point du iour beaucoup plus aſſeurément que le chant du coq. Si l'on n'en veut attribuer la cauſe à ce que le matin auant le leuer du Soleil il y a plus long-temps qu'il n'a éclairé ſur noſtre horizon qu'il n'y a à minuit: auquel temps l'air & les autres elemens gardoient encore quelque reſte d'impreſſion de la chaleur du iour precedent, qui temperant la froideur que nous apporte l'abſence du Soleil, la rẽdoit moins perceptible durant l'épaiſſeur de l'air nocturne,

moins subtil que celuy du iour, auquel la lumiere venant à dissiper ces nuages, subtilise l'air par les rayõs qu'elle insinuë en toutes ses parties, & le rend par ce moyen plus penetrant: ce qui fait que sa froideur s'insinuë mieux dans les pores de nostre corps par l'ayde de cette foible lumiere, & non assez forte pour échauffer l'air: Tout ainsi que le vinaigre, bien qu'il soit chaud & acre de sa nature, meslé auec beaucoup d'eau, r'afraischit plus la partie sur laquelle il est appliqué, que ne fait l'eau toute seule.

Le 2. dist, que c'est possible la comparaison de la chaleur des draps dont nous sortons au matin auec la froideur de l'air externe qui nous le fait trouuer plus grand en ce temps-là qu'en vn autre, si l'on n'aime mieux le rapporter à l'aspect oblique, duquel les autres corps celestes de nostre hemisphere sont regardez par le Soleil à son leuer. Car lors que cét astre qui communique sa chaleur & sa lumiere à tous les autres, est sous nostre horizon, le peu d'espace que contient la terre à leur regard n'empesche pas qu'il ne darde à plomb ses rayons vers tous ceux qui sont éleuez sur nous: la pyramide que fait l'ombre de la terre ne passant guere le ciel de la Lune: de sorte qu'alors la vaste & incroyable grandeur de tous ces corps celestes refléchist sur nous perpendiculairement la chaleur & la lumiere du Soleil: lesquelles ainsi refléchies peuuent échauffer l'air, comme fait le Soleil en la mesme posture; mais nullement en leurs aspects obliques: ce qui fait que le Soleil bien qu'il soit plus proche de nous en Hyuer, c'est toutesfois lors qu'il nous échauffe le moins. Et quant à ce qu'on pourroit dire que le soir auquel les mesmes aspects obliques retournent, n'est toutesfois si froid que la nuit: cette difference vient notoirement de la chaleur du iour restée dans la terre, l'eau & l'air, qui en conseruent les especes iusques à ce que par l'absence du Soleil la nuit suruenante les ait entierement dissipées.

Le 3. dist, que cette fraischeur matinale venoit de ce que le Soleil arriuant prés nostre horizon, chassoit deuant soy les nuées, qui se monuans agitoient l'air, & par cette agitation s'excitoit vn vent inseparable du point du iour, lequel rendoit la mesme fraischeur à l'air, que fait à vne Dame son éuentail. Car toutes les choses d'icy-bas ayans leur mouuement d'Orient en Occident, il est raisonnable que l'air ait aussi le sien du mesme endroit, & qu'il en rapporte les qualitez d'vn air agité; c'est à dire, la froidure. Or pour prouuer que tout vient de l'Orient, il faudroit décrire l'histoire naturelle de toutes les choses du monde. Nous y verrions que Dieu ayant creé l'homme en Orient, & l'ayant placé dans le Paradis terrestre, qui estoit situé en la mesme partie du monde, les peuples sont descendus de là en Occident, & en tous les autres climats. Les riuieres ont de là leur cours ordinaire, & ceux qui nauigent allans beaucoup plus viste d'Orient en Occident, qu'au contraire, reconnoissent par là que la mer a le mesme mouuement. Ce qui se remarque principalement sous l'equinoxial: la grandeur de ce cercle rendant son mouuement plus manifeste. Les vents lors qu'ils ne sont point troublez par les exhalaisons qui leur font prendre vn chemin contraire, gardent reglément celuy-là: & quant aux Cieux l'experience nous fait voir que leurs cours ordinaire & le mieux connu est d'Orient en Occident. D'où il ne se faut pas ébahir s'ils rauissent auec eux l'air voisin, & par vn attouchement mathematique & consecution naturelle sous les autres élemens. Ie ne parle point des sciences, des arts, de la police & des autres choses que les plus curieux pourroient trouuer en leur source en l'Orient, & s'estre de là épandus en Occident & autres parties du monde. Il suffit que le Soleil prenant ce chemin agite auec soy l'air, dont le mouuement fait le vent, & luy la fraischeur, que nous sen-

Digitized by Google

tons principalement au point du iour: auquel les vapeurs qui sont entre nous & le Soleil estans par sa chaleur poussées violemment, comme l'eau de l'instrument dit Eolipide, est conuertie en vent & poussée par le feu voisin, cette fraischeur est d'autant plus importune qu'elle succede à celle de la nuit, laquelle elle redouble au lieu de la diminuer, comme il semble que la chaleur du iour deuoit faire.

Le 4. dist, qu'il attribuoit la cause de l'augmentation de cette froidure vers le point du iour à l'action ordinaire de tous les agens naturels, qui arriuans au periode ou dernier point de leur declinaison ont leur action plus forte. Ainsi, lors que la chandelle s'éteint, elle iette vne clarté plus viue: la violence d'vne maladie est plus grande en sa crise, qui est lors qu'elle doit finir: la pierre se meut plus viste approchant de son centre. Et pour comparer l'année au iour, le froid est d'ordinaire plus grand & plus insupportable au dernier mois de l'hyuer, à sçauoir en Février, qu'à son commencement, bien que la raison vouluſt que ce fut vers la fin de Decembre, lors que le Soleil est plus éloigné de nous, & que l'accoustumance au froid que nous auons senty les deux premiers mois nous deust rendre plus tolerable ce dernier: comme au contraire, la chaleur est aussi plus grande aux iours caniculaires & depuis, qu'au solstice d'Esté, qui est la plus haute éleuation du Soleil sur nos testes. Et cette mesme chaleur se fait sentir plus forte en Esté à deux heures apres midy, qu'au mid. mesme: nonobstant pour les dispositions déja receuës en l'air & en la terre, que par cette regle des actions naturelles plus fortes à leur fin qu'à leur commencement: à l'oppositе des violentes, comme est le jet de la pierre, qui va plus viste à son commencement qu'à la fin.

Le 5. Le rapportera à l'antiperistase, r. du froid auec le chaud: Car tout ainsi que le feu paroist plus

ardent à l'approche d'vne grande gelée: par vne raiſon contraire, le froid ſe doit rendre, comme il fait, plus vehement à l'approche de la chaleur du Soleil. En ſecond lieu, ce combat ſe remarque entre la denſité ou époiſſeur des tenebres de la nuit, & la rareté du iour: auquel la lumiere du Soleil venant à rendre l'air illuminé plus ſubtil, ſoit que cette lumiere paſſe pour vne ſubſtance, ou pour vn accident, ce qu'il y auoit de plus groſſier dans l'air tenebreux, n'en peut eſtre chaſſé en vn inſtant, comme il eſt, ſans quelque conflict & mouuement de la partie condenſée par les tenebres auec la rarefiée par la lumiere: de laquelle agitation vient le vent qui ſe leue d'ordinaire au point du iour, qui eſt vrayſemblablement cauſe de ſa froidure: de laquelle condenſation ſe fait le matin de la partie tenebreuſe, la roſée & la bruine en noſtre climat, & la manne és païs Meridionaux, ſont des indices aſſez manifeſtes: comme le froid que l'on ſent redoubler en Hyuer dans l'eſpace qui eſt entre vn feu voiſin, mais hors de la ſphere de ſon activité, & le reſte de l'air, peut ſeruir d'exemple familier de cette antiperiſtaſe du chaud & du froid redoublez à l'approche l'vn de l'autre. Car tout ainſi qu'il fait beaucoup plus froid qu'ailleurs, entre ce feu qui eſt trop loin pour échauffer, & l'air laiſſé en ſa froideur naturelle ainſi noſtre air au point du iour encore trop éloigné du Soleil pour en eſtre échauffé, augmente ſa froideur à ſon approche.

Le 6. diſt, que l'air n'a aucune qualité naturelle que l'humide en degré ſouuerain, par laquelle il eſt rendu ſouple, mobile & maniable: le chaud & le froid luy venans du dehors par l'impreſſion des agens externes, autrement, eſtant l'entremetteur general des mouuemens locaux, naturels, vitaux & animaux comme il ſe void aux eſprits qui ſont de nature aërée, & le facteur de tous les agens qui communiquent par luy leurs influences, il agiroit

contre les qualitez, tantoſt chaudes & tantoſt froides, qui luy ſeroient imprimées: leſquelles il détruiroit par les ſiennes propres. Ce que fait bien ſon humidité, mais au profit des corps animez: la ſechereſſe eſtant leur ennemie. C'eſt pourquoy Saturne froid & ſec a deſſous ſoy Iupiter chaud & humide, qui tempere ſa nuiſance, & l'accommode aux choſes viuantes. Le Soleil ayant donc au declin du iour eleué en l'air pluſieurs vapeurs qui ſont de nature aqueuſe, & par conſequent froides en ſuprême degré, venant à ſe coucher, & la chaleur qu'il leur auoit imprimée, & par laquelle il les auoit éleuées, venant par ſon abſence à les abandonner peu à peu, le froid naturel de ces vapeurs s'en rend derechef le maiſtre & les fait retourner en leur premier eſtat ſucceſſiuement & peu à peu. Ce qui refroidiſſant l'air, fait deuenir la nuit plus froide plus la vapeur s'éloigne de ſa chaleur étrangere, c'eſt à dire, plus elle approche du iour.

Le poinct pour la huitaine. D'où vient la blancheur de la neige.

CENT LIV.

CONFERENCE

D'où vient la blancheur de la neige.

LE premier en attribua la cauſe à la deſſiccation de l'eau car il ſe reconnoiſt par vne experience & induction tirée de tous les corps ſublunaires, que la ſechereſſe fait blanchir, comme il ſe void dans l'eau marine qui blanchit eſtant deſſechée en ſel : au tuyau du bled, des legumes & aux feüilles de toutes les autres plantes qui blanchiſſent en mourant & deſſechant. Le meſme arriue aux os des animaux, & la blancheur du poil ne reconnoiſt point d'autre cauſe que la ſechereſſe ; veu qu'il blanchit par ſon extremité expoſée à l'air & non par ſa racine. C'eſt pourquoy l'eau par ſa tranſparence ou diafaneïté participant déja beaucoup de la lumiere, mais laquelle ſa rareté, au lieu de refléchir vers nous, retient en ſoy, n'eſt pas plûtoſt deſſechée en glace, greſle ou neige, qu'elle acquiert cette grande blancheur, qui ſe perd par ſon contraire, l'humidité, laquelle noircit. Ainſi les chemins blancs de pouſſiere noirciſſent eſtans détrempez par la pluye, vn linge moüillé paroiſt plus obſcur que le meſme eſtant ſec, & ce que certaines choſes eſtans deſſechées, noirciſſent comme le charbon, vient de ce qu'il y a bien eu aſſez de chaleur pour tirer l'humidité qui eſtoit à ſon centre, iuſques à la circonference ; mais non

assez pour la dessecher entierement : comme il se void en ce que la mesme chaleur continuant son action reduit le charbon en cendre blanche, & qui auroit vne aussi parfaite blancheur que la neige, si la teinture que les sels y impriment n'y resistoit encore: si vous les pressez dauantage par le feu, vous leur ferez acquerir vne parfaite blancheur, comme il se void en la chaux, faite non seulement des pierres grises & noirastres, mais des métaux mesmes, comme est la ceruse tirée du plomb.

Le 2. dist, que la blancheur n'est pas vne couleur réelle : veu qu'elle paroist en tous les corps dont on a osté les couleurs precedentes, desquelles elle est susceptible & indifferente à elles toutes. Ce qui n'est pas des couleurs réelles, de l'vne desquelles vn sujet estant imbu n'est pas propre à receuoir toutes les autres, mais quelques-vnes seulement: comme la nature a dénué de tous objets sensibles les organes des sens, afin qu'ils en fussent susceptibles. De fait, la leine teinte en vne couleur plus brune, n'en peut receeuoir vne autre plus gaye, & la noire n'en admet plus aucune : mais la blanche, comme cette qualité est introduite de soy-méme en tout sujet qui n'a point de couleur, est capable de receuoir toutes les autres couleurs : ainsi ostant le bleu ou le gris sale d'vn colet, il deuient blanc. Ce qui fait voir que la blancheur a le mesme respect entre les couleurs que l'vnité entre les nõbres, dont elle est le commancement, n'estant pas nombre elle-méme. Et que cõme elle est l'embléme de l'innocence & de la pureté, elle en procede. De sorte que l'air qui est le plus pur de nos elemens (car le feu n'est que dans les mixtes) & l'eau épurée en vapeurs qui suit l'air en pureté, venans à se rendre visibles par leur condensation en neige, ne la sçauroit representer sous vne apparence que sous la blancheur. Or que la blancheur soit vn effet de la pureté, cela se void aux astres, lesquels ne se representent à nous que sous l'es-

pece de la blancheur, & ne ſe peuuent peindre qu'auec du blanc en leur lumiere, qui blanchiſſant ce qu'elle eſclaire, & laiſſant le noir ailleurs, montre que comme elle eſt la plus pure choſe du monde, elle eſt auſſi la plus blanche, és métaux leſquels plus ils approchent de la pureté ſont les plus blancs, le plomb ne cédant à l'eſtein, ny cettuy-cy à l'argent, qu'à cauſe de leur impureté: le ſeul parfait mélange du ſoulphre iaune & incombuſtible de l'or ne permettant pas qu'il puiſſe eſtre alteré & perdre ſa couleur iaune, qui approche le plus de la blancheur. Tellement que la neige eſtant vn corps tres-pur, dans la compoſition duquel il n'entre que deux elemens qui n'ont point de couleur, à ſçauoir l'air & l'eau, il falloit neceſſairement ou qu'elle n'euſt point de couleur, ou qu'eſtant obligée à en auoir pour ſe rendre viſible, elle euſt le principe & origine de toutes les couleurs, à ſçauoir la blanche, en la perfection auec laquelle la nature fait tous ſes ouurages.

Le 3. diſt. que la meſme difference qui paroiſt entre les aſtres & le reſte des parties de leurs orbes, ſe trouue entre l'eau & la neige, qui ne vient que de la denſité & rareté. Tout ainſi donc que l'aſtre nous apparoiſt blanc, & le reſte du Ciel plus obſcur pour eſtre plus rare, ainſi l'eau nous ſemble obſcure pour ſa rareté, & la neige blanche pour ſa denſité.

Le 4. diſt. que ſi cela eſtoit, la glace ſeroit plus blanche que la neige, pource qu'elle eſt plus ſolide, & toutefois le contraire ſe void. Et tant s'en faut que la neige ſoit plus denſe & ſolide que l'eau, qu'au contraire l'eau a moins d'air en ſoy que non pas la glace beaucoup plus ſerrée & compacte que la neige, veu que la glace nage ſur l'eau, qui eſt vn témoignage de quelques parties aëriennes enfermées au dedans lors de ſa congelation, qui ne ſe fait point auſſi & ne ſe ſçauroit faire ſans air. La neige ne differe dõc de l'eau que par ſa figure ou forme accidentaire,

qui la reduit en flocons congelez par le froid dans la nuë : non à meſure qu'elle ſe reſoud en pluye, car ce ſeroit de la greſle, mais eſtant encore en vapeur dans la region de l'air. C'eſt pourquoy il faut chercher dans cette ſeule figure la raiſon de la blancheur de la neige, qui ne ſe trouue pas en l'eau : non ſeulement pour ſa tranſparence, mais auſſi pource que ſa ſurface eſtant vn ie ne donne pas de priſe au rayon viſuel. Ce qui fait qu'on ne repreſente l'eau que ſous vne couleur bleuë & obſcure. Ainſi l'argent bruny comme eſt celuy des miroirs, paroiſt obſcur aupres de l'argent brut, qui ne diſſipe pas nos eſprits viſuëls comme l'autre. C'eſt pourquoy la glace eſt bien plus blanche que l'eau, comme eſtant moins vnie que la precedente.

Le 5. diſt, qu'il en trouuoit la cauſe dans la ſeule froideur, dont le propre eſt de blanchir, comme la chaleur noircit. Ainſi les peuples du Midy sõt noirs ou baſannez : les Septentrionaux, blancs, & les cheueux des vns & des autres blanchiſſent en vieilleſſe par la froideur de l'âge : Toutes les parties froides de noſtre corps ſont blanches, comme le cerueau, les os, les cartilages, les membranes, la greſle & la peau: les toiles & la cire blanchiſſent à la froideur de la nuit: juſques aux Dames ſe blãchiſſẽt le teint à la froideur du ſerein. Auſſi non ſeulemẽt la neige eſt elle blãche, mais la greſle, la gelée, la glace, le frimas, & tous les autres meteores froids ont la méme couleur.

Le 6. diſt. qu'encore que la blancheur de la neige fut debatuë par Anaxagoras : & que l'Armenie en produiſe de rouge par le mélange des exhalaiſons du vermillon auec les vapeurs ordinaires que la chaleur du Soleil éleue de l'eau : ſi eſt ce que cette blancheur eſt autant reconnuë d'vn chacun, comme ces cauſes en ſont cachées auſſi bien que celles de la lumiere qui eſt la couleur des corps celeſtes, comme les couleurs ſont la lumiere des corps terreſtres. Toutefois cette blancheur ſemble venir d'vn

Digitized by Google

mélange de l'air & de l'eau, comme il ſe void en l'écume, qui a ſa conſiſtence ſemblable à celle de la neige, dont la blancheur eſt poſſible accruë par les eſprits deſquels la neige abonde, qui ſont des corps lumineux, & deſquels eſt indice la fertilité que la neige apporte ſur la tere, qui ne ſe trouue point en la gelée, & auſquels eſprits ſe peuuent rapporter ce que Galien aſſeure que les poiſſons eſtás couuerts de neige en deuiennent plus frians. Car de la rapporter à la Lune, il n'y a pas plus de raiſon qu'au Soleil.

Le 7. diſt, que l'on ne ſçauroit trouuer de cauſe vniuoque & certaine de la blancheur dans les qualitez premieres ny ſecondes : Non dans la chaleur ou froideur, puiſque la neige, le ſucre & le ſel ſont également blancs, bien que la premiere ſoit froide, le ſecond temperé, le troiſiéme chaud, ny dans la ſechereſſe ou humidité, puiſque le lait qui eſt humide n'eſt pas moins blanc que la chaux & le plaſtre des plus ſecs. La denſité & peſanteur de l'argent, & la rareté & legereté de la neige, la douceur du ſucre, & l'acrimonie du ſel, comme l'examen de toutes les autres qualitez ſecondes des choſes blanches, font voir que ce n'eſt pas d'elles qu'elle dépend, ny des troiſiémes auſſi ; car l'agaric blanc eſt purgatif, & l'amydon & farine de féves auſſi blanches, reſſerrent. Finalement ce qu'aucuns appellent les quatriémes qualitez ou proprietez de toute la ſubſtance, dépendent auſſi peu des couleurs, puiſque la meſme blancheur qui eſt dans la farine qui nous nourrit, ſe trouue au ſublimé qui nous tuë. Il reſte à chercher la raiſon des couleurs, & par conſequent de la blancheur, dans le rapport entre voſtre veuë & la ſurface du corps coloré. quand il arriue donc que noſtre rayon viſuel, qui ſort pur & blanc, c'eſt à dire ſans couleur, vient à ne rencontrer point de couleur en quelque ſurface, ſi elle eſt diafane, il la prend pour vn moyen & non pas pour vn objet ; comme il ſe void dans le verre, le criſtal, l'air

& l'eau : mais ſi elle n'eſt diafane il s'arreſte à cette ſurface, & n'y trouuant point de couleur, retourne auec l'eſpece de l'objet faire ſon rapport au ſens commun qu'il n'a rien veu, ce qu'on appelle blancheur. C'eſt pourquoy le blanc plaiſt auſſi peu à la veuë qu'il deſunit & laſſe, comme fait vn coup donné à faux, & qui ne porte point. Appliquant cela à la neige, le rayon viſuel y trouue bien quelque arreſt par ſa condenſation ; mais n'eſtant que de l'eau & de l'air, qui ſont corps ſans couleur, d'où en euſt-elle acquis? C'eſt pourquoy tenant de ces principes elle demeure ſans couleur ; c'eſt à dire neceſſairement blanche, & deſuniſſant, laſſant & diſſipant les rayons viſuels ſi fort, qu'elle a autresfois aueuglé toute vne armée.

Le point. Si le courage eſt naturel ou acquis.

Digitized by Google

CENT CINQVANTE-CINQVIESME

CONFERENCE

Le courage eſt-il naturel ou acquis.

LE courage eſtant vn meſpris du peril, lequel nous craignons naturellement, nous ne pouuons eſtre courageux par nature, autrement, deux effets contraires procederoient d'vne meſme cauſe : Mais bien noſtre nature ſe porte indifferemment à tout ce à quoy on la duit & façonne. Ce qui ſe reconnoiſt aux cheuaux ombrageux, leſquels on aſſeure en les accouſtumant au bruit des mouſquetades qu'ils ne pouuoient ſouffrir auparauant : comme au contraire, les plus genereux courſiers nourris en vne eſcurie obſcure & ſans rien faire, deuiennent ombrageux & roſſes. Auſſi, puiſqu'il n'y a point de vray courage ſans connoiſſance du danger, d'où vient que les fols & les yvrongnes ne peuuent eſtre dits courageux : cela preſuppoſé que cette vertu a beſoin de preceptes, & de regles qui nous inſtruiſent, veu que ſans iceux noſtre connoiſſance ne peut-eſtre que tres-imparfaite. L'experience l'a fait voir en tous les Eſtats des ſiecles paſſez & du noſtre. Car rien ne rendoit les Romains plus vaillans que les autres nations qu'ils

Digitized by Google

ent ſubjuguées, ſinon la diſcipline militaire, en laquelle le legionnaire Romain faiſoit ſon apprentiſſage comme tous les autres artizans font en leur meſtier. Laquelle inſtruction aucuns de leurs deſcendans ayans mépriſée, font voir la difference qui eſt entr'eux & leurs deuanciers, & vuident cette queſtion au proffit de l'induſtrie. Et auiourd'huy nos ſoldats ne ſont point plus forts & courageux que les gens de ville: & les Officiers que nous voyons faire preſque ſeuls toutes les belles actions, ne ſurpaſſent en courage les ſimples ſoldats, ſinon pource que ceux cy n'ont point eſté ſi bien inſtruits que ceux-là, & ne font pas telle reflexion qu'eux ſur la honte & le dommage qu'ils encourent par leur laſcheté. Et pource que le courage eſt le plus grand qui nous fait mépriſer les plus grands perils, celuy qui nous porte au mépris de la mort, la choſe la plus terrible des terribles, eſt ſans doute le plus grand. Or l'hiſtoire de ces filles Mileſiennes eſt notoire, leſquelles par les perſuaſions d'vn certain Orateur, contre la timidité naturelle à leur ſexe, furent portées à vn ſi grãd mépris de la mort, que rien ne fut capable de les empécher de ſe la donner ſinon l'exemple de leurs compagnes que l'on trainoit toutes nuës incõtinẽt apres qu'elles s'eſtoiẽt défaites. D'où l'on doit iuger ce que peut l'induction pour nous encourager. Ce que les Chefs & Generaux d'armées n'ignorent pas, employans toute leur rethorique à imprimer la hardieſſe au cœur de leurs ſoldats au iour d'vn aſſaut ou d'vne bataille, & ceux qui ſe trouuẽt en telles rencontres aſſeurent qu'il n'y a rien plus capable d'enflãmer le courage aux hõmes vertueux, ou d'en dõner à ceux qui n'en ont point, qu'vne exhortation biẽ appliquée & proportionnée à l'eſprit de ceux que l'õ veut encourager. Tantoſt par la memoire de leurs belles actiõs precedentes, tantôt par celles de la lâcheté des ennemis, quelquesfois par la grandeur du peril & ruine indubitable qu'ils encourreront s'ils

tourment le dos : mais ordinairement par le salut de leurs ames & bien de leur patrie: & tousiours par ce bel aiguillon de l'honneur & de la gloire : considerations directement opposées à celles que la nature nous dicte, qui ne tendent qu'à la conseruation de l'indiuidu.

Le 2. dist, que si l'instruction faisoit l'homme vaillant & courageux, tous ceux qui reçoiuent mesme éducation, apprennent en mesme Academie, & font la guerre sous mesmes Chefs, seroient également courageux. Ce qui n'estant pas, la difference qui se trouue en eux si notable, ne peut estre rapportée qu'aux seules causes naturelles: telles que sont la structure des parties du corps, le temperament des humeurs & l'agilité ou la pesãteur des esprits, mais sur tout à la diuersité des ames qui informent nos corps : laquelle se reconnoist dés l'enfance, & auant que les organes corporels en puissent estre soupçonnez la cause. Tel enfant se trouuant moins peureux qu'vn autre, & dés le berceau ou commençant à peine à marcher battra ses compagnons, lesquels se laisseront à l'opposite battre d'vn plus foible qu'eux: le premier ne quittant pas prise pour la verge, pour laquelle vn autre fera plus qu'on ne voudra. De fait, si l'ame est l'architecte de son domicile, il luy faut imputer la principale cause de la varieté qui s'y trouue : de laquelle dépend visiblement celle de nos actions. Car comme chacun s'adonne volontiers aux emplois & exercices du corps & de l'esprit, auquel il se trouue le plus propre, & qu'il fait le plus aisément : ainsi celuy-là se porte plus aisément à l'execution des actions de courage qui s'y trouue auoir les organes mieux disposez. Et pource que les enfans tiennent ordinairement de l'habitude du corps & du temperament de leurs peres & meres, de là vient que le courage semble venir de race. Ce qui rend possible nostre noblesse si jalouse de l'antiquité de leur famille, en laquelle ils

aimeroient mieux auoir trouué vn homme décapité pour vne action qui tint du courage, qu'vn bourgeois, & qui n'euſt pas veſcu noblement. Auſſi pour bien iuger du courage, il ne le faut pas conſiderer ſeulement en l'homme : il ſe trouue tellement és animaux qui ſont incapables de diſciplines & d'inſtruction, que la plus certaine regle de la phyſiognomie pour iuger vn homme vaillant, ſe tire de la ſimilitude ou rapport qu'il a auec le Lyon, l'Ours & les autres beſtes de courage. Ce qui montre que la vraye & originelle vaillance eſtant dans les animaux, les preceptes l'alterent & peruertiſſent plûtoſt qu'ils ne la produiſent en nous. D'où vient que ceux qui ſont les plus ſçauans ſont bien ſouuent les plus poltrons. Ce que reconnoiſſans les Romains, faiſoient deſcendre des montagnes dans les valées, les peuples belliqueux qu'ils auoient ſubjuguez. Ces Romains eſtoient bien mieux diſciplinez que les peuples qu'ils appelloient barbares, qu'ils ſurmontoient auſſi par ce moyen plus aiſément ; mais ils n'eſtoient pour cela plus courageux ; celuy qui eſt vaincu ne rabattant pour cela rien de ſon courage : Témoin le Roy Porus, duquel Alexandre admira plus le courage, voyãt qu'il ne vouloit point manger afin de ſe laiſſer mourir pour la honte qu'il auoit d'eſtre vaincu, qu'il n'auoit fait le combat particulier d'hõme à hõme auquel il l'auoit prouoqué. Les Officiers ſont mieux que les ſimples Soldats, pource qu'ils ont plus à perdre qu'eux, & qu'on remarqueroit mieux leur laſcheté. Et les harangues des Chefs en vn iour de bataille ne ſont pas pour ceux qui ſont vrayement courageux, leſquels n'en ont que faire : bien pour les laſches, auſquels on oſte par ce moyen la crainte de la mort en les trompant & leur oſtant la connoiſſance des ennemis, leur accroiſſant l'opinion du nombre des noſtres : à l'oppoſite du vray courage, lequel ne ſe trouue pas, ce dit Socrate en Xenophon, dans ceux qui ne craignent point, pource qu'ils

ignorent le peril ; mais bien en ceux qui le voyans grand iugent encore leur force plus grande, ſur laquelle ils s'aſſurent d'en venir à bout, laquelle reſolution ne s'appriſt iamais par les liures, ny par les preceptes, mais ſe prend en ſoy-meſme.

Le 3. diſt, qu'il eſtoit de l'opinion de Socrate, dans le meſme Xenophon, à ſçauoir, que comme il y a des corps plus robuſtes, il y a des ames qui ſupportent auſſi mieux les perils. Mais que toutefois l'inſtruction ſert grandement à perfectionner la nature : D'où vient que certains peuples ne peuuuent ſouſtenir les efforts d'autres mieux duits & accouſtumez qu'eux à manier quelque ſorte d'armes. Toutes les eſpeces deſquelles tant offenſiues que defenſiues eſtant procedées de l'induſtrie humaine ; la nature ne ſe ſçauroit attribuer ſeul l'auantage que nous remportons ſur le reſte des animaux, le courage deſquels eſtint auec l'aide de l'art ſurmonté par celuy de l'homme, comme l'art ne peut rien ſans la nature, elle doit imputer à l'art le courage qui la porte à ſes attaquer & vaincre, puiſque ſans luy l'homme ne les oſeroit attaquer.

Le 4. diſt : qu'il falloit diſtinguer les courages ſelon la diuerſité des ſujets où ils ſont employez. La plus haute claſſe eſt celle des perſonnes qui ſe ſont librement preſentées à vne mort certaine pour leur Religion, vraye ou fauſſe. Tel fut entre les Romains Quintus Curtius, qui ſe precipita dans vn gouffre pour appaiſer l'ire des Dieux : vn Metellus, qui ſe ietta dans le feu pour en tirer la ſtatuë de Minerue : & entre les heretiques, vn grand nombre dont les liures ſont pleins. Mais le Martyrologe nous fait voir ce nombre encore plus grand en la vraye Egliſe. Or, on ne ſçauroit imputer le courage de tant de Martyrs à la nature ſeule : ouy bien à la perſuaſion & à la foy. Suit apres le courage de ces grands Heros & hommes illuſtres de l'antiquité : comme vn Dauid & ſes neuf preux, vn Alexandre

Digitized by Google

le Grand, les trois Horaces & Curiaces, Cæſar, Caton & tant d'autres dont l'antiquité eſt remplie, que nul ne dira auoir fait tant de belles actions s'ils n'y euſſent eſté portez par vn beau deſir de gloire, à laquelle nos eſprits ne ſont portez que par les raiſons, les preceptes & les exemples : & par conſequent, leur courage ſe pourra dire plûtôt acquis que naturel. Le courage ſe trouue encore dans toutes les vacations & emplois. Ainſi vn Miniſtre & Conſeiller d'Eſtat, vn Theologien, vn Iuge acquiert le nom de courageux lors qu'il fait conſtamment l'exercice auquel il eſt appellé. Ce que la nature n'apprend à perſonne : & partant ie trouue plus d'effets du courage acquis que du naturel, lequel d'ailleurs quelque grand qu'il ſoit, eſt perfectionné par l'induſtrie.

Le poinct pour la quinzaine. Si les hommes ſe formeroient vn langage, n'en ayans point appris d'autre.

Digitized by Google

CENT CINQVANTE-SIXIESME

CONFERENCE

Si les hommes ſe formeroient vn langage n'en ayans point appris d'autres.

EN cette queſtion agitée pour la ſeconde fois: ie tiens que la nature ayant donné la voix aux animaux pour s'entrecommuniquer de loing, & icelle diſtinguée en autant de tons & accens diuers comme ils ont de paſſions & neceſſitez differentes, il n'eſt pas à croire qu'elle euſt plus mal pourueu l'homme de ce qui luy eſtoit plus neceſſaire, eſtant ſujet à plus de paſſions & neceſſitez qu'aucun autre animal, qui l'obligeoient à vne ſocieté nullement imaginable ſans la parole: laquelle par conſequent deux enfans ſe formeroient d'eux-meſmes par neceſſité auſſi-toſt que l'humidité de leur cerueau & des organes ſeruans à la parole s'étant deſſechée par l'âge, laiſſeroit le mouuement libre à leur langue; commançans par l'imitation des voix ou des ſons qu'ils entendroient, & donnans aux choſes des noms conformes à ces voix ou à ces ſons qu'elles rendroient. A faute dequoy ils formeroient d'autres voix articulées, premierement monoſyllabes

monosyllabes & simples, comme sont celles des Chinois, & puis composées: par lesquelles ils exprimeroient toutes leurs autres conceptions, sinon auec vne telle facilité que les autres langues, lesquelles le temps a rendu plus riches, du moins à leur mode, vsans le plus de conformité qu'ils pourroient auec la nature & proprieté sur chacune chose. Et où la raison leur manqueroit, ils seroient secourus par le hazard: nostre nature estant si fort portée à l'imitation, que celuy des deux qui auroit le premier appliqué vn mot à quelque chose, seroit suiuy de l'autre sexe sans contredit. Car l'esprit de l'homme estant vn acte conçoit incessamment: le plus grand plaisir de l'homme estant en la communication de ces conceptions: & comme vn torrent ou riuiere qui n'auroient point de lit s'en feroient vn, & prendroient leurs cours par quelque endroit que ce fut: ainsi la conception humaine se trouuant destituée de termes qu'elle pût imiter, en formeroit de nouueaux à sa fantaisie, lesquels venans à estre receus par d'autres, acquereroient la mesme perfection, à laquelle arriuent en leur temps toutes les autres langues: voire quand les organes de la voix manquent, les muets se tordent les membres en mille façons pour se faire entendre: si heureusement que Monsieur de Sancy estant Ambassadeur en Turquie, 2. muets, l'vn Turc & l'autre Persan, ne s'entendans point pource qu'ils auoient de differens signes, il se trouua vn troisiesme muet, qui leur seruit de Truchement: ce qui estant plus mal aisé que d'articuler vne voix, montre bien que la nature viendroit encore plustost à about de la parole qu'elle ne fait de s'exprimer par gestes. Car aucun n'ignore qu'il est plus aizé de parler que de faire.

Le 2. dit, que la parole n'estant qu'vne imitation, celuy qui n'auroit iamais ouy parler ne parleroit iamais: tesmoin les sourds de naissance qui sont

touſiours muets, bien qu'ils ayent tous les organes propres à forger la voix : & toutesfois, nul ne s'imaginera qu'ils n'ayent toutes les meſmes facultez & neceſſitez de s'exprimer que le reſte des hommes, voire beaucoup plus grandes : eſtant priuez de toutes les inſtructions qui s'aquierent par l'oreille, & autres biens qui en procedent. Ce qui eſt encor verifié par l'exemple de tous les hommes ſauuages qui ſe ſont trouuez ; meſme par celuy du Satyre, lequel au rapport de S. Ieroſme en ſes Epiſtres apparut à S. Antoine au deſert : Tous leſquels au lieu de mots ne prononçoient que des voix inarticulées & plus ſemblables à des ſons & mugiſſemens qu'à des paroles : ces hommes eſtans ſemblables à vn ignorant du ieu de luth, lequel bien qu'il ait des doigts ne ſe fait point parler comme celuy qui y eſt maiſtre.

Le 3. diſt. que la cauſe pourquoy les ſourds de naiſſance ſont auſſi muets, vient de ce que celuy qui parle ſe doit entendre parler autant qu'il ſoit entendu des autres : car autrement, il ne ſçait mémes s'il a parlé, tant s'en faut que les autres le puiſſent ſçauoir : & auſſi peu ſe ſouuient-il de la voix dont il ſe ſera ſeruy pour exprimer cette choſes là ou vne autre : ce qui eſt abſolument neceſſaire pour pouuoir employer la meſme voix lors qu'on voudra ſignifier la meſme choſe. Mais il n'en eſt pas de meſme de celuy qui ayant l'oreille bonne & l'intention de ſe faire entendre pareille, taſche d'exprimer les notices qu'il a des choſes par ſa voix qu'il articule au iugement de ſon oreille, cõme vn ioüeur de luth les cordes de ſon inſtrument : lequel eſt de vray touché plus artiſtement par vn homme expert en cét exercice, que par celuy qui en ſera ignorant : mais ne laiſſera pas de frapper l'oreille comme le langage inuenté par ces hommes ſans preceptes pour eſtre plus deſagreable, ne ſe fera pas moins entendre qu'vn autre. Auſſi, la paro-

Digitized by Google

le eſtant propre à l'homme comme la raiſon dont elle eſt l'image, qui eſt poſſible la cauſe pourquoy les Grecs expliquent l'vne & l'autre par vn meſme nom, il me ſemble que comme celuy qui ſeroit eſloigné de tout commerce ne laiſſeroit pas de raiſonner, le meſme ne laiſſeroit pas auſſi de parler : rien ne pouuant non plus empeſcher les organes bien diſpoſez de la parole de la proferer que l'ame de raiſonner, lors qu'elle en a tous les moyẽs. De fait, cét obſtacle ne peut venir que de quelque cauſe : Non de la materielle, qui ſont les eſpeces des choſes, leſquelles il n'importe pas qu'elles ſoient introduites par l'vn des ſens ou par l'autre: ny de l'efficiente, qui ſont les organes de la voix, preſuppoſez entiers: ny de la formelle, qui ne peut manquer, puiſqu'il eſt neceſſaire que toutefois & quantes que l'exhalaiſon eſt viuement pouſſée du poulmon par la trachée artere dans la bouche, organizée par l'épiglote, menagée par la langue, emenuiſée par les dens, & formée par les levres, la parolle s'enſuiue. Car pour la finale, qui eſt la communication, elle n'eſt pas moins vtile aux vns qu'aux autres. Il eſt donc neceſſaire que toutes les cauſes du langage ſe rencontrans & ayant eſté fournies de l'hõme par la nature, qui ne fait riẽ en vain, l'effet s'enſuiue. Et ſi les gueux ; & particulierement ceux qui abuſent du nom de Bohemiens, ſe font bien vn jargon particulier, qu'ils appellent le Bleſche ou Narquois, il n'y aura pas plus de difficulté en ceux dont nous parlons d'en faire autant. Voire, ils n'y trouueront pas plus de peine qu'il s'en rencontre à feindre des characteres nouueaux par ceux qui eſcriuent en chiffre. Ce qui eſt auſſi confirmé par l'aduis des Peres qui ont voulu que le changement des langues qui auint au baſtiment de la tour de Babel, ne fuſt autre choſe qu'vne entiere abolition que Dieu fit dans la memoire de chaque particulier des eſpeces de ſa langue maternelle : la-

quelle memoire eſtant deuenuë par ce moyen vne table raze, & comme vn papier blanc : ce fut aux hommes à s'accorder entr'eux de quelques nouueaux termes ſignificatifs de leurs conceptions. Autrement ils diſent, que ſi Dieu euſt lors infus vne connoiſſance actuelle & l'habitude de pluſieurs langues en tous ces ouuriers, ce n'euſt plus eſté vne punition, mais vn ſalaire de leur arrogance : & qui erſt eſté aucunement à comparer auec ce celebre don des langues du S. Eſprit arriué à la Pentecoſte.

Le 4. diſt. que rien ne pouuant eſtre dans l'intellect qui n'ait eſté dans le ſens : l'eſpace de la voix ne peut eſtre introduite dans noſtre entendement, ſinon par quelque ſens externe : Non par l'ouye, qui eſt le vray ſens de diſcipline, puiſqu'aucun ne parle aux enfans dont eſt queſtion : non par les yeux dont l'obiet eſt ſeulement l'eſpace viſible, ni par les autres ſens qui ont auſſi leurs objets tous differents de ceux de l'ouye. Auſſi, la langue eſtant compriſe ſous la Grammaire, qui eſt vne diſcipline, ne peut eſtre entenduë : bien loin d eſtre pratiquée ſans preceptes ou exemples. A faute deſquels la memoire des enfans dont nous parlons ne ſe trouuant fournie d'aucune idée, ne dictera rien aux muſcles & nerfs, inſtrumens du mouuement volontaire, qui par ce moyen ne formeront aucune parole : tout ainſi que celuy qui n'eſt point duit aux autre exercices du corps, non plus qu'à ceux de l'eſprit, ne les produit point. Ce que Dieu crea Adam & Eue auec la parole, & ce qui ſe rapporte de quelques enfans qui ont parlé ennaiſſant, voire d'autres dans le ventre dans de leurs meres, eſtant choſe purement ſurnaturelle, & dont partant ne ſe doit tirer aucune conſequence.

Le 5. dit. que la femme a vne ſi grande facilité de parler, que de deux enfans eleuez enſemble, ſur tout s'ils eſtoient de different ſexe, vray ſemblable-

Digitized by Google

ment la fille parleroit la premiere, non seulement comme la plustost parfaite, mais comme la plus babillarde. C'est ce qui manqua à l'essay de ce roy d'Egypte, dont il a esté cy-deuant parlé, qui ne fut fait que sur des garçons. Et toutefois cette habitude de parler est encore telle aux hommes qu'en nostre aage le frere du Connetable de Castille estant né sourd, comme il est ariué à plusieurs de la mesme famille des Velasques, a dementi la maxime que les sourds de naissance sont touiours muets. Car on luy apprit à parler, à escrire, lire & entendre les autheurs, en luy mettant vn lien au col qu'on luy serroit & relachoit pour l'aduertir quand il faudroit ouurir ou fermer la bouche à l'exemple de ce qu'il voyoit pour exprimer les especes qu'on luy representoit en mesme temps : & ne se trouuoit que cette difference entre la parole & celle des autres qu'il ne regloit point sa voix, parlant d'ordinaire trop haut : ce qui s'est aussi fait autrefois en faisant moindre au sourd l'instrument sur lequel on formoit le son qu'on luy vouloit faire entendre, pour ce que l'estonnement qu'en reçoit le cerueau, respond en quelque façon au sens de l'ouye.

Le point pour la huitaine Lequel il vaut mieux deffendre sa frontiere, ou porter la guerre chez l'ennemy.

CENT. LVII.

CONFERENCE

S'il vaut mieux garder ſa frontiere, que porter la guerre chez l'ennemy.

LA guerre ayant pour ſa fin la paix, celuy l'a fait mieux qui paruient pluſtoſt à cette fin. Or la paix ſe fait en deux façons: la 1. en abatant toutes les forces de ſon ennemy, ce qui eſt tres-rare & de longue diſcuſſiõ entre des partis à peu pres égaux, tels que ſont ordinairement ceux qui ſe font la guerre, l'inégalité trop diſproportionnée ſouſmettant des l'entrée le foible au fort. La ſeconde, en rendãt inutiles tous les efforts du meſme ennemy: leſquels ſont plus aiſément aneantis en l'attendant de pied ferme, que ſi on l'alloit attaquer iuſques chez luy auec les incommoditez & incertitudes qui ſe rencontrent és entrepriſes loingtaines. Auſſi lors qu'on fait quelque deſſein, il le faut rendre le plus infaillible qu'il ſe peut: encore ſe rencontre-t'il tant de difficultez ineſperées és choſes qui paroiſſent les plus faciles, que l'on y experimente tous les iours combien la theorie differe de la pratique. Ce qu'étant poſé pour certain, comme il l'eſt: Nul ne doute que le Miniſtre d'Eſtat ne puiſſe mieux dreſſer le

plan d'vn deſſein dans vn pays qui luy eſt acceſſible, & duquel il peut diſpoſer & les Chefs & ſoldats mieux donner & executer les ordres en ce lieu-là où ils trouueront les eſprits diſpoſez à l'obeyſſance & à contribuer leur ſoin, peine & moyens pour faire reüſſir les proiets qui ſeruent à l'aduancement de leur party, qu'il ne ſe fait en des lieux où il faut dépendre de la foy des guides, le plus ſouuent trompeurs ou ſuiets à ſe tromper, & où vous auez tout contraire. Ioint que chacun ſe porte bien auec autre affection & ardeur à la conſeruation de ſa terre, de ſa femme & de ſes enfans, voire à la ſienne propre, qu'à faire des deſſeins ſur la vie & biens des autres: où les Soldats ſont d'autant moins portez qu'outre le douteux éuenement, ils ne ſont pas aſſeurez que ce qu'ils conqueſteront ſur l'ennemy, leur demeure en propre, comme ils ſont certains que ce qu'ils deffendent bien leur demeurera, puiſqu'il leur appartient deſ-ja. L'experience le confirme ſi communement que les hiſtoires nous marquent à peine de dix proiets & entrepriſes faites en pays ennemy vne ſeule heureuſement executée, non pas mémes de dix conqueſtes vne conſeruée. Dequoy nous ſeruent de preuue ſuffiſante les dernieres entrepriſes & deſcentes des Anglois & Eſpagnols dans les Iſles de Ré, de S. Honorat & Sainte Marguerite, & nagueres à Laucate. Auſſi y a t'il beaucoup moins de deſpence à ſe tenir ſur le ſien: & ce qui ſe void és combats particuliers d'homme à homme, ſe peut bien appliquer aux guerres publiques: nul n'ignorant, que ſouuent és duels celuy que l'on croyoit vaincu, attendant ſon homme de pied ferme l'a tué: ioignez à cela que la iuſtice & bonne cauſe en la guerre rend ſon iſſuë beaucoup plus fauorable: pource qu'elle imprime dans les eſprits des vns la confiance & hardieſſe comme la deffiance & la crainte és autres. Or il y a bien plus de Iuſtice à deffendre le ſien, que d'aller enuahir

celuy d'autruy & quelque ſubtilité qu'y apporte l'artifice humain, noſtre frontiere eſt bien pluſtoſt creuë nous appartenir, que ce qui en eſt éloigné. Ainſi par la raiſon de nos anciens caualiers qui croyoient que le bon ſuccez des armes eſtoit inſeparable de l'équité d'vne cauſe, d'où vient qu'ils décidoient par les duels leurs querelles douteuſes, la victoire s'enclinera pluſtoſt du coſté de ceux qui deffendront leurs frontieres, que de celuy des autres qui iront porter la guerre dans les terres étrangeres.

Le 2. eſtablit la meſme difference entre celuy qui attaque ſon ennemy en ſon pays & celuy qui l'attend chez ſoy, qu'entre 2. joueurs, dont l'vn ayant commancé de gagner ne hazarderoit plus rien du ſien, & l'autre commanceroit le jeu ſur ſon propre argent. Car celuy qui attaque ne hazarde rien du ſien, puiſqu'il rend le pays de ſon ennemy le ſiege de la guerre & du hazard qui la ſuit. Et ſoit qu'on mette le fruit & la fin de cette guerre en la conqueſte du pays ennemy ou en vne iuſte defenſe ſeulement, il eſt touſiours plus commode, vtile & glorieux d'attaquer l'ennemy chez luy méme que de l'attendre chez nous. Car ſi on deſſeigne de conquerir, qui ne void qu'il eſt neceſſaire d'entrer aux pays de l'ennemy pour s'y eſtablir ? ſi l'on ne deſire que ſe deffendre, comme les plus ſages ayment mieux détourner les maladies & s'en guarantir en les preuenant, que les repouſſer lors qu'elles ſont deſ-ja formées, & comme on eſtouffe plus aizément vn incendie en ſa premiere flâme qualors qu'il s'eſt attaché aux toits & aux murailles : De meſme, il eſt plus aiſé de deffendre ſon pays en faiſant diuerſion ſur celuy de l'ennemy, que d'attendre ſur le ſien propre les deſordres & rauages qui accompagnent touſiours la guerre, & qu'il faut ſouffrir chez ſoy ſi on ne les fait ſouffrir aux autres, outre que la guerre qui ſe fait en pays

Digitized by Google

eſtranges ſe ſoudoye preſque d'elle-meſme : car le ſoldas y pouuant viure à diſcretion & s'enrichir par le pillage des places priſes, eſt moins à charge à ſon Prince & à ſon païs, dont il faudroit qu'il tiraſt toutes ſes commoditez s'il faiſoit la guerre chez ſoy. Ce qui le rend auſſi plus valeureux. Car comme dans les agens naturels l'antiperiſtaze redouble leurs forces, l'approche d'vn païs ennemy donne du cœur aux plus laches, & rend les autres plus diſciplinables : ſçachans bien qu'ils ne doiuent attendre du ſecours que d'eux meſmes. C'eſt ce qui a fait plus communement reüſſir les armées en vn païs eſtranger qu'au leur propre. Ainſi, les Romains touſiours victorieux hors l'Italie, ont eſté ſouuent battus chez eux & reduits à de grandes extremitez par les Gaulois & Carthaginois : qui ont de rechef touſiours eſté vaincus en leur propre pays. Ainſi, Alexandre a plus conquis de Royaumes & de Prouinces portant ſes armes en Aſie, que ſon Pere & tous ſes Lieutenans n'ont gagné de Villes en la Grece : les Anglois ont eſté plus heureux en France que chez eux : & les Turcs ont ont preſque touſiours gagné ſur les Chreſtiens en attaquans la Chreſtienté. Ioint que la reputation, par laquelle les Roys regnent, & la terreur qui fait la moitié de la victoire, ſont touſiours pour celuy qui porte ſes armes chez ſes ennemis ; comme au contraire rien n'abat plus le courage, que de ſouffrir qu'on nous vienne attaquer iuſques chez nous, pource que l'allegreſſe & la promptitude des ſoldats ſe trouue lors plus grande, eſtant d'ordinaire accompagnée de grandes eſperances. Et bien qu'il y ait quelques circonſtances qui puiſſent apporter vne modification à cette maxime, il eſt neantmoins touſiours plus ſeur de faire la guerre ailleurs que chez ſoy. Car ſi vn Prince eſt grād & puiſſant, il y va de ſon honneur d'eſtre reduit à repouſſer ſon ennemy de ſa propre terre : ſi ſon païs eſt

petit, il luy eſt encore plus expedient : d'autant que le centre de ſon eſtat n'eſtant gueres elongué de la circonference de ſes frontieres, ſa moindre perte ſeroit irreparable, & le feroit d'epoüiller entierement. Auſſi Demoſthene exhortant les Atheniens contre Philippe, quoy que plus foibles que luy, eſtoit neantmoins d'auis qu'ils tranſportaſſent la guerre chez luy : fondé entr'autres raiſons, ſur ce que l'attaque feroit voir les defauts & manquemens de ſon eſtat. Car comme vn corps mal-ſain en s'émouuant tombe en quelque maladie, & la moindre playe attire à ſoy les mauuaiſes humeurs, ainſi faiſant ouuerture dans le païs de l'ennemy s'il y a quelque meſcontentements ou ſemence de reuoltes, elles éclatent ſoudain, & les mauuais ſujets & mutins, qui ſe trouuent touſiours par tout en aſſez bon nombre, prennent leur temps pour ſe joindre à ceux qui les peuuent ſouſtenir.

Le 3. diſt, qu'il eſtoit impoſſible de rien déterminer en cette queſtiõ non plus qu'en toutes les autres politiques leſquelles changent de face ſelon la diuerſité des circonſtance : y ayant tel eſtat dont la frontiere eſt ſi bien aſſeurée qu'il n'a rien à craindre chez ſoy du coſté des ennemis, contre leſquels partant il peut ſeurement enuoyer tout ce qu'il y a de ſeditieux & de capables de troubles & nouuelletez. La guerre eſtrangere ſeruant d'azile aux mauuais citoyens & qui craignent le chaſtiment de leurs crimes : ce qui l'a fait ſeruir de purgation & de ſaignée au corps de l'Eſtat. Comme il s'en trouue auſſi d'autres leſquels ſemblables à des conualeſcens les corps ſont bien aſſez forts pour en aller attaquer d'autres, ne ſe jettent pas pluſtoſt à la campagne de la diſcorde & la diuiſiõ ſe ſemer chez eux, s'expoſans au reproche de l'Aſtrologue qui tombat dãs vne foſſe qu'il auoit à ſes pieds, s'amuſant a regarder le Ciel. Il n'eſt donc pas plus aizé de reſoudre s'il il faut faire la guerre aupres ou au loing sãs dire

en quel temps, en quel lieu, auec quels moiens, & contre quels ennemis, que de conſeiller à vn Bourgeois s'il doit conſeruer ou acquerir, ſans ſçauoir quoy, ny s'il a de l'argent en bourſe. Car les exemples qu'on allegue de part & d'autre tiennent du ſon de ces cloches qui s'accordent à tout. Ceux qui ont eſté heureux à conquerir l'euſſent eſté poſſible dauantage s'ils ſe fuſſent mis ſur la ſimple defenſiue, & ceux qui ont ſuccombé en defendant le leur, l'ont parauanture fait trop tard, & comme il arriue le plus ſouuent lors que leurs forces abattuës les rendoient incapables de tout. Mais on peut dire des François & de tous les autres peuples belliquuex, qu'ils ſont beaucoup plus propres à aller attaquer leur ennemy au loing, qu'à ſupporter ſes irruptions dans leur pays: pource qu'au premier il faut employer vne ardeur & impetuoſité qui leur eſt naturelle, & au ſecond il eſt beſoin d vne grande patience, en laquelle nous auions touſiours eſté ſurſurmontez par les eſtrangers, iuſqu'à ce que grand Genie de l'Eſtat qui l'anime au iourd'huy, euſt fait voir que la conduite fait tout en paix & en guerre.

Le point pour la huitaine. D'où vient la diuerſité des opinions.

CENT LVIII.

CONFERENCE

D'où vient la diuerſité des opinions.

IL n'y a pas dequoy s'eſtonner que chaque cauſe produiſe vn effet different: qu'il ſe trouue de la diuerſité non ſeulement entre les choſes de diuers genre, de differente eſpece, mais meſme entre chaque indiuidu: telle que 2. yeux ne ſe trouuent point en tout ſemblables. Laquelle diuerſité, ſi nous auions les moyens & l'habitude pour les diſtinguer, nous paroiſtroit auſſi bien par tout ailleurs, comme elle fait par exemple au chien qui reconnoiſt de deux liévres que nous trouuerons ſemblables, ſequel eſt celuy qu'il a fait leuer le premier. Mais qu'vne meſme choſe paroiſſe diuerſe ſelon la diuerſité de ceux qui en iugeront: c'eſt ce qui ſemble autant eſtrange en la recherche de ſa cauſe, comme la pratique nous le rend commun. Car veu que noſtre intellect iuge des choſes ſelon le rapport des ſens externes, hors le miniſtere deſquels rien n'eſt introduit en iceluy, & que ces ſens & leur moyens eſtans bien diſpoſez s'accordent tous en leurs rapports: la blancheur de ce papier, la noirceur de cet-

te ancre & la verité de tous les autres objets eſtant fidellement introduits en nous : il ſemble que tous les hommes qui entendent vne meſme propoſition & les raiſons par leſquelles elle eſt appuyée & combatuë, deuroient faire meſme iugement pour & contre, ſans ſe partager comme ils font en differens aduis. Dequoy recherchant les motifs ie les trouue dans la diuerſe diſpoſition & habitude des organes qui rendent les operations de noſtre ame differente. Ainſi, l'enfant qui eſt à la mammelle eſtant au ſermon, n'y entendra rien du tout : celuy de ſix ou ſept ans, en remportera vne connoiſſance confuſe & ſe contentera de dire que le preſcheur aura parlé de Dieu : le ieune homme & le vieillard, en iugeront ſelon leur inclination, le bilieux, promptement, le melancholique, auec plus de circonſpection, & preſque tous diuerſement. Et derechef, ſi c'eſt vne matiere ſcholaſtique, le payſan qui n'en a point de connoiſſance, n'en pourra iuger ſinon par admiration, pource qu'il ne l'entendra point: l'eſcholier l'eſtimera, le bourgeois ſans lettres, le blaſmera & preferera vn point de moralité : bref, chacun en iugera à ſa mode. Cependant c'eſt vn meſme ſermon comme vne meſme liqueur verſée en differens vaiſſeaux, qui luy communiquent le gouſt, dont ils ſont deſ-ja imbus.

Le 2. diſt. que de vray rien n'eſt en l'intellect qui n'ait eſté aux ſens : mais cét intellect eſt ſouuent tellement preocupé des eſpeces & preiugez introduits auparauant, comme d'vne teinture precedente, que toutes les raiſons ſuruenantes ne la peuuent plus faire changer: & lors que quelque paſſion comme l'amour ou la haine ſeruent de guides à ces premieres eſpeces, elles les imprimẽt ſi bien que les autres n'y trouuẽt plus de place. D'où ceux-là ſe trompent ſouuent qui accuſent les Iuges de donner des Sentences contre leur conſcience, ſous pretexte qu'ils auront tant deferé à la recomman-

Digitized by Google

dation de leur amy, qu'ils n'auront conceu que leurs seules raisons, se pouuant faire qu'ils ne trouuent point de iustice en celles de la partie aduerse: c'est pourquoy ils la condamneront selon leur science & conscience. Non qu'il ne s'en trouue aussi possible quelques vns qui fauorisent sciemment vne mauuaise cause. mais ceux-là ne sont pas le suiet de cette question veu qu'ils ne sont pas interieurement de different aduis d'auec ceux qui opinent le contraire.

Le 3. dist: que cette varieté d'auis ne vient pas de la seule diuersité des especes introduites dans le sens commun, & par luy dans l'intellect: mais de la differente liaison que fait l'intellect de ces especes: tout ainsi qu'vn mesme Alphabet s'escrit & se lit si diuersement par diuers escriuains qu'il n'y a point deux escritures qui se ressemblent. Ce qui se void aussi aux paroles: car encore que plusieurs parlent vne mesme langue ils auront toutefois non seulement diuerse prononciation, mais aussi diuerse phrase. C'est pourquoy les Anges qui n'ont que faire des moyens pour raisonner voyans la verité des choses dans sa source ne sçauroient estre de differens, aduis sur vn mesme suiet: Ouy bien les hommes qui prenans des termes differens pour faire leur raisonnement, ne s'accordent pas tousiours d'vne mesme conclusion.

Le 4. dist: qu'il sembloit que les ames auoient des qualitez qu'elles n'empruntoient point de leurs corps: autrement vous n'en verriez pas les vns si opiniastrez, bien que leurs corps ne tiennent rien de l'humeur melancholique à laquelle on veut attacher ce vice, les autres si muables & changeans si aisément d'auis, bien qu'ils ne soient point de temperament bilieux, lequel on en veut estre la cause. De fait, où trouuerez-vous ailleurs qu'en l'ame, ce que l'on void des hommes qui sont tellement nez à la deuotion que s'il s'agit d'vn affaire

où il y aille tant soit peu de la religion ils ne trouueront rien d'equitable contre les Ecclesiastiques, d'autres ausquels tout ce que cette sorte de gens proposent est suspect, & qui le condamnent sur l'heretiquette du sac: & qui dira que la resolution de ceux qui se sont faits bruſler pour l'heresie vienne du temperament du corps.

Le 5. dit, qu'il faloit distinguer les opinions en celles qui sont destinées à quelque action qu'on peut, à la mode des disciplines, appeller practiques, & en celles qui sont purement speculatiues. Il y a apparence que les premieres dans lesquelles nous nous trouuons interessez, & que nous auançons comme telles, suiuant le temperament & la conformation des organes d'vn chacun. Ainsi, le melancholique apprehendant iusques aux dangers imaginaires, n'a garde de preferer le trafic sur mer celuy de la terre: & sera tousiours de auis de ne rien hazarder: S'il faut faire choix d'vne profession, il embrassera pluſtoſt la robe que les armes, & opinera plûtoſt du bõnet, que d'auãcer quelque nouelle proposition suiette à estre rejettée: Où si la naissance, le hazard ou le commandemant d'autruy, le portent à la guerre, il sera pluſtoſt d'auis de desbaucher les troupes de l'ennemy, que de les combatre, ou le fera pluſtoſt par embuscade qu'en bataille rangée. Le feu du bilieux au contraire preferera vn employ où il puisse bien toſt paruenir à son dessein, fut ce au peril de sa vie, lequel il ne veut pas croire, ou il ne veut pas craindre, aux ennuyeuses longueurs des autres exercices, qui ne donnent souuent du grignon à son homme que lors qu'il n'a point de dents: le sanguin s'accordera aizément à cét auis, pourueu qu'il n'y ait point de peine, ou qu'elle soit adoucie de quelque passe-temps: le pituiteux sera nonchalan à l'vn & l'autre: mais aux choses qui consistent en la seule contemplation: ie ne voy point comment ie puisse estre

pluſtoſt d'auis . que le flux & reflux de la mer vienne de la Lune que du Soleil. C'eſt pourquoy les perſonnes de diuers temperament, ſexe, climat & aage s'accordent plus volontiers en vn point de Philoſophie qu'en leurs inclinations particulieres & genre de vie. Ce qui a donc le plus de pouuoir à produire cette diuerſité d'auis eſt la vanité & ambition de l'eſprit humain, lequel ſe iugeant auſſi bien partagé de capacité & ſuffiſance que ſon compagnon, & aimant ſur toutes choſes la liberté laquelle il ſe perſuade que repugne le conſentement qu'il donneroit à l'opinion auancée par vn autre : cette creance & le doute qui luy eſt ordinaire en toutes choſes non demonſtrables, les portent à chercher quelque nouuelle lumiere, laquelle ne ſçauroit eſtre ſi petite qu'il ne l'aime plus que celle d'vn autres : comme on aime plus ſes enfans que ceux d'autruy. D'où viennent tant de diuerſes opinions des anciens ſur toutes les matieres de la Philoſophie, & les autres ſciences, ſans excepter la Theologie entre les Catholiques meſmes : entre leſquels nous voyons Scot contredire à S. Thomas : ainſi que dans la medecine Paracelſe eſt contraire à Galien : Dans les Mathematiques, Copernic à Ptolomée : dans la Philoſophie ſcolaſtique Raimond Lule & Ramus, à Ariſtote : dans le droit, Caſſius à Labeo, les Sabiniens auec les Proculeiens.

Le 6. diſt qu'il y auroit plus à s'eſbahir ſi tous les hommes eſtoient d'vn auis, que de ce qu'ils imitent en cette diuerſité toutes les autres choſes du monde : Du moins eſt-il plus mal aizé d'aſſigner la cauſe pourquoy vn meſme homme ſera auiourd'huy d'vn auis, & demain d'vn autre, que de voir autant d'auis que de teſtes diuerſes. Toutefois cette varieté me ſemble proceder de ce que les choſes ſe conçoiuent diuerſement. Ce qui paroiſt en l'exemple de Iules Ceſar, qui eſtant porté à perdre le Roy,

Digitized by Google

Dejotarus, n'eut pas pluſtoſt ouy parler Ciceron en ſa faueur, qu'il luy fit grace, & tant d'autres effets de ſon éloquence : & de celle de Demoſthene. D'où vient qu'encore qu'on nous donne à entendre vn meſme fait, appuyé de meſmes raiſons, ſi eſt ce que les diuerſitez qui ſe trouuent dans le moyen & dans les ſens externes & internes, nous impriment des eſpeces differentes, ſur le rapport deſquelles nous faiſons auſſi vn iugement diuers.

Le 7. diſt. que cette varieté prouenoit de celle des principes de connoiſſance, comme il ſe void en ceux de Mathematique, leſquels eſtant certains & connus de tous, cauſent le conſentement que chacun preſte à leurs conſequences infefaillibles. Et encore és perſonnes que l'on void de loin: deſquels ayant vne connoiſſance fort confuſe, l'vn dit que c'eſt vn arbre, l'autre vn animal où homme: mais à meſure que ſon approche nous le fait mieux connoiſtre, tous demeurent d'accord que c'eſt Pierre ou Iacques.

Le point pour la huitaine. Pourquoy les vents ſont plus grands ſur mer que ſur terre.

Digitized by Google

CENT LIX.

CONFERENCE

Pourquoy fait-il plus de vent sur mer que sur terre.

CE qu'on ressent moins de vent & plus de pluye sur terre que sur mer, fait reuoquer en doute l'oppinion de ceux qui veulent que l'exahaison soit la matiere du premier, comme la vapeur celle de la seconde: si l'on ne veut dire que les vents ausquels les Poëtes attribuent auec raison l'empire sur la mer, en chassant les nuées, les renuoyent sur la terre, où estant moins agitées, elles s'y resoudent en pluye. Or pour continuer mon raisonnement auec les mesmes Poëtes, je diray qu'ayeans placé le palais d'Eole Roy des vents dedans les cauernes prochaines de la mer, ils ont suffisamment rendu la raison pourquoy la mer en est plus tourmentée que la terre. Car ces vents sortant visiblement de la profondeur des cauernes frequentes aux costes des mers, dont les flots y faisans vne agitation continuelle, le prouoquent incessamment: ce n'est pas de merueille s'ils déployent leurs violences du costé qui leur est libre. Ce qui s'éproue aux grands lacs voisins des hautes montagnes: comme en celuy de Come & de la Garde en Italie, qui a des vagues & mugissemens pareils à ceux de la mer, & en celuy de Geneue qui se soufleue & a-

Digitized by Google

gite extraordinairement. Ce n'eſt pas que les vents ne s'engendrent auſſi en d'autres lieux ſouſterrains : aucun deſquels n'en eſt exempt, comme appert par les puits & ſouſpiraux des caues. Mais tels lieux ayans ordinairemẽt leurs ouuertures de bas en haut, ne nous rendent pas leur vent vent ſenſible comme eſt celuy de ces cauernes éleuées ſur les coſtes de la mer qui nous le pouſſent la teralement : & ſe diſtinguent, parceque le vent marin eſt plus ſec & moins corrompant que celuy de la terre : poſſible pour la ſalure de la mer, ſur laquelle il paſſe.

Le 2. diſt, que cette difference procedoit de ce que la vaſte eſtenduë de la mer donnoit plus de liberté à l'air vne fois agité de continuer ſon mouuement, lequel au contraire eſtoit reſſerré & reprimé ſur terre par la rencontre des montagnes, arbres & maiſons, & autres obſtacles : par la meſme raiſon que les vagues d'vn eſtang ou petit lac ſont bien moindres que celles de l'Ocean : ioint qu'vn méme vent a bien plus d'effet en vne campagne vnie & liquide, laquelle luy cede, qu'il n'en a pas ſur vn corps raboteux & ſolide, ſur lequel les fardeaux ne ſont meus qu'auec beaucoup plus de force qu'il n'en faut ſur l'eau : ce qu'experimenteront ceux qui voudront eſſayer de faire trainer ſur terre vn vaiſſeau eſchoüé, qu'ils auront veu ſe mouuoir comme de ſoy-meſme tandis qu'il eſtoit ſouſtenu de la marée. La raiſon qu'en rendent les Mechaniques eſt, que l'eau ſe rompant en infinis points, ne fait preſque aucune reſiſtance à ſon agent : la terre au contraire preſſée par le meſme fardeau luy reſiſte en points infinis. Il en prend donc de meſme du vent au regard de la terre & de la mer, comme d'vn poids qui demeurera en équilibre auec vn autre poids égal à luy, lequel partant il ne pourra emporter : mais en emportera vn beaucoup moindre.

Le 3. diſt, que celuy qui auoit défini le vent par

vn air agité auoit pluſtoſt dit ſon effet que ſa cauſe, qui eſt quelque choſe de moyen entre la vapeur & l'exhalaiſon pouſſée violemment ſelon toutes les differences du lieu. Car l'exhalaiſon allant touſiours en haut, & la vapeur refroidie deſcendant en bas, ne peuuent eſtre ſeparément la matiere du vent. C'eſt pourquoy ſi-toſt que la vapeur de la nuée vient à ſe reſoudre en pluye, le vent ceſſe: l'exhalaiſon n'eſtant plus capable de le produire ſeule, non plus que la vapeur auſſi ſeule. Autrement, durant les grandes chaleurs que les exhalaiſons ſont les plus fortes, les vents ſeroient plus en regne: ce qui n'eſt pas. La mer ayant donc en ſes quatre qualitez les matieres de ces deux meteores, & eſtant d'ailleurs plus capable de les enuoyer au trauers de ſa ſubſtance liquide, que non pas la terre qui y reſiſte par la dureté & ſolidité de ſa ſurface; bien que l'vne & l'autre ſoit eſgalement eſchauffée, ſoit par le Soleil, ſoit par les feux ſouſterrains, l'euaporation & exhalaiſon ſe font pluſtoſt & plus ſouuent ſur la mer que ſur la terre.

Le 4. diſt, que l'air le plus chargé eſtant ſouuent le plus calme & le ſerein venteux, laiſſoit matiere de douter que les vapeurs & exhalaiſons fiſſent le vent: ce qui d'ailleurs preſuppoſeroit vne chaleur actuelle dans la mer, laquelle toutefois on n'y reſſentit iamais: ouy bien ſur terre. Il ſemble donc pluſtoſt que l'élement de l'air eſtant fort ſ'ymbolique à celuy de l'eau par l'humidité qui leur eſt commune, ils ſuiuent les mouuemens l'vn de l'autre. C'eſt pourquoy l'air contigu à la mer ſe laiſſe regenter à elle: laquelle eſtant agitée forme le vent, qui de rechef l'agite: eſtant notoire que lors qu'il n'y a point de vagues il n'y a point de vent. Au contraire, quand il doit y auoir changement de vent, la vague tourne la premiere. Auſſi les vents changent-ils d'ordinaire auec les marées.

Le 5. diſt, qu'il y a deux ſortes de vẽts ſur mer: les

particuliers qui regnent en nos mers de deça, soufflans indifferemment de tous les costez de la mer: & les generaux qui soufflent continuellement d'vn méme endroit sans faire place à leurs contraires. Tel est le vent Oriental qui souffle en la zone torride: lequel estoit appellé des Latins *subsolanus*, & des mariniers d'aujourd'huy, Sudest. Car il conduit si constamment les Nauires par toute l'estendüe de la mer du Nord & du Sud, que sans discontinuer de iour ny de nuit il exempte les matelots de toucher à leurs voiles: sur tout lors qu'on approche de l'Æquinoxiale. Vrai est qu'aux Indes Orientales cette regle change: ce vent n'y regnant que six mois, pour laisser l'autre semestre libre à son antagoniste. Ce que l'on rapporte aux repercussions des Caps & costes de ces mers-là: comme ce premier vent general s'attribuë au rauissement du premier mobile: lequel auec les spheres inferieures entraine l'eau en cét endroit, où est la grande circonference de son mouuement. Il y a vn autre vent general qui souffle depuis les Tropiques ou depuis le 24. degré de deça la ligne iusques 35. se rendant Occidental auec vne pareille constance que fait l'Oriental susdit. Ce que quelques-vns attribuënt au mouuement contraire que prennent toutes les choses liquides lors que leurs plus proches sont emportées violemment: comme vn fil d'eau courant impetueusement en son milieu, fait rebrousser en arriere celle de ses riuages.

Le 6. dist, que comme la vapeur fait les broüillards, l'exhalaison sulphurée fait les meteores ignées; & la nitreuse, le vent, qui empéche l'air de corruption, comme la terre en est preseruée par le nitre, & la mer par le sel. Aussi le vent & le nitre dessechant, l'vn & l'autre est cause de fecondité: comme la prouue pour le nitre, le sablon nitreux du Nil, qui selon qu'il se déborde plus ou moins, promet aussi aux Egyptiés vne année plus ou moins

nitreux : Et pour le vent outre que tous les alimens ventueux prouoquent à luxure : l'on tient que les cauales d'Andalousie conçoiuent des Zephyrs seuls qui sont aussi nommez peres des fleurs : Bref, si le vent est impetueux les effets du nitre en la poudre à canon & en l'or foudroiant, montrent que le nitre ne l'est pas moins. Cela posé, le nitre estant meslé dans l'air où il est volatil, dans la terre où il est fixe, & dans la mer où il est simplement dissout : il ne se faut pas esbahir s'il s'exhale plus aizemẽt de la mer, que de la terre, & par consequent s'il y fait plus de vents. D'où se peut tirer la raison non seulement des vents marins, mais aussi des tempestes & émotions de ce vaste element: la tempeste n'estant autre chose que la refraction du nitre marin : & l'enflure des eaux de la mer aux Lunes de Mars & de Septembre, rien que la fomentation de ce mesme nitre en la saison propre aux generatiõs. quant à l'enflure qui se fait au temps de la canicule lors que les vents Etesiens regnent, elle vient de la chaleur de l'air alors enflammé par les rayons du Soleil, pareille à l'ébulition du miel & des sirops qui sont empraints de beaucoup de sel, comme il appert en leur dissolution & amertume qu'ils acquierent le tenant sur le feu.

Le 7. dist, que la froideur des vapeurs qui s'éleuẽt des eaux donnant plus de corps & de consistance aux vents, leur font fraper vn coup qui nous est plus sensible que lors qu'ils en sont destituez : ce qui les fait trouuer plus grands en Hyuer qu'en Esté, & au matin & au soir qu'â midy, Ainsi, vne mesme quantité d'eau desalterera plus estant beuë froide que tiéde : pource que l'impression de cette-cy est beaucoup moindre sur nos corps. A quoy la prouidence de l'Autheur des vents a aussi pourueu, sçachant que comme ces vents sont mal-faisans sur la terre, ils sont tres-vtiles sur mer : & autant que les choses nuisibles par vn secret de sa puissance, sont dimi-

nuées, autant les profitables ſont elles accruës.

Le 8. diſt. que non ſeulement les moulins à vent mais auſſi les chariots à voile inventez de noſtre temps en Holande, montrent que le vent bien ménagé n'eſt pas moins profitable ſur la terre que ſur la mer, C'eſt pourquoy i'en rapporterois la cauſe à ce que la terre eſtant poreuſe dans tout ſon corps, & ayant d'ailleurs pluſieurs ſoûpiraux, ouuertures & cauernes, il s'y entonne & ce faiſant, ſe diminuë d'autant; laiſſant vne partis de ſoi par le chemin: la mer au contraire rempliſſant tous les conduits de la terre qu'elle couure, ne donne point d'entrée au vent, ainsle laiſſe coure librement tout entier deſſus ſa ſurface: d'où vient que ces pores de la terre eſtant reſſerrez par la gelée, le vent deuient lors plus impetueux qu'il n'eſt en Eſté lors qu'ils ſont ouuerts.

Le point. S'il eſt plus aizé de ſe faire obeyr par douceur que par la crainte.

CENT LIX.

CONFERENCE

S'il eſt plus aiſé de faire obeyr par douceur que par la crainte.

LEs vertus les plus éclatantes ne ſont pas toûjours les plus nobles ; comme elles dependent de pluſieurs choſes externes, qui augmentent, ou diminuët le prix, elles cedent ſouuent à ces vertus obſcures & priuées, dont la beauté n'eſtant qu'au dedans, ſans emprunter aucune recommandation d'ailleurs, elles en ſont pour cét effet bien plus à eſtimer. La Douceur ou Manſuetude eſt de cette condition ; bien qu'elle ne faſſe pas ſi grand bruit que la force, à qui rien ne peut reſiſter par la crainte qu'elle imprime ſur ceux qui s'oppoſent à ſes deſſeins: ſi eſt-ce qu'elle ne vient pas ſouuent moins à bout de ſes entrepriſes, auec d'autant plus de facilité que pour y arriuer elle ne ſe ſert d'aucun ſecours eſtranger, mais ſeulement de celuy que luy fournit cette vertu, laquelle s'inſinuant doucement dans les eſprits de ceux qu'elle veut conduire par la conſideration de leur propre bien, trouue beaucoup plus de facilité à ſe faire obeyr que la crainte: qui peut

qui peut bien les contraindre à faire par la force ce qu'ils ne veulent pas accorder volontairement : mais comme c'eſt vn mouuement violant, il eſt bien plus difficile à imprimer que celuy qui eſt volontaire, lequel d'ailleurs s'eſtant rendu maiſtre de la raiſon, qui eſt perſuadée de la Iuſtice des choſes qui luy ſont ordonnées, il ne trouue plus d'obſtacle dans la volonté, qui ſe laiſſe alors conduire aueuglément par ces lumieres de l'entendement, moins encore aux puiſſances inferieures qui ne ſe mouuent que par les ordres de celles-cy dont elles dépendent entierement.

Le 2. diſt, Si les hommes ſe laiſſoient plus conduire aux mouuemens de la raiſon qu'à leurs paſſions, il ſeroit plus aiſé de ſe faire obeïr par la douceur que par la crainte, qui ſeroit meſmes alors inutile, n'eſtant point neceſſaire de propoſer des peines, pour obliger à leur deuoir ceux qui s'y porteroient d'eux-meſmes par la connoiſſance qu'ils auroient de la droite raiſon. Mais comme il y en a bien peu qui ſuiuent cette regle en comparaiſon de ceux qui n'en ont point d'autre que celle de leurs appetits deſordonnez, en ce cas il eſt plus expedient d'employer la ſeuerité, pour les reduire à quelque prix que ce ſoit à ce qu'ils doiuent, que les voyes de douceur. Car bien que leur obeïſſance ſoit contrainte elle ne laiſſe pas d'eſtre exemplaire, d'attirer les autres à faire le ſemblable, & ainſi d'entretenir cette correſpondance mutuelle, qui fait ſubſiſter, non ſeulement les Eſtats, mais toutes autres ſocietez ciuiles, & qui conſiſte principalement dans vne certaine dépendance qui doit eſtre en ceux qui ſont deſtinez à obeïr & ceux qui ont droit de commander. Tellement que comme ceux-cy doiuent s'eſtudier à ſe conſeruer dans l'authorité & ſupériorité qu'ils ont ſoit de nature, comme les peres ſur les enfans, ſoit de droit, comme les Roys & Ma-

giſtrats ſur leurs ſujets, les Maiſtres ſur leurs domeſtiques : lors que ceux qui leur ſont inferieurs manquent à ce qu'ils ſont obligez de leur rendre, il n'y a point de moyen plus ſeur ny plus facile pour les y porter que la crainte, laquelle leur propoſant vn mal ſenſible par la peine qui les attend s'ils manquent, elle les fait incomparablement mieux obeïr que la douceur, qui a bien à la verité quelques charmes qui gagnent les cœurs des plus raiſonnables ; mais eſtant accompagnée de molleſſe & d'indulgence, elle ſe rend enfin odieuſe & meſpriſable par le deſordre & la confuſion, qui ſuiuent l'impunité des crimes.. Auſſi eſt-il certain que comme les Eſtats ſe maintiennent par l'obſeruance exacte des Loix, leur deſtruction n'arriue pour l'ordinaire que par le relaſchement que font les Superieurs des peines deuës à ceux qui y contreuiennent.

Le 3. diſt, que les Poëtes qui ont feint les hommes auparauant diſperſez en diuers endroits de la terre ſans Religion, ſans loix & diſcipline, auoir eſté aſſemblez par les agreables & melodieux concerts des inſtruments de Muſique, auec leſquels Orphée, à leur dire, attira à ſoy iuſques aux beſtes les plus feroces & les rochers meſmes ; ſemblablement conclure pluſtoſt pour la douceur que pour la crainte, celle-cy au lieu de ſe faire aimer & rechercher faiſant autant haïr ceux qui s'en ſeruent que celle-là leur acquiert de bien veillance ? Mais ſans auoir recours à ces authorités fabuleuſes, ceux qui ont recherché plus ſoigneuſement les cauſes de la fondation des Eſtats, aſſeurent qu'ils la doiuent aux charmes de l'Eloquence de ceux qui s'eſtans trouuez plus propres à inſinuër dans les eſprits des autres auantages qu'ils auroient de viure en ſocieté, ils les y reduiſirent en leur impoſant des Loix dont ils ſe reſeruerent la diſpenſation auſſi bien que

la conduite de ceux qui s'eſtoient volontairement ſoûmis à leur gouuernement, lequel ayant pris ſa naiſſance par la douceur, il ne ſe pût mieux conſeruer que par elle-meſme, ſi la maxime des Philoſophes eſt veritable, que les choſes ſe conſeruent par les meſmes principes qui ont ſeruy à leur eſtabliſſement: Et ainſi il eſt plus facile de ſe faire obeïr par la douceur que par la crainte.

CENT SOIXANTIESME

CONFERENCE

Le commerce deroge-t'il à la Nobleſſe.

IL n'appartient qu'aux faineans & à ceux qui viuent de la ſueur d'autruy, de blaſmer l'induſtrie. Encore ſeroit-il tolerable d'oſter du rang des arts liberaux ceux qui ont quelque choſe de vil & de ſordide : mais d'en vouloir faire autant d'vn employ ſeul capable d'enrichir les Eſtats, les accommoder de toutes leurs neceſſitez, & les entretenir en bonne amitié & intelligence auec leurs voiſins ; c'eſt eſtre par trop delicat, & vouloir que la Nobleſſe en demeure pauure ou viue de vols, larcins & autres moyens illicites. Car quelque précaution qu'ayent apporté les couſtumes de la pluſpart des lieux, adjugeans preſque tout le bien de la maiſon aux ainez des Gentils-hommes: ce qui ne ſeroit point neceſſaire ſi on leur eut laiſſé les moyens d'acquerir comme à toutes les autres conditions : ſi eſt ce qu'on n'en ſçauroit faire ſi petite part aux puiſnez de l'vn & de l'autre ſexe, que la ſucceſſion qui eſtoit auparauant capable de ſouſtenir la dignité du nom, enfin ne deuienne à rien ou ſi petite qu'elle oblige les principaux he-

Digitized by Google

titiers à mourir de faim, ou sustenter leur vie par quelque exercice, dont ils n'auront pas si bien le chois comme auoient leurs predecesseurs. Car le bien que leur apportent les alliances n'est pas souuent fort considerable : les filles en estans par ces mesmes coustumes fort mal-partagées, & ce bien d'ordinaire accompagné de nouuelles dépenses. Il est vray que quelques Legislateurs ont absolument interdit le trafic comme Licurgue ; les autres l'ont seulement permis au bas peuple, comme Romulus. Ce qui a porté Platon à fonder sa republique loin des ports de mer, de peur qu'elle ne fut corrompuë par les delices que les estrangers ont accoustumé d'y apporter : & que ces citoyens gagnans leur vie à la marchandise, n'appriſſent à mentir & à tromper : vices qu'on attribuë assez communément aux Marchands. Ce que Ciceron dit aussi des Carthaginois : & qu'estans assez bons de leur nature, ils auoient appris par le grand babil des marchands à s'adonner aux fraudes & mensonges, pour le grand desir qu'ils auoient de gagner. Mais comme le trafic apporte la dissimulation, ainsi rend-il les hommes plus prudens par la connoissance des mœurs de plusieurs personnes. C'est pourquoy Homere dés l'entrée de son Odyssée fait cette remarque d'Vlysse, qu'il auoit veu plusieurs Villes : qui est le propre des marchands, & chacun sçait qu'on peut bien mentir, dissimuler & tromper sans estre marchand : joint que l'abus de quelques-vns ne doit pas empescher l'vsage à tous les autres.

Le second dist, que la raison pour laquelle on interdit le trafic à la noblesse est, que la douceur du gain seroit capable de les diuertir des occasions d'aller à la guerre pour le seruice du Roy & defense de l'Estat, dont elle est l'appuy & le bras droit : Là où les Gentils-hommes n'ayans autre exercice que celuy des armes, ils s'y adextrent bien mieux

que ſi leur eſprit & leur corps eſtoient partagez en des occupations differentes : & lors que l'occaſion les appelle, ne ſe trouuans attachez à aucun employ qui les retienne, ils ſe portent bien pluſtoſt & plus gayement à l'execution des ordres qu'ils reçoiuent, que s'ils eſtoient en quelque voyage loingtain, ou occupez à l'examen d'vn liure de raiſon, dont l'erreur leur eſt ſouuent important de tout leur bien. Ioint que les ſoldats obeyſſent bien plus volontairement à celuy qu'ils voyent mener vne vie eſloignée de tout trafic. C'eſtoit la pratique des Romains, entre leſquels il n'eſtoit pas permis à vn citoyen d'exercer la marchandiſe, mais ſeulement aux ſerfs affranchis ou autres du bas populaire. Beaucoup plus eſtoit-il deffendu aux Senateurs qui auoient pour cét effet le port de leur nauire limité, peur qu'ils ne traficaſſent ſous pretexte de faire tranſporter leurs fruits : tout profit leur ſemblant meſme deshonneſte. Et entre les Thebains nul n'eſtoit receu à aucune charge de Magiſtrature, s'il n'auoit eſté du moins dix ans auparauant ſans traſiquer. La raiſon en eſt renduë par Ariſtote: pource que la marchandiſe eſt ennemie des vertus. Ce qui ayant fait non ſeulement interdire aux Marchands l'accez de tous honneurs par les loix : mais auſſi le trafic aux nobles; voire iuſques aux Marchands de porter les armes, ne laiſſe aucune difficulté en la queſtion. Ajouſtez à cela que Dieu deffend à ſon peuple qu'il n'y ait aucun marchand entr'eux: pource que dit le Sage, le Marchand à grand peine a auoir ſes mains nettes de peché, & ſainct Chryſoſtome va juſques à dire que le Marchand ne ſçauroit plaire a Dieu à cauſe de ſes pariures & fraudes, eſtant ce dit Vlpian fort enclin au gain deshonneſte : qualitez toutes contraires à celle d'vne vraye Nobleſſe.

Le 3. diſt, que cette vie ayant plus beſoin d'action que de contemplation : les bons politiques at-

tirent par toutes sortes d'honneurs & de priuileges ceux qui peuuent le plus contribuer au bien, repos & augmentation de leur Estat. Or les marchands sont de cet ordre, apportans l'abondance de toutes sortes de biens aux lieux les plus deserts, & enrichissant par le debit de leurs fruits les lieux plus fertiles: qui sans le trafic seroient pauures parmy leur abondance. Ceux qui negotient n'estans pas obligez de les faire en personne, ny par consequent empeschez par là de rendre le seruice personnel qu'ils doiuent au Roy & à leur partie: pour le bien de laquelle ils sont souuent les mieux auertis par leurs correspondances estrangeres, & donnent les plus certains auis des dessleins de l'ennemy chez lequel ayans voyagé en temps de paix, ils ont plus de connoissance des moyens de luy faire la guerre. Et l'argent duquel abondent les marchands plus que les Gentils-hommes, donne assez de credit vers les soldats. Aussi cette loy des Romains qui empeschoit le trafic aux Senateurs, estoit morte du temps d'Hortensius comme il s'en plaint. Ce qui monstre que non seulement il leur estoit permis, mais aussi aux Cheualiers Romains, de negotier par eux ou par autruy: comme font encor auiourd'huy les Nobles d'Espagne, d'Angleterre & de Venise, & principalement ceux de Florence. Ainsi par le Ciceron de Lucius Pretius illustre Cheualier Romain qui trafiquoit à Panorme, & de Q. Mutius de mesme condition de Cheualier, à Syracuse. Ce que Dieu defendoit à son peuple le trafic, se faisant vray semblablement pour les empescher de se corrompre par l'idolatrie des autres peuples, & ne se deuant non plus tirer à consequence pour nous, que l'abstinence de pourceau & leurs autres ceremonies. Mais quand tout ce qui a esté dit contre la marchandise auroit lieu: ce seroit contre les marchands en détail, & nõ pas contre ceux qui trafiquent en gros, lesquels ont touſiours esté exceptez du rang des autres.

Le 4. dist, qu'autant que l'vtile est incompatible auec l'honneste, le negoce l'est auec la Noblesse: laquelle toutefois comme elle est differente selon les diuers sentimens des peuples, d'extraction entre les Chrestiens, au seul exercice de la guerre, entre les Turcs, attachée aux lettres, entre les Chinois, champestre, en France & en Angleterre: résidente és villes, dans l'Espagne & l'Italie, ainsi reçoit elle diuers visages selon les diuers opinions des nations. Mais en general le commerce, comme c'est l'exercice du peuple, a esté plus honoré és Estats populaires qu'és monarchiques, esquels la puissance des Souuerains reluisant principalement à la guerre opposée à la marchandise, & la crainte du monopole qui y regneroit facilement, rendent odieux le negoce des grands, qui accueillent l'enuie du peuple aussi-tost qu'il luy void entreprendre sur les exercices qui luy appartiennent. Aussi le gain des marchands est-il contraire à la liberalité du Gentil-homme: telle que leurs donations sont plus plainement estenduës lors qu'il est question de les interpreter en droit que celles des roturiers. Et Nostre-Seigneur, si doux enuers tous les autres pecheurs, chassa à coups de foüet les Marchands du Temple, les appellant voleurs, & leurs boutiques des repaires de brigands. A quoy s'accordant l'antiquité payenne, leur donnoit pour patron Mercure le patron des larrons, & le plus infame des Dieux. Et les Empereurs deffendoient la marchandise non seulement aux Senateurs suiuant la Loy Clodia, mais aussi aux nobles d'extraction, *l. nobiliores C. de commercijs & mercat*: aux Officiers, *leg. nequis C. de dignit.* & mesme aux gens de guerre, *milites C. loca, & l. eos C. ne milites negotientur* Et si quelques peuples confondans l'vtile auec l'honneste, ont authorisé le negoce des nobles, il en prend de mesme comme de la monnoye de billon, à laquelle la necessité publique donnant cours en vn païs, elle est

reettée en tous les autres. Et leurs propres Docteurs demeurent d'accord que telle noblesse reçoit par la negotiation vne grande diminution de sa spendeur: la distinction du trafic en gros ou en détail ne changeãt non plus l'espece de la questiõ que le plus & le moins en toutes les autres. Ne seruant de dire qu'ils negocient par autruy, puis qu'il n'est pas licite de faire par vn autre ce que nous ne pouuons faire nous-mesmes; joint que telle entremise rend le bien & l'honneur du Gentil-homme garant du fait d'autruy. Enfin, la pauureté qu'on veut fuïr par là s'y rencontre souuent au lieu de la richesse: & quand il seroit autrement, celle-la sert d'ordinaire d'éguillon à la vertu. Ce qui rend assez ordinairement les cadets plus courageux que les ainez. Ainsi Epaminondas & Phocion pauures, estoient les plus belliqueux, & Crassus le riche, fut vaincu & tué par les Parthes.

CENT. LXI.

CONFERENCE

Pourquoy les François se piquent-ils si fort du dementy ?

LE vray & le bon estant reciproques, c'est à dire à vn homme qu'il ne vaut rien que l'appeller menteur, & pource que le meschant est indigne d'honneur, duquel le François est plus cupide qu'aucune autre nation, comme le montre le courage auec lequel il se porte aux hazards au peril de sa vie, tesmoignant par-là qu'il fait moins d'estat du viure qu'il ne fait de l'honneur, auquel on n'incite la pluspart des autres peuples qu'auec infinis artifices : de-là vient, que les François sont plus sensibles aux dementis, que ne sont les autres nations.

Le second dist, que tous font estime de la pieté enuers Dieu, & du courage enuers les hommes. La premiere ayant esté vn moyen duquel se sont seruis les plus grands Princes & Legislateurs pour s'acquerir les esprits & les volontez de leurs peuples : si puissant, que ceux mesmes qui n'en ont eu que l'apparence, n'ont pas laissé d'en produire de puissans effets : tesmoins les resueries d'vn Mahomet en l'Orient, & de tant d'autres ailleurs, &

Digitized by Google

l'autre, à ſçauoir le courage, eſtant la vertu la plus reuérée entre les hõmes,& plus eſtimée des fẽmes; qui la fauorizent d'ordinaire les plus vaillans: reconũe mémes des beſtes,les vaches&les poules ſe rangeans du coſté du toreau & du cocq victorieux. Or le mẽsõge eſt vn vice oppoſé à ces deux vertus, & qui preſuppoſe l'impieté enuers Dieu,& la laſcheté au regard des hommes; Car celui qui ment ne peut ignorer que Dieu Pere de verité ne connoiſſe ſon crime, & le connoiſſant qu'il ne le puniſſe toſt ou tard s'il en a la puiſſance: ce qu'il ne peut dénier ſans vne manifeſte impieté & irreligion. Et la verité ſe portant d'elle meſme ſur nos léures, ſi elle n'eſt detenuë captiue par la crainte ou quelque autre conſideration ſeruile, le menſonge preſuppoſe vne laſcheté, puſillanimité & crainte de celuy deuant lequel nous parlons. De ſorte qu'il ne ſe faut point eſtonner ſi le reproche que l'on nous fait de ces deux crimes; nous faſche ſi fort, la nation Françoiſe eſtant la plus glorieuſe du monde.

Le 3. diſt, qu'il falloit que le démenti euſt quelque choſe de plus atroce que l'injure de laſche & d'impie: puiſqu'à celles-ci on ne repart que du démenti, mais au démenti ſeulement des coups: poſſible, pource que le menſonge eſt vn vice ſeruile, & que le François eſt fort ialoux de conſeruer ſa liberté & franchiſe,dont il retient le nom. Où il faut bien diſtinguer le mentir d'auec dire le menſonge: pource qu'ẽ ce dernier cas on ne s'offenſe pas ſi volontiers du démenti qu'au premier. Ainſi, l'Auocat plaidãt ſur des memoires dõt les faits ſerõt ſuppoſez, entẽdra ſans le prendre à injure, que l'Auocat de partie auerſe luy die que, ſauf la reuerence de la Cour,cela eſt faux;& ne repartira ſinõ,ie vous le iuſtifieray bien. Le Philoſophe ſouſtenant vne opinion erronée qu'il croira bõne,ne ſe faſchera point de ce qu'on l'impugnera de fauſſeté. Mais lors qu'on ſurprend quelqu'vn en vn mẽſonge qu'il inuente à deſ-

d'imposer à la compagnie ; celuy qui en descouure la fausseté, semble luy reprocher non seulement la mauuaisse foy, mais encore sa lourderie, en ce qu'il n'a pas pû le debiter assez dextrement pour le faire croire. Tout ainsi donc que le larcin n'estoit point puny, mais estimé entre les Lacedemoniens lors qu'il estoit bien couuert, & ne receuoit chastiment sinon lors que le larron estoit pris sur le fait : ainsi semble-t'il que le mensonge offense seulement lors qu'il est descouuert, & au lieu d'étre blasmé, est authorizé par la Rethorique & Poësie, qui sont des arts de feindre gentiment les choses qui ne sont pas, par les ciuilitez, qui sont des déguisemens honnestes, par les dissimulations, assez ordinaires par tout, & par les stratagemes de la guerre. C'est pourquoy lors qu'on dément quelqu'vn, on y adiouste, sauf le respect de la compagnie : comme pour donner à entendre qu'on ne veut pas pour cela reprocher à la compagnie, le peu de iugement qu'elle a de laisser passer vn mensonge si grossier pour vne verité. Car de vouloir que les François soient plus grands menteurs que les autres nations, ie n'en voy pas de raison, si l'on ne veut attribuer à mensonge leur retenuë & modestie, qui ne dit pas ses desseins à tout le monde.

Le 4. dist, que les François estans les plus ciuilisez du monde, ont raison de prendre pour le plus grand affront le vice qui destruit le plus la vie & conuersation ciuile, laquelle estant fondée sur la communication dont nostre parole est l'interprete, lors qu'il n'y a point d'asseurance en elle, la societé humaine est destruite. Car toutes les autres choses se donnans à connoistre telles qu'elles sont par les especes qu'elles enuoyent à nos sens, comme l'espece du chien & du cheual ne manquent iamais à nous les representer tels qu'ils sont, nos intentions & nos pensées seules ont esté commises à la parole, laquelle si elle les represente mal, n'est pas plus à estimer

qu'vne fauſſe glace de miroir qui repreſenteroit les eſpeces toutes autres qu'elles ne ſeroient ; qu'vn crayon qui ne reſſẽbſeroit aucunemẽt à ſon original: bref, qu'vne choſe qui ne ſeroit rien moins que ce qu'elle eſt eſtimée eſtre. C'eſt pourquoy le menteur ſe voyant decredité, & chacun ſur ſes gardes quand il parle ou negocie, a raiſon de s'offenſer aſprement contre celuy qui luy en donne la reputation, & pource qu'eſtant eſtimé menteur, celuy qui l'en accuſe ne l'en croiroit pas s'il luy diſoit le contraire de parole ſeulement: voila pourquoy il luy donne vn ſoufflet, qui eſt la plus proportionée riſpoſte qu'on puiſſe faire au dementy, pource que cettuy-cy eſtant le plus haut outrage qu'on puiſſe faire de parole, le ſoufflet en eſt la premiere vengeance, que les ſeules parties deſcouuertes de noſtre corps ; à ſçauoir la main & la face, preſentent à l'homme offenſé, lequel ſoufflet eſt eſtimé vn outrage, d'autant plus grand qu'il témoigne vn mépris inſigne de celuy qui reçoit le coup, par lequel on ne veut faire autre choſe que le prouoquer au reſſentiment. C'eſt pourquoy vn coup d'épée qui ſe donne à l'ennemy à deſſein en le tuant de ſe deliurer de la crainte qu'on a de luy, eſt eſtimé beaucoup moins iniurieux que l'affront qu'on luy fait ſimplement pour luy faire affront : entre leſquels, outre les raiſons precedentes, la couſtume qui ſouuent n'en a point, authorize en France la grandeur de l'injure du dementy.

Le 5. diſt, qu'il en prend de meſme aux raffineurs d'honneur qu'a ceux qui aiguizent ſi fort les pointes des aiguilles qu'elles ſe rompent. Les François au lieu d'intereſſer leur honneur, comme la pluſpart des autres nations, aux choſes d'importance ſeulement, & ſouſtenir doucement qu'ils diſent vray quand on leur dit qu'ils ont menty, s'emportent à la ſeule prononciation de ces mots-là, comme ſi c'étoient autant de termes magiques rauiſſans ſans la main pour la porter à donner vn ſoufflet ou à tirer

l'épée : &, ce qui eſt eſtrange, on ne s'enquiert pas ſi la choſe eſt vraye ou fauſſe, le dementy ſe trouuant également offenſif en l'vn & en l'autre ; voire ce ſont d'ordinaire les plus grands menteurs qui s'offenſent le plus du démenty ce qui ſe peut attribuer à ce que le reproche de nos veritables vices nous offenſe bien dauantage que celuy des faux & ſuppoſez, & ceux de l'eſprit que du corps, comme nous eſtans auſſi plus reprochables, lors principalement qu'il ne tient qu'à nous que ces defauts ne ſe corrigent : car le reproche fait à quelqu'vn d'vn vice auquel il ne peut remedier, ſert plus à montrer la malice de celuy qui le blâme, qu'à donner le tort à celuy qui eſt blaſmé d'vne choſe qui n'eſt pas en ſa puiſſance. Il n'en eſt pas de meſme du menſonge, lequel preſuppoſe ignorance ou malice. C'eſt pourquoy le mot de méchant & d'ignorãt ſont auſſi des plus ſenſibles, méme à l'endroit de ceux qui le ſont. D'ailleurs le menteur s'il ne repouſſe l'injure s'auoüant diſciple du pere de menſonge, ce reproche eſt fort odieux aux gens de bien, & particulierement aux François, qui en affectent tellement le titre de toute ancienneté, que nos peres l'ont méme transferé à la vaillance qu'ils eſtimoient la premiere des vertus ; diſans que ceux qui ſe ſont bien defendus, ont fait en gens de bien. Ioint que le démenty ſignifiant qu'on ne veut point répondre par injures à l'iniure receuë, mais qu'on ſe met en eſtat de la vanger par effets, il eſt pris pour vn terme de rupture, & qui denonce la guerre au particulier qui le prend auſſi de la ſorte.

Le 6. diſt, que le dementy n'offenſe que par l'intention : puiſque la pluſpart de nos diſcours, répõſes & repliques, dãs leſquels conſiſte l'vne des plus grandes douceurs de la vie, & ſans quoy noſtre conuerſation n'auroit rien d'agreable (cõme il ſe void en ceux qui ne parlent point les vns aux autres, ou qui en parlans s'accordẽt à tout) ne ſont autre choſe que

des démentis honnestes, lesquels bien loin d'offenser, nous font desirer la compagnie de ceux qui sçauent repartir de bonne grace. De ce genre là sont plusieurs de nos chefs & gens de guerre, lesquels bien qu'ils témoignent assez par les grands hazards où les porte leur courage, combien ils sont desireux de loüange, la plus belle recompense de la vertu, si elle ne la veut trouuer toute entiere dans soy-mesme: Toutefois lors que quelqu'vn les loüe, font voir par leurs gestes du mécontentement, feinte qui les porte quelquesfois si auant, que pour se montrer peu soucieux de cette loüange qu'ils desirent tant ardamment, ils attendent que l'histoire de ce temps ait publié quelque belle action par eux faite, pour en blâmer l'Historien, lequel en les taisant vne autrefois, sçauroit bien se garantir de tels complimens, s'il ne les prenoit de la sorte.

Digitized by Google

CENT EXII.

CONFERENCE

Pourquoy chacun s'eſtime-t'il aſſez bien partagé d'eſprit, & pluſieurs mieux que les autres?

SEroit-ce point que comme l'œil ne ſe void pas, noſtre intellect ne s'entendant, c'eſt à dire ne ſe connoiſſant pas lui-meſme; mais jugeant ſeulemẽt de la portée de tous les autres où il treuue quelque choſe à dire, & ayant meilleure opinion de ſoy ſe donne gain de cauſe en cette concurrence? Car pour la reflexion laquelle l'intellect peut faire ſur ſoi, elle n'eſt jamais naïfue, ains déguiſée & falſifiée par les faux rapports & préiugez de la philaftie, qui nous fait volontiers trouuer plus honeſtes gens que nos voiſins. De ſorte que ceux qui ne prennent pas la peine de refléchir leur eſprit ſur ſoi-meſme, n'ont garde d'en bien juger ni d'en faire vne iuſte comparaiſon auec celuy des autres, puiſque la comparaiſon n'eſt qu'entre deux choſes connues: & ceux qui la peuuent faire, ne la faiſans qu'au trauers des nuages d'intereſt, qui ſemblables à ces lunettes d'aproche groſſiſſent les obiets & font d'vne

mouche vn élephant, se trompent encor dauantage.

Le second dist, Qu'il faudroit premierement demeurer d'accord que chacun fust content de son esprit ce qui n'est pas vniuersellement vray, ne s'en trouuant gueres moins qui se défient par trop de leur esprit, que d'autres qui s'en contentent. Du genre des premiers sont tant de langues diſertes capables de la chaire ou du barreau que la timidité & defiance de leurs forces empesche, comme le bœuf, de la mettre en éuidence : ains comme ce puissant animal se laisse cõduire & gourmander à vn enfant: ces bons esprits ne connoissans pas assez leur bonté, se laissent gouuerner à quelque autre beaucoup moindre. Ce qui se void en toutes professions & mestiers, où il se trouue des compagnons plus sçauans que leurs maistres : & souuent au mestier de la guerre, où vn braue & experimẽté soldat obeit quelquefois à vn lasche & ignorant Capitaine. Et n'est pas jusques dans les maisons religieuses où d'excellens esprits faisans gloire de ne se reputer & recõnoistre pas tels, se laissent cõduire par de moindres. Voire ceux qu'en estime les plus présomptueux, se cõtentãs rarement de leurs premieres cõceptiõs, tesmoins les corrections & ratures frequentes qui se voyent dans les originaux de leur escrits, ausquels mesmes depuis leur publication il ne se lassent iamais d'ajouster ou diminuer : montrent assez qu'ils trouuent de grands defaux en leur esprit. Duquel nombre sont plusieurs, qui faisans vne reueuë sur leurs actions precédentes, y trouuent touſiours à redire. Mais quant aux autres qui ont meilleure opinion de leur esprit que de celuy d'autrui, ce defaut me semble proceder de ce qu'ils manquent à cette connoissance d'eux-mesmes, que recõmandoit le temple de Delphe : ces gens là ressẽblans à cette vieille Lamie, laquelle quitoit ses yeux entrant chez elle, & ne les reprenoit que pour voir chez les autres, ou à ceux qui ont vn bissac sur

le col, dont ils ne voyent iamais qu'vne partie, l'autre eſtant derriere, en laquelle ils ont placé tout ce qui les concerne, & mis en la partie de deuant les affaires de leurs voiſins. Ce que Noſtre Seigneur reproche auſſi aux hypocrites, qui ayans vne ſolue preſte à leur creuer les yeux, ne voyent point; mais aperçoivent bien le feſtu qui eſt en l'œil de leur prochain.

Le 3. diſt, que les biens eſtant de trois ſortes, ceux de l'eſprit, du corps & de la fortune: ces deux derniers ſont tellement expoſez aux yeux d'vn chacun, qu'il eſt impoſſible de tromper en leur jugement celuy des ſpectateurs, leſquels ne s'acorderoient pas auec ceux qui appelleroient vn gueux riche, ou vne laide vieille & ridée, belle & ieune. Mais il n'en eſt pas de méme des biens de l'eſprit, leſquels ne paroiſſent pas à tous, & ſont comme des piéces ſecrettes d'vn proces, dont l'extrait dépend de la bonne ou mauuaiſe foy du rapporteur, lequel eſtant juge & partie, il ne ſe faut pas esbahir s'il ſe donne gain de cauſe: comme ont fait quelques fois ceux qui ſe ſont donnez leurs voix à eux-meſmes, s'excuſans ſur ce qu'ayans iuré de choiſir le plus capable, ils ſe iugeoient tels. A quoi porte inſenſiblement la mauuaiſe couſtume de ſe loüer ſoi-méme, qui tournãt en nature nous perſuade en fin ce que nous voulions faire croire aux autres. Vice fomenté par le meſpris que l'on fait aizémẽt d'autruy, qui nous perſuade ſans beaucoup de peine, que nous valons bien mieux qu'eux. Les flatteurs y contribuent auſſi grandement; car tout le monde les eſcoutant volontiers, quelque choſe qu'on die au contraire, ils ont rarement l'impudence de ſuppoſer des perfections apparentes, qui ſeroient démenties par les ſens. Ce qu'ils font hardiment des dons de l'eſprit, de la verité deſquels, pource qu'ils ne ſont pas perceptibles d'eux-meſmes, on ſe rapporte plus aizément au diſcours que

l'on nous en fait.

Le 4. dist, que tant s'en faut que chacun estime son esprit, pource qu'il ne le void point, qu'au contraire on l'estime plus que les autres pource qu'on ne void ordinairement que luy, non en sa substance, mais en ses effets. Car si nous faisons estat d'vn amy duquel nous voyons souuent les presens deuant nos yeux, combien chacun trouue-t'il de raison à faire grand cas de son esprit, dont toutes les actions luy sont comme presentes ? Il se mire dans soy-mesme le matin & le soir veillant & dormant : & ne trouuant point assez d'objets externes pour comparer à la multitude des especes internes qui luy fournissent ses actions passées, fait la conclusion à son auantage. S'il est Poëte, il a tous les sens remplis de ses rimes: ou de ses periodes quarrées, s'il est Orateur. La memoire de ses exploits luy reuient incessamment, s'il est Soldat, & estant possible rafraichie par quelque cicatrice ou vieille blessure, presume aisément qu'il vaut bien vn Capitaine ; ou s'il est Capitaine, qu'il feroit mieux la charge de Mareschal de camp que celuy qui le commande. Bref, il n'y a point de profession où l'esprit ne trouue dequoy se contenter, voire s'admirer & rabattre par mesme moyen du prix & merite des autres: la comparaison tenant de la nature de la balance, l'vne des coupes de laquelle ne se peut hausser sans abaisser l'autre.

Le 5. dist, que ce qui fait que chacun est content de son esprit est, qu'on ne se donne iamais le tort si on n'y est contraint & conuaincu. Or nostre esprit ne manque iamais d'eschapatoire pour trouuer les causes de ses disgraces ailleurs que dans soy mesme: Voire, s'il arriue que quelqu'vn reconnoisse auoir manqué de preuoyance, iugement & conduite en ses affaires, il en détournera tousiours la cause ailleurs, & recourera plutost à des causes qui ne sont point, disant qu'il aura esté charmé, du

moins qu'on l'aura trompé, & iusques à accuser la verité des maximes dans ses principes, qui à son égard se seront trouuez faux. Au lieu dequoy nous prononçons sur l'etiquette du sac, & sommairement contre les autres, tant en presence qu'absence.

Le 6. dist, que ce qui est receu l'estant selon la forme & capacité du receuant, il est impossible que nostre esprit conçoiue quelque chose de plus grand que soy: & s'il le fait, c'est par negation, comme nostre œil void la nuit lors qu'il ne void rien, & comme les esprits les plus parfaits conçoiuent la Diuinité, à sçauoir en conceuant qu'ils ne la peuuent conceuoir qui n'est pas vne connoissance. C'est pourquoy le Ciel, les maisons, arbres & autres grands objets visibles n'entrent dans l'œil que par vne espece visuelle, proportionnée à la grandeur de nostre prunelle, qui les diminuë. Il en est de mesme de l'entendement ou esprit de l'homme, lequel, pour iuger celuy d'vn autre, en abstrait des especes intentionelles proportionnées à sa capacité, & telles seulement qu'il les peut comprendre. Et comme le contenant est plus grand que le contenu, cette espece intentionnelle qui represente l'image de l'esprit d'autruy estant moindre que l'esprit de celuy qui la conçoit; ce n'est pas de merueille si l'esprit qui est conceu paroist moindre que celuy qui le conçoit. Sinon, puisque l'entendement se conforme à la chose qu'il entend, s'il conceuoit l'idée d'vn esprit plus grand qu'il n'est, il se feroit plus grand que soy mesme: ce qui est absurd. Il est donc neceſſaire qu'il paroisse tousiours moindre, ne pouuans pas mesme sembler égal. D'ailleurs comme les choses qui nous sont proches nous paroissent plus grandes, & n'ayans rien plus proche de nous que nous-mesmes au regard de ce que nous considerons en autruy, il n'y a pas dequoy s'ébahir si nous faisons tousiours à nostre auantage ce iugement, d'autant

plus dangereux qu'il eſt ſouuerain : n'eſtant pas ſujet à eſtre reformé, comme le iugement des ſens par celuy de l'intellect.

Le 7. diſt, que cette difference procedoit de ce que les eſpeces qui concernent les autres, ne ſont pas ſi profondément engrauées que celles que noſtre entendement trace inceſſamment en luy-meſme : d'où vient que les diſpoſitions qui ſont de ce premier rang, ne ſont pas ſi bien imprimées que les habitudes du ſecond. Or que les eſpeces qui concernent autruy ſoient plus legerement engrauées, que celles qui nous importent, il appert par l'exemple du burin, lequel ne faiſant que paſſer legerement ſur vn cuiure, n'y fait qu'vn petit trait, ſouuent imperceptible: là où repaſſant pluſieurs fois le meſme burin ſur cette meſme planche, comme il arriue par la frequente repetition des penſées de ce qui nous regarde, elles ſe rendent bien plus remarquables. Poſſible auſſi que cette agreable erreur a eſté laiſſée à l'homme pour le conſoler du partage inégal de tous les autres biens; qui luy apporteroit du deſeſpoir, ou du moins augmenteroit fort le malheur de ſa vie.

Digitized by Google

CENT LXIII.

CONFERENCE

Comment les animaux naiſſent de corruption.

LA viciſſitude des choſes dont la durée doit eſtre finie, requerant qu'elles ſoient en perpetuel mouuement; il eſt de quatre ſortes: à ſçauoir, à la quantité, & ſe dit augmentation & diminution, à la qualité, & eſt nommé alteration au lieu, & eſt dit lation ou mouuement local à la ſubſtance, & eſt appellée generation ou corruption. Cette-ci eſt l'attraction au dehors de la chaleur naturelle par vne eſtrange, qui eſt celle de l'air humide qui l'environne, & s'inſinuant dans le corps qui ſe corrompt y tient lieu d'agent, & n'y altére pas ſeulement ſes qualitez, mais fait accroiſtre ou diminuer ſa quantité: comme il ſe void en la fermentation des médicamens & au levain qui fait enfler la paſte, auquel mouvement ſe remarque auſſi le local. Ainſi cette matiére peſtrie & agitée par toutes les ſortes de mouvemens, eſt diſpoſée en la maniere convenable à recevoir quelque forme, laquelle ſuit de neceſſité ſa diſpoſition.

Le ſecond diſt. qu'en la generation equivoque dont il s'agit, le ſel tient lieu de ſemence maſculine, & l'humidité qu'il corrige, celuy de femini-

Digitized by Google

ne : comme il se void dans vn pot rempli de terre commune, laquelle humectée de la seule playe produit des pierres, des plantes, & des limaçons. Mais apres que vous l'aurez dénuée de son sel en la lauant d'eau chaude, comme font les salpestriers, elle demeure sterile : La nature employant son sel fixe à la formation des pierres : son volatile auec son mercure, à celle des plantes : & le mesme auec son soufre à celle des animaux, dont la diuersité vient possible de celle de ces sels, entre lesquels le nitre contribuë merueilleusement à la fecondité : comme il se remarque au Nil, & en tous ceux qui l'habitent, son sablon estant mesme fertile. C'est pourquoy les excremens, presque tous nitreux, produisent si tost les escarbots, mouſches, vers & autres insectes : la sueur de mesme nature fait les poux, & l'vrine les puces : le limon des marais nitreux, comme il appert par les tourbes à bruſler qu'on en tire, produit les grenoüilles : les bateaux de sel fourmillent de rats, qui en conçoiuent d'autres en leschant le sel : le bled aussi fort nitreux, fait les mulots & autres insectes : tout cela dans l'humide vnctüeux de soi, ou qu'il rend tel en le reduisant par sa chaleur à vne viscosité conuenable à retenir la forme que sa chaleur y introduit : & comme l'ebullition des sirops & celle du monst sont des automates dont les mouuemens viennent de leurs sels, les mesmes par la chaleur de dehors, qui est leur cause efficiente externe, élevez en vn degré plus eminent font le mouuement progressif en l'animal. Sa cause formelle est aussi interne ou externe. Cette ci est la disposition de la matiere, que cette double chaleur rencontrant disposée à vne certaine forme ne fait que la suiure & s'y étendre. Ainsi la moëlle visqueuse de l'espine du dos, voisin des reins pleins de sel, peut former vn serpẽt : les cheveux d'vne femme disposans en longueur l'humidité du fumier, produit des vers ou petits

ſerpent; les chenilles retiennent la figure de la ſeue de l'arbre par où a paſſé l'humeur qui les produit, & imitent la diuerſe couleur des fleurs autour deſquelles elles naiſſent, comme il ſe void en la bigarrure de ces chenilles, notamment quand elles deviennent papillons. La cauſe formelle ou formatrice interne eſt le charactere inuiſible graué dans les meſmes ſels, qui détermine chaque choſe à ſon eſpece pareil à celuy qui ſe trouue dans la ſemence de plante, ou de chaque animal, & que les Chymiſtes veulẽt meſmes ne ſe pouuoir effacer des ſels de quelques plãtes, aſſeurãs que les cẽdres de ſauge ou de romarin ſemées font croiſtre du romarin & de la ſauge. Car pour la cauſe finale, c'eſt la perfection du compoſé: à laquelle perfection la nature aſpire tousjours: eſtant certain que l'animal eſt plus noble que le corps inanimé: ce qui fait preferer par quelques-vns vne mouſche au Soleil: Voila pourquoy elle change les mixtes en plantes, & celles-cy en animaux.

Le 3. diſt, que l'eſprit vniuerſel du monde fait en ce rencontre comme vn General d'armée qui verroit vn ennemi tout preſt à s'en fuïr, ſans qu'aucun des ſiens fuſt preſent pour s'en ſaiſir: encor que ſon emploi ne ſoit pas de prendre des priſonniers, mais de dõner ordre à tout, il ſe rabaiſſe cette fois à la fonction de ſimple ſoldat. Ainſi ne voyant aucune forme diſpoſée à tenir ſon rang en l'ordre de la natute: cet agent vniuerſel le vient prendre, & trouuant dela diſpoſition à faire vn rat, vne ſouris, vne grenoüille, lui fournit de forme par ſa ſeule approche. C'eſt pourquoy ceux des inſectes qui ont beſoin de moins de parties, comme les vermiſſeaux s'engendrent pluſtoſt & plus aizément que les autres, & jamais les animaux qu'on appelle parfaits.

Le 4. diſt, que rien ne ſe faiſant de rien, il faut vne matiére à toute generation, laquelle receuant vne ſimple alteration dans les animaux qui ſont produits

duits par leurs semblables, est corrompuë en ceux qui s'ẽgendrẽt d'eux mémes : l'humide & interieur qui seruoit de liaison au sec qui le terminoit, estant attiré au dehors, d'où vient que les cadaures deuiẽnent pousiére : & pource que la nature n'est jamais oisive, lors qu'elle rencontre vne partie de cet humide rempli d'vne vertu seminale & esprit vital qui a laissé quelque vestige de soy en s'exhalant ; ne pouuant faire vne plante ou vn animal semblable à celuy que cet esprit abandonne, fait des animaux imparfaits : dõt la cause efficiẽte ne se doit pas imputer à ce que les elémẽs sont rẽplis d'ames : ni a cette intelligence particuliere qu'Avicenne dit estre destinée à l'introduction des formes : ni au Ciel, appellé d'aucuns pere de ces formes-là, mais à l'ordre estably dans la nature, qu'vne matiére estant nantie de toutes les dispositions à vne forme, elle y doit estre necessairement introduite, & ne constituë pas vne espece differente d'auec les animaux engendrez de semence, bien que ceux qui naissent de corruption semblent, encor auoir vne fin particuliere, qui est la purgatiou des elemens, dont ils attirent toutes les impuretez, & s'en nourissent. Car vne matiere corruptible & capable de changement ayant esté long-temps circulée & passée par plusieurs formes que nous n'apperceuons pas jusqu'à ce qu'elle changent de place : la nature y introduit enfin le mouuement qui nous le fait appeller vn corps animé, dans lequel l'ame suruenãt met quelque fin a ce changement continuel : & sert, par l'euentilation qu'elle y donne, à empescher que cette corruption ne s'augmente : ne trauaillant pas seulement à façonner le dehors comme vn sculpteur, mais aussi le dedans & luy donnent les parties que le hazard luy a fait rencontrer selon la diuersité de la matiere subiacente : faisant d'vne matiere subtile, comme est l'esprit du vin, des mouscherons qui nagẽt ou volent sur les cuues & autres vaisseaux

pleins de mouſt ou de vin : d'vne plus groſſiere & viſqueuſes, des vers d'vne autre qui ſe trouue en vn lieu propre à receuoir des formes plus trauaillées, des grenoüilles, anguilles, & d'autres encor des animaux qui ont plus de parties diſtinctes & approchent dauantage des parfaits, comme les rats & ſouris : en tous leſquels la chaleur corrompante changée en eſprit deuient conſeruatrice & principe des fonctions de leur corps ainſi organizé : qui les portent à la recherche des moiens de leur entretien, qui eſt la vie.

Le 5. diſt, que ces generations ne ſe peuuent attribüer qu'au Soleil, lequel influë non ſeulement ſes rayons dans la ſurface de nos elemens, mars auſſi ſa vertu juſques au centre de la terre : juſques où le feu elementaire, dont cet aſtre eſt la ſphére & le lieu naturel, cuit, digere, prepare & viuifie les métaux, & y fait boüillir les eaux minerales. Pour preuue de quoy, & que le Soleil eſt le pere de telles generations, outre ce qu'elles ſe font principalement lors qu'il s'approche ou ſe fait le plus ſentir ſur l'horizon, quelques-vns ont remarqué que les rats engendrez de corruption ſens l'aide de maſle & de femelle ſe diſtinguent d'auec les autres produits par la generation ordinaire en ce que ceux-là expoſez au Soleil apres leur mort, ont peu ou poiut de mauuaiſe odeur, ſe conſument & deuiennent comme au neant : cet aſtre repetant ce qu'il y auoit cõtribué : là où l'odeur des autres eſt inſupportable.

Le 6. que tant en la generation qui ſe fait par la production de ſon ſẽblable, qui ſe rapporte au feu en allumant vn autre, qu'en celle qui vient de corruption qui a quelque proportion, au meſme feu excité par le fuzil, il ſe rencontre vne meſme difficulté à ſçauoir, quelle eſt cette chaine & lien imperceptible qui attire les formes & les fait deſcendre de neceſſité dans le compoſé pour luy donner l'eſtre ſi toſt que les diſpoſitions s'y rencontrent ; ſoit que

ces diſpoſitions ſoient reueillees par la ſemence, comme lors que vous ſemez vne plante en vne terre bien preparée, ſoit qu'elles naiſſent de terre ſans ſemer, cõme pluſieurs plantes leſqu'elles ſont bien plus vigoureuſes & ont moins beſoin d'eſtre cultiuees que les autres: par la raiſon du jardinier, que les meres ont plus de ſoin de leurs enfans propres, que les nourrices de ceux d'autrui: D'où vient que les rats qui naiſſent de corruption, ſont plus diſpos, de plus longue vie & multiplient dauantage que les autres: & pour la façon de laquelle ils s'engendrent, elle doit auoir quelque proportion auec celle des animaux parfaits, qui ne nous eſt pas plus connuë: n'y ayant point de Philoſophie qui puiſſe dire pour quoy vn cheual engẽdre pluſtoſt vn poulain qu'vn veau, non pas meſme pourquoy vn poirier fait pluſtoſt vne poire qu'vne prune.

CENT LXIII.

CONFERENCE

Des Zoophytes ou plant'animaux.

CEt Vniuers pour en meriter le nom deuoit cõprendre comme il faut dans ſon enceinte tout ce qui eſtoit imaginable. Cela ſe void dans la diuiſion de l'eſtre & de la ſubſtance, dont chaque membre ne reſpond pas ſeulement à autant de choſes qui ſont en la nature : mais il y en a autant d'autres qui'l ſe peut faire de cõbinations diuerſes des membres de cette diuiſion. Ainſi en la diſtribution des ames vegetatiues, ſenſitiues & raiſonnables, il s'en trouue non ſeulement des moyennes entre le ſentiment & la raiſon, mais auſſi entre la vegetation & le ſentiment. Et il ſe void des exemples de tout dans la famille des animaux & vegetaux. Il y a des plantes qui n'ont point de racine, comme le guy & les champignons : qui n'ont que la racine, comme les truffes : qui n'ont que la feüille, comme la lentille d'eau : point de fleurs ni de ſemence, comme la fougere : point de feüilles, comme l'vmbilicus Veneris : qui contre l'ordinaire poſſent le fruit auant la feüille, comme le figuier : ou fleuriſſent ſans fructifier, comme le ceriſier-ſleur:: Des animaux qui s'engendrent de corruption, comme nous auons

veu, & d'autres non aucuns qui demeurent vn temps immobiles & comme enſeuelis, ainſi que le ver à ſoye en ſa bobine, & les limaçons en hyuer : d'autres qui demeurent tousjours en cet eſtat comme les huittes: & pource que cette façon de ſe nourrir & croiſtre ſans aucun mouuement progreſſif eſt propre à la plante, & que de rechef ouurant & fermant leurs coquilles, elles teſmoignent du ſentiment, elles s'appellent plant'animaux : eſquels l'ame ſemble eſtre partagée & tenir de la nature de ces nuances & couleurs moyennes entre deux autres extremes, telle qu'eſt la griſe entre le blanc & noir, qui n'eſt ni blanche ni noire, mais tous les deux enſemble. Ainſi le zoophyte eſt quelque choſe demoins que l'animal, & de plus que la plante.

Le ſecond diſt, que les formes ſont indiuiſibles, & particuliérement les ames. Ce qui fait qu'elles ſe peuuent bien comprendre l'vne dans l'autre, cõme la vegetatiue eſt contenuë dans la ſenſitiue, & celle-cy dans dans la raiſonnable qui les comprend toutes eminemment: mais non entrer en la compoſition l'vne de l'autre, & moins ſe partager, informans vn corps qui ſoit demy planté & demy animal, dautant que par la meſme raiſon il y en auroit d'autres demi-hommes & demi beſtes : ce qui ne peut eſtre imaginé que ſouz la forme d'vn monſtre. Auſſi que poſant cette diuiſion neceſſaire elle iroit à l'infini, y ayant vne latitude & des degrez ſans fin d'vn extreme à l'autre: de l'vn deſquels celuy qui participeroit le plus conſtitueroit vne nouuelle eſpece, ou pluſtoſt vn nouueau gendre, ce qui ſeroit abſurd & contre les preceptes de la Philoſophie, qui ne veut pas qu'on multiplie les choſes ſans neceſſité.

Le 3. diſt, que par la meſme raiſon les plantes & les animaux eſtans de meſme eſpece, il n'y auroit nul doute que ces deux attributs ne ſe puiſſet

trouuer en vn sujet. Car la vegetation & le sentiment n'estans que des diuerses operations d'vne mesme ame qui agit differemmẽt selon qu'elle rencontre les organes de son sujet disposez, ont esté sans necessité multipliées en autant de familles differentes, veu qu'elles ne sont qu'vne mesme. Et tout ainsi qu'aux bestes brutes la faculté sensitiue survenant à la vegetatiue en leur generation, n'adjouste pas vne nouelle forme à la precedẽte: ainsi la vegetatiue des plantes n'est en rien moindre que la sensitiue; veu que les dispositions de la matiere sont les seules causes de cette diuersité. Tout ainsi donc que l'animal pour estre priué de l'vsage de quelque sens, n'est pas moins animal qu'vn autre qui se sert de tous. l'arbre pour exercer moins d'operations de son ame que les animaux, n'en est pas moins animal. Bien que ce ne soit pas vne raison concluãte que les plantes soient entierremẽt priuées des facultez de sentir, sãs ombre que ces facultez sõt imperceptibles à nos sens: lesquels neantmois trouuent dequoy se satisfaire en cette plante animale: laquelle, au dire de Scaliger apres plusieurs autres, croist en Zanolha, partie de la Tartarie; où les habitans sement vne graine semblable à celle de nos melons, mais vn peu moins longue: d'où il sort de terre vne herbe qu'ils appellent *Barametz* c'est à dire agneau, duquel elle a toute la figure, notammẽt ses pieds, ses ongles & oreilles, voire toute sa teste, excepté qu'il ne luy vient point de cornes: au lieu desquelles il luy croist vne touffe de poil sur le frõt. Elle est couuerte d'vn poil tres-delié, duquel ceux du lieu se seruent pour faire des bõnets. Sa chair rẽsẽble à celle des escreuisses, & estãs blessez il en sort du sang: cette chair estãt d'vne saueur tres-douce. Il tiẽt à la terre par sa racine, qui pousse vn tige qui se va planter dans son nombril: ausquelles merueilles on adiouste qu'il vit aussi long-temps qu'il y a autour de luy de l'herbe verdoyante, comme feroit vn

autre agneau dans vn agreable paſcage : mais cette verdure eſtant deſſechée ou par le temps, ou par deſſein, cette belle plante-mouton meurt auſſi-toſt: & pour faire leur comparaiſon entiere, les ſeuls loups entre tous les animaux deuorans deſirent ardemment de s'en repaiſtre. Nous trouuons auſſi quelque exemple de cette double vie dans le bois d'Eſcoſſe, lequel eſtant trempé dans l'eau ſe conuertit en canard car tout ainſi qu'es feüilles d'vn autre arbre ſemblable à celles du meurier, leſquelles Antoine Pigafet en ſon Itineraire, raporte auoir deux petits pieds de chaque coſté, ſur leſquels ſes feüilles s'enfuient ſi toſt que quelqu'vn les touche, & ne viuent que d'air. Telles ſont auſſi les mandragores de la haute Hongrie, qui croiſſent en figures tres-exactes d'hommes & de femmes: Le Baaras: plante dont parle Ioſephe, qui reluit la nuit & dont la fuite ne ſe peut arreſter que par le ſang menſtruel d'vne femme: Le baume lequel Pline aſſeure fremir à l'approche du fer qui le doit inciſer pour en faire diſtiler la liqueur : & cet autre arbre que le meſme Scaliger dit croiſtre en la hauteur d'enuiron huit pieds en la prouince Pudiferam, lequel a l'approche de quelque homme ou autre animal, reſſerre ſes rameaux, & les eſtend quand ils s'en retournent: ce qui luy a donné nom de Pudique: laquelle conſtriction & dilatation on attribuë auſſi à l'eſponge. En tous ces effets il ſe remarque des puiſſances & facultez approchantes de celles des animaux. Auſſi Platon apelloit il l'homme vn arbre renuerſé, non tant pour ſa figure, qui ſemble auoir la racine vers le Ciel, comme pour montrer que les elemens eſtans montez par la plante & l'animal iuſqu'à l'homme, & y ayans eſté eſleuez en leur plus grande perfection; ne pouuans monter plus haut, ſont obligez de deſcendre, & faire par ce moyen vn mouuement circulaire & continuel, qui commance aux elemens, & finit par eux. Mais pource que l'homme, animal diuin,

doit estre excepté de cette regle, à cause de son amerraisonnable, elle comprend seulement le reste, qui ne differe que du plus & du moins, comme font les degrez d'vn escalier, qui pour estre plus haut ou plus bas n'en sont pas moins semblables. Cette vniformité de nature entre les plantes & les animaux se prouue aussi en ce que les vns & les autres viuent & meurent : ont leur nourriture, augmentation & generation. Si l'animal a son temps pour estre en amour, la plante a le sien pour estre en seue. Elles ont distinction de sexe, comme il se void entre autres au cypres, au cheneuis & à la palme : cette-cy ne portant point de fruit si elle n'est voisine du masle, ou que du moins on ne luy en attache quelque branche. Les plantes semblent aussi auoir quelque sorte de respiration; car, outre qu'elles aiment l'air libre, veu que plantées pres d'vne haute muraille ou sous de grands arbres, elles s'enclinent du costé que l'air est libre, comme pour s'affranchir de la captiuité de cet ombrage: D'ailleurs leur racine qui est leur bouche, a quelque discretion de goust fuyant d'vn costé les terres nuisibles, se poussant librement de l'autre dans les bons terroirs, & ne s'imbibant pas indifferemment de toutes sortes de liqueurs, mais seulement de celles qui luy sont conuenables. C'est pourquoy leurs parties ont leurs noms communs auec ceux des animaux : la moëlle, la chair, les veines, la peau. En vn mot, le mouuement local semble seul leur manquer: lequel toutefois outre les exemples precedens se trouue en l'herbe viue d'Acosta qui replie ses feüilles & ses fleurs lors qu'on la touche : & dont nous auons quelque ombre dans les tulipes qui se ferment le soir & s'ouurent le matin : les soucis qui suiuent le Soleil, d'où ils ont obtenu le mot de latin de *Solsequium* : mais plus manifestement la fleur du Soleil le cameleon blanc qui s'appelle l'Almanac des payſans, & lequel ils tiennent a ce suiet pendu sur

leurs portes, pource qu'il replie ſes fleurs quand la tempeſte eſt prochaine. C'eſt choſe notoire que le poirier de bon Chreſtien & le meurier languiſſent dans les lieux non frequentez des hommes: & teſmoignent au contraire par leur vigueur & fertilité qu'ils ſe plaiſent en leur conuerſation. quelquesvns y pouroient ajouſter l'experience des bucherons dont la coignée entre plus auant au premier coup qu'aux ſuiuans, comme ſi la ſubſtance de l'arbre ſe reſſerroit au premier ſentiment qu'il a de l'attaque de ſon ennemy. Mais ce que les verges de coudre s'enclinent vers les mines d'or & d'argent, ſemble y marquer quelque choſe de plus qu'en l'animal meſme. Bref, le mouuement des herbes rampantes ſe peut appeller progreſſif, entr'autees celuy de la citroüille & du concombre, qui ſuiuent l'eau voiſine, & forment leur fruit en long pour l'aller chercher.

CENT LXV.

CONFERENCE

Des trufles & champignons.

LA meſme raiſon qui a eſtably les zoophytes, veut qu'il y ait des champignons. Car comme il y a quelque nature moyenne entre la plante & l'animal, laquelle participe de tous les deux, il falloit auſſi quelque choſe entre le mixte & la plante qui ſont ces tubercules & eminences qui ſortent tantoſt des arbres, comme l'agaric, tantoſt des terres ſimplement: comme les champignons, & autres telles productions fungueuſes, leſquelles ſont pouſſées par la chaleur interieure de la terre aidée de celle du Soleil, qui eſt leur cauſe efficiente, ont pour matiere vn limon ou humidité onctueuſe ou viſqueuſe propre à receuoir la forme que luy donne l'appoſition de cette matiere, & qui ſe diuerſifie ſelon la grandeur ou petiteſſe de l'effort que fait la nature pour l'expulſer, & diſpoſition des lieux par où elle paſſe: comme l'eau de nos fontaines artificielles ſuit la forme du canal par où elle ſort. Et quant aux trufles, l'opinion de Cardan eſt, que les neiges fonduës s'inſinuant ſous la premiere ſurface de la terre, lors qu'il s'ẽ rẽcontre quelqu'vne propre à faire germer cette plante, la produiſent. A laquelle opinion ie ſouſcris d'autant plus volontiers que ces neiges

ont esté cy deuant reconnuës estre pleines d'esprits, lesquels par consequent peuuent seruir de semence à cette production.

Le 2. dist, qu'il se tenoit à l'opinion commune que les truffes venoient du tonnerre : soit que ce meteore remuant la surface de la terre par l'agitation qu'il cause dans l'air qui la touche, il réueille la semence cachée qu'elle retenoit en soi de cette plante comme de plusieurs autres qu'elle produit d'elle mesme : soit que la pluye qui le suit estant engroſſie d'vne verrtu celeste propre à cette generation, en soit la semence. Tant y a que la prouidence de nature a suppleer par vne cause efficiente vniuerselle au defaut des causes particulieres destinées à la production des autres plantes qui sont le plan en la pluspart des arbrisseaux & es arbres & herbes la semence, de laquelle cette ci est priuée comme de toutes les parties ordinaires aux autres : pource qu'elle est de la nature de ces animaux qui n'ont point leur parties distinctes les vnes des autres ; mais ont la teste où ils ont les pieds, & le cœur, le foye & le cerueau, voire le reste tout en vn lieu : n'ayant ne tronc, ne feüilles, ni fleur, ni semence, ni racine si on ne la veut appeller tout racine, pour ce qu'elle en a plus l'apparence que d'aucune autre partie de la plante : qui est possible la cause de l'excellence, de son gouſt, lequel n'est pas doux comme celuy de la pluspart des racines, ni acide comme la plus part des feüilles, ni des autres especes de gouſt qui se remarquent és autres parties des plantes, mais composé de tous les gousts ensemble, & par ce meslange parfait tres agreable, comme prouenãt aussi du meslange de toutes ces parties, mesmes lors que la coction a meuri ce qu'il y auoit encore de terrestre & aqueux, & l'a plus parfaitement meslé par la chaleur du feu. quant aux champignons, comme il sont de diuerse nature, leur cause est aussi differente, mais tous procedans d'vne excrement

que la terre pouſſe hors de ſoi : y eſtant entré, cõme en la production de cette ſorte de potiron qu'on appelle piſſe-chien, où s'y eſtant engendré par la tranſcolation perpetuelle des humeurs de la terre, qui les rend plus ou moins nuiſibles ſelon la malignité plus grande ou moindre de cette humeur, mais touſiours de mauuais ſuc, & qui tient de ſa ſource & cauſe matérielle.

Le 3. diſt, que c'eſt la pluye d'Automne qui fait le champignon. Ce qui ſe void autant par l'experience que par la raiſon : le trop grand froid de l'Hyver & celuy qui reſte encore au Printemps ne permettant pas à cet excrement de ſortir au iour : ains reſſerrant tout, comme c'eſt ſon propre, & la chaleur & ſechereſſe de l'Eſté conſumant la matiére qui les produit à meſure qu'elle ſort de terre. Mais l'Automne, comme il trouue la terre creuaſſée & fenduë en pluſieurs endroits par la chaleur de l'Eſté precédent, auſſi fournit il par ces broüillards & ſaiſons pluieuſes des matiéres excrementeuſes propres à cette generation. Le meſme ſe pourroit dire des truffes ſi nous ne voyons leur generation ſe faire cõme en vn tourne-main & incontinent apres le tonnerre, dont les creuaſſes de la premiere crouſte de la terre ſont vn indice certain ; non en toutes terres, mais ez varennes ſeulement, & qui ſont moins fertiles & moins cultiuées. Auſſi, la culture & le labourage ne leur permettroit pas de ſe produire : la matiére eſtant diſſipée auant qu'elle euſt acquis les préparations requiſes à cette generation.

Le 4. diſt, que l'hiſtoire de Lartius Licinius, autre fois Préteur de Rome & pour lors Gouuerneur d'Eſpagne : lequel, dans Carthagene la veuue mordant en vne truffe ſe gaſta vne dent par la rencontre d'vn denier Romain de la valeur d'vne piéce de dix ſols, montre que cette pelotte ſe fait d'vne terre qui s'amaſſe en vn durillon, comme font les pierres & autres corps mixtes qui croiſſent naturel-

lement par la seule apposition de matiére, sans pouuoir estre semées ni plantées. Car elle se trouue en terre sans racine ni filamẽs: voire se peut appeller vne imperfection de la terre, pource qu'elle ne se trouue iamais en bon terroir, mais seulement ez lieux sablonneux prés les bocages & buissons, & n'a point de grandeur certaine: s'en trouuant de tres-petites, de moyennes, & d'autres de la grosseur du poing & du poids d'vne liure: aucunes sont pleines de grauier, & d'autres non, qui sont les meilleures: elles sont aussi de diuerses couleurs, selon celle de leur terroir: à sçauoir, rousses, noires, & blanches, d'vn goust tres-sauoureux, mais de difficile digestion, & venteuses. Leur plus commune forme est ronde: mais Pline dit qu'il en vient de cornuës en Thrace, qui leur donne le nom de ceraunies, qu'il y a des contrées comme à Mitilene, où les torrens les produisent & les entrainent auec eux, qu'elles ne durent qu'vn an, & sont plus tendres au Printemps qu'en aucune autre saison. L'opinion de quelques-vns est qu'elles ne croissent point, estant produites en vn instant auec toute leur grosseur, veu qu'elles n'ont aucuns organes pour se nourrir, sans quoy elles ne peuuent croistre, comme elles n'engendrent point. Ce qui auroit plus d'apparence si ce que dit Pline se trouuoit vray: à sçauoir, qu'il n'y eust aucun vestige de fente ou creuasse en la terre qui les couure: mais l'experience fait voir le contraire: les truyes, qui en sont friandes, estans portées par l'odeur qu'elles exhalent à trauers ces fentes, à les chercher & tirer hors de terre.

Le 5. dist, que les champignons sont entre les plantes ce que les insectes parmi les animaux: cõme montrent la generatiõ des vns & des autres venant de corruption, la soudaineté de leur productiõ la defectuosité de leurs parties, & la qualité aucunement de lete ou veneneuse, qui est commune à la pluspart, les chãpignons sont medicinaux comme

l'agaric, alimentaux, ou abſolument veneneux : ces deux dernieres eſpéces ne differans ſouuent ſelon les terroirs. Car ceux qui croiſſẽt dans les prez ſont les plus ſeurs, & les orangez ſont auſſi bons & delicieux en Prouence & Languedoc qu'ils ſont veneneux ici, en Allemagne & Hongrie, où ils s'en ſervent à faire mourir les mouſches, & où il apportẽt d'ordinaire des viſions. Tels eſtoient ceux dont mourut l'Empereur Claude beau-pere de Neron, qui les aqpelloit à ce ſujet par deriſion, viande des Dieux, pource que les Empereurs Romains étoient deifiez apres leur mort, ils ſe diſcernent auſſi quelques fois par la couleur & odeur. Les noiraſtres ou liuides, & qui ont le ſuc jaunaſtre & tenans de l'odeur du cuiure, eſtans mortiferes, & les blancs au contraire, les grizaſtres & ceux qui ſont rouges pardeſſous auec vn ſuc noir & vne odeur agréable, eſtans alimenteux. Les moins à ſoupçonner ſont ceux qui croiſſent par artifice dans les friches ou guérets fumez ſur les couches de melõs ou fiens de pourceau conſumé l'eſpace de deux ans: ſur leſquels auſſi les plures & eſpluchures des autres en ſont croiſtre de nouueaux, & leur tiennent lieu de ſemence : comme on le croit des coquilles d'huiſtres, leſquelles ſont broyées & iettées par les Turcs dans la mer de Conſtantinople pour en produire d'autres. On tient auſſi que les bons ſe diſtinguent des malins, parce que les premiers ont le pied plus gros, & ont au bout vn cercle ou couronne. Et s'il leur reſte de la malignité, Caton veut qu'on la corrige en fichant vn clou aupres d'eux, qui attire à ſoi toute l'impureté de la terre : laquelle comme par ſa molleſſe elle admet les champignons, ainſi plus dure elle fait les trufles, l'vn & l'autre ſans ſemence : non ſans exemple du violier jaune, & de la parietaire qui croiſt de ſoi meſme ſur les murailles faites à chaux & à ſable : l'argentine, dans les ruiſſeaux : le creſſon, dans les ſources, & de cette

foreſt qui vint d'elle-meſme en Affrique : la terre ayant en ſoi les ſemences imperceptibles de beaucoup de corps animez ; A la production deſquels le ſeul nitre ſuffit par ſa fecondité, ci-deuant remarquée : laquelle ne trouuant point de ſemence qui la détermine à aucune production, s'emploÿe à la generation des trufles. Car outre que leur gouſt & couleur interieure plus ordinaire, qui eſt la blanche ou grize, le témoignent, leur flatuoſité & proprieté quelles ont de prouoquer à luxure, qui ſont deux qualitez de nitre, le iuſtifient comme auſſi leur naiſſance pendant le tonnerre ou les pluyes d'Automne & de la fin du Printẽps pleines d'exhalaiſons nitreuſes, le prouuent. Le meſme ſe peut dire des champignons, qui prennent volontiers leur naiſſance (comme il a eſté dit) des ſubſtances nitreuſes telles que ſont le fient & les terres où croiſt le ſalpeſtre.

CENT LXVI.

CONFERENCE

Lequel eſt à preferer, la compagnie ou la ſolitude.

ON doit deſormais douter de tout, puis qu'on fait vn probleme d'vne maxime. Car l'homme eſtant vn animal ſociable, il renonce à cette qualité dés qu'il cherche la ſolitude: en laquelle nõ ſeulement le langage, la courtoiſie & la ciuilité, mais toutes les ſciences & les arts, voire preſque toutes les vertus luy ſont inutiles, & le quitent peu à peu pour le reueſtir de la beſte & de ſes attributs : qui ſont le ſilence, la ruſticité, l'ignorance, & en vn mot la brutalité : encore y a-il quelque ſocieté en vne grande partie des animaux irraiſonnables, comme ſont les gruës, les abeilles, les fourmis & pluſieurs autres. De fait, conſiderez vn de ces ſolitaires & ſonge creux, que le vulgaire appelle à bon droit loups garoux & ennemis du genre humain: ce ſont d'ordinaire des eſprits extrauagans, dont les bizarreries paſſent chez eux & à leur foible iugement pour des pensées diuines, & qui ſont au de là de celles du reſte des hommes : mais quand elles viennent à éclore, ne meritent que la riſée. qui eſt

auſſi ſouuent la raiſon pourquoy leurs autheurs les retiennent ſi fors ſecrettes. Dont l'experience ſe void en tous ces melancholiques reſueurs, qui baſtiſſent des chaſteaux en Eſpagne. S'ils font profeſſion des armes, ce ſont des Dom. quichotes de la Manche: ſi de la Theologie, des hereſiarques: de la medecine, des Empiriques & gens deſtituez d'autre raiſonnement ſinon qu'ils ont vn ſecret incommunicable: Propoſez vous au contraire des humeurs ſociables: vous n'y verrez rien que d'agreable: S'ils ont quelque entrepriſe à faire, ils la concertent auec d'autres, & ſçachans que deux yeux ne voyent pas tant de choſes à la fois que peuuent faire quatre, poliſſent leurs reſolutions par le choc & la colliſion mutuelle de leur auis auec celuy des autres, & n'ignorans pas que le moyen de bien faire eſt d'eſtre repris de pluſieurs, ſe ſouſ-mettent à leur iugement. Auſſi faites vne induction de tous les biens, vous les trouuerez en la compagnie. Sans elle le monde ſe trouueroit depeuplé en moins d'vn ſiecle, au lieu qu'il eſt perpetué par la conſeruation de l'eſpece. Il n'y a rien à gagner en la ſolitude, quand meſme on voudroit imiter l'humeur d'vn infatigable ioüeur de ce temps, qui ne trouuant plus perſonne à luy tenir compagnie, manie tout ſeul les cartes & les dez dans ſon cabinet où il aſſeure trouuer quelque diuertiſſement, mais l'artiſan, le laboureur, le marchand ne peut rien gagner que dans le commerce, qui n'eſt qu'entre pluſieurs. Le plaiſir n'eſt pas ſeulement imaginable d'vn homme ſeul auec luy-meſme. Car les hypocondriaques & autres fols ne ſçauroient meſme conceuoir aucun plaiſir, ſinon en ſe repreſentant qu'ils conuerſent auec d'autres: & quant au bien honneſte, l'honneur preſuppoſe vne perſonne honorée, & vne autre qui l'honore: ce qui ne ſe peut rencontrer en la ſolitude, par conſequent ennemie de toute ſorte de biens. Et ſuiuant cette induction, les bals, balets, come-

dies, carouzels, festins & toutes les ceremonies, non seulement politiques, mais Ecclesiastiques ne se font-elles pas en compagnie, laquelle plus elle est grande y aioûte plus de lustre? Parquoy, si vous ostez la compagnie, ostez en mesme temps tous les moyens ausquels on employe les biens acquis auec tant de peine, & dont le seul desir d'en acquerir de l'honneur fait trouuer douce la peine qu'on a pour y paruenir. Qu'vn homme soit seul, il ne luy faut d'habits que pour couurir sa nudité, ou le defendre du froid, au lieu que la magnificence des Cours est la plus esclatante marque de la splendeur d'vn Estat.

Le 2 dist: Encore qu'il soit mal-aizé de loüer la solitude en vne si bonne compagnie; si est-ce que l'on y peut considerer les trois sortes de biens qu'on a voulu attribuer à la societé. Car quand elle n'auroit pour ses vtilitez que le silence, de l'obseruation duquel personne ne s'est iamais repenti, ouy bien au contraire souuent d'auoir parlé, accident inseparable des compagnies, la perfection du Chrestien se trouue en elle. Pource que de trois manieres de pecher, la solitude n'a rien à fuyr que les pensées: celle de paroles & des actions en estant retranchée, puisqu'elle manque d'obiet: & encore ces mesmes pensées n'ont-elles leur origine que de la frequentation des compagnies precedentes, puisque rien n'est en l'entendement qui n'ait passé par les sens. De là vient que ceux qui ont le plus recherché l'innocence se sont retirez des compagnies & des villes. Ainsi, les Prophetes en l'ancienne loy; & depuis, les Hermites peuploient les deserts de la Thebayde: & les plus reformez Religieux viuoient les plus solitaires. Le bien delectable s'y trouue aussi: n'y ayant point de plaisir pareil à la lecture, meditation & contemplation, qui ne s'accordent point auec la compagnie: & l'homme estant plus essentiellement raisonnable que sociable, qui doute que l'on ne raisonne mieux dans la solitude que dans

l'embaras des compagnies ? Les sciences non seulement speculatiues se polissent mieux par elle, mais encore des plus ciuiles & populaires, comme l'eloquence & la poësie, l'vne fut apprise par Démosthene en son cabinet & aux bords de la mer, l'autre est grande amie de la solitude, & la fait rechercher à ses sectateurs. C'est pourquoy les Grecs batissoient les temples des Muses dans les bois & hors des villes : & la nuit mere & compagne de la solitude, estoit par eux apellée *Eufroné*, sage. C'estoit aussi la raison pourquoy les Pythagoriciens cõmandoient vn silence pour cinq ans auant que d'entendre leur philosophie : ce qui n'estoit autre chose qu'vne solitude en compagnie. voire mesme, ceux qui ont le plus receu d'honneur & de contentement en la conuersation, ont le plus aymé la retraite. Tesmoin Auguste, qui n'aspiroit qu'à se dégager quelque iour des affaires publiques. Diocletian & Maximian qui l'ont esté chercher en Esclauonie : & au dernier siecle Charles quiut, en Portugal. Aussi estoit-ce auec raison que le peuple Romain s'écrioit qu'il n'y auoit qu'vn Vatias qui sceust viure, lequel s'estoit retiré de la ville en vn lieu solitaire & champestre. Car encore que les proscriptions & calamitez publiques eussent authorizé se retraite en ce temps-là, neantmoins la contagion de la compagnie de chacun en particulier, la déprauation si commune des mœurs, & les contentemens qui accompagnent la paisible solitude, sont d'assez forts charmes pour y attirer ceux qui suiuent cette vie : que l'honneur suit aussi volontiers, puisqu'il est comparé à l'ombre, qui fuit ses poursuiuans, & suit ceux qui le fuyent. De fait, tous ceux qui ont affecté la solitude, comme parmy les Payens Empedocle, Apollonius, Numa, les Gymnosophistes & nos Druides, ont esté en estime parmy les hommes. Voire, comme les solitaires sont tenus pour esprits forts, c'est vne marque de foiblesse d'esprit de ne se pouuoir supporter soy-

Digitized by Google

méme & auoir beſoin de la conuerſation d'autruy: en cela ſemblables aux lierres & autres herbes trainantes, qui ne ſont que ramper ſi elles n'ont l'appuy de quelqu'vn: au contraire des grands cheſnes & ormes qui ſe maintiennent ſeuls contre les orages des vents. Auſſi les beſtes les plus genereuſes, ſont ſolitaires, comme le Lyon l'Elephant, dans les deſerts: l'aigle, dans les rochers & hautes montagnes: au contraire des poules & autres animaux timides & qu'on appelle beſtes de compagnie. D'où l'on peut inferer que la peur a fait baſtir les villes: & que tout ainſi que, comme dit Ariſtote, pluſieurs volailles en vne cour ne ſe peuuent pas proprement appeller compagnie: de meſme, la ſeule foule & multitude de pluſieurs viſages ne merite pas ce nom. Ce qui faiſoit chercher à Diogene vn homme en plain marché à midy la lanterne à la main: & me fait conclure que le ſage ne deuant trouuer contentement qu'en ſoy-meſme, il ne doit auſſi chercher que ſa compagnie. Car n'eſtant iamais moins ſeul que quand il l'eſt, la ſolitune a bien ſa compagnie: mais non la compagnie, ſa ſolitude.

Le 3. diſt, que les choſes indifferentes ſont diſtinguées des bonnes & mauuaiſes, en ce que les premieres ſont quelquefois bonnes & vtiles, & quelquefois non: les autres ſont touſiours determinées à vne meſme fin. Or perſonne ne voudra ſoûtenir que la compagnie ſoit touſiours bonne ou toûjours mauuaiſe. Il reſte donc qu'elle ſoit indifferente & pareille a l'eau des ruiſſeaux qui arroſent les iardins. laquelle ſe conuertit en la nature des plantes qu'elle arroſe. Car y a il ſocieté, par exemple, plus authorizée de Dieu que le mariage? & toutefois, ce ſeroit vne propoſition bien hardie, que de le vouloir preferer au contentement de la vie religieuſe: mais pource que celle-cy n'eſt pas touſiours ſolitaire à la mode des Chartreux & des Hermites, la compagnie eſt à prefeter ou poſtpoſer à la ſolitu-

Digitized by Google

de, ſelon les diuerſes circonſtances de l'vne & de l'autre.

Le 4. diſt, que ſuiuant l'auis d'Ariſtote, il y a deux ſortes de perſonnes ſolitaires : les vns pource qu'ils ſont au deſſus du reſte des hommes, comme les Heros & demi-Dieux de l'antiquité: les autres, pour ce qu'ils ſont au deſſous des meſmes hommes. Les premiers ne frequentent pas les hommes, pource qu'ils les reconnoiſſent indignes de leur conuerſation : les autres s'en abſtiennent, pource qu'ils ne s'en reconnoiſſent pas capables: pareils à ces villageois que leur ruſticité empeſche de paroiſtre, ou parler en compagnie. Mais pource qu'il y a beaucoup moins des premiers que des derniers, c'eſt la cauſe pourquoy la ſolitude eſt plus communement vne marque de defaut que d'auantage en l'homme, & par conſequent la compagnie luy doit eſtre preferée.

Digitized by Google

CENT LXVII.

CONFERENCE

Qui ſont les plus auiſez, des oyſeaux, des beſtes à quatre pieds, ou des poiſſons.

L'Air ayant plus de rapport auec les eſprits, par le moyen deſquels s'exercent toutes les fonctions de l'ame & du corps, & qui ſeruent de liaiſon à tous les deux, ſembleroit ſuffire à donner l'auantage à ſes hoſtes les oiſeaux, quand ils n'auroiẽt pas les teſmoignages, par leſquels les hommes ſe reconnoiſſent eſtre au deſſus de leurs ſemblables, qui cõſiſtent à auoir plus d'auãtages de la nature, & à eſtre plus propres aux diſciplines que les autres. Car les oiſeaux ayans les meſmes priuiléges de marcher ſur terre que les animaux terreſtres, voire aucuns d'eux, comme le plongeon, d'aillet dans les eaux, ont encor ce preciput de la nature qu'ils fendent les airs d'vn mouuement ſi viſte, que l'écriture Sainte ne nous a pû mieux exprimer la promptitude des Anges, qu'en leur donnant des ailles. Auſſi ne ſçauroit-on s'imaginer aucune action, ſans en excepter les vertueuſes, qui ne ſe trouue dans l'oyſeau: l'hirondelle ſçait l'architecture, l'Alcyon ſçait auec cet art celuy de deuiner iuſques où le Nil

Digitized by Google

se débordera, & que par vn respect lequel la nature luy porte pendant qu'elle fait son nid, il n'y aura point d'orage sur mer: l'oye est d'vne si seure garde, qu'elle a autresfois sauué le Capitole à la honte de ses sentinelles: le Roytelet sert de guide & d'espion au Crocodile: la Corneille & la Tourterelle sont des exemples de l'amitié conjugale: les Cigognes en fournissent de la pieté: iusques aux essains des abeilles sont les modelles des Republiques, & les fourmis à mesure que l'aage & l'experience les rend plus auisez, acquierent des ailles. Ce qui se void aussi au vers à soye, lequel n'est rien qu'vne chenille iusque à ce que les aisles luy viennẽt: & alors voletant perpetuë son espece, avec telle prudence qu'il n'amoncelle point ses œufs, pour ce que ce qu'en ce cas ils ne pourroient éclorre, mais les depart & distribuë en plusieurs endroits pour estre commodément recueillis en suite Et quant à l'art, la premiere des disciplines estant la parole, il n'y a que le seul gente des oiseaux qui en soit capable, outre les hommes. Car pour les exemples particulieres de l'Elephant & de quelques autres bestes qui ont tesmoigné quelque ombre de iugement, nous auons celuy de l'Aigle qui se lança dans le feu où brusloit le corps de sa maistresse: & tant d'autres, que ce ne seroit iamais fait.

Le second dist. que la petite teste des oiseaux comparée au reste de leurs corps, la sécheresse & la bile dont ils abondent, ne leur permet pas d'estre si auizez que les autres animaux: leur iargon meritant aussi peu le nom de langage comme leurs autres actions celuy de vertu. Aussi leur dormir n'étant iamais si parfait entier & prend comme celuy des animaux terrestres que leurs meres ont alaité, & par ce moyen rendus plus humides: & le sommeil estant le restaurateur des esprits, les oiseaux n'en peuuent tant auoir que les autres animaux. C'est pourquoy ils se laissent bien plus aizément

prendre que les animaux terreſtres : les corps deſquels ayant plus de ſymbole & de proportion auec les noſtres, ont auſſi plus de diſpoſition à exercer quelques fonctions qui ſe rapportent à celles de noſtre eſprit, Auſſi faut-il que le corps pour eſtre capable de loger vne ame auizée ait quelque proportiõ auec l'homme: laquelle ne ſe troue qu'entre les animaux terreſtres & nous: Notamment doiuent eſtre aucunement ſemblables les parties & cauitez qui compoſent la teſte : Ce qui ne ſe peut trouuer ez oiſeaux ni ez poiſſons, mais ez ſeuls animaux terreſtres, tels qu'eſt le ſinge le plus ſẽblable à l'homme, & conſéquemment le plus auizé des animaux apres l'homme : auquel tous demeureront d'acord qu'aucun autre animal ne peut conteſter l'éminẽce de ſon jugement auec la moindre apparence de raiſon : & quand il en auroit, il ne gagneroit iamais ſon procez, pource que l'homme en doit eſtre le iuge.

Le 4. diſt., que l'homme n'a pas plus de raiſon de ſe donner gain de cauſe en cette occurrẽce que de vouloir obtenir au deſſus des oiſeaux l'auantage de mieux voler qu'eux, & celuy de mieux nager que les poiſſons, leſquels conſiderez en leur ſanté l'ont plus ſtable qu'aucun autre, & telle qu'ils ont donné lieu au proverbe ; Sain comme le poiſſon en l'eau: & la ſanté eſt entiérement neceſſaire aux fonctions de l'ame. Auſſi ſont ils de fort longue xie, qui fait l'experienee, comme cette-ci fait les avizez. De laquelle ſanté des poiſſons leur grande fecondité eſt vn indice certain. De fait, puiſque la froideur eſt la complexion des ſages, & que le ſel eſtoit iadis le ſymbole de la ſageſſe: que les peuples maritimes ſont les plus fins & ruzez, les poiſſons hoſtes de la mer, les plus froids des animaux, en doiuent auoir leur part. Et ſi la molleſſe de la chair par tout ailleurs eſt marque de la bonté de l'eſprit comme elle l'eſt en l'homme, & comme la phyſionomie

nomie nous apprend à tirer des conſéquences de l'vn à l'autre, les poiſſons auront cet auantage au deſſus des autres animaux de la terre & de l'air. De vrai, l'air & la terre ſont faits pour l'homme: mais quant à la mer, elle n'eſt faite premierement & de ſoi que pour les poiſſons, ſes autres commoditez n'eſtans qu'accidentaires. Et le ſilence qui fait communément diſtinguer le ſage du fol, leur eſt naturel; qui ne peut eſtre entretenu par les oiſeaux & autres animaux, pource que leur voix & leur chant, & celuy d'autrui les trahit & eſt ſouuent cauſe de leur perte: Mais les poiſſons ne craignent rien de pareil. D'ailleurs, ils ſont tellement auizez que les peſcheurs ne les ſçauroient prendre d'vne ligne autre que blanche & à couleur d'eau, qui leur oſte le ſoupçon de quelque embuſche: car eſtant trop groſſe & viſible le poiſſon ne s'en approcheroit pas, La défiance mere de ſeureté, leur eſt plus commune qu'à tous autres animaux, la vigilance plus grande. Les animaux terreſtres n'ont point de ruze pareille à ce charme imperceptible dont ſe ſert la torpille à engourdir le bras de celui que la peſche à la ligne: ni à celle de la ſéche, qui ſe voyant attaquée trouble l'eau de ſõ ancre pour ſe dérober de la veuë de celuy qui la cherche: ni à celle du poulpe qui ſe rend de la couleur du roc ſur lequel il ſe tient; afin de n'eſtre point apperceu. Et bien qu'il nous en prenne de meſme en l'hiſtoire des poiſſons comparée à celle des autres animaux, comme à chacun peuple, qui appelle barbares ceux qui ne ſont pas de ſa meſme nation: l'élement de l'eau nous ſeparant ſi fort du commerce de ſes habitans, que la centieſme partie de ce qui les concerne ne nous eſt pas connue ſi eſt ce qu'il n'y a celuy qui ne remarque que les poiſſons ont beſoin de plus de ruſes pour ſe garãtir des embuſches & hoſtilitez des autres, qne non pas les beſtes des champs, leſquelles auſſi ſont plus aizément priſes qu eux: En-

tre lesquels le poisson nommé mulet abat de sa queuë le morceau attaché à l'hameçon au lieu de s'y prendre : & s'il n en peut venir à bout, se contente de le ronger tout autour : & le loup de mer se sentant pris du mesme hameçon, secoüe sa teste çà & là, endurant patiemment la douleur du deschirement qu'il se fait par cette grande playe, jusques à ce qu'il ait l'hameçon hors de son corps : le renard marin, car la mer a de tout ce qu'il y a sur terre, s'y sentant pris retourne son corps de dedás en dehors, & par ce moyen fait tomber l'hameçon. La loubine & le chiẽ marin se voyans enuelopez dans les retz font un trou sur terre, & s'y tapissent tant que le rauage du retz ait passé, dans lequel le daufin se trouuant enfermé s'en reiouit ; pource qu'il se rassazie sans peine du poisson qui est prisonnier auec luy, puis quand il se sent approcher de terre, ronge le retz, & s'il ne le peut ronger assez tost, les pescheurs le tuconnoissans ami de l'homme, luy pardonnent la premiere fois ; & se contentans de passer vn ionc au trauers de la peau, le laissent aller, mais estant repris, est batu : ce qui arriue rarement, pource qu'il ne se laisse guéres prendre vne seconde fois, au dire de Plutarque, duquel la pluspart de ceque dessus a esté tiré. Voire, ils ne sont pas seulement ingénieux pour eux-mesmes : le scare ayant aualé l'hameçon, ses compagnons rongent la ligne : & si l'vn d'eux est tombé dans la nasse, ils luy bailleut leur queuë à mordre, & tirent tant qu'ils l'entrainent dehors : & les barbiers voyans l'vn d'eux pris, s'adossent l'vn l'autre & scient la ligne auec vne espine detelée qu'ils ont sur le dos. La lamproye de Crassus qui venoit prendre du pain dans la main, & la mort de laquelle il pleura ; l'histoire d'Arion & celle du poisson nommé Manaton en l'isle Hispaniola lequel se plaisoit aux louanges & en la musique, passoit sur son dos neuf ou dix personnes, & ayant esté blessé d'vn Espagnol disparut ; la raye

qu'Olaus eſcrit auoir défendu vn homme des chiens en la coſte de Dannemarx, & l'anguille de mer, que les Indiens menent derriere leurs vaiſſeaux pour les laſcher contre les tortuës & autres poiſſons qu'elles prennẽt, montrent que ces poiſſons ont de la ſocieté & docilité. Ce que iuſtifie encor le pinatére qui picote l'huiſtre pour l'auertir quand ſa proye eſt dedans : le ſpongotere qui aſſiſte l'eſponge au meſme vſage, & le guide de la baleine qu'elle ſouffre dormir en ſa gueule, & ſans lequel elle s'échoüeroit ? le brochet qui s'entretient auec la tanche, dont la viſcoſité ſert à conſolider ſes playes : les thons qui mettent touſiours leur bon œil du coſté du riuage, & vont en eſcadron cubique bien ordonné : les heriſſons de mer qui préſagent la tempeſte en ſe chargeans de pierres de peur d'eſtre emportez par les vagues ; & tous les poiſſons en general qui nagent contre le vent de peur qu'ils n'entr'ouurent leurs eſcailles ; à la reſerue d'vn ſeul, qui les a rangées à l'oppoſite des autres.

CENT LXVIII.

CONFERENCE

D'où viennent les Criſes des maladies.

LA criſe (ſoit qu'on la tire du mot qui ſignifie juger ou diviſer ou combatre, pource que toutes ces ſignificarions luy peuuent convenir, la maladie eſtant jugée par la criſe, laquelle ſépare les bonnes humeurs des mauuaiſes, & ſe fait apres vn cõbat de la nature & de la maladie) ſe définit le prompt changement d'vne maladie à la ſanté ou à la mort, en mieux ou en pis. O ny doit remarquer le terme d'où elle part, qui eſt l'augmentation du mal, d'où s'enſuit que les maladies aiguës ont leur criſes pluſtoſt que les longues : les tres-aiguës ſe jugeans quelques fois en quatre jours, comme les fiéures tres malignes qui emportent leurs hommes en ce temps-là ; & d'ordinaire en ſept. les aiguës en 14. & 20. qulquesfois juſqu'au 40. les longues juſques au 120. apres lequel terme on ne conte plus par jours, ains par années : Le terme où elle finit, qui eſt la ſanté ou la mort : ou le changement d'vne maladie en vn autre : Le terme, par où elle paſſe, qui eſt le temps que la nature employe à la coctiõ: ſeparation & excretion des humeurs peccantes L'agent ou le moteur qui eſt la nature, laquelle il

faut aider aux criſes imparfaites, mais non en celles qui ſe font parfaitement: Enfin, il faut conſiderer ce qui eſt meu, à ſçauoir, les humeurs: car la criſe n'a lieu qu'ez maladies humorales. La parfaite criſe eſt celle qui iuge le mal parfaitement à la ſanté ou à la mort: qui doit auoir eu ſes indices de la coction: pour le ſept, le quatre: pour le quatorzieſme, l'onze: & pour le vingtieſme, le dix-ſept: eſtre manifeſte par évacuation ou abſcez: car ceux qui ſont ſoulagez ſans cauſe apparante retombent: & doit arriuer aux iours critiques; ſans ſymptome perillieux: en ſuite d'vne telle évacuatiõ le malade doit auoir vn ſoulagemẽt manifeſte, ſur tout ſi elle eſt vniuerſelle & conuenable à ſa nature, âge & maladie: Ainſi les longues maladies ſe iugent par abſcez: les aiguës, par éuacuation: Es ieunes gens les fiéures ſe iugent volontiers par hæmoragie ou flux de ſang: és vieillards par flux de vẽtre. Outres ces iours critiques & indices, il y en a d'autres appellez intercidents qui iugent imparfaitement, & d'autres encor medicinaux, pource que l'on peut en iceux dõner aux malades des purgatifs, auſquels ſeuls le vulgaire a laiſſé le nom de medecine: iours qui ſont bien auſſi quelquesfois critiques, mais toûiours infidelles, & d'ordinaire mal-faiſans. Ce qui ſe connoiſtra mieux par cette application generale. Le premier iour ſe conte dés l'heure de la premiere attaque ſentie par le malade és maladies aiguës, & celles qui arriuent comme inſenſiblement & peu à peu, du iour & heure que le malade à eſté contraint de ſe coucher: Toutefois és nouuelles accouchées on ne cõmãce à conter du temps de leur enfantement s'il n'eſt precipité, mais du tẽps de la fiévre, & ce premier iour-là ne iuge point d'autre maladie que l'ephemere. Le 2. eſt vuide & ſans effet. Le 3. eſt intercident, appellé d'aucũs prouocant, à cauſe qu'il irrite & prouoque la nature à faire ſes excretions auant le temps, pource

proche le plus prés de la nature des critiques; bien qu il ne soit pas de leur nombre. Ce qui vient de ce qu'il est cõposé des impairs, ausquels nous auõs dit que les humeurs morbifiques se meuuent ordinairement, ou pource qu'il est également distant du 7. & de l'vnziesme. Le dixiesme resſẽble au huitiesme en peril & en ses autres circonstances. L'vnziesme est indice du quatorze, auec lequel il a mesme rapport que le quatre au septiéme, sinõ que la secõde semaine est moins actiue que la premiere, & la troisiéme, que la seconde. Le 12. n'est d'aucune consideration: & Galien dit n'y auoir iamais remarqué aucune crise bonne ny mauuaise. Le 13. ne l'est pas plus. Le 14. suit le 7. en dignité, & iuge les maladies que le 7. n'a pas iugées, estant la fin de la seconde semaine, & en cette consideration, impair. Les 15. & 16. ne sont aucunement remarquables. Le 17. est indice du vingt, iusques auquel les autres sont aussi inutiles, & ce vingtiesme est pris par les Medecins pour la fin de la troisiéme semaine; pource qu'ils la font commancer par le 14. depuis lequel vingtiéme iusques au 40. qui est la fin des crizes des maladies aiguës, se contẽt les iours critiques de 7. en sept. Mais apres le 40. les maladies s'appellent chroniques, & ont leurs crizes tous les 20. jours iusques à 120. d'autant plus obscures qu'elles s'éloignent de leur commancement. De tous lesquels changemens la Lune semble estre plustost la cause que les autres planetes, ou que la vertu des nombres, comme estant plus actiue à cause de sa proximité & de ses diuerses apparitions.

Le 2. dist, que la raison par laquelle les Astrologues attribuent les crises à la Lune, qui est qu'elle se meut par les quartenaires & septenaires, veu qu'elle reçoit ses plus notables changemens de sept en sept iours, qui la partagent en quatre quartiers, est trop generale pour estre attribuée aux crises. Car encore qu'elle domine sur les humeurs, & que

la crise soit des maladies humorales seulement, si ne peut elle y introduire aucun changement és iours cy-dessus remarquez critiques plustost qu'és autres, dautant qu'elle auroit ce pouuoir de soy ou par autruy, comme sont les diuers aspects du Soleil. Non le premier: autrement il n'arriueroit point de changement en la Lune, ny par consequent en nous par son moyen, les choses qui sont de soy en quelque sujet estans tousiours de mesme. Non le second, pource qu'en ce cas les changemens n'arriueroient qu'aux maladies qui se rencontreroient en certaines postures de la Lune, & non en toutes: Or qu'Alexandre soit aujourd'huy malade & Aristote demain, l'vn & l'autre aurõt neãtmoins leur crise au septiéme jour. D'ailleurs l'opposition de la Lune se trouuant moindre au 7. qu'au 13. feroit en cettui-ci plus de crise qu'en l'autre: ce qui n'est point Et le mesme effet du septenaire paroistroit en la conception, vie, nourriture & action des animaux, ce qui ne se remarque point aussi, l'estomac ne digerant pas mieux le septiesme jour, & la semence n'estant pas plus forte ce jour-là qu'vn autre dans latrice. Et le huitiesme jour la Lune estant plus esloignée du premier qu'elle n'estoit le septiéme, cettui-la feroit la crise & non cettui ci. Bref, les septenaires des maladies se rẽcontrent rarement auec les septenaires ou quartiers de la Lune: les mouuemens de laquelle estans inégaux selon la diuerse eléuation de son epicycle, rẽdroit les crises incertaines. C'est pourquoy Galien ne trouuant pas son conte au mouuement lunaire, auoit feint vn mois medicinal, composé de 26. iours & quelques heures; en quoy il n'a esté suiuy d'aucun. Fracastor a mieux rencontré, l'attribuant au mouuement de la melancholie qui se fait bien le 4. iour, mais comme l'humeur bilieux se mouuant seul au 3. sans la melancholie ne fait rien, ainsi la melancholie seule ne produit aucune crise au 4. Le 5. a encore le mouuement de la bile

ſeule,& partant ſans effet. Le 6.eſt tranquille de la part de ces deux humeurs,n'eſtant point le iour du mouuement de l'vne ny de l'autre,mais au ſeptiéme ces deux biles concourantes enſemble font la grande agitation critique. que ſi la matiere n'eſt pas encore lors aſſez fermẽtée & cuite, la criſe ne viendra qu'au 14. auquel ſe rencontre derechef le mouuement de ces deux humeurs.

Le 3. diſt, que cette opinion de Fracaſtor faiſoit tomber les criſes en des iours non critiques, tels que ſont le 10. 13. 16. 22. contre toute l'entiquité & noſtre experience iournaliere, & poſoit pour fondement vn erreur ; à ſçauoir, qu'il ne ſe pouuoit pourrir vne humeur dans noſtre corps, les autres humeurs demeurans pures, veu que les fiéures quotidiẽnes ſont cauſées par la ſeule pituite,les tierces par la ſeule bile, & les quartes par la ſeule melancholie & qu'il ne ſe pouuoit donner autre raiſon du mouuement reglé des criſes, que celle du mouuement des Cieux.

CENT LXIX.

CONFERENCE.

Quel eſt le plus ſain des exercices du corps.

CE que le mouuement eſt à l'air & à l'eau, voire au feu qu'il entretient, il l'eſt à noſtre corps, que le repos appeſantit & rend de la nature de la terre qui s'y delecte ſeule entre les elemens. Car eſtant composé de ces elemens-là, il ſentiroit neceſſairement ſans le mouuement la corruption que le repos introduit en eux. Et les excremens que la nourriture laiſſe, refflueroient dans la maſſe du ſang, ou demeurant ſans coction dans la partie du corps qui en ſeroit abbreuée, la ſurchargeroient & y apporteroient la plenitude tant ſuſpecte à Hipocrate. Le mouuement au contraire réueille la chaleur naturelle, chaſſe les excremens que le repos auoit amaſſez, fortifie les membres, & rend toutes les facultez plus vigoureuſes: y obſeruant pour principale condition, qu'il ſe faſſe apres l'éuacuation des excremens plus groſſiers & auant le repas: pource qu'immediatemẽt apres le repos eſt neceſſaire: ſinnõ il ſe feroit vn bouleuerſement des alimens dans l'eſtomach, & le mouuemẽt des parties externes attireroit auãt le tẽps de celles de dedans vne nourriture encor indigeſte, ſemence de beaucoup de maladies.

Digitized by Google

Et ce droit vſage de l'exercice eſt tellemẽt neceſſaire à la ſanté, que les Atheniens auoient pour ce ſujet dedié le lieu de leurs exercices, dit *Gymnaſium*, à Apollon Dieu de la Medecine: duquel mot l'art qui traitte des exercices eſt appellé Gymnaſtique, & les ſortileges de Medée ſe peuuent mieux prendre pour les mémes exercices qui raieuniſſent & fortifient les corps auparauant mols & effeminez, que pour les herbes dont elle farciſſoit les corps des vieillards qu'elle auoit égorgez: art ſans lequel Platon & Ariſtote n'ont pas creu qu'vne Republique pûſt eſtre bonne, & à qui l'on doit principalement attribuer la differẽce qui ſe trouue entre nos ſoldats d'aujourd'huy & les Legionaires des Romains, voire entre la bonne habitude de leurs corps & la foibleſſe des noſtres: qui ont tellement intermis leurs exercices, que les ſeuls noms de pluſieurs nous ſont demeurez. Or dautant que le mouuemẽt, qui pour s'appeller exercice doit alterer la reſpiration de l'animal, luy eſt violent, & que des choſes violentes on n'en ſçauroit prendre trop peu: j'eſtime que l'exercice qui ſera moyen entre le repos & les mouuemens extrémes, ſera le meilleur. Telle eſt l'équitation ou l'aller à cheual, qui nous donnant le mouuement, en diminuë le trauail, & exercice toutes les parties du corps: ce qui n'arriue pas lors que le mouement d'vne partie du meſme corps ſe fait ſur l'autre.

Le 2. diſt, que l'exercice qui eſt vne agitation & mouuement volontaire du corps auec vne reſpiration haſtée (en quoy il eſt diſtingué du trauail des artizans & l'aboureurs & des actions qui ſe font ſans effort, comme ioüer des inſtrumens) a eſté transferé à l'vſage de la Medecine par vn Herodicus ſelon Platon, au 3. de ſa Republique: & ſe prend en deux façons, ou pour celuy qui ſe fait par les mouuemens propres du corps, ou pour ceux qui lui ſont exterieurs: comme l'équitation, l'eſcar-

polette *petaurum* des Latins ; la nauigation, le carosse ou la littiére. quant ceux qui se font par le corps seul, ils sont de trois especes : les Athletiques, militaires & ludicres ou passe-temps. les Athletiques, qui sont les plus anciens, me semblent les plus inutiles, ne seruans qu'à endurcir la superficie du corps & les extrémitez, comme les bras & les iambes : tels qu'estoit la luitte auiourd'huy encor en vsage parmi nos bas Bretons, & a Constantinople, à la Porte du grand Seigneur, parmi quelques Tartares, qu'ils appellent pluyanders. De cette espece, estoit l'acrochirisme, qui se faisoit en se seruant des doigts seulement entrelassez les vns dans les autres : le combat à coups de poing, qu'ils appelloient pugilat, imité encore auiourd'huy par les Gondoliers à Venise : le cæste qui se faisoit la main armée de lames de cuiure : & le pancrace, qui estoit composé de la luite & du pugilat. De cette sorte estoit aussi la cause estimée de Senéque, Ep. 15. le premier des exercices, & recõmandée si fort de Platon au 8. de sa Republique, & le saut en haut ou en long, & de rechef à deux pieds ou d'vn seul, comme est celuy de l'Aleman, la main & le corps vuide, ou auec des contrepoids de plomb qu'ils appelloient halteres : ainsi que nos baladins se seruẽt de semelles de plõb, pour se trouuer plus dispos quand ils les auront quitées ou auec vne perche pour s'apuyer en sautant : à quoy se peut adiouster l'ait de voltiger. Les exercices militaires se raportent à la milice ancienne ou moderne, & se font à pied ou à cheual. Du premier sont l'escrime, qui estoit anciennement l'art des gladiateurs auiourd'huy fort pratiqué auec le fleuret ou l'espadon : à quoy l'on peut adiouster le ieu de la pique, de l'hallebarde & du baston à deux bouts : la iaculation faite auec la main seule ; à quoi se peut rapporter le ieu des cannes & des taureaux en Espagne : & l'élancement de la zagaye en Turquie : où cette iaculation se fait auec la fonde, l'arc, l'arba-

feſte ou l'arquebuze & le piſtolet, en tirant à vn but. Ceux de cheual ſont les combats à la barriere : les courſes de bague ou du faquin : à quoi l'on peut ioindre les chaſſes de toutes les façons. La derniere eſpece des exercices qui tiennent du jeu, ſont l'orcheſtique ou la danſe, dont il a eſté parlé en vne Conférence expreſſe : les ſauts perilleux des baſteleurs, qui ſemblent eſtre la cubiſtique des anciens : le diſc ou palet qui leur eſtoit commun auec ceux de ce temps : & la balle ou ſphære, qui chez les Grecs eſtoit de quatre ſortes, la grande & la petite, qui eſt noſtre longue & comte paume : la vuide, qui eſt le balon : le corycus, qui eſtoit vne eſpece d'eſteuf, mais beaucoup plus gros & pezant que les noſtres, fait de cuir rempli de ſon ou de ſable pendu au planché, qu'ils ſe renuoyoient les vns aux autres. Chez les Latins eſtoit la balle trigonale ou triangulaire, ainſi dite de la figure du lieu ou du nombre & de la ſituation des ioüeurs : paganique ou commune, qui étoit vne pelote remplie de plume : l'Harpaſtum que les joüeurs ſe rauiſſoient, & reſſembloit au jeu de croſſe de nos enfans. Ioignez-y ceux de ce temps, comme le palemail & la courte-boule de nos bourgeois : le ſabot & la toupie des enfãs apres leſquels on peut mettre la clameur ou l'exercice de la voix ; qui purge la poitrine, excite la chaleur, & par laquelle Demoſthene dompta le vice de ſa langue : d'où vient qu'Ariſtote permet aux enfans de crier, comme leur eſtant choſe profitable pour leur accroiſſement & purgation des humiditez de leur cerueau ; mais de tous ces exercices ie n'en eſtime aucun a l'égal de la promenade, cõme celle qui approche le plus des mouuemens naturels, qui eſt facile, qui conſume les ſuperfluitez, aide à la reſpiration, fortifie l'eſtomach, égaye les ſens & les eſprits, & apaiſe les émotions de l'ame : c'eſt pourquoy les Philoſophes Peripateticiens l'auoient choiſie comme l'exercice qui aide à l'eſprit

& au corps tout ensemble.

Le 3. dist, qu'il estoit de l'auis de Galien, qui auoit fait vn liure exprés de l'exercice de la courte paume ou petite bale : lequel il prefere à tout autre par six toisons principales. La premiere, pource qu'elle exerce & delecte l'esprit aussi bien que le corps, lequel plaisir est d'autant plus grand qu'il n'est pas deshonneste : cette espece de ieu estant du rang des honorables. La 2. pource que la chasse qu'on pourroit aussi alleguer pour estre de ce rang-là, a besoin d'vn grand attirail de rets ou peneaux, cheuaux, chiens, oiseaux & autre tel équipage : au lieu que le jeu de la paume, mesmes comme elle se pratiquoit du temps de Galien, auquel on en ioüoit auec la paume de la main, sans batoir ou raquette, peut estre exercé par toute sorte de personnes : & chacun sçait qu'vn bien est d'autant meilleur qu'il est commun. La troisiesme raison, pource qu'en la chasse il est besoin d'vn grand loisir, duquel les seules personnes riches & accommodées sont capables : là où l'homme de letteres & l'artizan, sans se diuertir beaucoup de leurs emplois ordinaires peuuent s'exercer à ce ieu : lequel, en quatriesme lieu, exerce toutes les parties du corps, presque également: ce que ne font pas la pluspart des autres mouuemens, dont dont les vns n'exercent que les parties superieures; les autres les inferieures seulement, & souuent par excez. Ce qui, en cinquiesme lieu, n'arriue pas si communément en cettui-ci, auquel on se haste tant & si peu que l'on veut : l'excez que quelques-vns y font ne procedant que du déreglement de leur esprit, duquel s'exemptent les plus auizez, qui s'en retirent dés la premiere sueur s'ils n'ont autre intention. En sixiesme lieu, il se fait sans le peril qui accompagne ordinairement la chasse ; où la dent du sanglier, la corne du cerf & les accidens de la cheute du cheual, du moins la fatigue & lassitude excessiue sont souuent plus as-

ſeurées que le plaiſir qu'on n'en attend : la courſe fait auſſi rompre les vaiſſeaux la luite diſloquer les membres. A quoy ſe peut aiouſter la dexterité que le corps acquiert par le ieu de paume.

Le 4. diſt, que le plus ſain de tous les exercices lui sẽbloit celuy qui eſt cõuenable à la nature d'vn chacun. Ainſi la promenade ne peut conuenir au boiteux, la courſe au pulmonique. Sur tout eſt conſiderable la couſtume d'vn chacun, qui fait que l'exercice de noſtre profeſſion nous laſſe moins que celuy d'vn autre. Ce qui me fait conclure pour les exercices, outre le mouuement du corps & le diuertiſſement de l'eſprit, nous laiſſent apres eux quelque vtilité : comme lors que l'homme d'affaire prend ou donne quelque réſolution en ſe promenant. Le vigneron en s'exerçant à bécher ſa vigne, trouue le ſoir outre l'appetit qu'il y a acquis, la fin de la taſche qu'il s'eſtoit propoſée.

CENT LXX.

CONFERENCE

Si la vertu consiſte en mediocrité.

LE propre de tout ce qui eſt deſtitüé de raiſon, eſt de ſe porter aux extremitez : la pierre iuſqu'au centre : le feu, iuſqu'à la circonference : la terre boit tant d'eau qu'elle peut : l'animal mange tant qu'il peut : l'araigne file tant qu'elle a dequoy : le roſſignol chante ſouuent iuſques à creuer : toute paſſion conduite par elle ſeule ſe porte iuſqu'au dernier point. Il n'y a que la ſeule raiſon, qui preſcrit des bornes à ces extrémitez, leſquelles ſont par tout reconnuës vicieuſes. C'eſt pourquoy Dædale recõmandoit dans la fable à ſon fils Icare de ne prendre pas ſon vol trop haut, de peur que la cire de ſes aiſles ne fondit à l'approche du feu qu'il croyoit eſtre en la ſphere du Soleil : ni trop pres des mers, de peur de les moüiller : mais de prendre le milieu des airs, le chemin qu'ont touſjours tenu les bienheureux. Et comme celuy-là eſt inſupportable, dont l'auarice épargne ſon vin dés la premiere pinte, ainſi l'épargne eſt elle trop tardiue quand on eſt venu iuſqu'au fonds du tonneau ; ce eſt au milieu que le vin ſe ménage volontiers, comme s'y trouuant le meilleur. Le prodigue faiſant du bien à autruy, ſe fait du mal à ſoy-meſme : la-

vaticieux n'en fait à aucun, & moins encor à soi : celui qui tient mesure en ses dons merite le nom de vertueux, & fait estimer sa liberalité. La temerité fait autant & souuẽt plus de maux que la coüardise, la seule vaillance qui tient le milieu entre les deux, y remedie. Le mesme se peut voir par l'induction de toutes les vertus qui ont esté estimées à ce suiet consister au milieu. Ce qui l'a fait establir pour maxime, laquelle fit dire au Sage, qu'il ne vouloit ni abondance ni pauureté, pour éuiter les inconueniens de l'vne & de l'autre: mais demandoit à Dieu cette mediocrité, que les anciens appellent dorée, pour montrer l'estime qu'ils en font.

Le 2. dist, que cete mediocrité est vne inuention des ames laseches, & irresoluës, lesquelles en attendant qu'elles prennent parti, se veulent tenir indifferentes à tout chois : dans lequel tandis qu'elles demeurent, font voir qu'elles manquent de cette masle vigueur, qui seule fait venir a bout des grands desseins, bien qu'auec de grandes peines, qui sont les moyens auec lesquels les Dieux vendoient tout le temps passé: & on n'en a guéres meilleur marché en cettui-ci : auquel vous ne voyez point paruenir ceux qui ne sont ni chair ni poisson, & qui cherchent maistre, mais bien ceux qui en ont trouué vn bon. De fait, demandons à ceux qui loüent tant la mediocrité, s'ils voudroient faire chois d'vn amy mediocre : & si au contraire ils n'estimeront pas dauantage vn chaud amy qu'vn qui sera tiede: tellement hay de Dieu & des hommes, que l'Escriture dit que Dieu reiette de sa bouche les tiedes, communement à vray dire hypocrites. Aussi, la Charité, la plus sublime des vertus, & qui doit suruiure là haut la Foy & l'Esperance, puisqu'en la parfaite iouyssance on ne fait plus qu'aimer, que la Foy n'est que des choses absentes & qu'on n'espere plus ce que l'on possede : cette Charité doit estre si extréme qu'elle ne le peut estre trop,

puiſqu'il ſe faut expoſer ſoy-meſme pour autruy,& aymer Dieu plus que nous-mémes;comme nos prochains à l'égal de nous, qui nous aimons touſiours trop. Voyons ſi la Iuſtice aymera mieux les extremitez.Nous y trouuerons que le ſouuerain droit eſt vne ſouueraine iniuſtice.La Chaſteté conſiſtera-elle à preſter vne partie de ſon honneur à vn amy, & en conſeruer l'autre? Bref, ne voyons-nous pas qu'vn Capitaine trop circonſpect ne merite plus le nom de vaillant, mais le quite pour prendre celuy de prudent? Et en la pratique de prudence celuy qui balance troplong-temps, & ne prend pas vne verte reſolution pour la pourſuiure encore plus courageuſement, eſt abandonné de tout le monde. Auſſi, les loix des Athéniens puniſſoient ceux qui vouloient nager entre deux eaux: ne prenans point party dans vne ſedition publique, eſtimans qu'il valoit mieux faillir au chois de l'vn ou l'autre de ces partis là que de n'ẽ prẽdre aucun.Si vous auez affaire à vn Religieux pour vn fait de conſcience, y a-t'il rien de plus inſupportable que de trouuer vn eſprit irreſolu? Le méme ſe peut dire d'vn Auocat & d'vn Medecin ambigu, qui reuoyent leur malade & leur client plus mal ſatisfait d'eux qu'il n'y eſtoit venu. Celuy qui cherche employ chez les Grands ne ſe doit pas vanter d'eſtre mediocre à ſeruir,la diligence ne s'y veut point voir partagée, encore moins la fidelité: on n'y veut rien que d'extréme.Ce qui poſſible a mis ſi long-temps en regne à la Cour ce mot d'extrémement, de rauir,& y a fait tant eſtimer les hyperboles.

Le 3. diſt, que ſe pouuant aſſigner vn défaut & vn excez en toutes les actions humaines,la raiſon veut qu'on place dans le millieu,la vertu: qui ſe définit par Ariſtote,vne habitude élective conſiſtant en vne mediocrité raiſonnable. Et s'il s'en trouue quelques vnes qui ſemblent eſtre dans le ſeul excez, comme l'humilité en vn extreme abaiſſement de

Digitized by Google

nous mémes: la magnanimité en vn courage relevé au dessus des plus grandes choses: si est-ce que leurs diuerses circonstances, & notamment celles de leur fin, seruent à determiner ce qui paroissoit l'étre desja, ainsi la chasteté qui sembloit ne pouuoir trouuer de terme en son excez; veu qu'vne fille ne peut estre trop chaste, estoit vitieuse entre les Vestales, pource qu'elles auoient vne mauuaise fin dans le paganisme: comme elle est vertueuse en nos Religieuses.

Le 4. dist, que la vertu estant haute & sublime, cela fait voir qu'elle consiste en quelque extremité: comme montrent toutes les vertus Theologales: la Charité, comme il a esté dit: la Foy dont les moindres doutes sont criminels: & l'Esperance qui ne chancele iamais. Les Cardinales pareillement, entre lesquelles la iustice inflexible de Caton & d'Aristides surpassent de bien loin en dignité les accommodemens & voyes d'accord des Arbitres, qui ont tousiours besoin enfin de cette authorité souueraine pour estre authorisez & executez. C'est pourquoy vn grand Iusticier de ce temps ayant vn peu relasché de sa seuerité ordinaire, pour s'accommoder aux humeurs du siecle, fut dit auoir esté fait homme, comme s'il eust esté auparauant diuin. Pour la temperance, la chasteté qui en est vne espece, est plus loüable & merite mieux le nom de vertu en vne fille, qu'en vne femme: & l'abstinence de Sainct Nicolas, qu'on dit auoir ieûné dés la mammelle: ou celle de S. Simon Stilite, estoit beaucoup plus vertueuse que nos ieûnes ordinaires. Bref, la prudence, bien qu'elle enseigne à tenir le milieu par tout, est méprisée, si tost qu'elle est tenuë pour mediocre. Aussi, la raison des contraires deuant estre semblable, puisque les vices consistent aux extrémitez, les vertus consisteront aussi dans les extremitez qui leur sont opposées: & le milieu tenant de la nature de ses extrémes, desquels il est également compo-

sé, si la vertu consistoit au milieu, elle participeroit de ces deux vices extrémes, & en seroit composée: ce qui est absurd. La structure du monde nous l'apprend : ayant aussi en son milieu sa plus vile partie, qui est la terre : & le Ciel plus noble a ses extrémitez, qui sont sa circonference. Autrement, on pourroit auec quelque apparence rendre la mesme raison qu'vn Satyre de ce temps, pourquoy il y a auiourd'huy si peu de personnes vertueuses, pource, dit-il, que l'enuieuse antiquité a placé la vertu au milieu, qui est vn point, & le point est impossible à trouuer.

Le 5. dist, qu'il falloit distinguer les vertus morales des Theologales. Les premieres consistent en mediocrité, mais non les autres : lesquelles sont appellées à ce suiet surnaturelles, comme non seulement atteignant, mais surpassant les bornes de la nature, non que toute action morale mediocre soit vertueuse, ou toute extréme vicieuse. Car il y en a qui sont tousiours vice, quelque peu que vous en puissiez prendre, comme l'adultere, l'homicide, le larcin : D'autres, tousiours vertu, en quelque extremité qu'elles se trouuent: comme la temperance & la force. Et pource que l'action en laquelle consiste la vertu est des choses particulieres, cela se verifie mieux par ses exemples. Ainsi, la liberalité est moyenne entre l'auarice & la prodigalité : l'auare estant excessif à receuoir, & défectueux à donner : le prodigue au contraire excessif a donner & défectueux à receuoir. La magnificence a le mesme respect aux grandes despenses que la liberalité aux moindres. Le desir reglé des honneurs médiocres a pour extréme leur mespris & l'ambition : la magnificence fait le mesme que la precedente vertu es grands honneurs ; & ses extrémes se rapportent aux autres : la mansuetude ou clemence est entre la cholére qui s'offense de tout, & la stupidité qui ne s'offense de rien : la verité entre la jactance & la

diſſimulation : la facetie entre la bouffonnerie & la ruſticité : l'amitié entre la flaterie & la moroſité & chicanerie ; la modeſtie entte la crainte & l'impudence. L'indignation de voir les mechans abuzer de la fortune, entre l'enuie qui eſt faſchée de la proſperité tant des bons que des meſchans, & la malueillance qui ſe reioüit du mal des vns & des autres : la tolerance, entre la molleſſe & l'inſenſibilité : la prudence, entre la beſtiſe & la fineſſe. Bref, toutes les vertus ſe trouueront de meſme, & ont des extrémes : bien que leurs noms ne ſoyent pas tousjours aizez à exprimer.

CENT LXXI.

CONFERENCE

Si l'imagination peut produire & guerir des maladies.

COmme la santé est vne disposition naturelle qui produit les fonctions, & laquelle consiste dans la temperie des partres similaires, symmetrie des organiques & vnion de toutes les deux ensemble: la maladie est vne disposition contre nature qui empesche ces mesmes fonctions, en destruisant la iuste'le & moderation des qualitez premieres, la proportion & louable conformation des organes, & l'vnion des deux, par les trois genres de maladie, qui sont intemperie, mauuaise conformation & solutiõ de continuité. Il s'agit donc de scauoir si l'imagination peut de soy-mesme empescher les fonctions ordinaires des parties similaires, en destruisãt l'harmonie & la temperature des quatre qualitez premieres, qui est le principe de leurs actions: comme aussi celles des organiques, en changeant la figure, grandeur, nombre & situation naturelle de ces partes-là, & l'action des vnes & des autres par le diuorce & la dissolution qu'elle doit faire en elles. Pour les premieres maladies qui sont celles d'intemperie, qui est ou simple ou auec matiere, l'ima-

gination peut les produire par le mouuement des eſprits & des humeurs qui eſt en ſa puiſſance. Car les eſprits eſtans des corps aëriens & tres-chauds de leur nature, lors qu'ils ſont pouſſez par vne forte imagination en quelque partie, ils la peuuent échauffer en telle façon qu'ils deſtruiſent par l'excez de leur chaleur la temperie de ces parties: comme il ſe void dans la cholere qui échauffe quelquefois tout le corps à vn point qu'elle y fait la fiéure qui n'ét qu'vn excez de la chaleur. Et cõme ces eſprits par leur concours en trop grande quantité font les intemperies chaudes, ils font auſſi par leur abſence & éloignement des autres parties qu'ils abandonnent, les maladies froides: comme ſont les indigeſtions & cruditez d'eſtomach ordinaires à ceux qui s'adonnent à l'eſtude & à la meditation apres le repas: les eſprits qui font la coction eſtans portez de l'eſtomach au cerueau, ſiege de la connoiſſance. L'imagination ayant auſſi l'empire ſur les humeurs, auſquels elle fait changer de place par le moyen des eſprits qui les entraiſnent auec eux: comme il ſe void dans la ioye, la honte & la cholere qui portent le ſang & la chaleur au viſage & aux parties exterieures, & dans la crainte & la triſteſſe qui leur fait faire vn contraire mouuement, elle peut produire les maladies d'intemperie auec matiere par la fluxion ou congeſtion des humeurs en quelque partie, & hors de leur aſſiete naturelle. que ſi cette méme imagination peut troubler l'ouurage de la conformation dans vn autre corps que le ſien, tel qu'eſt celuy de l'enfant, dont les marques & les defauts qu'il apporte au monde, ſont des effets de l'imagination de ſa mere: elle peut à plus forte raiſon cauſer le méme deſordre dans ſon propre corps, auquel eſtant plus eſtroitement coniointe, elle doit auſſi auoir plus d'empire ſur luy que ſur vn corps eſtranger, qui eſt gouuerné par vne forme particuliere, Tellement que puis qu'elle peut deſtruire la

temperie des parties similaires & l'harmonie des organes, elle pourra aussi faire les maladies, & par mesme moyen les guerir, car puisque les contraires sont gueris par leurs contraires, si elle peut produire vne intemperie chaude, elle en pourra guerir vne froide, & si elle a le pouuoir de faire par le mouuement des humeurs, obstruction en quelque partie, elle pourra par mesme moyen les remettant en leur lieu naturel, guerir cette maladie, & ainsi des autres : Plusieurs desquelles se gueriſſent aussi par l'imagination. C'est à elle qu'on attribuë la santé que receuoient les malades de la rate, qui estoient touchez par le gros doigt du pied gauche de Pyrxus & plusieurs semblables guérisons produites par les Amuletes, periaptes, & autres tels remedes, qui n'ayans en eux aucune verité de produire l'effet qui les accompagne, il doit estre rapporté à vne autre cause. Or il n'y en a point qui ait plus d'empire que l'imagination sur les esprits & sur les autres humeurs, dans lesquels consistent presque toutes les maladies.

Le 2. dist, que l'imagination estant vne puissance simplement connoissante, elle ne pouuoit de son chef produire les effets qu'on luy vouloit attribuër. Car toute connoissance est passion, & connoistre c'est patir & receuoir l'espece de la chose qui doit estre connuë : laquelle fait impression sur les organes des sens externes qui la portent à l'imagination qui en iuge sur leur rapport. Aussi y a t'il cette notable difference entre les puissances sensitiues ou connoissantes, les motrices & vegetatiues, qui sont destituées de toute connoissance, que celles-cy sont actiues hors d'elles-mesmes & operent sur les membres que la faculté motrice fait mouuoir de plein droit, & sur les alimens que les facultez vegetatiues, comme la nutritiue & l'auctrice, alterent & changent en la nature des parties qui s'en nourrissent & prennent accroissement. Mais les facultez

sensitiues

ſenſitiues & toutes autres puiſſances connoiſſantes n'ont point de veritable action ſenſible. Elles ſont bien actiues entant que ce ſont des puiſſances iſſuës de formes tres-parfaites, qui ayans vne exiſtence plus noble que les autres choſes, elles doiuent auſſi agir plus parfaitement : mais leurs actions ne produiſans rien hors d'elles-meſmes, elles ſont immanentes, & partant ne pouuans influer aucune choſe au dehors, elles n'y peuuent produire aucun effet, qui eſt vne qualité ou diſpoſition engendrée dans vn ſujet, en ſuite d'vne paſſion qui preſupoſe vne action ou mouuement procedant de quelque cauſe qui ſe communique au dehors : ce que ne fait ſant pas l'imagination, elle ne peut immediatement de ſon propre & de ſa nature produire ny la maladie ny la ſanté dans le corps ; mais ſeulement par le moyen de la puiſſance motrice, ou de l'appetit ſenſitif, dont les paſſions ſont reconnuës par tous les Medecins pour les cauſes externes des maladies. De fait, ſi l'imagination pouuoit produire quelque choſe, ce ſeroit par le moyen des eſpeces dont elle eſt emprainte : leſquelles eſtans les extraits des choſes, quelques-vns croyent qu'elles contiennent éminemment la vertu des objets d'où elles ſont iſſuës & dont elles ſont les copies, & que pour cet effet les dents font mal quand l'on entend ſcier quelque corps dur : la veuë d'vn purgatif en relaſche pluſieurs : celle de quelque choſe ſale, fait vomir & ſouſleuer l'eſtomach : l'on tremble en voyant la neige : l'eſpece de la blancheur diſſipe la veuë : celle du ſon bleſſe l'oreille : la penſée de la peſte la produit ſouuent auſſi-toſt en pluſieurs que la corruption de l'air. Et toutefois ces effets là ne viennent que du diuers mouuement de la chaleur & des eſprits, fait par l'appetit & la puiſſance motrice, qui ſont diſtinguées de l'imagination. Car ſi cela eſtoit, & que les eſpeces qui ſont dans noſtre eſprit euſſent le meſme pouuoir que les objets dont elles

ſont enuoyées, elles ne ſeroient plus perfectiues, mais deſtructiues de leurs organes, l'eſpece de la chaleur bruſleroit le cerueau: celle de la froideur le refroidiroit, l'vne & l'autre ſe deſtruiroient, ce qui n'eſt pas. Pource que bien que le chaud & le froid ſoient contraires en la nature, ils ne le ſont pas neantmoins en l'entendement, mais pluſtoſt amis: l'vn ſeruant à la connoiſſance de l'autre, & la fin des eſpeces intentionelles n'eſt pas d'alterer, mais ſeulement de repreſenter les objets dont ils ſont les exemplaires.

Le 3. diſt, qu'Ariſtote a baſty ſa Phyſionomie ſur la grande liaiſon & ſympathie de l'ame auec le corps, telle que l'vn cauſe à l'autre de grands & notables changemens. A quoy faire l'ame n'employe point d'inſtrument plus efficacieux que l'imagination. Et cette puiſſance de l'ame ſur le corps ſe juſtifie par les puiſſans effets des paſſions, ſur tout par ceux de la crainte, de l'amour & de la cholere; la crainte en ayant tué pluſieurs, comme ſaint Valier auant le coup du bourreau. C'eſt pourquoy on ordonne la gayeté pour l'vn des meilleurs preſeruatifs de la peſte. Cette crainte & la triſteſſe eſt autant cauſe de la maladie qu'on appelle melancholie, comme elles en ſont les ſignes infaillibles. Ce que témoignent auſſi les hiſtoires eſtrangeres de ceux que l'imagination ayant fait malades, n'ont pû être gueris que par elle-meſme, comme le remede deuant eſtre de meſme genre que la maladie. Tel fut celuy qui ſe croyoit n'auoir point de teſte, & ne pût eſtre remis en ſon bon ſens qu'apres que le Medecin luy ayant mis vn gros bonet de plomb, il le laiſſa plaindre par pluſieurs fois de la teſte. alors il luy dit; vous auez donc vne teſte? ce que le malade luy accorda. Cet autre duquel parle Cabrole, qui ayant vn peu eſtudié en Medecine, & croyant auoir vne hyperſarcoſe dans le rectum, ne ſe pût guerir, qu'en feignant le luy auoir cauterizé: Ce Gentil-homme

qui n'ozant piſſer de peur de faire vn deluge vniuerſel, en fût guery, ſes païſans crians au feu & le prians de l'eſteindre: Cet autre encore qui ſe croyant mort ne vouloit plus manger, & ſe mouroit en effet ſans l'inuention d'vn ſien néveu qui ſe diſant auſſi mort, mangea pres de luy, & tous deux enſuite à qui mieux mieux. Et ſans allr plus loing, les noüement d'aiguillette, qui cauſent vne impuiſſance & par conſequent indiſpoſition, ſont eſtimez vn effet de l'imagination qui ſe gueriſſent auſſi en gueriſſant l'imagination ſeule. Ainſi vn Seigneur de qualité eſtant tombé malade en vn méchant bourg, & ſe plaignant moins de ſa maladie que de ce qu'il mouroit ſans Medecin, on ne trouua point d'autre expedient que d'enueloper ſon cuiſinier dans la robe du Curé, & il eſtoit déja à demy guery, lors que faiſant ouurir les feneſtres pour voir plus clair à remercier ſon Medecin, il reconnut la tromperie, & retomba malade plus perilleuſement que deuant: tous effets de l'imagination produiſant la maladie & la ſanté.

CENT LXXII.

CONFERENCE

De la faſcination.

LA faſcination ou enchantement eſt l'offenſe faite à quelqu'vn par la veuë, ſans le toucher de ſoy ou par aucun inſtrument, de laquelle vouloir nier l'effet, c'eſt aller contre le ſentiment commun de celuy de toute l'antiquité, des doctes & de l'Eſcriture Sainte. Le peuple en void tous les iours l'experience, qu'il attribuë à celuy qui regardant malicieuſement & d'vn œil dangereux quelque bel enfant, pource que la tendreſſe de ſon corps le rend plus ſujet à l'offenſe qu'vn plus robuſte, luy nuit en le loüant, lequel maleſice on croit eſtre rendu inutile en faiſant porter au col des enfans quelques preſeruatifs, ridicules à la verité, mais en vſage, particulierement entre les Eſpagnols, telle qu'eſt la figure du pouſſe mis entre les deux premiers doigts, en la forme qu'il obſerue quand ils font la figuë à quelqu'vn, ou en leur faiſant meſme cette figuë à leur leuer, ou leur crachant trois fois dans le ſein, laquelle faſcination le Poëte eſtend iuſques aux beſtes, en ces vers ſi communs. *Neſcio quis teneros oculus mihi faſcinat agnos.* Ce que d'aucuns rapportent à l'antipathie, telle qu'eſt celle du baſilic qui tuë & du loup qui enrouë de ſon regard.

Digitized by Google

Plutarque au 5. de ſes Sympoſiaques, dit que d'autres nuiſent mémes des yeux à leurs parens & amis, voire raporte l'hiſtoire d'vn Entelidas, lequel comme vn ſecond Narciſſe s'eſtant trouué beau dans vne fontaine, y perdit ſa ſanté & ſa beauté : D'où il conclud que telle faſcination ne vient pas touſiours d'enuie, mais en rapporte la cauſe à la perverſe couſtume qu'ont priſe quelques vns de mal-faire, qui leur eſt tournée en nature, laquelle les oblige autant au mal comme vne boule à rouler, en cela pareils à ces mediſans, qui diroient pluſtoſt mal d'eux-meſmes que de ſe taire. Pluſieurs veulent que l'effet en ſoit purement naturel, tel qu'il ſe remarque en l'œil chaſſieux, lequel infecte de pareil mal celuy qui le regarde, & que Plutarque dit auſſi s'eſtre veu en certains anciens peuples appellez Thibies, qui nuiſoient par leur veuë, non ſeulement aux enfans, mais aux hommes parfaits : les rayons viſuels eſtans rendus plus actifs par la mauuaiſe habitude de ceux qui ont cette intention de nuire par leur envie, qui ſe reconnoiſt principalement en regardant plus ſouuent celuy de la proſperité duquel on eſt faſché, d'où vient le mot *iaundere*. Dequoy l'exemple ſe void au Loriot, petit oiſeau, lequel celuy qui regarde ayant la iaunille, rend malade. Ce que l'oiſeau reconnoiſſant par l'incommodité qu'il en ſent, ferme incontinent les yeux. Car vn tel venin ſe communique à ceux qui ont de la diſpoſition à le receuoir, encore de plus loing que le feu ne fait à la naphthe des Medes. Et ils veulent que l'enuie ou autre paſſion rende l'action plus forte, l'ame aidant aux operations du corps, comme l'imagination excite l'amour, & comme les dogues furieux perdent quelquesfois la veuë par la violence auec laquelle ils ſe lancent ſur la venaiſon. Cette opinion s'appuye auſſi ſur la comparaiſon de la femme qui a ſes mois, laquelle tache le miroir par ſon ſeul regard, & ſur les effets procedans de la

maintenant vous acheuiez par la chair ? Auez-vous tant ſouffert en vain? voire toutesfois ſi c'eſt en vain. Celuy donc qui vous baille l'eſprit, & produit les vertus en vous, le fait-il par les œuures de la Loy ou par la predication de la foy? Comme il eſt eſcrit, Abraham a creu à Dieu, & il luy a eſté reputé à iuſtice. Sçachez donc que ceux qui ſont de la foy, ſont enfans d'Abraham. Et l'Eſcriture preuoiant que Dieu iuſtifie les Gentils par la foy, a deuant annoncé à Abraham, diſant, Toutes gens ſeront benites en toy. Ceux donc qui ſont de la foy, ſont benits auec le fidele Abraham. Car tous ceux qui ſont des œuures de la Loy, ſont ſous malediction: car il eſt eſcrit, maudit eſt quiconque n'eſt pas permanant en toutes les choſes qui ſont écrites au liure de la Loy pour les faire. Or qu'en la Loy nul n'eſt iuſtifié enuers Dieu, il appert, car le iuſte viura de la foy. Et la Loy n'eſt point de la foy: mais qui fera ces choſes viura en icelles, Ce que ſaint Anſelme interprete. qui vous a offenſez d'vn regard liuide & enuieux de voſtre perfection, ou comme enchanteurs vous a fait illuſion, & voir vne choſe pour vne autre ? & Tertullian dit que la faſcination, qui ſuit tellement la loüange, que l'vn ſe prend pour l'autre, eſt vn œuure du Diable, & que c'eſt quelquesfois auſſi vne punition de Dieu contre ceux qui s'oublient par vanité.

Le 2. diſt, que la faſcination telle que la croit le vulgaire, n'eſt pas ſeulement poſſible, mais naturelle: les eſprits eſtans les plus actifs de toute la nature, bien que la cauſe en ſoit occulte, telles que ſont les attractions magnetiques & electriques. Ainſi les corps maleficiez infectent par inſenſible tranſpiration ce qu'ils portent ſur eux: à quoy la ſtructure & temperie de l'œil le rend la partie la

plus propre de noſtre corps : d'où vient qu'outre les maladies des yeux, les larmes en attirent aiſement d'autres de ceux qui les regardent épandre. Les Tribales & Illyriens, au rapport de Pline, tuoient par leur regard eſtans en colere. Olaüs dit, le meſme ſe void encore auiourd'huy de quelques peuples Septentrionaux qui ont pouuoir d'enchanter. Il ſe lit de Tibere que ſes yeux eſtinceloient la nuit, de ſorte qu'il fit mourir vn ſoldat en le regardant. Et Pirrhus en effraya tellement vn autre qui venoit pour l'acheuer de tüer, qu'il le rendit impuiſſant de luy mal faire en le regardant ſeulement. Car ſoit que la veuë ſe faſſe par emiſſion, comme veulent les Platoniciens, ſes rayons emporteront auec eux les qualitez de l'œil dont il eſt dardé ; ou par reception, comme veut Ariſtote, les couleurs reſultantes d'ordinaire de l'impreſſion des qualitez de l'obiet viſible, ne ſeront pas deſtituées de ces qualitez, ou partie par emiſſion, partie par reception, ſelon Galien, la rencontre de cet deux rayons ne ſe peut conſiderer que tres-efficacieuſe, ſur tout lors qu'ils ſont animez par les paſſions de la cholere qui les enflamme, ou de l'enuie qui les enuenime.

Le 3. diſt, qu'il y a de deux ſortes de faſcination, l'vne naturelle, qui ſe fait par les moyens naturels, comme ſont les qualitez veneneuſes & malignes, leſquelles ſont enuoyées d'vn corps en vn autre qu'elles infectent par leur malignité, l'autre ſurnaturelle & diabolique, qui ſe fait par des moyens plus cachez, par laquelle le vulgaire croit que les ſorciers peuuent rendre malades ceux qu'ils veulent en les touchant, les voyant & parlant à eux ; qui ſont les trois voyes dont ils ſe ſeruent pour enſorceler ceux auſquels ils deſirent du mal. La premiere ſorte de faſcination eſt poſſible, & eſt fondée ſur l'antipathie & contrarieté qui ſe rencontre preſque dans tous les corps : ſi grande que iuſ-

Digitized by Google

qu'aux ombres de certains arbres, se trouuent funestes à quelques animaux, comme celle de l'If à l'homme, & du fresne aux serpens : Le figuier appaise la fureur du taureau lequel on y aura lié, par l'emission qu'il fait de certains esprits vaporeux, qui venans à se ioindre à cet animal, le temperent & reduisent à vne agreable moderation, & pour semblable raison les viandes attachées au mesme figuier deuienent plus tendres & delicates, à sçauoir, en attenuant leurs parties plus grossieres. Bref, chaque corps viuant comprenant en son enceinte quelque chaleur & humidité, cette chaleur éleue sans cesse des vapeurs & des esprits, lesquels sortent continuellement au dehors. quand ils viennent donc à rencontrer d'autres esprits semblables à eux, ils leur seruent comme de renfort, & augmentent la bonne disposition du corps où ils sont. Mais s'ils sont ennemis & contraires, ils alterent & affoiblissent ces esprits-là, & par ce moyen introduisent vne mauuaise disposition dans le corps. Et c'est par ce moyen que les vieilles peuuent rendre malades les enfans & leur faire perdre leur en-bon-point : les esprits de ces vieilles estans attirez par les conduits de la peau des enfans, lesquels pour le voisinage qu'ils ont auec les principes de nostre generation, sont tendres & mollets, & en sont corrompus de la mesme façon que ceux du vin sont rendus aigres par quelque chaleur estrangere : les esprits des enfans estans corrompus, & auec eux les humeurs, ils troublent les fonctions de la nature. C'est par ce moyen que les phtisiques rendent ceux auec lesquels ils respirent, malades comme eux, que toutes les maladies contagieuses & occultes se communiquent d'vn sujet malade en vn autre disposé à receuoir la mesme affection. Mais cette derniere par laquelle le vulgaire croit que l'on peut non seulement faire mourir les hommes & les animaux, mais aussi secher les

plantes, arrester le cours des fontaines, briser les pierres, & faire telles autres choses ; n'est aucunement au pouuoir de la nature, quoy qu'en disent les Arabes, qui attribuent tous ces effets à l'imagination. à laquelle ils donnẽt autant de pouuoir qu'aux intelligences, qui peuuent de plein droit remuer toute la nature corporelle. Car si elle ne fait rien d'elle-mesme dans son propre corps, où elle reçoit simplement les especes des choses, elle le pourra moins hors de son enceinte. Aussi est-il impossible qu'vn homme sain puisse rendre vn autre malade, ne pouuant donner ce qu'il n'a point: ceux dans lesquels, par vn insigne corruption, le sang, la semence, ou les autres humeurs acquierent vne qualité veneneuse, estans necessairement malades.

C'est donc vn pur ouurage des Demons, qui connoissans la proprieté des choses, les vont chercher, & les appliquent reellement aux parties du corps à nostre insceu, tandis qu'ils amuzent nos sens par d'autres objets, comme seroit vn regard ou telle autre chose impuissante de soy. A quoy contribuë aussi souuent le trop grand en bon-point des enfans, auquel ne pouuans durer, on attribuë à quelqu'vn qui l'aura loüé le changement qui est naturel, & va necessairement en pis, puisqu'il ne peut plus aller mieux.

Digitized by Google

CENT LXXIII.

CONFERENCE

Des amuletes, & ſi l'on peut guerir les maladies par paroles, breuets ou autres choſes penduës au col, ou attachées aux corps des malades.

CEtte matiere depend de la precedente, car ſi l'on peut faire quelqu'vn malade par le ſeul regard, il ſemble qu'on le peut guerir par le ſeul attouchement. En l'examen de la queſtion il faut diſtinguer, comme par tout ailleurs, les guériſons ſurnaturelles, de celles qui arriuent ſelon le cours de la nature. Du premier genre ſont tous les miracles de la Sainte Eſcriture, de l'hiſtoire Eccleſiaſtique, ceux que la puiſſance de Dieu manifeſte en tout temps par ſes Saints, & la gueriſon que Dieu a reſeruée à nos Roys par leur ſeul attouchement. Quelque gueriſon peut auſſi arriuer naturellement par prononciation de quelques paroles lors que l'imagination du malade eſt ſi forte qu'elle a aſſez de pouuoir ſur ſon corps pour y introduire quelque changement notable; d'où vient que celuy là en guerit pluſieurs, auquel

plusieurs se fient. Ainsi i'en ay veu quelques-vns soulagez du mal des dents, en fichant vn cousteau dans vn bois & prononçant quelques mots barbares. Mais il arriue souuent que l'effet d'vne cause est attribuée à vne autre. Telle fut la gueriſon d'vn Gentil-homme de la Ligue, lequel le feu Roy ayant surpris au bourg des Loges comme il trembloit la fiévre quarte, & le Roy voulant railler, luy enuoya vn billet contre cette fiévre, de laquelle il fut guery par la peur qu'il eut de cette approche ineſperée. Il y a aussi plusieurs remedes qui agiſſent par quelque proprieté occulte, comme la pæoine est suspenduë au col des enfans contre l'épilepsie, le vif-argent appliqué sur la poitrine, aussi suspendu dans vn tuyau de plume, est creu preseruatif de la peste: toutes les pierres precieuses sont estimées auoir quelque effet contre quelque indiſpoſition du corps ou de l'esprit; la pierre d'aigle appliquée au bras conserue l'enfant au ventre de la mere, sur la cuisse, facilite l'accouchement, le coral & le iaspe arrestent le sang, la pierre dite à ce sujet nefretique est estimée faire sortir le sable des reins, le pied de derriere d'vn liévre porté dans sa poche, guerit de la sciatique du meſme coſté dont il a esté pris. Car les remedes, dont la seule application guerit par leur vertu, qui penetre & agit sensiblement, ne sont pas de ce rang. Ainsi l'application du vif-argent qui guerit la verole en donnant le flux de bouche, ne doit pas estre dit amulete, ny la cantharide aussi appliquée en vesicatoire qui fait pisser, ny les epithemes appliquez sur le cœur ou le foye, mais bien les herbes & autres choſes miſes sur le poignet des malades contre la fiévre, lors qu'elles n'ont point de qualitez manifestes pour la combattre. La queſtion estant donc, si telles applications, suſpenſions & geſtions ont quelque effet naturel, ie tiens que non. Car l'action naturel-

le ne ſe fait que par l'ordre de la nature, qui veut non ſeulement quelque attouchement mathematic ou phyſic, mais qu'il y ait proportion entre la cauſe & ſon effet. Or quelle propoſition peut-il y auoir entre vne oraiſon ou autre diſcours le plus ſouuent non ſignificatif, & la guériſon d'vne maladie, moins entre vn breuet ou autre corps ſuſpendu, & vne fievre. Ce qu'on dit de l'vnguent *armarium*, eſtant ou fabuleux ou diabolique & touſjours ſuperſtitieux: comme eſtoient les Phylacteres des Iuifs. Bien que cet erreur ſoit ſi ancien, que les Athlees Grecs auoient couſtume de ſe munir de ſemblables choſes contre les niceteres, qui eſtoient telles niaiſeries, dont leurs adverſaires ſe ſeruoient pour les ſurmonter dans la luïte: comme il s'en trouue encor en ce temps qui portent certains charactéres pour gager au jeu, d'autres du trefle à quatre feüilles, qui vne corde de pendu & telle autre choſe. Les Romains s'en ſeruoient auſſi, appliquans & faiſans pendre au col de leurs enfans de tels amulets, qu'ils appelloient præfiſcines & faſcines qu'ils formoient de gayet: comme les Eſpagnols font encore à preſent. Auſquels attribuer quelque pouuoir à cauſe de leur forme, nombre, ou autre regard que de la ſeule matiere, eſt vne erreur auſſi grande en la Phyſique, comme ce ſeroit vne impieté & meſpris de l'Egliſe, de vouloir eſtendre cette concluſion-là aux *Agnus Dei*, Reliques & autres choſes ſacrées, dont l'effet ſi continuel ne ſe peut reuoquer en doute que par les profanes & heretiques.

Le ſecond diſt, que par la doctrine cy-deuant déduite au traité des Taliſmans, il appert que non ſeulement la matiere, mais auſſi la figure, nombre & autres raports auec les corps celeſtes ont quelque efficace: lequel vouloir reuoquer en doute pour ce que nous n'en ſçauons pas la cauſe manifeſte, ſeroit trop de preſumption: voire meſme ne voudrois-ie pas apeller ſurnaturels tous ces effets là,

Digitized by Google

puiſqu'il y autant de choſes faiſables dont nous ne ſçavons pas la cauſe. Et quant aux effets ſurnaturels de ces amuletes, ils ſont de deux ſortes. Car ou ils ſe font par la faueur & benediction de Dieu, qui redouble, voire ſurhauſſe juſques à vn point qui nous semble impoſſible les effets des cauſes naturelles, ou meſme les change: ou ils ſe font par l'aide du malin eſprit ſinge des actions diuines. Tout ainſi donc qu'en ſuite des Sacremens les graces de Dieu ſe conferent aux Chreſtiens, le Demon de meurre d'accord auec le ſorciet ou magicien, que toutefois & quantes qu'il fera tel ſigne, qui dira telle parole, vn tel effets s'en enſuiura: d'où il ne ſe faut pas eſtonner ſi ce Demon, bien que porté ſeulement au mal, fait quelquesfois du bien, comme vne guériſon par l'application des vrayes cauſes naturelles agentes aux patientes, afin d'accoutumer par ce peu de bien qu'il fait aux corps, les ames à ajouſter foy à ſes paroles & les croire, pour les perdre en ſuite. Ce que pluſieurs exemples ont auſſi verifié: & entr'autres celuy d'vn Italien, lequel ayant marchādé vn eſprit familier, le marchand s'aviſa de luy mettre vne groſſe araigne dans vne boëte: & toutesfois, celuy qui l'acheta en tira le meſme vſage qu'il' eſperoit. Or aucun ne peut douter que les eſprits malins n'ayent toutes les connoiſſances requiſes à produire des effets poſſibles: leur cheute ayant ſeulement diminué les dons qu'ils auoient de la grace, & non ceux de la nature.

Le 3. diſt que ſans recourir aux bons ni aux mauuais Anges, deſquels comme les puiſſans effets ne peuuent eſtre revoquez en doute ſinon par des meſcréans, on trouue dans le cours ordinaire des choſes naturelles dequoy conclure pour les amuletes, dont l'antiquité ſe reconnoiſt par le dire de cet ancien Romain, lequel eſtant malade, & vn de ſes amis luy demandant comme il ſe portoit, Vous le pouuez, dit-il, bien voir à ce breuet que ie me

ſuis laiſſé mettre au col. Voulant dire qu'il fuſt bien malade pour l'avoir ſouffert, veu qu'il n'y croyoit point. Laquelle créance neantmoins eſt la condition neceſſaire pour faire produire quelque effet aux amuletes, qu'elle rend d'ordinaire efficacieux, De vray, comme la creance d'eſtre malade fait ſouuent les maladies veritables, l'opinion conceuë qu'on ſera gueri par cette action, ce billet ou cette parole, eſt capable de la guerir, meſmes en ceux auſquels l'eſprit a grand pouuoir ſur le corps laquelle creance n'eſtant fondee que ſur la parole, le billet, l'application de l'herbe ſur le poignet du malade ou autre telle fantaiſie, ce billet ne ſe peut appeller autrement qu'amulete: joint que ce ſeroit vne temerité notable de vouloir conclure qu'il n'y euſt point de liaiſon ni de conſequence neceſſaire entre les paroles & les effets; veu que les hommes y en reconnoiſſent. Auſſi les paroles ſont-elles les ſignes & les images des choſes, & partant ont quelque proportion entr'elles. De là vient poſſible que ceux qui chaſſent à l'hiene crient touſiours, ie ne la voy pas, iuſques à ce qu'elle ſoit entrée dans les toiles, ce qu'elle fait hardiment ſous cette parole, & lors quils s'écrient ie la voy, elle s'en veut fuyr & ſe depeſtrer de ſes lacs: où ſe demenant auec impetuoſité, elle s'y enlace encore dauantage: & que les jardiniers du temps paſſé maudiſſoient le perſil en le ſemant pour le faire pluſtoſt leuer. que l'on ne nomme pas auſſi pluſieurs choſes, ny meſmes quelques maladies par leur vray nom, mais ſeulement par periphraze. qui eſt-ce qui ne reſſent du dégouſt au ſeul nom des choſes ſales? meſmes ſi on les nomme lors qu'on prend ſon repas & hors d'iceluy, les ſeuls noms des crimes atroces nous font froncer le ſourcil. Et de peur qu'õ ne l'attribuë à la ſeule imagination de l'homme, laquelle nous auons dit cy-deuant n'eſtre point

actiue, mais seulement connoissante, le serpent s'enchante par les paroles. Et si Hesiode rapporte vn vers pour chasser les cantharides. Les bergers asseurent que selon la diuersité de certaines paroles, les cauales saillies font des masles ou des femelles.

Le 4. dist, Comme il y a des choses qui font les maladies par des qualitez occultes & inconnuës, telles que sont la pluspart des deleteres & venins: il doit y auoir des remedes pour combatre ces maladies & en preseruer les hommes, dont les raisons soient cachées & connuës par la seule experience. Ainsi, Dioscoride veut que la racine de pied de lion serue contre les philtres: l'antirrhinum ou muffle de veau pendu au col, contre les venins. Tels sont l'abrotone, l'armoise, la semence de l'herbe de Paris, la ruë, le Moly d'Homere, la verueine appellée pour ce suiet herbe sacrée, la betoine, le millepertuis, que le vulgaire nomme la chasse aux demons; qui sont aussi chassez par le feu, le soulphre & les suffumigations de cornes de chévre. Ce qui se void pareillement en l'histoire du ieune Tobie, qui par le commandement de l'Ange Raphaël chassa ce diable qui auoit tué les sept maris de Sara par la fumée d'vn fiel de poisson.

Digitized by Google

CENT LXXIV.

CONFERENCE

Si la poſſeſſion diminuë l'amour.

IL ſemble que la ſeule ignorance de la definition de l'amour ait donné lieu à cette queſtion. Car puiſque les paſſions ne ſont diſtinguées que par la diuerſe apprehenſion du bien & du mal : l'eſperance eſtant du bien abſent: l'amour, du preſent ou conceu comme telle, d'où vient qu'il n'eſt gueres ſans quelque ioye interieure, qui fait que les amoureux bien qu'ils ſe plaignent deuant les autres, ne voudroient pas toutefois eſtre exempts de leur paſſion, pour ce qu'ils s'y delectent: c'eſt demander ſi l'amour n'eſt plus amour, que reuoquer en doute ſi l'on ayme moins ce que l'on poſſede. Ioint que l'amour n'eſtant pas des choſes inconnuës : il s'enſuit que plus on connoiſt & plus on ayme ce qui eſt aimable : car on connoiſt mieux ce que l'on poſſede, que ce qu'on ne poſſede pas, comme n'en pouuant iuger que par le rapport d'autruy, ordinairement ſuiet à tromper ſelon les diuers intereſts de ceux qui nous font ce rapport. Ce qui ſe connoiſtra mieux par la comparaiſon de celuy qui prefere vn portrait à la choſe qu'il repreſente. Car la meſme proportion

qu'il y a entre le portrait d'vne maistresse, & la maistresse mesme, se trouue entre cette maistresse, tandis qu'elle ne permet aucune priuauté à son seruiteur, & elle-mesme lors qu'elle est mariée auec luy: les actions de l'vne n'estans que l'ombre & le portrait de celles de l'autre, qui se reconnoissent en leur naïueté lors de la possession. On peut donc dire que la passion auant la iouïssance se doit appeller desir mais que la seule possession est capable de produire le veritable amour. Aioustez à cela que la perfection de chaque chose l'accõplissant & mettant en son plus haut point, au lieu de la destruire, la iouïssance, qui est la perfection de l'amour & l'vnique but qu'il se propose, ne se doit pas ruiner: Ainsi le repas que quelqu'vn aura fait peut bien appaiser sa faim presente, mais luy apprend plustost à desirer vne autrefois la bonne & delectable viande dont il aura vne fois vsé, que luy en apporter le dégoust.

Le 2. dist, que si nous viuons aussi bien entre les parfaits comme nous sommes obligez de viure auec les imparfaits, la possession augmenteroit l'amour, pource qu'elle descouuriroit de nouuelles perfections de la chose aimée; mais cette possession aucontraire nous faisant d ordinaire reconnoistre imparfait ce que nous jugions tout autre auparauant: c'est pourquoy la iouyssance diminuë l'amour. Ioint que les choses difficiles estant trouuées les plus belles, & au contraire les plus belles dont l'accez nous est libre, estant mesprisées: tesmoin les ordres de cheualerie & autres honneurs qu'on n'a rendu rares que pour les rendre d autant plus aymables, & comme tels recherchez des hommes: il s'ensuit bien que nous aymons moins ce que nous auons en nostre puissance, que ce qui n'y est pas. A quoy sert grandement la foiblesse humaine qui se lasse bien-tost de tout, & se porte d'elle mesme au changement: ce qu'elle ne peut faire des choses qu'elle n'a pas en sa puissance,

Digitized by Google

qu'elle eſtime par conſequent & reſpecte plus que ce qu'elle poſſede, dont la familiarité eſt toûjours fort proche du meſpris, & noſtre eſprit porté à rechercher pluſtoſt ce qui luy manque, & eſtimer l'autruy au preiudice du ſien. Ainſi, le beuf demande à galoper comme le cheual, lequel derechef porte envie au beuf qu'il void labourer; & chacun prend bien plus de plaiſir à parler de ce qu'il ſçait le moins, & du meſtier d'autruy, que du ſien propre. L'experience fait voir cette verité aux amoureux, leſquels quittent l'effet comme le nom de ſeruiteurs ſi toſt qu'ils ſont mariez. Pourquoy vn Poëte de noſtre temps parlant de ſa maiſtreſſe, diſoit: qu'il ne ſçauoit aucun moyen de moderer l'amour exceſſif qu'il luy portoit, qu'en l'eſpouſant. Or diſputer contre l'experience, c'eſt ne vouloir pas eſtre creu, & celuy qui ſouſtient le contraire, ſouſtiendroit auec meſme raiſon que le cerf venant de boire à la fontaine n'en ſeroit pas moins alteré.

Le 3 diſt, qu'il faut diſtinguer le vray amour, du faux: cettuy-cy ſe diminuant par la iouyſſance, au lieu que le premier s'en augmente, comme il faut auſſi apporter de la diſtinction aux ſuiets que l'on ayme. Car ceux qui ne meritent pas d'eſtre aymez, reſſemblent à ces peintures groſſieres qui ne veulent eſtre veuës que de loing & en certains biais, pource que la proximité en deſcouure les défaux: au lieu qu'vn tableau parfait & bien terminé plus il ſe void de prés, & plus il eſt eſtimé. D'ailleurs il faut faire difference entre ce qui ſe pratique & ce qui ſe doit pratiquer. Car les defaux de celuy qui ayme ne doiuẽt pas eſtre imputez à la choſe aymée On doit dõc icy demãder nõ ſi la poſſeſſion diminuẽ, mais ſi elle doit diminuer l'amour: ce qui ne peut auoir lieu es choſes aymables, leſquelles plus elles ſerõt connuës, & plus on y trouuera dequoy les cherir. Tout ainſi donc que plus le Soleil meurit le

raiſin, plus il le rend doux, lequel neantmoins ſemblera amer au fiévreux, luy faiſant préferer le verjus, & nous ne conclüeront pas toutefois de-là que le verjus ſoit plus doux que la grappe meure: ainſi, le dégouſt de l'amãt ne doit pas eſtre imputé à la choſe aimée, mais bien eſt vn teſmoignage de l'imperfection du premier.

Le 4. diſt, que ſi la diminution de l'amour qu'apporte la poſſeſſion, eſtoit ſigne de foibleſſe de jugement, les femmes ne ſeroient pas comme elles le ſont, plus conſtantes que les hommes apres la poſſeſſion de ce qu'elles ont aimé: comme il ſe void en ce qu'il ſe trouue plus d'hommes qui quitent l'amour des femmes qu'au contraire: dequoy les fẽmes ſe plaignent auſſi plus ſouuent que les hommes. Ce que teſmoigne l'hiſtoire de Demophoon apres la joüiſſance de la fille du Roy de Thrace deſeſperée de ſa perte, comme Medée de celle de ſon Iaſon, & Didon de ſon Ænée: & ſemble ne pouuoir eſtre attribüé à la ſeule pudeur féminine; comme ſi cela procedoit de ce que s'eſtant communiquée à vn hõme, elles ne peuuent conſeruer leur honnour ſi elles ne conſeruent ſon amitié; mais bien a quelque autre cauſe: ſçauoir, à ce que les hommes eſtant plus parfaits que les femmes: celles-ci ne rencontrent pas tant de ſujet de changement en eux que les hommes font en elles. Toutesfois, comme il ſe trouue des exẽples de legereté en l'vn & en l'autre ſexe, il en faut encor rechercher la cauſe de plus loin. I'eſtime donc que l'augmentation ou diminution de l'amour ne vient point de la poſſeſſion. Ce qui ne ſe peut reſoudre par le ſeul amour des hommes & des femmes, mais ſe doit auſſi conſiderer en l'amitié mutuelle des hommes & en celle des femmes: laquelle amitié ne ſe contracte qu'en ſuite d'vne longue conuerſation & apres auoir mangé, comme dit le prouerbe, pluſieurs boiſſeaux de ſel enſemble: tant s'en faut qu'vne plus grande con-

Digitized by Google

noissance, telle qu'apporte la possession, puisse diminuer cette amitié. Aussi voyez-vous le contraire en tous les bons mesnages, où l'amitié du mari & de la femme est si grande que l'exemple de Gracchus mary de Cornelia ne seroit pas vnique si le mesme chois leur estoit donné de mourir l'vn pour l'autre

Le 5. dist, que si la possession diminuoit l'amour, cela viendroit du defaut de l'aimant ou de l'aimé. Nou du premier, puisqu'il est tousiours parail à soi, & que la iouissance l'approchant de son obiet, le luy rend plus sensible, & conséquemment plus aimable: Non du defaut du second, puisque les imperfections mesmes de la chose aimée semblent autant de perfections à celuy qui l'aime, *& sua Balbinum Polypus delectat Agna.* Ce qui se void aux imperfections des enfans: lesquelles au lieu de diminuer l'affection des peres & meres; les rendent plus enclins à l'amour que la compassion engendre. Ainsi, les grands peres aiment d'ordinaire plus tendrement les anfans de leurs enfans que les leurs propres, & entre leurs enfans, les plus petits. Et en general, les foiblesses du corps & de l'esprit des enfans ne les rendent pas moins aimez des pere & des mere, bien qu'ils soient moins de tous les autres. Ce qui se void non seulement en ce genre d'ouurage, mais en tous les autres: les mauuais peintres n'aimans pas moins leurs tabeleaux, qu'Appelles feroit les siens.

Le 6. dist, que la question se terminoit par la difference des amours. Celuy qui est impetueux, telle qui se trouue en la ieunesse & comme les Poëtes la d'épeignent, semblable aux torrens, s'enfle par la résistance & se va diminuant par la liberté. Celuy qui est plus reglé & dans les bornes de la retenüe, tel qu'il se trouue aux aages plus meurs, es suiets qui le meritent, & notamment es choses diuines, semblable aux riuiéres, va s'acroissant par la ren-

Digitized by Google

contre des nouuelles connoiſſances, comme d'autant de nouuelles ſources, tant qu'il finiſſe en vne mer qui n'a plus de limites. Chacun de ces amours reçoit auſſi de l'augmentation ou diminution ſelon la diuerſité des eſprits qui en ſont touchez : les foibles comme eſtans les moins capables de reconnoiſtre le dommage que leur apporte cette paſſion impetueuſe, laquelle maiſtriſant toutes les autres, leur dérobe l'vſage de la raiſon & les rend inutiles au reſte des actions de la vie, demeurent plus long-temps à reuenir à eux & appaiſer ce trouble. C'eſt pourquoy les femmes & entr'elles les moins iudicieuſes, ſont eſtimées retenir plus long-temps cette paſſion, meſmes apres la poſſeſſion de ce qu'elles ont aymé. Le contraire arriue en l'autre amour où plus on la deſpriſe & plus cet amour s'accroiſt par les nouuelles connoiſſances.

Digitized by Google

CENT LXXV.

CONFERENCE

Lequel vaudroit-il mieux ſçauoir tout ce que ſçauent les hommes, ou tout ce qu'ils ignorent?

NVl ne doute qu'il n'y ait des choſes à connoiſtre, & par conſequent des ſciences à acquerir. Mais ſi l'on en croit le plus ſage des hommes, toutes les ſciences connuës n'eſtans que vanité, c'eſt à dire rien: la queſtion ſera bien-toſt vuidée, n'y ayant point de comparaiſon entre rien & quelque choſe. Auſſi n'y ayant point de ſcience ſans demonſtration, & fort peu ou point de demonſtrations en chacune diſcipline, leſquelles meſmes ne ſont fondées que ſur des principes qui ne ſe demonſtrent point, & qui toutefois doiuent eſtre ſceus: il s'enſuit qu'il n'y a point de ſcience, & que nous ne ſçauons qu'vne choſe auec Pythagore, à ſçauoir, que nous ne ſçauons rien. Encore Pirrhon l'encheriſſoit il ſur luy: ne voulant pas meſmes que les hommes ſceuſſent qu'ils ſons ignorans, mais qu'ils ſe contentaſſent d'en douter; voire de douter de leur doute meſme. De fait, la raiſon n'eſt iamais

ſi forte que l'on n'en puiſſe trouuer quelqu'autre qui la combatte : & l'experience fait voir qu'en toutes diſciplines les plus capables ſont les plus irreſolus & éloignez de cette temerité ſcholaſtique qui ſe vante de tout ſçauoir, & ne doute iamais de rien: Pareils à ces ieunes Capitaines qui font teſte par tout; au lieu que les plus vieux ſont les plus retenus. Ce qui ſe void en la medecine, où ceux qui y ſont les plus conſommez, ſe haſtent touſiours le moins en leur iugement: & ſouuent en leurs remedes, pource qu'ils en ſçauent mieux les euenemens, & a lieu auſſi es Iuriſconſultes, leſquels trouuent plus d'antinomies & d'arreſts contraires en pareil cas, plus ils ont de pratique & d'experience. Que ſi montant plus haut on conſidere la Theologie, on trouuera que l'homme y eſt encore plus ignorant que par tout ailleurs: Voire que l'ignorance en eſt le premier degré & l'vna des conditions requiſes. Ce qui a fait tant blaſmer à S. Paul la Philoſophie, & choiſir à Noſtre Seigneur les plus ſimples & ignorans tels qu'eſtoient de pauures peſcheurs & non des Docteurs de la Loy & des Scribes & Phariſiens, les ſçauans de ſon pays. Et auiourd'huy que les matieres de la religion ſemblent les plus rafinées, il n'y en a point de ſi temeraire qui ne reconnoiſſe qu'vn ſeul moment de la viſion de Dieu ne donne plus de lumiere & de connoiſſance que n'en a toute la Sorbonne, & qu'il n'y a pas plus de comparaiſon entre ce que ſçauent de Dieu tous les hommes enſemble qui ſont ſur la terre, & ce que la beatitude en apprendra, qu'entre le finy & l'infiny ; c'eſt à dire, nulle. Ce qui monſtre que le ſçauoir des hommes eſt infiniment ſurpaſſé, par ce qu'ils ignorent. Cette concluſion ſe prouue encore plus ſenſiblement és arts & diſciplines corporelles, que l'on appelle mechaniques : eſquelles ſi vous faites comparaiſon des choſes que nos ouuriers ignorent auec celles qu'ils ſçauent, le plus excellent d'entr'eux ſe confeſſera

confessera tres-lourd & tres ignorant : de quoy les seules inuentions anciennes & maintenant perduës, peuuent seruir de preuue. Ainsi, quelques monumẽs des Romains se sont trouuez en ce siécle, garnis de lampes, qui paroissoient auoir bruslé plus de douze ou quinze cens ans, & n'auoir esté esteintes qu'en leur dõnant air: cõme il s'est entre autres remarqué dans le tombeau de Tullia fille de Ciceron à Padoüe. L'inuention du mouuement perpetuel qui animoit la sphere d'Archimede, est morte auec luy : celle du verre malleable, auec son inuenteur, meschamment tué par Tibere : celle de fondre des pierres, ou en faire d'artificielles, ou du moins de les transporter & manier auec laquelle les Romains ont edifié ces grandes masses d'amphitheatre & autres ouurages à nous inimitables, n'est plus aujourd'huy ; voire sans aller si loin, la bonté de la fabrique de la pluspart des estoffes des anciens, est perie auec eux. De sorte qu'il ne se faut pas ébahir si l'on conte aujourd'huy plusieurs de leurs histoires entre les fables : telles que sont d'auoir veu des Elephans qui dansoient sur la corde, que Suetone asseure auoir esté donnez en spectacle au peuple Romain : le soin & l'industrie des hommes estant beaucoup diminué en cette lie des temps, où l'on veut tout obtenir sans peine. A la preuue de quoy seruent aussi grandement les nouuelles inuentions de nos derniers siecles& de cettui-ci:telles que sõt la bousole, l'artillerie, l'imprimerie, les lunettes d'aproche & quelques autres. Car tout ainsi que ces excellentes inuentions auant que le hazard les eust produites, ou du moins donné quelque lumiere aux esprits de leurs inuenteurs pour les mettre en éuidence, estoient à nostre regard dans le mesme neant, dans lequel sont toutes les autres choses possibles, & non encor effectuées : il est aisé à conceuoir qu'il y a vne infinité de secret pareils, ou plus excellens encore tels que sont la pierre philosophale, la qua-

ture du cercle, la fontaine sans fin, & tant d'autres choses dont il ne nous reste que des norions confuses : desquelles esprit informe tiendroit le mesme rang au dessus de tous les autres hommes, que font les intelligeuces au dessus d'eux-mesmes : Estant notoire que les bons ou mauuais Demons ne produisent toutes leurs merueilles que par cette science des choses à nous inconnues, qui nous font souuẽt appeller miraculeux ce qui est purement naturel. Ce qu'on peut juger par l'experience de ce peu de secrets qui se trouuent entre les mains des hommes: qui les font admirer de tous les autres, & les ont fait anciennement colloquer au rang des Dieux.

Le 2. dist, que cette opinion que ce que nons ignorons vaut mieux que ce que nous sçauons, est fondée sur le naturel malin & enuieux de quelques-vns qui mépriſent le leur, & n'estiment que l'autrui, pource seulement qu'il leur manque : & semblables à ceux qui montent vn escalier, & foulent aux pieds le degré où ils sont : aspirans à ce qui est au dessus d'eux, mais pour le fouler aussi apres. Ainsi, celuy qui ne sçat pas vne nouuelle, mépriſe tout ce qu'il sçait pour l'apprendre, & l'ayant entenduë, la mépriſe comme tout le reste : Car il est vrai-semblable que nos premiers parens ayans eu la connoissance de toutes choses, ont conserué la memoire de ce qui le mettoit le mieux : voire, que depuis tant de siecles que le monde a duré, les hommes ont conserué les sciences & inuentions les plus vtiles que l'art ou le hazard leur a appris : S'ils ont au contraire laissé perdre les autres, c'est pource qu'ils les ont trouué inutiles. Et comme dit Salomon, Nous ne verrons rien dans l'auenir que cequi a esté : quand le monde dureroit autant qu'il a fait, ce ne seroit qu'vne repetition continuelle des mesmes choses. Il ne se dit rien mesme qui n'ait esté dit auparauant. Les termes de toutes les sciences ont esté autant de fois meslez, comme il ne se produit que peu ou

Digitized by Google

point de nouueaux mots en chacune langue : ainſi ne ſe peut-il gueres faire des productions d'eſprit qui ne ſoient les repetitions de celles des autres qu'on habille chacun à ſa mode, comme vne meſme viande qe'on déguize par quelque nouuelle ſauce. Cela ſe void en toutes les diſciplines. Commençans par les liberales, peut on mieux lire, eſcrire & parler en proſe ou en vers que l'on fait à preſent? Les demonſtrations des Mathematiques peuuent elles deuenir plus certaines auec ſe tẽps qu'elles ne le ſont ? Sera-til plus vray demain qu'auiourd'hui que le tout eſt plus grand que ſa partie ? Les Chymiſtes & ceux qui ont voulu reformer la medecine, y ont-ils mieux rencontré que les autres? Les Loix ſe peuuent elles mieux enteudre qu'elles ſont ? Quant a la Theologie en peut-on ſcauoir dauantage en ce monde que l'on n'en ſçait à preſent?où l'experience fait voir que la multitude des liures ne nous embaraſſe pas moins qu'elle profite, tant en cette ſcience qu'en toutes les autres. Mais ſuppoſons que cet ancien erreur euſt quelque vray ſemblance.Pour en examiner la certitude,il faudroit faire la comparaiſon de ce que nous ſçauõs auec ce que nous ignorons : les deux termes d'vne proportion que l'on cherche deuans eſtre connus. Ainſi, le nain me paroiſt moindre que le geant, pource que ie les connoy tous deux. Ce qui ne peut auoir lieu au fait qui s'offre. Car nous auons bien connoiſſance de ce que nous ſçauons ; mais il implique contradiction que nous connoiſſons ce que nous ne ſçauons pas. Diſons donc au contraire que ſi nous quittions les ſciences & les arts connus & pratiquez par les hõmes, pource que nous ne les ſçauons pas, il nous arriueroit vray-ſemblablemẽt le meſme qu'au chien d'Æſope, qui laiſſa aller le morceau de chair qu'il tenoit, pour ſuiure inutilement ſon ombre, ſous pretexe qu'il la voyoit plus grande dans l'eau, où il n'y auoit rien en effet. De vray, ceux qui ont le

plus employé de temps, de peine & d'argent à la recherche des secrets, confessent qu'ils n'y ont rien rencontré que de la fumée. D'où vient que s'il y a quelque artizan curieux, il est tousjours incommodé, pource qu'il ne paruient jamais à son intention.

Le 3. dist, que de ce qui a esté dit de la differẽce du sçauoir des Démons & du nostre, se void à clair la resolution de cette question. Car il s'ensuiuroit que sçachant beaucoup moins qu'eux, nous auons plus de choses à apprendre que nous n'en sçauons: n'estant pas necessaire pour connoistre vne priuatiõ d'auoir l'habitude de cette priuation-là. Ainsi le sourd & l'aueugle ne laissẽt pas de sçauoir qu'il luy manque plus de connoissance par le defaut qu'il a de l'oüye & de la veuë qu'il n'en a des autres sens qui luy restẽt: & encore que ie ne voye pas la nuit pource qu'elle ne se peut voir, je n'en considere pas moins auec elle la beauté du jour absent: voire celuy qui n'a point de science la met ordinairement à plus haut prix que les sçauans.

CENT LXXVI.

CONFERENCE

Si la musique fait plus de mal que de bien.

NOstre ame estant vne proportion, aime son semblable ; d'où vient que les regles de l'architecture mal obseruées fascheut la veuë, comme les gestes des lourdauts, & que les sons desordonnez blessent l'oreille. Car bien que la disproportion se trouue dans les sens du toucher, flairer & gouster, qui est cause que celuy qui a les mains gelées reçoit tant de douleur en s'approchant immediatement d'vn feu aspre, que les odeurs & saueurs moderées nous plaisent plus que les excellues ; si est-ce qu'il n'y a que deux sens qui soient bien capables de iuger de cette proportion : à sçauoir la veuë & l'ouye. Ce là vient que le mesme respect qu'il y a entre la beauté & difformité au regard de la veuë, se trouue aussi entre l'harmonie & la dissonance à l'égard de l'ouye. La musique estant donc l'art de cette harmonie, ceux qui n'ayment point la musique sont aussi extrauagans que ceux qui ne feroient point de difference entre vn beau visage & vn laid, la proportion estant la principale difference de l'vn & de l'autre. C'est pourquoy quelques-vns ne se sont pas contentez de faire seruir cette discipline de la

Digitized by Google

muſique, comme d'vne regle & d'vne pierre de touche pour diſcerner les eſprits bien-faits d'auec les autres ; mais ont eſté iuſques à ſouſtenir que ſa haine eſtoit vne marque de reprobation. Auſſi les plus anciens debats ſont ils ſuruenus pour la prerogative de la muſique, chacun s'en pretendant le maiſtre. Teſmoin celuy des muſes auec les Syrenes : d'elles meſmes, avec Thamiris : d'Apollon auec Darſias, Linus & Pan : le derriere deſquels fit à Midas de ſi longues oreilles : méme celuy de Neron auec tous les autres de ſon temps. De fait la muſique guerit quelques maladies, comme les morſures de la tarantole la melancolie : voire elle adoucit la furie des poſſedez, comme il ſe lit en l'hiſtoire de Saül. Il n'y a aucun aage ny condition qui n'en tire de la commodité. Les enfans encor naiſſans appaiſent leurs cris au ſon des clefs ou d'vn baſsin : plus grandelets, ſe diuertiſſent par le ehãt de leurs nourrices. La ieuneſſe ſe plaiſt particulierement à la muſique & au ſon des inſtrumens. C'eſt pourquoy ceux de Crete pour rẽdre à leurs ieunes gens plus facile leur iuriſprudence, la leur faiſoit chanter : comme encor le Deſpautere eſt tant rechanté par les enfans pour auoir mis la grammaire en vers qui ſont muſiquaux. Caïus Gracchus deuenu homme, s'en ſeruoit pour moderer le ton de ſa voix : ne haranguant iamais qu'il n'euſt derriere ſoy vn ſeruiteur auec vn inſtrument de muſique, qui le ramenoit quand il prenoit vn ton trop haut, & luy faiſoit éleuer s'il l'abaiſſoit par trop. Et Achille dans Homere prend la lyre pour ſe diuertir lors qu'il ne va point à l'occaſion. Les artiſans adouciſſent aux chanſons l'ennuy de leur trauail : Les bergers s'en réjoüiſſent, & iuſquaux ſeruantes en filent mieux leur quenoüilles. L'Eueſque Theodulphe ſe racheta de priſon par vne hymne qu'il y compoſa, lequel commence *Gloria, laus & honor*. L'hiſtoire

eſt connuë d'Arion ietté dans la mer par les Pirates, & porté ſeurement à bord par les Dauphins, pource qu'il les auoit rauis par ſon chant, meſlé auec vn inſtrument de muſique: dont la premiere inſtitution a eſté pour honnorer les Dieux. Les Indiēs faiſoient leurs ſeruices en danſant aux chanſons: les ſacrificateurs de Cibele, auec les cymbales: les Curetes, auec les tambours & trompettes: les Romains chantoient des vers ſpondaïques en faiſans leurs ſacrifices: & Dauid danſoit deuant l'arche tous ſes Pſeaumes eſtans accommodez à la harpe & autres inſtrumēs harmonieuxde ce temps-là. Voyez combien en cettuy-cy les orgues ont de pouuoir à échaufer le zele des deuotieux, & combien les voix y ſont melodieuſes: de ſorte que la principale difference du ſeruice diuin ſe tire du chant. Ce qui a donné lieu aux grandes prerogatiues dont ioüiſſent les Chantres de chacune Egliſe. Et quant aux feſtins & ceremonies publiques & particulieres, il n'y a rien qui les rende plus accomplys que la muſique d'où vient les vers.

Conuiuij citharam quam Dej fecere ſodalem. Car on auoit accouſtumé de preſenter vne guitarre aux conuiez, & à celuy qui n'en ſçauoit pas joüer on preſentoit vne branche de laurier, ſur laquelle il eſtoit obligé de dire vne chanſon. Sur tout l'vſage de la muſique eſt efficacieux à la guerre. Ce qui ſe reconnoiſt lors que les gens de pied donnent quelque part ſans tambour, ou la caualerie ſans trompette. Auſſi les Spartains y alloient-ils au ſon des fluttes & en forme de danſe, afin qu'ils peuſſent diſcerner par le mouuement de leurs ſoldats les courageux d'auec les poltrons: le pied de ceux-cy découurás leur timidite par leurs cadēces Les Pythagoriēs meſmes ne s'ēdormoiēt qu'au ſon de la lyre pour apaiſer les troubles de leur eſprit. Bref, cette muſique nous accōpagne iuſques au tōberu chantant les élegies des treſpaſſez. Ainſi les

Pheniciens adioüſtoient des fluſtes à leurs deüils, & les Romains auoient des Citicines, qui chantoient à leurs funerailles. Car la muſique ſert à inciter à la triſteſſe ceux que nous y voulons émouuoir : & a derechef des tons qui réjoüiſſent ceux qui ſont attriſtez. Et tout ainſi que la Medecine r'acoiſe ou purge les humeurs du corps humain, la muſique en fait autant des troubles de l'eſprit. Platon eſtimant qu'elle a eſté donnée à l'homme, non ſimplemẽt pour luy chatoüiller les oreilles, mais pour entretenir l'harmonie de ſon ame auec le corps & réueiller les vertus endormies. Ainſi des diuers mœuds le Dorien fait les prudens & chaſtes le Phrigien excite à la guerre & religion: Le Lidiẽ rabat l'orgueil & le conuertit en plaintes: l'Ionique excite aux honneſtes plaiſirs & recreation. D'où vient quÆgiſtus ne pût iamais corrompre la chaſteté de Clitemneſtra fẽme d'Agamemnõ que s'eſtant défait du Poëte & Muſitien Demodocus : & l'Empereur Theodoze preſt à ruiner la ville d'Antioche, en fut détourné & induit à miſericorde par le chãt mélodieux des petits enfans inſtruits à cela par Flavian leur Eueſque. Eliſée meſme pour recommãder la puiſſance de cet art, cõmanda qu'vn violon ſonnaſt deuant luy : puis prophetiſa à Ioram la perte des Moabites, comme elle auint. Michée en fit autant deuant Achab Roy de Samarie: n'ayãt point voulu prophetizer qu'on n'euſt ioüé deuant luy d'vn inſtrument de muſique. Ce que Saxon au 12. liure de l'hiſtoire Danoiſe rapporte de Henry II. Roy de Dannemark, lequel ayant ouy parler de l'excellence de l'art d'vn violon, en voulut voir les effets ; qui furent tels que cettuy-cy le mit premierement en grande melancholie : puis l'ayant réioüy, porta ſon eſprit en vn tel point de rage qu'il tua quatre de ſes gardes, & enfin le remit en ſa premiere aſſiette : ne ſeruant qu'à montrer ſon excellence quand on en ſçait bien vſer.

Digitized by Google

Le 2. dist que la musique n'effeminãt pas moins les courages, qu'elle est l'occasion d'effeminer les corps des Eunuques pour conseruer leur voix, a donné iuste sujet à la fable des Syrenes enchantereresses des Pilotes, pour les faire donner dans les escüeils. Car sa douceur, pareille à celle du vin pris par excez, en nous recreant nous enyure: endormant & portant comme luy aux excez de la joye, de la tristesse & de la rage: mais sur tout, incitant aux sales voluptez, dont les chansons & le jeu d'Instrumens sont les plus communes allumettes assoupissans les yeux de nostre entendemant, tout clair-voyant soit-il, cõme Mercure fit ceux d'Argus à cent yeux. Et son grand diuertissement, par la grande dissipation quil fait des esprits animaux, que la douceur du son attire par l'oreille; nous laisse moins recrez que fatiguez, & incapables de nous adonner à chose serieuse. Ce qu'elle est dite soulager la schiatique, luy estant commun auec tout ce qui cause grande attention, par laquelle les esprits suspendent auec eux les humeurs, & par consequent leur fluxion: les Rabins mesmes attribuans à la vertu des caracteres du nom de Dieu escrit sur la Harpe de Dauid, & non à son harmonie seule, ce qu'elle chassoit l'esprit malin de Saül. Et la recompense qu'eurent les Sybarites d'auoir façonné leurs cheuaux aux carouzels, fut que ceux de Crotone ayant fait sonner des menettriers au choc de la bataille, leur rendirent inutiles au combat, pource qu'ils ne faisoient que sauter. Aussi Orphée, l'vn des plus anciens musiciens, fut déchiré par les femmes pource qu'il débauchoit leurs maris: & les seules quintes & fougues que les musiciens emploient en la cõposition de leurs pieces, en doiuent détourner les esprits rassis. Ce qui fit dire à Antisthene qu'Ismenias estoit vn fol ou vn meschant citoyen de sçauoir si bien joüer de la flustе; fut cause que Philippe se fâcha contre

Alcandre de ce qu'il chantoit trop bien &, qu'Antigone ſon gouuerneur luy rompit ſa harpe. C'eſt pourquoy les Egyptiens chaſſoient les Muſiciens comme corrupteurs de la ieuneſſe : & les Lacedémoniens craignoient ſi fort qu'ils ne s'accreuſſent en credit parmy eux, qu'ils bannirent de leur ville Timothée, pour auoir aiouſté vne corde à ſon luth. C'eſt pourquoy encor Ariſtote en ſes Politiques met cet art entre les ludicres, & blaſme les peintres de ce qu'ils repreſentoient les Dieux chãtans & joüans des inſtrumens : dont le plus bel effet eſt de rompre le ſilence, & faire paſſer le tẽps, ne laiſſant aucune action permanante apres ſoy, nõ plus que les ieux de carte, de dez & de la paume : laquelle eſt bien plus vtile à la ſanté, & qu'il y a autant d'honneur entre les honneſtes gẽs à ſçauoir en perfection, comme il y a de pudeur à auoüer d'eſtre excellent Muſicien. Enfin nous ne liſõs point que noſtre Seigneur ait iamais chanté, non pas meſme Adam dans l'eſtat de la iuſtice originelle : mais bien vn Iubal fils de Lamech premier bigame & ſecond meurtrier du monde, qui en eſt dit l'inuenteur.

CENT LXXVII.

CONFERENCE

Si la ſterilité vient plus communément du coſté des hommes que des femmes ou au contraire.

COmme la fecondité eſt vne puiſſance, par laquelle chacun vivant peut produire ſon ſemblable, la ſterilité eſt vne impuiſſance de ſe pouuoir reproduire par la voye de la generation, par le moyen de laquelle les viuans qui ne peuent de leur chef acquerir l'immortalité, eſtans compoſez de principes contraires qui ſe détruiſent a la fin, l'acquierent en leur eſpece, & pour y paruenir la nature a fourny chacun d'iceux d'organes neceſſaires. La generation des animaux parfaits demande trois choſes : à ſçauoir, la diuerſité de ſexe, dont l'vn engendre en autruy qui eſt le maſle, l'autre engendre dans ſoy, qui eſt la femelle, vne matiere ou ſemence qui vienne de l'vn & de l'autre & qui contienne en ſoy l'idée & le caractere des parties dont elle eſt iſſuë, & enfin la cõjonctiõ de l'vne & de l'autre, ſans laquelle rien ne ſe fait. Et bié que le defaut de la generatiõ

puisse venir quelque fois aussi bien du costé de l'hõme, que de celuy de la femme : neantmoins celle-cy est plus capable de sterilité qui est vne impuissance propre à la femme, qui ne peut apres auoir eu connoissance auec vn homme, conceuoir dans vn temps & vn âge conuenable. Car celles qui ne conçoiuent pas apres cinquante-ans ou deuant douze, ne sont pas appelées steriles : les conceptions qui se font au deça ou au dela de ces termes estans surnaturelles ou extraordinaires : comme celles des femmes des Manandres & Calinges, que Pline asseure conceuoir à cinq & à sept-ans ; & celle dont parle Sauonarole, qu'il dit auoir veüe grosse d'enfant à neuf ans : comme aussi les exemples miraculeux de la conception d'Elizabeth septuagenaire. Les causes de la sterilité se raportent par quelques vnes à la seule disproportion qui se rencontre dans les semences : d'où vient que telle femme qui est sterile auec son premier mary, est feconde auec le second. Celles de la femme sont internes ou externes. Les internes dependent de la semence & du sang menstrual, deux principes de nostre generation que la femme fournit, & en outre de la matrice & de toute l'habitude du corps. La semence de la femme aussi bien que celle de l'homme doit estre d'vne temperature, quantité & consistence louable, pourueuë d'esprits suffisans, lesquels sont les seuls principes de la fecondité. Si le sang maternel, lequel auec les semences concourt aussi à la generation, vient à manquer, ou s'il est en trop grande quantité, il ne se produit rien, non plus que s'il estoit depraué & denué de ses autres conditions. La matrice, qui rend le mesme deuoir aux semences que la terre aux grains qui luy sont mis en depost, peut estre blessée ou dans sa temperie, ou dans sa conformation, ou dans la solution de sa continuité, qui destruit l'vn & l'autre. L'intemperie de la matrice, soit simple, soit composée ou

auec matiere qui eſt la plus nuiſible, eſt auſſi contraire à la fecondité, laquelle eſtant la plus parfaite action de l'animal, demande vne iuſteſſe & moderation tres-parfaite des qualitez: la froideur exceſſiue eſteignant la chaleur & l'eſprit qui eſt dans la ſemence, la chaleur & ſeichereſſe roſtiſſant & deſſeichant cette ſemence-là, que l'humidité accable & ſuffoque de la meſme façon, que la grande quantité d'huile eſteint la flamme de la lampe. La conformation de la matrice eſt bleſſée en pluſieurs façons: comme lors que la matrice & particulierement ſa bouche interieure eſt ſi eſtroitte ſoit de nature ſoit de maladie par quelque tumeur, qu'elle ne puiſſe receuoir ny attirer la ſemence, ou qu'elle eſt au contraire ſi grande & ouuerte qu'elle ne puiſſe ſe refermer apres l'auoir receüe, mais la laiſſe écouler: comme il arriue aux femmes publiques, auſquelles il auient la meſme choſe qu'a ces goulus dont les eſtomachs ne ſe ferment jamais; Car la conception eſtant vne action propre de la matrice, laquelle attire la ſemence de l'homme, la retient, la meſle auec la ſienne & la viuifie, ce qui ſe fait la premiere ſemaine, ſi deuant ce terme la ſemence vient à échapper, il ne ſe fera point de conception: à laquelle nuit auſſi la polliſſure de la partie interieure de la matrice: comme ſon inégalité & ſes rides qui luy ſont naturelles, ſeruent beaucoup à la retention de la ſemence. La mauuaiſe ſituation du col ou de la bouche de la matrice qui eſt ou tortu & peruerti, ou trop eſloigné, ſont auſſi cauſes de la ſterilité. Quant à l'habitude du corps les femmes graſſes ſont ſteriles, ſoit pource que la matiere & la ſemence qui eſt la plus pure & ſubtile portion du ſang ſe conuertit en graiſſe, ſoit à cauſe que l'epiploon des femmes graſſes venant à preſſer l'orifice de la matrice fait que la ſemence

ne peut entrer dans le fond d'icelle. Les femmes par trop greſles & maigres ne ſont non plus propres à auoir des enfans, à cauſe de leur ſechereſſe, & de la tenuité de leur matrice: bien qu'elles y ſoient ſans comparaiſon plus propres que les graſſes, mais cette maigreur ſe doit entendre d'vne extenuation ſi grande qu'elle deſtituë de leur vigueur & temperature requiſe, les parties dediées à la generation. Les trop grandes & perites n'y ſont auſſi gueres propres; mais celles qui ſont d'vne habitude & ſtature mediocre, qui ont les mammelles fermes, ſes parties lombaires & inferieures plus larges & amples que celles d'enhaut. Puis donc que la fecondité eſt vne puiſſance de conceuoir, & la conception vne action propre de la matrice qui viuifie les ſemences, la femme doit en eſtre plûtoſt dite la cauſe que l'homme, comme par la raiſon des contraires ſon defaut luy doit auſſi eſtre plûtoſt attribué.

Le 2. diſt, que c'eſt oſter la principale gloire des femmes, qui eſt la fecondité, que de les blaſmer d'eſtre plus communement ſteriles que les hommes. La nature nous a voulu montrer le contraire, les ayant formées, principalement pour la conſeruation & multiplication de l'eſpece, ce que l'habitude & conformation de leurs corps ſemblent prouuer, auquel les parties ſeruantes à la generation, garde & augmentation du fœtus, comme la matrice & les mammelles, ont d'eſtroites communications, non ſeulement entre elles-meſmes, mais auſſi auec les plus nobles parties du meſme corps. C'eſt pourquoy les Iuriſconſultes nonobſtant les incommoditez qu'apporte la groſſeſſe ne l'ont point miſe au rang des maladies, mais l'ont tenuë auſſi bien que les Medecins pour vn effet & ſigne de ſanté & bonne diſpoſition. Dequoy Vlpian. *l. 14. ff. de adilit. edicto.* rend cette raiſon: que leur plus grande & particuliere fonction eſt de

receuoir & conſeruer le fruit. D'où l'on peut inferer que comme la femme a eſté produite en la premiere intention de la nature pour la generation, elle y eſt beaucoup plus propre, puiſque la nature paruient touſiours plus certainement à ſa fin, que non pas l'homme qui eſtant né pour le commandement, le trauail, la contemplation & autres fonctions plus releuées, n'eſt deſtiné à cette generation, que dans l'intention plus éloignée de la nature. Auſſi, ſans parler du deſir de l'accouplement qui pourroit renouueller la vieille querelle qui couſta la veuë à Tireſias, ſemble-t'il du moins que celuy d'eſtre mere eſt beaucoup plus grand en la femme, que n'eſt en l'homme celuy d'eſtre pere, & la nature ne donne point de deſirs inutiles. Ce qui a fait dire à quelques-vns, que les filles & femmes n'eſtalloient point au iour leurs belles gorges pour aucune autre raiſon que pour faire montre par là de leur fecondité, dont la poitrine & le ſein large ſont des indices certains. Comme il ſemble auſſi ſe recueillir de la diſpoſition des parties de l'vn & de l'autre ſexe deſtinées à la generation. Pource qu'en la femme ces parties eſtans beaucoup plus proches des principales & ſeruantes aux facultez natuerlles, la nature a témoigné en auoir plus de ſoin que non pas de celles des hommes plus reculées & comme abandonnées iettées en dehors, & éloignées de ces parties principales : deſquelles par conſequent elles ne reçoiuent pas vne irradation ſi puiſſante, & vne ſi grande communicatiou de leurs facultez. A quoy cõtribuë beaucoup le genre de vie de l'vn & de l'autre : l'homme naturellement chaud & ſec augmentant cette intemperie moins propre à la generation, par la chaſſe, la guerre, l'exercice des arts & autres trauaux violens, & eſtant diſtrait par les affaires & l'eſtude. Les femmes au contraire, demeurans en repos ont vne conſtitution de corps & d'eſprit plus tranquille & plus propre à cette action, ou plûtoſt

à cette passion. Tout ainsi donc qu'il est plus aisé de patir que d'agir : la femme doit trouuer moins de difficulté en la generation, & par consequent doit auoir moins d'empeschement à engendrer que l'homme. Sans parler des excez & débauches, notamment de celles de la bouche, où les hommes se sont tousiours plus licentiez que les femmes : de telle consideration en l'affaire dont il s'agit, que l'on attribuë à l'excez du vin la principale raison pour laquelle plusieurs des païs Septentrionaux sont auiourd'huy presque deserts, au lieu qu'ils estoient anciennement si peuplez, que quelques Historiens appelloient le Nord la boutique des hommes & le magazin des peuples : Tesmoin les frequentes colonies qui en sont venuës, & les grandes inondations qu'ils ont faites és autres parties du monde. C'est possible la raison pour laquelle les Hebreux quand vn homme n'auoit pû faire d'enfans à sa femme, le frere du mary estoit tenu apres sa mort de suppléer à son defaut & luy susciter lignée : la loy presupposant que le defaut prouenoit du mary & non pas de la femme : auquel cas la sœur de la femme qui fust morte sans enfans eust aussi deu aller tenir la place de la defunte : ce qui n'estoit pas, ce sexe estant estimé tousiours aussi propre à engendrer, comme il en est prest, ce qui n'est pas tousiours en l'autre : qui est la raison, ce disoit vne Dame du siecle dernier, pourquoy les hommes prient plustost les femmes, que celles-cy les hommes. Et c'est encore possible le suiet pour lequel les femmes tenoient en l'ancienne Loy si grand opprobre d'estre steriles : pource que la sterilité leur estant fort rare, c'est comme vne chose monstrueuse en leur sexe d'estre steriles. Aussi voyons nous bien plusieurs femmes qui se plaignent deuant les iuges de l'impuissance de leurs maris, qui est l'vne des principales causes de l'infecondité : Mais à peine l'histoire vniuerselle peut-elle fournir trois ou quatre fẽmes de la sterilité desquelles

leurs maris se soient plaints. Et le moyen prescrit selon Oribase par Hippocrate, pour reconnoistre par sa pesanteur ou legereté de la semence masculine, sa bonté ou infecondité, comme tous les autres enseignez par le mesme Hippocrate, seroient inutiles, si la sterilité ne venoit soûuent du costé de l'homme : & à vray dire, comme c'est au champ & non pas au grain que la fertilité est imputée, c'est au chãp de la nature, qui est la fẽme seule que cette fertilité doit cõuenir, & nõ pas à l'hõme.

Le 3. dist, qu'outre les causes internes de la fecondité ou sterilité, il y en auoit d'externes qui dépendent de l'air, des alimens, des exercices, des passions, & de l'abus des autres choses appellées non naturelles: l'air, par l'alteration continuelle qu'il produit dans nos corps qui l'attirent par la respiration & transpiration, y causant quelquesfois la fecondité ou la sterilité, selon qu'il est temperé ou dereglé dãs sa propre substance, ou dans ses qualitez, entre lesquelles sa chaleur & sa froideur excessiue sont fort contraires à la generation ; l'vne, pource qu'elle fait fondre les humeurs, comme l'autre les fait congeler : mais l'excez de la chaleur l'est beaucoup moins, particulierement aux femmes : la froideur de leur temperament estant corrigée par la chaleur, & augmentée par la froideur de l'air : c'est pour cela qu'elles sont plus amoureuses l'Esté que l'Hyuer : au contraire des hommes, dont la chaleur estant plus grande, est affoiblie par celle de l'Esté, & augmentée par la froideur de l'Hyuer : durant lequel partant ils vaquent mieux à l'amour. Les alimens n'alterans pas seulement nos corps, mais les rendans semblables à eux, seruent aussi grandement à les rendre feconds ou steriles. Ainsi les eaux du Nil sont si fecondes qu'elles font produire aux femmes d'Egypte iusques à quatre au cinq enfans à la fois, à cause du sel nitre dont ce fleuue est remply : dans lequel les Chymistes mettent le

principe de la fecondité, pource que les cendres & les terres deſtituées de leur nitre ne produiſent rien. Mais les eaux froides, meſmes celles qui ont la vertu de petrifier, rendent particulierement les femmes ſteriles, telles que ſont la pluſpart des fẽmes en Eſpagne, dont la ſterilité ſe raporte à l'vſage frequent de la glace & des eaux froides, que d'autres font déprendre de la rareté & tenuité des corps & de l'excez de la chaleur : qui fait auſſi que les Afriquains & Meridionaux ne ſont pas ſi feconds comme ceux du Septentrion. Entre les alimens, ceux qui ſont chauds & humides, aizez à digerer, bien nourriſſans & rempliz de bon ſuc, font beaucoup pour rendre les femmes fecondes : au contraire, l'vſage frequent des alimens chauds & ſecs, groſſiers ou de mauuais ſuc les peut rendre ſteriles, comme font les porreaux & les aulx, & entr'autres la menthe, qu'il eſtoit ponr cet effet deffendu de manger ny de planter en temps de guerre. auquel on a beſoin de reparer par la fecondité la perte des hommes qu'elle cauſe. Le defaut d'exercice par l'amas qu'il fait des humeurs ſuperflus, les meſmes exercices violens & continuels, tant du corps que de l'eſprit, par la deſiccation qu'ils cauſent dans les parties, rendent auſſi fort ſouuent les corps ſteriles. Entre les paſſions, la triſteſſe eſt la plus contraire à la generation. Ceſt pourquoy Héſiode défend au mariez de ſe voir apres auoir aſſiſté aux funerailles, mais à la ſortie du bain & des lieux de reioüiſſance. Enfin, tout ce qui eſt capable de deſtruire la bonté du temperament eſt contraire à la fecondité & à la generation : laquelle plus que toutes les autres actions naturelles requiert vne exacte moderation & harmonie des qualitez, & vne tres-parfaite diſpoſition des parties nobles, qui fourniſſent de matiere & d'eſprits propres à cette action. Et bien que les hõmes & les femmes ſoient expoſez également aux cauſes externes ; neantmoins, les femmes

n'eſtans pas ſi vigoureuſes en ſont pluſtoſt alterées. Car pour les cauſes internes, qui ſont les plus conſiderables, elles y ſont ſans contredit plus ſujetes; puiſqu'outre la ſemence qu'elles fourniſſent auſſi bien que l'homme, & lequel pour eſtre dit fecond ne doit rien qu'en fournir en quantité, qualité & conſiſtence requiſe, & la placer dans les lieux conuenables, elle doit en outre fournir de ſang & prêter le lieu pour contenir & conſeruer les deux ſemẽces & ce ſang, à ſçauoir ſa matrice, dont le moindre dereglement eſt capable de renuerſer tout l'ouurage de la generation. Tellement que comme la femme contribuë dauantage que l'homme à la generation, & qu'il y a dans elles plus de cauſe qui y concourt, lors qu'elle ne ſe fait pas, il tient plus à elle qu'à l'homme, qui n'a pas beſoin d'vn ſi grand appareil que la femme.

Le 4. diſt, que les cauſes de la ſterilité eſtans naturelles ou acquiſes, & ſe trouuans également en l'homme & en la femme, il ne ſe peut rien determiner ſur cette queſtion: Car en l'vn & en l'autre ſexe il ſe trouue des intemperies vniuerſelles & particulieres & autant d'hommes effemïuez que de femmes homaces, les vns n'eſtans pas moins à engendrer que les autres, au dire d'Ariſtote. & la caſtration ſe pratique en l'vn & en l'autre; le dereglement de vie ſe trouue égal meſme en ce temps, en l'homme & en la femme. Car ſi les hommes pechent en l'excez du boire, les filles & femmes les égalent bien en leurs gouſts déprauez. Auſſi la nature ne produit-elle point d'animaux ſteriles, comme eſt le mulet, qui ne le ſoit en tous les deux ſexes. S'il y a quelque difference, elle vient de la diuerſité des païs, les femmes ſe trouuans plus fertiles aux païs chauds & moins aux païs froids, les hommes au contraire: l'intemperie de chacun de ces ſexes eſtant corrigée par la conſtitution de l'air qui luy eſt oppoſée: D'où vient que telles femmes,

Digitized by Google

qui ont eſté longtemps ſteriles, de viennent par fois fecondes par le changement de l'air, des lieux, de la façon de viure, & ſur tout de l'âge dans lequel le temperament & l'habitude du corps eſtant ſenſiblement alteré, il acquiert la fecondité qu'il n'auoit pas, en acquerant les qualitez & conditions neceſſaires à la generation. Ainſi Rachel apres auoir mangé des mandragores, de ſterile qu'elle eſtoit auparauant deuint feconde : pource qu'elle corrigea par l'vſage de ces fruits froids & humides, l'intemperie de ſon corps & de ſa matrice chaude & ſeiche contraire à la fecondité. Pluſieurs pour la meſme raiſon apres l'vſage des eaux minerales ou des bains, ont auſſi ceſſé d'eſtre ſteriles, & eſté deliurées de pluſieurs maladies, auſquelles les femmes ſteriles ſont plus ſujetes que celles qui ont des enfans, & par ce moyen ſe deliurent de quantité d'excremens, dont ce ſexe abonde, leſquelles demeurans dans les ſteriles, y produiſent plus de deſordres.

Le 5. diſt, que l'obſeruation faite par Bodin en ſa Republique, & par pluſieurs autres Autheurs celebres, que le nombre des femmes excede beaucoup celuy des hommes, ſembloit vuider cette queſtion: la nature ayant fait aſſez entendre par-là, que moins d'hommes eſtoient auſſi feconds que beaucoup de femmes. Laquelle obſeruation ſe verifie non ſeulement en Orient & autres païs, où la pluralité des femmes a lieu, mais auſſi en ce Royaume, où il n'y a point de païs auquel par faute de maris il ne demeure des filles à marier. Auſſi vn homme pouuant faire pluſieurs enfans en neuf mois, pendant leſquels vne femme n'en fait qu'vn ou deux, il paroiſt bien par là plus fertile que la femme, laquelle ne commancant à eſtre capable d'engendrer que deux ans auparauant l'homme, à ſçauoir à douze ans pour le pluſtoſt, finit vingt & trente ans auparauant luy, veu que les hommes ſont capables d'engendrer

iuſques à ſeptante ans & plus, & les femmes finiſſent dés cinquante. Pendant lequel temps meſmes elles ſont ſujetes à beaucoup plus d'incommoditez & maladies que les hommes; qui à peine ont cinq ou ſix maladies dont les femmes ne ſoient capables, leſquelles en contrechange en ont plus de cinquante ou ſoixante qui leur ſont particulieres, comme procedantes de ce qui leur eſt propre : la matrice ſeule leur apportant par ſes mouuemens deſordonnez des changemens tres-notables, qui troublent & ſouuent empéchent totalement la conception. Les obſtructions meſmes leur ſont beaucoup plus frequentes qu'aux hommes : bref : tant de conditions requiſes en la conception du côté de la femme, montrent qu'il ſe trouue plus de difficulté de ſa part que de celle de l'homme.

CENT LXXVIII.

CONFERENCE

Si la complaiſance eſt vn effet de courage ou de laſcheté.

LA complaiſance eſt vne habitude oppoſée à l'opiniaſtreté : toutes deux eſpeces, la premiere de ciuilité, la ſeconde de ruſticité. Et pour ce que nous nous rendons complaiſans aux bonnes ou aux mauuaiſes choſes, il eſt conſtant que c'eſt de la nature de l'objet que la complaiſance ſe trouue à loüer ou à blaſmer, mais pource qu'aucun ne doute qu'il ne faille ſe rendre complaiſant aux actions vertueuſes, & qu'il n'y ait autant à blâmer en ceux qui conniuent au vice, qu'en ceux qui le commettent. Il reſte de parler de la complaiſance des choſes indiffetentes, telle qu'on la pratique plus communément, & comme celuy duquel Iuvenal dit qu'il pleure ſi-toſt qu'il a veu les larmes de ſon amy, & ſi l'on vient à rire, il s'éclate plus haut que vous : dites i'ay grand chaud, il ſuë: ſi vous dites qu'il fait froid, il court à ſa robe fourrée. On demande ſi vn tel a plus de courage que de laſcheté, i'eſtime qu'il ſe montre entierement laſche. Car ce procedé ne differe point de la flatetie, qui eſt vn vice ſeruile, fort proche du menſonge,

Digitized by Google

& qui s'écarte aiſement d'vne action indifferente à vne vicieuſe, qui eſt le propre des courtizans, leſquels flattent les vices du nom des vertus qui ont plus de conformité auec eux appellans l'auarice du nom de frugalité: la luxure, amour, opiniaſtreté, conſtance, & ainſi des autres, iuſques à ſe rendre ridicules à ceux meſmes qu'ils loüent: leſquels pour vains qu'ils ſoient ne peuuent ouyr leurs loüages ſans en rougir, ſçachant qu'elles offenſent tous ceux qui les oyent; De fait, lors que ie me rends complaiſant à quelqu'vn, c'eſt pour ce que ie crains de l'offenſer, & iamais la crainte ne fut vn effet de courage, ouy bien de poltronnerie, Toute l'exception qu'on y peut donner eſt, qu'il appartient auſſi à la prudence de craindre les choſes formidables; mais toûjours la force & le courage ne s'employent pas à la pratique de cette vertu qui leur eſt fort ſuſpecte, & ſert ſouuent d'excuſe à la laſcheté. C'eſt pourquoy les vieillards dont le ſang eſt plus froid & par conſequent qui ſont moins courageux, ſont eſtimez les plus prudens, & s'ils ne ſont complaiſans, cela ſe doit imputer au chagrin qui accompagne volontiers cet âge, comme la gayeté fait la ieuneſſe. Auſſi comme le courage nous porte à faire ſans crainte du danger ce que nous eſtimons bon & iuſte: Il nous apprend à appeller les choſes par leur nom, comme les ſoldats de Philippes. La complaiſance au contraire apprend à admirer la beauté d'vne laide, à eſtimer de méchans vers d'vn mauuais Poëte, & luy demander vne copie, pour ne la relire iamais, conter de belles paroles à celuy auquel on ne veut, ou on ne peut pas rendre quelque office: bref, à feindre les choſes & déguiſer nos paroles contre ce que Dieu nous defend ſi ſouuent, & que l'Eſcriture appelle auoir cœur & cœur, & que perſone de ſain iugemẽt ne dira pouuoir cõpatir auec vn grãd courage.

Le 2. diſt, qu'il y auoit autant de difference

entre la rusticité & la complaisance ou civilité, comme entre la beste & l'homme: la premiere nous laissant emporter à l'appetit de nos sens, & dire ou faire tout ce qu'ils nous dictent, l'autre les surmontant par l'effort de la raison, laquelle apres le combat demeure victorieuse sur le corps & la sensualité. Ce qui se connoistra mieux par l'exemple d'vn bilieux qui se laissant emporter à sa colere dira tout ce que luy suggerera la violence de sa passion, & d'vn autre plus rassis, lequel n'ayant pas moins de sujet de se fascher que le precedent, maistrisera sa colere, & par cette action de prudence ramenera son amy fouruoyé du chemin de la raison, comme nous en auons l'exemple en celuy auquel son amy disant des injures, au lieu de repartir il luy demanda combien luy coutoit vn diamant qu'il auoit au doigt. Ce qui rendit l'autre si confus apres luy auoir répondu sur la question qu'il luy faisoit, qu'il l'alla embrasser & luy demanda pardon. Où se void combien il faut plus de courage à se surmonter ainsi, qui est vn effet de la complaisance, qu'à suiure la pointe de sa colere, qui est le commun vsage & le propre des ames vulgaires. Car il est besoin de plus grande force où il y a plus de difficulté. Or la complaisance forçant nostre naturel, & nous contraignant à dire & faire des choses contraires à nos premiers mouuemens, a plus de difficulté qu'il ne s'en trouue à les suiure. Plutarque aux apophtegmes des Lacedemoniens rapporte à ce sujet qu'vn certain Telecrus répondit à son frere qui luy demandoit pourquoy il estoit moins aimé que luy, qui auoit esté fait Ephore, au lieu qu'on le traitoit auec vn grand mépris? C'est, luy dit-il, pource que vous n'estes pas complaisant, ne pouuant supporter aucune injure. Autant donc qu'il faut plus de courage à supporter vne injure qu'à la vanger, comme il se remarque en la vie de Socrate, empeschant que ses disciples ne vengeassent

vengeaſſent l'outrage qu'on luy faiſoit : autant eſt-il plus difficile d'eſtre complaiſant que ruſtique. Car ainſi que dit cet Autheur au meſme lieu: la complaiſance conſiſtant à dire des choſes agreables, & à faire des choſes vtiles ou rendre de bons offices à autruy, tout cela requiert vn grand courage : bien loin de l'erreur de nos fanfarons qui definiſſent le courage à ſe porter ſur le pré pour le moindre eſclairciſſement d'vne parole ambigué. Phantaizie depraué̊e, qui par vne contagion d'eſprits a couſté la vie à tant de braues hommes, leſquels pour n'étre pas encore paruenus iuſqu'à ce haut point du courage qui apprend à ne placer pas tout le point d'honneur, mais ſeulement où il doit eſtre, ont reellement perdu la vie du corps & de l'ame pour vne folie imaginaire qui les a laiſſé emporter au torrent de l'erreur populaire de ce ſiecle, lequel inuoque d'autre ſecours que celuy qu'on y a voulu employer iuſques à preſent, puiſqu'il s'y eſt trouué inutile.

Le 3. diſt, que ſi la complaiſance paſſe pour vn effet de courage, l'on peut placer la continence dans les lieux plus infames, le rapport eſtant mutuel des vns & des autres. Car toutes les actions du complaiſant ſont autant de marques non ſeulement de reſpect, mais auſſi d'vne crainte ſeruile, telle qu'eſtoit celle des courtizans d'Alexandre, qui courboient le col & panchoient la teſte, depuis qu'vn coup receu par leur maiſtre deuant la ville de Malleen, luy fit prendre cette poſture, où ceux de Denis qui chopoient à chaque pas, pource que ce Tyran auoit la veuë courte. Ainſi quand quelqu'vn fait vn vieux conte dont la prolixité ennuye toute la compagnie, lequel donnera plus grand ſigne de ſon courage, ou celuy qui ſe laiſſera laſſer l'eſprit de ce facheux diſcours, comme fera le complaiſant, ou celuy qui dira deſtrouſſement au conteur qu'il le ſçait déja : y a-il rien de plus dangereux, comme

il n'y a rien qui témoigne vne plus grande foibleſſe d'eſprit en toutes les profeſſions, que cette complaiſance. Le Confeſſeur qui ſera complaiſant à ſon penitent, ou le Predicateur à ſon auditoire, les damnera : le General ou le Chef de guerre qui ſera tel, deferant trop à celuy qui opinera dans le conſeil, & par faute de vouloir reſiſter à ceux qui le meriteront, ruinera l'armée : le Medecin qui vſera de complaiſance enuers ſon malade, ne le voulant pas purger ny ſaigner quand il y repugnera, ſera cauſe de ſa mort : comme l'Apoticaire pour rendre ſon medicament plus agreable au gouſt en diminuë la vertu, le Chirurgien piteux fait la playe baueuſe. Le Iuriſconſulte qui fera le meſme enuers ſon client, le ruinera, l'enfonçant en des procez, où la pluſpart des parties animées ſe precipitent d'elles-meſmes. Bref, il n'y a rien de ſi dangereux ny qui arguë plus la foibleſſe de celuy qui pratique ce déguizement ou qui s'y delecte, que la cõplaiſance, laquelle méme pareille aux ſaucestrop douces déplaiſt & en effet laiſſe ſon homme auſſi déporuueu de conſeil qu'il l'eſtoit auparauant. Au lieu qu'vn conſeil naïf & vigoureux ſauue ſouuent l'Eſtat, comme le vaiſſeau le naufrage.

Le 4. diſt, que ſi vous regardez toutes les eſpeces de complaiſance, elles ont beſoin de contrainte, laquelle employe plus de force & de courage qu'il n'en faut à ſuiure ſon inclination. Ainſi, celuy qui aura plus de ſoif que ſon voiſin, luy deferant le premier verre qu'on luy preſentera, donne cet effort à la complaiſance, laquelle bien que ſon eſtomach crie à la faim luy fait auſſi mettre le dernier la main au plat ; bien qu'il euſt ſujet de ſe faſcher, il luy rira au nez, & auec la diſſimulation, donnera la preſeance à celuy qui luy eſt inferieur. Au lieu que le lourdaut aimera mieux retourner aux galeres que de louer des vers qui ne luy ſembleront pas bons, & comme diſoit Platon à Diogene, ne manger quo

des choux pour ne ſçauoir pas s'accommoder auec les grands. Ainſi, nul ne dira que le courage de celuy qui tient le pied ſur la gorge de ſon ennemy qu'il aura deſarmé, ne ſoit plus grand à luy donner la vie, que ſi ſe laiſſant conduire à ſa haine il le tuoit, qui ne ſeroit qu'vn témoignage d'auoir vaincu ſon ennemy, au lieu que par la premiere action apres l'auoir vaincu il ſe ſurmonte ſoy-meſme, qui eſt la plus grande victoire que l'homme puiſſe obtenir. Bref, la loüange eſtant le prix de la vertu, pource qu'elle ſuit autant la complaiſance, comme elle a en horreur & mépris l'opiniaſtreté ruſtique, c'eſt vn ſigne évident que cette-cy eſt moins vertueuſe, pource que moins loüable que l'autre.

Digitized by Google

RESVLTAT

DES ASSEMBLE'ES tenuës dans le Bureau d'Adreſſe, durant les vacations de la preſente année.

Touchant les moyens de rétablir le Commerce.

CEux qui conſidereront que la ſaiſon en laquelle les arbres pouſſent leurs feüilles, leurs fleurs & leurs fruits, n'eſt pas ſi propre à les planter que le temps, auquel ils ſemblent morts pour en eſtre du tout denuez, ne trouueront pas eſtrange que nous ayons choiſi cette conjoncture de temps moins fauorable à la marchandiſe pour en traiter. Ioint que s'il n'y auoit point d'incommodité il ne ſeroit point beſoin de remede.

L'Homme eſtant vn animal ſociable, & la ſocieté ne pouuant eſtre ſans commerce, il eſt des appanages de l'humanité, qui eſt troublée lors que les guerres auec les étrangers en cauſent la rupture, ou que la negligence des regni-

coles le fait ceſſer. D'où ſe void qu'il eſt de deux ſortes en general : à ſçauoir, entre ceux d'vn Eſtat, & auec les eſtrangers, qui ſont ſes differences plus notables : celles qui ſe tirent de la diuerſe nature des choſes deſquelles on trafique & de la varieté des lieux par où l'on paſſe, comme la terre & l'eau, voire méme du temps que l'on y employe, d'où naiſt la diſtinction des voyages de long cours d'auec les autres, & enfin la difference qu'il y a entre le negoce des compagnies & celuy des particuliers, eſtans des membres de cette diuiſion generale : leſquelles pieces pour traiter de rang, il me ſemble que qui aura reglé ces deux ſortes de commerce aura fait tout ce qui eſt requis en cette affaire. Or cette difference du negoce qui ſe fait entre les eſtrangers, & ceux d'vn meſme eſtat eſt tellement eſſentielle, que chacun d'iceux a des maximes toutes contraires. Car le negoce eſtranger ſe fait ordinairement par troque ou eſchange d'vne marchandiſe a l'autre ; le tranſport de l'or & argent deffendu par les loix d'vn Eſtat comme le ſont auſſi quelques autres marchãdiſes appellées de contre-bande, ou ſi les marchãds forains ne trouuent leur accommodement par la permutation de leurs denrées, ils fons leur payement par lettres de change, qui eſt vn payement ſans bourſe délier inuenté pour ſeruir de remede à telles defences du tranſport des monnoyes & matieres dont elles ſe font. Les regnicoles au contraire font ordinairement tous leurs marchez à deniers contans ou à credit, dont le terme eſt prefix, & autant que le Souuerain taſche de faciliter le negoce entre ſes ſujets pour leur accomodement, autant doit-il apporter de circonſpection pour empeſcher que les eſtrangers n'enleuent les eſtofes & matiere, autour deſquelles les ſuiets ſe doiuent occuper, & qu'ils ne les emportent auant qu'elles ſoient miſes en œuure ou facturées.

Le 2. dist, que pour aimer la marchandise il faut sçauoir sa dignité, qui se reconnoist par son antiquité & vtilité. La premiere se prouue aux saintes lettres par les marchands Ismaëlites, lesquels uenans de Galaad en Egypte pour trafiquer, acheterent Ioseph : & chez les Poëtes par la fable de Iason, lequel ils font voyager dans sa navire Argos, pour la conqueste de la Toizon d'or, afin de nous insinuer que c'est en voyageant & trafiquant par mer & par terre que l'on s'enrichit. Aussi pour venir au second poinct, les arts seroient-ils inutiles aux hommes sans la distribution de leurs ouurages, qui est la marchandise, laquelle mesme rend vtile & connu en vn lieu ce qui estoit inutile & inconnu ailleurs, comme il se void à Paris, dans le plastre, dans le sel, en Brouage, & ailleurs en vne infinité de denrées, son entremise faisant trouuer menteur le Prouerbe que toute terre ne porte pas toutes choses; veu que le païs de trafic abonde en tout, & que par luy les quartre parties du monde se trouuent ensemble. C'est la marchandise qui enrichit les Estats, qui reconnoissent tous l'argent qu'elle produit pour le nerf de la guerre, & pour la clef de toutes les entreprises politiques. C'est aussi elle qui fournit aux Princes les métaux, pierreries, marbres & autres magnificences qui releuent la Majesté & l'éclat de leurs Cours, & de leurs Palais, & qui tant en paix qu'en guerre sert du plus asseuré fonds pour les impostz qui entretiennent leur despense. C'est elle qui donne au soldat ses necessitez, & luy fournit ses munitiõs de guerre & de bouche. Ce qui rend entre les Orientaux les merciers & viandiers les plus considerables officiers de leurs nombreuses armées. Bref, le commerce fournit à la Iurisprudence l'étofe de ses plaidoyers, sentences & arrests, & non seulement à nos tables le sucre, la canelle, le gyrofle & autres espiceries, mais à la Medecine la plus part de ses remedes, la

rheubarbe, l'agaric le ſenné, la caſſe, les tamarins, le gayac, le muſc, l'ambre-gris & tout ce qu'il y a de rare : à tous les deſſuſdits & autres lettres, les liures, à Dieu meſme, l'encens pour en parfumer ſes Autels. Que ſi cet exercice eſt vtile, il n'eſt pas moins agreable dans cette varieté de lieux, de perſonnes & de choſes ; Diuertiſſement tel qu'il eſt ſeul capable de faire paſſer pluſieurs voyageurs par deſſus les perils qui les accompagnent. Reſte à examiner ſon honneſteté : de laquelle ayant eſté icy traité en vne Conference particuliere & montré que tant s'en faut que la marchandiſe en gros bien exercée deroge en aucune façon à la Nobleſſe, qu'au contraire elle en a eſté la pepiniere en pluſieurs lieux. ie diray ſeulement que ceux qui mépriſent la marchandiſe comme ſi elle auoit quelque choſe de vil & d'abiet, ſont plus dignes de pitié pour l'erreur groſſiere en laquelle ils ſont, que de reſponſe. Sçauent-ils mieux où conſiſte l'honneſteté que ces anciens Senateurs Romains qui fretoient & entretenoient des vaiſſeaux marchands, le gain deſquels eſtoit leur plus beau reuenu ? & tant d'autres Eſtats & Republiques en ſont-elles moins nobles pour trafiquer ? Trouuera-on plus d'honneur en l'oiſiueté de quelque hobereau qui par faute d'employ ne fera point d'autre meſtier en temps de paix que d'aſſiſter vn de ſes voiſins contre l'autre en vne querelle qu'il leur aura faite, qu'il n'y en a dans vn bon marchand dont le ſoin & la vigilance ſoulage le public & le particulier ? & qui par la difference qui paroiſt en la conduite de l'vn & de l'autre, reſoud cette queſtion ? Car le marchand aſſidu fera ſa maiſon, le gentil homme faineant la deſtruira. Cettuy-cy ſera mal en ordre ou ne ſera reueſtu que du credit que l'autre luy aura voulu faire, bref le premier par ſa miſere ſera le deshonneur de ſa famille, que le ſecond aura releuée de la pouſſiere, ſeruant de lumiere à ſes anceſtres, Puis que c'eſt donc le

deuoir des bons Legiſlateurs d'authoriſer ce qui eſt le plus vtile en leur Eſtat, & abaiſſer au contraire ou pluſtoſt en chaſſer tout ce qui y apporte du dommage ; il me ſembleroit à propos d'ajouſter encore à cet honneur inſeparable de la marchandiſe quelques autres nouuelles marques de l'eſtime que l'on en feroit: ſoit par quelques titres d'honneur ou priuileges qui attiraſſent à ce bel exercice les eſprits de noſtre ieuneſſe, que l'erreur populaire entrainant débauche & fait eſcarter ordinairement du chemin que leurs predeceſſeurs leur ont tracé. D'où vient qu'vn marchand ayant aquis de grands biens, au lieu de laiſſer vn fils qui ſuccede à ſon credit le laiſſe decheoir, pour luy faire embraſſer vne autre profeſſion nouuelle, en laquelle il n'eſtoit pas né comme en la premiere.

Le 3. confirma l'vtilité qui vient du commerce, parce que les villes qui en ſont deſtituées ne ſe peuuent accroiſtre ny enrichir & par conſequent la ſubdiuiſion qui ſe doit faire des biens des familles appauurit incontinent ſes citoyens, s'ils ne ſuppléent à ce defaut par leur induſtrie, comme font les plus riches nations. Ainſi l'Angleterre s'eſt long-temps enrichie par le commerce qui luy eſtoit libre auec tous les Eſtats voiſins qui ont rupture les vns auec les autres. Ainſi la pluſpart des Eſtats d'Italie, & entr autres la Republique de Veniſe, celle de Genes & l'Eſtat des Florentins ſe ſont accreus par le trafic. Mais il n'y a point de lieu qui marque plus éuidemment l'excellence du commerce, & le profit qu'il apporte que la Holande, en laquelle, comme reconnoiſſent leurs plus veritables autheurs, & l'experience le fait voir, le pays que leur a fait leur induſtrie preſque toute ſeule, n'a rien de bon que le trafic & negoce dont ils l'ont enrichy. Car leur terre n'eſt pas ſeulement mauuaiſe, comme eſtant preſque toute ſabloneuſe ou mareſcageuſe notamment à Am-

Digitized by Google

sterdam, l'eau y est mal-saine, l'air grossier & nuisible. Iusques à leur feu de tourbes y remplit le cerueau de vapeurs. Et par ce moyen ils ont tous les élemens contraires. Ce qui n'empesche pas toutefois que par le commerce ils ne contestent de la Souueraineté auec le Roy d'Espagne, luy faisant la guerre depuis quatre-vingt ans auec plus de gain que de perte. Ce qui ne se pouuoit sans les grands thresors qu'ils tirent du commerce.

Le quatriesme dist, que le commerce consistant aux negotiations, en la chose venduë ou eschangée & en son prix: les personnes doiuent estre de bonne foy, la chose connuë & son prix certain, à faute dequoy le marché ne merite pas ce nom, mais celuy d'vne pure tromperie. C'est pourquoy de toutes les Iustices il n'y en doit point auoir de plus sommaire & fondée en l'equité & arbitrage que celles des marchands, laquelle ne seroit pas moins ruinée par la mauuaise foy & longueur de procedures, que par l'iniure & la force ouuerte. D'où il resulte que le moyen de restablir le commerce est le restablissement de la bonne foy; oster les fraudes & falsifications des marchandises, qui font que celuy qui pense auoir vne chose en a vn autre de pire valeur, & sur tout de fixer & rendre immuable le pied des monnoyes qui ont cours, à faute dequoy chacun ne sçait ce qu'il a.

Le cinquiesme dist, que la premiere condition requise au trafic est la seureté des chemins; La seconde, celle du payement qui se fait par remise au terme: La troisiesme, est la capacité du negotiant qui l'empesche de se laisser tromper tant au prix de la manchandise qu'aux especes de payement qui se font au contant; bien que cette sorte de payement soit la moins vsitée entre les marchands grossiers, ou qui vendent en gros, qui est la vray marchandise, celle du detail en meritant

moins le nom: comme auſſi elle a touſiours eſté diſtinguée de la premiere, & eſtimée plus ſordide. Tellement que l'vne a eſté permiſe aux nobles, l'autre appellée vile, meſmes entre les roturiers. Auſſi eſt-ce la premiere qui enrichit les Eſtats, les accommodant de ce qu'ils manquent, & les deſchargeant de ce dont ils abondent. C'eſt elle qui ſert de mete nourrice aux arts & manufactures, comme il ſe void dans les villes de Lyon, Tours & autres, où tel marchand fournit de trauail à trois & quatre cens artizans en ſoye, laine & autres tels ouurages: Entre leſquels marchands ceux qui ſçauent le mieux pratiquer les maximes d'acheter plus cher & vendre à meilleur marché que les autres; c'eſt à dire ſe contenter de peu de profit, tant à l'achat qu'en la vente, font le plus grand debit, & par conſequent le plus grand gain: au lieu que ceux qui veulent s'enrichir en vn iour ſe decréditent pour le reſte de leur vie. Il me ſembleroit auſſi fort à propos de remedier à la mauuaiſe couſtume qu'ont quelques vns de ſurfaire ſi exceſſiuement leurs marchãdiſes, qu'ils eſpouuantent ceux qui eſtoient autrement reſolus d'acheter, ou les affrontent d'outre moitié de iuſte prix. Et qu'à la mode de quelques pays eſtrangers ſi on regloit le prix de toutes les marchandiſes, il s'en vendroit beaucoup plus: le temps qu'on employe à marchander eſtãt lors employé aux autres parties du trafic: ioint qu'en ce faiſant on pourroit enuoyer querir par qui que ce ſoit, meſmes par vn enfant, la marchandiſe dont on auoit à faire, comme il ſe prarique és autres choſes dont le prix eſt reglé, & que la premiere conſultation que fait celuy qui veut acheter eſt celle de l'argent qu'il y veut employer: tellement que la conſideration du prix modique, & l'aſſeurance de ne ſuracheter pas la choſe, la feroit pluſtoſt acheter. Au lieu que pluſieurs en ſont retenus par la ſeule honte de marchander.

Digitized by Google

Le 6. dist, que de vray la seule richesse des estats estoit le trafic, n'y ayant que de deux sortes de biẽs, les meubles & immeubles. Ceux-cy n'augmentent & ne diminuent que par la guerre, qui est vn fascheux moyen, & comme vne espece de jeu, où si l'on gagne vne fois l'on perd l'autre, les meubles s'vsent & consument fussent-ils de fer. Il ne reste donc que le trafic pour s'accroistre: mais il ne suffit pas de sçauoir la dignité, cõmodité & profit qu'apporte quelque chose, il faut pour la bien pratiquer leuer tous ses obstacles: qui sont, en premier lieu la paresse des habitans naturelle ou contractée par mauuaise habitude: la premiere se void d'ordinaire és bons terroirs, ce qui fait dire bonne terre mauuaises gens, pource que trouuans dequoy viure de leur creu, ils sont negligens de voyager. L'Irlande nous fournit d'exemple de la seconde, où ce peuple nourry à la faineantise ayme mieux se couurir tout le corps d'vne piece de drap, que de prendre la peine de se tailler des habits. Duquel vice ne sont pas fort éloignez, l'ignorance des pays, des langues & de la marchandise, nul ne pouuant aymer ce qu'il ne connoist pas. Le second empeschement, est le defaut des matieres & instrumens propres au trafic, comme sont les marchandises & les vaisseaux & autres moyens: à quoy se peut aussi ioindre le defaut des havres & ports asseurez. Le troisiesme est, le peril qu'il y a au transport par les brigandages des voleurs sur terre & des pyrates sur mer. Le quatriesme, le defaut des compagnies, tant pour entreprendre les grands negoces que pour les asseurances, comme elles se pratiquent en Holande & ailleurs, où l'on a trouué moyen d'asseurer iusques à la vie des personnes sous de bonnes cautions. Le cinquiesme est, la mauuaise foy de ce siecle du tout opposée à la bonne foy des marchands, incompatible auec la chicane, finalement ce grand procez non encore vuidé entre le Roy de Pologne & ceux de

Dantzic, pour l'impoſt qu'il veut eſtablir ſur la mer Balthique, montre bien que les impoſts ſont auſſi vn des plus notables empeſchemens du trafic. A tous leſquels obſtacles & incommoditez, il eſt poſſible en France d'apporter quelque remede. Nous n'auons pas beaucoup à inſiſter ſur le premier: ſe trouuans plus de François qui ont porté leur induſtrie, de laquelle ils viuent chez les eſtrangers, que d'eſtrangers qui facent le meſme, indice certain que noſtre nation n'eſt pas des plus pareſſeuſes. Mais il ſeroit à deſirer que la ieuneſſe deſtinée à l'honneſte exercice de la marchandiſe, ne fuſt pas moins ſoigneuſe d'apprendre la carte & le pays que noſtre Nobleſſe l'eſt pour la guerre. Ie ne leur trouue pas les langues, ſur tout la Latine, moins neceſſaires qu'aux Medecins & Auocats, ceux-cy pouuans en cas de neceſſité apprendre leur ſcience en leur langue maternelle: Mais les marchands ne ſe peuuent faire entendre aux pays eſtranges que par la langue Latine qui ſert d'interpretation à toutes les autres. A faute dequoy il ſera au pouuoir d'vn truchement de les tromper. Nous ne manquons point auſſi en France de marchandiſes, meſmes de celles qui ne ſont point ou communes ou ſi bonnes ailleurs; telles que ſont nos bleds, laines, chavres, & tout ce qui s'en fait, comme cordages & toiles: noſtre ſel, paſtel & autres telles choſes: moins, de materiaux à conſtruire & équipper de tout point des vaiſſeaux: & nous auons les meilleurs havres du monde. L'incommodité des brigands & pirates eſt bien plus conſiderable, à laquelle neantmoins on peut remedier tant en la ville qu'aux champs & par mer que par terre: en la premiere, à ſçauoir en ville, & particulierement en celle de Paris, par vne exacte connoiſſance de tous les domiciliez de chacun quartier: par des lumieres plus claires miſes en plus grande quantité, & qui couſteront moins que les lanternes, le plus ſouuent inutiles, par vn

corps de garde de ceux qui y ſont obligez, colloquez la nuit par ordre en chacune ruë & par autres moyens à déduire en leur lieu. Aux champs les marchands s'aſſemblans en carauane (c'eſt à dire en compagnie) & ſe faiſans aſſiſter des Preuoſts, qui ſont tenus d'aſſeurer les chemins, & tant ſur terre que principalement ſur mer, par l'eſtabliſſement des compagnies.

Le ſeptieſme diſt, que c'eſtoit toucher le vray point du reſtabliſſement du commerce que l'eſtabliſſement des compagnies. Car la nature & l'art nous apprennent que comme les pezants fardeaux ne ſe peuuent mouuoir par de petites forces; ainſi, les affaires de grande importance, qui ont beſoin d'vn grand fonds & où il faut eſtre en meſme temps en diuers lieux, ne ſe peuuent exercer par vne ſeule perſonne, laquelle n'eſt pas auſſi toute ſeule capable de remedier aſſez promptement aux inconueniens préueus & non préueus, mais auſſi qui arriuent neceſſairement en toutes les entrepriſes. D'où vient que la premiere perte qui arriue à vn marchand qui fait ſes affaires pour ſon ſeul conte & hors de toute ſocieté, l'accable de chagrin, & ſouuent de deſeſpoir fondé ſur ce qu'il n'a pas moyen de ſe remettre: ce qui n'eſt pas dans les compagnies, où la perte eſtãt également diſtribuée en pluſieurs parties eſt plus aiſément ſupportée de tous les aſſociez, entre leſquels ſi l'apprehenſion & timidité de l'vn propoſe les moyens les plus ſeurs, le courage & l'experience de l'autre y apporte du temperament, & chacun ne contribuant pas moins de ſon conſeil que de ſes moyens en vne cauſe commune, elle eſt en d'autant moindre peril que pluſieurs y veillent. Les ſeules cõpagnies ont auſſi moyen de faire les pourſuites & ſolicitations neceſſaires au recouurement des priſes, mal faites ſur elles en mer, obtention de lettres de repreſailles, & les ayans obtenuës ont ſeules le moyen de s'en ſeruir. Auſſi voyons

nous que les fonctions d'aucune autre partie considerable en cet estat, ne s'exercent par vne seule personne. L'estat Ecclesiastique est composé de plusieurs: la Iustice & la Medecine ont plusieurs membres, les batailles ne se sçauroient gagner par vn homme seul, tant vaillant pust-il estre: iusques aux abeilles & fourmis s'entretiennent par le nombre. Mais comme ces compagnies sont absolument necessaires, & les Estats voisins nous en fournissent d'exemple: ainsi faut-il bien éuiter qu'elles ne degenerent en monopoles, & mettent vn prix excessif aux marchandises.

Le 8. dist, qu'outre ce qui a esté remarqué, la conionction des riuieres tant de fois proposée & non encore executée, pour n'auoir pas trouué des esprits assez constans à l'accomplissement de leurs desseins, apporteroit vne grande facilité au commerce: le transport des marchandises en ostant le plus liquide du profit mesme par les exactions des hostelleries qui se mocquēt des reglemens & taxes faites des denrées, faute d'auoir l'œil pour les faire entretenir. A quoy pourroit remedier vne puissante compagnie, ayant à chaque disnée & soupée des lieux par où leurs facteurs seroient obligez de passer, des associez qui tiendroient lesdites hostelleries, & par ce moyen estans interessez en quelque portion du profit, prendroient garde de plus pres à la seureté des chemins: à faute dequoy les plus fameux messagers sont souuent volez. Il seruiroit aussi grandement d'auoir de bons & certains auis des affaires du monde en general, notamment de la disposition à la ruine, répits & faillites des banqueroutiers qui se font souuent en vn lieu, tandis que leurs facteurs font des emprunts en d'autres. Comme aussi, le marchand qui sçaura qu'vne ville est assiegée ou occupée par l'ennemy, ou en termes de l'estre: en ce dernier cas se hastera d'en tirer ses effets, & aux autres s'empeschera d'y enuoyer negoc-

cier, n'y ayant aucune ſympathie entre la guerre & la marchandiſe. Mais ſur tout, en cette occurrence eſt neceſſaire la connoiſſance certaine de la valeur du prix des marchandiſes dont on veut trafiquer. Ce qui a fait grandement loüer les feüilles qui ſont autrefois ſorties de ce Bureau contenans le prix courant des manchandiſes par chacune ſemaine, à l'imitation de la ville d'Amſterdam. Car ſur ce pied, le marchand n'a qu'à déconter les frais du tranſport, & faire la reduction des poids & meſures pour voir ſon profit éuident, obſeruant neantmoins touſiours ſoigneuſement de tirer en ligne quelque ſomme imaginaire pour les hazards & changemens qui peuuent arriuer contre toute apparence, eſtant impoſſible, quelque ſoin qu'on y apporte, de regler exactement le gain de la marchandiſe, comme dependant vne partie du hazard & l'autre de la volonté & phantaizie des hommes: d'où vient que telle marchandiſe qui pour eſtre auiourd'huy à la mode ou autrement en credit, donnoit vingt pour cent de gain à ſon maiſtre, le laiſſe quelquefois en perte, ou garde long-temps la boutique.

CENT LXXIX.

CONFERENCE

Quelles ſont les plus communes cauſes des procez: & pourquoy il y en a plus auiourd'huy que le temps paſſé.

PLaton dreſſant vne Republique dont les citoyés puiſſent viure en bonne intelligence, en banit auec raiſon ces mots de mien & tien. Il iugoit que tandis qu'il y auoit quelque choſe à partager il ſe trouueroit touſiours des mécontens: l'amour propre, d'où naiſt le trop grand deſir de conſeruer ſon bien & d'acquerir celuy des autres, agiſſant diuerſemen t dans les hommes: en temps des guerre par laforce ouuerte & main armée, & en temps de paix par les procez; chageant la peau de lyon en celle de renard: ce qui fait cõparer la milice au barreau & la cauſe des ſoldats auec celle des Auocats. *l.* 14 C. *de aduoc. diu. iud.* De là vient que la cupidité d'en auoir n'ayant aimais eſté ſi grãde qu'elle eſt auiourd'huy, ni ſi authoriſée, puis que c'eſt par là qu'on paruient à la pluſpart des charges, il n'y a pas de quoy s'ébahir s'il ſe trouue plus de procez auiourd'huy que le temps paſſé.

Digitized by Google

Le 2. dist, que la communauté des biens qui nous a este feinte par les Poëtes, & dont nous auons des exemples en la primitiue Eglise, si vous en ostez cette charité qui l'auoit produite, n'apporteroit pas moins de noises & par cõsequẽt de procez, qu'il y en a à present: vn chacun se voulant auec raison approprier ce qui seroit commun, ou s'il ne se la pouuoir rendre propre, il l'auroit à mépris les causes communes estant negligées & ordinairement parduës contre les particuliers. D'où se void l'impertinence des Legislateurs & celle de Nicolaïtes, qui pour faire plus aimer les enfans, vouloient que les femmes fussent communes, estans certains que les femmes & les enfans qui seroient à tous ne seroient à aucun, & si celles qui ne sont qu'à 2. ou trois, les tiennent tousiours en ialousie & souuent en procez que seroit-ce de celles qui seroient à tout le monde? I'estime donc que si les effets contraires ont des causes de mesme, c'est l'abondãce, & l'orgueil qu'elle produit qui fait le procez: puis que la pauureté & l'humilité font faire la paix & les accords. Ce que vouloit dire le Democrite François introduisant vn vieillard qui les accordoit tous, mais apres la ruine des parties. Ce que prouue aussi le cercle des cõditions de la vie humaine, qui nous represente le trauail tenant par la main l'opulance: elle, l'orgueil: cette-ci, la noise, qui fait la pauureté: elle, l'humilité: qui produit de rechef le trauail: luy, l'opulence, & ainsi du reste. Car de 50. procez il n'y en a pas vn qui se cõmançast ou qui se terminast entre les parties, si chacune d'icelles vouloit s'autant humilier l'vn & l'autre qu'elles font deuant l'autre Iuges, voire souuent deuant leur conseil. De sorte que la vanité estant plus grande en ce siecle qu'elle ne fut iamais; bien que assez mal fondée en la plus part de ceux qui s'y laissent emporter: il n'y a pas dequoy s'ebahir si nostre siecle abonde en procez plus que les precédens.

Digitized by Google

Le 3. dist, que ceux qui sont à leur aize ne veulẽt point de procez : ce n'est donc pas l'abondance qui les fait, mais la necessité non absoluë ; car qui n'a rien ne l'aide point ; mais telle que l'vn ne peut payer ce qu'il doit, & l'autre ne s'en peut passer : En tout autre cas les accommodemens sont possibles. C'est de cette source que procédent tant de saisies & de sentences d'ordre, que les saisis ne souffriroiẽt jamais s'ils auoient moyen de payer ; veu qu'ils sçauent qũe tous les despens tomberont tousiours sur eux. Or comme il n'y eut iamais de personnes si riches qu'il y en a aujourd'huy en France, il n'y en eut iamais tant de pauures ; chacun trauaille par cette vanité ci-dessus remarquée à s'incommoder encor tous les iours de plus en plus, se moquant des reglemens qui nous veulent reduire à quelque frugalité : & rapportant nostre incommodité publique & particuliere à toute autre cause qu'à nous-mesmes.

Le 4. dist, que les siecles passez ayans en mesmes vicissitudes de paix & de guerre, voire de pauureté & richesse des hommes, ils n'auoient pas tant de procez qu'à present. Ce qui fait voir qu'il en faut rechercher la cause ailleurs : qu'on pourroit trouuer dans la subtilité de l'esprit humain qui se raffine dans les âges du monde, degenerant en malice ; qui fait naistre des difficultez & contestations, où la bonté & simplicité de nos ancestres n'en reconnoissoit point. A quoy a beaucoup aydé la multitude & diuersité des loix. Car outre les Romaines qui auoient demeuré long-temps dans l'oubly, depuis remises en lumiere par Veruher l'an 1127. & les Canons compilez par Gratian ; d'où sont venus la pratique & formalitez iudiciaires, nos Coustumes & enfin nos Ordonnances : & entr'autres, celles faites depuis Charles VIII. auec de grandes prefaces & raisonnemens, à l'imitation de Iustinian, ont plus suscité de procez qu'il n'y en auoit eu mil ans au-

Digitized by Google

pafauant. Ce qui a fait beau jeu a ceux qui en ont voulu tirer du profit, d'en faire vn art ſi confus & intrigué, qu'il n'y a détour qui ne s'y trouue pour multiplier vn procez ou le rendre immortel : la raiſon morale, fondement de la loy, receuant mille faces differentes, non ſeulement dans les circonſtances du fait, mais dans le Droit, où il y a peu de loix qui n'en ayent de contraires.

Le 5. diſt, qu'il falloit attribuer la cauſe de nos procez à l'humeur de la nation Françoiſe deſireuſe de changement, & naturellement ſubtile & éloquente, ce qui a fait appeller la France par vn Poëte latin la nourrice des Auocats. Les lettres qu'elle a cultiuées au dernier ſiecle y ont beaucoup aydé. Les François ayans veu auſſi pluſieurs bonnes maiſons faites par des gens de Iuſtice, ont pouſſé tous leurs enfans au barreau ; qu'ils ont veu d'ailleurs eſtre la plus commune entrée aux honneurs. Ceux qui n'ont pû eſtre Auocats ſe ſont faits Procureurs, ſolliciteurs, ſergens : & ce grand nombre de gens & miniſtres de Iuſtice ont employé leurs inuentions à trouuer dequoy viure ce qu'ils ne peuuent ſans les procez. Il ne ſe faut donc pas eſtonner s'ils les conſeillent, entretiennent, multiplient & eterniſent tant qu'ils peuuent, aux demandeurs, par induction, eſtant aiſé de nous perſuader ce qui a apparence de profit, aux défendeurs, en partie par force, en les obligeant à ſe défendre, & en partie par raiſons, en les empeſchant d'aquieſcer ; voire lors qu'ils ont affaire aux ſimples, refuſans de rendre les pieces aux parties qui ſe veulent accorder.

Le 6. diſt, que les procez augmentent ou diminuent ſelon la diuerſité des proportions gardées en l'adminiſtration de la Iuſtice. Car les vns fondez ſur le droit naturel, par lequel tous les hommes ſont nez égaux, l'ont meſurée par l'égalité ou proportion Arithmetique. Ainſi, les Medes faiſoient de l'egalité Iuſtice ; au lieu que (ce diſoit Xenophon à

Digitized by Google

Cyrus en le reprenant de son partage des casaques renduës à ses compagnons, eu égard à leur taille & non à ceux à qui elles appartenoient) les Perses faisoient la Iustice égale. Cette proportion Arithmetique estoit obseruée par Dracõ, Solon, Licurgue & toutes les Republiques populaires, où par tout étoit la Loy de Tallion des Hebreux, qui porroit œil pour œil & dent pour dent: le liure de leurs loix s'appellant aussi le liure de Droit; d'où nous est demeurée cette frase de faire droit aux parties. Mais cette égalité ayant tant d'inconueniens que le souuerain droit passe souuent pour vne souueraine iniure: Platon rendit la Iustice arbitraire sans aucunes autres loix que celles qui seroient tirées de la proportion des grands aux petits, & autres circonstances qu'il appella équité ou proportion Geometrique: laquelle Iustice derechef estant trop vague & réduite à la discretion des Magistrats, plus sujets à corruption; Entre ces deux extremitez, Aristote choisit vn milieu; reglant la Iustice commutatiue, qui iuge du droit des particuliers, par la proportion arithmetique: & la distributiue, qui est pour les affaires publiques, par la proportion geometrique. Et nostre vsage a approuué vne proportion harmonique, par laquelle le Magistrat souuerain vsant de la loy & de l'équite, tempere la trop grande liberté de l'autre, qui est la iustice obseruée aux bonnes Monarchies, ausquelles les Cours souueraines estans au dessous de la loy, & ayans neantmoins en leur puissance l'equité, font vne agreable temperament de la Iustice auec la raison, pouuans infirmer les sentences des Iuges subalternes astreins à la loy: comme l'authorité Royale est au dessus des vns & des autres. D'où resulte qu'il y a peu de procez où s'exerce la iustice arithmetique, c'est à dire la rigueur inflexible de la loy: vn peu plus, où la proportion geometrique a lieu pour ce qu'il faut vser de raisons, lesquelles toutefois

Digitized by Google

èſtans touſiours ſemblables, ne ſe peuuent changer, comme il arriue en la proportion harmonique: en laquelle le point de droit indiuiſible en ſoy eſtant balancé diuerſement entre la loy & l'equité & tiré de chaque coſté ſelon l'intereſt des parties, les deciſions des vns ne peuuent s'aiuſter entierement aux autres, pour la diuerſité des circonſtances: mais comme les proportions geometriques n'ayant aucune liaiſon de leurs quantitez entr'elles, bien qu'elles aſſoupiſſent les querelles des particuliers, ſont vn dangereux reflux dans le corps de l'Eſtat, par l'indignation des nobles contre le peuple, & l'enuie du peuple contre les nobles: ainſi l'harmonique, telle qu'eſt la noſtre, eſt bien plus dõmageable aux particuliers qu'elle entretient en procez, qu'elle ne l'eſt à l'Eſtat dans lequel elle occupe les eſprits broüillons à deſcharger leur cholere ſur le papier & contre leurs parties aduerſes. Mais pourquoy en auons nous plus en ce ſiecle qu'aux precedens? Ie croy que c'eſt la trop grande connoiſſance du Droit de l'Ordonnance & des termes des Arreſts; auſquels on ſe tenoit plus volontiers, lors qu'eſtans en latin on ne les entendoit point.

CENT LXXX.

CONFERENCE

S'il eſt venu plus de bien que de mal du partage des parties de la Medecine, en Medecins, Chirurgiens & Apotiquaires.

LA reſolution de cette queſtion ne regardant pas ſeulement la paix ou la diſcorde de ce grand corps de la Medecine, diffus dans toutes les parties de l'Eſtat ; mais ſa conſequence ne paroiſſãt pas moins dans les armées qu'à la maiſon, & regardant la vie de tous les ſujets & regnicoles : elle a beſoin de plus de circonſpection qu'aucune autre qui ait iamais eſté traittée en cette compagnie. Car on ne ſçauroit eſtre vn moment malade, voire vſer de précaution pour s'empecher de le deuenir, qu'on n'ait beſoin d'eſtre inſtruit en cette matiere. Et afin que chacun des membres de la Médecine ne penſe point que la propoſition ſoit faite à ſon preiudice, elle les regarde également. C'eſt donc aux bons eſprits de n'attendre pas à ſe réſoudre ſur ce fait lors que les maladies les auront rendus moins capables de faire vn bõ choix.

quant à moy qui laisse volontiers le monde cõme il est : i'estime qu'il ne faut pas sans grande raison troubler la societé ciuile, qui subsiste principalement par le mutuel rapport de tous les membres politiques d'vn corps à leur tour : voyant d'ailleurs le siécle tellement porté à l'interest & profit particulier, que comme les hostes vous seruent plus volontiers des viandes qu'il ont chez eux, qu'ils n'ẽ vont aheter d'autres : ainsi il y auroit à craindre que celuy qui ordonneroit vn remede le deuant fournit, tireroit aussi-tost ses indicatiõs de sa commodité, comme d'ailleurs.

Le 2. dist, que la Medecine estoit le temps passé exercée par vne seule personne, qui en faisoit toutes les fonctiõs. Ce qui est d'autant plus vray-sẽblable, qu'elle a esté méme vn tẽps sans estre pratiquée par aucun de profession formée : les prestres d'Egypte ayans eu la charge d'escrire dans Memphis aux temples de Vulcain & d'Isis, les remedes dont vn chacun venoit declarer qu'il s'estoit bien trouué, pour les enseigner aux autres. Ce que faisoient aussi les Grecs escriuans en parchemain les receptes qui les auoit gueris à l'entrée des temples d'Apollon & d'Æsculape : d'où leurs prestres les tiroient pour les prononcer aux autres, comme si c'eussent esté des oracles, authorisant la medecine par la religion. Puis, cette discipline, comme toute autre chose, prenant son accroissement par degrez : il s'en trouua qui reduisirent toutes ces experiences en vn art, qu'ils professerent, le plus ancien desquels fut Æsculape fils d'Apollon & d'Ariadne ; auquel succeda auec le temps vn Æsculape troisiesme du nom, qui fut le premier arracheur de dents, ce dit Ciceron au liure troisiesme de la nature des Dieux, & qui entreprit le premier de lascher le ventre, laissant pour successeurs ses enfans qui furent à la guerre de Troye, l'vn nommé Podalire, qui eut soin des maladies internes, & l'autre Machaon operant

de la main sur les maladies externes, où commença de paroistre la Medecine diuisée en Pharmacie & Chirurgie: lesquelles deux parties auoient esté depuis faites conioinctement par Chiron, ainsi nommé pour l'excellence de sa main à operer, & estimé centaure, pource qu'il estoit tousiours à cheual pour aller secourir les malades éloignez, tant sa reputation estoit grande, & qui fut precepteur d'Achille. Et pour ce que les operations de la Chirurgie sont plus apparentes que celles des autres parties de la Medecine, Platon dit que l'ancienne Medecine n'estoit que la Chirurgie. Hippocrate vint en suite, lequel pource que la Medecine estant lors toute mysterieuse, ne se communiquoit qu'aux enfans de l'art, estoit dit prendre, ou prenoit en effet son origine du costé paternel & maternel d'Æsculape & d'Hercule, qui a esté aussi creu l'vn des premiers autheurs de la Medecine. Cet Hypocrate, qui le premier en a parlé le plus dignement, exerçoit aussi les trois parties de la Medecine conioinctement, & s'est ainsi pratiquée iusques au temps de Galien: c'est à dire six cens ans apres. Et pour faire voir que cet art, & notamment la Chirurgie estoit exercée par les Medecins, on les chassa de Rome, pource que l'vn d'eux auoit couppé la iambe à vn citoyen Romain; comme il estoit croyable auec mauuais succez: & le pied de Darius qu'il s'estoit démis par la cheute de son cheual, n'ayant pû estre remis par ses Medecins Ægyptiens, qui estoient en la plus haute reputation, n'eust pas esté reduit par Democedes Medecin de Crotone, que ses gens tenoient prisonnier à Sardes: non plus que Critobulus n'eust pas acquis la reputation de bon Medecin pour auoir seurement & facilement tiré la fleche de l'œil de Philippes Roy de Macedone, s'ils n'eussent esté Chirurgiens & Medecins tout ensemble. Cependant il est arriué le mesme aux Medecins qu'aux enfans de ceux qui ont amassé quelque bien par la marchandise

marchandiſe ou autre penible exercice. Ils ont voulu éuiter la peine, & retenir l'honneur & le profit: ils ſe ſont reſeruez la ſeule authorité & puiſſãce d'ordonner: laiſſans à la foy & capacité de l'Apothicaire, le chois, diſpenſation, préparation & compoſition des medicamens, & au Chirurgien les operations de la main. Encore pluſieurs de ceux ci par le peu de ſoin qu'ils y ont apporté, ont laiſſé aux barbiers & eſtuuiſtes la gẽtilleſſe de faire le poil à d'autres, la dexterité d'arracher les dents, & de rechef à d'autres, reduction des luxations & fractures: toutes des appanages de la medecine. Or de ſçauoir ſi cette diuiſion a apporté plus de bien que de mal, ce la me ſemble dépendre de la capacité de ceux qui s'employent en cet art? Car ſi l'eſprit & le corps du Medecin ne ſont capables de vaquer aſſez exactement à toutes ces fonctions, il ne les doit pas entreprendre. Mais celuy qui ſe jugera pouuoir ſatisfaire à l'vn & à l'autre, le fera auec vne bien plus grande attention, lors qu'il ſe verra deuoir ſeul emporter l'honneur ou le blaſme de ſon procedé: au lieu que le partage du ſucez fait entre pluſieurs rend chaque particulier plus negligent: joint que chacun reſpond bien mieux de ſon fait que de celuy des autres, & s'accorde bien mieux auec ſoy-meſme, qu'il ne fait auec vn ſecond ou troiſiéme, auec leſquels il eſt mal-aizé quil n'interuienne quelque noiſe ou riote capable de les mettre ſi mal enſemble que le malade en pourra patir. Ainſi le Medecin repreſentant la faculté intellectuelle: le Chirurgien, la vitale & l'Apoticaire, la naturelle: les diuiſer, c'eſt vouloir ſeparer le foye, le cœur & le cerueau d'vn meſme homme: & la theorie n'eſtant iamais bien connuë ſans ſa pratique, ce n'eſt pas merueille ſi de cette deſunion ſont venus tant d'ignorans & Empiriques.

Le 3. diſt, que ſi la vie humaine comparée à l'art de la Medecine eſt briéue, au dire du ſouuerain Di-

ſtateur de cet art, c'eſt la vouloir encore abreger dauantage, voire de deux tiers, que luy donner trois arts a exercer? chacun deſquels requiert ſon homme tout entier. Ce n'eſtoit pas l'auis des Egyptiens, chez leſquels les Médecins n'eſtoient pas ſeulement diſtindes Operateurs & de ceux qui preparoient les remedes, mais chacune des plus notables parties de l'homme; comme entr'autres l'œil & l'oreille auoient leurs Medecins particuliers ce qui les rendoit bien plus experts, veu que nous ne faiſons bien que ce que nous faiſons ſouuent: & la difference qu'il y a entre celuy qui exerce pluſieurs arts & vn autre qui ſe contente du ſien, paroiſt entre les Apoticaires & Chirurgiens de village, qui font les trois parties de la Médecine, & les Medecins, Chirurgiens & Apoticaires des bonnes villes. Auſſi, le commerce & liaiſon du corps & de l'ame eſt tel que tandis que l'vn eſt occupé à vn ouurage, l'autre ne s'en peut détacher pour penſer ailleurs comme il faut? l'action eſtant de tout le cõpoſé. De ſorte que c'eſt demãder la meſme choſe à vn Médecin de luy faire faire vne ſaignée ou reduire vne fracture & preparer vn médicament, que de vouloir qu'vn General d'armée donne les ordres & face la fonction de ſimple ſoldat. Car ſi l'ame qui eſt en repos eſt eſtimée la plus ſage & plus capable de raiſonner d'où vient que les Iuges ſont aſſis, que les Médecins conſultent de meſme, & que les Grecs vouloient qu'on adoraſt en cette poſture, quel conſeil faudroit-il attendre d'vn Médecin tousjours hors d'haleine de ſes preparations ou operations? ioint que l'honneſteté ne permet pas qu'vn Médecin ayant les mains encore toutes teintes des remédes qu'il prepareroit: vint manier ſon malade: la foy duquel eſtant, ce dit Celſe, l'vne des principales conditions qui fait ſuccéder le ſoin des Médecins; puiſque celuy-là en guérit beaucoup auquel beaucoup ſe fient: Il eſt éuident qu'il y a plus de ſujet de ſe fier

en trois perſonnes qu'en vne ſeule. Et de fait, poſé qu'vn Medecin fuſt ſi damnable qu'il euſt mauuaiſe intention contre la vie de ſon malade, bien que la ſeule pensée en face telle horreur que la choſe ſoit d'elle-meſme tres-difficile à conceuoir; auſſi les exemples en ſont ils tres-rares: il lui ſeroit bien plus malaizé de l'executer, d'autres perſõnes deuant préparer ſes remedes, que s'il les faiſoit luy méme. Comme auſſi l'Apoticaire le pouroit bien pluſtoſt trauaillant ſeul & hors l'inſpection du Medecin, que non pas lors qu'il le ſçait deuoir eſtre juge de l'operation de ſon reméde, duquel il connoiſt la portée. C'eſt ce qui a fait pratiquer ce beau partage des trois parties de la Médecine, Diéte, Pharmacie & Chirurgie, qui cõme vn triot harmonieux ſe ſoulagent & entreſecoureut l'vne l'autre: le Medecin tenant le *ſuperius*, & les autres deux leurs parties, le 1. eſtant cõme la teſte, & les autres ſes 2. mains. Pourveu que cette harmonie & proportion ſoit ſi bien obſeruée que les mains ne ſe penſent point eſtre la teſte: comme il n'arriue que trop ſouuent au grand des-honneur de la Medecine & dommage des malades.

CENT LXXXI.

CONFERENCE

S'il y a quelque mal réel autre que la douleur.

LEs choſes ſont abſolument ou par rapport auec d'autres, celles-là ſont réelles, comme d'eſtre homme, celles-cy qui n'ont leur eſtre que dans le rapport auec noſtre fantaiſie en dependent, comme d'eſtre aiſé ou faſché de quelque nouuelle. Ces deux eſtres contiennent tout : mais pource que la foibleſſe du iugement humain les confond bien ſouuent, prenant vne choſe imaginaire pour vne reele, la recherche de leur difference a ſouuẽt fourny de queſtions aux eſcholes. Dans celle des Stoïques, tant s'en faut qu'il ſe ttouuaſt quelque autre mal réel que la douleur, & que cette douleur méme n'eſtoit pas eſtimée vn mal; au contraire Epicure ne croyoit point d'autre mal que la douleur, non plus que d'autre bien que le plaiſir qui luy eſt opposé. De vray, en apportant le temperament de l'honneſte à ce plaiſir-là, & donnant le haut-bout au plaiſir de l'eſprit, il ſera aiſé de faire conuertir le bien & le plaiſir l'vn auec l'autre. Ce qu'eſtant, il ſera aiſé de conclure que le mal & la douleur ſeront auſſi reciproques.

Digitized by Google

Le 2. dist, que le mal estant l'absence ou priuation du bien & la priuation n'estant pas vne chose réelle; c'est demander si vne priuation est vne habitude que chercher s'il a quelque mal réel, comme l'apoplexie, le schirre & les autres maladies qui nous rendent insensibles à leur mal, & partant ne sont point douloureuses, n'en meritent pas moins le nom de mal qui en est au contraire d'autant plus grand. Mais pour s'accommoder aux termes de la question, qui semble estre s'il y a quelques autres passions du genre de ce que le vulgaire appelle maux, qui causent aussi necessairement quelque sensible desplaisir en nous, comme fait la douleur corporelle, à laquelle appartient proprement le nom de douleur: Il faut pour la vuider entendre ce qu'il y a de different & de commun entre la douleur spirituelle & corporelle. Il leur est commun que tous y sont sensibles: toutefois les vns plus, & les autres moins. Car comme il n'y a sage ny fol qui ne soit susceptible de quelque contentement & desplaisir en son esprit, & de quelque plaisir & douleur en son corps, ainsi y en a-il qui goustent bien mieux les plaisirs tant spirituels que corporels, & qui sont bien plus sensibles aux tristesses de l'ame & aux douleurs du corps les vns que les autres. En second lieu, il leur est commun que tous desirent le plaisir sous l'espece du biẽ, & fuyent la douleur sous l'apparence du mal, & qu'on ne m'allegue point quelques bons Religieux qui macerent leurs corps iusques à se flageller, veu qu'ils le font sous l'apprehension du bien auenir, au respect duquel le mal present est conceu par eux comme vn bien, pource qu'il leur en ouure le chemin, & enfin, que tant l'vn que l'autre s'excitent par diuerses causes & moyẽs, & souuent contraires. Car tout ainsi que l'amertume de chicorée fera mal & desplaira à quelques vns & sera agreable aux autres, vn mesme accident causera du plaisir & de la tristesse en l'esprit des

vns, tandis que les autres en riront : cette varieté procedant de la diuerſe trempe des eſprits. Ces douleurs du corps & de l'eſprit different auſſi en ce que chacun eſt iuge capable de la douleur corporelle; mais non de celle de l'eſprit. Car tout ainſi que ſelon le dire d'Ariſt. au 7. liu. de ſes grandes Morales chacun court au plaiſir du corps, pource que la pluſpart ignore ceux de l'ame : ainſi, pluſieurs eſtiment leurs ſeules douleurs corporelles eſtre de veritables maux, pource qu'ils n'ont pas l'experience des deplaiſirs de l'ame. Mais à qui les voudra bien peſer, comme l'intellect par lequel nous differons des beſtes, eſt d'vn prix infiniment plus excellent que le corps, ainſi les maux qui l'ataquent en ſont d'autant plus grands, voire comme c'eſt a luy ſeul que le corps reſſent le plaiſir & la douleur, deſquels il n'eſt plus ſuſceptible ſi toſt que l'ame en eſt ſeparée, c'eſt auſſi l'ame qui reſſent les plus viues atteintes de la douleur non ſeulement corporelle par l'étroite liaiſon qui eſt entre ces deux parties de l'homme, mais auſſi ſpirituelle; ordinairement ſi forte qu'elle ne s'arreſte pas comme la douleur corporelle à trauailler le corps ſeul, laiſſant l'eſprit tranquille, comme il eſt en la pluſpart de ceux qui ſe meurent, pluſieurs deſquels ont eſté veus en ces derniers momẽs de leur deſ-vnion d'auec le corps, faire des ſaillies que l'on n'a pû attribuer qu'à vn ſecours ſurnaturel : Elle paſſe de l'ame au corps y ayant peu d'eſprits aſſez forts pour ſe pouuoir empécher de trahir leurs pensées en imprimant l'image de leurs déplaiſirs ſur leur front : la face & particulierement l'œil n'eſtant apellée le miroir de l'ame pour autre raiſon, ſinon pour ce qu'ils ſe changent par les paſſions & affections de l'ame. Et pour faire voir combien la douleur & le déplaiſir de l'eſprit ſurpaſſent celuy du corps, y a-il celuy qui pour racheter la perte de ſon honneur ne prodigué fort volontiers ſa vie; ce qu'il ne peut faire ſans ſouffrir la

douleur de la mort ? Or celuy qui rachete vne choſe du prix d'vn autre, montre aſſez à quelle proportion il eſtime chacune d'icelles.

Le 3. diſt qu'il ne s'agit pas de ſçauoir laquelle des douleurs du corps ou de l'eſprit eſt la plus grand: chacun en iugeant diuerſement ſelon ſon humeur. L'auaricieux ne preferera pas ſeulement ſon profit à la douleur qu'il receura de la faim & de la ſoif, mais pour eſtre payé d'vne vieille dete qu'il croioit perduë endureroit le foüet ſous la cuſtode. L'ambitieux au contraire, pour n'endurer pas vn dementi courra ſur le pré, où il perdra volontiers la vie, du moins étant bleſſé rachetera de mille douleurs le ſoupçon d'auoir obmis à ſe faire donner l'éclairciſſement d'vn mot à double ſens. Ce n'eſt donc pas de là d'où ſe doit tirer la reſolution de la queſtion preſente; qui eſt, s'il y a quelque realité en tous les maux que l'eſprit de l'homme ſe fait, autre que la douleur: laquelle juſques aux animaux reſſentans & fuians tant qu'ils peuuent, montrent aſſez qu'ils l'eſtiment mal; comme au contraire ſe trouuans exempts de tous les autres, la nature qui les garde fait voir à l'homme qu'elle a laiſſé à ſa propre conduite, de combien ſa condition naturelle eſt pire que celle des autres animaux, n'aiant pas ſeulement la meſme part auec eux en tous les maux auſquels les corps des vns & des autres sõt expoſez, mais ſe rendant encor ingenieux à ſon dommage & tres-expert artizan de ſa mauuaiſe fortune. Ce que nous repreſente le pourceau, lequel durant la tempeſte mangeoit paiſiblement ſon grain dans le fond du vaiſſeau, tandis que tout l'équipage & les paſſans s'attendans de moment à autre, d'aller donner contre vn eſcueil prochain, mouroient autant d'aprehenſion qu'ils y venoient à penſer, laquelle crainte finit auec le grain du pourceau & l'ariuée du vaiſſeau à bõ port; auquel beſtes & gẽs étant expoſez, qui ne void que ce vil animal n'auoit rien

ſenti du déplaiſir qu'auoit apporté cette tempeſte aux hommes, d'autant moins heureux que luy par ce moyen ; & par conſequent que leur ſeul imagination auoit donné aux hommes ce déplaiſir, duquel vne plus haute ſcience que la leur, à ſçauoir vne prédiction certaine ou connoiſſance de l'auenir n'ay nt peu les garantir, il s'enſuit que c'eſt vn effet de leur ignorance & foibleſſe d'eſprit que cette triſteſſe & déplaiſir que leur fauſſe apprehenſion leur a donnée. Le meſme ſe peut dire de toutes les autres afflictions que les hommes ſe donnoient, apellez à bõ droit par le Sage vanité & tourmẽs d'eſprit. Car celuy qui ſe deſeſpere pour la perte d'vn procés ne le feroit pas s'il preuoyoit le deuoir gagner en cauſe d'apel ; l'intimé qui s'en réjoüiſſoit, ne l'eût pas fait s'il ſe fut a viſé qu'ayant notoirement mauuaiſe cauſe le premier Iuge l'auoit plus deſobligé de luy faire obtenir ſes cõcluſions que s'il l'en euſt debonté d'abord. Voire, celuy qui perd en dernier reſſort ne s'afflige pas pour ce qu'il perd, mais par les conſequences que ſon eſprit en tire: qu'il ſera moqué d'auoir entrepris ce qu'il n'apû executer, qu'il ſera apauuri ; par conſequent n'aura plus moyen de paroiſtre ou éleuer les ſiens. Toutes inductions qui ſe trouuent le plus ſouuent fauſſes, & donnent neantmoins à nos eſprits de veritables déplaiſirs. Pour le faire voir ne voyons-nous pas le plus ſouuent que les grãds biens qu'vn pere laiſſera à ſes enfans les rendra lâches, faineans, & les fera degenerer de la vertu du pere que la pauureté du ſien auoit pouſſé au trauail, & par luy aux richeſſes & honneurs ? D'où s'enſuit que le deplaiſir d'vn pere qui laiſſe en mourant peu de bien à ſes enfans n'a aucun fondement en la choſe, mais en ſa ſeule imagination bleſſée : & par conſequent ne peut eſtre vn mal reel : qui eſt toutefois ce que le vulgaire appelle plus communément mal. Car les choſes reelles ſont reconnuës telles de tout le

monde. Le Sauuage, l'Asiatique, l'Affriquain & celuy qui habite l'Europe cõuiendroit chacun en leur langue qu'vn cheual est tel. Mais le mesme ne se peut pas dire de nos opinions. Ainsi deux hommes logeant sous méme toict perdirent leurs femmes il n'y a pas longtemps : l'vn s'en est si fort affligé qu'il en est mort de tristesse : l'autre receuant ses amis qui le venoient consoler ne pouuoit si bien dissimuler sa ioye qu'on ne s'en apperceust : & ce pendant le dernier auoit en apparence plus perdu que le premier. Cela fait voir que la tristesse de l'vn & la ioye de l'autre, ne dependoient que de la diuerse reflexion qu'ils faisoient sur cet accidans. Le méme se peut dire de tous les autres Le pareil affront qui faisoit tirer l'épée à l'vn des disciples de Socrate le faisoit rire de la sottize de son ennemi ; & tout ce que le vulgaire appelle bien ou mal hors la douleur est vne medaille qui a son endroit & son revers.

CENT LXXXII.

CONFERENCE

Si l'homme eſt le plus maladif de tous les animaux & pourquoy?

LA maladie eſtant vne diſpoſition contre nature, qui bleſſe les fonctions, tout corps viuant capable d'action peut deuenir malade par quelque cauſe qui l'empeſche d'agir. C'eſt pourquoy non ſeulement les hommes, mais les animaux, & iuſques aux plantes ont leurs maladies, que Theophraſte decrit ſoigneuſement. Entre les beſtes, bien qu'il y en ait quelques-vnes ſuiettes à des maladies particulieres, comme le chien, à la rage: le pourceau, à la lepre, la chevre & le lyon, à la fievre, toutefois il n'y en a pas vne qui ſoit tant attaquée de toute ſorte de maladies que l'homme qui n'eſt exempt d'aucune, dont la moindre de toutes ſes parties ſimilaires qui ſe nourriſt, eſt ſuiette au moins à 12. ſortes de maladies, ſçauoir lors qu'elles n'attirent point du tout leur aliment, ou foiblement, ou autrement qu'il ne faut, ou bien lors qu'elles manquent en autant de façon à le retenir, le cuire & a vuider ſes ſuperfluitez. que ſi cette partie outre ſa nourriture a encore le ſentiment elle en

peut auoir 15. & si vous y adiouſtez le mouuement, elle eſt capable de 18. que ſi elle ne ſe nourrit pas toute ſeule, mais qu'elle trauaille pour le public, elle en encourt de rechef 12. autres, ſuiuant les 3. manieres que ſes fonctions peuuent eſtre offensées dans l'atraction, retention, coction & expulſion. L'œil ſeul eſt ſujet à pres de 200. affections. Et comme ſi ce n'eſtoit pas aſſez des maladies anciennes, il s'en void tous les iours de nouuelles & inconnuës aux ſiecles precedens. Dont la raiſon ſe doit prendre dans la nature meſme de l'homme, lequel comme il eſt le plus parfaitement temperé & le mieux composé de tous les animaux, pource qu'il eſtoit deſtiné à des plus grandes actions, auſſi pour la moindre occaſion il perd cette iuſteſſe & proportion, à laquelle comme il faut vn grand appareil & vn rencontre de pluſieurs choſes, auſſi faut il peu pour la deſtruire, par le defaut de la moindre des choſes requiſes à cette ſymmetrie, & lors qu'il ariue du deſordre dans les parties, les humeurs & les eſprits. De fait, comme il n'y a que deux cauſes qui nous rendent malades, ſçauoir les internes & externes, l'homme eſt également ſujet à toutes les deux, aux internes, à cauſe de ſon temperament chaud & humide propre à la corruption aydée par la diuerſité de ſes alimens, au lieu que les autres animaux ne changent iamais de paſture, qui eſt la plus probable cauſe de leur ſanté & bonne conſtitution. Car les alimens ayans chacun des qualitez particulieres & ſouuent differentes, par le moyen deſquelles ils s'empeſchent ordinairement & ſont contraires les vns aux autres, leur diuerſité incommode la nature affoiblit la chaleur naturelle, fait des cruditez, les premiers digerez entrainans les autres auant qu'ils le ſoient; ſources de la pluſpart des maladies; leſquelles ſe produiſent auſſi aſſez ſouuent dans les hommes par les paſſions internes de la cholere, de la crainte, & de la ioye, dans leſquelles

il se fait vn débordement des esprits, & auec eux des humeurs, lesquels estans ou par trop échauffez ou venans à suffoquer la chaleur font ces maladies. Pour les autres causes externes dont les plus ordinaires sont les mauuaises qualitez de l'air, les vapeurs pestilentielles & les malignes influences : le corps de l'hõme en est aussi plus susceptible à cause de la mollesse de sa chair & rareté des conduis de sa peau, poreuse pour receuoir l'air par la distention des arteres & chasser les fuliginositez par leur compression. Les autres animaux au contraire ayãs le cuir dur & couuert de poil, écailles & plumes, sont moins sujets aux impressions des corps externes, aussi bien qu'aux blessures, contusions, fractures & autres solutions de continuité qui se font plus aisément dans le corps de l'homme, nud, poli, mol & humide.

Le 2. dist, que les perfections ou defaux des choses que nous connoissons plus exactement nous semblent tousiours plus grands : comme il se void aux tableaux, l'excellence desquels non plus que leurs defaux ne sont bien remarquez sinon par ceux qui s'y connoissent : les autres ne les regardans qu'en passant. Ainsi representez vous quelque volume d'vn Poete latin : vne beste passera par dessus le liure sans s'y arrester, vn aueugle le rencontrant en son chemin & le maniant le considerera simplement comme vn liure : celuy qui aura des yeux & ne sçaura pas lire, y remarquera du blanc & du noir : le François qui sçaura lire simplement, en prononcera les mots & ne les entendra point : celuy qui sera versé en l'art de l'Imprimerie en obseruera le caractere & l'impressiõ. s'il entẽd la langue il sçaura ce que veulent dire ces mots : le Grammairien en remarquera la construction, le Poëte, les defaux des vers, ou leur élegance ; & cependant ce ne sera qu'vn mesme liure, mais diuersement consideré selon la diuerse connoissance qu'on en aura : d'où se void que chaque

indiuidu a ſes defaux, mais ne ſont pas également connus. Ainſi celuy qui ne connoiſtra pas vne natiõ n'en ſçaura pas les vices comme ceux qui conuerſent auec elle ; & d'ailleurs, les beſtes ne pouuans nous exprimer les differences de leurs douleur & autres circonſtances de leurs maladies, cela fait que nous les iugeons moindres en nombre : bien que le contraire ſe voye en celles du cheual, dont les mareſchaux ayans plus exacte connoiſſance, y remarquent grand nombre de maladies, auſquelles nous ne ſommes point ſuiets. Les autres animaux peuuent donc auoir autant ou plus de maladies que les hommes, mais ceux-cy eſtans moins intereſſez les connoiſſent auſſi moins. De fait, les parties des animaux ſont pareilles aux noſtres, ſi vous en exceptez celles qui ſeruent à diſtinguer leur forme externe, & cela ſe void par la diſſection du corps des ſinges où Galien a appris l'anatomie, & ne ſe trouue point de difference entre les ventricules & autres parties du cerueau d'vn homme & celuy d'vn veau. Si leur ſang & autres humeurs ſont differens, ſi ſont bien ceux des hommes les vns d'auec les autres. Les beſtes ont auſſi les meſmes cauſes externes, la peur, la cholere & les autres paſſions, bref, toutes les autres choſes non naturelles, qu'elles n'ont pas à leur diſcretion comme l'homme, & ſi le chien a la peau plus dure que l'homme, cettuy-cy n'eſt pas auſſi tant ſujet aux coups & à l'iniure de l'air. Apres, qui ſçait ſi le meſme n'arriue point à ces animaux qu'à nos payſans, leſquels bien qu'ils ſoient hommes comme nous, & partant ſujets à meſme incommoditez : ſi eſt-ce que toutes leurs maladies à leur dire, ſe rapportent à peu de chef : puiſque la vraye & fauſſe pleurezie, l'aſthme, la toux, la paralyzie & autres maux dont nous faiſons tant de branches, ne paſſent chez eux que pour vn rheume froid ou chaud.

Le 3. diſt. Plus la nature approche les corps de

leur derniere perfection, plus elle les rend fragiles. Et comme dans les mixtes le verre qui eſt ſon dernier effort eſt plus foible & caſſant que les pierres: dans le genre d'animal l'homme le plus excellent & parfait eſt le plus imbecile & freſle, à cauſe de la partie en laquelle il abonde plus qu'vn autre animal & qui releue par deſſus eux, qui eſt le cerueau, la racine de la pluſpart des maladies : & comme les plus facheux metéores ſe forment dans la plus froide region de l'air, auſſi ceux qui ont le cerueau plus humide ſont plus mols & moins vigoureux, comme les femmes & enfans : & pour ce ſujet iadis les Spartiares, comme auiourd'huy les Æthiopiens au rapport d'Aluare tiennent à honte de ſe moucher & cracher, comme eſtant ſigne de molleſſe, & les Thraces au rapport de Plutarque s'exemptoient de pluſieurs maladies par l'inciſion des nerfs qu'ils ſe faiſoient derriere l'oreille, qui arreſtoit les fluxions du cerueau. Les animaux, au contraire, pour auoir le cerueau ſec & en moindre quantité, dorment à l'air, ſans en eſtre incommodez, comme eſt l'homme, pour n'eſtre pas de la conſtitution terreſtre des autres animaux. Ce qui a fait dire à l'Ariſtote que les plus ingenieux ont la chair molle.

Le 4. diſt, que l'homme qui exerce le plus d'actions eſt auſſi ſuſceptible de plus de maladies. Car comme la priuation preſupoſe l'habitude, la pierre ne pouuant eſtre dite aueugle, pource-qu'elle n'a pas la faculté de voir : les animaux qui ne raiſonnẽt pas n'ont point de delire : ceux qui ne parlent pas ne ſont point ſuiets à eſtre muets, l'homme ſeul en eſt capable, & par la meſme raiſon, à cauſe des parties, qui le font differer de ſexe, la femme eſt encor plus maladiue que l'homme. Mais le commerce & frequentation des vns auec les autres y contribuẽt tant que l'homme par ſa frequentation & ſon abus, qu'il eſtend à toutes choſes, rendent maladifs les animaux qui ne l'eſtoient pas auparauant : com-

me il ſe void aux cheuaux & aux chiens, qui pour eſtre ſes domeſtique ſont ſont ſuiets à beaucoup plus de maux que le reſte. Toutes fois la principale cauſe s'en doit rapporter au peu de reflexion que l'homme fait ſur les choſes éloignées, comme il ſe void en ce qu'il a trouué plus de maladies dans les abeilles & vers à ſoye que dans l'elephant Si l'on n'ayme mieux dire que l'homme, chef d'œuure de la nature, a ſa perfaite ſanté colloquée en vne bonne aſſiete & diſpoſition de tant de parties, d'humeurs, d'eſprits, de facultez & d'actions, qu'il eſt fort rare de les voir toutes d'accord: comme il eſt bien plus difficile de tirer l'harmonie d'vn luth ou autre inſtrument à pluſieurs cordes & accords, que d'vn autre qui en a moins, tels que ſont les autres animaux à comparaiſon de l'homme.

CENT LXXXIII.

CONFERENCE

D'où vient la verdure des plantes, & qu'elles s'augmentent meſme en aucunes par le grand froid & le grand chaud.

LEs couleurs eſtans la ſurface illuminée des corps mixtes, elles chãgent ſelõ leur meſlange diuers : & pource que moins vn corps s'eloigne de ſa ſimplicité, plus il participe de la lumiere : c'eſt pourquoy la premiere conſiſtance & ſolidité que prend l'eau, c'eſt la blancheur voiſine de la lumiere que nous ne pouuons autrement dépeindre cette cy que par la precedente : Cauſe pour laquelle les plantes dans la terre, & juſqu'à la tige qui en ſort, eſtant fort proches de leur generation, & ſortans encore comme de la matrice de leurs élemens, auſquels les auoit reduits la corruption & priuation qui precéde la forme, retiennent cette couleur blanche : iuſqu'à ce qu'ayãs pouſſé leur tige hors de terre, la nourriture qu'elles en tirent augmentant leur compoſitiõ, il leur arriue auſſi vne nouuelle couleur, la-

Digitized by Google

qu'elles eſtant obigée de ſuiure le temperament du compoſé qui ſe trouue par le haut eſchauffé des rayons du Soleil, & par embas nourry du ſuc de vapeurs & exhalaiſõs de la terre : ce meſlange produit la verdure, par la meſme raiſon que la couleur bleuë & la iaune en font vne verte : le bleu procédant de l'humidité condenſée, comme il ſe void eu la mer profonde ou regardée de loin : & le iaune, des rayõs du Soleil. C'eſt auſſi pourquoy deſlors que vous priuez la plante de l'aſpect de ſes rayons cette verdure ceſſe, & la plante demeurant dénuée de toute couleur, par la priuation qui va touſiours marquer le logis à la generation ſuiuante, blanchit : comme il ſe void en la chicorée & aux cardes qu'õ fait blanchir en les enterrãt ou couurãt de quelque vaiſſeau où l'air ne puiſſe entrer. La verdure eſt donc la premiere mixtion des rayons du Soleil auec l'humide corrompu, comme il ſe void aux eaux croupies qui verdiſſent, & eſt la marque du premier effort qui fait l'ame vegetatiue de la plante, quelquefois meſme inutilement, comme il ſe remarque en la mouſſe & en ces eaux corrompuës, & par ainſi eſt neceſſairement en la premiere couleur de toutes les Plantes & la marque de leur vie, comme la iaune toute ſeule monſtre que le Soleil ayant deſſeché l'humidité où reſidoit la vie, ne luy a plus laiſſé que la couleur de feüille-morte. Mais lors que cét humide eſt tellement unctueux & adherant au corps compact & ſolide de la plante, qu'il ne peut eſtre penetré : alors le froid exterieur reſſerrant encore dauantage ſes pores y conſerue d'autant plus cette verdure, qui paroiſt auec plus d'éclat parmy les autres herbes & arbres deſpoüillez de leurs feüilles. Et la chaleur par la meſme raiſon ne pouuant faire exhaler cette humidité plus fixe, cõme l'huile ne s'éuapore point au Soleil : il ne ſe faut pas esbahir ſi les feüilles de telles plantes comme ſont le laurier, le houx, le buis, le lierre & pluſieurs

autres, ne se sentent point des injures du grand froid & du grand chaud.

Le 2. dist, que la production des vegetaux venant de la resolution des mineraux, comme il se void, non seulement en l'ordre des generations qui procede des corps simples aux organiques, mais en la sympathie du chesne auec le cuivre, du hestre auec l'aimant, du coudre auec l'or & l'argent: Il y a apparence que le vitriol le plus commun des mineraux, & qui se trouue en la pluspart des terres imprime aux plantes sa verdeur, dequoy sert de preuue l'acidité du mesme vitriole qui se trouue aussi aux plantes. Car ie n'en sçaurois attribuer la cause à la lumiere, indifferente de soy à toutes les couleurs, & n'en ayant point en soy-mesme, la dorure du Soleil n'estant pas en luy, mais procedant de la reflexion des corps qu'il illumine. S'il faut donc chercher quelque mélange du iaune auec le bleu pour faire le verd · ie prendrois ce jaune dans la terre qui a plus communement cette couleur; comme l'air & le Ciel, la bleuë auec laquelle aussi nous le representons. Si l'on ne vouloit dire que la generation de l'vn estant la corruption de l'autre; la verdeur seroit autant indice de corruption que principe de generation, comme il s'est remarqué en ca couleur verte des eaux croupissantes, & en celles des lezards, grenoüilles, crapaux, cantharides & autres insectes de cette mesme couleur. Ce qui se iustifie pareillement dans le genre des vegetaux au pain, dont la moisissure est verte, & dans les metaux, au verdet qui vient de la corruption du cuivre: aussi cette verdeur estant chassée par la maturité n'en est que le chemin. Et quant à la verdeur des plantes qui s'augmente par l'ébullition, elle arriue pource que cette chaleur moite imite la tepidité du Printemps, où la chaleur de l'Esté, qui sont les causes externes qui attirent la vigueur de la plante

du dedans au dehors : & toutefois si vous pressez dauantage cette ebullition, vous voyez leur verdeur se perdre & secher, comme il arriue aux feüilles durant les chaleurs excessiues de l'Esté. Mais celles qui resistent à la gelée, voire mesme y verdoient dauantage, telles que sont l'ellebore noir, l'aconit, les colchiques, le laurier & autres de mesme nature, le font par l'antiperistaze de la chaleur de ces plantes, concentrée & redoublée par la repercussion du froid externe.

Le 3. dist, que tous les corps nous deuans paroistre sous quelque couleur, la plante qui est le premier corps viuant, deuoit auoir celle qui estoit la plus agreable comme la plus temperée, & mélée également des deux extremes, qui sont le blanc & le noir; voir les couleurs suiuans les diuerses operations de l'ame vegetatiue des plantes selon la diuersité de leur sujet, la plante sortant de terre ou de son rameau, qui est la mesme chose, & encore toute pleine de cette humidité terrestre qu'elle en a tirée, paroist d'vn verd obscur, plus elle s'en éloigne cette couleur s'éclaircit: tant que finalement ce qu'il y a de plus volatile esclost en fleur, qui emprunte sa couleur de la diuerse qualité de la seue, & comme le menstrual qui prepare la voye & la nourriture au fruict: lequel derechef, commençant par cette fructifiante verdeur, la conserue tant que la chaleur du Soleil attirant du sein de la plante la forme qui y estoit cachée, la fait passer sous vne mesme figure par diuerses grandeurs, saueurs, odeurs, couleurs, dont la verde est tousiours la baze & fondement; mais diuersement partagée: car en la plus part des plantes cette verdeur est passagere, & se perd si tost que la feüille est fanée: en d'autres elle est tellement fixe comme au ceterac & en la scoloprendre qu'elles semblent augmenter leur verdeur par la coction.

Digitized by Google

Dequoy recherchant la cauſe, i'ay trouué qu'il leur en prenoit le meſme qu'aux cerneaux que l'on ſert ſur les tables en hyuer. Car comme ils ſont faits de noix ſeiches, leſquelles eſtans boüillies reprennent leur forme de cerneaux ce qu'il y auoit de ſec venant à s'enfler par l'humidité: Ainſi ces plantes venans à eſtre dilatées par l'humidité qui les penetre, montrent leur verdeur qui eſtoit auparauant cachée.

Le 4. diſt, que l'on ne pouuoit donner de raiſon des couleurs, comme il ſe void aux tulipes, leſquelles eſtans de meſme eſpece ſe varient ſans que l'on en puiſſe ſçauoir la cauſe. Ainſi voyons-nous des raizins noirs, des blancs, des rouges & d'autres couleurs auſſi doux & faire d'auſſi bon vin les vns que les autres. Le meſme ſe void aux pommes, poires & autres fruicts: & la verdure n'eſt pas inſeparable des feuilles des plantes; veu que nous auons non ſeulement des choux rouges, mais auſſi des betes & quelques feüilles de raues & de pourpier violettes & d'autre couleur. C'eſt donc vn concours fortuit de la lumiere exterieure du moyen diaphane & interieure du corps coloré en ſa ſurface aidé de la diuerſe poſition de ſes parties: comme il ſe void en la couleur bleuë qui paroiſt verte à la chandelle, & au col des pigeons qui change de couleur en changeant de ſituation, en la laine qui paroiſt plus blanche eſtant ſerrée que lors qu'elle eſt par floccons, au contraire de l'eau, laquelle n'ayant point de couleur paroiſt blanche lors qu'elle eſt ſeparée par l'air & reduite en neige. Ainſi, lors que l'humidité eſt digerée par la chaleur, inſeparable de la lumiere exterieure, il prend la premiere des couleurs qui eſt la bleuë: comme il ſe void en l'air eſpaiſſi qui nous apparoiſt ſous cette couleur: & le terreſtre, qui predomine aux plantes, faiſant encliner cette couleur bleuë vers l'obſcur, il en naiſt du verd; lequel pour ce ſujet accompagne toutes les

plantes. Mais ce qui contribuë le moins à cette couleur eſt le temperament du mixte, comme il ſe void en ce que le *ſemper viuum* qui eſt froid, eſt de meſme couleur que le porreau & la plante d'aloës, qui ſont chauds. Ce qui ne ſe remarque pas ſeulement au genre des plantes, mais en tous les compoſez. Car le ſel & le ſucre fort differens en gouſt & autres qualitez, ſont toutefois ſi ſemblables, non ſeulement en couleur, mais en toutes leur circonſtances & figure exterieure que le ſel blanc & le ſucre ſe prennent aiſement l'vn pour l'autre auant qu'on en ait gouſté: Auſſi la chaux & la neige ſont-elles blanches: le miel & le fiel iaunes: le ſuc d'aloës & celuy de la reglice noirs. Ce n'eſt pas iuſques aux animaux où la diuerſité de leur couleur, poil & plumes ne trompent, d'où vient le prouerbe. De tout poil bon levrier. Et ce que les Medecins eſtabliſſent la couleur du poil pour ſigne du temperament, n'eſt pas touſiours vray: veu qu'il y a ſouuent des perſonnes de meſme poil entierement differens en mœurs & en humeurs: comme d'autres differents en couleur de poil, qui ſe trouuent entierement conformes en temperament dans lequel par conſequent on ne doit pas rechercher la raiſon des couleurs. Ainſi, le chyle n'eſt pas blanc pource qu'il n'eſt pas encore cuit: autrement, le laict, qui eſt plus cuit que le ſang, ne ſeroit pas blanc comme il eſt: & le chaud qui fait perdre la verdeur aux plantes, donne cette couleur à ſa bile qui s'appelle porracée, pour ce qu'elle eſt d'vn verd de porreau.

CENT LXXXIII.

CONFERENCE

D'où vient le froid de la moyenne region de l'air.

S'Il nous falloit tenir pat tout à l'opiniõ cõmune, nous aurions bien-toſt conclu auec le vulgaire, que c'eſt l'antiperiſtaze du chaud de la ſupreme region de l'air & de celuy de la baſſe qui chaſſans le froid chacune de ſon coſté, ne luy laiſſent point d'autre place que la moyenne, iuſqu'où les vapeurs ayans eſté exaucées par la chaleur des rayons du Soleil reflefchis par la terre & ces vapeurs ne pouuans monter plus haut par l'empeſchment de leur propre poids & la rareté de cette ſupréme region qui ne les peut ſoûtenir, non plus que les oiſeaux qui pour la meſme raiſon ne paſſent point cette region : il arriue que le voiſinage de ces vapeurs retournées à leur froideur naturelle augmente encore celle de la moyenne region, & ainſi par vne réactiõ refroidiſſent le lieu meſme qui les refroidit, comme la plus haute region eſt eſchauffée par les météores ignées qu'elle a aidé à embrazer. Mais pluſieurs inconueniens qui ſe rencontrent au ſoûtien de cette opinion, la rendent fort ſuſpecte. La premiere (outre ce qui en a eſté dit en la premiere Centurie de nos queſtions ſous le titre de l'air (ſi

cet element estoit chaud & humide, comme l'on veut, il en produiroit quelques effets, mais c'est tout le cõtraire. Car celui-là passeroit pour fol qui se mettroit à l'air pour s'échaufer: & quant à l'humidité, l'air en a si peu qu'il dessèche tous les corps: comme il se void au linge ou papier qui luy est exposé; voire l'air est si peu humide, qu'il est le seul en la nature qui subsiste auec l'humide sans l'humecter: comme il se void en celuy qui touche immediatement l'eau. La raison qu'en allegue Aristote en ses Problemes, ne satisfaisant pas: à sçauoir, que c'est pource que l'air est bien au dessus de l'eau immediatement, mais la surface de l'vne estant separée de la surface de l'autre, pource qu'ils se cedent mutuellement, c'est ce qui empesche, dit-il, que l'air ne s'humecte. Le second inconuenient est, que plusieurs montagnes n'atteignans pas seulement, mais surpassans la moienne region de l'air, tesmoin celle où les figures decrites sur les cendres d'vn sacrifice de meurent entieres d'vne année à l'autre, insice certain qu'il ne s'esleue en tout ce temps-là aucun vent, pluye ny autre meteore qui les efface: Il s'ensuiuroit que les hautes montagnes dont le sõmet touche la moyenne region de l'air reflechissant les rayons du Soleil par leur solidité, y seroient causes de la chaleur, & cependant telles sont d'ordinaire toutes couuertes de neiges Finalement, cette antiperistase ne se trouuant qu'en esté & non en hyuer où le froid de la basse region symbolise auec celuy de la moyenne, cette raison cesseroit alors: & cependant c'est en ce temps d'hyuer que se manifestent les meteores froids. Il nous faut donc recourir à quelqu'autre raison: qui semble deuoir estre tirée de l'opinion de Cardan, lequel attibuë la froideur à l'air: sans s'arrester aux consequences que l'on tire de la combination des 4. qualitez premieres. Car ce froid estant naturel à l'air, il sera aisé de conclure qu'il se trouue plus grand en son

milieu, qui eſt le moins alteré de la qualité contraire, la chaleur : comme eſtant le plus éloigné du feu élementaire s'il y en a vn, ou de la chaleur qui ſuit neceſſairement le mouuement des ſpheres celeſtes.

Le 2. diſt, que le froid n'eſtant pas vne qualité poſitiue, mais vne pure negation de qualitez, comme il ſe verifie par la nuict & la mort, autres priuations ſes compagnes : Il s'enſuit que les corps qui n'ont point de chaleur, ſont neceſſairement froids. Or l'air ne pouuoit auoir de chaleur nõ plus qu'aucune autre qualité, puisqu'il deuoit ſeruir de moyẽ, non ſeulement à tous les corps ſublunaires, mais auſſi aux influences celeſtes qui leur ſont enuoyées, que la qualité de l'air altereroit & feroit changer de nature : comme le moyen coloré communique ſa couleur aux objets. Il arriue donc aux vapeurs, non de refroidir l'air, mais d'eſtre refroidies par iceluy, de ſorte qu'elles ſurpaſſent dans ſa moyenne région la froideur qu'elles ont en leurs ſieges naturels. Voyre, tant s'en faut que les vapeurs rendent l'air froid qu'elles rebouchent ſa vigueur, qui n'eſt iamais plus grande qu'en temps ſerain, celuy qui eſt nebuleux & plein de broüillars ſe trouuant au contraire rouſiours plus tiede & accõpagné d'vn froid moins plus tiede & accompagné d'vn froid moins âpre. Car ces vapeurs & exhalaiſons éleuées de la terre par la chaleur ſouſterraine, plûtoſt que par celle du Soleil, échauffent noſtre air qui ne s'eſtẽd pas vne lieuë au deſſus de la terre ; puis venans à perdre la chaleur qui les auoit éleuées, à meſure qu'elles s'éloignent de ſa cauſe, elles ſe rencontrent apres cét eſpace dénuées de toute chaleur, & par conſequent plus aiſément refroidies par la moyenne region de l'air qui commence à les glacer & congeler. Ce qu'on dit de la ſupréme region de l'air eſtant par ce moyen fort douteux, pource que le feu élementaire qu'on place au deſſous de la Lune, n'eſtant

ſtant appuyée que ſur l'opinion de quelques Philoſophes, ny viſible ny actif ne peut eſtre valablement oppoſé au rapport d'Acoſta, qui aſſeure que pluſieurs Eſpagnols moururent de froid au paſſage des montagnes du Perou, qu'il iuge les plus hautes du monde, & comme telles paſſer dans la ſupreme region de l'air. Auſſi peu contribuë à cette froideur l'antiperiſtaze imaginaire qui nous fait ſembler le froid ou le chaud plus grand par la comparaiſon de ſon contraire; comme le blanc paroiſt plus blanc aupres du noir, mais ne l'eſt pas pourtant.

Le 5. diſt: Que s'il ſe falloit rapporter à la ſeule experience, la terre qui eſt chaude en hyuer à ſon centre, & en Eſté à ſa ſurface, ne ſeroit pas froide & ſeche comme elle eſt, non plus que l'eau toûjours froide & humide, puiſque la chaleur du Soleil, l'atiédit, & que la ſaleure de la mer fait qu'elle eſchauffe & deſſeche. Il faut bien dõc diſtinguer les qualitez accidentaires des eſſentielles: celles-cy ne ſe pouuans reconnoiſtre lors que quelque empeſchement s'y oppoſe. Mais quand nos ſens externes ne peuuent décider de quelque choſe, comme la veuë de la rectitude du baſton plongé à demi dans l'eau, il faut auoir recours à la raiſon qui nous apprendra que tous les elemẽs qui ont de la legereté ſont auſſi participans de chaleur. Or ſon ne peut douter de la legereté de l'air: telle que les corps les plus peſans deuiennent legers & ne peuuẽt aller au fonds de l'eau lors qu'on y a enfermé vne ſuffiſante portion d'air. D'où vient que les flâcons d'argens & d'eſtain eſtans vuides nagent ſur l'eau. Et c'eſt auec cette inuention là que quelques vns, promettent de faire cheminer vn vaiſſeau entre deux eaux, dans lequel, au trauers des verrieres de talk ou de corne, ſe pourroient voir toutes les merueilles de la mer qui ſont cachées aux yeux des hommes, & éuiter les efforts du canon & des feux d'artifice. La chaleur de l'air ſe prouue auſſi par ſa ſubtilité, ſi

grande qu'il passe au trauers des corps impenetrables à la lumiere. Mais cette chaleur se change aisément en froideur ; pource que l'air estãt vn corps tenuë & non compact, ne conserue ses qualitez qu'autant qu'elles y sont entretenuë par leur causes ordinaires : ne plus ny moins que le feu ne se conserue point sãs les mémes causes qui l'ont produit. D'où vient que passant par vn lieu où il n'y aura rien à brûler, il s'esteint au lieu qu'il s'embrase dans les matieres combustibles, selon la diuersité desquelles derechef il est plus ou moins actif. Ainsi allumé dans l'eau de vie, il ne brûle pas mesme le linge qui en est imbu, au lieu que le mesme feu, que bien non enflammé comme le precedant en vn quarreau d'acier est des plus actifs. De sorte qu'il ne se faut ébahir si l'air qui est encore plus rare qu'aucune liqueur, n'estant pas comme le feu, chaud au supréme degre, mais en vn autre remis & inferieur, se rend aisément susceptible d'vne qualité contraire, & en vn degré plus éminent que n'estoit la sienne : car les rayons du soleil, qu'aucuns ont voulu estre le vray element du feu, n'eschauffans point s'ils ne sont reünis par leur reflexion que l'air ne peut faire à cause de sa rareté, il n'y a que l'eau & la terre qui en soient capables. Et cette reflexion estant limitée, ne peut atteindre par de là nostre premiere region. Il reste donc que les autres n'en sentent aucun effet, & par ainsi demeurent froides : sauf à s'informer plus amplement si le mouuement de l'air emporté auec la sphere de la Lune ou le feu elementaire qu'on loge dans la concauité de cette derniere plante, sont capables de l'échauffer.

Le 4. dist, que si l'on pouuoit iuger des régions de l'air, que nous ne frequentons pas ; par celles de la terre & de l'eau qui nous sont familieres, chacun de ces élemens a trois differences sensibles : sa surface, son milieu & son centre. Ceux qui frequentent les mines asseurent que cette chaleur qui succede au

froid exterieur de noſtre terre ne penetre pas vn quart de lieuë en profondeur : mais qu'au bout de cette eſpace, ou enuiron, le froid recommance à ſe faire ſentir, lequel s'augmente, plus on penetre vers ſon centre. Il en eſt de meſme de l'eau: laquelle ſuit vray-ſemblablement les qualités comme la pente de la terre. Ce qu'elle eſt chaude à ſon fond) où ſe retirent à ce ſujet les poiſſons en hyuer) venant du voiſinage de cette moyenne region de la terre. Tellement qu'eſtant le propre de ces deux élemens d'auoir en leur milieu des qualitez differentes d'auec celles de leurs extremitez, le meſme en a dû arriuer à l'air : poſſible pource qu'vne entiere conformité & identité de proprietez n'eut pas eſté conuenable à la generation des mixtes, à laquelle eſtoient deſtinez tous les élemens. Entre leſquelles proprietez, celle du froid eſtant de reſſerrer & révnir la laſcheté & diſſipation de l'air, le froid en ſon milieu eſtoit entierement neceſſaire.

Fin du troiſieſme Volume.

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google